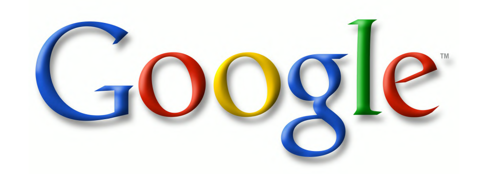



AUCTOR PRETIOSA FACIT





LE POIGNARD

DE CRISTAL


AUCTOR
PRETIOSA
FACIT

LE POIGNARD

DE CRISTAL

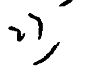
PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

LE POIGNARD DE CRISTAL

PAR

JULES LECOMTE



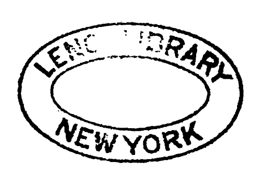


PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856



LE POIGNARD
DE CRISTAL

I

L'AMOUR A L'HORIZON.

L'âme tue souvent le corps.
MAGENDIE.

Le vieux Bruschall et le jeune Otbert quittaient Inspruck pour la quatrième fois depuis quinze jours. Le vieil employé s'était juré qu'il sauverait du mal moral qui l'envahissait l'imprudent jeune homme, le neveu du pauvre Tübingen, son ami, mort depuis quelques mois, pauvre et calomnié. Fidèle à son plan, Bruschall emmena son client chasser des aigles (ou du moins c'était le prétexte) dans le Stelvio, montagne située sur la droite de l'Ortler-Spitz, dont les glaciers s'élèvent à près de quinze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Après deux grands jours de marche, les deux Titans alpestres et leur guide se trouvèrent sur un certain endroit du Stelvio, que l'on désigne communément comme le point

le plus élevé qui soit en Europe pour le passage des voitures : là se touchent les frontières du Tyrol, de la Suisse et de la Lombardie.

Si les voyageurs n'y trouvèrent point d'aigles, au moins découvrirent-ils de ses hauteurs des points de vue et des perspectives sublimes. Le vieil employé, esprit positif qui poursuivait bien moins dans ces ascensions aériennes les beaux aspects de la nature, que des fatigues salutaires à son ami, tolérait fort peu les exaltations admiratives de celui-ci. Otbert n'en faisait pas moins tous ses efforts pour entraîner son prosaïque compagnon dans des contemplations qui ennuyaient le bonhomme; le froid de ces monts couverts de neige le trouvait infiniment plus sensible que tous les prétextes d'enthousiasme que lui énumérait Otbert. Bruschall reconnut alors que la poésie est sœur intime du mysticisme et par conséquent un danger presque aussi réel : la Charybde de cette autre Scylla. Il s'efforça donc de ravir son imprudent compagnon à l'éther de ses pensées, en lui proposant une ascension jusqu'à une maisonnette, perchée comme une aire, sur un des pics du Stelvio, et sous le toit protecteur de laquelle il serait plus aisé qu'en plein vent de préparer les aliments dont était chargé le guide. Le jeune homme et le vieillard attaquèrent donc résolûment la montée.

De cette éminence on découvrait une foule de monticules secondaires, d'où jaillissaient, comme de l'Ida d'Homère, de petits torrents, mais dont pas un n'eût motivé la description floréale que le poëte fait du Pélion. Tous étaient, au contraire, coiffés de couches de neige çà et là percées par les lignes sombres des sapins, ou les épais fourrés de stériles bruyères et de câpriers épineux. Plus bas, la vue s'étendait jusqu'aux tristes vallées de la *Neve* et du *Diroccamento*, la première ainsi nommée parce qu'elle est enveloppée de neiges éternelles, la seconde tirant son nom d'une foule de rochers dé-

tachés par les éboulements, qui font de ses cavités une sorte d'archipel de glace et de blocs granitiques. En tournant le dos à la *Sponda-Lunga*, qui s'engage dans les Alpes suisses, on apercevait, grimpant aux flancs du Stelvio, la route postale qui amenait de la vallée de l'Inn les voyageurs se dirigeant vers la Lombardie.

Après s'être bien réchauffés et réconfortés dans la masure qui servait d'abri à quelques douaniers en vigie sur cette triple frontière, Bruschall et son compagnon se décidèrent à descendre dans la vallée, pour éviter d'être surpris par le mauvais temps, qui menaçait de l'ouest, en roulant des turbans de nuages sombres au front des pics les plus hauts. La crainte des avalanches les avait déterminés à prendre la grand'route, qui devait du reste leur faire descendre en cinq ou six heures ce qu'ils avaient mis deux jours à gravir par les petits sentiers. Ils partirent donc, le fusil sur l'épaule, le couteau de chasse à la ceinture, décidés à prendre gîte, le soir même, sous le toit où les attendaient bon repas et excellent lit, deux choses que le poëte commençait à apprécier on ne peut mieux.

Les deux amis, le jeune et le vieux, tantôt suivis, tantôt précédés du guide, qui portait le sac aux provisions, avaient déjà parcouru plus de la moitié du chemin, devisant de chose et d'autre, mais nullement de magnétisme ni d'incantation, lorsque, d'un détour que faisait la route au flanc de la montagne, ils aperçurent, d'abord un équipage, puis bientôt un second, qui gravissaient péniblement la côte, à un mille environ au-dessous d'eux. Comme ce passage est celui que fréquentent habituellement les voyageurs qui viennent de Munich, cette rencontre n'avait rien que de fort ordinaire. Quelques instants après, Otbert et son compagnon entendirent derrière eux un bruit de clochettes qui annonçait l'approche d'un muletier suisse. Un quart d'heure s'étant écoulé, les

deux équipages, le muletier et nos deux piétons se trouvèrent presque sur le même point de la route : les voitures plus bas, montant lentement, les mulets au milieu, descendant d'un trot bruyant et ayant dépassé nos deux amis, qui dominaient la scène d'une trentaine de pas.

La route, sur ce point, se trouvait taillée en gouttière au flanc de la montagne. Des bornes de granit, réunies par des barres de bois, marquaient sa limite vers l'abîme, au fond duquel roulait, parmi les pierres écroulées, le petit torrent de Fredolfo. Une des voitures, une ample berline noire, s'avançait, soigneusement fermée; le second équipage qui suivait était un coupé, par les glaces baissées duquel on entrevoyait des toilettes de femmes. L'un et l'autre des deux trains étaient attelés de quatre chevaux, renforcés chacun d'une paire de bœufs, ainsi que cela se pratique habituellement dans ces montagnes. Au moment où le muletier allait croiser la lourde berline, un des bœufs, effrayé par les bruyantes clochettes des mules et par le tapage du fouet de leur conducteur, fit un brusque écart vers le côté dangereux de la route, et ayant, dans son effroi, porté un violent coup de corne à son voisin, tous deux dévièrent avec fureur du droit chemin, et entraînèrent les chevaux vers la fragile barre de bois qui servait de parapet sur le précipice. Le postillon, par ses cris pour ramener les chevaux, effraya davantage les stupides bêtes à cornes, et celles-ci, éperdues, se jetèrent si violemment à droite, que tout le train y fut porté. Une des roues d'avant brisa au premier choc la rampe pourrie ; les chevaux, surexcités, tirèrent tous en sens contraire, et la conséquence presque inévitable de ce terrible désordre semblait devoir être la chute de tout l'équipage dans le vide... lorsque Otbert, s'étant élancé devant le train, abattit d'un coup de feu un des bœufs ; puis, se jetant résolûment dans ce chaos, il coupa lestement les cordes qui tenaient à l'équi-

page le second animal furieux. Celui-ci, débarrassé de toute entrave, fit deux ou trois bonds effrayants, et ayant perdu pied au milieu des débris de la rampe brisée, il tomba dans l'abîme, dont les postillons, guidés par le courageux sang-froid d'Otbert, eurent bientôt écarté la berline mystérieuse...

A peine l'équipage, qui avait ainsi failli rouler dans le torrent, fut-il hors de danger, qu'une femme s'élança du coupé suivant, et piétinant dans la neige, sans prendre le temps de s'envelopper du manteau tombé de ses épaules en sautant brusquement à terre, elle courut vers Otbert, et saisissant une de ses mains : — Merci ! merci, monsieur ! s'écria-t-elle avec élan, et en dardant sur le jeune homme un incisif regard; vous venez de sauver... ma mère... et un autre bien...

La jeune fille ne put achever : accablée par l'émotion, par l'effroi que lui avait causé cette scène, elle s'évanouit.

Une femme de chambre accourut du coupé. — Voyez madame la comtesse !... ouvrez à madame la comtesse ! criait la femme de chambre, qui, relevant la jeune fille avec l'aide de Bruschall, la transporta dans le coupé d'où elle était si brusquement descendue.

Le domestique, encore tout troublé par l'effroi, était resté immobile sur la route baignée du sang de l'animal si heureusement abattu. Sur l'observation d'Otbert, il se décida enfin à ouvrir la berline, dans laquelle se trouvait une femme d'un certain âge et en grand deuil, évanouie à côté d'un cercueil de bois précieux, posé sur des coussins de velours noir frangés d'argent; tout l'intérieur de la voiture était aussi drapé de noir...

A cet étrange spectacle, Otbert resta frappé de surprise. Pourtant il se fit aider du valet de la comtesse pour sortir celle-ci de la voiture; il l'assit en plein air, sur quelques carreaux enlevés au siége, et se mit à lui frotter le front et

les mains avec de la neige. Le grand air et le froid qui la saisirent, tout contribua à faire promptement reprendre ses sens à l'inconnue. Elle rouvrit enfin les yeux, et ayant jeté autour d'elle des regards effarés :

— Où suis-je ? s'écria-t-elle. Mon fils... où est mon fils ?

— Votre fille est là, madame... répondit Otbert, qui croyait avoir mal entendu, en montrant le marchepied du coupé où se trouvait la jeune fille entourée de Bruschall et de sa femme de chambre.

— Oui... je vois celle-là... reprit la dame, mais mon autre enfant ?...

— Je n'ai vu ici que cette jeune personne, dit Otbert étonné.

Mais la comtesse s'étant retournée avait aperçu sa berline.

— Ah ! s'écria-t-elle, sans s'expliquer davantage. Conduisez-moi, Peppo... conduisez-moi !

Le valet de chambre s'empressa de soutenir sa maîtresse. Otbert blessé de cette singulière façon d'agir, de la part d'une femme qui, sauvée par lui d'une mort presque certaine, n'avait eu ni un regard ni un mot pour son libérateur, la laissa se diriger seule vers l'objet incompris de sa sollicitude. Dans ce moment une troisième voiture franchit le coude de la route et s'arrêta bientôt devant le singulier spectacle qu'offrait la halte des deux premières. Plusieurs personnes s'en élancèrent, suivies des gens qui garnissaient les cabriolets extérieurs.

— Au nom du ciel ! qu'est-il donc arrivé ? s'écria un jeune homme plus lestement parvenu que les autres sur le lieu de la scène.

— Cet équipage a failli rouler dans le précipice, et ces dames se sont évanouies, répondit simplement Otbert.

Comme l'interrogateur avait aussitôt rejoint la vieille dame de la berline, son libérateur s'avança vers le coupé. Mais déjà les nouveaux venus l'entouraient. Bruschall vint à la rencontre de son ami.

— Nous ne sommes plus nécessaires ici, dit-il; si vous m'en croyez, nous reprendrons notre route pour arriver au gîte avant la nuit.

— Mais... cette jeune fille?

— Elle n'a nul besoin de nous... la voilà maintenant entourée des siens. Gloire à vous, jeune homme! vous faites courageusement les choses! sans vous cette vieille comtesse et son enterrement roulaient dans le torrent, comme un quartier de roche. La jeune fille est bien jolie!

— Et nous partons si vite! exclama Otbert les yeux tournés vers le coupé. L'ex-employé ne répondit que par un geste, pour montrer la nuit qui se levait du nord.

— Les belles filles sont encore dans leur genre une poésie, comme les points de vue et les montagnes, se dit-il, la journée sera rude pour le cerveau de mon malade! Et comme les deux voyageurs alpestres, l'un par parti pris, l'autre faute d'oser résister, s'éloignaient du théâtre de cette étrange aventure, la femme de chambre courut après eux :

— Messieurs! messieurs! s'écria-t-elle, ma jeune maîtresse demande qui vous êtes; elle veut savoir votre nom!

— Dites *Otbert Erichsen, étudiant à Inspruck!* répondit le jeune homme d'une voix émue. Et elle?... qui est-elle? ajouta-t-il par inspiration.

— Monsieur l'étudiant l'apprendra sans doute bientôt! répliqua la soubrette en s'éloignant.

Cent pas plus loin la route tournait. Otbert s'y arrêta un instant, apercevant le voile noir de la jolie inconnue, qui flottait au-dessus d'un des groupes. Bruschall prit le bras du jeune homme sous le sien. Deux heures après, ils étaient assis auprès d'un bon feu, en face d'une table copieusement servie.

Mais Otbert ne mangeait pas...

II

L'ÉTUDIANT.

Le genie est une manière d'être du cerveau, sait-on ce qu'y gagne le cœur?

A vingt-cinq ans Otbert n'avait pas encore sérieusement aimé. Durant les sept ou huit années employées à faire ses études à l'université d'Heidelberg, il avait vu ses amis user de l'amour comme d'une occupation choisie, au lieu d'un sentiment subi, et, faute d'en pouvoir faire autant, il était resté ce qu'on pourrait presque appeler vierge de cœur. Mais s'il n'avait pas encore aimé la femme, comme poëte il avait aimé l'amour, le chantant dans ses vers, suivant ce qu'il avait deviné plutôt qu'éprouvé.

Parmi les étudiants les moins portés d'organisation aux travaux positifs des sciences universitaires, il s'était formé à Heidelberg une sorte de petite pléiade de rêveurs et de philosophes de vingt ans, qui rédigeaient un recueil, dont la prétention n'était pas moindre que d'éclairer l'avenir, l'humanité, les progrès de l'art et de la science, et nous ne saurions dire au juste quoi encore. Tous les collaborateurs de ce recueil trempaient, bien entendu, dans les novations de toute sorte dont la rêveuse Allemagne a toujours eu le monopole, en fait de philosophie particulièrement. Chaque collaborateur avait le soin d'une utopie ou d'une découverte à expliquer et propager. En condensant tous les rayons épars de ces petites gloires, il eût été bien difficile d'en former un soleil... bien que leur recueil eût pour titre *der Kundschafter, l'Éclai-*

reur. Otbert avait dans le journal le département des beaux-arts, et ses articles sur la musique étaient sans contredit parmi les pages les plus sérieuses, comme portée, que publiât le recueil. Ce n'était pas, du reste, que *l'Éclaireur* ne s'attaquât quelquefois aussi aux questions élevées de la philosophie ou de la science, et son ambition s'était surtout accrue à cet égard, depuis le jour où l'illustre Goëthe avait daigné lui accorder quelques pages, non pas de poésie, mais de cette science qu'il affectionnait tant, et dans laquelle il a fait plus d'une découverte de premier ordre : nous n'avons pas besoin de dire qu'il s'agit d'histoire naturelle.

L'article de Goëthe, qui servit à attirer pour un moment l'attention sur le recueil des étudiants, traitait d'une question d'anatomie humaine présentée sous un jour tout nouveau. C'est pour le coup que, durant un moment, *l'Éclaireur* brilla vraiment comme un soleil! Le même numéro du recueil contenait une analyse de musique nouvelle, un peu détournée du sujet principal par les digressions d'une plume mal bridée, et qui, à propos de la musique probable des archanges, offrait cette phrase qui fit éclat : *Swedenborg, Mesmer, Spurzheim et Hahnemann sont quatre éléments qui créeront un monde moral*... phrase signée d'Otbert! Cette ligne hardie, pour l'époque surtout où elle fut écrite, contribua plus à attirer l'attention sur son auteur, que ne l'eussent fait quarante odes sur le néant du plaisir sans l'amour. Le vieux professeur auquel son oncle avait particulièrement recommandé de bien tenir le jeune homme en garde contre des innovations peu goûtées des Inspruckois, fut tellement alarmé de cette explosion, qu'il emmena Otbert en vacance chez lui, afin de faire tous ses efforts pour anéantir en lui le germe de tendances aussi fatales. A son retour, il le changea de classe, et l'élève, sensible au ridicule abondamment déversé sur des savants qu'il n'avait comparés à rien moins qu'au feu, à l'eau,

à l'air et à la terre, promit de ne plus imprimer dans le recueil où avait éclaté sa fameuse phrase, que des appréciations sur l'art des sons ou des petits vers à sa muse. Au reste, comme ce qu'avait écrit Otbert était plutôt au fond le résultat poétique d'une combinaison de mots, qu'une pensée de conviction, il tint parole, et replia les ailes de son imagination, lorsque dans son vol elle tenta de s'aller abattre sur les fleurs du jardin mystique.

Une ou deux semaines s'étant écoulées depuis l'événement du mont Stelvio, et le jeune homme ayant semblé complétement revenu de toute hallucination, le digne Allemand l'avait cru sur parole, lorsque celui-ci lui avait parlé de la nécessité d'aviser à prendre quelque parti relatif à son avenir. Après avoir passé tout le mois de mars, soit à la campagne de Bruschall, soit en excursions alpestres, Otbert rentra donc chez lui. C'est alors que, poursuivi par une obsession nouvelle, et dont la solution lui semblait sans issue possible pour son bonheur, le pauvre garçon n'avait rien trouvé de mieux à faire, quelque danger qu'il pût y avoir pour lui, que d'emprunter, aux absorbantes rédactions du travail dont on a parlé, une diversion à un autre ordre de pensées... On comprend sans doute qu'il s'agit de la belle évanouie du Stelvio, de laquelle il n'avait plus entendu parler, bien qu'elle lui eût fait demander son nom avec une apparence de sollicitude. Que de fois, depuis le jour où il l'avait trouvée et perdue, Otbert, jetant par-dessus les Alpes sa pensée plus envahissante que le regard, avait-il rêvé à cette apparition fugitive, qu'un rayon du jour avait en quelque façon *daguerréotypée* dans son âme! Si le printemps, en retard dans cette froide vallée, se parait de quelque teinte bleue, de quelque reflet solaire, c'était de l'Italie que venaient cette lumière d'or et cet azur. De même encore, si quelque prisme fugitif souriait un moment dans les inquiétudes du présent et de l'avenir d'Otbert, c'était de par

delà les Alpes que lui arrivait cette douceur. A peine entrevue, cette jeune fille s'était brusquement et despotiquement emparée de tous les élans longtemps sans objet précis, de toutes les odes à *Elle*, que chaque lectrice du *Kundschafter*, si déshéritée d'hommages qu'elle fût, avait jusque-là pu s'appliquer sans voler personne!

Il n'est pas d'être au monde, quelle que soit son organisation, qui n'ait dans chaque phase de la vie une idée, une préoccupation, un espoir, un désir enfin, vers quoi sa pensée se retourne plus volontiers, comme fait l'aimant vers le nord, comme la fleur vers le soleil. L'esprit n'est jamais inactif dans ses aspirations, et on se laisse souvent aller à des rêveries d'un ordre extravagant ou d'une réalisation impossible. Le pauvre calcule ce qu'il ferait d'un million, au moment même où la faim l'aiguillonne; le prisonnier se voit dans des contrées chéries, lorsque son front qui pense se courbe sur des barreaux de fer! C'est ainsi que notre héros songeait à l'amour improbable de cette jeune fille, dont l'image presque aussitôt dissipée qu'apparue, avait offert un point d'appui à ces mille pensées qui s'envolaient de son âme, comme des Eiders, pour s'élancer dans le ciel illimité de l'amour. Mais ayant reconnu le danger de cette nouvelle folie, il avait mieux aimé, plutôt que d'en souffrir les tourments prévus, affronter de nouveau le mal dont il avait pu guérir. Ces espérances insensées, que l'oisiveté et la rêverie font naître, étaient, Otbert le comprit, les boutons de fleurs qui ne devaient pas éclore.

Il prit donc le parti énergique d'en revenir momentanément à ses premières utopies, se promettant toutefois de ne plus s'aventurer jusqu'aux limites extravagantes au delà desquelles il avait failli laisser sa raison. Ce fut ainsi que, à la grande joie de ses amis de la ville élective, Otbert rentra tout armé dans l'arène scientifique, avec la fameuse épigraphe qu'on sait, tracée sur son écu. Mais déjà plus d'un mois s'était

écoulé, sans que, malgré ce qu'on en avait pu espérer de l'interrogation faite au nom de la jeune inconnue, Otbert pût apprendre à qui il avait rendu service. Tout ce qu'il savait, c'est que la famille au cercueil était italienne. Mais Florentine, Romaine ou Vénitienne? il ne pouvait le dire. Bien souvent le jeune homme s'était senti tourmenté du désir de franchir aussi cette chaîne des Alpes, qui semble garder les beaux jours pour les contrées charmantes où le soleil se lève. Mais quel prétexte avait-il pour entreprendre ce voyage? N'était-ce pas plutôt vers les grandes cités d'Allemagne que l'appelait le besoin de se créer un avenir? Souvent Otbert, abusé peut-être par des succès faciles, s'était abandonné à l'espoir de se créer cet avenir désiré dans la carrière des lettres, car l'exemple de Goëthe tournait alors toutes les têtes. Mais l'incident du Stelvio était venu bouleverser tous ses projets encore incertains, et jeter le désordre dans ses tentatives de méditation sérieuse. Les Alpes lui semblaient la barrière d'un Éden céleste, qu'il parait de tous les prestiges que la poésie antique et du moyen âge ont jetés sur ces prestigieuses contrées, avec les fleurs d'éloquence d'Ovide, de Catulle, de Pétrarque et de l'auteur de *Roland*. Son enthousiasme lui montrait de modernes Béatrix, des Laures, des Angéliques et des Aloïses d'Albany dans toutes les femmes qui peuplaient ces villes; et ces villes elles-mêmes ne se présentaient à lui que sous la forme des plus beaux monuments que la peinture a rendus familiers aux fils du Nord. Dans son imagination excitée, le Tibre ne reflétait que l'éclat des colonnades de marbre; l'Adriatique mêlait à son paisible azur le reflet diapré des collines ombreuses, et l'air, partout chargé des enivrants parfums des orangers en fleurs, vibrait aux accords charmants des harpes et des voix des filles d'Ausonie... Ce n'était en tout qu'éclat, senteurs, harmonie, volupté! Et les Alpes, ces monts neigeux et rébarbatifs, étaient les seuls gardiens qui le séparassent de ce jardin des Hespé-

rides! Et celui qui jetait chaque jour sa pensée par-dessus ces crêtes nuageuses, ne les franchirait pas! Otbert devinait tout ce bonheur, d'une impossibilité apparente, qu'il lui suffisait au fond de son ferme vouloir, pour anéantir. L'amour, ce soleil de l'existence qui n'avait encore dardé sur lui que quelques rares rayons, l'attendait peut-être au sein des collines embaumées de Sorrente, ou dans la discrète gondole des lagunes vénitiennes... et il restait! Il résistait à ces appels irritants! Vous voyez donc bien que ce bon jeune homme avait recouvré toute sa raison! Le vieil Allemand, son conseiller aulique, lui disait d'aller à Heidelberg reprendre ses derniers cours, de bien s'abstenir de l'*esprit des nerfs*, *des quatre éléments humains*, et de se mettre en état de pouvoir s'établir comme docteur, allopathique surtout, dans une des villes lombardes ou vénètes, soumises à la domination autrichienne. Le conseil n'était pas mauvais, car il conciliait tout; mais un incident survint qui coupa court à toutes ces alternatives.

Un matin on vint prévenir Otbert qu'on le demandait à l'administration des postes.

C'était pour un paquet recommandé, arrivé à l'adresse de M. Otbert Erichsen, désigné sous la qualification d'étudiant. Le jeune homme pensa nécessairement aux inconnues de la montagne et déclara que l'envoi était bien pour lui. Il paya le port, émargea sur le registre et emporta la chose. Arrivé chez lui, Otbert brisa un cachet armorié et trouva sous l'enveloppe dix *bank-noten* de chacun cent florins, avec cette simple ligne, d'une écriture tremblante:

De la part de la comtesse Bastiglia, née comtesse Morosini, de Venise.

C'était la récompense de son acte de courage dans le Stelvio....

La rougeur monta au front du noble jeune homme; il courut aussitôt chez Bruschall.

— Tenez ! lui dit-il, voilà ce que cette Italienne a cru pouvoir m'envoyer !

Le paisible Allemand ouvrit l'enveloppe, vit les billets de banque, les compta, et regardant Otbert :

— Eh bien ! vous espériez donc davantage ?

Le jeune homme resta un moment comme abasourdi de cette interprétation sincère ou feinte.

— Trois mille zwanzighers ce n'est pourtant pas mal, reprit tranquillement le bonhomme. Il est vrai que vous avez risqué d'être foulé aux pieds des chevaux...

— Ce qui est vrai, s'écria enfin Otbert, c'est que pour me remercier d'avoir exposé ma vie, on m'insulte !

Pour cette fois, le digne Allemand regarda son jeune ami d'un air effaré :

— Est-ce que c'est l'*esprit des nerfs* qui vous revient ? dit-il. Vous êtes sans un denier comptant, vous n'avez pour tout bien sur terre qu'une bicoque, laquelle, de même que la carapace d'une tortue, ne peut loger que son maître... Vous en êtes aux expédients pour vivre, et vous appelez insulte mille florins qui vous tombent du ciel !

— Je vais vendre la bicoque et partir pour Venise, dit Otbert.

— Pourquoi faire ? s'écria Bruschall, interloqué.

— Pour reporter à cette comtesse son offre injurieuse !

— Otbert ! fit le malin vieillard, vos scrupules ne s'augmentent-ils pas ici d'un prétexte de voyage ?

— Il faut que je voie cette dame au cercueil, reprit le jeune homme sans répondre. Je veux lui apprendre, en lui rendant son or, qu'un homme de cœur qui tombe au milieu d'un danger pour rendre service, n'est point un mercenaire...

Les deux amis causèrent et discutèrent longtemps sur cet incident, et sur la résolution qu'il avait fait naître chez notre héros. Nous devons dire qu'ils ne s'entendirent pas complète-

ment, et que si le vieillard appréciait au fond du cœur les scrupules du jeune homme, relativement à l'acceptation de cette récompense, par contre, il ne comprenait rien à la nécessité d'un voyage auquel pouvait parfaitement suppléer une lettre, accompagnant le renvoi des billets. Mais Otbert n'avait garde de s'avouer à lui-même la validité de telles objections, et enchanté de trouver un prétexte pour céder aux entraînements qui tourmentaient son âme depuis la scène de la montagne, il annonça sa détermination comme inébranlable. En effet, les jours suivants, il traita de sa maison par l'intermédiaire de l'homme de loi qui lui avait déjà fait une avance sur sa valeur, et ayant aussi converti en argent tous ceux de ses livres pour lesquels il trouva acquéreur, il fit ses adieux au vieil employé, son seul ami dans cette ville qu'il abhorrait, et franchit les Alpes, non sans s'être longtemps arrêté au point du Stelvio où la jeune contessina s'était évanouie à ses pieds.

III

VENISE.

> Un homme qui n'a pas vu Venise, porte dans le monde artiste et intelligent la conscience de son infériorité.
>
> BYRON.

Quelques jours plus tard, il traversait Vérone, se dirigeant sur Padoue, pour de là arranger son arrivée à Venise.

Nous disons *arranger*, parce que notre héros, après tant de beaux rêves sur les cités italiennes, n'entendait pas inaugurer à demi ses sensations. Il avait résolu de jouir de ses

premières impressions en toute pompe et à grand spectacle. Pour obtenir ce poétique résultat, voici comment il s'y prit.

Tout Allemand qu'il fût, Otbert, sans pourtant croire aux déclamations élégiaques de la littérature des pessimistes alors en vogue, se figurait bien que Venise avait perdu quelque chose de sa physionomie matérielle des grands siècles. Sans ajouter foi aux Jérémies littéraires des *Revues* françaises et anglaises, qui ne parlent que de palais croulant presque sur les voyageurs, et des descendants du patriciat, affamés derrière les vieux tableaux que la loi seule les empêche de vendre à l'étranger, Otbert se figurait bien que la glorieuse fille des doges avait au front quelques rides. Il ne doutait pas que l'appareil, le tableau de la vie moderne fût une choquante disparate dans le cadre mauresque et byzantin sculpté aux époques les plus coquettes et les plus somptueuses de l'art. Sans doute le prosaïque profil d'un bourgeois de nos jours devait choquer tout œil poétique, sous les arcades des palais bâtis par Scamozzi ou par Sansovino. Aussi notre enthousiaste jeune homme, gourmet de sensations intelligentes et d'impressions vives, sybarite de l'art en un mot, ne voulut-il pas se gâter étourdiment Venise. Il y a des impressions dont on ne revient jamais; Otbert l'avait éprouvé quelques années auparavant, au sujet de l'*Eurianthe* de Weber, qu'il avait entendue pour la première fois mal assis, mal disposé, et exécutée (c'est le mot) d'une façon déplorable. Jamais, depuis cette première impression, la célèbre partition n'avait pu reconquérir son rang légitime dans l'opinion d'un homme vivement impressionnable, et le nom de l'Opéra était à jamais resté pour lui comme la *mnémonique* du supplice qu'elle lui avait fait endurer. Otbert se connaissait donc, et il avait résolu de bien éviter de compromettre Venise dans son cœur, où il lui avait sympathiquement préparé une place à part et charmante. Ce fut pour en arriver à ses fins que notre héros

n'accomplit que fort lentement le chemin qui, de la chute des Alpes, le séparait de la rive Adriatique, son but étant d'attendre la pleine lune pour faire son entrée dans la cité dogale.

Au jour dit, notre poëte arriva à Padoue, dont il ne voulut pas même visiter un monument, dans la crainte de déflorer la virginité de son admiration toute prête. Il attendit le soir pour se rendre à Mestre, et le milieu de la nuit étant arrivé, lorsqu'il vit la lune bien rayonnante dans l'air pur et bleu d'une belle nuit printanière, il s'embarqua et traversa la lagune, recommandant à ses gondoliers de le conduire à la Piazzetta, en suivant tout le prolongement du grand canal.

Si notre voyageur s'était représenté Venise sous l'impression des pages lugubres que présente souvent son histoire, c'est sous l'aspect qu'elle offrit alors à ses yeux qu'il avait dû se l'imaginer. En effet, à cette heure, et éclairée de cette sorte, c'était bien la ville mystérieuse sur laquelle semblait planer encore la sombre influence du double et effrayant conseil des Dix et des inquisiteurs. La lune, qui escaladait le ciel au-dessus du Lido, répandait sa clarté nacrée dans l'air bleu et d'une raréfaction excessive. Pas un nuage au ciel; pas une gaze vaporeuse ne voilait les étoiles, qui y florissaient comme des roses de feu. L'horizon lui-même était inappréciable dans cette atmosphère lumineuse et si douce à la fois. L'eau avait la couleur du ciel; tout, dans l'immensité déployée aux yeux du voyageur, était noyé, estompé, adouci dans cette délicieuse teinte d'un bleu lilas particulier aux nuits italiennes, lesquelles n'ont pas changé depuis l'époque où le poëte du lac de Garde, l'amoureux Catulle, les dépeignait si bien.

Et au milieu de cette eau et de ce ciel aux tendres nuances, la cité silencieuse profilait vigoureusement sa masse noire, toute pleine des ombres que la lune trop basse encore sur le Lido n'avait point chassées. Cette agglomération d'édifices, étendus sur une longue ligne d'une mate obscurité,

offrait, en se découpant sur l'eau et sur le ciel transparent et bleuâtre, un spectacle si bizarre, si neuf et si original, qu'il était de ceux dont on a coutume de dire qu'un peintre n'en oserait tenter la reproduction sur la toile, dans la crainte d'être accusé d'invraisemblance ou de fantastique. Ce n'était pas précisément beau, mais c'était étrange ! Un poëte romantique eût comparé cette longue ligne d'accidents inégaux, s'allant perdre au loin dans la lagune, à la mâchoire édentée d'un crocodile. Otbert, lui, trouva que cet amas de tours et de campaniles amincis par la nuit, ces angles saillants des toits, ces coupoles, ces frontons et tous ces profils indéchiffrables, donnaient à cette ville bizarre l'aspect d'un cimetière cyclopéen, avec ses mausolées et ses obélisques. Les mâts des navires accidentés de voiles et de cordages ressemblaient à des cyprès funèbres. Otbert put se croire en face de quelque Palmyre maritime.

Mais sa gondole avançant toujours, les colonnes tumulaires et les obélisques redevinrent des campaniles, les chapelles expiatoires des dômes puissants, et chaque tombeau un palais. La masse s'ébréchait en détail, le fantastique s'envolait, à mesure que l'œil se rendait mieux compte de l'incompris. Les vastes cheminées en *trompe à canonnière*, forme bizarre qu'on ne trouve guère qu'à Venise, poussant partout sur les toits, accidentaient de plus en plus, à chaque coup de rame, la ligne supérieure de la ville, où se dessinaient aussi, longs et fluets, quelques tuyaux de tôle ou de briques portant haut par les airs la fumée de quelques usines nouvelles. Cet industrialisme déplut à Otbert, qui fût assurément entré dans une sainte fureur poétique si, arrivant à Venise quelques années plus tard, il eût trouvé, comme ils y sont aujourd'hui, un chemin de fer sur la lagune, un pont réunissant l'île de quatorze siècles à la terre ferme, et le gaz hydrogène sur la place Saint-Marc !

Enfin, la gondole qui portait notre César et sa fortune entra dans la ville par ce large embranchement du grand canal qui prend le nom de *Canaregio*. Otbert se trouvait suivre une double ligne de maisons, parmi lesquelles les palais, à mesure que sa barque avançait, devenaient plus nombreux. Lorsqu'il déboucha dans le grand canal, ce *Corso* liquide, notre héros modéra l'ardeur de ses gondoliers. Si Venise ne lui eût pas semblé belle alors, c'eût été la faute à elle et non à lui, car il avait trouvé pour la contempler la plus splendide mise en scène. C'était une de ces nuits que les Chaldéens passaient dans les vastes plaines de l'Euphrate pour lire dans le ciel. Alors commença pour Otbert l'exposition de ce musée de palais. Sa gondole glissant lentement au milieu du canal, entre la partie qu'éclairait la pleine lune et celle qui restait noyée dans les pénombres transparentes, le fit assister au plus splendide panòrama qui pût se dérouler devant regard d'artiste ou de poëte. A côté du palais sévère et renfrogné du style de Sanmicheli, l'architecte des bastions, se présentait l'œuvre de Longhena, sur laquelle s'épanouissent toutes les fantaisies coquettes de l'architecture rocaille et chicorée. C'était pour le voyageur un plaisir extrême que de fouiller l'ombre qui noyait sa droite pour saisir ces mille caprices des balcons, des galeries, des colonnades vaguement estompées à la façade de ces hauts palais, sur les degrés de marbre desquels chaque ondulation de sa gondole refoulait une petite vague. Il franchit bientôt l'arche immense du pont de Rialto, et ce fut pour lui comme le portique d'un nouveau spectacle. Le canal, s'élargissant et décrivant une nouvelle courbe, recevait sur ses deux côtés à la fois la clarté de l'astre, qui traînait sur l'eau un sillon éblouissant dans lequel la gondole avançait lentement, comme dans un chemin pailleté qui conduit aux prodiges! Et c'était toujours à droite et à gauche la succession grandiose de ces nobles et splendides demeures, qui ont pour

baptême les plus beaux noms inscrits au livre d'or. Ici, le palais Manin, celui de l'homme qui eut le triste honneur de clore la série des doges d'une république quatorze fois séculaire, anéantie par une république de la veille. A côté, l'humble maison où naquit André Dandolo; plus loin, la demeure des Lorédans à l'architecture castillane comme leur nom. Et l'immense, l'austère palais Grimani, aux degrés duquel le Bucentaure vint chercher celle que Saint-Marc allait couronner dogaresse; et, plus loin, les trois édifices qui portent au front comme un glorieux camée l'écu des Mocenigo. Puis enfin le monument mauresque et ogival qui fut la demeure de cet homme au nom duquel l'infortune a ajouté une touchante auréole de gloire : Francesco Foscari.

Mais la gondole a doublé l'angle du canal, et de nouveaux accidents de lumière donnent un attrait plus singulier à la succession de ces palais, que tous recommandent l'art ou l'histoire. Plus d'une fois Otbert pensa que c'était peut-être derrière une de ces colonnades élégantes que reposait celle dont le séjour en ces lieux contribuait à lui représenter Venise si belle. Mais après s'être longtemps arrêté devant le palais Rezzonico et dix autres qui le suivent, craignant de fatiguer son admiration, il fit avancer plus rapidement sa gondole vers l'embouchure du *Canalazzo*, que signale pompeusement la magique église *della Salute*, cet édifice qui semble bâti expressément pour être vu la nuit, sous les projections mélancoliques d'un beau clair de lune. Ses trois coupoles, dont l'étain s'argente alors, la font ressembler à une mosquée du Caire : les petits clochetons évidés complètent la ressemblance. La nuit effaçant quelques détails d'une ornementation qui révèle l'époque de la décadence artistique où ce temple fut terminé, rien alors ne choque le goût du voyageur; tout, au contraire, charme sa vue. Mais Otbert avait hâte de descendre à la Piazzetta; en dix coups de rame, l'éperon de fer brillant qui den-

tetait l'avant de sa gondole aborda les degrés marmoréens.

Certes, il aurait un caillou pour cœur celui qui considérerait froidement, pour la première fois, un si majestueux et si charmant spectacle ! Otbert, après avoir contemplé la lagune sur laquelle s'éparpille cet archipel d'îles dont le Lido est la digue protectrice, s'avança le long du palais ducal, dont les piliers trapus supportent cette ravissante galerie trilobée à jour, où parut, il y a six siècles, le juge qui montra au peuple la hache baignée du sang de *Marino Faliero*. En face, la merveilleuse ligne de bâtiments de Sansovino, allant faire le coude au pied du haut campanile de Saint-Marc, pour border de ses élégants portiques un des côtés de la place célèbre qui fut le forum vénitien. Arrivé au centre de cette arène des passions républicaines d'autrefois, Otbert se trouva en face de la basilique Saint-Marc, enrichie par Dandolo de la dévastation de Sainte-Sophie la Constantinopolitaine. La tour de l'horloge épuisait les heures de la nuit : le jeune étranger était seul au milieu de ce magique spectacle, dont la pompe, l'originalité et la poésie comblaient toute son attente. Otbert avait beaucoup espéré de cette impression solitaire et nocturne... Venise l'avait complétement réalisée. Ce n'était plus comme pour *l'Euryanthe;* ici, au contraire, tout concourait à rendre plus complète et plus vive la sensation qu'avait cherchée ce sybarite d'art et de poésie.

L'immense et austère silence de cette ville avait pour Otbert un imprévu auquel il n'avait pas songé dans ce qu'il s'était figuré de Venise. C'est que dans cette ville, sur laquelle planent tant de souvenirs d'espionnages historiques et de terribles passions, il semble que le silence écoute... au lieu d'être le néant. L'architecture de tous ces palais en fait des nids d'échos. Aujourd'hui encore, en plein dix-neuvième siècle, lorsque les Dix appartiennent à l'histoire, de même que les *plombs* et les *puits* du palais ducal à la curiosité déçue du

voyageur, il est facile de vous sentir naître un vague frisson de terreur, en entendant, la nuit, errant par la ville endormie, votre pas solitaire répercuté dans la sonorité des portiques...

C'est qu'aux lieux où se tait le bruit humain, la nature a ordinairement ses mille voix. Là elle fait jaser les oiseaux, ici chuchoter les feuilles d'arbre. Mais à Venise il n'en est point ainsi. Si ce n'est de loin en loin le cri enroué d'un gondolier attardé, qui prévient le choc d'une autre barque au tournant de quelque canal, rien ne vient troubler ce silence sépulcral de la ville endormie qui semble morte. Des chants du Tasse, tant cités par les poëtes à imagination, il n'en faut plus parler! Mais aussi ces façades de marbre poli, ces dalles, ces degrés sonores, s'emparent du plus insaisissable atome de bruit, comme le font de la moindre nouvelle les habitants désœuvrés d'une petite ville. Il y a sur le Rhin, dans un endroit appelé Lurley, un écho qui répète sept fois, l'indiscret! ce qu'on lui confie: à Venise, le vol d'un pigeon, hôte familier de ses toits, qui va du dôme au campanile, retentit comme celui d'un aigle. Si un flâneur nocturne éternue sur la place Saint-Marc, toute la ville, si elle ne dormait pas, pourrait s'écrier : *Felicità!* — Dieu vous bénisse! Lorsque le jour parut, Otbert chercha une auberge.

IV

LE GONDOLIER TIMOTEO.

N'eût-on pas dit qu'il avait pris pour point de mire Buckingham et ses royales aventures, comme Catilina fut imité par le jeune de Retz?

Notre voyageur transalpin avait souvent entendu dire que les gondoliers vénitiens étaient les gens les mieux instruits qui fussent sur le compte des familles patriciennes, mais que par contre, ils avaient conservé des temps funestes de la république, une tradition enracinée de prudence et de discrétion, qui ne permettait guère à un étranger, à un Allemand surtout, de pouvoir obtenir quelque confidence qui dépassât la banalité des choses de notoriété publique. Quoi qu'il en pût être, Otbert résolut d'essayer s'il ne lui serait pas possible d'apprendre quelque chose sur l'intérieur de la famille à laquelle il avait à offrir sa restitution. Il fit donc appeler un gondolier, dans l'intention de le garder quelques jours à son service, afin d'essayer de mieux capter sa confiance, et d'en obtenir, à l'aide de sa générosité, une exception à ce qu'on disait de cette discrétion traditionnelle.

— Conduis-moi vers le palais Bastiglia! dit Otbert au fils des lagunes. Le connais-tu?

— Si je connais le palazzo Bastiglia! exclama le gondolier d'un air presque formalisé, et qui donc pourrait le connaître mieux que moi? Est-ce que pendant quinze ans je n'ai pas amarré ma barque à ses poteaux de défense?... Ah! si je voulais parler! j'en sais long, signore, tel que vous me voyez!

— As-tu donc servi la comtesse! s'écria Otbert, charmé de ce hasard.

— Comme vous dites, *padron mio!* et du temps de son premier mari, encore! un Morosini! rien que ça... un illustrissimo qui a eu plus de doges dans ses ancêtres, que moi je ne compte de prix de regata parmi les miens!

— C'est à merveille! reprit Otbert. Écoute, mon brave, tu vas me conduire vers le palais Bastiglia, dont je suis curieux de voir l'extérieur seulement... puis tu me donneras sur cette famille quelques renseignements dont j'ai besoin... et pour que ta langue et tes bras manœuvrent ensemble, je te promets double paye!...

— Ma langue et mes bras ne sauraient trop faire pour un aussi généreux patron... pourvu qu'il ne demande rien que je ne puisse dire... Nous autres gondoliers vénitiens, nous savons bien des secrets de famille, mais ça meurt avec nous. Le barcarol est un tombeau pour les secrets!

— Je le sais, je le sais!... mais pourtant je voudrais avoir une idée de cette famille, des membres qui la composent, des vivants comme des morts, de ce qu'on dit en ville enfin...

— Je pourrais vous dire le tout comme à un véritable inquisiteur d'État, *padron mio.* La casa Bastiglia, la casa Morosini, c'est mon fort! J'ai donné plus de centaines de coups de rame pour elles, qu'il n'y a eu de pigeons à Saint-Marc depuis la fondation de ces innocentes bêtes... qui sont très-dures, par parenthèse, car une fois...

— Tu pourrais donc m'expliquer, interrompit le jeune homme, la liaison de ce double nom de Bastiglia et de Morosini?

— *Per ubbidirla, signor mio!* Il y avait autrefois sur une des places de l'intérieur de la ville un grandissime palazzo habité par le dernier descendant des Morosini, des guerriers si fameux, qu'ils ont été la perte des Turcs en Grèce, et qu'il

y a leur nom en latin, ou en je ne sais quoi qu'on ne peut pas lire, sur plus de je ne sais combien de tombeaux à l'église de *San Giovanni e Paolo*... des Morosini, enfin, padron mio, vous comprenez... ça veut tout dire. Ah! si je voulais parler!

— Et ce palais était celui du père de la comtesse? interrompit Otbert.

— De son mari, mon aimable patron! de son premier mari... *per ubbidirla!*

— Comment! La comtesse n'est-elle pas née Morosini? reprit le jeune homme en fouillant dans sa poche, pour trouver l'enveloppe dans laquelle la Vénitienne avait tracé ses noms, afin d'indiquer la source de l'envoi d'argent.

— *Nata Morosini, maritata Morosini!*... impossible d'être plus Morisini qu'elle! Oh! personne mieux que moi ne sait...

— En ce cas, explique-toi! interrompit Otbert.

— *Per ubbidirla*... pour vous obéir, padron mio. Or donc, la comtesse Faustina était la fille unique de son père, de même qu'elle avait un cousin fils, unique du sien. Les deux vieux, les deux frères Morosini, n'ayant eu que ça d'enfants, pour rendre le nom plus solide à l'avenir, et réunir pour son soutien les deux fortunes, décidèrent de marier le cousin et la cousine... A ce propos, j'ajouterai que j'en pourrais raconter long...

— Je comprends alors comment la comtesse procède du même nom auquel elle s'est alliée...

— *Per ubbidirla!* La comtesse Faustina eut à son tour deux enfants, un fils, l'héritier du nom des fameux doges, et une fille belle comme la madone de mon traguetto. Mais le bon Dieu ne fait pas plus attention aux Morosini qu'à d'autres; quand il s'agit de la mort, il laisse faucher la vieille où ça se trouve... C'est pour vous dire qu'il y aura dix ans à la prochaine Sagra *del Redentore*, le mari de la comtesse mou-

rut dans son château auprès de Trévise, comme un simple noble de terre ferme, et que, deux ans après, le jeune Alvise Morosini, le seul qui restait du nom de si fameux guerriers, chavira à son tour, ou éteignit son fanal, dirai-je, pour me faire mieux comprendre, durant un voyage en Allemagne...

— Comment? le jeune comte mourut aussi, veux-tu dire? interrompit Otbert.

— Si, signor mio... Per ubbidirla! le dernier mâle de la famille, *il conte Alvise*, est mort à vingt-deux ans, d'aucuns disent d'une chute de cheval, ce qui est bien possible, car les Vénitiens sont plus accoutumés aux gondoles qu'aux chevaux... d'autres aussi prétendent savoir qu'il s'est battu avec un officier... mais ça, on se le glisse à l'oreille. Quant à moi, si je voulais parler... mais jamais! jamais! vrai gondolier vénitien dans l'âme! Donc, pour en revenir à notre jeune maître, *povero conte!* c'était un brave et beau jeune homme! quelle mine superbe il vous avait, quand il manœuvrait son *gondolino* sur le grand canal! Il protégeait les *Castellani*[1] et payait de la musique la nuit sous les balcons des belles voyageuses polonaises... Oh! c'était un vrai Morosini, et s'il avait vécu, et qu'il y eût encore des Turcs!...

— En ce cas, la comtesse Faustina est restée seule avec une fille?

— Avec la contessina...

— Ne me dis pas son nom! interrompit vivement Otbert,

[1] Les *Nicolotti* et les *Castellani* forment, on le sait, de longue date, deux factions rivales dans le corps des gondoliers vénitiens. Ces factions, qui aux beaux temps de la république, rivalisaient de force et d'adresse dans les régates et dans les jeux des réjouissances publiques, subsistent encore de nos jours, et trouvent parfois occasion de produire leur savoir-faire traditionnel. Les *Nicolotti* portent le bonnet ou béret noir. — Les *Castellani* l'ont conservé rouge. Tout gondolier, même au service d'un palais, appartient à l'une des deux factions rivales, presque ennemies.

qui eût été contrarié d'apprendre d'une aussi vulgaire façon comment s'appelait celle qu'il supposait bien être la jeune fille du mont Stelvio.

— Si vous savez son nom, padron mio, inutile alors de passer mon temps à vous le dire... d'ailleurs, je suis discret.

— C'est bien... tu ne l'appelleras jamais què la contessina, lorsque tu m'en parleras...

— Et c'est qu'elle l'est en effet, et d'une furieuse force encore! car c'est sur elle seule que repose maintenant tout l'avenir de la famille... Oh! je connais tout ça, moi!

— Mais la comtesse mère s'est remariée, n'est-ce pas?

— Per ubbidirla... pour vous obéir. Mais ça n'a pas réussi... je peux bien vous le dire, car tout Venise le sait, et pour cela je ne suis pas indiscret.

— Comment, ça n'a pas réussi... qu'entends-tu par là?

— Ça veut dire que la veuve Morosini, qui tenait à l'avenir de sa race, comme le gondolier tient à son felze, avait espéré, en se remariant, avoir un autre fils. Or, faute de trouver encore un Morosini à épouser (il n'y en avait plus d'authentiques...) elle s'était décidée à prendre le comte Bastiglia, un seigneur bien vu à la cour de Vienne, ce qui lui permettait d'espérer qu'on pourrait obtenir de faire reporter sur un nouveau mâle le nom maternel avec tout ce qui s'ensuit... Mais, comme je disais tout à l'heure, ça n'a pas réussi... Oh! le vieux Timoteo en sait long!

— Enfin, tu veux dire que le nouveau mariage a été stérile?

— Per ubbid... On dit même que c'est à cause de cela que le comte et la comtesse ne sont pas très-bien ensemble. Mais, tenez! padron mio, voilà le nouveau palais de la famille... La vieille comtesse n'a plus voulu remettre les pieds dans l'autre depuis la double mort de son mari et de son fils... Ah! quelle perte pour les Castellani, que la mort du comte Alvise!

En ce moment, la gondole se trouvait presque en face d'un ample palais situé non loin de l'Académie des beaux-arts, ou musée de Venise. Otbert reconnut que c'était là qu'il s'était le plus longtemps arrêté la nuit précédente, et les battements de son cœur lui avaient dit, sans qu'il eût rien demandé aux rameurs, que cette demeure était celle de la belle jeune fille. Ce phénomène de l'intelligence et de l'âme n'étonna nullement l'adepte des théories mystiques, des pressentiments et de la seconde vue. Dès que le vieux Castellano avait dirigé le fer de sa gondole de ce côté du canal, tout en l'interrogeant et en l'écoutant, Otbert avait compris, deviné, *senti*, devons-nous plutôt dire, où il allait...

Aussitôt qu'on fut en face du palais, le jeune homme se retira à l'abri de ce petit dôme de drap noir qui, sous le nom de *felze*, forme la cabine de chaque gondole. Sûr de n'être pas reconnu, il put alors tout à son aise examiner cette demeure dont l'histoire des hôtes venait de lui être sommairement racontée. C'était un palais dans le style mauresque et ogival du splendide seizième siècle. Une double galerie à colonnettes tréflées, et garnie de balcons de marbre, en décorait la façade, dont l'ensemble offrait un aspect chevaleresque et élégant[1]. On y arrivait par un perron de marbre brocatelle, flanqué de deux rampardes garnies de vases de fleurs. Tout le balcon du premier grand étage (*piano nobile*) était également bordé de caisses et d'urnes pleines d'arbustes, de plantes grimpantes et tombantes, qui s'enlaçaient aux colonnes, en mêlant leurs fleurs aux sculptures des chapiteaux, ou bien qui pendaient à travers les meneaux du balcon et descendaient en festons, comme une draperie, brodée de verdure et de fleurs, jetée là pour une fête. Des petits lions de marbre semblaient

[1] Ce palais a depuis changé de nom, c'est aujourd'hui le *palazzo Cavalli*.

en vedette sur l'angle des balcons dont chaque fenêtre était garnie. Un petit canal (*canaletto*) suivait la droite du palais, qui avait une autre entrée par terre sur le *campo San-Vitale*. Au-dessus de la porte d'eau, et à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui resplendir le blason colorié d'une puissance étrangère, se trouvait alors le double écu sculpté en pierre des Morosini et des Bastiglia sous leur couronne comtale.

Lorsqu'il eut examiné le palais, Otbert dit à son gondolier de passer outre, et bien que l'heure matinale n'eût guère dû lui faire craindre d'être reconnu, il ne sortit du felze et ne reprit sa conversation avec le gondolier que lorsqu'il eut dépassé le palais Valmarana, au delà du *traghetto* ou *traguet* San-Vitale.

— Tu ne m'as pas encore appris ton nom, dit Otbert en s'appuyant sur la voûte du felze au balancement de la gondole.

— Je m'appelle Timoteo... mon saint patron était un évêque, ce qui fait qu'on peut me fêter le 24 janvier de chaque année, quand on y pense! mais, à vrai dire, et ce que je n'aime guère, on ne m'appelle le plus souvent que Teo, par manière d'économie de temps sans doute...

— Eh bien, mon brave Timoteo, achève-moi ton récit sur les Morosini, maintenant que j'ai vu leur demeure.

— Hélas! padron mio, comme je vous le disais donc, des Morosini, c'est fini! ça ne peut aller que de mâle en mâle, ces grands noms-là, et la dernière créature du pur sang est une fille... mais une brave fille pourtant que la contessina! Je l'ai vue grande comme le bambino de la madonna du traghetto, et on l'élevait sous mes yeux dans l'ancien palais, que déjà son frère Alvise nous trempait de fameuses chemises à ramer dans le canal della *Giudecca!* Mais c'est une justice à rendre à la petite Morosina : aussitôt qu'elle a été en âge de nous faire verser du vin, elle n'y a jamais manqué, quand elle nous

voyait rentrer au palais si mouillés, que nous avions plutô l'air d'avoir navigué dessous que dessus la lagune!... Le petit comte a de bonne heure ressenti le noble goût des barques!... Et aller se tuer en dérapant d'un cheval... (si c'es de ça qu'il est mort...) s'il s'était noyé encore, passe!

Otbert interrompit ces singuliers regrets, en demandant au vieux Teo s'il y avait longtemps qu'il avait quitté le service de la famille et quelle était la raison de cette retraite.

— Ah! padron mio! s'écria-t-il, en suspendant pour un instant le mouvement cadencé de sa rame, j'aime mieux tomber à l'eau que d'y penser! la vieille comtesse, voyez-vous... je m'entends!... j'en sais plus que je n'en veux dire... et sur la contessina aussi! Si la sérénissime république subsistait encore, la vieille eût pu pétitionner pour être du *Conseil des Dix!*... c'est un caractère à ça! Ces petits nez crochus, disait mon père (qui avait servi à l'arsenal sous l'amiral Emo, et qui se connaissait en patriciens), n'annoncent jamais rien de bon... vous comprenez bien, signor mio, qu'après ça je ne pouvais plus rester à son service.

— Comment, vieux fou, à cause de ce nez crochu?

— Non, non! n'ai-je pas dit la raison? Ah! j'ai le frisson rien que d'y penser! C'est à cause de la baignade... mais chut! il faut être discret!

— Quelle baignade, vieux logogriphe? finiras-tu enfin de t'expliquer avec ta discrétion? n'es-tu pas à mon service pour les bras et la langue?

— Ne vous l'ai-je donc pas dit?... Ah! quel événement! Une Morosini dans l'eau! la dernière fille de tant de fameux guerriers dans le canal, comme le vil caniche qui nage ordinairement auprès de mon aviron!... Ah! il y a des moments où je suis bien forcé d'en convenir, ce fut un rude quart d'heure! mais c'est égal, elle m'a puni durement, et j'ai perdu là une belle rente de verres de vin vicentin! mais, voyez-

vous, il y avait longtemps que la vieille comtesse m'en voulait... d'ailleurs elle ne m'appelait jamais autrement que Teo, je crois que c'est parce que je ne lui disais jamais Excellence...

— De sorte que, malgré tous tes bavardages, je ne puis pas savoir quel tort tu as eu envers ta maîtresse?

— Je croyais l'avoir dit, padron mio; excusez-moi, je croyais que vous le saviez... Eh bien donc! c'était un soir, ou une nuit plutôt que j'étais allé avec un autre camarade attendre la comtesse mère au sortir du théâtre de la *Fenice*, reprit le bonhomme, en se remettant à ramer, il faisait noir comme dans un pot à goudron, et froid comme... je ne sais pas dire où, pour dire assez. Nous avions attendu deux heures au péristyle (je crois que c'est comme ça qu'on dit), et nous nous ennuyions comme des girouettes, mon camarade et moi. Bref, signor mio, voilà que le valet de pied arrive avec son fanal nous annoncer que vient la padrona. — Alerte! crie-t-on; j'avais fermé les yeux pour les tenir chauds, et je crois qu'ils avaient abusé de ça pour s'endormir... — La padrona! la padrona! que répétait cette grosse cariatide de valet de pied! je me lève tout engourdi et je me plante à mon poste : un pied dans la barque et l'autre sur la marche de l'escalier du théâtre, pour offrir mon épaule à la comtesse, en ma qualité de gondolier de l'avant. Mais je ne sais pas si la padrona n'avait pas aussi dormi au spectacle... car le fait est qu'elle n'était pas très-solide. Elle descend l'escalier jusqu'à la dernière marche, parce que l'eau était basse comme tout... Voilà que je veux rapprocher la gondole, qui s'écartait un peu, en resserrant mes jambes... et que mon pied glisse sur le marbre où l'eau avait laissé des herbes endiablées... Je veux aussitôt reprendre mon équilibre... mais, sans le vouloir, j'écarte davantage ma gondole, et la padrona n'ayant plus de point d'appui, ni pour ses pieds ni pour ses mains, tombe droit dans l'eau!... Je vois encore sa toque à plumes

qui s'en va à droite, pendant que la comtesse plongeait à gauche!... Heureusement le fanal éclairait la chose! elle en fut donc quitte pour être mouillée quelques pouces à peine plus haut que la tête. Elle aurait dû me tenir compte de ce que je me jetai aussi dans l'eau, où peut-être, à vrai dire, avais-je glissé presque en même temps qu'elle... Bref, signor mio, on nous repêcha tous les deux, mais la comtesse dans un état un peu plus pitoyable que le mien... à cause des falbalas. C'était au mois de décembre... J'avoue qu'il y avait de quoi s'enrhumer!...

— Teo! Teo! cria-t-elle aussitôt qu'elle se vit à flot, je te chasse!... tu iras en prison!... pour dix ans au Spielberg, misérable!... — Elle aurait pu m'offrir d'y aller pour cent ans, que j'aurais été incapable de dire non. La colère la réchauffait... Moi je pensais que c'était triste, et qu'il faisait humide. Enfin, on revint au palais. Le lendemain la comtesse était au lit entre quatre docteurs, et moi *à spasso*, c'est-à-dire en disponibilité, en promenade, après quinze ans de coups d'aviron sans reproche au service de l'illustre famille. J'aurais compris la vengeance de la comtesse, si ç'avait été son fils, un mâle *della casa* auquel l'accident fût arrivé... Mais à elle! une fois changée de robe, qu'est-ce que ça pouvait lui faire?

— Que veux-tu, mon vieux bonhomme, sans doute que ta maîtresse n'aimait pas les bains de lagune au mois de décembre! Chacun son goût!

— Bah! si elle avait fait comme moi... trois ou quatre verres de vin à l'office, et se secouer un peu, c'était fini! Le fait est que de cette affaire-là, j'ai perdu mon sort : mon père m'avait bien dit de me méfier des nez crochus! mais j'en ai trop dit déjà...

— Sois bien persuadé qu'aucune sorte de nez ne se serait arrangé de ta baignade, qui un rien de plus, par une saison

pareille, tournait en noyade, ou tout au moins en fluxion de poitrine... et alors, adieu la souche des Morosini!

— Bah! on n'avait plus besoin d'elle pour cela! ajouta le rancuneux Timoteo; le lendemain de ma disgrâce, le comte Alvise me fit dire de ne pas trop me désespérer, et que si sa mère ne toussait pas trop, il tâcherait de la décider à me laisser rentrer au palais pour ramer dans une autre barque que la sienne. Mais la vieille ne voulut plus entendre parler de moi; elle se mit en fureur contre ses enfants, et leur demanda s'ils voulaient la voir finir comme les pratiques du *canal Orfano*... C'était tout bonnement me comparer à ces gondoliers sbires qui allaient noyer les condamnés des *Dix* là-bas où il était défendu de pêcher... Avec ça elle ne me nomma que Teo, et ivrogne de Teo!... Dieu sait pourtant l'eau que j'ai bue ce jour-là! Enfin, signor mio, je fus à jamais banni du palais; mais pour me consoler, et me faire un sort, le jeune comte Alvise et sa sœur m'envoyèrent de quoi acheter une gondole afin de me mettre pour mon propre compte au traguet. Ce fut bien à eux, les dignes enfants! car la vieille comtesse fit tant d'embarras de son petit désagrément du canal, que jamais je n'aurais trouvé une autre place dans une famille de Venise. Il ne m'aurait resté qu'à m'aller faire gondolier à Paris ou à Vienne... Mais voyez-vous, j'aime mieux Venise, quoique les francs et les schellings valent plus que les swanzigers!

Une fois sur le chapitre de ses malheurs, le vieux Timoteo n'eût sans doute pas tari aisément, si Otbert, qui en savait assez à ce sujet, n'eût jugé à propos, en se faisant conduire dans la passe de la Giudecca, de ramener le bonhomme au complément des renseignements nécessaires sur la famille Bastiglia. Il finit donc par savoir, malgré toute la discrétion du bonhomme, que la vieille comtesse passait à Venise pour une femme sévère et inflexible, autant que profondément

fière de son nom; qu'elle vivait assez mal avec le comte son second mari, qui n'avait pas su répondre aux espérances que l'ambition aristocratique de la comtesse avait fondées sur lui. Quant à celui-ci, c'était, paraissait-il, un homme faible, terne, ni bon ni méchant : une machine en toute circonstance remontée par la femme, et rien de plus. Le comte Alvise était mort depuis huit ans environ; sa sœur, celle qui n'a encore été désignée que sous le titre de contessina, entrait, suivant le calcul de Timoteo, dans sa dix-neuvième ou sa vingtième année.

Comme malgré ses airs de réserve et de discrétion, le vieux gondolier ne semblait pas savoir grand' chose de plus que ce qu'il avait dit à notre héros, celui-ci crut pouvoir se contenter de ces premiers renseignements. La promenade à la Giudecca terminée, Otbert se fit porter à la rive des *Schiavoni* ou des Esclavons, pour revoir au jour les monuments dont il avait, durant la nuit précédente, reçu une si vive impression. Il fit marché avec Timoteo pour se l'attacher une semaine, et le congédia provisoirement jusqu'au soir.

On trouvera peut-être que le jeune Inspruckois avait tiré bien peu de parti de sa conversation avec l'ancien serviteur de la casa Bastiglia, relativement aux renseignements que, malgré toutes ses protestations de prudente discrétion, Otbert eût pu en obtenir sur le compte de celle qui était le but secret et réel de son voyage, mais les esprits délicats auraient compris cette réserve de l'estimable jeune homme. Après tout, ce qu'il avait fait dire au gondolier ne sortait guère du cercle de ces banalités assurément connues de toute la ville, et que nul autre n'eût fait difficulté de lui raconter. Mais il lui semblait que des questions plus particulières, adressées ainsi en plein air, à un valet mécontent, eussent été à la fois inconvenantes et imprudentes : inconvenantes, parce que le caractère, les habitudes, la vie d'une jeune personne de haut

rang et d'une belle âme ne devaient pas être l'objet d'une conversation frivole, et livrés ainsi aux interprétations équivoques d'un homme grossier; imprudentes, en ce que Timoteo, absent depuis quelques années du palais, pouvait ne savoir que peu de chose, et inventer à plaisir pour se rendre utile ou intéressant. Il eût aussi pu arriver que, tout en sachant parfaitement ce qu'il eût importé à Otbert d'apprendre, cet homme, qui avait souvent reçu des bienfaits de la contessina, eût assez de réserve pour ne pas livrer aussi légèrement à un étranger, à un inconnu arrivé de la veille, mille détails dont on ignorait quel usage on pourrait faire. Pour ne pas rester court, en ce dernier cas, Timoteo eût donc encore trompé le questionneur... Évidemment, mieux valait donc ne pas interroger du tout. Ainsi, de quelque manière que l'on considère la conduite tenue par Otbert, elle apparaît ou prudente ou convenable, et délicate surtout, si l'on songe qu'il était épris de la belle jeune fille du Stelvio.

Le soir, il prit une autre gondole, afin de ne pas faire travailler la tête de Timoteo en suppositions inutiles et compromettantes, et après s'être fait promener sur différents points des lagunes, vers neuf heures, il désigna le palais Bastiglia. La lune n'était pas encore levée, et le canal était fort sombre. De loin en loin on voyait passer silencieusement une gondole de maître, avec son petit fanal allumé, dont le reflet glissait sur l'eau, brisé et divisé en mille étincelles par les coups d'aviron du gondolier. L'air était frais; Otbert, enveloppé dans son manteau, contemplait l'aspect général de cette nuit vénitienne, sombre et silencieuse. Vue ainsi, c'était bien la Venise des Dix... la cité de la vengeance secrète et de la terreur... La gondole arriva devant le palais désigné.

Otbert fit arrêter. Alors un singulier spectacle frappa ses yeux. Toute la façade du palais était sombre; seulement deux fenêtres d'une salle basse flamboyaient. L'éclat de cette illu-

mination intérieure resplendissait à éblouir. Une fête, un bal eût semblé ainsi trop ardemment éclairé. Otbert demanda à son gondolier ce que cela signifiait; mais celui-ci était un *Nicolotto* d'un quartier éloigné, et il ignorait ce qui se passait dans les palais du grand canal.

Une des fenêtres de cette salle était entr'ouverte. Otbert fit approcher sa gondole pour essayer de voir; mais il ne put s'élever suffisamment, bien que dans les proportions générales du palais, ces fenêtres fussent celles d'une salle basse. Ne pouvant réussir à voir, il écouta. D'abord il n'entendit rien; mais après quelques instants d'attention, il crut saisir, au milieu de ce grand silence nocturne, une faible voix qui s'élevait par moments et se taisait presque aussitôt. Il était difficile de se rendre compte si c'était un chant ou une conversation, car le bruit n'en arrivait au dehors que comme un murmure intermittent. Intrigué au dernier point, Otbert contemplait les ardentes projections de cette bizarre illumination sur l'eau du canal, lorsqu'une voix claire et impérieuse s'éleva de l'ombre, sans qu'on pût voir personne, et cria au gondolier de passer son chemin... Sans attendre que l'ordre lui en fût confirmé par celui qui l'employait, le gondolier fit rapidement tourner sa barque, l'éperon vers la *Salute*, et se mit à ramer de toutes ses forces.

— Qui t'a dit de partir? s'écria Otbert vivement contrarié.

— Moi! dit la voix s'élevant de l'ombre.

— Vous l'entendez, mon maître! murmura le gondolier évidemment effrayé et ramant coup sur coup.

On ne saurait préciser pourquoi, mais le voyageur lui-même se sentit sous le poids d'une certaine émotion... Cette nuit si épaisse, dans laquelle resplendissait uniquement l'illumination étrange... ce silence qu'avait seule troublé cette voix impérieuse, cette solitude dans laquelle n'intervenait qu'un personnage invisible... tout, dans cette atmosphère

lugubre et vénitienne, imprimait la terreur! Otbert, évidemment superstitieux, on le sait, ne revint de cette première et involontaire impression que lorsque déjà sa gondole, vigoureusement emportée par le rameur obéissant, se trouvait dix palais plus loin.

— Dans le temps passé, notre maître, cette curiosité-là nous aurait fait faire connaissance avec les *Plombs* du palais ducal! dit le gondolier, lorsqu'il vit, en se retournant, que les flamboyantes fenêtres ne se montraient plus que dans un profil affaibli. Mais en ce moment, Otbert était en quelque sorte honteux de l'impression qu'il avait subie, et son amour-propre se révoltait de cette servile obéissance qu'il avait apportée à un ordre singulier et abusif. De quel droit un inconnu, sorti on ne savait d'où, se permettait-il de lui intimer l'expression d'une volonté en désaccord avec ce qu'il lui plaisait de faire? N'était-il pas libre de s'arrêter sur ce canal, devant n'importe quel palais? Que se passait-il donc de caché, de mystérieux dans celui-là, qu'on redoutât tellement l'investigation des passants?... Un moment le jeune homme eut envie de forcer son gondolier à retourner... Mais il songea que ce palais était celui qu'habitait une femme qui n'était pas précisément une étrangère ni une inconnue pour lui, et il se décida à rentrer à son hôtel, pour rêver plus à l'aise au bizarre et double incident de la soirée.

Le lendemain, Otbert pensa qu'il ne devait pas laisser s'écouler trop de temps avant que d'effectuer la remise de la somme que la comtesse Bastiglia lui avait adressée. Tarder trop, c'était donner à supposer qu'il avait accepté, et cette supposition lui semblait injurieuse. Il lui était surtout insupportable de songer que la contessina connaissait cet envoi et cette apparence d'acceptation; il résolut donc de mettre fin le plus tôt possible à une position semblable.

Lorsque Otbert eut démontré l'inébranlable résolution

d'accomplir son voyage de Venise, le vieux Bruschall, ayant vainement usé toute sa logique à lutter contre sa détermination, s'était décidé à remettre au jeune homme une lettre de recommandation pour une de ses connaissances de la ville adriatique. Cette lettre était à l'adresse d'un certain marquis Durazzo, un Dalmate dont Bruschall avait été pendant quelques années précepteur en Allemagne. Otbert, qui avait peut-être besoin d'être guidé dans ce qu'il avait résolu de faire, songea tout naturellement à celui auquel il était recommandé. Il prit donc sa lettre et se fit conduire à la demeure du marquis.

Celui-ci reçut d'abord assez froidement le recommandé. Mais lorsque ce dernier eut expliqué les faits sur lesquels il demandait un conseil et quelques éclaircissements, les façons du marquis Durazzo changèrent presque instantanément. Il se dit fort lié dans la famille Bastiglia, et en position d'ouvrir les portes du palais à l'étranger, quel que fût le motif qui pût lui faire désirer d'y avoir accès. Il confirma en partie tout ce que le gondolier avait appris à Otbert, et compléta ces renseignements sur certains points. Ainsi, pour cette fois, notre amoureux entendit parler assez longtemps de la jeune comtesse, dont le marquis dépeignit avec une certaine insistance le caractère fier et la morgue aristocratique. Otbert put en outre saisir, par les faits cités, quelques traits nouveaux du caractère de la vieille patricienne, que, suivant toute apparence, Timoteo, malgré son dépit contre elle, n'avait pas trop chargée. Quant au voyage par delà les Alpes entrepris deux mois auparavant, par la comtesse et sa fille, voici l'explication qu'en donna le marquis, explication qui rendait naturelle l'étrange rencontre qu'Otbert avait faite du convoi, dans la montée du Stelvio.

En apprenant la mort de son fils unique (et l'on n'avait jamais bien connu dans le public la cause et les circonstances

de cette mort), la comtesse était presque devenue folle de douleur. Veuve depuis deux ans du patricien Morosini, dernier du nom, elle n'avait d'espoir que dans l'avenir de son fils, pour relever cette glorieuse famille prête à s'éteindre. Cette mort déplorable ruinait toutes ses espérances. Dans son orgueil de patricienne de Venise, l'altière comtesse voyait avec désespoir le grand nom qu'elle portait destiné à finir, comme s'étaient déjà éteints, depuis un siècle, d'autres noms historiques du pays, parmi lesquels le sien était assurément des plus beaux. L'orgueil déçu donna à sa douleur des formules presque extravagantes. On la vit passer de longues heures agenouillée sur les dalles des églises, le front appuyé sur les tombeaux de ses aïeux, comme si elle demandait à leurs cendres illustres un remède contre cette fatale extinction de leur race. A la fois passionnée et injuste, elle devint dure et inexplicable envers la charmante enfant qui lui restait, comme si toute sa tendresse maternelle se fût ensevelie dans le linceul du fils mort. Il semblait qu'elle en voulût à sa fille d'être une fille, et qu'elle voulût la punir de n'offrir qu'une fleur sur l'arbre héraldique dont la tige était rompue...

Quelques années se passèrent, après lesquelles le bruit se répandit que celle qui était à la fois la fille, la veuve et la mère des derniers Morosini allait se remarier. C'était sans doute une résolution prise comme une tentative de remède à l'infortune dont elle se trouvait accablée, espérance de son orgueil toujours ardent. On disait à Venise que l'empereur d'Autriche avait promis de reporter sur le fils qui pourrait naître de cette nouvelle alliance, le nom de ses aïeux maternels. La comtesse, peu de temps après, épousa en effet un patricien qui, sans avoir eu de doges de son nom, comptait cependant, durant les derniers siècles de la république, des procurateurs de Saint-Marc, des sénateurs, des inquisiteurs

d'État, et surtout un amiral sous les ordres de Francesco Morosini dit le *Péloponésiaque*, lors de l'expédition glorieuse que signala, en 1685, la conquête de la Morée, l'ancien Péloponèse. De plus, il y avait déjà eu alliance entre les deux familles au dix-huitième siècle, un Morosini (Gianjacopo) ayant épousé une Bastiglia, dont le dernier comte était arrière-petit-neveu. C'était donc presque un Morosini, et à moins de porter héréditairement ce nom, il était difficile, comme naissance, alliance ou services publics, de s'en approcher davantage. Le mariage eut lieu, mais ne réussit pas dans le sens espéré, ainsi que le vieux Timoteo l'avait déjà raconté à Otbert, dans son langage de traguetto. Les années s'écoulèrent, et avec elles tout espoir d'une greffe sur la branche épuisée. Le dépit, l'orgueil blessé, sa morgue aristocratique, tout contribua à combler le désespoir de la fière patricienne; elle resta malade pendant plusieurs années, et n'en continua que mieux à témoigner à sa fille la plus blâmable indifférence, bien que celle-ci, par l'âge, la beauté et des qualités charmantes, méritât toute tendresse, et fût déjà singulièrement remarquée dans le monde, où elle n'apparaissait, du reste, que fort rarement.

Enfin, la santé longtemps chancelante de l'altière comtesse sembla tout à coup comme galvanisée. Son mari, personnage insignifiant, auquel on s'était habitué à ne faire aucune attention, apporta bientôt dans le monde des airs de préoccupation inhabituels; il avait l'air de penser. On sut que le comte avait de fréquentes conversations avec les autorités, et que la comtesse avait eu plusieurs conférences avec le prélat, patriarche de Venise. A la suite de toutes ces agitations insolites, elle partit, accompagnée de sa fille, d'une suite de domestiques assez nombreuse, et fut rejointe à Vérone par plusieurs autres membres de la famille qui habitaient divers points du Lombardo-Vénitien. Un mois s'écoula, et la comtesse

reparut avec cette petite cour de parents et de valets : elle rapportait, embaumé dans un triple cercueil de bois précieux, le corps de son fils, qu'elle était allée réclamer par delà les Alpes...

Du moment où elle avait été contrainte de renoncer à tout espoir de voir sa race continuée par la naissance d'un enfant mâle, la fière patricienne avait voulu qu'au moins le dernier du nom reposât dignement parmi ses aïeux. Elle avait fait en secret les démarches nécessaires auprès des autorités, et le prélat avait promis d'officier en personne le jour où la dépouille du jeune comte Alvise irait rejoindre, dans le caveau de l'église de *San-Stefano*, les illustres restes de Francesco Morosini. C'était au retour de cette funèbre expédition qu'Otbert et le vieux Bruschall, cet ennemi acharné de l'*esprit des nerfs*, avaient rencontré le convoi dans une situation où le courage du jeune homme avait probablement empêché la comtesse de rouler, avec le cercueil de son fils et la berline drapée de noir qui lui servait de corbillard, dans les profondeurs rocheuses du torrent de Fredolfo.

A la suite de ces explications, données par le marquis Durazzo, Otbert devina enfin la cause de la bizarre illumination qui l'avait tant intrigué la veille durant sa promenade nocturne sur le grand canal : c'était une chapelle ardente, dans laquelle reposait, en attendant le jour des grandes funérailles, le corps du dernier Morosini, auprès duquel un prêtre récitait jour et nuit les prières des trépassés...

V

SON NOM.

Il semble qu'en face de ce magnifique élément, le corps doive prendre les forces de l'esprit, et parcourir l'immensité dans un vol sublime!

Interrogé par Otbert sur l'opportunité de sa visite de restitution au palais Bastiglia, au milieu de ces préparatifs de funérailles, le marquis Durazzo fut d'avis que rien ne l'empêchait. Il offrit même de prévenir la comtesse, ce que le jeune homme refusa, dans la crainte que la grande dame ne se retranchât à l'avance dans quelque parti pris à son égard. Le Dalmate avait assez longuement interrogé notre héros sur les particularités de son entrevue avec la jeune contessina, lors de la scène des Alpes; mais Otbert n'en avait dit que tout juste ce qu'il était naturel et convenable d'en raconter, sans toutefois avoir songé à remarquer l'insistance et la préoccupation avec lesquelles le marquis était, à plusieurs fois, revenu sur ce sujet. Il rentra chez lui, décidé à se présenter dès le lendemain au palazzo Bastiglia-Morosini.

Otbert, dans l'objet de son voyage comme dans la démarche qu'il se disposait à faire, n'était entraîné par nulle idée extravagante, nul espoir présomptueux. En quittant Inspruck, il avait, sans calcul, obéi à son instinct, à son élan de poëte, attiré en Italie, dans une des villes les plus prestigieuses qui fussent, par son besoin de voir, de connaître, de recueillir de nouvelles émotions. Il est vrai qu'au fond de son âme, dans un repli qu'il n'avait guère tenté de dérouler aux yeux

de sa raison, résidait un vague pressentiment qui lui disait qu'il reverrait cette jeune fille qui lui était si rapidement et si bizarrement apparue dans la montagne... Mais qu'espérait-il? Rien, assurément : tout au plus de recueillir un regard de ses beaux yeux, et de sa charmante bouche un mot nouveau, comme récompense bien autrement précieuse pour lui que cet or qu'on lui avait envoyé comme à un mercenaire. D'ailleurs, il lui eût été impossible de vivre avec l'idée que cette noble jeune fille le crût un homme à garder une somme pour un service rendu au péril de ses jours. Ce dernier motif seul eût, au besoin, suffi pour faire admettre la nécessité morale de ce voyage par tout homme animé de quelques-uns des sentiments d'honneur et d'enthousiasme qui enflammaient notre héros. Ceci est donc chose établie.

Maintenant, nous devons nous empresser d'ajouter que, du premier moment où, par ses interrogations à Timoteo, Otbert avait reconnu à quelle famille éminente il avait affaire, il s'était plus sérieusement décidé que jamais à ne pas prolonger son séjour à Venise au delà du temps nécessaire pour réaliser l'objet matériel de son voyage et visiter la curieuse ville. Sans doute il avait gémi en secret de voir l'inconnue une aussi grande dame; mais son amour-propre était aussitôt venu le consoler de la ruine de nous ne saurions précisément dire quelles espérances non avouées à lui-même... Et en homme de cœur et de courage, il s'était plus résolûment que jamais raffermi dans son programme : la voir une fois, l'entendre encore... et retourner, s'il le fallait, rimer des odes à Francfort pour le *Kundschafter*, en mettant secrètement un nom à ces inspirations, trop longtemps adressées par l'étudiant à un être imaginaire et apocryphe.

C'est dans ces dispositions, qu'après avoir passé toute sa matinée dans la visite du palais ducal, Otbert se fit, vers trois heures, conduire par le discret Timoteo à la demeure

des Bastiglia, ayant pris sur lui la somme de la comtesse.

Il débarqua au perron, sonna et pénétra dans le vestibule. Le concierge vint à lui :

— Que désire le signore ?

— Parler à madame la comtesse et à sa fille.

Le valet eut l'air fort étonné de cette prétention.

— Le signore est étranger, je suppose...

— Comme vous dites, répondit Otbert, que cet interrogatoire subalterne commençait déjà à impatienter.

Le concierge semblait irrésolu. Pour mettre fin à ces préliminaires, le jeune homme fit quelques pas vers l'escalier, que décoraient, ainsi que le vestibule, de grandes lanternes de galères de la république et des faisceaux de vieilles armes, provenant sans doute des équipements de gens d'armes des Morosini et des Bastiglia.

L'initiative qu'avait prise Otbert mit fin aux hésitations du concierge, qui pensa qu'il était préférable de reporter sur les gens de la galerie supérieure la responsabilité de l'admission ou du renvoi. L'homme à la hallebarde tira donc un cordon de sonnette destinée à prévenir la valetaille d'en haut, et montra les degrés à l'étranger, en se décidant à le saluer.

Otbert fut reçu au premier étage par une seconde et plus complète inquisition. — Le signore est-il attendu par madame la comtesse ? — Le signore a-t-il déjà été présenté à Son Excellence ? — Est-ce pour affaire particulière que le signore désire voir madame la comtesse ? — Le signore veut-il bien dire son nom ? *il suo riverito nome ?*

Pour les gens fort au courant des relations habituelles de leurs maîtres, tout visage nouveau est un texte d'inquisition et presque de défiance. Il faut dire aussi que les incidents particuliers qui se passaient alors dans la vie domestique de la famille pouvaient motiver ce redoublement de formalités d'antichambre.

— Dites à madame la comtesse Bastiglia et à mademoiselle sa fille que la personne qui se trouve ici est celle qui a été assez heureuse pour leur être utile à leur passage dans les Alpes, et que cette personne désire obtenir d'elles un moment d'entretien...

Deux valets s'en furent dans les appartements. En attendant leur retour, Otbert, dont le cœur battait un peu, se mit à examiner les vastes tableaux qui décoraient les murs de la galerie, et les belles panoplies d'armes turques suspendues aux pilastres. L'aspect de cet intérieur avait quelque chose d'aristocratique et de grand, qui allait assez bien à ces beaux noms que portaient les maîtres. Ce ne pouvait être la demeure de parvenus, de gens sans aïeux, d'enrichis de la veille.

Mais l'attente se prolongeait. L'émotion qui s'était emparée du jeune homme, en se voyant dans ce palais et en songeant qu'il allait se trouver en face de la contessina et lui parler peut-être, se dissipa sous l'impatience de son amour-propre, choqué de toutes ces façons et de ces retards. Il se passa encore un temps appréciable... puis un des valets reparut enfin. En ce moment, par sa nouvelle disposition d'esprit, Otbert eût affronté sans trouble une impératrice. Gall eût retrouvé en cela la prédominance de l'organe développé de l'*estime de soi*.

— Son Excellence ne reçoit pas... dit le laquais, beaucoup moins poli cette fois qu'il ne l'avait été au moment des interrogations premières. Les gens restés dans la galerie, et qui avaient examiné l'étranger avec une attention qui ne laissait pas que d'avoir contribué à convertir sa première émotion en fierté blessée, chuchotèrent entre eux.

— Et la comtesse ne vous a chargé de me rien dire ?

— Non ! répondit laconiquement le laquais.

Otbert sentit son visage s'enflammer. Il eut envie de battre

l'homme à la livrée... mais il se maîtrisa, bien entendu, et reprit :

— Dites à votre maîtresse que je me représenterai demain. Voici ma carte!... Et il partit.

— Ah! signor mio, s'écria Timoteo en le revoyant, vous avez donc vu la vieille comtesse? Quel nez, hein! Mon vieux père m'avait bien dit de toujours me défier de ces figures-là! Mais silence, Timoteo, mon vieux bonhomme... ce n'est pas une raison, parce que la vieille a mal agi envers toi, pour trahir tout ce que tu sais sur une famille illustre, après tout, et qui mérite des égards.

Otbert, absorbé dans ses réflexions, ne songeait guère à mettre à l'épreuve la discrétion équivoque de son gondolier. S'étant retourné pour jeter un coup d'œil sur le palais d'où il sortait avec une disposition si différente de celle qu'il avait apportée en y entrant, il crut apercevoir une femme parmi les feuillages qui garnissaient le balcon de la galerie supérieure. Mais sa fierté blessée l'empêcha, quelque secret désir qu'il en éprouvât, de chercher à voir qui était cette personne qui semblait le regarder s'éloigner. Il se fit conduire à l'île *San-Giorgio-Maggiore*, et de là se mit à contempler Venise, jusqu'à la chute du jour.

Le lendemain, à la même heure que la première fois, Otbert se présenta de nouveau au palais Bastiglia. Le concierge lui déclara, sans même le laisser monter cette fois, que la comtesse était sortie...

— J'avais pourtant fait dire à votre maîtresse que je me serais présenté aujourd'hui, dit Otbert.

— *Il signore può scrivere*, monsieur peut écrire, répondit le valet.

Le soir même, Otbert chercha le marquis Durazzo, pour lui raconter cette étrange issue de ses deux tentatives. Le

marquis eut, en écoutant ce récit, un vague sourire auquel le jeune homme ne prit pas garde.

— Vous avez refusé mon intermédiaire, dit le Dalmate. Si vous m'aviez laissé faire, à cette heure vous auriez probablement vu la comtesse!

— Dois-je faire une nouvelle tentative? demanda Otbert.

— Comme vous voudrez! dit le marquis.

Otbert comprit qu'il pouvait l'avoir blessé; aussi reprit-il bientôt :

— Eh bien, excusez-moi... j'avais voulu vous éviter une peine... mais maintenant je me remets entre vos mains... Faites que je voie ces dames une fois, et je vous en aurai une vive reconnaissance!

— Vous tenez à voir la mère et la fille? demanda finement Durazzo.

— Oui, répondit simplement Otbert.

— Ces jours-ci, ce sera peut-être difficile, reprit le marquis; vous savez que c'est après-demain qu'ont lieu les funérailles du dernier Morosini... Laissons passer ces tristes cérémonies, ensuite tout mon crédit au palais sera à votre disposition.

— Eh bien, attendons! dit Otbert.

Le lendemain, notre héros alla passer une partie de la journée au Lido, cette île trop vantée des poëtes qui ne l'ont pas vue, et qui n'est au fond qu'un rempart contre la haute mer pour les lagunes, ou un observatoire d'où Venise se développe sous un de ses plus beaux aspects. Otbert, qui, d'après ce qu'il avait lu, s'était attendu à trouver là des promenades ombreuses, des bois de citronniers et des villas élégantes, fut tout étonné de se voir débarqué sur une dune sablonneuse, par-ci par-là recouverte d'herbes salines, de mousses fauves, et de loin en loin découpée par quelques haies de broussailles à peine arborescentes. Au reste, d'un côté on voyait la mer

perdue dans un horizon immense, l'Adriatique aux flots bleus, aux vapeurs lilas, sur laquelle se détachait de place en place ou l'aile blanche d'un oiseau rapproché, ou la voile d'un bateau éloigné, dorée par le soleil. La vue de cette mer transporta Otbert : il se mit à courir sur la plage de sable comme un véritable enfant. C'était la première fois qu'il jouissait de ce grave et charmant spectacle ; en fait d'immensité, il ne connaissait encore que ses montagnes et le ciel où, comme d'audacieux oiseaux, il avait lâché tant de folles pensées.

Il resta là longtemps. Ses yeux ne pouvaient se rassasier de ce magique tableau. Otbert avait toujours trouvé une grande volupté à égarer ses regards dans l'étendue. S'il contemplait une chaîne de montagnes, c'était toujours vers la partie où les plans s'éloignaient, se perdaient dans la vapeur des lointains indécis, que revenait plus volontiers son attention. L'âme s'en allait alors sur le regard, comme à la découverte de mondes nouveaux, au delà des dernières lignes profilées dans le ciel... L'aspect de la mer, sans autre limite au loin que celle que met à la puissance de notre vue la débilité humaine, dut nécessairement le ravir, l'affoler.

Après avoir longtemps erré dans les méandres de l'eau sur la plage, Otbert finit par s'asseoir sur un rocher. Sans doute, s'il eût fallu parler, il lui eût été bien difficile de donner une forme à ce qui se passait en lui. Il ne pensait pas : il sentait. Le jour qui finissait mourait comme la dorade, ce splendide poisson adriatique, auquel chaque convulsion communique une nuance nouvelle. Tige et fleur séparées, le corps du poëte était là, immobile, tandis que son âme planait dans les rêves. Préciser ces rêves, eût été vouloir saisir le parfum d'une fleur avec la main. On ne saurait dire comment, après la rêverie, après la poursuite du vague indéfini, naissent et s'enchaînent les pensées. Celles d'Otbert se remplirent bientôt de l'image d'une femme qu'il ne devait revoir qu'une fois. Cette mer,

dont les flots déroulés devant lui se teignaient peu à peu sous un azur plus sombre, lui rappelait le haut rang social de cette patricienne, à laquelle il avait un moment osé rêver. Ces lames avaient porté les flottes que commandaient ses ancêtres et qui les rapportèrent si souvent vainqueurs et couverts de gloire : plus d'un Morosini avait jeté dans cette onde l'anneau allégorique de son hymen dogal avec l'Adriatique. En ce moment, Otbert regretta de ne pas savoir le nom de cette illustre jeune fille, et sa fantaisie chercha à en créer un. Il le fallait d'une euphonie éclatante et douce, rare surtout, car nulle femme ne pouvait se nommer comme elle, qui était une exception parmi les patriciennes, comme parmi les beautés. Otbert cherchait, rêvait; le vent du soir se levait sur les flots, et lui apportait leur murmure. On eût dit que cette mer, qui avait ouvert son sein au sillage des galères triomphantes du Péloponésiaque, voulait conseiller le poëte : la brise et les vagues essayaient des syllabes... Otbert écoutait!

— Ondes bleues qu'a souvent rougies le sang des Morosini! s'écria le jeune homme, vent parfumé de la Grèce qui fis flotter la pourpre léonienne de leurs étendards, noble mer Adriatique! je comprends quel harmonieux baptême vous murmurez à mon oreille!... *Adria!* ADRIANA! voilà le nom que ces flots lui donnent! ADRIANA! c'est sous ces syllabes symboliques que mes vers oseront à l'avenir la nommer... ADRIANA, douce et charmante femme!... Adriatique, mer pure et azurée! toutes deux je vais vous perdre, après vous avoir vues une fois!... une seule et douloureuse fois!...

Et la voix de l'orphelin s'éteignit dans les larmes.

Timateo cherchait son maître : il était temps de songer à retourner à Venise.

VI

LE DERNIER MOROSINI.

A Venise, les funérailles et les tombeaux des morts luttaient de faste, comme les fêtes et les palais des vivants.

Peu de jours après la dernière entrevue de notre héros avec le marquis dalmate, la grande cloche du campanile de Saint-Marc, celle qui ne sonnait, sous la république, que pour le couronnement des doges ou au jour de leur mort, fut mise en branle et porta jusque dans les quartiers les plus éloignés de la ville, et même dans les îles voisines, l'annonce qu'une grande cérémonie allait avoir lieu. C'était, en effet, la date fixée pour les funérailles du dernier des Morosini. Du palais Bastiglia, où il avait, pendant les préparatifs de sa translation, reposé dans une chapelle ardente, le corps devait passer par la basilique Saint-Marc pour la messe mortuaire présidée par le cardinal, et de là aller s'enfouir dans le caveau de son illustre ancêtre, sous le parvis de l'église San-Stefano.

C'était assurément là pour Venise une cérémonie grande et touchante; beaucoup de curieux de la terre ferme, de Padoue, de Vicence, de Trévise et d'une foule d'autres petits pays, étaient venus pour y assister. Depuis la mort de l'amiral comte Villaret-Joyeuse, qui commandait à Venise, pour la France, en 1812; depuis celle du général autrichien Chasteler, qui fut inhumé à *San-Giovanni e Paolo*, nulles funérailles plus imposantes ne s'étaient offertes, et cette fois il s'agissait d'un fils de Venise, du dernier rejeton d'un nom rayonnant de la plus éclatante splendeur historique, lequel

emportait sous la pierre de son tombeau tout l'espoir ruiné de sa race. S'il n'avait encore pu rien être par lui-même, le jeune comte offrait ce prestige qui provoque le respect autour des descendants des dynasties. A la fois héritier paternel et maternel des Morosini, ce sang doublement illustre coulait dans ses veines, et il avait porté dans son sein la plus rare et la plus complète des légitimités. Parmi les plus anciens noms de patriciat, le sien était des plus beaux, et son front, qui portait une double couronne comtale, semblait ombragé du reflet des algues marines et des lauriers cueillis par la gloire, sur les bords du Péloponèse, en l'honneur de son aïeul, amiral et doge aux plus beaux temps de la république !

Si l'on considère ensuite ce que la position particulière de la famille du mort inspirait de curiosité, outre l'intérêt, à propos de cette cérémonie, on comprendra que dès le lever du jour toute la ville fut en agitation. On connaissait l'immense orgueil aristocratique de la comtesse mère, et l'on savait par avance que rien ne serait épargné pour donner à cette cérémonie toute la pompe et l'éclat qui devaient en faire comme la dernière page historique écrite au livre d'or de la famille.

Dès le matin, le peuple avait commencé à envahir la place Saint-Marc, la piazzetta, les quartiers environnants, et une foule de gondoles flânaient déjà sur le canal et aux abords de la rive des Esclavons. L'immense cloche sonnait toujours son glas intermittent et funèbre. Vers neuf heures, toutes les fenêtres, tous les balcons, toutes les terrasses et jusqu'aux toits des palais qui bordent le grand canal depuis la demeure mortuaire jusqu'à la piazzetta, étaient garnis de monde : la plupart des dames patriciennes amies de la famille des Morosini s'étaient mises en grand deuil.

Il faisait un temps poétiquement approprié à la circonstance : le ciel glauque, cuivré, gris ; l'air frigide, plein de frissons... il régnait une petite brise de sud-ouest qui déployait suffisam-

ment, sans cependant qu'elles perdissent la langueur funèbre de leurs mornes plis, les trois lourdes bannières aux armes des Morosini, que la comtesse avait obtenu l'autorisation de faire hisser sur les trois *pili* de la place Saint-Marc, à ces mêmes gaules au sommet desquelles le vent des fêtes républicaines déployait autrefois la soie brillante des étendards de Chypre, de Candie et de Morée.

L'immense fortune des Bastiglia-Morosini avait permis d'étaler le plus grand luxe mortuaire dans cette cérémonie, où figurait pour la dernière fois le plus glorieux de ces deux noms. Soit vanité de patricienne opulente, soit douleur de mère qui cherche les plus éclatantes manifestations, la comtesse n'avait rien épargné. Ainsi, son palais avait la façade entièrement voilée par un prodigieux suaire de drap noir constellé de larmes d'argent, et offrant au centre d'immenses armoiries; ce suaire tombait du toit jusque dans l'eau du canal. La porte seule par laquelle devait sortir le corps avait été ménagée, et les fleurs, les arbustes qui en ornaient d'ordinaire le perron de marbre, avaient été remplacés par une quantité innombrable de cierges, dont la cire parfumée brûlait avec une sorte d'éclat que protégeait l'état sombre de l'atmosphère. Trois autres palais ou maisons, appartenant à la famille, et qui se trouvaient sur la ligne que devait suivre le cortége, avaient également été comme enveloppés d'immenses tentures de serge noire unie, aux armes seules des Morosini, hautes comme un étage et brodées en blanc au milieu. Nul doute que si la comtesse eût pu jeter un crêpe sur le ciel et teindre en noir les eaux des lagunes, elle l'eût fait!

Otbert, que cette grave et curieuse cérémonie intéressait à plus d'un titre, et qui, de son appartement à l'hôtel, pouvait voir défiler le cortége, se promit d'aller ensuite sur la place Saint-Marc pour essayer de pénétrer jusque dans la basilique. Il voulait nécessairement tout voir.

Du petit canaletto qui se prolongeait sur la droite du palais Bastiglia, sortirent peu à peu tous les préparatifs du convoi. Dans le parcours du canal, le corps ne devait être accompagné que d'une partie du cérémonial : au débarquement à la piazzetta seulement, le cortége se complétait.

Et d'abord, comme signal de la sortie du corps de la demeure mortuaire, toutes les cloches de Saint-Marc et celles de San-Stefano remplirent l'air de leurs volées retentissantes. En ce moment, la comtesse, en grand deuil patricien, c'est-à-dire en velours et en hermine, les cheveux tombant sur les épaules, et traînant derrière elle le long développement de sa robe, descendait l'escalier drapé de son palais, soutenue par deux de ses femmes, vêtues comme les pleureuses des funérailles antiques. La mère du dernier Morosini s'avança lentement jusqu'au seuil pour en voir sortir le cercueil de son fils unique, sur lequel elle fit l'ablution lustrale... puis elle rentra, et le cortége commença à s'avancer vers l'embouchure du canal, entre les deux lignes de palais, regorgeant de spectateurs qui avaient envahi jusqu'aux toits.

D'abord on vit paraître une immense *bissone*, bateau d'apparat des vieilles cérémonies vénitiennes, laquelle était toute tendue de noir, et portait trois cents pauvres, la tête nue recouverte d'un crêpe, et appuyés sur d'immenses pains, comme des écuyers sur leurs écus. Le bruit courait dans la foule que chacun d'eux avait reçu un louis d'or.

Une seconde barque, aussi tendue de noir, mais plus petite que la première, suivait, contenant cent gondoliers de la faction dite des *Castellani*, qu'avait protégée le défunt, et tous choisis parmi les plus renommés dans un métier qu'on pourrait presque appeler un art. Il y avait là dix prix de regata, c'est-à-dire des hommes plus fiers d'avoir obtenu la bourse verte ou le petit porc qu'un usage traditionnel délivre au vainqueur de ces joutes, que ne le fut Jason lorsqu'il rapporta à

Médée la toison d'or, cette splendide dépouille du bélier Phryxus. Tous les Castellani, vêtus d'une façon uniforme, portaient un crêpe sur leur bonnet rouge traditionnel, et s'appuyaient sur l'éperon de fer poli détaché de la proue de leurs gondoles. On disait que chacun d'eux avait reçu deux louis d'or.

En troisième lien s'avançait un front de six gondoles du service ordinaire de la famille, chacune desquelles était recouverte en grand d'un drap noir. Deux gondoliers en grand deuil, tête nue, et manœuvrant une rame noire, montaient chaque barque, au sillage lent et solennel.

Puis arrivait une immense *bissone*, toujours amplement drapée de noir, et au milieu de laquelle se dressait le catafalque. Autour de l'échafaudage mortuaire se tenaient une vingtaine de vieillards chauves ou en cheveux blancs, et tous dans les attitudes les plus expressives que le statuaire donne à la douleur, c'est-à-dire agenouillés, penchés, prosternés sur les degrés de velours qui servaient de base au catafalque. Ces vingt vieillards offraient le résultat des recherches minutieuses qu'on avait faites, soit dans Venise, soit dans les îles des lagunes, soit même sur le littoral, pour réunir les derniers gondoliers de la république, et ce qui restait des rameurs du dernier *Bucentaure*... Chacun de ces respectables contemporains du quatorzième siècle de la république de Venise avait, dit-on, reçu cinq louis d'or.

Le cercueil était recouvert d'un immense suaire de velours noir, qui se déployait jusqu'au bas des degrés d'exhaussement. Il était tout parsemé de larmes d'argent et bordé d'attributs mortuaires que terminait une frange démesurée. Au-dessus du cercueil on voyait, se détachant sur des coussins de velours noir, deux couronnes dites *couronnes-fermées* de comtes, avec leurs pointes emperlées, de l'une desquelles sortait la *corne ducale*, pour la branche des Morosini. Ce *corno* avait été fabriqué et brodé sur le modèle conservé par la tradition

de la coiffure de même forme qu'une abbesse du couvent de *San-Zaccaria*, laquelle était une Morosini, offrit en hommage au doge Pierre Gradenigo, au neuvième siècle, hommage qui, suivant les auteurs, fut l'origine de l'adoption de la coiffure phrygienne comme couronne des doges.

Comme le défunt était de Malte, les insignes de l'ordre, figurant son grade de *chevaliér honoraire* ou *de grâce*, reposaient sur un riche coussin de velours rouge, brodé aux armes du grand maître.

Sur les quatre faces du catafalque, resplendissaient, brodées en ronde-bosse, les doubles écussons des deux branches Morosini, dont le comte Alvise était la fleur sitôt fauchée. Ces armoiries détachaient l'éclat de leurs champs de gueules et de cynople et leurs brillants lambrequins d'or sur le noir suaire de velours qui recouvrait le cercueil.

L'immense draperie qui enveloppait la *bissone* traînait amplement dans l'eau de toutes parts, et servait à dérober aux regards les rameurs qui faisaient lentement avancer le bateau mortuaire. A la poupe se tenait le valet de chambre du comte, vêtu en pleureur, un voile sur la tête, et immobile comme la douleur sur un tombeau.

Immédiatement après, seul et sans moyen apparent, s'avançait le *gondolino* du défunt, sorte de gondole d'une forme excessivement svelte et élancée et d'une légèreté extrême, que le comte Alvise aimait à manœuvrer dans les eaux du canal, suivant la mode adoptée par les jeunes nobles vénitiens. Ce gondolino était vide, aussi tendu d'un long suaire flottant, comme le cheval de bataille qui suit le cercueil dans les funérailles militaires. La barque avançait sans remorque visible, à l'aide de cordages sous-marins. La rame, veuve du bras, reposait isolée sur le milieu du drap funèbre.

Enfin, le cortége se terminait par deux nouvelles bissones chargées comme celles qui précédaient, l'une de cent Castel-

lani, l'autre de trois cents pauvres, avec leur pain et leur louis d'or. Puis venait la foule des gondoles du peuple et des curieux refoulés en tous sens par le déploiement du cortége, qui gagnait lentement la piazzetta.

Ayant vu de sa fenêtre défiler ce riche convoi, Olbert parvint à gagner la rive où allait avoir lieu le débarquement du cercueil. Le temps avait conservé sa morne et sombre physionomie; on entendait au loin la mer, poussée sur les grèves du Lido, faire comme une basse de funèbre harmonie aux chants des prêtres, qui recevaient le corps sur les degrés où monta le vainqueur des Turcs en Morée, un siècle et demi auparavant, cet aïeul du jeune défunt, dont la salle du scrutin au palais ducal voisin offre l'arc de triomphe commémoratif, ce Francesco Morosini auquel le sénat vota un buste *de son vivant* pour en orner le lieu de ses séances...

Une forte escouade de gens de l'Arsenal avaient été revêtus de l'ancien costume des *Arsenalotti*, ces gardiens des doges, et faisait la haie depuis le point de débarquement jusqu'à la porte de la basilique. Plusieurs d'entre eux effectuèrent la translation du cercueil de la bissone au quai. Là, les vingt vieillards, les derniers contemporains de la république, se chargèrent du corps à l'aide d'une machine. Tout le reste du convoi aquatique resta dans les barques. Le cortége de terre, amassé sur la piazzetta, sous les yeux d'une multitude immense qui recouvrait jusqu'aux corniches des édifices, se mit en marche dans l'ordre suivant, dès que la bissone fut prête à débarquer le cercueil :

Une musique de cuivre formée de certains instruments d'harmonie qui ne donnent que les tierces ou les *accords parfaits*. Cette musique était la chose la plus triste, la plus lugubre, la plus déchirante qu'on pût entendre. Privée de mélodie, jetant tour à tour ses notes ou saccadées comme des sanglots, ou traînantes comme des soupirs, on eût dit que

le crêpe de deuil qui pendait de chaque instrument en tamisât les sons éplorés...

Une députation des écoles de l'Université de Padoue, dont le défunt avait été élève...

Tous les chevaliers et commandeurs de Malte qui se trouvaient à Venise, en tenue de l'Ordre (tenue du dehors), habit écarlate, revers blancs pour les chevaliers de justice, revers noirs pour les autres, épaulettes de colonel à franges d'or, le crêpe au bras et à l'épée.

Un groupe nombreux de personnages de marque, d'autorités en habit de ville, d'anciens amis et camarades d'enfance du défunt.

Puis le cercueil, enveloppé de son suaire armorié, décoré de ses couronnes et insignes, porté par les vieux gondoliers et les anciens rameurs du Bucentaure, et entouré de prêtres.

Des quatre coins du suaire formant poêle, pendaient de grosses torsades à glands d'argent, tenues par les quatre héritiers des familles patriciennes qui avaient fourni le plus de doges à la république, c'est-à-dire un Contarini, un Mocenigo, un Dandolo et un Corner ou Cornaro.

Des prêtres et des escouades d'Arsenalotti terminaient le cortége, qui fit son entrée dans la basilique Saint-Marc sans que le prélat vînt recevoir le corps, démonstration de suprême étiquette qui ne revient qu'aux princes du sang royal.

La foule avait remarqué que parmi les personnes de tout rang qui entouraient le corps, il ne se trouvait nul individu portant le nom de Morosini, bien que ce nom appartînt indirectement à plus d'une famille, soit de Venise, soit des villes du Lombardo-Vénitien. La vieille comtesse, en écartant ses homonymes de la liste des invitations, avait tenu à bien établir et constater aux yeux du pays, dans ces solennelles funérailles, qu'il n'y avait, ou qu'elle ne reconnaissait nul rameau légitime au tronc brisé de sa famille.

Otbert avait remarqué, parmi les chevaliers de Malte plus en évidence, le marquis Durazzo, que beaucoup de gei autour de lui désignaient du doigt avec une curiosité dont ne devinait pas la cause.

Lorsque le cercueil eut été déposé dans le milieu du tran sept de la basilique, où l'attendait un catafalque entour d'une quantité prodigieuse de cierges, commença une mess en musique, composée expressément pour la circonstanc par un vieux maître vénitien, qui avait su y fondre habile ment plusieurs motifs populaires ou guerriers de la répu blique, les plus appropriés à la circonstance. Comme on l' dit, ce fut le patriarche de Venise qui officia par-devant un foule immense qui encombrait le temple, comme aux jour du couronnement des doges, avant la cérémonie de l'escalie des géants. Le *Dies iræ,* entonné par cent voix d'hommes e de femmes, soutenues des austères arpéges de l'orgue et d la sombre harmonie des instruments de cuivre, fut d'un effet grandiose et saisissant, augmenté encore par l'absence presque complète du jour naturel, sous ces voûtes ordinairement obscures, et encore assombries ce jour-là par l'état du ciel. Le catafalque seul rayonnait de ses mille cierges, au milieu du temple, dont les voûtes, chargées de mosaïques à fond d'or, rendaient seules quelques éclairs aux projections vacil-lantes des torches funéraires.

L'office terminé, le convoi se remit en marche pour la piazzetta, où de nouvelles barques attendaient, afin de rece-voir le complément du cortége, qui devait accompagner le corps jusqu'à sa dernière demeure. Augmenté des membres de l'ordre de Malte, de la députation de Padoue et des patri-ciens amis de la famille, il reprit la route déjà parcourue, et aux sons de la musique de cuivre dans le mode expliqué. Les cloches de Saint-Marc s'étaient tues... c'étaient désormais celles de *Santo-Stefano* qui annonçaient l'approche de l'hôte

nouveau de leurs caveaux. Partout la même foule, dans les gondoles et sur les balcons des palais, assista au défilé du somptueux convoi. Il fut dit dans cette foule que sûrement la vieille comtesse, protégée par quelque interstice de l'immense suaire qui recouvrait la façade de son palais, assistait incognito, sous ce domino de deuil, au passage de ces funérailles, que son orgueil de patricienne, plus probablement que sa tendresse de mère, avait ambitieusement conçues et si fastueusement exécutées...

Enfin le cortége arriva au *Campo-San-Vidal*, petite place voisine du palais Bastiglia, et qui conduit à l'église où était attendu le corps. Là, les différents éléments de cette fête mortuaire commencèrent à se rompre, le cercueil ne devant être accompagné que des patriciens et amis de la famille qui avaient été choisis pour ce dernier acte de la cérémonie. Tandis que les diverses bissones d'étudiants, d'arsenalotti, de pauvres, etc., se dispersaient par les différents canaux aboutissants, les valets du palais portèrent le cercueil à l'église voisine. C'était le marquis Durazzo qui, au grand étonnement de plusieurs personnes, dirigeait, avec une certaine affectation d'importance, cette nouvelle et dernière partie de la cérémonie. A *Santo-Stefano*, le caveau, que recouvre la grande pierre portant le nom de Francesco Morosini [1], au milieu du temple, avait été ouvert, et des gens de loi attendaient pour dresser l'acte légal d'inhumation. Un prêtre s'apprêtait à bénir une dernière fois le corps.

Olbert avait voulu voir le dernier acte du drame funèbre. Il obéissait aussi, presque à son insu, au désir de comprendre quel rôle le Dalmate jouait dans cette cérémonie. Durazzo ordonnait et dirigeait, comme eût fait un proche parent du

[1] On lit sur cette pierre, qu'ornent quelques sculptures de trophées avec le bonnet ducal, l'inscription suivante : *Francisi Maurocent Pelopesiaci Venetiarum Principis Ossa* 1694.

défunt. Lorsque chaque assistant, ayant jeté l'eau sainte su le bois du cercueil, eut ainsi terminé cette longue successic de cérémonial, que ne devaient plus suivre que des détai purement matériels et particuliers, ce fut lui, le marqui qu'on vit commander aux ouvriers, descendre même dans caveau illustre, et désigner la place qui attendait la dépouill patricienne...

Resté presque seul dans l'église, Otbert se pencha sur l caveau ouvert, et, à la lueur des torches que portaient le ouvriers, il put en examiner la disposition intérieure.

Le tombeau de l'astre de la famille, Francesco Morosini l Péloponésiaque, occupait le centre. Ce tombeau était d marbre blanc, orné de bas-reliefs, et surmonté d'une statu couchée, coiffée du bonnet ducal, et tenant dans ses main jointes l'épée du général dix fois vainqueur en Orient. Cinq ou six autres tombeaux, aussi de marbre, se prolongeaient sur la droite du monument principal, et semblaient tous contenir leurs hôtes, descendants du conquérant de la Morée. L'avant-dernier recouvrait sans doute le père du comte Alvise, car ce fut dans le dernier emplacement libre, et que garnissait intérieurement un cercueil de plomb, que le marquis fit déposer le jeune mort, sur lequel les ouvriers déposèrent la pierre finale... cette dernière page du livre de sa vie, où déjà par avance était inscrit son nom.

Ce travail achevé, et il ne traîna guère, car tout avait été disposé à l'avance, le Dalmate, les ouvriers et leurs torches passèrent de l'autre côté du caveau. Otbert comprit que la gauche du héros était réservée aux femmes de sa race, comme la droite l'était aux hommes. Chacune de ces tombes portait aussi sa longue figure funèbre, couchée sur le couvercle retombé sur la mort. Mais comme les ouvriers s'étaient avancés jusqu'au fond du caveau, pour reprendre leurs outils et leurs échelles, Otbert finit par distinguer que les deux

derniers tombeaux de ce rang étaient vides, comme la veille l'était encore celui qu'occupait en ce moment le comte Alvise... Un frisson passa dans les chairs du poëte : un ouvrier s'était baissé avec sa torche, Otbert put lire sur l'avant-dernier marbre une étiquette provisoire portant ce nom :

FAUSTINA MOROSINI, NATA MOROSINI.

Et enfin sur le dernier sépulcre :

ADRIANA MOROSINI...

Le poëte crut qu'il était redevenu fou; il sentit le vertige l'éblouir... il essaya de lire encore... de s'assurer si cette inscription étrange n'était pas un jeu de son imagination délirante... Mais déjà les ouvriers avaient quitté l'angle du caveau, et le marquis touchait l'échelle pour remonter. Otbert s'éloigna, en se traînant comme un homme ivre, jusqu'à un confessionnal voisin, où il s'assit, en proie au plus effrayant désordre d'idées...

L'Adriatique avait bien inspiré le poëte : la dernière des Morosini s'appelait ADRIANA.

VII

LES DEUX LETTRES.

> Au lieu de nous plaindre de ce que les roses ont des épines, félicitons-nous de ce que le buisson d'épines a des roses.

Otbert sentit qu'il se perdait follement par toute prolongation de séjour à Venise. Les pensées qui s'étaient agitées en lui, le soir du Lido, ce qu'il avait éprouvé de fortes sensa-

tions en apercevant dans le caveau des Morosini un tombeau qui attendait la contessina, tout lui révéla qu'en secret son cœur avait bien plus sérieusement gardé l'image de la jeune patricienne, que ne voulait le reconnaître ou l'avouer sa raison. Otbert, le lendemain des funérailles du comte Alvise, se sentant dans une crise de courage, résolut d'en profiter pour brûler ses vaisseaux. Il prépara donc une lettre pour la comtesse Bastiglia, renonçant ainsi à profiter des offres du marquis Durazzo pour arriver jusqu'à elle, et revoir sa fille. Voici ce que le jeune homme écrivait :

« Madame la comtesse,

» J'ai eu l'honneur de me présenter deux fois à votre palais, sans obtenir celui d'être reçu. Mon seul but était de faire entre vos mains la restitution d'une somme qui ne pouvait rester entre les miennes. Si le hasard m'a rendu assez heureux pour vous servir en quelque chose, j'aime mieux penser que je puis avoir la plus légère part que ce soit à votre reconnaissance, que d'abdiquer mes droits à pareil honneur, en gardant votre or.

» Ci-joint l'envoi que vous avez bien voulu me faire.

» Je reste à jamais,

» Madame la comtesse,

» De Votre Excellence,

» Le très-humble serviteur,

» OTBERT ERICHSEN. »

Il laissa s'écouler encore un jour, afin que sa lettre ne tombât point au milieu des dernières préoccupations qu'avait dû laisser, au palais Bastiglia, la cérémonie funèbre, puis il envoya Timoteo remettre ce pli au valet particulier de la comtesse.

Lorsqu'il pensa que la somme et la missive devaient être entre les mains de la vieille patricienne, il se sentit plus à l'aise. Sa raison consolait son cœur. Il résolut d'en finir le plus promptement possible avec la visite des monuments d'une ville où il pouvait ne jamais revenir, et de partir immédiatement après.

Partir pour où?

Otbert ne savait... il partirait, il y semblait décidé : c'est tout ce que nous pouvons dire. Le cœur désespéré donnait bien le conseil imprudent d'attendre à Venise la réponse d'une lettre écrite au vieux Bruschall, pour avoir son avis. — Mais la raison, qui n'était pas dupe de ce faux-fuyant sentimental, objecta logiquement qu'on pouvait se faire adresser cette réponse dans une autre ville d'Italie... Otbert ne savait auquel entendre ; un fait imprévu vint redoubler ses perplexités.

Il apprit par son gondolier que la comtesse Bastiglia partait pour Vienne.

— C'est Beppo, son valet de chambre particulier, qui m'a appris cela tout à l'heure, dit le vieux Timoteo. Ah ! si je voulais parler !

— Que dirais-tu? demanda Otbert troublé par cette nouvelle. Sais-tu le motif de ce voyage, et avec qui le fait la comtesse?

— Non... non, à la vérité, *padron mio,* je l'ignore... mais il ne tiendrait qu'à moi de le savoir !

— Et comment ferais-tu ?

— Parbleu !... et Beppo donc ?

— Et que t'importe ce voyage? dit la raison à Otbert. Songe au tien... ne m'as-tu pas promis de partir? — Et le cœur, sans rien objecter à cette désespérante rigueur de son adversaire, murmurait : « Part-*elle* aussi? »

Le lendemain, le discret Timoteo cherchait son camarade Beppo, afin de l'interroger ; mais lorsqu'il vint querir son maître pour la promenade du soir :

— Eh bien, signor mio! la vieille comtesse est partie! s'écria-t-il.

— Partie... partie pour Vienne?

— *Per ubbidirla!* et afin que Beppo ne me dise pas ce qu'elle va y faire, elle l'a emmené!

— Et son mari?... et sa fille?

— Il paraît qu'ils sont allés jusqu'à Trieste la conduire... sans doute ils s'arrêteront ensuite dans leurs terres de Camporeale, du côté de Trévise. C'est leur habitude tous les printemps...

Otbert pensa sur-le-champ qu'il n'avait pas vu Trévise en venant d'Inspruck; et que, puisque la raison lui commandait la veille d'aller attendre la réponse du vieux Bruschall hors de Venise, il pourrait aller de ce côté.

— Grossier subterfuge, dit la raison.

— Mais rien ne prouve qu'*elle* aille là, objecta le cœur.

— Elle n'est pas à Venise... restes-y donc maintenant!

Otbert obéit à la sagesse, et se mit à courir les musées, les églises, les palais, toutes les curiosités enfin de l'art et de l'histoire vénitienne. Il avait écrit à son vieil ami pour obtenir de lui un conseil sur l'emploi de son temps, et sur la détermination à prendre pour son avenir. *Il* résista (la raison) aux vives tentations qu'*il* (le cœur) éprouvait de retourner une fois encore au Lido, voir l'Adriatique sur laquelle ses pensées flottaient et s'envolaient si dangereusement pour lui. Otbert, il faut le dire, était quelque peu blessé des procédés de la comtesse Bastiglia à son égard. Après avoir refusé de le recevoir à son arrivée, elle n'avait pas même daigné se faire excuser, après avoir reçu la lettre par laquelle il lui avait exprimé de si nobles sentiments. Depuis le jour des funérailles, il avait négligé ou évité, — on ne saurait lequel dire, — de revoir le marquis Durazzo... En cela il obéissait au peu de sympathie que, sans savoir pourquoi, cet homme lui inspirait.

C'était peut-être là une chose déraisonnable et sans motif, mais il soupçonnait vaguement que ce personnage pouvait n'être pas étranger aux dédains de la comtesse à son égard. — Pourquoi ce soupçon? — Otbert ne savait. Il subissait l'impression, et il ne la raisonnait pas. On n'est point un disciple du mysticisme pour raisonner mathématiquement ses instincts et ses élans, car la prescience et la seconde vue sont des phénomènes de ce monde moral supérieur, qui laisse le plus souvent à l'horizon terrestre les efforts impuissants de la pénétration humaine...

Otbert avait calculé que la réponse de Bruschall devait arriver le lendemain. Il était décidé à quitter Venise le soir même. La lettre arriva en effet, invitant le jeune homme à revenir à Inspruck, pour causer d'un projet conçu par le vieux bureaucrate. Pourtant notre héros ne partit pas le soir comme il l'avait dit... car dans la journée un domestique de la famille Bastiglia vint de la part du comte, son maître, prier Otbert de vouloir bien passer au palais le lendemain...

Ce fut alors entre les deux vouloirs contraires que subissait le pauvre jeune homme, une nouvelle lutte si douloureuse, qu'il semble qu'au lieu d'Otbert, on pourrait un moment voir en lui *Robert*, le héros normand, aux prises entre les deux génies du bien et du mal : le bien rappelant à Inspruck, le mal retenant à Venise. Comme le lecteur devine à peu près le prétexte qu'allégua le cœur pour que notre héros se rendît à l'invitation du palais Bastiglia, il est bon d'exposer aussi sur quoi se fondait la raison dans sa résistance. De cette façon on aura toutes les pièces du procès. Voici donc, à ce propos, la lettre qu'Otbert avait reçue de Bruschall quelques instants avant l'arrivée de l'appel contradictoire du comte Bastiglia :

« Mon jeune ami, je réponds, courrier par courrier, à votre lettre qui, à titre de vos nouvelles, et en raison des excellentes

dispositions qu'elle révèle, ne pouvait me causer plus de plaisir.

» Ne laissez donc pas refroidir en vous une si bonne résolution! Si c'est une crise de dépit, la conséquence de quelque déception subie, utilisez cet éclair de raison pour regarder votre avenir, et venez vite me rejoindre, en vous félicitant de vous être résolûment arraché vous-même à cette nouvelle folie; car je vous dirai, comme la Vénitienne que vous savez, à J. J. Rousseau : *Studia la matematica, Zanetto, e lascia le donne !* »

» Otbert, je vous connais bien, et c'est ce qui m'a désespéré, lorsque je vous ai vu partir. Il y a en vous de grandes contradictions! Vos phrénologues de Heidelberg ne vous l'ont-ils pas dit? Les bases de votre caractère sont une fierté souvent irréfléchie, et que le bon Tübingen disait que vous teniez de votre mère; une assez grande confiance ou estime en vous-même, un actif penchant pour l'inconnu, l'incompris, le merveilleux, et, enfin, une forte propension au sentiment, toutes choses qui vous ont fait poëte, sans vous donner la raison. Pardonnez cette franchise, qui me semble nécessaire pour vous ouvrir les yeux sur vous-même. Vous devez comprendre, mon jeune ami, qu'avec des facultés pareilles, vous êtes instinctivement attiré vers les hasards d'une vie aventureuse, sans cesse tourmentée de besoins d'émotions, que vous éprouvez la soif de vous distinguer hors des voies communes, de faire parler de vous enfin, et que votre présomption, passez-moi le mot, diminue à vos yeux les obstacles qui défendent les choses souvent fantasques, déraisonnables, absurdes, auxquelles vous osez aspirer. Le poëte, qui touche tout avec sa pensée et pour lequel le monde est souvent dans des mots sonores et harmonieux, ne songe pas toujours suffisamment au côté sérieux de la vie; lorsqu'il se trouve face à face avec les obstacles matériels, il cherche à établir entre les *choses* et les *idées* une lutte

font il sort infailliblement tout meurtri ; et ne comprenant souvent rien à sa défaite, il se prend à douter, désespérer, maudire!... Aussi, je le dis à regret, avec une organisation comme la vôtre, on est rarement heureux dans l'ensemble de la vie; on peut avoir quelques éclairs d'un bonheur fugitif, quelques moments d'une inénarrable volupté... mais on paye ces lueurs rapides d'une félicité dont la durée est impossible, par de longues et cruelles souffrances, par mille déceptions, d'autant plus pénibles, que l'amour-propre, qui a tant aidé notre imagination dans la fausse voie suivie, nous fait supposer sans cesse que nous sommes la victime des conjurations humaines, de la fatalité, tandis que nous ne le sommes que de nous-mêmes. Ce qu'il fallait pour être heureux, c'étaient des désirs modérés en rapport avec la sphère sociale où nous sommes venus, et alors tout triomphe, toute joie dépassant la limite raisonnable du désir eût été pour nous comme une petite part du ciel sur la terre. Mais pour avoir follement aspiré aux cieux, cette terre qui ne peut réaliser nos titaniques prétentions, nous devient un enfer. Nous nous brisons en retombant dans ces chutes extravagantes, et il est quelquefois bien tard, lorsque les leçons répétées de l'expérience (cette suite de sottises, a dit un homme d'esprit) nous apprennent enfin combien nos aspirations ambitieuses et nos désirs irréalisables nous ont fait perdre de paisible et vrai bonheur.

» Est-ce là l'avenir qui vous attend, Otbert? Non, j'espère, car vous vous défierez un peu de vous-même, dans cet âge où tout est nouveau pour vous : la société, les passions, la vie... Vous vous garderez bien surtout de vous abandonner à la pente qui vous entraînerait inévitablement dans le plus dangereux des abîmes, c'est-à-dire l'amour! Défiez-vous à jamais de votre imagination et de votre cœur, car votre inexpérience et l'estime de vous-même vous déguiseront les dangers que vous serez entraîné à affronter, et vos belles qualités d'âme

et d'esprit finiront ainsi par causer votre perte irrémédiab

» Revenez, mon jeune ami; je m'efforcerai de diriger vo organisation si noble, qui peut vous faire accomplir de belles choses sous les infiltrations de ma raison! Je mêle en secret quelqu'une de mes touffes grises à vos boucles blo des!... Venez! et s'il faut absolument que vous aimiez... no verrons à vous trouver ici quelque cœur qui sache vous cor prendre. J'ai conçu un projet qui peut réaliser pour vous honorable et calme avenir. Venez! nous allons avoir, dit-o une troupe d'opéra à Inspruck, le mois prochain. Qui do raisonnerait *bémols* et *bécarres* dans la *Gazette de l'Inn*, si n'était vous? On parle de l'*Eurianthe*... venez faire vot paix avec Weber. Je vous attends et vous aime.

» Votre vieil ami,

» BRUSCHALL. »

Nous devons dire que la lecture de cette lettre de l'honnêt et franc vieillard, lequel, sous ses manières un peu brusque et primitives, cachait un cœur excellent, fit sur Otbert un impression assez vive. Il fut d'abord résolu à partir, et le soi même il commença ses préparatifs... et pourtant, chos étrange! il *sentait*, tout en s'en occupant, qu'ils ne lui servi raient à rien. En effet, il était entraîné (Dieu sait par quoi! à penser que c'était faire au comte Bastiglia une impolitess presque injurieuse, que de ne pas se rendre à son invitation Peut-être la préoccupation de la triste cérémonie de famille les apprêts du voyage à Vienne, et mille autres fort bonne raisons domestiques qu'il n'avait pas appréciées, avaient-elle empêché la comtesse de le recevoir, et elle avait chargé son mari de suppléer à cette impossibilité... Quel danger pouvait il y avoir pour lui à différer son départ d'un jour? (Et ici Otbert commença à modérer l'ardeur qu'il avait d'abord mise à faire les préparatifs de son départ.) Que pouvait avoir de

commun le tableau effrayant que le vieil employé lui faisait de la fausse direction de ses facultés avec une entrevue de politesse dans le cabinet du comte? (Otbert d'une main faisait la malle, et en retirait quelque objet de l'autre.) Pourtant, comme d'abord il avait décidé de partir, s'il écrivait une lettre d'excuse au comte, prétextant que le jour même, il quittait Venise? Il se souciait peu, après tout, d'une entrevue avec ce vieux Bastiglia, dont on ne lui avait rien dit de bon, et qui croirait sans doute lui avoir fait un grand honneur, en échangeant avec lui quelques lieux communs sur Venise, quelques paroles de banale politesse (et ce disant, Otbert dépliait son meilleur habit, pour examiner dans quel état il était)... Bah! si je partais? (Et il cherchait des gants...) Si je rendais leur dédain à ces aristocrates? (Et il retirait du fond de la malle les rasoirs déjà emballés...) Allons, c'est décidé!...

— Vous partirez? disait une des dernières phrases de la lettre de Bruschall, restée ouverte sur la table, et sur laquelle passèrent les yeux d'Otbert.

— Oui... mais demain! pensa-t-il.

— Ne serait-ce pas alarmer votre discrétion, messer Timoteo, que de vous demander à quelle heure on peut se présenter chez le comte? demanda l'imprudent jeune homme au gondolier, qui continuait d'emballer les livres, faute de contre-ordre.

Cette question explique tout.

VIII

ADRIANA.

> Belle comme la première fem
> qui ait failli... Séduite une fois p
> séduire toujours!

Le lendemain, vers deux heures, Otbert abordait avec gondole du vieux Timoteo au perron de marbre du pal Bastiglia. Cette fois le concierge le conduisit chapeau bas l'escalier, et tira avec fracas le cordon de la sonnette. En ha les valets se montrèrent d'une obséquiosité parfaite, et l' tranger fut immédiatement introduit dans un premier sal d'attente. Peu d'instants après, un valet de chambre vint l prier de le suivre, et après lui avoir fait traverser deux o trois autres salles somptueusement meublées, il l'introduis dans une dernière pièce qui servait de cabinet au comte.

Au moment où le domestique annonça, Otbert crut distin guer dans le cabinet le son d'une voix qui ne pouvait êtr celle du maître du logis. Mais presque immédiatement intro- duit, il trouva le comte Bastiglia seul... pourtant il crut voi que retombait à peine une lourde portière de lampas roug qui voilait sans doute une issue : les plis de l'étoffe oscillaient encore... Otbert semblait chercher à saisir dans l'air encore ébranlé les dernières vibrations de la voix qu'il avait cru entendre... lorsque le comte, se soulevant de son fauteuil, lui montra le siége que le domestique lui avançait.

Le comte Uberto Bastiglia, *nobile veneto,* chevalier de Malte et commandeur de l'ordre civil de *Saints-Maurice-et-Lazare* du Piémont, membre des académies scientifiques et littéraires d'une foule de villes, et l'un des introducteurs et

propagateurs les plus actifs de la culture du mûrier en Italie, était un homme d'environ cinquante-cinq ans. Il avait un de ces visages sans caractère, sans expression, une de ces figures qui en toutes circonstances vous offrent un banal sourire. Ses cheveux, presque blancs, allaient d'une oreille à l'autre sur le derrière de la tête, comme sont taillés ceux des moines de la *Vallombreuse*, près Florence. Le crâne qu'ils laissaient à nu eût pu occuper Gall ou Spürzheim. Ses yeux bleuâtres étaient de ceux qu'on appelle communément *yeux de faïence*; son sourire continuel avait creusé deux fortes rides sur chaque joue, et montraient d'étranges dents. Peu ou point de barbe, des oreilles plates et non roulées, le teint échauffé, voilà pour la tête. Grand et maigre, voilà en deux mots pour le corps. La toilette du comte était un choix de couleurs et de formes trop jeunes pour son âge. Il portait à la boutonnière une boucle d'or dans laquelle serpentait un ruban vert et noir, sur lequel se détachaient deux croix d'émail blanc, trop grandes pour être portées sur ce qu'on appelle l'habit bourgeois. Ses mains étaient chargées de bagues, plus que ne le comporte la mode italienne chez les hommes.

Au moral, le comte Bastiglia se fera connaître. Il peut suffire pour le moment de dire que c'était un de ces hommes absorbés par leur femme, et qu'on désigne si singulièrement en disant : *Le mari de madame une telle*. Bien des Vénitiens se surprirent même l'appelant : *Il marito della contessa Bastiglia*. On disait mieux et plus souvent : Le mari de la Morosini. C'était peindre deux personnes d'un seul trait !

— Ah ! fit le grand seigneur, en traînant longtemps sur cette exclamation. C'est monsieur Erichsen !... c'est très bien, monsieur Erichsen !... je suis charmé de vous voir !

— Et moi, monsieur le comte, je suis honoré... dit Otbert, qui savait un peu et qui voyait déjà à qui il avait affaire.

— Madame la comtesse n'a pas pu vous voir... elle en était

désolée! Mille devoirs, mille occupations! Cette douloureus cérémonie... vous comprenez! puis les préparatifs de ‹ voyage, un voyage qui l'occupait beaucoup... vraiment el pensait souvent à vous! A chaque instant elle m'en parlait. elle était désolée... désolée... répétait le comte en s'abandon nant à cette exagération des formules presque moqueuses don certains grands seigneurs d'un esprit médiocre usent enver leurs inférieurs, pour se montrer *bons princes*, comme on di

Ce ton déplut sur-le-champ au poëte.

— Monsieur le comte se moque!... dit-il avec dignité. J n'avais aucun droit à préoccuper autant madame la comtesse Il me suffit qu'elle ait pu exprimer une seule fois son regret pour qu'avec l'honneur que je reçois aujourd'hui je sois con solé de n'avoir pu remettre entre ses mains...

— Ah! cet argent, n'est-ce pas? interrompit le patricien Mais elle connaîtra la lettre que vous lui avez fait l'honneu de lui écrire! ajouta-t-il maladroitement; ce sont de noble sentiments...

— Est-ce que madame la comtesse n'a pas su...

— Je ne pourrais le dire, vraiment... reprit le comte em barrassé, ces préparatifs... Si, pourtant, je crois me souvenir... si fait, si fait! Elle a même beaucoup admiré le désintéressement de votre conduite, et c'est sa fille qui hier a pensé, à notre retour de Trieste, à vous faire prier de vouloir bien venir recevoir de vive voix tous nos remercîments... ceux surtout de la comtesse, qui, je le répète, était désolée... Voyons, jeune homme, ne puis-je rien faire pour vous?

— Monsieur le comte, répondit Otbert, rien autre chose que de vouloir bien recevoir l'expression...

Et le jeune homme se levait pour prendre congé, lorsque le comte, passant brusquement et sans mesure de ses formules exagérées de langage à une familiarité aussi intempestive, repoussa assez brusquement Otbert dans son fauteuil!

— Un moment donc! dit-il; que diable, mon cher, vous n'êtes pas si pressé, je pense!... Puis se tournant vers la portière placée presque en face d'Otbert:

— Adriana! cria-t-il d'une petite voix de fausset.

Ma fille, j'en suis sûr, ne sera pas fâchée de vous connaître!... Voyons! maintenant que vous restez, causons un peu!

Il ne fallut qu'un rapide instant pour changer toutes les dispositions d'Otbert. Jusque-là soutenu par le sentiment de sa dignité et le tact inné qu'il apportait dans ses rapports avec le monde, il n'avait considéré cette entrevue que comme une sorte de formalité accomplie par le comte pour payer une dette de convenance. Le ton, les façons de celui-ci, faisaient désirer à Otbert d'abréger le plus possible une visite qu'il regrettait déjà d'avoir faite. Mais un mot... un mot inespéré, imprévu, on dirait presque redouté, venait de changer toutes les déterminations du faible jeune homme... En vain le souvenir de Bruschall lui passa-t-il rapidement dans les idées, comme un reproche... il chercha à s'étourdir. Déjà deux fois il avait cru voir s'agiter légèrement les plis du rideau de soie qui voilait la porte vers laquelle le comte s'était tourné pour appeler sa fille... Otbert se grisa de la situation, refoula toute objection de sa raison alarmée, et s'étant réinstallé dans le fauteuil :

— Causons donc, dit-il, puisque vous le voulez, monsieur le comte!

— A la bonne heure! reprit le patricien avec son paternel sourire; voyons! de quel pays êtes-vous?

— De Seefeld, monsieur le comte... un village situé entre Munich et Inspruck, non loin des Alpes, que ma pensée, avant ce voyage, avait franchies bien souvent...

— Vous avez là votre famille?

— Hélas! non... je n'ai pas... je n'ai plus de famille! Ma

mère est morte en me mettant au monde; mon père l'avait précédée au tombeau; j'ai été recueilli par un oncle qui m'a adopté, m'a fait instruire, et que j'ai perdu il y a peu de mois...

— Et... que faisaient vos parents? que faisait votre oncle? reprit le comte, en déguisant un bâillement qui témoignait de la parfaite indifférence qu'il apportait à cette conversation, qu'il n'avait fait naître que parce qu'il avait vaguement compris que ses premières façons n'avaient pas réussi sur celui qu'en définitive il était de son devoir de bien accueillir.

Otbert ne fut point dupe de cette comédie... mais comme il pensait que peut-être ses réponses étaient entendues d'une autre personne moins gâtée par l'égoïsme du monde, et qui prouvait qu'elle y prenait intérêt, si elle cherchait à les entendre, il répondit comme il eût fait à cette personne elle-même :

— Mon père était militaire... mon oncle médecin.

— Et vous, mon cher, que faites-vous?

— J'ai étudié pour prendre le diplôme de docteur, répondit Otbert. Mais je n'ai nul goût pour cette profession. Je suis jeune! j'ai le temps de mieux choisir.

— Très-bien, très-bien, jeune homme! dit machinalement le comte, qui pensait probablement à autre chose, à ses mûriers, peut-être, dont la culture était la seule chose dans laquelle il eût montré quelque aptitude.

Il se fit un moment de silence. Le noble s'aperçut bientôt de sa distraction. Il s'empressa de reprendre :

— Et vous restez quelque temps à Venise?

— Je ne sais encore... murmura Otbert les yeux sur la portière de lampas.

Le comte ne savait plus que dire. Si Otbert eût essayé de partir alors, il ne l'eût plus retenu. Il croyait, par la familiarité de sa nouvelle attitude, et l'apparent intérêt de ses questions, avoir assez fait pour satisfaire le jeune homme... mais

celui-ci, maîtrisé par une puissance dont il ne cherchait même pas à se rendre compte et qu'il voulait encore moins combattre, semblait décidé à ne pas bouger. Le comte savait trop son monde, tout médiocre qu'il fût, pour gâter tout l'effet de sa seconde tactique, en prétextant quelque affaire pour donner congé... il songea de nouveau à la contessina.

— Adriana! cria-t-il une seconde fois. Puis ayant en même temps sonné :

— Prévenez donc mademoiselle que voilà deux fois que je l'appelle! dit-il au valet du ton d'un homme qui réclame du secours.

Le valet disparut derrière la portière : un moment s'écoula pendant lequel le vieux patricien, décidé à être aimable jusqu'au bout, fit observer *qu'il faisait beau temps*, ce qu'Otbert reconnut sans difficulté, puis le valet reparut!

— *La signora viene subitò!* dit-il.

Un instant de silence s'écoula, solennel pour Otbert comme ces entrées de reines dans les tragédies lyriques. Puis enfin la portière de soie, de nouveau soulevée, laissa paraître la dernière Morosini...

C'était, il est temps de le dire, une jeune fille qui résumait dans la littéralité la plus complète ce qu'on entend, dans les idées du nord, par une *beauté italienne*. Cheveux noirs, yeux noirs, peau brune, lèvres d'un rose ardent : une de ces femmes peut-être destinées à faire peu d'impression sur certains hommes... mais aussi, qui rendent la majorité passionnée jusqu'au délire. Elle était de taille plus que moyenne, et d'un embonpoint qui conciliait la gracieuse volupté des formes avec l'élégance et la pureté des lignes. Ses traits rappelaient cette *Jéphora* d'*Overbeck* rencontrée par Moïse. C'était enfin, pour ne parler ici que de l'ensemble, une physionomie pleine de caractère et d'expression, à côté de laquelle ressortait plus vivement l'insignifiante banalité des traits du comte. En son-

geant à son origine guerrière, on se représentait volontiers cette tête casquée comme celle d'une amazone, ou portant sur son front brun, comme l'avait fait une de ses aïeules, le *corno* de drap d'or et de pourpre des dogaresses. Le nom singulier que cette fille de l'Adriatique en avait reçu la couronnait à merveille, et l'on n'eût su quel autre nom lui donner...

La jeune comtesse était vêtue d'une ample robe de moiré noir, dont les plis bruissaient autour d'elle, comme le frôlement que font entendre les flots de sa marraine azurée. Ses cheveux, roulés autour de sa tête, avaient cette ondulation de racine qu'on trouve dans beaucoup de statues antiques, et particulièrement dans la Niobé. Avec tous ces dehors imposants et sérieux, elle était, en résumé, au plus suprême degré, ce que les Italiens appellent *simpatica,* qualité charmante qu'on ne saurait traduire précisément par sympathique.

Elle s'avança vers son beau-père, lui disant de cette voix dont Otbert se souvenait comme autrefois, dans une circonstance analogue, Lusignan se souvint de celle de Catherine Cornaro, la reine de Chypre :

— Me voici, monsieur le comte!

— Vous avez désiré voir le sauveur de votre mère, Adriana... je vous le présente...

— En nous séparant dans les Alpes, ma reconnaissance vous avait crié : Au revoir, monsieur! dit la fille; je suis heureuse que ce que ma mère n'a pu faire ait été accompli par nous...

Otbert, que cette affabilité aida à remettre de son premier trouble, s'était levé pour saluer; il répondit en balbutiant un peu :

— Je suis trop payé aujourd'hui du service que tout autre à ma place eût, comme moi, rendu à votre maison, mademoiselle... car au prix de votre souvenir on exposerait bien plus sérieusement sa vie...

La contessina avait fait signe au jeune homme de se rasseoir. Quant à elle, appuyée sur le dos d'un fauteuil, elle y avait familièrement pris la pose un peu coquette de la Polymnie du Louvre.

— Il est orphelin, dit le comte, en jouant avec un journal.

— Sans lui, peut-être le serais-je aussi, dit la jeune fille en jetant à Otbert un de ces regards qu'on sent arriver à leur but comme un projectile.

Le comte déploya son journal.

— Ah! des nouvelles d'Espagne! dit-il en se renversant dans son fauteuil, et croisant les jambes, comme pour prendre l'attitude d'un grand politique.

Adriana tourna le siége sur le dos duquel elle s'appuyait, et s'assit.

— Vous restez quelque temps à Venise? demanda-t-elle en jouant avec la grosse torsade qui lui servait de ceinture.

— Plusieurs raisons m'en éloignent, répondit Otbert en essayant de se mettre à son aise dans cette conversation inespérée; mais d'autres aussi m'y retiennent...

— Aimez Venise, dit-elle, j'aurai bonne opinion de vous.

— Mais, ne l'avez-vous pas déjà? reprit le jeune homme, en cherchant à oublier tout le sérieux de la situation par des demi-plaisanteries, de ces presque banalités qui conduisent parfois à autre chose.

— Si fait! si fait! dit-elle; mais je l'aurai meilleure encore. Je sais que vous êtes brave, que vous êtes loyal et délicat... Je voudrais vous voir sensible, amoureux des arts... A propos! reprit-elle d'un ton plus léger, et comme pour annuler en partie ce qu'il y avait eu de profondément senti dans certaines inflexions de voix données à ses premières paroles, savez-vous que c'était fort mal à vous de partir sans faire une nouvelle tentative pour nous voir?

— Mademoiselle... je n'osais... Un faible service ne suffit

pas pour rapprocher les distances qui séparent des patriciennes illustres d'un pauvre jeune homme comme moi... Deux fois votre porte m'avait été fermée; n'ayant nul droit à me la faire ouvrir, j'avais dû...

— Partir en me croyant ingrate! allons, c'est mal. Pour humilier votre fierté, monsieur l'étudiant... ou monsieur le docteur (Otbert pensa aux oscillations de la portière de soie), vous reviendrez nous voir, car vous ne quittez pas si vite ma chère Venise. Si vous ne l'appréciez pas comme elle doit l'être, je vous en indiquerai les beautés...

— Mademoiselle... je sais votre nom...

— Flattez Venise, si vous pouvez, monsieur le poëte, répondit malignement la jeune fille.

Il y avait si loin de cette familiarité simple et obligeante d'Adriana, à celle qu'un moment auparavant avait voulu affecter le comte, qu'Otbert se sentait subjugué et fier à la fois. Il osait à peine la regarder, car pour lui c'était déjà trop de l'entendre...

Le vieux comte lisait son journal; Adriana reprit, mais cette fois avec mélancolie :

— Vous êtes seul... vous n'avez pas même une sœur pour vous sourire ?

— Personne! dit Otbert; à ce qui me manque, je devine ce que c'est qu'une mère, une sœur, une amie...

— Plus tard vous me direz vos chagrins, reprit-elle. Mais déjà je vous connais mieux que vous ne pouvez penser... Ne soyez pas étonné! Si je m'expliquais, vous verriez que la chose est toute simple... Plus tard! plus tard! ajouta la jeune fille d'un ton amical et mystérieux, en faisant un petit geste familier.

— Décidément, ces Barcelonais ont le diable au corps! s'écria le vieux comte, en jetant son journal comme un homme qui a une opinion.

En ce moment le domestique ouvrit la porte du salon d'entrée.

— Le marquis Durazzo! annonça-t-il.

Otbert avait en ce moment les yeux fixés sur le beau visage de la jeune patricienne. Il y vit se refléter clairement un vif sentiment de contrariété; il saisit même comme l'élan d'un mouvement de fuite, que comprima l'entrée du Dalmate dans le cabinet du comte.

— Eh! bonjour donc, cher marquis! depuis le départ de madame la comtesse, on ne vous voit plus!

— C'est que j'ai perdu en elle ma protectrice! répondit le marquis en jetant sur la contessina un regard singulier. Puis, s'étant retourné vers la jeune fille pour la saluer, il aperçut Otbert, lequel, à cette entrée inattendue, avait reculé son fauteuil.

— Ah! monsieur Erichsen! dit le Dalmate en voulant sourire, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer ici! Que devenez-vous donc?

— Vous le voyez, monsieur, répondit Otbert, pour rendre au marquis sa familiarité.

— Ces messieurs se connaissent donc! demanda la contessina étonnée.

— J'ai eu l'honneur d'apporter une lettre de recommandation à monsieur le marquis, reprit Otbert.

— C'est vrai! c'est parbleu vrai! Je me rappelle à présent, dit le comte; c'est vous qui aviez parlé de monsieur à la comtesse...

— Permettez, messieurs, dit la jeune patricienne. Elle se leva, salua et sortit, glissant son regard sur le poëte surpris de ce dénoûment.

Otbert, n'ayant nulle envie de faire la conversation du marquis Durazzo, se leva presque aussitôt pour prendre congé.

— Nous aurons l'honneur de vous revoir, monsieur? dit cé-

rémonieusement le comte à *son cher* de quelques instants auparavant...

Otbert répondit par quelques banalités de circonstance et partit.

Comme il traversait le vestibule, la femme de chambre qui lui avait demandé son nom sur le Stelvio, quelques mois auparavant, courut après lui et lui dit :

— On reçoit les jeudis et les dimanches au palais, monsieur... ma maîtresse vous le fait dire...

IX

LE MARQUIS DURAZZO.

Fourbe et traître comme ce roi d'Ulster qui assassina les trois fils d'Urna, dans l'histoire d'Irlande.

Nous entrerons dans le détail de quelques faits qui expliqueront au lecteur les motifs et la portée de certains petits incidents du passé, en même temps qu'ils éclaireront l'avenir de notre récit, au moment où les divers personnages qui le composent vont se trouver activement aux prises.

Le jour où Otbert déclara au vieux Bruschall qu'il était formellement décidé à effectuer le voyage de Venise, celui-ci, qui, comme tous les amis sérieux, pensait bien plus au bonheur à venir de son protégé qu'à ses jouissances présentes, crut, dans ce but, devoir écrire au marquis Durazzo la lettre suivante :

« Monsieur le marquis,

» L'honorable souvenir que vous avez bien voulu conserver de moi, et dont j'ai eu plusieurs preuves depuis l'époque où

nous nous sommes quittés à votre rentrée en Italie, me donne la confiance de vous adresser cette lettre, dans des circonstances dont, sans autre préambule, je vous offre l'explication.

» Un respectable ami, en mourant, m'a confié le soin de veiller sur son fils adoptif, un jeune homme de vingt-cinq ans. Doué d'une imagination ardente, d'un vif besoin d'émotions, et fait en tout pour ressentir ardemment l'amour et le faire éprouver, il se trouve momentanément dans une crise qui m'inspire les plus vives inquiétudes pour son bonheur, sa tranquillité, son avenir. Voici l'histoire en deux mots. Il y a peu de temps, revenant ensemble d'une excursion alpestre, il nous arriva une de ces aventures romanesques que les dangers de route dans ces montagnes représentent trop souvent. Chevaux déviés du chemin, voiture prête à rouler dans l'abîme, dévouement de mon jeune ami, une belle jeune fille qui s'évanouit presque dans ses bras... vous voyez de quoi il s'agit! Otbert a, je crois, gardé dans son cœur le trait lancé par deux beaux yeux vénitiens, et malgré toutes mes exhortations, il part. C'est, je l'ai appris, une fille de très-haute famille; lui n'est qu'un honnête et enthousiaste jeune homme, un poëte; sa folie est sans avenir possible. Puisque je n'ai pu l'empêcher de se rendre sur le lieu du péril, je dois au moins tenter de diminuer là-bas pour lui toute chance fatale. A cet effet, je vous le confie. Il vous porte une lettre de recommandation officielle, et ignore celle-ci. J'ose compter sur vous, monsieur le marquis, pour faire, dans cette périlleuse circonstance, ce que la prudence et aussi l'intérêt que provoque ce bon jeune homme chez ceux qui l'apprécient, vous inspireront. On pourrait, je crois, éviter qu'il rencontrât cette sirène adriatique, gagner du temps, lasser son attente... et une bonne lettre de moi ferait le reste. Aurais-je trop compté sur la continuation de votre bienveillance pour votre ancien pro-

fesseur, monsieur le marquis, en réclamant de vous ce service? J'ose espérer le contraire, et je me dis, etc. »

Or, persévérons dans nos explications, en indiquant le motif du voyage, à Vienne, de la comtesse Bastiglia, lequel voyage, non moins que la lettre de Bruschall, devra jeter le jour nécessaire sur la position du marquis dalmate entre notre héros et la famille patricienne, en même temps que donner l'interprétation de son caractère par des faits, ce qui contribue à l'action d'un récit, tandis que des explications psychologiques le retardent.

Après la mort de son fils unique, du dernier des Morosini, et lorsqu'elle eut vu s'évanouir tout espoir de fécondité dans son second mariage, la fière patricienne conçut un autre rêve, c'était d'essayer de rétablir sa race par un de ces subterfuges héraldiques dont le souvenir s'efface à la troisième ou à la quatrième génération, et qui, conséquemment, reconstituent une maison sans solution de continuité apparente. Plus d'un précédent, dans les cours du Nord, s'offre pour démontrer qu'il n'est pas impossible d'annuler les conséquences détournées de la loi salique, si l'on peut rappeler le principe de cette loi dans la transmission des titres par les femmes. L'Allemagne, cette nation si profondément féodale, présente dans quelques cas l'investiture du titre inné, à l'individualité féminine : des jeunes personnes, des femmes célibataires y sont comtesses, baronnes *de leur chef;* leur couronne nobiliaire est à elles, comme leurs cheveux, et n'est point un don, comme l'anneau nuptial, une valeur de reflet protégée par les lois. Épouses, elles peuvent donner un nom, au lieu de le recevoir. Un prince Eickevald qui gouverna une des provinces illyriennes, au quinzième siècle, était né ainsi d'une mère *non mariée,* princesse de son chef, et qui, l'ayant reconnu, légitimé comme eût pu le faire un prince, lui donna un titre et un rang incontestés.

La comtesse Bastiglia voulait essayer de faire créer un pri-

vilége de cette sorte en faveur de sa fille, née d'un père et d'une mère Morosini.

Depuis deux ans environ, la vieille patricienne caressait cet espoir. Déjà elle avait envoyé le comte à Vienne, pour juger des chances que trouverait la réalisation de ce projet, qui pouvait faire jaillir une branche florissante du tronc renversé de son arbre généalogique. Mais le comte, revenu seulement avec de vagues promesses, n'avait évidemment point été homme à résoudre les diverses objections soulevées. La démarche personnelle coûtait à cette fille des dogaresses; mais convaincue qu'elle seule était... l'homme, allions-nous dire! à enlever les lettres d'entérinement, elle s'était enfin décidée à entreprendre le voyage de cour. Un orgueil avait terrassé l'autre. La vénitienne rancuneuse avait cédé à la Morosini sans postérité mâle!

La chose n'avait pas précisément été tenue secrète dans Venise. Les propagateurs du projet furent quelques chefs de famille auxquels il avait bien fallu s'en ouvrir, avant que de commencer les démarches auprès de l'empereur. La vieille comtesse avait dû songer à s'assurer d'un époux qui consentît à se laisser ainsi, contre tout orgueil patricien et presque contre toute dignité d'homme, absorber par sa femme, qui voulût bien prendre son nom et son titre au lieu de lui donner les siens. La comtesse désirait, dans cette délicate situation, agir comme le fait la famille qui a un fils d'un beau nom à marier, et qui cherche parmi ses pairs, — l'ordonnance impériale devant donner à la jeune comtesse l'équivalent de cette position supérieure. Donc c'était parmi les illustrations du patriciat, parmi les seuls écussons couronnés du bonnet ducal, que la comtesse avait d'abord tenté de trouver celui qui, dans la littéralité complète du mot et de l'image, devait s'appeler *le mari de la comtesse Morosini*. Mais ayant frappé aux portes surmontées des plus belles armes;

l'active mère échoua dans toutes ses propositions. Ni les *Contarini* qui ont eu huit doges, ni les *Dandolo* qui en ont eu quatre, ni les *Michieli* qui en ont eu trois, ni les *Tiepolo* qui en ont eu deux, ni bien d'autres familles enfin, appartenant à cette antique classification qu'on appelle *électorale*, ne voulurent consentir à voir un de leurs fils abdiquer son nom en faveur d'un autre, ne l'emportant en gloire que sur quelques familles qui ne l'avouaient guère, et en ancienneté sur aucun. En effet, la comtesse, qui pesait tout, avait d'abord porté ses prétentions parmi ce petit nombre de familles qui passent pour remonter aux douze tribuns qui élurent le premier doge de la république, en l'an 697 de l'ère chrétienne... c'est-à-dire 733 ans avant la date de la monarchie française! On voit qu'en fait de prétentions aristocratiques, la comtesse soutenait son caractère. Si elle avait cru à la validité des affirmations de certaines maisons, qui ne tendaient à rien moins qu'à lier l'histoire de leurs maisons avec celle de l'ancienne Rome, fondée il y a 2592 ans, c'est-à-dire onze siècles et demi avant que sortissent des eaux Venise et sa noblesse, sans nul doute, elle eût commencé par s'adresser à celles-là. Mais débuter ainsi, c'eût été tacitement reconnaître que ces familles l'emportaient en antiquité sur la sienne, qui, de même que celles déjà nommées, était de l'an 697, et de plus, comptait quatre doges et une dogaresse couronnée en 1595 comme épouse de Marino Grimani. Faute donc de pouvoir se décider à reconnaître ces origines presque fabuleuses des Justiniani qui prétendaient descendre de Justinien, des Querini qui parlaient de Galba et enfin des Cornaro, qui voulaient fixer aux Cornéliens la date de leur race, la comtesse Bastiglia, ayant confondu ces familles parmi celles déjà nommées, c'est-à-dire d'une antiquité égale à celle des Morosini, s'était rabattue, dans son insuccès, sur une seconde classe nobiliaire, qui ne datait que des tribuns Padouans, sans avoir pris part à leur

élection. Déjà la comtesse croyait *daigner*, bien que ce fût là une antiquité raisonnable : une douzaine de siècles et plus. Mais, ni les Bembo, ni les Sagredo, ni les Dolfino, ni bien d'autres encore, ne voulurent, par une acceptation, avouer que le nom de Morosini valût mieux que le leur. C'est qu'en effet, au point de vue rigoureux de la noblesse, le temps écoulé depuis que se transmet un nom, fait plus pour son illustration, que la gloire personnelle de quelques hommes qui l'ont porté. Déboutée dans la plus vieille aristocratie, la comtesse infatigable essaya de nouvelles négociations auprès de ces familles que l'histoire classe au second rang, comme ne remontant que juste à la fondation du patriciat, où à l'établissement du grand conseil. Il s'agissait encore de plus de mille ans, c'était raisonnable. Mais il suffisait qu'on sût l'échec de la comtesse dans ses premières tentatives, pour que le même accueil lui fût réservé dans ces rangs nouveaux. Quant à l'autre classe de noblesse, qui dut son agrégation au patriciat pour services rendus à l'État pendant les guerres de Chioggia, bien que plusieurs de ses membres eussent eu leur doge, la comtesse ne songea point à s'adresser à cette catégorie.

Elle était désespérée au double point de vue du résultat manqué et de son échec personnel, comme Morosini, lorsqu'un vieil ami de la maison lui parla d'un faux-fuyant qui concilierait à la fois l'arrivée au but cherché, et la petite vengeance à tirer de plus d'une famille vénitienne, qui, tout en se refusant d'échanger son nom contre celui de la jeune comtesse, ne désirait pas moins très-vivement son alliance, dans les termes ordinaires. Les Bastiglia avaient plus de cinquante mille écus de rente en propriétés connues dans la Marche Trévisane, et des capitaux immenses placés dans l'État et dans les banques. La beauté d'Adriana n'ajoutait pas peu à l'ambition dont elle était le texte aux yeux de la jeunesse

vénitienne, et sans les grands parents, intraitables en pareill affaire, plus d'un beau jeune homme, s'il n'eût consulté qu son cœur, — sans parler de sa pauvreté, — eût peut-êtr consenti à devenir *le mari de la comtesse.*

Cet état de choses, que la comtesse Bastiglia connaissait o devinait, lui fit, par dépit, prêter l'oreille aux insinuations d son vieil ami. Il s'agissait d'un candidat qui, pour être pri hors Venise, n'en portait pas moins un nom connu dans l'his toire vénitienne. Les ancêtres de celui-ci avaient rendu d grands services à la république au quinzième siècle, particu lièrement lors des guerres contre la Hongrie pour l'occupatio de Scutari et d'autres places importantes des rives adria tiques. Des généraux de son nom s'étaient battus à la têt des armées vénitiennes dans les luttes contre Louis XII et l pape Jules II, et la plupart de ses aïeux avaient gouverné pou Venise en Dalmatie et en Grèce. Il avait un beau nom, celu d'une ville de la côte d'Albanie, qu'un des premiers de sa race avait sauvée d'un siége terrible entrepris par un prince de la maison d'Anjou. Il s'agissait, en un mot, du marquis Durazzo, que le lecteur a entrevu déjà dans deux ou trois circonstances.

L'idée plut à la comtesse. Elle pensa qu'il serait d'un grand effet de donner ce nom de ville à engloutir au lion d'or qui brochait sur le champ du cynople de l'écu de Morosini, et que l'aristocratie vénitienne en serait dépitée. A peine s'informa-t-elle des qualités du prétendant, ainsi que de sa fortune. S'il était pauvre comme tous les Dalmates, à de rares exceptions près, on le prenait au palais Bastiglia sans être obligé de lui fournir un grand état de maison, et on réservait tout pour le premier-né de la comtesse, pour le premier fruit de cette greffe : c'était la pensée de la vieille patricienne.

On fit venir le marquis à Venise. Il se trouva être un homme d'environ trente ans, d'une beauté orientale, dont l'immobilité des traits eût dérouté Lavater lui-même. Mais ce

calme n'était que le résultat d'une impassible dissimulation, ainsi qu'on le verra plus tard. Son œil noir avait la plupart du temps une fixité qui inquiétait, comme l'immobilité du tigre. Si, dans de rares circonstances, il s'oubliait, presque aussitôt maître de lui, ou du moins des formules visibles de ses passions, le Dalmate reprenait son impassibilité apparente, et il ressemblait alors à ce Romain dont le renard dévorait le ventre sous sa tunique, sans que son visage trahît la douleur. — Trop petit pour avoir une véritable noblesse dans la tournure, le marquis était peut-être en outre un peu gros pour constituer un élégant cavalier. Faute d'un revenu suffisant pour figurer, il s'était mis, depuis quelques années qu'il voyageait à la recherche d'une chance d'avenir, à manger son capital.

Tel était l'homme que la comtesse Bastiglia se fit présenter par son vieil ami, et qu'elle lança elle-même dans la plus haute société vénitienne, l'ayant fait précéder de la préface indispensable pour le poser suivant le relief nécessaire aux vues qu'elle avait sur lui. L'ami de la comtesse, qui probablement connaissait son candidat, avait répondu de lui... le moment venu, il accepterait tout.

Disons pour finir que, dès qu'il la vit, Durazzo devint passionnément épris de la contessina, bien qu'alors il ne sût encore rien de précis sur la cause des bontés incessantes dont le comblait la vieille patricienne.

Il y avait un an environ que le marquis habitait Venise et se trouvait le familier privilégié du palais Bastiglia lorsqu'arriva l'incident du Stelvio. Il avait vaguement su que la comtesse avait été sauvée d'un très-grand péril par un montagnard; mais comme au fond l'égoïsme et son peu d'affection réelle pour celle qui le protégeait ne le rendaient sensible qu'à l'heureuse issue que l'accident avait eue dans son intérêt, il n'avait guère demandé d'explication. Depuis sa fréquentation

au palais, jamais il ne lui était arrivé de se trouver seul av la contessina, et si celle-ci savait quelque chose des sentimen du marquis, c'est seulement qu'elle l'avait deviné.

Les choses étaient en cet état, lorsque le Dalmate reçut l première lettre de son ancien précepteur, l'ex-employé renti d'Inspruck. Cette lettre le fit rêver. Il lui sembla reconnaît que les façons de la jeune fille avec lui avaient été plus rése vées, plus contraintes encore, depuis le voyage d'Allemagn qu'auparavant. C'était elle qui avait toujours pris soin de dé tourner la conversation, lorsqu'il s'agissait de l'incident des Alpes, et lorsqu'il avait été question d'envoyer une récompense au libérateur inspruckois, elle avait fait tous ses efforts pour décider sa mère à remplacer la somme d'argent par un bijou, et la simple ligne par une lettre dont elle avait même dressé le brouillon. Ces petits détails d'intérieur avaient été niaisement racontés au marquis par le comte, un des soirs que celui-ci ne savait que dire, ayant épuisé ses mûriers, et le Dalmate les avait reçus la veille même du jour où lui arriva la lettre de son ancien précepteur.

Durazzo savait trop bien à quoi s'en tenir sur l'impassibilité apparente des visages pour s'y fier aisément. Il savait que les surfaces calmes des lacs ont leurs courants souterrains. La froide expression des yeux d'Adriana, dans tous ses rapports avec lui, pouvait cacher un feu intérieur; sa conduite dans l'affaire de la récompense à envoyer au prétendu montagnard, plus tard avoué un étudiant, pouvait trahir un secret. Cette beauté vénitienne, d'un type si caractérisé et si voluptueux, ne devait pas servir d'enveloppe à une langoureuse et insouciante fille du Nord; — sous cette poitrine brune ne pouvait battre une âme *blonde!...*

Le romanesque de la scène que Bruschall ne décrivit pas plus dans sa lettre que celles qui en avaient été actrices ne l'avaient raconté, pouvait aussi avoir produit son impression

secrète sur cette organisation évidemment ardente, dont le sommeil seul expliquait l'inaction. Le marquis le savait : la contessina était loin d'être heureuse avec sa mère. La jeune fille portait toujours l'injuste peine de n'être point un jeune homme, et elle ne devait peut-être retrouver une mère dans l'orgueilleuse patricienne, que le jour où la race des Morosini serait renouvelée par elle. Sans confiance dans sa mère, sans sympathie pour l'homme insignifiant et terne qu'un calcul malheureux lui avait donné pour beau-père, Adriana vivait en elle-même, le marquis l'avait compris. Cette vie-là n'était supportable qu'avec un secret, une espérance, un souvenir au cœur. Une aussi forte nature, un type de ce caractère n'applique pas la masse de ses facultés au seul agencement des couleurs du tapis que la main brode : l'imagination brode aussi ses projets dans la solitude, recolore les souvenirs sur le canevas secret de l'âme comprimée, jusqu'à ce qu'arrive le jour infaillible de quelque imminente explosion...

La contessina lisait beaucoup. Elle suivait avec zèle ce qu'on appelait alors la *littérature des lacs :* lord Byron, Scott, Goëthe et leurs adeptes de l'école française. Durazzo avait souvent été désespéré de voir cette jeune fille, qu'il eût semblé plus logique de trouver folâtre, expansive, presque inconséquente même, aussi calme en apparence, aussi recueillie qu'elle l'était. C'était la morne attitude de l'esclave antique, qui amasse feuille à feuille le poison qui le délivrera un jour. La perspicacité inquiète et la finesse orientale du Dalmate lui révélaient que cette jeune fille se reposait dans un parti pris de patience, dans la résolution d'un caractère ferme qui attend l'heure où il pourra éclater et se révéler, avec d'autant plus de succès qu'il aura réussi à inspirer plus de confiance en sa longanimité. Or, comme le marquis n'avait pas le mot de cette belle énigme à la peau dorée, aux cheveux noirs et aux yeux profonds, il s'en désespérait souvent, parce qu'il

comprenait qu'avec une pareille femme, la partie était d'u gain fort problématique pour lui. Durazzo ne se trompa point : fille d'une mère ardente et opiniâtre, Adriana s'éta aussi préparé des volontés qu'elle saurait produire, l'instai venu. Son profil, malgré la noble et sévère pureté de ses l gnes, ne laissait pas que de rappeler vaguement ce trait di tinctif de sa race, dont le rancuneux Timoteo prétendait qu son père lui avait toujours recommandé de se défier. Chez l jeune comtesse pourtant, ce n'était que cette courbe judaïqu de la *Rebecca*, tandis que chez la vieille Vénitienne, qui n'avai jamais été jolie, cette courbe s'exagérait jusqu'à rappeler plu nettement que ne l'eût peut-être voulu la majesté patri cienne, les traits de ces sorcières qui, de leurs longs bra maigres, accommodent de si étranges ragoûts dans la chau dière de Macbeth. Un poëte byronien eût fait de la Morosine *Titania*, la fée charmante, et de sa mère, la vieille fée de la Wisper!

Mais Adriana nous a entraînés dans un petit sentier qui nous écarte trop du but actuel; revenons au grand chemin de ces explications, où nous trouverons le marquis.

Le jour où il reçut la lettre de Bruschall, il s'en fut voir la comtesse, et lui annonça qu'il se trouvait par hasard informé de l'arrivée prochaine de l'homme qui l'avait assistée dans le danger, lors du passage des Alpes. Ne voulant pas, sans nécessité, produire des insinuations qui, si elles étaient un jour connues de la jeune fille, la lui aliéneraient d'une façon inquiétante, il jugea plus prudent de ne parler que des prétentions probables de l'étranger à une plus forte récompense que celle qu'il avait reçue, et des réclamations que sans nul doute il se disposait à faire.

— Je le consignerai à ma porte! dit la comtesse. Il a reçu mille florins pour son coup de pistolet, la chasse a été bonne!... Je n'aime pas qu'on me taxe, et dans ce cas c'est

en rappeler de ce que j'ai fait... ce qui impliquerait que j'ai mal fait. Si l'idée m'en était venue, j'aurais envoyé dix mille francs à ce jeune homme... J'ai dit trois, je ne sais pourquoi; mais c'est fait, et bien fait... S'il se présente, je donnerai des ordres...

Durazzo fut rassuré. Le surlendemain, Otbert vint chez lui. On sait avec quelle perfidie il l'accueillit, et lui conseilla une démarche dont le mauvais effet sur l'esprit de la comtesse prévenue devait surtout s'augmenter de son inopportunité, c'est-à-dire le moment des funérailles du comte Alvise. Le marquis s'était fait le raisonnement suivant : — Ce jeune homme est fier, sa démarche le prouve, et ce bon homme d'Inspruck me le dit. Deux ou trois tentatives infructueuses au palais Bastiglia le blesseront, il en reviendra à mon intermédiaire qu'il a d'abord refusé. Alors je lui offrirai de faire pour lui la restitution, et j'aviserai de donner aux yeux de la comtesse à cette démarche significative l'interprétation du dépit d'un exigeant ou d'un ambitieux déçu. Le mieux serait de faire garder la somme à ce blondin... j'essayerai; enfin je verrai à la lui faire donner aux pauvres, en promettant de le dire à la comtesse, ce dont je n'accomplirai que ce qu'il faudra. Puis d'ailleurs elle part pour Vienne sous peu de jours, je renvoie l'étudiant à son protecteur, et notre belle sournoise, guérie des aventuriers, cherche un autre idéal dans Bürger ou dans Uhland, en attendant que l'inflexible volonté de sa mère lui apprenne ce qui est décidé d'elle. Si je deviens jamais comte Morosini... je saurai quoi faire des poëtes et des lunatiques qui viendront soupirer trop près de la comtesse!

Ces charmantes dispositions avortèrent, comme on sait, par suite de la détermination un moment énergique que voulut prendre Otbert, au reçu de la lettre de Bruschall, détermination qui, on l'a dit, consistait à renoncer d'user de l'offre que lui avait faite le marquis, de l'introduire au palais après

les fêtes, c'est-à-dire lorsque celui-ci savait que la comtes quittait Venise. Cette crise de courage eut pour résultat l lettre de renvoi direct de la somme, lettre à laquelle, dan ses préoccupations domestiques, la comtesse ne prit pas gard ou qu'elle ne vit pas, et qui, tombée dans les mains d'Adrian qui la prévoyait sans doute, amena de la part du comte l'ir vitation évidemment dictée à cet homme sans volonté pa celle qui, ne comprenant rien aux préventions de sa mère avait eu à cœur de les réparer, ayant entre les mains l preuve éclatante de leur injustice. Elle ne laissa pas so beau-père tranquille qu'il n'eût fait appeler l'étranger, e bien que le comte n'éprouvât point un très-grand élan à s'a venturer dans une démarche qui était en opposition formell avec ce qu'avait fait la comtesse, la lettre d'Otbert, lettre qu le montrait noble et désintéressé, fut l'arme à l'aide de la quelle la jeune fille triompha des pusillanimités du vieillard On sait le reste, et l'on apprécie à présent, dans toute son étendue, le dépit que dut éprouver le marquis Durazzo, lors qu'il trouva Otbert et Adriana en présence, dans le cabinet du comte. Sa rage secrète fut d'autant plus grande, que l'étonnement manifesté par la jeune fille, en voyant qu'Otbert et le marquis se connaissaient, faisait craindre qu'elle ne se fît jour désormais dans le mystère des mauvais vouloirs que la vieille comtesse avait montrés à l'égard de celui qui les méritait si peu.

Ces diverses explications présentent, ou sous un nouveau jour, ou sous une lumière plus précise, nos divers personnages. Nous serons désormais plus à l'aise pour les faire agir, chacune de leurs actions étant plus facile à interpréter dans son but ou dans ses conséquences, et la phase où nous en sommes du récit étant plus nettement établie, puisqu'elle présente notre héroïne dans l'exacte position de cette jeune fille poursuivie par les deux bergers Idas et Arcon, dans l'églogue de Calpurnius imitant Théocrite !

X

L'AUBE DE L'AMOUR.

> C'était bien la Vénus des premiers vers de *Lucrèce*; à voir sa danse libre et sans ceinture, on n'eût guère songé à appliquer à cette muse, ou plutôt à cette Ménade entraînante, le vers d'Horace :
>
> Junctaque Nymphis gratiæ decentes.

Eh bien donc... avouons-le de bonne grâce, oui, Adriana... mais plutôt demandons à notre lectrice ce que la femme qui *va aimer* éprouve déjà; et que son souvenir supplée à ce que nous voudrions dire !

L'amour, suivant nous, est pour le cœur ce que le soleil est pour la nature. L'amour et le soleil ont leur aube : l'indifférence, c'est la nuit du cœur.

Il est dans la marche du temps une heure indécise, où les épaisses ombres qu'on prétend être l'état normal du ciel se teignent à l'Orient de vagues reflets, si pâles encore, qu'on ne sait, comme Roméo devant quitter Juliette, comme Léandre aux bras de la tendre Héro, si c'est un météore qui passe, ou bien les lueurs avant-courrières du jour.

De même il est dans la vie du cœur un moment où la longue paix de ses années premières est troublée par une vague inquiétude qu'on ne saurait définir...

Là toute la nuit n'est plus ombre;

Là tout le cœur n'est plus silence...

Des projections lumineuses teignent l'ombre de la première;

Un nom vibre et retentit dans les échos du second...

Peu à peu l'aurore se développe et ses teintes charmante s'enflamment, en chassant devant elles la nuit, qui sembl résister... mais en vain !

De même l'aube amoureuse qui se lève sur le cœur e chasse le repos...

Et grandissant toujours, la lumière envahit le ciel, mé l'azur où régnait l'ombre, comme pour préparer un cham digne de sa course, à l'astre qui va surgir.

Ainsi l'âme s'inonde d'une sensibilité inconnue ; des harpe longtemps muettes y frémissent... On voit déjà sur le mond se dérouler de splendides perspectives naguère cachées ;

De même le cœur entrevoit mille délices qu'il n'avait poin soupçonnés...

D'un côté le soleil se lève ;

De l'autre enfin apparaît l'amour !

Adriana en était donc alors à l'aube de cette délicieuse transformation de son être. Inquiète et charmée à la fois, elle interrogeait son cœur. Repoussé des tendresses maternelles, inactif jusque-là, ce cœur avait amassé des forces ardentes qui n'attendaient que l'élu pour l'en envelopper...

Le marquis avait donc deviné juste ! A l'égoïsme patricien de sa mère, la jeune fille s'était promis d'opposer l'inflexibilité de son parti pris. L'altière comtesse avait inoculé à sa fille une fermeté qui, dans cette circonstance, devait lutter contre la sienne propre. Après une enfance écoulée sans caresses maternelles, au sein d'une famille uniquement occupée de celui qui devait transmettre à l'avenir l'orgueil du nom, après une adolescence et une première jeunesse sans joie, sans sollicitude, et abreuvée de larmes secrètes, Adriana, lorsqu'elle fut en âge de comprendre la raison de cet abandon injuste, jura d'obtenir un jour du sort un dédommagement à toutes les souffrances et les dédains dont on avait meurtri son jeune cœur. Cédant aux élans de cette nature ardente qui couvait

mystérieusement dans son sein, elle s'était dit : Celui que j'aimerai me vengera de ceux qui ne m'ont point aimée !

Fermement décidée à choisir elle-même son bonheur, elle put désormais souffrir sans se plaindre. Comme autrefois Hélène méditant son voyage avec le royal berger de l'Ida, elle avait conçu une charmante odyssée d'amour avec le bien-aimé de son cœur, sans égard pour les combinaisons ambitieuses de sa mère. Celle qui avait laissé son enfance sans caresses et sans sourires, ne disposerait point de son avenir de femme, au profit des spéculations de son orgueil. Ni exhortations, ni prières, ni larmes même, ne devaient ébranler la résolution de cette fille résolue. Si l'époux que des calculs aristocratiques désignaient lui plaisait, par hasard, tant mieux pour sa mère ! Mais si son amour choisissait en dehors de ces calculs, Adriana avait irrévocablement arrêté d'opposer son égoïsme de cœur à l'égoïsme du patriciat. Cela juré, elle attendait !

C'est parce que pareille détermination avait été de bonne heure arrêtée dans cette charmante tête, rendue précoce par la souffrance et le travail d'idées de l'isolement, qu'Adriana put offrir au monde cet impassible visage que Durazzo, dans les alarmes et les inquiétudes de sa passion, avait deviné n'être qu'un masque.

Si, pour compléter ce petit examen d'ensemble, nous passons de l'état moral à l'état physique de la contessina Adriana, nous croirons avoir offert au lecteur les explications suffisantes pour lui faire mieux apprécier la conduite de celle que nous pouvons presque appeler notre héroïne, qualification à laquelle ses droits vont augmenter de page en page.

Notre héroïne donc (les Italiens ont en place de ce mot classique et usé celui de *protagonista*, c'est-à-dire personnage principal), notre *protagonista*, dirons-nous en parlant d'une Italienne, avait alors vingt ans. Elle était dans tout

l'harmonieux développement de sa riche nature et de sa beaut La vie bouillonnait en elle comme dans une nouvelle Èv comme la séve printanière dans le sein du bouton, qu'un no veau jour de soleil suffira pour rendre fleur... car l'impr dente mère ignorait le secret de nuits passées sur un balco pour fuir la dévorante solitude de sa couche. L'innocen d'Adriana n'était pas l'innocence de la Marguerite de Goëthe. son imagination et sa forte nature ne lui avaient guère lais que celle des nymphes de l'églogue latine, avant leur entr dans les bois virgiliens. Ce qu'elle n'avait pu apprendre, el l'avait deviné ; ce qu'elle n'avait point éprouvé, elle l'ava compris. C'était l'Italienne de race, comme au temps passionn des Catarina Cornaro et des Bianca Capello, et non la Véni tienne actuelle du beau monde, que rien ne distingue dan son type des femmes du Nord que l'Angleterre, la France, la Pologne et la Russie envoient par delà les monts. Adriana, vraie fille de l'Adriatique, portait dans ses veines l'inocula tion des ardeurs solaires de sa patrie, comme la créole, cette voluptueuse image de la précocité physique.

Ceux des lecteurs qui tiennent formellement à savoir de quelle nuance les gens dont on les entretient ont les yeux et les cheveux, ne dédaignent ordinairement pas non plus d'apprendre la couleur favorite des vêtements portés par la femme à laquelle on tente de les intéresser. Or donc, pour en finir avec ces renseignements, plus ou moins importants dans l'espèce, nous dirons aussi comment Adriana s'habillait.

Chose singulière, et qui n'est pas sans exemple parmi quelques esprits de femmes à part, la jeune patricienne, depuis l'âge où elle avait pu elle-même disposer du choix de ses toilettes, s'était formellement vouée au noir, comme règle générale, et au blanc pour les exceptions, c'est-à-dire les bals, les réceptions, les circonstances d'étiquettes enfin. L'hiver, du velours; l'été, des soieries, tout cela du plus noir : c'était

un parti pris, si rigoureusement suivi, que les Vénitiens l'avaient surnommée la *Dame noire*... Qui sait! peut-être un peu aussi par allusion au ton brun doré des épaules sur lesquelles tombaient de si beaux cheveux non moins noirs que les vêtements !

Notre brune Morosine avait horreur des bijoux, ne tolérait guère les dentelles, et ne connaissant pas de fleur noire, souffrait à peine quelques bouts de rubans dans sa toilette. Hors son linge et sa robe de velours ou de soie, suivant la saison, elle ne portait donc jamais rien de ces atours dont raffolent les femmes et dont se dépitent les maris aux jours d'échéance. Une chose qu'il nous faut dire, bien qu'elle entre dans des détails très-intimes et qu'on pourra se demander comment nous le savons, c'est que... (plus d'une lectrice en séchera de dépit, excepté vous, madame...) c'est, disons-nous, que la belle Adriana ne portait point de corset : une agrafe à la robe et tout était à sa place, fièrement, inflexiblement; et les grâces de sa taille n'y gagnaient pas peu en souplesse, en lascive *morbidezza*, comme on dit dans sa langue qu'ici l'on ne saurait traduire. Donc, c'est entendu, chaque fois qu'elle est nommée, qui lit désormais, voit la jeune patricienne chaussée d'un bas de soie noire et d'un petit soulier dont nous ne chercherons pas à préciser l'étoffe, vêtue de son ample robe, toujours noire, dont le velours durant l'hiver monte jusqu'au cou et descend jusqu'aux poignets, tandis que l'étoffe, plus légère dès que vient la belle saison, remonte aussi haut que possible au-dessus du coude, et descend si bas, au corsage, qu'en nous abstenant de dire précisément jusqu'où, nous l'avons déterminé. Pourtant, empressons-nous d'ajouter que rarement, dans ce dernier cas, elle se trouvait hors de sa chambre sans aucune espèce de petit brouillard de point de Malines, noir nécessairement, et qui, étendu, replié, roulé, suivant l'occurrence, flottait toujours sur son cou, ondulait

d'une épaule à l'autre, sans cesse tracassé, tiraillé, tourmenté par des mains soigneuses à remédier aux indiscrétions de la robe.

Durazzo avait fort à se plaindre de ces pointes de fichu, si impitoyablement ramenées en croix, dès qu'on l'annonçait de l'antichambre, et ne laissant à son imagination dépitée que la ressource de juger des idéalités du ciel à travers les gazes nuageuses. Finissons cet inventaire en rappelant que de corset, il n'y avait pas l'ombre, que ni mains, ni poignets, ni oreilles, ni cou ne connaissaient les bagues, les anneaux, les bracelets, ni les colliers, ces charmants *gri-gri* des Hottentotes et des petites-maîtresses de la Cafrerie, et que sa coiffure n'était jamais que tresses, bandeaux ou enroulements, soit comme la reine Berthe, selon Mœris, soit enfin comme les statues du Bas-Empire. Les ondulations naturelles de la chevelure d'Adriana suffisaient pour donner toute la grâce imaginable à ces sévères dispositions, desquelles eût raffolé Van-Dyck, et tortillaient dans sa nuque mille petits cheveux indisciplinés, dont les derniers, si fins et si clair-semés qu'ils fussent, descendaient peut-être un peu bas, entre les régions où les ailes croissent aux anges, pour conserver leur nom... Aussi bien la lèvre supérieure d'Adriana, interrogée à cet égard, n'eût-elle pas été de son côté sans avoir quelque petite chose à répondre... mais si peu que c'était charmant!... Finissons-en, et pour dernier trait, disons que jamais le fer de *Merlini*, le coiffeur vénitien à la mode, n'avait, de son étreinte chaleureuse, pressé boucle de la jeune fille, bien différente en cela de quelques beautés qui passent la moitié de leur vie à s'ingénier dans leur tête pour se parer de ce qu'elles ont dessus, et qui, si elles le pouvaient, mettraient volontiers leurs cils en papillotes !

Tout cela dit, maintenant aux faits.

Otbert s'était décidé à attendre une seconde visite au

palais Bastiglia, avant que de... partir? dira-t-on... non!... devons-nous avouer : avant que de répondre au digne Bruschall, qui, connaissant l'amour, pour en avoir entendu parler et avoir lu Théocrite et Ovide, n'était pas sans inquiétudes sur les conséquences du fatal passage des monts. Bruschall savait toutes les folies, les extravagances et les hardiesses auxquelles se laissent emporter les amoureux; non pas, nous le répétons, que le digne bureaucrate eût jamais été en butte à des élans pareils, mais bien parce que son expérience s'était formée à voir tout ce qui fut entrepris et accompli par trois ou quatre Inspruckois, l'un après l'autre démesurément épris de sa femme, trente ans auparavant, et qui avaient plus d'une fois escaladé son balcon durant des nuits sans lune.

Qu'eût-il donc pensé, craint et redouté, le prudent Germain, si le jour où, d'après son calcul, il devait voir arriver Otbert à Inspruck, il eût pu, muni pour un moment du miraculeux anneau de Gygès, se trouver transporté à Venise, et reconnaître son protégé, appuyé sur le balcon de marbre du palais Bastiglia, au milieu des douces pénombres d'une soirée italienne, au sein d'une atmosphère chargée d'enivrantes émanations floréales, causant avec une belle jeune fille, qu'à son profil de camée antique découpé en noir sur le cadre éclairé de la fenêtre, il n'eût pas manqué de reconnaître sur-le-champ pour la demoiselle aux syncopes du Stelvio?...

Les choses en étaient pourtant à ce point! Notre héros n'ayant pu résister au désir de donner suite à l'avis qui lui avait été communiqué de la part d'Adriana, au sujet des réceptions du palais, s'y était rendu le jeudi suivant. Il y avait au salon quelques hommes, et Otbert avait été présenté comme un docteur allemand. A vrai dire, celui-ci crut remarquer un peu de gêne dans les manières du comte, qui ne l'appela plus *son cher*, et qui, revenant au contraire à son

ancienne tactique, se confondit en politesses fort cérémonieuses, lui parlant de l'*honneur qu'Otbert lui faisait* en lui rendant visite de nouveau. Otbert prit de ces façons ce qu'il en devait prendre, et songea pour la première fois que cet homme *si honoré* ne lui avait ni apporté ni même envoyé sa carte, après leur première entrevue. Cette pensée répandait un peu de gêne dans l'attitude du jeune homme, car dans le monde il est tacitement convenu que celui qui, présenté ou recommandé, fait une première visite, ne peut rigoureusement se considérer comme autorisé à en faire de nouvelles, qu'autant que la première lui aura été rendue, c'est-à-dire que la personne visitée tient compte de la recommandation, fait cas de la présentation et est disposée à donner suite à l'une ou à l'autre. Or, le comte Bastiglia n'ayant pas fait de démarche en ce sens auprès d'Otbert, durant les trois jours qui s'étaient écoulés depuis la première entrevue, celui-ci, s'il eût été plus formaliste que désireux de revoir Adriana, ne se fût pas ainsi présenté de nouveau. Ces choses auxquelles notre héros n'avait point pensé jusque-là, faute d'une pratique suffisante du grand monde, lui apparurent clairement dès qu'il vit l'attitude compassée du vieux patricien. Otbert auquel celui-ci était venu offrir une place dans un wisht qui se formait, l'entendit dire à la jeune comtesse, un moment après :

— Est-ce qu'il part bientôt, monsieur... comment donc?... monsieur Erichsen?

— Je suppose bien que si vous me faites cette question, c'est par crainte, et non par désir... répondit froidement Adriana, qui avait l'habitude d'user de son franc parler avec son beau-père.

— Oh ! sans doute ! sans doute !... fit le comte en rompant là.

La jeune fille vint sur-le-champ droit à leur hôte, dont l'avaient tenue écartée jusque-là ses petits devoirs de maîtresse

de salon par intérim. Le wisht se trouvait formé entre le comte et trois autres amateurs vénètes. Un groupe rassemblé sur un divan était en pleine discussion sur les mérites d'une chanteuse de la *Fenice*. Otbert, un peu par contenance, sans doute, feuilletait un album, lorsque Adriana lui dit :

— Venez voir, monsieur Erichsen, les reflets de la lune sur les coupoles de l'église de *la Salute!*

Otbert suivit la jeune fille sur le balcon du salon. Nous croyons qu'il n'y avait pas de lune... Mais c'était une de ces nuits printanières qu'on pourrait appeler un *clair d'étoiles*. En effet, l'air offrait une transparence presque égale à celle que donne la lune, moins les rayons. Cette belle nuit bleue avait un mystère qui faisait rêver. De moment en moment, on voyait glisser sur le canal une sombre gondole avec son petit fanal où scintillait une lumière rouge. Tout était calme, profondeur, silence ; dans la sonorité de cette ville de marbre, où tout monument est un nid d'échos, on eût entendu de bien loin le bruit d'un baiser!

En arrivant sur le balcon, Otbert et Adriana ressentirent, presque instantanément dans leur âme, les influences de cette belle nuit, comme leur corps en reçut l'ombre. Ils restèrent d'abord longtemps sans parler. Ce fut une volupté douce, une rêverie pleine de charmes, qui noyait leur cœur et confondait leur pensée. C'était bien là ce *dolce sentire* du poëte d'Arqua, situation si délicieuse qu'on tremble qu'un mot ne vienne tout gâter, comme le fait la pierre qui tombe sur la surface du lac calme, miroir du ciel. Leur âme aussi reflétait le ciel, et pas un nuage alors ne se mêlait à l'azur de leurs sensations. C'était la première fois que la jeune fille se sentait sous la puissance d'une aussi douce rêverie, et Otbert n'avait jamais subi de si enivrante extase, si ce n'est dans quelques rares contemplations de poëte inspiré. Ils ne se regardaient pas, mais ils se savaient là, et c'était assez... Pourtant la jeune

fille s'arracha la première à ce dangereux silence, plus dangereux cent fois que les discours les plus insinuants de lèvres qui retiennent le mot amour et le laissent respirer. Des sensations pareilles disent tout au cœur...

— Que regardez-vous donc ainsi dans le ciel? murmura Morosine, pour ne pas détruire complétement par ses premières paroles l'harmonie de leurs pensées.

— J'y lisais votre nom, mademoiselle, répondit tout simplement et tout hardiment Otbert.

— Je croyais que c'était notre mer Adriatique qui murmurait mon nom, dit-elle; mais le lire au ciel!...

— La mer, en ce moment, vous nomme, c'est vrai! ses petites lames m'ont appris ce nom, un soir qu'au Lido je cherchais à me le créer... Mais le voici également écrit là-haut... voyez!

Et, disant cela, Otbert montrait à la jeune fille certaines combinaisons d'étoiles, à l'aide desquelles il avait en effet pu construire les premières lettres de ce nom dilaté dans son cœur.

— Vous le voyez! dit-il, le voici tracé en clous d'or sur cette voûte céleste... en ce moment, non-seulement les flots de l'Adriatique murmurent votre nom à la plage, mais aussi la surface unie de l'eau le reflète... on peut donc l'y lire et l'y entendre...

— Le ciel est comme nos vieux palimpsestes du palais ducal, dit Adriana en souriant, on y trouve tout ce qu'on veut... les étoiles se prêtent à toute fantaisie alphabétique!

Otbert pensa nécessairement qu'elle en avait deux dans les prunelles, mais ne le dit pas, de peur de paraître banal ou exagéré; il donna une autre forme à son idée et reprit :

— Si les étoiles sont les yeux par lesquels le jour regarde dans notre nuit, vos yeux sont le reflet de ces regards du ciel... (Hum! quel style! pensa le rédacteur du *Kundschafter*.)

— Dites tout hardiment que j'ai deux étoiles en place

d'yeux! répondit Adriana en riant; alors mes paupières seront les nuages qui, de temps en temps, les voilent; quand je pleure, il pleuvra... et mon sourire sera le soleil!

— Je savais que l'esprit sacrifiait tout... répondit Otbert; mais, au moins, je croyais qu'il restait égoïste!

Il y eut un silence. Cette fois le jeune homme regardait sur l'eau. Une gondole passait sous le balcon. Adriana cassa une branche d'un chèvrefeuille qui courait dans les colonnettes, et la jeta adroitement à la tête du gondolier :

— Chante! lui cria-t-elle.

Le gondolier regarda en haut, vit le couple encadré dans la croisée lumineuse du salon, et, prenant bien la chose, il entonna le chant populaire si connu :

Ah! ti voglio bene assai...

Mais il fut brusquement interrompu par la personne qu'il portait, et bien que la gondole eût alors dépassé le palais, on sembla se raviser, la barque retourna, aborda au perron, et y déposa quelqu'un... — Un importun! ne put s'empêcher de dire Adriana, qui songea qu'il lui faudrait aller servir le thé, faire les honneurs...

— Que de fois, reprit-elle, en voyant ces mystérieuses gondoles closes et silencieuses, glisser ainsi sur la lagune, ou disparaître dans les petits canaux, j'aurais voulu savoir qui elles contenaient!

Un jour, j'ai vu ainsi passer la vôtre, dit la jeune fille. N'avez-vous pas à votre service le vieux Timoteo?

— En effet... je passe quelquefois ici. Le vieux triton regrette le palais, et aime à le revoir...

— J'avais pensé à le faire reprendre, car maintenant ma mère a oublié sa colère contre lui... mais puisque vous l'avez...

— Il n'en est pas moins à votre disposition... dit Otbert;

j'en trouverai un autre. Il vous est fort attaché et fort reconnaissant, je ne dois pas vous priver de ses services...

— Nous en reparlerons!... Voyons, maintenant que nous nous connaissons, dites-moi ce qu'il vous semble de la conduite de ma mère à votre égard...

Otbert, mis à son aise, raconta tout ce qu'il put dire de ses pensées, et aussi un peu de ses sensations aux premiers jours de son arrivée à Venise. Il put dans ses explications, souvent excitées par la contessina, laisser percer des pensées d'un ordre qu'il lui eût été difficile de produire en dehors de l'explication demandée. Cette matière fit en outre naître entre eux une foule d'incidents de conversation, qui laissèrent éclater des mots ardemment recueillis, si timidement prononcés qu'ils fussent, ou si adroitement mêlés qu'ils passassent dans le courant des explications ou des objections. Adriana en était à demander à Otbert s'il avait pensé la voir, lorsque le comte le fit prier de passer au palais pour la première fois... mais le jeune homme, qui allait tout franchement parler des soupçons que lui avaient inspirés les agitations de la portière de soie, en fut empêché par l'apparition d'un domestique dans l'embrasure de la fenêtre.

— Monsieur le comte prie mademoiselle de vouloir bien offrir le thé... dit celui-ci.

Adriana se retourna avec dépit et jeta un flamboyant regard dans le salon :

— Ah! cette gondole! dit-elle. Puis elle rentra.

Otbert, resté seul, chercha à son tour quel était le fatal personnage qui était venu lui ravir la phase la plus significative peut-être de cette soirée inespérée : c'était le marquis Durazzo.

— Ah! cet homme! encore cet homme! se dit Otbert, qui, par délicatesse avait évité de parler du marquis dans les explications qu'il venait de donner à la jeune fille.

Il resta sur le balcon à essayer de récapituler tout ce qui venait d'être dit, dans cette soirée printanière. Il redemanda

à chaque brindille des chèvrefeuilles les phrases dont voulait s'assurer sa mémoire, et à chaque fleur souvent balancée jusqu'aux lèvres de la belle jeune fille, tandis qu'elle parlait, les mots les plus doux dont son cœur respirait le souvenir comme un parfum. Puis enfin, il pensa qu'il fallait partir, et s'il avait pu, transporté par des ailes d'aigle, s'envoler de ce balcon, sans franchir le salon où l'attendaient les froides formules de l'étiquette, il eût été le plus heureux des hommes... ou des oiseaux, comme on voudra dire. Mais, faute d'être ainsi transfiguré, Otbert, réduit à la misérable condition de franchir à son départ des escaliers mondains (chose bien décevante, en vérité, pour un homme qui vient d'escalader le ciel et de lire dans les étoiles!), notre héros donc se décida, comprenant qu'Adriana ne reparaîtrait plus sur le balcon, à rentrer au salon, d'où par bonheur il put s'esquiver *à la française*, comme on dit en Italie, c'est-à-dire sans prendre congé. Pourtant, en partant il essuya deux regards : l'un fut comme une flèche amoureuse décochée par le bel arc noir des sourcils de la jeune patricienne... l'autre, la projection sanglante d'un œil enflammé de rage, dardée sur lui par le marquis. A l'un, Otbert ouvrit son cœur ; à l'autre il opposa le bouclier de son dédain.

Quelques jours après on annonça un bal chez une grande dame russe, qui passait l'hiver à Venise. On parlait beaucoup de ce bal, qui devait être fort brillant, et pour lequel il avait été fait des invitations nombreuses. La veille, Otbert se promenant sur la Piazzetta vers le coucher du soleil, aperçut la jeune comtesse Morosini, accompagnée d'une vieille soubrette. Il brûlait du désir de l'approcher, mais n'osait. Celle-ci le sauva de ses hésitations par un petit signe. Il l'accosta. Au reste, c'est une mode vénitienne; les dames sont ainsi escortées de leurs connaissances lorsqu'elles font leurs rares apparitions sur la place Saint-Marc ou sur la Riva.

— Il faut que vous veniez à ce bal demain, dit Morosine.

— Cela pourra pourtant souffrir quelque difficulté, répond en riant le jeune homme, car je ne suis pas invité, et je n connais même ni la comtesse Antolka ni personne qui l'ap proche.

— Vous vous trompez... je dirai au comte Bastiglia qu vous désirez voir une réunion de la société vénitienne, et i vous fera envoyer une invitation... d'ailleurs, il faut bien qu vous y veniez, puisque vous m'invitez pour deux valses...

— Et aussi pour le cotillon? ajouta plaisamment Otbert.

— C'est vrai... pour le cotillon aussi! reprit en souriant la belle fille des doges.

Le lendemain, Otbert reçut pour le bal une invitation à laquelle était jointe la carte de visite du vieux comte. Tout étai donc au mieux à ses yeux! Mais le jeune homme ignorait que cette invitation et l'envoi de cette carte avaient été la cause d'un débat assez soutenu entre la contessina et son beau-père. Il y avait là dedans du Durazzo, lequel, le lendemain de la scène du balcon, avait passé une grande heure tête à tête avec le comte dans son cabinet. Le vieux patricien objectait à sa belle-fille la crainte de déplaire à la comtesse sa femme absente, en faisant ces prévenances et cet accueil à un étranger sans nom, et qu'on ne pouvait aussi légèrement, en échange du prix qu'il avait refusé pour le service rendu, admettre ainsi dans l'intérieur de la famille. Il était évident que ces exagérations étaient venues au vieux comte par les soins du marquis, armé des terreurs que la comtesse inspirait à son insignifiant époux. Quoi qu'il en fût, celui-ci demanda l'invitation de bal, et envoya sa carte. C'était le titre nécessaire à Otbert pour se représenter aux réceptions suivantes du palais; il fut heureux de voir ainsi toute chose régularisée. Le soir, il se rendit au bal.

Suivant son habitude, la comtesse Adriana y parut entière-

ment vêtue de blanc. Elle portait sur du moiré une robe de point d'Angleterre d'un prix fou : une simple épingle de verroterie de *Murano* ressortait dans ses tresses noires, qui, soyeuses et pesantes, s'enroulaient autour de sa tête comme celle de cette vierge un peu mondaine qu'on voit dans l'*Annonciation* de Paul Véronèse, au musée vénitien. Cette parure, à la simplicité de laquelle suppléait l'éclatante beauté de la jeune patricienne, était complétée par un bouquet venu de Florence. C'était pour Venise, la ville sans fleurs, un luxe égal à celui des diamants et des perles dont étaient parées bien des épaules maigres.

Otbert eut ses deux valses. Beaucoup de personnes se demandèrent quel était ce beau jeune homme qui valsait si bien. Chacun inventa sa réponse. La grande dame qui donnait le bal répondit aux questions qu'on lui fit, que le comte Bastiglia le lui avait présenté.

Dans le monde, Adriana remplaçait le petit brouillard de tulle noir qui, au palais, manœuvrait d'habitude si coquettement sur ses épaules, par une écharpe qu'elle laissa glisser sur le siége où Otbert vint chercher sa danseuse, pour s'élancer avec elle dans le tourbillon qu'entraînaient les plus électrisantes valses de Strauss le Viennois. Comment notre amoureux ne devint-il pas fou? On ne sait! L'*esprit des nerfs* le soutint sans doute, et l'empêcha, ivre qu'il était, à tenir dans ses bras une pareille femme, de tomber avec elle et de l'entraîner dans les abîmes fantastiques où s'était engouffrée sa raison. De loin en loin, le marquis Durazzo lui apparaissait comme une ombre, comme un génie fatal traversant son ivresse, comme un corbeau sinistre, ou un nuage mal fait souillant son ciel. Vint l'heure du cotillon, ce dernier soupir des bals. Valsant, dansant, causant, se reposant côte à côte, usant enfin de tous les priviléges de ce genre de plaisir, dans ses figures capricieuses et variées, les deux partenaires se li-

vrèrent si naturellement au bonheur de la fête, que l'attention se concentra plus d'une fois sur eux.

Le lendemain, tout Venise parlait d'un étranger qui avait dansé quatre fois, d'autres dirent six, d'autres dix... avec la jeune comtesse Morosini, et auquel *on supposait* qu'elle avait donné son bouquet en montant dans sa gondole...

Dans la nuit même, le marquis Durazzo partait pour Vienne, après avoir passé deux heures en conférence dans le cabinet du comte Bastiglia.

XI

OMBRE ET SOLEIL.

Dans toute crise d'amour, dans tout grand chagrin, la moindre résolution prise donne du calme.

Otbert quitta son albergo pour prendre un petit appartement qui se trouvait vacant dans un palazzino situé presque en face de la demeure d'Adriana. Le soir de son installation sur le grand canal, il chercha un autre gondolier, le discret Timoteo étant rentré au service de la casa Bastiglia. La jeune comtesse le nommait son rameur particulier, en remplacement du précédent, qui s'était enivré de vin de Chypre un soir que sa maîtresse était en visite au palais Vendramini, et qui avait égaré la gondole à travers une foule de canaux intérieurs.

Le dimanche suivant (c'était, croyons-nous, le surlendemain du bal), Otbert se présenta au palais Bastiglia ; mais il lui fut répondu qu'on ne recevait point. Étonné de cet incident, le jeune homme interrogea Timoteo, qu'il trouva au péristyle,

en se rembarquant, et il apprit que le comte emmenait sa belle-fille à Trévise, pour passer quelques jours dans leurs terres. En effet, le lendemain matin, il vit arriver la gondole, et peu après le vieux comte et la jeune fille s'embarquèrent avec leurs gens. Le soir du bal, il n'était nullement question de cette villégiature, et la chose se décidant depuis, Otbert se flattait qu'Adriana aurait trouvé quelque moyen de le faire prévenir, en lui expliquant les incidents survenus. Elle partit pourtant sans qu'il apprît rien d'elle, et à peine si, en passant, un regard s'élança furtivement vers ses fenêtres. Otbert n'y comprenait rien. Il passa une journée d'un véritable martyr. Ce fut comme une épreuve pour lui faire apprécier jusqu'à quel point il aimait déjà cette femme. Il ne cessa de tout le jour de contempler le balcon du salon, où tous deux ils avaient passé cette heure délicieuse et rapide qui amena tout son bonheur du bal. Une femme de chambre qui, vers le soir, apparut un instant parmi les feuilles des arbustes, le fit tressaillir. La nuit venue, il erra sur la lagune, et se fit montrer le point du continent où était Trévise. A minuit seulement, il rentra et se remit à sa fenêtre, regardant le ciel tout constellé d'étoiles, cherchant celles qu'Adriana avait regardées avec lui, le soir où il avait voulu y épeler son nom. Ensuite, de même qu'on épanche goutte à goutte d'un flacon d'or quelque parfum précieux, il évoqua un à un de son cœur tous les mots obligeants, familiers, tendres même, croyons-nous, que la jeune fille lui avait dits ou murmurés, durant ce bal enivrant. Il chercha à peser, à analyser ces mots pour s'assurer s'il ne s'en était pas exagéré la valeur, la portée; s'il n'en avait pas aveuglément forcé l'interprétation au gré de ses désirs. Alors la lettre de Bruschall lui revint en mémoire, et il voulut la revoir. Il la tenait depuis assez longtemps déployée, sans pouvoir trouver le courage nécessaire pour la relire, dans le combat que se livraient ses idées,

lorsqu'on frappa vigoureusement à la porte d'eau du palazzino.

— *Padron mio!* cria une voix bien connue qui s'élevait du canal, sous la fenêtre restée ouverte, *Padrone, son quà!*

— C'est toi, Timoteo?... dit Otbert en s'élançant à la fenêtre.

— *Per ubbidirla!* j'apporte quelque chose pour votre seigneurie... et j'espère qu'elle me fera donner un bon verre de vin!

Un moment après, Otbert tenait entre ses mains un petit pli qu'il n'eût pas échangé contre un brevet de demi-dieu!

— Va-t'en dormir, Timoteo!... demain tu viendras... Va-t'en! va-t'en!

— Ah! signor mio! fit le bonhomme, j'ai ramé depuis Mestre sans m'arrêter! La signora contessina m'avait dit... mais je ne dois pas parler...

— Tu me diras cela demain... oui, demain... mais, pour Dieu, va-t'en!... j'ai besoin d'être seul.

— *Per ubbidirla!* je vais au palais d'abord me refaire un peu à l'office, et puis ensuite...

Et comme le vieux bavard n'en finissait pas assez vite au gré de son ancien maître, celui-ci le prit par les épaules et le poussa assez rudement hors de la chambre. Après quoi, il se jeta dans un fauteuil, portant ses deux mains sur sa poitrine, qui semblait devoir s'ouvrir aux battements précipités de son cœur.

—Elle m'écrit!... c'est d'elle!... s'écria-t-il enfin, après s'être un peu remis de l'extrême agitation qu'avait jetée dans tout son être l'arrivée inattendue du messager nocturne.

Et il prit la petite lettre, qu'il palpa en tremblant comme s'il eût craint que ce ne fût une chose chimérique, un fantôme de lettre prêt à disparaître, à s'anéantir enfin au premier examen sérieux... C'était pourtant le pli le plus gracieux qui pût venir, à minuit, trouver un beau jeune homme

amoureux... et désespéré, ce qui va presque toujours ensemble. Otbert n'osait ouvrir... ses doigts, comme s'ils eussent été doués en ce moment du sens le plus subtil que le toucher puisse acquérir, se jouaient presque voluptueusement sur la surface satinée de cette feuille pliée par la belle jeune fille. Les yeux demi-clos, Otbert croyait presser la main qui avait tracé les lignes encore inconnues, et défendues par le petit cachet de cire bleue portant une devise en caractères orientaux. En ce moment une bouffée de parfum lui monta au visage... c'était le parfum préféré de la jeune comtesse... un mélange de sandal et de myrrhe qui allait aux idées... Otbert se crut encore au bal, tenant sa belle valseuse par la main, et la respirant à plein cœur...

Pourtant, les bougies s'étaient trouvées éteintes par une brise entrée du dehors. L'amoureux, rappelé à lui-même, se dressa comme en sursaut du fauteuil où il était tombé.

— Était-ce un rêve?... s'écria-t-il, ah! pourquoi le réveil alors?...

Mais aux vagues clartés du ciel qui pénétraient dans sa chambre, il distingua la lettre blanchâtre glissée sur le parquet...

— Non! non! ce n'est point un rêve!... Elle m'a écrit... cette lettre vient d'elle... d'Adriana... C'est donc vrai, mon bonheur?

Et il la ramassa palpitant, doutant presque encore.... comme Darnley, cette nuit où Marie Stuart laissa glisser dans l'ombre son premier billet...

Otbert ralluma les bougies, et plein d'espoir et de crainte à la fois, il déchira le vélin autour du mystérieux cachet, et voici ce qu'il lut :

Deux lignes à la hâte pour qu'elles partent ce soir même : Je vous renvoie Timoteo... — Faites-vous vite enseigner à ramer... — Je pense à vous... — Au revoir... car je le veux.

Il y avait littéralement deux lignes. Mais chacune d'elles était une énigme, et tout amoureux qu'il fût, Otbert n'était pas Œdipe. Il resta à la fois charmé de tout ce que sous-entendait ce billet, et désolé, et peut-être même un peu humilié de ne rien comprendre à ce qui y était dit...

— Que j'apprenne à ramer ! se répéta-t-il.

Puis, lorsqu'il fut las de retourner en tous sens ce peu de mots, sans en pouvoir découvrir la pensée, il passa à l'expression dernière du laconique billet, et ici son cœur fut plus heureux que là son intelligence. Il rêva longtemps tout éveillé sur ce que promettait d'inespéré, bien que d'incompris, cette démarche de la belle jeune fille, et il s'écria avec une sorte d'enthousiasme qui n'eût pas laissé que d'avoir son côté comique, par l'expression vulgaire qui découlait de tous ces hauts et poétiques sentiments :

— Eh bien, j'apprendrai à ramer ; je me ferai Castellano... Nicolotto, si elle le dit, et sans demander pourquoi !... Je crois même que je me ferai triton pour obéir à cette sirène !

En poursuivant dans l'ordre d'enchaînement les images qui découlaient de son zèle obéissant et de son amour, Otbert eût pu ajouter aussi qu'il se fût volontiers fait fleuve pour mêler ses eaux à celles de cette rivière, car il était prêt à tout. Ne vous semble-t-il pas le voir taillé dans la pierre, et couché sur le flanc, le coude appuyé sur une urne, représentant le Pô ou le Tessin, en face de la belle patricienne épanchant une eau de marbre sous l'allégorique figure de la Brenta, la rivière vénète !

Le lendemain de grand matin, notre héros envoya chercher le discret Timoteo.

— Ah ! padron mio ! s'écria le digne Castellano, cette nuit vous me chassiez, mais il paraît que le soleil vous rend moins farouche... *son quà per ubbidirla !*

— Que t'a dit la contessina en te remettant ce billet, vieux congre ?

— Ce qu'elle m'a dit?... Ah! il faut être discret, quand on a le bonheur de servir une bonne maîtresse! une Morosini! de ces fameux Morosini qui...

— Laisse là ses ancêtres, et parle-moi d'elle! interrompit Otbert; que t'a-t-elle dit?

— *Ma... benedetto da Dio e dalla Madonna santissima!* dois-je ainsi révéler ce que me confie ma maîtresse? reprit le bonhomme d'un ton presque attendri; elle m'a dit de vous apporter ce papier... voilà ce qu'elle m'a dit...

— La belle chose que tu m'apprends là, vieux sournois... la contessina m'écrit que tu me diras le reste...

— Dit-elle cela?... Mais d'ailleurs je vous ai tout raconté hier au soir, cette nuit... je ne sais plus quand!... C'est vous, padron mio, qui ne voulez rien entendre... Ma commission est faite... vous avez la lettre... il faut être discret!

— Mais encore une fois, puisque ta maîtresse m'écrit que tu dois tout m'apprendre!

— Moi, je ne sais qu'une chose, reprit le bonhomme d'un air obstiné et malin, c'est que l'on ne doit rien répéter de ce que disent les maîtres.

Otbert pensa que le prudent gondolier, enchanté d'être rentré au palais, tiendrait désormais à la lettre ses protestations de discrétion si équivoques du temps de son dépit, et que poussant la prudence jusqu'à la bêtise, il ne desserrerait plus les dents, même sur des banalités.

—Je suis d'avis avec toi qu'il est mal de *répéter* ce que disent les bons maîtres... reprit Otbert; mais *répéter*, entends-tu bien?

— *Per ubbidirla!*... j'entends bien, il ne faut pas répéter...

— D'accord! mais *dire* ce n'est pas *répéter*... or, la contessina m'écrit que tu me *diras*... tu comprends la différence : si tu me le disais une seconde fois, ce serait répéter... alors, ce serait en effet très-mal!

Timoteo réfléchit profondément, pour saisir ces distinctions

un peu subtiles. Au fait! pensa-t-il, ma maîtresse s'est expliquée ainsi : Tu diras à M. Otbert ceci et cela... or, il me semble que ce n'est pas manquer à la discrétion ni à mes devoirs que de... Je ne répéterai rien, voilà tout! La place est bonne : le vin vicentin à discrétion à l'office; attention, vieux Timoteo ! ne va pas te compromettre !... Hum ! c'est rude le traguet l'hiver! le goudron pour la gondole enlève tout le profit ! marmotta-t-il.

— Il paraît décidément que tu ne veux pas obéir à ta maîtresse ? reprit Otbert, impatienté de l'hésitation du circonspect Castellano. En ce cas, je vais te donner sur-le-champ ma réponse, dans laquelle je la prierai de te renvoyer immédiatement de son service... tu seras libre ensuite de faire le discret tout à ton aise, et même de ne pas te répéter à toi-même que tu n'es plus au service du palais Bastiglia... Allons! je vais faire ma lettre... apprête-toi à partir !

— *Per il sacro divino bambino !* mon bon maître, n'allez pas faire une chose comme cela! s'écria Timoteo tout alarmé, et croisant les mains en s'agenouillant presque. Puisque vous me dites que je dois tout vous raconter, je suis bien sûr qu'*un galantuomo come voi siete* n'ira pas me trahir!

— Trêve de nouvelles phrases... ou j'écris! reprit Otbert, qui s'était approché de sa table aux papiers.

— Non, non! n'écrivez pas, padron mio, je raconte tout!... Alors donc, la signora me dit : Mon brave Timoteo! tu vas me prouver que tu m'es reconnaissant de t'avoir fait rentrer au palais, et tu vas t'en retourner à Venise... — Pour vous prouver ça, signora contessina, lui dis-je, je m'en irais à Candie, où vos aïeux sont devenus si fameux! Ça flatta la padronina, et elle me sourit à me faire tomber à genoux comme devant la Madonna! — C'est bien ! dit-elle alors; va-t'en à Venise porter cette lettre à M. Otbert, et tu resteras à ses ordres... il aura besoin de toi... Tu manies toujours bien la

rame, n'est-ce pas? me dit-elle. — Comme vous la parole, padronina! — C'est bien! reprit-elle; tu diras en outre à ton ancien maître que je n'ai su qu'au moment même notre départ pour Trévise, et que je n'ai pas cru prudent de m'y opposer... Après ça, elle m'a fait donner une bouteille de vin pour ma route, et je suis parti!... Voilà tout, padron mio! *ma per la santissima Vergine*... ne me trahissez pas! Je connais mes devoirs... je sais toute la discrétion qu'on doit à ses maîtres... Faites comme si je ne vous avais rien dit... Notez bien que je n'ai pas répété.

— Tu peux rester tranquille... Mais, à présent, que sais-tu de ce brusque voyage? Combien durera-t-il?

— Oh! pour cela, je peux librement dire tout ce que je sais; car, comme ce n'est plus la padronina qui me l'a dit... je n'ai plus peur d'être indiscret... Ce sont des choses qu'on racontait à l'office, pour lors je peux parler!

— Eh bien! que disait-on?

— On disait que le lendemain du bal chez cette comtesse russe, le marquis Durazzo était venu au palais, et qu'il était resté deux bonnes heures avec le comte, et Giovanni, qui se trouvait à épousseter les meubles dans une des salles, a entendu le vieux, quand il reconduisait l'autre, lui dire : « Je vous approuve, mon cher marquis... partez! partez ce soir même pour tout apprendre à la comtesse... mais sans trop accuser ma belle-fille cependant! Dites bien à la comtesse que je n'ai aucun crédit sur l'esprit de sa fille; seulement, je suis très-décidé, quoi qu'elle dise, à l'emmener à la campagne... Je vous promets, mon cher marquis, que demain nous ne coucherons pas à Venise... Allons, adieu! adieu! Ramenez vite la comtesse, nous avons besoin d'elle ici! » Vous comprenez, padron mio, que tout cela je puis le dire et le répéter même tant que je veux, car ce n'est point ma maîtresse qui me l'a confié... donc...

— J'apprécie ta délicatesse, Timoteo! Tu es un serviteur sûr et fidèle... Continue sans remords, mon ami !

— Alors, il paraît que jusqu'au lendemain le vieux fourbe de comte n'a rien dit. Mais pourtant on faisait des préparatifs; la contessina, qui avait l'air très-préoccupé, très-distrait, à ce que disait sa femme de chambre, ne voyait rien. Hier seulement, de bon matin, le comte fit prier sa belle-fille de se tenir prête à l'accompagner pour une excursion à Camporeale. La femme de chambre nous a rapporté qu'elle se mit dans une colère épouvantable, en disant que, sa mère absente, personne n'avait de droit sur elle pour la faire partir. Mais le comte vint lui assurer que c'était pour deux jours, alors elle n'a plus rien dit : nous sommes partis. Ce n'a été qu'en arrivant à Trévise que la contessina a su que l'intention de son beau-père était de rester hors de Venise jusqu'au retour de la comtesse... Aussitôt elle m'a fait appeler, m'a dit ce que je vous ai rapporté... Vous ne me trahirez pas, padron mio, et voilà toute l'histoire.

Ce récit suffit pour éclairer notre héros sur la vraie situation des choses. Il était évident que le bal avait causé tous ces incidents. Le monde avait parlé, amplifié, exagéré comme de raison, et le marquis Durazzo, en particulier, s'était vu vivement compromis, soit dans son amour-propre, soit dans l'objet mal défini encore de ses prétentions ou de ses espérances. Connaissant le peu de crédit du comte Bastiglia sur l'esprit et sur la résolution de sa belle-fille, le Dalmate avait sur-le-champ jugé qu'il n'y avait que la prompte présence de la comtesse qui pût avoir une influence efficace sur la marche alarmante des choses, et au lieu de s'en rapporter à la lettre, d'un effet incertain, qu'aurait écrite le comte, il était parti lui-même, afin de mieux influencer la vieille patricienne dans le sens nécessaire pour que son retour fût le signal de quelque mesure éclatante et décisive.

Tout cela compris, Otbert n'eût pas manqué de se laisser aller à de grandes et douloureuses inquiétudes sur l'avenir de son amour, si le laconique billet d'Adriana n'avait confirmé en son cœur les espérances récemment conçues. — *Je pense à vous. — Au revoir, car je le veux !* écrivait-elle. Ce qu'Otbert avait déjà pu juger du caractère de la jeune patricienne, ce qu'avait dit le comte à Durazzo en l'approuvant dans son départ, tout contribuait à persuader le jeune homme que ce *je le veux* avait une force suffisante pour lutter contre tout obstacle de son entourage. L'imagination ardente d'Otbert ne put que contribuer à augmenter sa confiance dans un avenir amoureux, contre lequel se dressaient déjà pourtant tous les obstacles que peut rassembler le monde. Mais il n'avait pas assez vécu au sein de la société, de ses préjugés, des fausses convenances et des règles mondaines, pour pouvoir apprécier vers quel étrange abîme il s'avançait, et pour lui tout se résumait en celle dont il faisait le texte charmant de ses espérances et de ses désirs. Aimé d'Adriana, il ne songeait guère à toutes ces entraves qui sont comme les broussailles qui entourent la fleur, et il lui semblait que l'amour échangé avec cette femme les emportait tous deux si haut dans une vie à part et sublime, que nul souffle empesté de la terre ne pourrait arriver jusqu'à eux!

Le soir il appela Timoteo.

— Tu vas m'apprendre à conduire une gondole, mon brave, lui dit-il.

— C'est donc ce que la padronina voulait dire ? répondit le digne Castellano. Hum ! signor mio... ce n'est pas si facile... Le fils de Gianjacopo, mon camarade au traguet de la Piazzetta, est devenu, à ce qu'on dit, un bon avocat... et pourtant jamais il n'avait pu se tenir en équilibre derrière son felze... et il a été obligé de choisir un autre état !

— Nous essayerons toujours, honnête fils des lagunes...

N'es-tu pas un des plus redoutables adversaires des Nicolotti? N'as-tu pas deux fois, dans ta jeunesse, gagné à la regata la bannière jaune et le petit porc en bas âge?

— *Per ubbidirla!* mon père était un *Bucentaurien!* reprit Timoteo avec un certain air d'orgueil, j'ai de la race!

— Alors tu m'inoculeras ton art... et je tâcherai de te faire honneur!

— Je ferai aussi de mon mieux, padron mio... mais est-ce parmi les Nicolotti ou les Castellani que vous porterez la rame? J'ose espérer que le béret rouge seul vous flatte, et que saint Nicolo s'arrangera comme il pourra en cas que je réussisse à faire un bon élève?... Avec quatre ou cinq ans de patience, je puis croire...

— Je te promets de ne pas aller grossir de mon talent les rangs ennemis, ou rivaux plutôt, dois-je dire; et pour reconnaître l'état de mes dispositions, nous commencerons ce soir sur le canal de la Giudecca...

— *Per ubbidirla!* je vais préparer les deux gondoles... L'eau est encore un peu fraîche pour les plongeons... mais monsieur pensera à mademoiselle, et ça le séchera... car je savais bien, moi, pourquoi je venais ici!... Mais je ne devrais rien dire, car le gondolier vénitien est le tombeau des secrets!

Otbert passa huit jours absolument livré à son apprentissage nautique. Il maintint beaucoup mieux son équilibre sur le banc élevé de la fragile embarcation, que ne l'avait prédit ou cru son important professeur. Le vieux Timoteo ne laissait pas que d'être secrètement un peu contrarié de voir un profane s'initier si facilement aux mystères de son art. Pour le consoler, Otbert lui confia qu'il avait souvent fait le batelier sur un lac imaginaire qu'il plaça porte à porte de sa maison natale. Aussi le gondolier émérite, à chaque beau coup d'aviron de son élève, s'écriait-il pour se consoler :

— On voit bien, padron mio, que vous avez longtemps ma-

nié la rame! Croyez bien que sans cela il vous eût fallu des années avant que d'en arriver à faire ainsi tourner la pelle dans l'entaille du minot, afin que le vent n'y ait pas de prise... Néanmoins, c'est toujours très-extraordinaire! Vous devriez tomber à l'eau au moins toutes les deux minutes, et il a fallu que vous fussiez né avec de fameuses dispositions... Le fils de mon camarade du traghetto de la Piazzetta, Gianjacopo, qui, à présent fait l'avocat, a vainement voulu, etc.

Au bout de quinze jours, l'élève ramait pendant près d'un quart d'heure sans désemparer, et ne tombait pas du tout. Timoteo, toujours choqué dans son amour-propre de métier, ressassait toujours ses phrases : « On voit bien que sur ce lac, etc.; » et aussi : « Le fils de Gianjacopo, etc. » Bientôt notre héros fut de force, lorsque le temps était calme, à aller jusqu'au Lido, ramant côte à côte avec son professeur, sans trop de désavantage.

Les choses en étaient à ce point, et, on le pense bien, Otbert ne laissait pas faire moins de chemin à son imagination qu'à sa gondole, lorsqu'un soir, en rentrant d'une excursion à Murano, excursion pendant le retour de laquelle il avait gagné de trois longueurs de barque Timoteo furieux, Otbert, en passant devant le palais Bastiglia, vit tout le premier étage éclairé.

En entrant chez lui, il trouva deux lettres.

XII

LA COMTESSE BASTIGLIA.

L'orgueil de caste prend souvent rang parmi les passions les plus effrénées; il en a tout l'aveuglement, la dureté et l'égoïsme.
P. L. COURIER.

L'une des deux lettres était de Bruschall. Otbert la posa respectueusement, sans l'ouvrir, dans un tiroir, et ferma le tiroir.

— A quoi bon? se dit-il, je sais ce qu'il me dit... Il a raison, moi j'ai tort, et pourtant je suis bien décidé à ce que, pour le moment, nous restions chacun dans notre rôle.

Étrange rapprochement! la seconde lettre était d'Adriana!

Il existe, au dire des naturalistes, certains aloès qui, longtemps comprimés et étiolés, conquièrent, à un instant donné, à un moment venu, tout l'arriéré de leur puissance végétative; en un jour ils croissent de plusieurs pieds, et des fleurs éclatent où la veille on n'apercevait que des corymbes. La fille des Morosini était comme cet aloès. Longtemps refoulées en elle, sa volonté et sa résolution éclataient enfin au premier jour de soleil que l'amour avait fait lever sur sa vie.

En effet, le moment était venu où Adriana allait prouver qu'elle aussi, malgré le calme apparent de sa nature, était une Morosini, une Vénitienne de race. Avant donc de livrer au lecteur la lettre qu'Otbert trouva chez lui en même temps que celle du digne Bruschall, racontons ce qui s'était passé la veille à la villa voisine de Trévise, où le comte Bastiglia avait emmené sa belle-fille.

La comtesse était arrivée de Vienne. Là, elle avait vu plusieurs fois les ministres et obtenu une audience de l'empereur. Celui-ci s'était montré fort gracieux pour la noble Vénitienne, et lui avait formellement promis de faire entériner les lettres patentes qui feraient sa fille comtesse *de son chef*, à la condition seulement que le choix de l'époux qui serait appelé à prendre de la jeune patricienne le nom illustre des Morosini serait soumis à son approbation... Sa Majesté daignant signer au contrat de mariage. Il est probable que, par cette légère condition, l'empereur se réservait de faire entrer dans quelque famille autrichienne le nom fameux tombé en quenouille...

La comtesse se croyait donc maîtresse de la victoire, car l'homme dont elle comptait présenter le nom à la sanction impériale, était le marquis Durazzo. La noble dame en était là de sa négociation lorsque le Dalmate tomba inopinément un matin à son hôtel, arrivant expressément pour lui raconter les plus étranges histoires...

La comtesse Bastiglia, on l'a déjà fait connaître, ne s'était jamais montrée pour sa fille ni une Niobé, ni une Antigone, ni une Cornélia. Pourtant son orgueil de mère et de Morosini était si grand, que tout en ayant déshérité celle-ci de toute tendresse, et presque de tous soins d'enfance, elle comptait alors aussi fermement sur son obéissance que sur celle d'un esclave dont la chair eût été sa propriété. A grand'-peine eût-elle supposé que sa fille ne l'aimait pas à la folie, et à coup sûr comptait-elle sur son très-profond respect et sa soumission aveugle. Autrefois, placée entre son fils et cette fille dédaignée, comme la fable nous représente Jupiter entre Hercule et Hélène, la vieille comtesse, de même que ce père olympien qui reporta toute sa tendresse sur le fils d'Alcmène, eût volontiers privé l'Hélène vénitienne de son avenir de déesse pour mieux assurer l'immortalité de son fils. Mais les

Morosini n'étaient immortels que de nom, et le comte Alvis mort, la vieille comtesse Faustina dut bien, dans son orgueil toujours vivant, chercher à utiliser le mieux possible la fille qui seule lui restait. On connaît le projet hardi qu'elle conçut dans ce but, et nous venons de dire quel accueil la cour de Vienne, qui peut-être avait ses motifs pour cela, avait fait à ce projet. La mère d'Adriana revenait donc à Venise, avec le dessein de hâter le plus possible la conclusion de cette grave affaire, ne prêtant pas aux alarmes du Dalmate une attention aussi grande que peut-être le méritait la chose. Cette femme pouvait-elle admettre que sa fille, l'esclave de ses volontés, une Morosini, d'ailleurs, pût s'intéresser à un jeune aventurier bon à renvoyer avec quelques sacs d'écus en plus que ce qui lui avait été donné d'abord? Elle dit au marquis qu'il était fou de s'effrayer de pareille chose, et ne voulut prendre nul souci de ce qui s'était passé au bal.

— Ce jeune homme est Allemand, je crois, et il valse bien, sans doute, dit-elle; ma fille aime la valse, et elle se sera servie de cet étranger comme d'une machine à valser, et rien autre! Vous n'avez pas le sens commun, marquis, de vous alarmer de pareilles vétilles... Une Morosini! y pensez-vous? Et d'ailleurs, n'est-ce pas ma fille?

Le Durazzo n'en persistait pas moins à voir les choses bien plus sérieusement.

— En supposant que l'Allemand ne fût qu'une *machine à valser* au bal, se dit-il, n'était-ce aussi qu'une *machine à conversation* dans dix autres circonstances, et surtout le soir de la scène du balcon, alors que je les surveillais avec ma lorgnette, de dedans ma gondole?

Le marquis avait grandement raison de s'épouvanter, lui qui, depuis longtemps, devinait que cette apparence de calme et de résignation n'était chez la jeune patricienne qu'un inquiétant sommeil de son ardente nature. Mais la comtesse,

l'altière fille des princes de Venise, qui n'avait même jamais songé que sa fille pût prétendre à concevoir l'ombre d'une volonté, pouvait-elle accepter ainsi les alarmes de son protégé, elle dont l'orgueil et la présomption eussent fourni des arguments à Tertullien lui-même ?

Le soir de son arrivée à la villa Camporeale, la comtesse fit appeler sa fille dans son appartement. Voici en résumé ce qui fut dit entre ces deux femmes, qui, de leur vie, n'avaient eu conversation ni si longue ni si sérieuse.

— Ma fille, vous avez vingt ans. Excepté, bien entendu, une de vos aïeules, la sainte abbesse de Santo-Zaccaria, Agostina Morosini, qui fut l'amie du pape Benoît III, au neuvième siècle, toutes les filles de votre nom étaient mariées à votre âge. Celle que la république daigna accorder en mariage à un roi de Hongrie, fut fiancée à douze ans. Une Constance Morosini portait à quatorze la couronne de Servie ; moi, j'en avais quinze à peine lorsque j'épousai votre père... il est donc temps, puisque vous avez vingt ans passés, que je songe à vous établir.

Pendant que sa mère, assise dans un large fauteuil, lui exposait cette préface d'un thème dont le dénoûment était prévu, Adriana se tenait debout, le dos appuyé contre un balcon ouvert sur le jardin ; elle jouait avec une fleur que tantôt elle respirait, tantôt elle effeuillait, tout cela de l'air le plus paisible et le plus résigné du monde.

La comtesse ne voyait dans tout ceci que la fille debout devant la mère assise ; elle continua :

— L'immense malheur qui a frappé notre maison, en lui enlevant son chef futur, semblait condamner à s'éteindre le nom à jamais illustre des Morosini ; vous seule restiez, ma fille... et Dieu n'avait pas permis que je pusse vous donner à un des nôtres, comme on le fit pour moi, à la plus grande gloire de la pureté du sang dogal qui coule dans vos veines.

Pourtant notre nom, ce nom que répètent encore les écho de la Morée, et qui est écrit en lettres d'or sur un arc d triomphe au palais ducal, ne devait pas s'éteindre ainsi dar les funérailles de votre malheureux frère... Nos ancêtres or nommé les premiers consuls de Rialte en l'an 400 de l'èr chrétienne... il ne faut jamais l'oublier ! Domenico Morosin le premier doge de notre famille, date de 1148... Depuis nous eûmes Marino en 1249, Michel en 1382, et enfin l'im mortel Francesco, surnommé le Péloponésiaque, en 1688.. Vous savez tout cela comme moi, ma fille ; vous savez auss que si nos aïeux ont porté le *corno* des princes de Venise nos aïeules aussi ont eu leur part dans les suprêmes hon neurs. En outre de l'amie du pape Benoît III, laquelle brod de ses saintes mains cette coiffure enrichie de pierreries qu devait bientôt servir de couronne aux descendants de sa noble race, trois des nôtres ont porté des diadèmes étrangers, e deux ont eu leur corno de dogaresse et leur Bucentaure... Nos tableaux de famille vous ont appris tout cela, et vous savez aussi que notre écusson a brillé au front de plus de vingt palais à Venise !

La comtesse Faustina fut obligée de s'arrêter un moment. Son émotion de patricienne était si grande à évoquer tous ces magnifiques souvenirs d'orgueil, que, de même qu'en circon- stance à peu près pareille, s'évanouit la landgrave du drame de Schiller, Adriana crut que sa mère allait étouffer. Elle passait à tout moment la main sur son front, comme pour en soulever le poids écrasant de toutes ces couronnes et de tous ces bonnets ducaux. On fût venu en ce moment lui an- noncer un descendant authentique de l'empereur César Auguste, ou, mieux encore, de quelque archonte de la pre- mière olympiade grecque, qu'elle eût fait faire anti- chambre !

La vieille comtesse se remit pourtant ; elle but, comme une

simple mortelle, une eau de limon glacée, que lui apporta un valet, et reprit :

— Dieu, en m'inspirant, n'a pas voulu qu'un aussi beau nom pérît. Il m'a éclairée, il m'a démontré ce qui me restait à faire pour relever notre écu, qui semblait réduit à ne plus figurer que sur des tombeaux.. J'ai été trouver l'empereur... En voyant une Morosini l'implorer, il a été plein de bonté, et m'a beaucoup promis. C'est donc désormais sur vous, ma fille, que vont reposer les destinées de notre nom... Vous allez être *comtesse Morosini*, non pas simplement comme l'entendent l'usage et la galanterie italienne, qui accordent aux jeunes personnes qui ne sont rien le titre de la famille... mais bien formellement et authentiquement. Vous allez être comtesse de votre chef, c'est-à-dire qu'en ce moment les gens de loi s'occupent déjà de dresser l'acte relatif à notre grande terre de Camporeale, laquelle, érigée en comté, vous sera donnée en dot avec investiture personnelle du fief, ainsi que le nom maternel transmissible par vous, avec vos armes et vos honneurs. L'empereur signera au contrat, Sa Majesté devant approuver le choix de celui que j'ai choisi pour entrer dans notre famille et pour porter notre nom... J'ai, en outre, tout lieu d'espérer que notre gracieux souverain vous fera, comme je le suis moi-même, *dame de la Croix étoilée*.

La comtesse en ce moment regarda sa fille, pensant que l'énumération de tout ce bonheur aristocratique allait la faire tomber à ses genoux pour les embrasser avec respect et reconnaissance; mais elle vit avec étonnement Morosine qui respirait tranquillement sa fleur... comme si on ne lui eût parlé que d'un accroc de dentelle! Cette fleur, dans sa couleur de pourpre sombre (nuance de *l'obstination*, suivant le langage symbolique des fleurs), semblait le parti pris, la résolution ainsi matérialisée de la jeune fille, qu'elle respirait à pleines narines pour s'en enivrer et s'affermir

dans l'orage qu'elle prévoyait devoir éclater bientôt...

— Eh bien ! Adriana... n'êtes-vous pas flattée du rôle que vous êtes appelée à jouer dans le monde ? dit la comtesse, qui commençait à s'étonner de cette flegmatique attitude.

— J'attends qu'il vous plaise de conclure, ma mère... répondit la jeune fille sans lever les yeux.

— Ma fille est une niaise, pensa la comtesse aveuglée. Elle reprit :

— La conclusion est celle-ci, mademoiselle... Nous avons... ou plutôt j'ai fait un choix pour vous. Celui que je vous destine est jeune et beau... c'est assez pour qu'il vous plaise : à mes yeux, il a les autres titres nécessaires à l'honneur qui l'attend. Il va sur-le-champ s'occuper de ses papiers de famille, et nous les enverrons à la sanction impériale ; vous avez deviné sûrement quel est l'homme...

— Si votre choix est fait, ma mère... le mien l'est aussi ! interrompit la jeune fille, qui voulait éviter de s'entendre nommer Durazzo. Depuis longtemps déjà j'avais pénétré vos intentions, et de mon côté j'avais en secret conçu mes plans de bonheur. J'aime, et...

— C'est bien, ma fille, ma très-chère fille, exclama la vieille patricienne, qui se méprenait sur le sens des paroles de la contessina, et qui trouvait tout naturel que le beau marquis, le seul homme qui fût assidu au palais Bastiglia, eût plu à une jeune fille chez laquelle rien n'avait pu faire supposer que résidassent ni caractère, ni supériorité d'esprit.

— Mais, ma mère... reprit Adriana, qui vit l'erreur dans laquelle tombait la comtesse, je ne puis croire que celui que j'aime...

— Il sera votre époux ! interrompit, en se levant du fauteuil où elle avait trôné, la fière descendante des doges et des dogaresses ; je vais de ce pas même tout activer pour la pro-

chaine solution de cette grave et heureuse affaire... — Qu'on aille prévenir le marquis Durazzo que j'ai à lui parler ! ajouta-t-elle en s'adressant à un valet qu'elle avait sonné en se levant. — Je suis contente de vous, Adriana !... Vous serez, comme moi, *dame de la Croix étoilée*... Cette brillante décoration fait bien dans une toilette de bal sur une jeune poitrine... Allons, je vous laisse à vos émotions... Demain nous recauserons... Vous voyez que j'ai tout fait pour votre bonheur !

Et ce disant, la comtesse sortit du salon sans qu'Adriana eût le courage d'essayer encore de la retenir...

Il faut bien le dire, la pauvre fille avait reculé ici devant la foudre qu'un mot qu'elle avait presque résolu de prononcer devait faire crouler sur sa tête. Elle avait essayé de se faire comprendre, et la comtesse, dans son aveuglement de mère, dans sa présomption de patricienne, n'avait pas voulu entendre. Bien décidée à n'être ni fausse ni pusillanime dans cette crise, elle avait vu sa préméditation échouer dans une équivoque. Pourtant, avec ce qu'on sait ou ce qu'on apprend d'elle, Adriana n'aurait pas hésité à prononcer le mot qui annulait toute possibilité d'erreur, si la nature n'eût un moment parlé dans son sein de fille. Cette femme, qui ne peut nous paraître, à nous, qu'exagérée et presque ridicule, après tout, c'était sa mère ! Sans doute Adriana ne professait pas un amour immense pour celle qui avait privé son enfance de caresses, et de bienveillance sa première jeunesse ; mais pourtant elle la respectait et l'honorait. La vieille patricienne avait mis tant d'enthousiasme et de bonne foi dans toute la première partie de son discours à sa fille, que celle-ci avait senti que des convictions pareilles, un si grand orgueil du nom, n'avaient pu se développer que par le concours des plus nobles instincts, qui, absorbant momentanément tous les autres sentiments, finiraient par rendre le cœur de la mère

à la patricienne, le jour où ses inquiétudes de postérité cesseraient et que la dernière Morosini serait mère à son tour. Adriana crut donc que le sort conspirait contre son aveu, et elle avait laissé sortir sa mère avec son erreur. Pourtant cette journée-là avança plus les affaires d'Otbert que ne l'eussent fait trois mois d'amour contemplatif. Le péril de la situation sembla diminuer tout remords dans cette âme exaltée, et la conséquence de cette crise fut de décider Adriana à écrire à Otbert le billet suivant, c'est-à-dire celui qu'il trouva chez lui en même temps que la lettre non ouverte de Bruschall, le soir où notre rameur, revenant de Murano, vit au palais Bastiglia des lumières qui lui révélèrent le retour de ses maîtres.

La jeune patricienne s'exprimait ainsi :

« Ma mère est arrivée de Vienne avec des projets qui me combleraient d'effroi si je n'étais depuis longtemps formellement décidée à résister à tout ce qui s'opposera à mon bonheur tel que je l'ai rêvé. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible même, que vous vous présentassiez au palais. Il a été fait sur votre compte des histoires absurdes, qu'il faut laisser passer. Pourtant, comme je désire vous voir, le moment est venu d'utiliser le talent que vous avez dû acquérir. Trouvez-vous donc demain au commencement de la nuit, équipé en gondolier, sur le canal de la Giudecca, auprès du palais Giustiniani... En attendant, renvoyez le vieux Timoteo au palais. — *A rivederci !* »

— Pourquoi hésiterais-je ? s'était dit Morosine, en cachetant ce billet. Est-ce que tout ce qui se passe en moi ne me dit pas que c'est lui que j'aime ?... Qui s'occupera de mon bonheur, si ce n'est moi ? Tout autour de moi ne conspire-t-il pas contre ce bonheur ? Ceux que Dieu m'avait donnés pour m'aimer et me protéger contre les chagrins, ne voient en moi qu'un instrument d'orgueil et de vanité... D'autres me

convoitent comme on fait d'une spéculation lucrative! J'ai été offerte à prix d'argent, comme une fille idiote ou infirme, à toute la jeunesse patricienne de mon pays, et personne n'a voulu, pour l'amour de moi, se soumettre aux conditions rêvées par ma mère... Ne suis-je pas assez humiliée ainsi, malgré tout l'orgueil de ce nom que je porte ? Et que m'importent à moi ce nom et ce rang, qui, après avoir répandu l'indifférence et le dédain sur mon enfance, viendraient aujourd'hui jeter le reste de ma vie aux mains d'un homme sans dignité, spéculant sur ma fortune et sur les avantages futurs de mon alliance ?...

Et Adriana s'étant fait tous les raisonnements qui découlent de cet exposé rapide, elle avait envoyé sa lettre à Otbert sans hésitation.

On juge quelle joie ce fut pour celui-ci, d'apprendre que l'arrivée de l'altière et inflexible comtesse Bastiglia ne le priverait pas de revoir celle qu'il aimait plus qu'il ne se l'était encore avoué à lui-même. La vraie pierre de touche d'une passion, c'est l'absence et l'obstacle. Otbert ne se connaissait pas encore bien, faute d'avoir trouvé la lutte pour mesurer ses forces. Le billet de la jeune patricienne le rendit fou de joie. Il fit mille enfantillages, sautant par sa chambre, se riant à lui-même, et parlant tout haut comme on pense tout bas. Puis, s'étant mis au balcon, il aperçut de la lumière aux fenêtres d'Adriana, et il y resta longtemps, cherchant le passage de l'ombre bien-aimée sur les rideaux. Alors l'exalté, l'enthousiaste d'un moment auparavant, tomba dans ses rêveries de poëte. L'immense silence de la nuit n'était troublé que par le son creux des flaques d'eau battant les hautes murailles du canaletto voisin. Le ciel pur et bleu scintillait, se regardant dans l'onde unie du canal avec les innombrables yeux de ses étoiles. Otbert, heureux dans son cœur, et les sens séduits par toutes ces charmantes influences nocturnes,

se mit à chanter, comme si la musique, la mélodie fussent le langage naturel du bien-être, du bonheur. Il créa des vers amoureux dont il trouva les rimes dans le ciel. C'est une chose étrange, n'est-ce pas? que ce besoin de poésie ou de musique qu'éprouve le cœur qui déborde... Comme si son bonheur ne pouvait pas s'exprimer par de simples mots! L'homme le moins cultivé même, pourvu qu'il sente vivement, trouve alors des exclamations pleines de feu, et si peu harmonieuse que sa voix puisse être, il est emporté à tout verser au dehors des belles choses qui se passent en lui. Les rauques accents de son organe inculte lui paraissent délicieux, tant son imagination lui crée l'idéal, et parce qu'ils lui semblent exprimer les divines musiques que l'amour heureux fait bruire dans son âme. C'est ainsi qu'en ce moment, Otbert avait une harpe en lui et qu'il en confiait les accents passionnés au silence attentif de cette nuit magique. Un nuage flottant sur le palais Bastiglia lui offrait dans ses découpures blanchâtres le profil de sa bien-aimée, et il en avait fait le texte de son improvisation poétique et musicale...

Mais toute lumière finit par s'effacer sur la demeure patricienne... — Elle dort! s'écria le poëte, paix à la fleur qui a fermé son calice!

Le lendemain Otbert trouva mortellement longue la journée qui précédait le rendez-vous promis. Il ne put tenir en place: il ne respirait pas, il haletait. Il était à la fois impatient, curieux et plein d'angoisses. Bien que flatté de tout ce qu'Adriana faisait pour lui, ces précautions l'inquiétaient... Les amoureux sont tout contradiction : ils veulent et ne veulent pas, ils désirent et redoutent. Par instants, Otbert s'imaginait qu'il allait résulter des explications que lui donnerait Adriana, que toute relation devait forcément finir entre eux. Mais presque aussitôt, et rien qu'en fermant les yeux, ou en les arrêtant avec fixité sur un objet, il relisait ce cher billet empreint dans sa

mémoire, il se reprenait à espérer en celle qu'il aimait. Sans mesure dans ses exagérations sentimentales, il se laissait alors emporter par son imagination dans ces régions vertigineuses de l'amour, où les obstacles humains n'atteignent pas plus que les hautes montagnes des Alpes n'arrivent au ciel... Or, le ciel de la vie, c'est l'amour !

Enfin, le soir venu, Otbert vêtu en gondolier, et ramant comme un Castellano de naissance, se trouva sur le canal, où la gondole, conduite par le vieux Timoteo, ne tarda pas à arriver aussi, portant Adriana enveloppée dans un ample burnous brun. En apercevant Otbert, la contessina s'exclama comme surprise.—Feignons une rencontre fortuite, dit la jeune fille en s'exprimant en français, langue que le vieux gondolier ne connaissait pas. — Ma mère, tout le monde au palais est habitué à me voir ainsi jouir des belles soirées de printemps sur les lagunes ou sur le grand canal... Les leçons que vous avez prises de ce bonhomme justifieront à ses yeux vos propres promenades, et nos rencontres n'auront rien de fort extraordinaire pour lui. Quant aux espionnages, votre costume et votre occupation les rendront sans conséquences. Maintenant que vous m'avez entendue, causons un peu de façon à être compris de mon gondolier, et de temps en temps repassant au français je trouverai moyen de vous dire ce que je désire que vous sachiez seul...

Et revenant à ce doux parler vénitien qui, semblable au langage créole, résonne comme une musique enfantine à l'oreille charmée, Adriana se mit à entamer mille discours, passant légèrement d'un sujet à un autre, comme la Camille de Virgile effleurant de son vol les épis et les fleurs...

— Es-tu content de ton élève, vieux Timoteo ? dit-elle, interpellant le bonhomme, afin de lui faire prendre en goût ces excursions du soir.

— *Per ubbidirla!* le signore ne va pas mal, *padroncina*

mia! En quelques années il pourrait sûrement réussir à devenir bon gondolier!

— Quelques années, dit-tu?... mais vois donc! reprit Morosine, en examinant complaisamment Otbert, il me semble que tu es en arrière! Et les yeux de la jeune fille restèrent attachés sur le nouveau barcarolo, que plus d'un vrai gondolier, en passant, regardait avec surprise.

C'est qu'il faut le dire, avec ce costume et dans cet exercice gracieux, Otbert était charmant. Nous croyons qu'à le voir ainsi, mainte Vénitienne eût volontiers joué au rendez-vous avec lui, comme les Florentines de Boccace avec l'étudiant, pour savoir laquelle serait Liris...

Soit que sa gondole vide fût plus légère, soit enfin qu'il eût déjà acquis une suffisante supériorité dans le maniement de la rame, toujours est-il que notre héros donnait, comme on dit, du fil à retordre au digne Timoteo. Comme Otbert cherchait à maintenir la poupe de sa gondole voisine des coussins sur lesquels Adriana était assise, il lui fallait conserver sur son rival l'avance d'une demi-longueur de gondole, ce qui déplaisait extrêmement au bonhomme, lequel ne devinait rien, s'exténuait pour faire disparaître cet avantage humiliant pour son amour-propre. Or, comme Otbert tenait de son côté à le maintenir, il résulta de ces deux intentions contraires, que les gondoles vivement poussées firent un rapide sillage.

— Faisons-nous donc une regata? finit par demander la jeune comtesse; il me semble en tout cas, pauvre vieux podagre, que ton élève ne te cède rien.

— Ah padroncina mia! s'écria le bonhomme tout essoufflé, n'allez pas croire qu'on devienne rameur consommé en si peu de temps! Le signore a longtemps étudié sur les lacs de son pays, et avant d'arriver à Venise, c'était déjà un fameux marinier... sans cela, il ne se tiendrait pas, comme vous le voyez là! Le fils de Gianjacopo, qui aujourd'hui fait l'avocat...

— Est-ce vrai, interrompit Adriana, que vous avez fait un apprentissage sur vos lacs?

— Les lacs de Seefeld! exclama Otbert; c'est comme si je disais que j'ai appris à chasser sur les montagnes du Lido!

— Laissez-le croire à vos lacs fantastiques, reprit en français la jeune fille; il ne faut jamais humilier un gondolier vénitien sur son métier, qu'il croit le premier du monde... Mais autre chose, maintenant que votre joute semble calmée: ma mère est donc arrivée comme je vous l'ai appris; elle a presque touché à la réalisation des rêves que son amour de notre nom lui a fait concevoir, et...

— Ohé! l'ami sans fanal! faut-il te faire sentir de quel bois est ma rame, pour t'apprendre à garder tes distances? interrompit brusquement Timoteo, en s'adressant à une gondole qui s'approchait en ce moment si près de lui, que son aviron se trouva engagé sous la carène inconnue.

Adriana se retourna, presque effrayée, du côté opposé à celui où se trouvait Otbert, et elle vit une gondole montée de deux rameurs, et garnie de son felze exactement clos, qui essayait de passer le plus près possible des deux barques flaneuses.

— Silence! murmura la jeune fille, en faisant à Otbert un signe qu'il recueillit... La gondole suspecte fut bientôt par le travers de celle que montait la jeune fille. Alors on entendit grincer dans ses ramures la petite jalousie noire du felze... ce fut tout...! Continuant à gagner, la gondole dépassa, dévia peu à peu de la ligne droite qui conduisait vers Fusine, et, obliquant bientôt davantage, elle ne tarda pas à s'effacer dans la partie de la lagune qui mène à l'extrémité du grand canal.

— On se croirait vraiment en plein régime des Dix et des inquisiteurs! dit Adriana avec une sorte d'émotion. Il n'y a que Venise qui autorise de semblables hardiesses!

— Soupçonnez-vous quelqu'un ? demanda Otbert, qui sentait dans son sein bouillonner la colère.

— Vous saurez tout... répondit la jeune fille, mais en prolongeant encore cette promenade, je pourrais compromettre celles que j'espère encore... je veux donc, par égoïsme même, être prudente aujourd'hui, et rentrer... Mais demain... demain, à la même heure, trouvez-vous où je vous ai rencontré ce soir...

— Qu'avez-vous donc ? demanda Otbert inquiet en entendant l'organe altéré de la jeune fille ; ne puis-je rien faire ? que se passe-t-il donc ? Disposez de moi, ordonnez... ma vie même...

— Plaignez-moi, Otbert, mais ne m'interrogez pas encore... interrompit la belle jeune fille. Il y eut un moment de silence. Otbert cherchait dans l'ombre la gondole mystérieuse dont le passage avait interrompu les confidences de sa bien-aimée.

— Mon Dieu ! que puis-je faire pour vous ? s'écria-t-il avec transport.

— Rien... rien encore... attendons... à demain ! ajouta la jeune patricienne, en faisant de la main un signe familier et charmant.

Puis elle ordonna à son gondolier de la reporter au palais.

XIII

SANS TITRE.

> Ah! lumière de mes yeux, disait Goudouli, si jamais à loisir je puis aspirer deux baisers sur ton sein, je les ménagerai tant et si bien qu'ils dureront des heures!

Le lendemain, le surlendemain, et pendant toute une semaine, Adriana et Otbert se rencontrèrent chaque soir sur quelque point des lagunes ou des canaux, et passèrent une heure de douce et intime causerie. Nul incident ne vint troubler ces rencontres, si ce n'est un soir, où dans les parages de l'île des Arméniens, une gondole fermée passa près d'eux, ainsi que cela était arrivé à leur première rencontre. Mais sans doute l'espion ou le jaloux, que protégeait le mystérieux felze, ne soupçonnant guère quel était le gondolier flâneur qu'il voyait causant avec le vieux Timoteo, ne trouva rien d'équivoque dans ces excursions auxquelles tout l'entourage d'Adriana était depuis longtemps habitué... On ne le revit plus. Otbert ne négligea point pour cela ses précautions habituelles, et sitôt qu'il voyait s'approcher une gondole, il entreprenait avec son digne maître de rame quelque discussion spéciale, qu'on ne faisait pas toujours finir aussitôt qu'on aurait voulu lorsque le danger était passé.

Ce fut durant ces causeries charmantes qu'Adriana et Otbert purent se révéler complétement l'un à l'autre. Dans le silence poétique de ces belles soirées printanières, leur âme, comme dilatée, laissa échapper tous ses secrets : chagrins, souvenirs, déceptions, rêveries, espérances! Otbert raconta comment sa

mère avait en quelque façon infiltré sa propre vie dans son sein, puisqu'elle était morte en lui donnant le jour. Il raconta à la jeune fille son enfance auprès du bon Tübingen, sa jeunesse à Francfort, ses études, ses vers dans le *Kundschafter*, avec leur dédicace et leur invocation à l'être chimérique qui recevait toutes les aspirations de sa muse. Puis ce fut la mort du bon docteur, les infamies dont ses derniers moments avaient été entourés, et aussi l'histoire de la pauvre cataleptique. A ce propos, Otbert avoua tout ce qui lui était arrivé, tant il voyait qu'Adriana mettait de plaisir, d'émotion même à l'entendre. Il raconta l'étrange travail de ses idées, le trouble qui s'y manifesta, et enfin les efforts heureux du flegmatique Bruschall, pour le ravir à une folie imminente, et déjà presque caractérisée. Puis survinrent d'autres récits, que la belle jeune fille interrompit souvent, avec cette grâce espiègle qui, dans ce caractère ferme et décidé, formait parfois d'irrésistibles contrastes. Qu'eût pu dire Otbert, sur l'impression profonde que fit sur lui la scène du Stelvio, que la jeune fille n'eût depuis longtemps deviné? Ce furent entre eux des combats charmants, où souvent le sous-entendu avait plus de valeur, plus de force que n'en eût eu l'expression propre, ou bien des silences d'émotions achevant avec la plus suprême éloquence la phrase suspendue...

A son tour, Adriana avait dit à Otbert tous les chagrins de son enfance de patricienne. Sans se plaindre de sa mère, elle se montra victime des préjugés de race, qui reportaient sur la tête de son frère toutes les espérances et toute la sollicitude.

Elle en arriva ensuite à peindre ce qu'elle avait éprouvé d'humiliation à se savoir proposée de famille en famille, comme une esclave géorgienne dans un bazar, et refusée par tous les patriciens, en raison de la dot obligatoire et singulière qui formait clause au contrat. Elle eut même un soir quelques accès d'indignation, qui révélèrent tout ce qu'elle pensait de

l'homme placé près d'elle comme un pis aller, dans cette grande affaire d'orgueil ; Otbert en arriva ainsi à se faire jour dans les malheurs de cette existence incomprise. Il pénétra dans toutes ces luttes d'amour-propre, dans ces calculs d'orgueil, qui, ayant pour enjeu une des plus belles et des plus séduisantes créatures qui fussent, la condamnaient impitoyablement à la destinée la plus étrange. Il comprit, non pas seulement du cœur, mais bien avec sa raison, comment depuis son enfance, sacrifiée à ces idées et à ces préjugés, et à la veille de s'y voir vouée pour le reste de sa vie, Adriana en fût arrivée, non-seulement à la rébellion, mais même à maudire parfois ce rang, cette illustration originelle qui tendaient à l'empêcher d'obtenir en ce monde la part du bonheur intime dont elle était si digne, et de laquelle son organisation impressionnable et passionnée lui faisait un irrésistible besoin...

Un soir, en se séparant, il fut décidé que le lendemain on irait au Lido voir lever la lune. C'était la première fois, depuis leurs entrevues nocturnes, qu'Adriana devait quitter la gondole où elle restait toujours assisse, tandis qu'Otbert, se laissant dériver dans la sienne, avec la descente ou le retour de la marée, se tenait bord à bord, dans ces douces et dangereuses causeries, au sein des poétiques nuits vénitiennes.

Tout le jour qui précéda cette soirée désirée, Otbert, l'enthousiaste Otbert, fut, comme on le pense bien, en proie à de dévorantes impatiences. Il consulta cent fois le ciel, pour voir si le temps, si beau depuis de longues journées, n'allait pas conspirer ce soir-là contre son bonheur. Chaque nuage lui semblait une menace d'orage, chaque souffle de la brise un avant-coureur de bourrasque et d'ouragan. Dans d'autres moments, il s'imagina qu'il allait arriver quelque événement imprévu, qui empêcherait Adriana de sortir. Il aurait voulu savoir si elle n'était pas malade : il s'en fut plusieurs fois sur

la rive, regarder le Lido, comme s'il eût craint qu'à son retrait, la mer ne l'eût emporté. On ne saurait dire cent autres enfantillages auxquels ses désirs, ses impressions, ses appréhensions, toutes les agitations de son cœur enfin, le firent s'abandonner. Le campanile de Saint-Marc semblait mettre un terme démesuré entre chaque coup de marteau qui marquait les heures conquises sur le néant... pour Otbert enfin, le temps ne battait que d'une aile !

S'il avait eu faim, il eût immanquablement dîné une heure plus tôt, croyant gagner cette heure. Il erra par la ville, demandant à chaque distraction de lui dévorer quelques instants. Inflexible dans sa marche, qu'on nomme lenteur quand on espère, qu'on appelle rapidité quand on jouit, le temps épuisa ses heures comme la veille, comme le lendemain, comme toujours. Notre héros entra dans le jardin Napoléonien placé là, au sein de Venise, comme un bouquet à la ceinture d'une statue de marbre. Il s'appuya sur une des rampes que baigne la mer, et contempla la majestueuse lenteur du soleil descendant peu à peu vers les monts Vicentins, ceux-là même où la fable a placé la chute de Phaéton de présomptueuse mémoire. Dans cette saison, le soleil, en Italie, fait comme ce qu'a dit Byron de la gloire de Venise : il se couche en plein jour...

Mais il semble que ce soit à regret que la lumière abandonne ces poétiques contrées, où les chaînes alpestres et apennines lui offrent de si belles luttes d'ombre, de si magnifiques accidents de réfraction. Peu à peu cependant, cette poudre d'or que les rayons solaires répandaient dans l'air, se noya dans l'azur plus sombre de l'atmosphère. Toute ombre devint plus vigoureuse. Cette fois le jour promettait une belle soirée et une splendide nuit. Les nuages dont le cortége multiforme avait entouré la disparition de l'astre derrière les montagnes, étaient encore doublés de la pourpre de ses reflets.

Ils resplendissaient comme des courtisans auxquels leur magnifique souverain jette pour adieux, en les quittant, de l'or et des pierreries éblouissantes!

Otbert rentra chez lui prendre son déguisement de Castellano, puis il monta en gondole, et se faufilant par un petit canal, il gagna la Giudecca, puis se dirigea vers San-Servolo, où était le point du rendez-vous. Il faisait presque nuit. On entendait les dernières rumeurs s'éteindre par la ville; l'*Angelus* tintait faiblement aux petites cloches des campaniles, et quelques gondoliers, contents de leur pêche, venaient du large, en chantant des fragments, chaque jour de plus en plus oubliés, du Tasse et de l'Arioste. Des oiseaux étourdis, égarés loin des arbres du continent, voletaient inquiets, cherchant un asile pour la nuit. Otbert se laissait emporter par la marée descendante. Huit heures sonnaient à peine à San-Giorgio-Maggiore, lorsqu'il reconnut le profil du vieux Timoteo, qui, planté sur l'arrière de sa gondole, se découpait en noir sur le fond encore lumineux du ciel, vers le couchant. Un moment il pensa que peut-être on venait lui apprendre que celle qu'il attendait n'avait pu venir... et frappé de cette crainte, Otbert crut longtemps que la barque était vide. Mais une gamme, un trait de chant merveilleusement lancé dans ce calme de la lagune, dissipa toutes les alarmes de son cœur, et le fit battre sous des émotions nouvelles. La bien-aimée était là... étendue sur les noirs coussins de la gondole, tout émue, toute subjuguée elle-même par les irritantes séductions de cette splendide soirée italienne. Lorsque leurs barques se touchèrent, la voûte céleste était revêtue des dégradations de teintes les plus charmantes. Le couchant, encore baigné des reflets rouges et ocreux que laisse le soleil, comme souvenirs de son passage, variait splendidement les nuances du ciel, lilas au zénith et d'un azur sombre au levant, comme pour donner plus d'éclat au doux astre qui allait surgir. Il y avait dans l'air de

vagues parfums de roses et de chèvrefeuilles, ravis par les folles brises au jardin des Pères arméniens; nul bruit n'arrivait plus de la ville...

D'abord ils se parlèrent peu. Leurs sensations étaient trop profondes pour se traduire en mots. Les deux gondoles s'en allaient côte à côte, bras dessus bras dessous, pourrait-on presque dire, vers le Lido, qui se découpait en noir dans la partie la plus sombre de la nuit.

Arrivés au premier mur d'enceinte du fort Saint-Andrea, ils laissèrent les deux gondoles sous la garde de Timoteo. Pour la première fois depuis la nuit du bal, leurs mains se touchèrent, en franchissant le plat-bord des barques et les degrés de l'escalier de bois qui forme le débarcadère du lieu.

— Allons du côté de la mer, dit Otbert en offrant son bras à Adriana, car la lune n'attendra pas que les spectateurs soient en place pour faire son entrée sur la scène du monde, et nous manquerions de l'applaudir!

— Je veux aussi entendre comment ma marraine prononce mon nom!... répondit la jeune fille en se laissant conduire.

Ils traversèrent ainsi le Lido, si étroit dans cette partie, et de la rive qui regarde la lagune et Venise, ils parvinrent à celle qui plane sur l'Adriatique, vers l'orient.

Arrivés là, ils cherchèrent un bloc de pierre. Otbert, qui portait le burnous d'Adriana, lui en fit un coussin. Ils s'assirent les yeux à l'horizon, attendant, pour ainsi dire, le lever du rideau.

Il régnait un calme immense. Le ciel, à l'occident duquel avaient disparu les dernières teintes solaires, était alors, dans toute sa plénitude, d'un azur assez foncé, se constellant peu à peu de vives ou de pâles étoiles. Il se dégageait de la mer une odeur de goëmon, saline et âcre, qui, nouvelle pour les deux amants, portait à leur cerveau une certaine excitation imprévue. Ils écoutaient le bruit de cette mer se brisant sur

le sable, et ils cherchaient peut-être le sens de ces trois lames plus fortes que les autres qui reviennent toujours ensemble à intervalles égaux, comme un rhythme régulier dans l'harmonie éternelle...

— Quelle heure délicieuse! s'écria Otbert, n'oublierait-on pas qu'elle se passe sur la terre?

Adriana s'était tue depuis un moment déjà. Il semblait que les étranges et poétiques influences de cette belle nuit, ce spectacle inconnu et cette situation toute nouvelle pour elle, l'impressionnassent vivement.

— Marchons... marchons encore! dit-elle en se levant brusquement et saisissant le bras d'Otbert.

Ils cheminèrent sur le sable où expiraient les petites lames du flux adriatique. Deux ou trois fois le jeune homme voulut parler, mais Morosine lui imposa silence.

— Taisez-vous... taisez-vous! dit-elle; toute parole en ce moment semble une fausse note jetée dans la plus merveilleuse symphonie... tout ce que vous pourriez dire sur ce spectacle sublime, je le sens... je comprends tout!

Alors, on commençait à voir blanchir à l'horizon de vagues lueurs avant-courrières de l'astre nocturne, et l'air, longtemps endormi, tressaillit enfin, mêlant aux senteurs marines le parfum pénétrant des serpolets, des mousses humides et des fumeterres aux fleurs rouges et noires. Et, blanchissant toujours, l'horizon étendait sur la mer ses réverbérations lactées toutes semées d'étoiles, de même qu'on jette des tapis et des fleurs sur le chemin d'une reine qui s'avance. Puis enfin l'on vit poindre le sommet de l'astre, qui, s'élançant peu à peu des ondes teintes de ses reflets, se montra tout entier, doux et charmant dans sa nuance rosée comme celle d'une opale. Alors, les étoiles petillèrent comme des diamants dans le lapis du ciel...

La mer reçut sur sa surface onduleuse un long sillon pail

leté, qui se déroula de l'horizon jusqu'aux pieds des deux admirateurs de ce spectacle, comme un chemin offert pour aller à des régions mystérieuses et inconnues...

— Allons! dit Adriana en montrant la voie lumineuse.

— Quel monde inconnu peut valoir celui que vous me faites aimer? répondit Otbert, qui savait bien que l'Adriatique n'est point comme ce lac Tybériade que Jésus traversa.

La brise s'était levée avec la lune. Le flux envahissait la plage sablonneuse.

— D'où vient que j'essaye souvent, sans y réussir, de donner une forme, une expression à mes pensées? dit Adriana, sur laquelle ce spectacle, ces senteurs, cet air marin, toute cette belle nuit enfin, agissaient activement. Pourquoi ne puis-je résumer tout ce que j'éprouve, désire, souffre et espère... toute la vie de mon cœur et de mon esprit enfin, dans un mot unique, un cri, un chant, qu'une seule oreille devrait recueillir!...

— Mais un tel mot serait la foudre! dit Otbert.

— Eh bien... n'importe! je le dirais, dussé-je en mourir! s'écria la jeune exaltée.

— Chère, chère Adriana! murmura pour la première fois Otbert, qui respirait voluptueusement chaque parole de son amante, comme des fleurs enivrantes.

— Êtes-vous donc heureux? reprit-elle.

— C'est une heure du ciel sur la terre! répondit-il.

Ils marchaient toujours, mais lentement, s'arrêtant pour un mot, se regardant, cherchant le reflet de leur âme dans leurs yeux, comme Calpurnius, dans son églogue, nous peint Lycidas et Phyllis, errants au bord de la mer Égée...

— Partons! s'écria la jeune fille comme au brusque sortir d'un dangereux rêve, Otbert... emmenez-moi! je sens mon front brûler... Partons, partons!

La brise augmentait; Otbert essaya de la retenir encore.

— Non! restons au moins jusqu'à ce que cette barque dont la voile blanche resplendit là-bas soit arrivée sous cette vive étoile, dit-il en montrant la mer et le ciel.

Mais la voile était un oiseau, qui passa sur l'étoile, et se perdit dans les airs! Adriana s'enfuit vers la rive qui regarde Venise; lorsque Otbert l'y rejoignit, ils cherchèrent Timoteo et ne le trouvèrent point. Les gondoles mêmes avaient disparu... Morosine se montra assez inquiète; les amants s'étaient oubliés longtemps au bord de la mer: on allait s'alarmer au palais...

Le jeune homme chercha le long de la rive; il trouva un gondolier assis derrière le cimetière des Juifs.

— N'as-tu pas vu ici un vieux serviteur qui gardait deux gondoles? demanda-t-il.

— Si fait! dit le marin, mais la brise et le flux en ont emporté une, et votre barcarolo s'en est allé dans la seconde, pour rattraper la première...

— Y a-t-il longtemps?

— Un quart d'heure à peine... mais ce gondolier est vieux, je doute qu'il gagne aisément le Lido, ayant à remorquer deux barques contre vent et marée...

— Que faire? s'écria Otbert.

La contessina se montra désolée de ce contre-temps, qui pouvait avoir au palais de fâcheuses conséquences.

Otbert retourna vers le marin.

— Que fais-tu ici? demanda-t-il.

— J'ai amené un officier au fort Saint-Andrea, répondit-il, à onze heures je dois le reporter à Venise.

— Et quelle heure est-il à présent?

— Dix heures sonnent à Saint-Marc...

— Vingt francs pour toi si tu nous conduis au grand canal...

— Vingt francs! j'ai une heure devant moi... embarquez, illustrissimo signore!

— Il faut prendre un parti, dit Otbert en revenant vers Morosine. Le vieux Timoteo peut mettre longtemps encore avant que de regagner l'île... qui sait même s'il réussira à remonter contre la brise qui augmente, et la marée qui grandit ! Cet homme va nous prendre... dans une demi-heure vous serez au palais Bastiglia...

Adriana, debout sur une petite éminence, où elle était montée pour essayer d'apercevoir Timoteo, se trouvait alors éclairée en plein par l'astre nocturne, drapée dans son burnous et dans l'attitude vivante de l'inquiétude. Cette expression ajoutait une suprême beauté aux belles lignes de son visage, baigné d'une *blancheur de lune*, comme dit Chateaubriand, en parlant de *la Diane* de Rubens. Otbert la contempla comme un poëte et un amant peuvent contempler une réalité qui tient de l'idéal. Les immenses cheveux noirs de la jeune patricienne, dans lesquels jouait la brise, semblaient supporter, au milieu d'une couronne d'algues adriatiques, le bonnet phrygien des dogaresses...

— C'est prêt, notre maître, cria le barcarolo, qui avait mis en ordre ses coussins, ses stores, et tout l'attirail du felze de sa gondole.

— Que faire ? se répétait Adriana, répondant sans doute à quelque hésitation, à quelque combat intérieur.

Mais Otbert l'entraîna dans la gondole, dont le dôme sombre les protégea bientôt contre la brise, qui, fraîchissant toujours, emporta la barque à travers la lagune qui sépare le Lido de Venise. . . . .

. . . .

Quelques jours après, il y avait une fête au palais Mocenigo. La contessina, qui, on le sait, ne se montrait jamais dans le monde que vêtue avec une simplicité originale et toute à elle, parut cette nuit-là toute ruisselante de diamants. La comtesse Bastiglia avait désiré que la jeune protégée de

l'empereur, la future dame de la *Croix étoilée*, se montrât une fois avec l'écrin de famille. Toutes les femmes la trouvèrent d'une désespérante beauté. Il est vrai que cette nuit-là, la jeune patricienne portait sur son visage le reflet d'un bonheur secret, que plus d'un observateur trompé crut devoir attribuer à l'orgueil de la haute position que lui avait préparée sa mère. La comtesse elle-même s'y trompa...

A la fin du bal, Adriana se trouva auprès d'Otbert dans la confusion de l'embarquement en gondole. Elle se pencha vers lui, et dit, en faisant allusion à quelques plaisanteries que celui-ci lui avait parfois faites, sur le danger de ses retours solitaires au palais, dans ce pays des Uscoques :

— Si *tu* veux m'enlever ce soir, Otbert, je *te* préviens que je vaux cinquante mille ducats!

Ces mots traduisaient quatre sortes de pensées...

XIV

L'HEURE BLEUE.

> . . . . Io mi son un che quando
> amore spira, noto, e, a quel modo che
> detta dentro, vo' significando.
>
> DANTE, *Purgatorio*, canto XXIV.

Il s'écoula pour Otbert et Adriana quelques semaines d'un inénarrable bonheur. Différents d'organisation, puisant dans des ordres divers leurs sensations les plus profondes, ils s'étaient pourtant rencontrés et s'entendaient dans leur but, comme autrefois le poëte d'Amalfi avec cette belle Castillane nommée Irène et surnommée Sirène. Otbert, rêveur et sensible, impressionnable et enthousiaste, avait dans le cœur et dans l'esprit l'ardeur qu'Adriana sentait ruisseler dans ses

veines, avec ses vingt ans et ses longues aspirations réfrénées. L'imagination et, il faut le dire aussi, l'amour-propre de notre héros, deux excitants auxquels manquait le correctif de l'expérience, faisaient éclater en lui un vif enthousiasme dans toutes les situations qui offraient pour premier et irrésistible attrait l'incompris et le merveilleux. De même qu'il se fût volontiers jeté tête baissée dans les profondeurs du Vorarlberg, pour en surprendre les épouvantables mystères, le jour où Bruschall et le guide le retinrent si à propos, de même il s'était témérairement aventuré par delà les Alpes pour poursuivre l'improbable et imposant amour d'une illustre patricienne, et, nouvel Astolfe, il avait réussi. Otbert goûtait donc ce bonheur inespéré à sa manière, comme son amante à la sienne. Pour lui, c'était un de ces rêves extravagants du sommeil qu'un réveil eût réalisé. Poëte enthousiaste, il jouissait avec son imagination, en même temps qu'avec son cœur, de cet amour pour ainsi dire encadré dans le prestige le plus séduisant et le plus poétique. Ardemment épris de la belle et irritante jeune fille, qu'un étrange concours de circonstances lui avait permis d'approcher et de conquérir, il sentait son bonheur s'augmenter des conditions matérielles au sein desquelles il lui était donné d'en jouir. Nuits bleues, calme lagune, molle clarté des astres, mystérieuses gondoles, prestige délicieux, enfin, répandu sur la nature vénitienne, tout contribuait à décupler pour lui l'ineffable volupté qu'il y a à presser une main chérie et à entendre une voix qu'on idolâtre prononcer des mots d'amour. Les mêmes causes, tout en produisant chez ces deux êtres des résultats différents, se résumaient cependant en une même ivresse; seulement, chacun la goûtait comme son organisation le voulait : Adriana, cette Vénitienne du moyen âge, dans d'effervescentes ardeurs; Otbert, ce Germain de nos jours, dans des langueurs énervantes, où son âme de poëte déployait ses ailes!

Peut-être réussira-t-on mieux à faire comprendre à certains esprits la différence qui pouvait exister dans les deux manières de sentir et de s'aimer de nos amants, en disant qu'Otbert eût volontiers consenti à expirer ivre d'amour dans les bras de son amante, tandis que celle-ci n'eût pu confesser ses plus secrets désirs sans recourir au *merum rus* dont a parlé Scaliger... c'est-à-dire qu'elle ne quittait Otbert qu'en aspirant à de nouvelles rencontres; tandis que celui-ci, au contraire, trouvait une sorte de douceur à se séparer d'Adriana pour aller penser à elle!

Il y avait une phase du temps qu'Otbert avait appelée l'*heure bleue*. C'était cette transition assez longue, dans la nature italienne, où le soir touche à la nuit, au milieu des crépuscules qui se succèdent. L'air déjà teint par les ombres nées du creux des vallons conserve pourtant fort tard une raréfaction qu'il doit aux dernières splendeurs du soleil disparu. A Venise, cette ville née des eaux, on croirait que tout ce bleu du soir monte de l'Adriatique condensée en vapeurs transparentes. Il semble ainsi que, durant la nuit, ce soit la mer qui rende au ciel, en teintes plus sombres, tout l'azur qu'elle en reçoit avec éclat durant le jour. A cette heure chérie des deux amants (c'est celle où ils se retrouvaient chaque soir), tout dans la nature vénitienne était donc revêtu de ces charmantes teintes bleuâtres : ciel, terre et eau. Le ciel et la lagune échangeaient ces teintes, et tous les monuments de la ville s'en enveloppaient, comme les montagnes alpestres du continent en étaient estompées au loin. On eût dit que toute chose n'apparaissait à l'œil qu'à travers un verre bleu. Il n'y avait rien dans cette nature particulière, quelle que fût la vivacité de son coloris propre, qui ne se revêtît, à cette heure charmante, de cette gaze azurée dont de rouges lumières apparaissant çà et là, soit à une fenêtre, soit au fanal d'une gondole, ou sur le mur coloré des réverbérations du foyer, ne

faisaient que mieux ressortir les pénombres douces au regard. Les entrevues, les promenades poétiques des deux amants duraient tout le temps que cette *heure bleue* régnait sur cette nature originale, dont la contemplation était si délicieuse pour le rêveur Otbert. Mais dès que l'heure bleue des transitions crépusculaires touchait aux heures noires de la nuit, ils se séparaient, comme Roméo et Juliette aux premières lueurs du jour, et Adriana répétait à son amant les paroles que la jeune fille de Vérone disait au sien : Je serai à toi, ou à la tombe.

Tout ce bonheur dura environ un mois, pendant lequel l'enthousiaste jeune homme fut heureux comme le héros d'un rêve magique. Il se voyait si ardemment aimé, qu'il croyait à la durée de son bonheur, comme les hyperboréens de la fable croyaient à leur printemps éternel. Chassant avec soin tout remords, toute inquiétude du passé, comme toute fâcheuse préoccupation d'avenir, il n'avait de présent que les moments écoulés près d'Adriana; le reste était voué à l'espérance et au souvenir de tout ce qui se rattachait à elle. Son âme, comme cet arbuste surprenant de l'Inde, l'odorant volkamélia, était toujours en fleurs. Chaque corolle épanouie et encore pleine de parfum, c'était le souvenir de la veille ; chaque bouton, qui en promettait de plus enivrants encore, c'était l'espérance, que le soir ferait éclore sous le souffle de l'amour !

Un jour, Timoteo, qui avait fini par comprendre pourquoi Otbert s'était fait gondolier, prévint Morosine que le marquis Durazzo lui avait fait des offres brillantes pour entrer à son service, ce que le digne gondolier avait nécessairement refusé, sa jeune maîtresse ayant pris les meilleurs moyens qui fussent pour s'assurer à jamais sa discrétion et sa fidélité.

Comme l'incorruptible Castellano avait majestueusement refusé les offres du tentateur Dalmate (de même sans doute qu'autrefois le pilote athénien dédaigna les présents de Cyc-

nus, cet amant repoussé par Hélène), le marquis, en se récriant sur ce désintéressement imprévu, avait ajouté d'un air que Timoteo dépeignit comme fatal et mystérieux :

— Dans trois mois, je te chasserai du palais, *come un cane*... et cette fois tu pourras être bien sûr que tu n'y rentreras plus !

De plus, le marquis avait appelé le digne barcarolo *Teo*, prétendant qu'il était un vieil asthmatique qui, à chaque coup d'aviron, rendait l'âme !

Le bonhomme était furieux !

Adriana comprit bien à quoi Durazzo avait prétendu faire allusion dans ses menaces. Elle consola le vieux Triton, et lui rappela qu'il était question pour lui d'une pension de cent ducats, si elle continuait à être satisfaite de son zèle et de sa discrétion. Timoteo, de son côté, rappela à sa maîtresse que le gondolier vénitien était le tombeau des secrets (on se souvient que c'était le mot du bonhomme), et l'*heure bleue* étant venue, la jeune fille s'en fut vers Murano, où pour ce soir-là avait lieu sa rencontre avec le bien-aimé. Mais elle trouva Otbert si heureux, si confiant, si enthousiaste, si transfiguré enfin, qu'elle ne voulut pas jeter cette ombre dans tout le soleil qui embrasait son âme enivrée.

— Pourquoi l'alarmer? se dit-elle, ne suis-je pas décidée à lutter contre tous et contre tout ?

Mais le lendemain, Otbert, comme presque toutes les natures impressionnables, subit la réaction ou le contre-coup de son exaltation de la veille. Venise, par un caprice atmosphérique hors de saison, se montra sous un jour sombre et triste... il ventait, et il semblait qu'il dût pleuvoir. Otbert fut assailli d'un de ces malaises particuliers aux gens nerveux. Il vit chacun de ses rêves perdre sa belle couleur rose de la veille et des jours précédents. On eût dit que les nuages de l'atmosphère infiltraient leurs brumes dans son cerveau.

Otbert, qui subissait parfois ces crises sans nom, sans lieu précis de douleur, avait trouvé pour les préciser ce mot singulier : *avoir mal aux idées*. C'est qu'en effet il souffrait partout et nulle part, comme dit l'auteur d'*Ipsiboë*, et il lui eût été aussi difficile d'indiquer le point d'une douleur physique, que de préciser quelle pensée alarmait le plus particulièrement son cœur ou inquiétait son esprit. Le poëte subissait là un des phénomènes de cette organisation de *sensitive* qu'il avait reçue de sa mère. L'avenir lui envoyait un de ses pressentiments...

Il essaya de lutter contre ces influences fatales. Il se mit au balcon et voulut admirer tout ce que, du point qu'il habitait, Venise offrait de splendides perspectives. Mais Venise lui sembla triste et désolée comme cette cité qu'Éménide entrevit de son lit de fer. Les vignes, d'ordinaire si riantes, du traguet voisin lui parurent funèbres comme des cyprès. L'air était plein de frissons; le soleil ne laissait arriver à travers les nuages que de mornes rayons sur l'eau grise du canal. C'était un mélancolique jour d'automne au milieu du printemps, une fleur flétrie dans un bosquet.

— Que va-t-il arriver à Adriana? se demanda-t-il avec terreur.

Le soir venu, à l'heure bleue, mais d'un bleu plus sombre que de coutume, il prit sa gondole et se rendit dans les parages de San Servolo, où le rendez-vous, dont la destination était prudemment changée chaque jour, avait été fixé la veille. La mer, le ciel, tout, ce soir-là, offrait aux yeux d'Otbert un aspect étrange. L'eau rousse avait des teintes sanglantes; le ciel était glauque et cuivré. Il ne put détacher ses yeux d'un nuage qui semblait avoir recueilli les derniers et rares rayons du soleil disparu, et dont la masse disgracieuse surplombait le palais Bastiglia, comme cette nuée couleur de sang qui enveloppe la retraite du roi Conor, dans le rêve

d'Ossian. Les voix des gondoliers, les bruits expirants de la ville, avaient à son oreille quelque chose de lugubre, comme le murmure du vent parmi les tombes.

Otbert, bien qu'il eût manœuvré son aviron avec une ardeur presque désespérée, se sentit froid...

— Que se passe-t-il donc? mon Dieu! se dit-il, les yeux ardemment fixés sur la partie de la lagune par laquelle devait venir Morosine.

Et l'heure bleue s'envolait, et la bien-aimée n'arrivait pas!

Il attendit encore, puis reconnut enfin la silhouette du vieux Timoteo, debout sur la gondole désirée. Mais cette fois le jeune homme ne s'élança point à sa rencontre; il resta les bras croisés sur sa rame.

— Elle n'y est pas! pensa-t-il.

Comment pouvait-il le savoir? Quelle intuition le lui avait appris? La gondole n'était-elle pas garnie de son felze mystérieux?

— La padroncina m'envoie vous dire qu'elle n'a pu ce soir quitter le palais! cria le bonhomme du plus loin qu'il lui fût possible.

— Je le savais bien! se dit tristement Otbert. Qu'est-il donc arrivé? demanda-t-il.

Timoteo ne savait rien. Vers le soir, la contessina l'avait fait appeler et lui avait simplement dit d'aller prévenir Otbert qu'elle ne pouvait sortir. Elle lui donnait, pour le lendemain, rendez-vous à San Michele.

— L'île du cimetière... quelle idée! pensa Otbert.

Le bonhomme renvoyé, l'amant déçu se mit à ramer contre le vent avec une véritable frénésie. Il lui semblait que le sirocco qui passait dans ses cheveux dût enlever de son cerveau toutes les pensées fatales. Mais le sirocco est un vent qui irrite et ne rafraîchit pas. C'est lui qui, sous le nom de *simounn*, transporte de brûlantes montagnes de sable d'un point à l'au-

tre du désert; c'est le *favonius* d'Horace et de Virgile; le même enfin qui, sous le nom de *fohn*, fait sur le lac de Constance de si terribles ravages. Aux rives adriatiques, il porterait au suicide, s'il laissait l'énergie physique pour répondre aux idées de langueur et de désespoir qu'il inspire...

Après un quart d'heure d'efforts insensés, Otbert, les nerfs détendus, les membres frappés de prostration, tomba accablé dans sa gondole; heureusement la marée montante, contre laquelle il avait un moment lutté, le rapporta d'elle-même vers le grand canal; il put donc rentrer chez lui. Il se coucha avec la fièvre.

Durant la nuit il eut une sorte de délire. Ou il frissonnait, et s'approchait machinalement du foyer éteint, ou il brûlait, et songeait à se plonger dans le canal sur lequel planaient ses fenêtres. Il eut d'étranges préoccupations fiévreuses. Il vit Adriana malade, cataleptique, et lui demandant de la guérir, de la sauver. Il se figurait fouiller dans ses dangereux livres d'autrefois, méditant sur les manuscrits de Tübingen, et s'appliquant à des méditations obstinées pour trouver quelque secret terrible, propre à retenir dans la vie celle qui l'implorait. Et tout cela n'était pas un rêve... Otbert était éveillé, assis devant sa table, la tête, le front appuyé sur ses mains crispées, et lisant, méditant sur les pages fantastiques du livre imaginaire, étendu sous ses yeux... puis bientôt il se levait, et marchant à grands pas dans sa chambre, il tenait de longs discours, se posant à lui-même des objections singulières aux désolantes aberrations dans la région desquelles était emporté son esprit délirant.

Le matin le trouva endormi dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte. Lorsqu'il se réveilla, il fut tout étonné de se voir dans un autre monde et dans une autre situation que tout ce que lui avaient créé ses divagations cérébrales. On ne saurait expliquer quel retour ou quel enchaînement d'idées

le porta à réfléchir alors sur sa situation, et à lui en montrer quelques-uns des côtés les plus équivoques. Il se sentit comme alarmé de son bonheur, et de même que l'audacieux Titan du mont Libyen, il lui sembla que le vertige allait amener sa chute. Il se demanda si une impérieuse loi venant à lui en imposer l'irrésistible nécessité, quitter son amante lui serait possible, et à cette question de sa raison en alarmes, le cœur répondit qu'il vaudrait mieux mourir! Pourtant, le pauvre poëte sentait qu'une crise menaçait son bonheur. D'où lui venait, non pas cette crainte, mais bien cette incertitude? on ne saurait le dire, il la respirait dans l'air!

Il voulut juger jusqu'à quel point il serait fort pour résister au coup qui pouvait le frapper. De même que le guerrier décidé à vaincre ou à mourir visite une dernière fois ses armes, de même Otbert essaya de constater le degré de force de sa raison. Il se souvint de la lettre de Bruschall, que dans la confiante ivresse de son bonheur il avait refusé d'ouvrir, et songea à l'affronter. Pourtant il voulait et ne voulait pas, il avait peur des vérités qu'il pouvait y lire. Mais au milieu des influences diverses dont sa volonté subissait le choc, une pensée vint faire pencher la balance du côté de la raison, cette rivale presque éternelle et souvent vaincue du cœur. Cette pensée, ce fut tout ce que méritait d'égards et de respect l'excellent homme qui avait tracé les lignes dont il avait dédaigné la lecture. Il sembla tout à coup au jeune homme que, par cette conduite, il avait insulté son pieux ami, et que se refuser de lire ce qui avait été écrit dans le but loyal et sincère de lui être bon et utile, c'était presque comme si, Bruschall se présentant chez lui, Otbert lui eût dédaigneusement fermé sa porte. Ce beau mouvement le fit se précipiter vers le tiroir où, dans un jour d'ivresse, il avait enfoui la lettre, et l'ayant prise et courageusement ouverte, il y lut ce qui suit :

« Je vous attends chaque jour, à chaque heure, mon cher

Otbert, et ne puis comprendre comment vous mettez à de pareilles épreuves d'inquiétudes et de transes mon intérêt, mon amitié pour vous. Je ne suis ni fataliste ni impressionnable, ni enclin à rien de tous ces sentiments de découverte nouvelle, qui font qu'on se gratifie de ces jolis mots que vous connaissez mieux que moi, mon jeune ami, et pourtant ce voyage m'avait, vous le savez, contrarié et déplu. Si je croyais aux augures plus qu'à l'*esprit des nerfs*, je vous dirais que j'avais vu de noirs corbeaux voler sur votre tête, quand vous me quittâtes pour franchir les Alpes, et que, sans pour cela tremper dans la *seconde vue* ni dans les *incantations*, j'en avais rêvé. Je vous rapporte cette affaire de corbeaux, parce que je sais que vous vous y connaissez mieux que moi, et qu'avec l'aide d'un petit retour (pas trop long, prenez garde !) vers les zones mystiques et Jacob Bœhm, vous verrez ce que cela veut dire. J'ajouterai maintenant que si je fus mécontent de vous voir partir, je n'ai pas eu lieu de me remettre en belle humeur depuis votre départ, car vous êtes d'un silence si voisin du mutisme complet, que si je me souviens bien de ma rhétorique, c'est à Harpocrate (ne pas confondre avec Hippocrate !) que j'ai toute raison de vous comparer. Excepté ce billet dans lequel, décidé déjà sans doute à ne pas venir, vous m'annonciez que vous alliez arriver, je n'ai plus entendu parler de vous. Tenez, Otbert ! ne plaisantons pas ; j'aimerais cent fois mieux que vous me disiez franchement : Toute morale et toute raison sont inutiles... je reste et veux rester ; jour par jour vous saurez ce que j'espère ou obtiens, ce que je redoute ou souffre ; bien et mal, heur et malheur, vous connaîtrez tout... La question ainsi posée, je vous considérerais sous ce nouveau point de vue d'un naufragé, d'un condamné, d'un homme en péril pour lequel la moindre épave, le moindre sursis, sont des chances inespérées dont il faut remercier Dieu !

» Enfin, comme, après tout, et que cela vous plaise ou non, j'ai des devoirs à remplir devant ma conscience, et que je me trouve engagé devant la mémoire de mon pauvre ami Tübingen, je vais compter les jours nécessaires pour recevoir votre réponse à cette lettre. Le temps expiré, si vous persistez à ne me rien apprendre, si je ne vous vois point reparaître plus tôt, car c'est là ce que j'exige de vous, il me restera à prendre un parti contre lequel je sais bien que réclameront mes rhumatismes... mais vous l'aurez voulu, et les corbeaux auront eu raison. — A revoir!

» BRUSCHALL. »

Otbert fut plus touché de la forme indulgente et amicale de cette bonne lettre du vieil employé, qu'il ne l'eût été des reproches les plus fondés. Il regarda sur-le-champ la date, et calcula que si Bruschall mettait à exécution le projet que sa dernière phrase laissait deviner, comme nulle réponse n'avait été faite à cet appel, le digne Inspruckois pouvait arriver à chaque moment. Cette découverte l'attrista. Il se vit soudain entraîné hors de Venise, et il comprit par un brusque retour vers les choses de sa passion, combien fuir Adriana lui serait non-seulement moralement, mais aussi même matériellement impossible, pourrait-on dire. Puis, un moment après il sentit comme un petit choc électrique frémir en lui...

— Adriana! s'écria-t-il.

La porte s'ouvrit; on lui remit un billet. — C'était d'elle!

« ..... Ne souffre pas trop, aie confiance en moi, car je t'aime! lui disait la jeune patricienne. Je vais avoir tous ces jours-ci bien des ennuis; mais notre amour me soutient. Ne sois pas inquiet, je t'aime, je te le dis encore, non pour te l'apprendre, mais pour avoir le plaisir de te le répéter. Ce soir encore je ne pourrai sortir, ni demain peut-être; mais je passerai une *heure bleue* sur mon balcon à te regarder, à me

montrer à toi, et à te crier dans mon âme que je t'aime, et pour toujours ! Je ne rêve et sens que cela. A tout ce qu'on me dit, une voix répond en moi : « J'aime Otbert ! » Je ne sais pas comment cette voix n'arrive pas au dehors, et pourquoi ils ne l'entendent pas !

» Je t'apprendrai ce qu'il faudra faire. Ne bouge pas et espère. Aime-moi pour que je sois forte, car tu es le dieu sur lequel dardent mes regards, au milieu du martyre que je subis. Adieu, adieu ! je goûte sur mes lèvres la saveur de ton dernier baiser ! »

XV

PRESSENTIMENTS.

> Cette molle sensibilité de la nature que nous avons tous puisée à la mamelle d'une mère, il l'éprouve maintenant. — Elle emplit ses yeux de larmes, il pleure comme ferait un enfant : la faiblesse du cerveau se trahit sans que sa douleur en soit cependant soulagée.
>
> BYRON.

Le lendemain, vers le milieu du jour, le vieux *Teo* (s'il nous entendait l'appeler ainsi !) arriva chez Otbert d'un air passablement effaré. La veille, au soir, après avoir quitté notre héros, auprès duquel il était allé, comme on sait, remplir la commission de sa padroncina, à San Servolo, il avait, par mégarde, donné de l'éperon de sa gondole contre le travers d'une autre barque, et la glace du felze avait été brisée, à la grande frayeur d'une vieille marquise de terre ferme, venant nous ne savons d'où, pour se rendre où nous ne saurions dire. Le gondolier abordé ayant reconnu le vieux maladroit, l'avait dé-

noncé, et celui-ci venait d'être appelé devant la police, qui s'était montrée d'une sévérité que ne semblait pas suffisamment motiver le délit de la veille.

— Ah! signor mio! s'écria le bonhomme encore fort ému, ils m'ont reçu comme un chien qui sort de l'eau du canal... Madonna! Madonna! qu'est-ce que cela veut dire?

— Qu'y a-t-il donc? demanda Otbert, lequel, eu égard à la disposition d'esprit du jour, était, croyons-nous, plus importuné que satisfait de cette visite, dès qu'il ne s'agissait pas d'Adriana.

— Ce qu'il y a, padrone mio! Il y a que tous les Nicolotti vont le savoir! Ah! quelle honte, *che vergogna*, pour le corps des Castellani!

— Honte et vergogne de quoi?

— Ne l'ai-je pas dit? Ah! San Nicolo m'en veut, c'est sûr!

Otbert prit le parti de laisser le bonhomme s'expliquer sans l'interroger davantage, sachant par expérience que c'était le meilleur moyen pour lui laisser dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

— C'est vrai qu'il y a autant de la faute de l'autre que de la mienne, car je lui avais crié : *Sa, eh!... sa, eh!*... et comme il n'avait pas de fanal, et qu'il faisait assez noir, je ne me croyais pas si près... Mais San Nicolo m'en veut, depuis que le petit Girolamo, mon neveu, un Castellano qui promet, a gagné la bannière bleue à la dernière regata, avec une rame de famille que je lui ai prêtée...

Otbert pensait à autre chose.

— Comment oser passer devant le traguet San Vital à présent!... Ils vont me dire tant de sottises, tant d'horreurs, que je ne saurai où les mettre!... Aborder un Nicolotto! et en plein par le travers encore!... La glace en éclats!... Vlan!... L'éperon dans le felze, comme une galère de Saint-Marc à une tartane turque! Il faut avouer aussi que j'avais la berlue! La

vieille criait comme un pilotin qui a perdu sa rame... mais tout s'explique : San Nicolo me déteste !

— Que dit ta maîtresse? hasarda Otbert, cédant à ses préoccupations.

— Ce qu'elle dit? Ah! signor mio... qu'est-ce qu'elle dirait si elle savait qu'un gondolier du palais Bastiglia a accroché un Nicolotto, et a été appelé à la police et traité du haut en bas comme un sbire des Dix qui aurait mal noyé son homme! Le signor commissaire protége les bonnets noirs, les mangeurs de *sepias!* poursuivit le bonhomme, en faisant allusion à certain poisson des lagunes qui répand autour de lui cette couleur noire qui est l'attribut du Nicolotto. Et puis, ne m'a-t-il pas demandé pourquoi le signor apprenait à ramer? Nous retombons en plein temps des Dix, c'est sûr!—Il n'apprend pas, illustrissimo signor commissario! ai-je dit adroitement; il se remet la main, et voilà tout; il y a longtemps que le signor Otbert manie l'aviron aussi bien que vous la parole, pour faire trembler un pauvre homme comme moi...— *Come!* cet étranger sait ramer? Où donc a-t-il appris cet art si difficile, si noble, si majeur... reprit le commissaire, en parlant comme il faut de notre belle profession.— Où il l'a appris? ai-je répliqué, sur les lacs de son pays, *benedetto signor commissario*, sur les lacs de son pays, dans les gondoles d'Inspruck, et dès sa plus tendre enfance! Il paraît que j'ai mal prononcé le nom du pays, car on a ri... Le signor commissario sait aussi bien que moi qu'on ne devient pas gondolier comme cela en quinze jours, et que le fils de Gianjacopo, qui est aujourd'hui un des meilleurs avocats de la ville, et dont la république eût sûrement fait un fameux *avvocato*, a été obligé d'y renoncer, vu qu'il tombait à l'eau régulièrement vingt-cinq fois par vingt-quatre heures, et que son aviron lui tournait dans les mains comme une anguille de Malamocco... Madonna! Madonna! ramer comme rame le signor Otbert en quinze jours

de leçons ! ai-je cru devoir ajouter adroitement, pour donner une bonne note au signor devant la police, autant vaudrait dire qu'il manie le pinceau comme le fameux Titien, sans avoir jamais appris ! Je sais d'ailleurs à qui je parle, et le signor, qui est certainement un excellent commissario, ne se dissimulera pas que peut-être, s'il avait cherché à être gondolier... — *Basta!* me cria alors le commissaire, comme s'il avait senti qu'en effet il n'aurait pas si aisément pris ma place derrière ma barque, tout *cavaliere* qu'il est; où va le signor Otbert tous les soirs, déguisé en gondolier ? me reprit-il d'un air piqué. Je compris bien qu'il était intérieurement vexé d'être obligé de s'avouer qu'on pouvait au besoin faire un commissario avec un castellano... ou même, à la rigueur, avec un Nicolotto, tandis que jamais...

— Enfin, que répondis-tu ? interrompit Otbert, qui désirait savoir quelle part son nom avait eue dans cet interrogatoire suspect du gondolier de la contessina.

— Ne l'ai-je pas dit ? Eh bien, padron mio, je n'ai rien répondu du tout : le gondolier vénitien est le tombeau des secrets, on sait cela dans tous les pays possibles. J'ai répondu que vous preniez l'air *di quà e di là*, et que vous ne heurtiez jamais de barque. Alors le commissaire m'a ajouté : Tu es bien heureux d'être en maison, car si tu étais un gondolier de traguet, je te planterais pour un mois à *spasso*, c'est-à-dire à terre, comme un facchino de terre ferme. — J'ai demandé si c'était tout. — Non ! a dit un petit commis maigre, dont je ne voudrais pas, à sa mine, pour éponger ma gondole, il faut payer le dégât. — Combien ça fait-il, votre dégât ? — Quatre ducats ! — Combien de temps pour payer ? — Rien du tout de temps, cria le petit commis, ça se paye comptant... — Pour pouvoir compter, il faut les ducats, et je n'ai pas un *quattrino* dans ma poche, à côté de ma pipe. — Alors, autant de jours de prison que de *swanziger*... Ainsi

donc, quatre ducats, c'est douze jours! que dit ce petit maigre, qui sans doute n'eût jamais été bon à faire un simple rameur d'avant. Voyant ça, j'ai demandé deux heures pour trouver les fonds, et je me suis dit: Allons raconter la chose à mon ancien padron, ça l'amusera... et il verra que pour ce qui est de la discrétion, le gondolier vénitien, le Castellano surtout, est...

— Je te comprends, vieux sournois! dit Otbert, en jetant un louis dans le chapeau à la livrée Bastiglia, que le bonhomme Timoteo tournait et retournait dans ses mains, tout en achevant son récit. — Va payer tes vitres brisées, ensuite tâche de te trouver le plus possible sur le chemin de ta maîtresse, pour voir si elle ne dira pas quelque chose...

— *Per ubbidirla, carissimo mio buon Padroncin! ma... come far?* Je suis du vestibule, moi, et non pas des antichambres... je ne peux voir la signorina que si elle me fait appeler... et pour ce qui est de rôder dans les étages sous quelque prétexte, je ne m'y fie pas trop... je pourrais rencontrer la mère au lieu de la fille, et je sens bien qu'elle n'est pas folle de me voir... L'affaire de la baignade n'est pas encore bien sèche dans son souvenir... mais si la *padronina* me veut, elle n'est pas gênée pour me faire appeler, ainsi le signor peut rester tranquille...

Otbert ne semblait pas des mieux disposés à suivre ce dernier conseil. Tourmenté par ses pressentiments, il rêvait vaguement à entreprendre quelque folle aventure pour arriver jusqu'à Morosine. Le gondolier parti, il eut besoin de relire plusieurs fois le billet de son amante pour reprendre la confiance que l'impatience lui faisait perdre. Dans l'après-midi, un agent de police vint demander à lui parler. Otbert était prié de passer au bureau des étrangers, pour affaire qui ne souffrait aucun retard; le jeune homme s'habilla et se rendit sur-le-champ à la police. Il eut à répondre sur le caprice de

son déguisement de gondolier, sur le but de son séjour à Venise, et sur le temps qu'il y comptait passer encore. Toute convenable et polie que fût la forme de cette interrogation, Otbert comprit bien qu'il y avait contre lui quelque mauvais vouloir secret, résultat d'une influence inconnue. On lui déclara que s'il désirait prolonger son séjour à Venise, il fallait qu'il se soumît à la loi, qui obligeait à fournir un répondant.

Otbert songea à qui s'adresser. Il ne connaissait personne. Il ne fallait pas penser au comte Bastiglia, et pour rien au monde il n'eût voulu s'adresser au marquis Durazzo. Il était encore le soir préoccupé de cet incident, en attendant l'*heure bleue* à sa fenêtre, lorsqu'il vit Timoteo descendre dans sa gondole, quitter le perron du palais Bastiglia, et se diriger vers le palazzino. C'était évidemment quelque message d'Adriana. Dans son impatience, le jeune homme descendit une partie de l'étage, au-devant du commissionnaire, et lui arracha presque des mains ce dont il était porteur. Ce message consistait tout simplement en une vieille carte de visite, au dos de laquelle Adriana avait tracé à la hâte ce peu de mots, à peine lisibles pour tout autre qu'un amant :

Otbert, il faut partir... cette nuit même ! Rends-toi à Ferrare, et là attends mes nouvelles. Emporte cette cassette dont tu feras ce que je te dirai. — T'amo più che mai !

Timoteo avait déposé sur la table un coffret en vieux laque de chine rouge, garni en bronze doré, et d'un aspect riche et solide.

— Madonna ! Madonna ! qu'est-ce qui se passe pour la padroncina? dit le bonhomme, après avoir respectueusement posé la cassette devant Otbert. Sa femme de chambre m'a dit en me reconduisant, que la vieille comtesse restait des trois à quatre heures chez sa fille... Ça n'est pas naturel. Le comte lui-même a des airs... Il a été hier trois fois chez le gouverneur, et s'est enfermé ce matin, je ne sais combien de temps, avec

son avocat et le marquis Durazzo... On a tous ces jours-ci envoyé à la poste, par Beppino, des lettres grandes comme ça, ajouta le gondolier, en figurant entre ses mains la distance d'un pied. Tout ça pour Vienne! avec des cachets aussi larges qu'une écuelle *per i risi* et rouges comme un bonnet de Castellano... De plus, Teresina, la fille de chambre, m'a assuré que notre jeune maîtresse avait eu une scène épouvantable avec sa mère, parce qu'elle s'était refusée à signer un papier que lui présentait la vieille... Ah! si je voulais parler!

— Parle donc, parle, vieux misérable! s'écria Otbert, en saisissant brusquement le bonhomme par le collet de sa livrée. Si tu ne me dis pas tout ce que tu sais, je te jette par cette fenêtre dans le canal!

— Madonna! ne vous l'ai-je pas dit? Ah! padron mio, lâchez-moi, vous saurez tout! Mais ne me trahissez pas, au moins!... Aïe! vous m'étranglez!

— Eh bien, parle vite! dit Otbert, revenu de ce rapide transport.

— *Per ubbidirla!* voilà que je dis tout... c'est encore Beppo... on l'appelle aussi Beppino... qui a entendu le vieux qui disait à la vieille : « Madame la comtesse, votre fille vous brouillera avec l'empereur d'Autriche! Durazzo avait bien raison lorsqu'il me répétait que son calme et son apparence de résignation n'étaient qu'un masque! » Voilà ce que je sais, padroncino! Pour en pouvoir dire davantage, je jure par le *sacro bambino* qu'il faudrait l'inventer!

— Mais que t'a dit la contessina en te remettant cette carte et cette boîte?...

— Ne vous l'ai-je pas répété? Eh bien, elle m'a fait venir dans la petite chambre de Teresina, *sa soubrette,* comme elle l'appelle... je ne sais pourquoi... ça voudra dire Teresina en français... alors j'ai pris la cassette et je suis venu...

— Mais, canaille! qu'a dit la contessina? s'écria Otbert impatienté, en secouant de nouveau le bonhomme.

— Là! là! je croyais l'avoir dit! reprit-il en se dégageant de l'étreinte d'Otbert. Elle m'a dit : Vieux Teo... (dans sa bouche ça ne me fait rien!...) vieux Teo, prends cette cassette et cette carte, et va-t'en sur-le-champ les porter à M. Erichsen... Tu lui diras...

Le bonhomme s'arrêta comme indécis.

— Mais quoi? reprit Otbert, vraiment furieux, et faisant vers la fenêtre ouverte un geste alarmant qui acheva de délier la langue du trop prudent Castellano.

— Vous ne me trahirez pas, padron mio!... un gondolier vénitien...

Otbert saisit cette fois si vigoureusement le bonhomme par le collet et la cravate, que celui-ci se vit déjà soulevé pour faire le plongeon dans le canal... Apparemment que le jeune homme n'avait en ce moment nulle foi dans l'*esprit des nerfs*, et poussé à bout par l'inquiétude et l'impatience, il eût pu faire un mauvais parti au trop discret Timoteo, si, pour éviter un plus grand mal, celui-ci ne s'était décidé de commettre ce que, dans son comique raisonnement, il semblait croire une trahison.

— Là, là, là!... je dirai tout, ohimè! je ne m'étonne pas que ce poignet-là manie si bien l'aviron... Madonna!... où en étais-je donc? n'ai-je pas dit les paroles de la contessina? Eh bien, voilà la vérité; mon saint patron Timoteo me demanderait quoi, je ne pourrais pas dire autre chose... « Va porter cela à M. Robert, me dit la padroncina, en regardant autour d'elle s'il n'y avait pas quelque espion. Tu lui diras qu'il doit m'obéir comme à Dieu! comme à Dieu!... a-t-elle répété... » Voilà tout! Le signore ne me trahira pas... je ne sais plus rien. J'ai pris la boîte, le petit billet, et je suis passé par un escalier de service, sur l'ordre de ma maîtresse... Maintenant, je dois m'en retourner vite...

— C'est bien tout? demanda Otbert, tu ne sais rien autre?... et les domestiques ne disent rien de plus sur ce qu'ils ont pu surprendre?

— Oh! pour cela je vous le dirais tout du long, padron mio, car dès qu'on ne me le confie pas... la discrétion ne m'étrangle plus. Enfin, voilà mon ambassade faite... je m'en vais!

— Et si je te donne à mon tour une commission pour ta maîtresse, si je te charge de lui dire quelque chose, le lui répéteras-tu bien?

— Si le signore me le commande, il peut être sûr que ma maîtresse saura tout ce qu'il me dira...

— Si je t'enjoins de le lui dire, c'est bien pour que tu le répètes à la contessina, vieux fou! Retourne donc au palais, et dis à la signorina... ou plutôt, attends un moment...

Et, bien qu'Adriana lui eût plusieurs fois conseillé d'éviter de lui écrire, attendu qu'il lui était beaucoup plus difficile de recevoir une lettre que d'en expédier, Otbert crut pouvoir, vu la gravité de la circonstance, faire une exception aux lois de sa prudence habituelle. Il traça le billet suivant :

« Tu me dirais, Adriana, de m'aller jeter dans les profondeurs du canal Orfano, que j'irais sans hésiter. Tu me commandes de partir... je pars, sans demander pourquoi tu me donnes cet ordre terrible. Je ne pourrais t'expliquer tout ce que j'ai ressenti hier et aujourd'hui de terreurs et de pressentiments, que ton billet vient de justifier; mais il y a un plaisir amer à sentir qu'on va souffrir par le cœur, et je suis prêt... Je chéris tout ce qui me vient de toi, et j'aime mieux la douleur en t'aimant, que toute félicité possible où tu ne serais pas. Je pars cette nuit : j'attendrai à Ferrare ce qu'il te plaira de m'annoncer; songe seulement qu'en te quittant, ma vie entre dans une longue nuit dont toi seule es l'aurore. Tu souffres bien, je le devine. Si ton amour pour moi en est cause, pardonne-le-moi! pardonne-moi de tant m'aimer!

Moi aussi je vais souffrir; mais ma souffrance n'est rien, c'est la tienne qui m'épouvante! Adieu donc, Adriana, adieu, puisque tu le veux. Je te verrai encore à l'*heure bleue*, n'est-ce pas? Je ne te dis pas que je t'aime, tu comprends que t'obéir ainsi, c'est prouver le plus suprême amour.

» *P. S.* J'emporte donc cette cassette. Tu sais que j'attends... mais attendre de toi, c'est espérer. »

Ces lignes tracées à la hâte, Otbert congédia le gondolier qui en était porteur. Le soir venu, il attendit qu'Adriana parût sur son balcon. Mais son espérance ne fut point réalisée. Vainement le ciel limpide et charmant ce jour-là teignit-il l'eau et l'air transparent de ses vapeurs azurées; vainement les douces pénombres enveloppèrent-elles les palais, les lointains, et toutes choses, comme une gaze diaphane... Morosine ne parut pas au balcon de la demeure patricienne sur laquelle Otbert fixait ardemment les yeux. L'*heure bleue* s'écoula tout entière sans qu'une lumière même passât derrière quelque fenêtre du palais, lequel semblait ce soir-là abandonné comme celui des Foscari. Alors les yeux du pauvre poëte, toujours fixés vers cette demeure, désormais confondue dans l'ombre de la nuit, se noyèrent de larmes involontaires. Il sentit des sanglots soulever sa poitrine, et il finit par pleurer comme un petit enfant abandonné, qui cherche vainement autour de lui un visage ami. L'horrible serpent du doute le mordit au cœur. Sa pensée sonda impitoyablement la profondeur de l'abîme où il s'était aventuré, et qu'il s'exagéra en ce moment autant qu'il se l'était précédemment dissimulé. Il osa se demander si ce n'en était pas fait de cet amour, trop ardent, trop follement heureux pendant ces jours si rapidement envolés, pour être autre chose qu'un météore, un rêve insensé, au réveil duquel il touchait... La nuit était sombre, l'air silencieux. Il douta s'il était ou non dans la réalité, s'il avait véritablement été l'amant de cette irritante et trop belle jeune

fille, et si cette ombre qui cachait toute chose, enveloppait bien réellement son palais...

Alors il voulut relire chaque billet reçu d'elle, bien qu'il les sût par cœur. Rentré dans la conviction de la réalité des faits et de son apparent malheur, il se demanda ce qu'il deviendrait si Adriana l'abandonnait. Il pensa nécessairement à mourir. Mais ce qu'il fallait, c'était de mourir sous les yeux de la cruelle, et il en examina les moyens. — Que ferais-je à vivre? s'écria-t-il. Qui ai-je au monde qui tienne à moi? C'est horrible à se dire : Je ne laisserai pas ici-bas un cœur pour me pleurer! Je n'ai pas de mère, moi... Celui qui a une mère ne se tue pas. La mienne m'a donné sa vie; son dernier souffle fut le premier qui m'anima... et son âme doit être en moi!... J'irai la rejoindre dans cette mort obscure... d'où elle me voit, peut-être, malheureux et désespéré... Oh! ma mère! ma tendre et sainte mère! vous que je n'ai pas connue, et que j'aime! Martyre des profonds mystères de la nature, vous qui n'avez pu voir le fruit né de vos fécondes entrailles déjà refroidies, implorez à l'avance le pardon de mon crime... Dieu vous entendra, car on me l'a dit, vous étiez vertueuse et croyante! Priez pour celui qui, né sans le baptême de votre baiser, a grandi sans vos caresses! Si je meurs, soyez au seuil de cette vie pour me protéger et me conduire aux pieds du trône céleste où l'on implore... et que je m'en relève pardonné!

Le pauvre poëte passa ainsi de longues heures à prier, espérer, redouter, mais soulagé pourtant, comme s'il eût été visité par l'ombre de sa mère. Otbert né, par le secours de la science, d'une femme expirée depuis quelques heures au milieu du mystérieux travail de la maternité, avait, dans son enfance, souvent imploré cette martyre, et se l'était représentée dans ses songes et dans ses extases de sensibilité; il lui avait donné des traits, une expression de visage, une nuance de cheveux, et jusqu'à un vêtement... détail dont l'ensemble

formait une sorte de réalisation qu'il retrouvait dans ses prières, toujours la même, comme un tableau d'autel devant lequel on s'agenouille. Rien pourtant n'avait guidé l'enfant dans la composition de cette image formée dans son cœur. Mais lorsque Otbert eut quinze ans, le bon Tübingen, en envoyant son fils adoptif à Francfort, lui remit un portrait, précieusement conservé jusque-là parmi ces trésors de la sentimentalité des vieillards, trésors, reliques qu'ils n'oublient point... mais qu'ils n'osent toucher, comme si c'étaient des douleurs à réveiller de leur sommeil : ce portrait était celui de la mère d'Otbert... et il offrait, trait pour trait, le visage que l'enfant s'était créé pour l'aimer ! C'était le même regard, la même nuance de cheveux que celle de l'image magique peinte dans son imagination par l'admirable intuition de son amour filial ! tout, jusqu'à la coupe et la couleur des vêtements que portait la morte...

Otbert ayant tiré ce portrait du tiroir qu'il ouvrait chaque jour à ses heures les plus recueillies, il le contempla et sentit peu à peu sécher les larmes de sa faiblesse et de son découragement. Il puisa bientôt dans ce retour vers les saintes et pures affections qui vibrent dans ce recoin du cœur que n'envahissent et ne profanent jamais les passions turbulentes, la force nécessaire pour lutter contre la douleur de son amour et les doutes qui s'étaient emparés de son âme subjuguée ! Il procéda donc, avec une sorte de résignation, aux préparatifs de son départ, et au moment où les premières lueurs de l'aube matinale vinrent blanchir l'horizon, il quitta sa demeure, non sans regarder le plus longtemps possible le palais de la bien-aimée, mais pourtant moins déchiré qu'il redoutait de l'être la veille : la prière l'avait sauvé.

Le matin même du départ d'Otbert par la route de Fusine, Bruschall arrivait à Venise par celle de Mestre.

XVI

L'EUT-ON PRÉVU?

Partir avec toi, c'est rester;
rester sans toi, c'est partir!
CHATEAUBRIAND, *Paradis perdu*.

Notre héros ne s'arrêta à Padoue que le temps nécessaire pour trouver une voiture; la nuit suivante, il arriva à Ferrare.

Il descendit dans l'albergo principal, et dès qu'il fit jour, il se mit à courir la ville, dans le but bien arrêté de se distraire le plus possible, de s'étourdir, d'éviter de penser. Otbert se trouvait dans cette position étrange d'un homme qui ne sait ni ce qu'il va faire ni ce qu'il va devenir, dont le sort est enchaîné, par suite de son abnégation propre, aux volontés, aux désirs d'un être en but lui-même aux plus étranges traverses... Cette incertitude de son avenir, de chaque lendemain même, peut-on dire, qui eût été chose intolérable pour une foule de gens, n'était pas au contraire sans quelque charme bizarre pour celui que nous avons peint comme doué d'une organisation faite pour chercher et éprouver vivement les émotions, en même temps d'un esprit aventureux et d'une imagination ardente. Trompant sa raison par un subterfuge qui tendait à établir que nulle détermination, nulle initiative ne dépendait de lui, il résolut de se laisser aller à sa singulière destinée. — Elle me dit de croire en elle et d'attendre, se répétait-il pour excuser son inertie, croyons et attendons!

C'est par ces subtilités que le pauvre garçon essaya de se soustraire au désespoir qui avait un moment fait irruption dans son cœur, qu'il parvint aussi à endormir les remords dont le seul nom de son digne ami d'Inspruck était le texte.

Il se mit donc à parcourir la ville de l'Arioste, des princes d'Este et du Tasse. Il passa de longues heures dans les églises, devant les peintures du Guerchin, des Carraches, de Garofolo et de Mantegna; la première journée s'écoula ainsi. Le soir il y avait opéra, et Otbert entendit chanter la Teresa Tavola, une des plus jolies cantatrices d'Italie, à laquelle il trouva ce noir et scintillant regard dont Adriana avait brûlé son cœur. Le lendemain il reprit ses courses. Il allait entreprendre la visite intérieure du fameux château des anciens ducs, majestueusement assis au milieu de la ville avec ses tours, ses créneaux, ses ponts et ses fossés, lorsqu'il apprit que cette féodale et féerique demeure ne conservait plus de traces du séjour de ses hôtes illustres, pas même le boudoir de Lucrèce Borgia! Toutes les belles peintures de Dosso-Dossi, si pompeusement célébrées par l'Arioste, avaient été effacées pour approprier les logements à la destination nouvelle de l'édifice, alors demeure officielle du cardinal-légat qui gouverne Ferrare au nom du pape. Ainsi que fit Michel-Ange, réfugié dans cette ville durant le siége de Florence, Otbert dédaigna donc de pénétrer dans l'édifice; il visita la maison qu'habitait l'Arioste, cet Homère italien... puis la prison de Torquato Tasso, le tendre et malheureux amant de la princesse Éléonore, qui mourut de l'ingratitude d'Alphonse, comme Racine des dédains de Louis XIV...

Une nouvelle journée se passa encore ainsi. Le soir du troisième jour, lequel fut employé à visiter des manuscrits précieux dans la bibliothèque en partie formée par le célèbre cardinal Bentivoglio, Otbert rentra chez lui sans se sentir tenté d'aller au théâtre, ne fût-ce que pour revoir dans les beaux yeux de la Tavola comme le reflet de ceux de sa bien-aimée. Il s'était plusieurs fois présenté à la poste sans rien trouver pour lui. Le découragement allait le reprendre... il avait usé durant ces trois jours toutes les forces qu'il avait pu

puiser dans la subtilité de ses raisonnements... Désormais sa passion allait plus despotiquement que jamais reconquérir en lui son empire. A minuit, il était encore appuyé sur son balcon, s'effrayant du nouveau désordre qui envahissait ses sensations et sa pensée...

Tout à coup, on frappe vigoureusement à la porte de l'albergo. Otbert sent dans sa poitrine le contre-coup du marteau de fer. Il se penche, et, malgré l'obscurité profonde, il distingue deux hommes debout devant le seuil. On leur ouvre. Otbert éprouve un trouble étrange... Sa chambre est située au second étage de l'albergo, au fond d'un long corridor. Il entr'ouvre sa porte, prête l'oreille, plonge les yeux dans la sombre prolongation du couloir. Qu'espère Otbert? Une lettre désormais indispensable pour lui rendre quelque élan de courage, car le sien est épuisé! Pourtant cinq minutes se sont écoulées, et rien n'apparaît, rien ne bouge... Il s'apprête à refermer sa porte, le cœur plus serré que jamais... lorsqu'au moment où ses yeux vont quitter l'obscurité, il croit apercevoir au loin le reflet, incertain encore, d'une lumière qui gravit l'escalier. Il ne se trompe point... les murs noirs se teignent de projections rougeâtres... Mais bientôt la lumière s'arrête... au premier étage sans doute... Une étrange anxiété suspend toute l'âme du poëte dans ses regards: il retient son souffle comme s'il craignait de faire évanouir cette lumière qui est pour lui l'objet d'une singulière et folle espérance! Mais il ne s'abuse pas!... la clarté augmente, les parois des murailles se la renvoient, le faux marbre de l'escalier s'illumine; à mesure que le flambeau monte, la lumière gagne un espace sur le plafond du long couloir... la tête d'un domestique de l'auberge apparaît; puis, à mesure que celui-ci franchit les marches, c'est le buste, la main qui tient le flambeau, puis tout le corps, qui s'offrent au regard... derrière le valet apparaît une autre tête... puis enfin une autre encore, qui,

gravissant dans l'ombre formée par le corps de l'homme qui les précède, ne présentent qu'un ensemble méconnaissable... Mais les voilà tous dans le corridor! Ils vont sans doute s'arrêter à l'une des portes qui s'ouvrent sur les chambres vacantes... Mais non! ils avancent toujours! Il reste deux portes seulement à franchir... Otbert, retiré derrière la sienne à peine entre-bâillée, sent son cœur battre à soulever sa poitrine. Il a le vertige: les voyageurs se sont enfin arrêtés devant une porte voisine de sa chambre; mais une personne a parlé... ce qu'elle a dit, Otbert ne le sait! Il entend résonner à ses oreilles abusées mille bruits fantastiques de cloches, de tambours, de sifflements, de même que ses yeux ne distinguent plus rien, fascinés qu'ils sont par une émotion si vive, qu'il est obligé de s'appuyer sur un meuble pour ne pas tomber!

— Per ubbidirla! a répondu une voix bien connue à l'interrogation que l'oreille d'Otbert n'avait pu saisir, c'est ici, *signor cavaliere!* ajouta Timoteo.

La porte d'Otbert était entr'ouverte... le domestique de l'albergo entra:

— Ce sont deux messieurs qui vous demandent, dit-il.

— C'est bien, l'ami! Vous pouvez vous retirer... plus tard on vous appellera! reprit le digne Castellano.

Et aussitôt le valet sorti, les deux arrivants entrèrent. L'un, nous le connaissons déjà, portait un sac de voyage; l'autre... c'était un charmant cavalier, vêtu en étudiant... Otbert tombe dans les bras de Morosine!

— Ah! Madonna! Madonna! San Nicolo a donc cessé de m'en vouloir, puisque je vous vois enfin réunis! Et ayant déposé le sac qu'il portait, puis jeté sur les deux amants un regard attendri, le vieux Timoteo se retira discrètement, en passant le revers de sa main rude sur ses yeux, pour y essuyer une larme...

Restés seuls, ce fut entre Adriana et son amant une scène

d'ivresse que nous renonçons à décrire. Otbert n'osait croire à tant de bonheur, et s'imaginait être la proie de quelque songe délirant.

— Est-ce toi? est-ce bien toi? répétait-il sans cesse.

— Doutais-tu donc de moi? s'écriait la jeune fille, en tenant dans ses mains la belle tête blonde de son amant encore étourdi de cette foudroyante émotion et par cette enivrante surprise.

— Douter de toi, non... mais de la femme!

— C'est bien moi... tiens! c'est bien moi! répéta-t-elle en l'embrassant au hasard, sur les yeux, au front, dans la chevelure. . . . .

. . . .

Dans la nuit même, un moine qu'Adriana avait trouvé en route, sur le bateau le *Francolino*, et qu'elle avait à l'avance séduit par un riche présent, unit les deux amants, dans une chapelle d'un des quartiers les plus déserts de Ferrare. Le vieux Timoteo suppléa au déguisement masculin de sa jeune maîtresse, en tirant une simple toilette de femme du petit sac qu'il avait apporté, et qui ressemblait à ces noix enchantées d'où les fées font sortir, d'un coup de baguette, tout le trousseau d'une belle princesse!

Le lendemain, les deux époux, servis par l'incomparable gondolier, déjeunaient comme des amants. Le *signor cavaliere*, ainsi que le bonhomme appelait la jeune comtesse, regardait Otbert avec cet œil d'amour, moitié langueur et moitié flamme, qui n'a peut-être été peint que par le vieux Mantegna, lorsqu'il représente un saint qui, près d'expirer sur le bûcher, lève vers le ciel des yeux ravis, comme si c'était une joie de mourir! C'est qu'en effet, dans le martyre qu'avait courageusement subi Adriana, durant tous les jours précédents, Otbert seul était son ciel. Adriana, on l'a compris déjà, ardente personnification de la Vénitienne du moyen âge, était

une femme de sensation autant que le poëte Otbert, cet impressionnable rêveur, était un homme de sentiments. Tous deux goûtaient donc l'ivresse de cette rencontre suivant la nature de leur organisation, si bien d'accord, du reste, pour ce point extrême : s'aimer ardemment. Mais la prudence imposait la nécessité de mettre un terme prochain à ces douces et folles causeries, à ces mille questions faites au cœur, et à ces extases d'amants qui se retrouvent après de grandes vicissitudes. Il fallait partir! Timoteo avait trouvé un équipage qui, vers le milieu du jour, fut prêt à emmener nos amoureux. Adriana avait décidé, en raison de ses réflexions particulières, qu'il fallait abandonner les routes principales, et gagner Mirandola, pour de là, traversant tout le duché de Modène, coucher le soir à Correggio, patrie du doux et gracieux Corrége, et atteindre enfin Parme le lendemain.

A l'heure dite, ils partirent donc, accompagnés du fidèle gondolier, qui, pour la première fois de sa vie, se voyait en voiture, et qui, en fait de chevaux, n'avait jusque-là rien connu d'autre que les quatre coursiers d'airain apportés de l'hippodrome de Constantinople et placés sur le portail de la basilique Saint-Marc. Les surprises et les exclamations du bonhomme amusèrent d'abord les deux amants. Mais après le premier étourdissement, le premier délire de leur réunion, leur esprit fut peu à peu envahi par les sérieuses réflexions qui naissaient de la gravité des incidents connus de l'une, soupçonnés de l'autre :

— Madonna! Madonna! quel est cet animal? s'écria Timoteo en apercevant un mouton qui sortait d'un hangar de la route. Il est habillé comme un chioggiote! reprit-il, en faisant allusion à ce caban fourré que les pêcheurs de Chioggia se jettent sur les épaules; et cette cage qui roule derrière ces gros chevaux à cornes! Ah! Madonna! les drôles de choses qu'on rencontre sur la terre ferme!

Sans doute jusqu'à ce jour, le Castellano pur sang, qui n'avait jamais quitté ses lagunes, s'était imaginé que les côtelettes venaient sur les arbres et les biftecks en espaliers...

Les deux amants laissèrent bientôt leur compagnon de route à ses admirations et à ses surprises naïves, pour céder au besoin de parler de choses bien autrement sérieuses. Adriana, répondant aux questions de son ami, reprit le récit des faits au jour où elle avait manqué le premier rendez-vous de l'*heure bleue* auprès de San Servolo, le soir même de l'abordage de Timoteo, qui avait valu à ce dernier la comparution de police que nous lui avons entendu raconter à lui-même chez notre héros, ainsi que l'amende qui ne lui coûta rien, et à laquelle même il nous semble qu'il gagna quelques *swanzigers*.

— Durant la journée, raconta Morosine, ma mère me fit prier de passer chez elle. Mon beau-père se trouvait là. Voici, si je m'en souviens bien, ce qu'elle me dit : « Dans une première conversation que nous avons eue ensemble à mon arrivée de Vienne, je vous ai fait connaître, ma fille, quels projets j'avais... nous avions, dois-je plutôt dire, fondés sur vous, commença ma mère, se reprenant à cause de la présence du comte Bastiglia. Dans cette conversation, où je vous fis entrevoir la destinée brillante qui vous attendait, par suite des bontés de Sa Majesté l'empereur pour notre illustre nom, je vous parlai aussi de l'homme que j'av.... que nous avions choisi pour vous, et dont la naissance, la jeunesse, la beauté, tout enfin devait, en outre de notre détermination, vous faire un parti agréable. J'ai pu deviner dès ce moment que le futur comte Morosini avait déjà su toucher votre cœur, et satisfaite de voir cette inclination d'accord avec les nécessités de notre position sociale, je me suis dès ce moment occupée de tout faire pour précipiter le jour du dénoûment de mes heureux projets... »

—Je laissais ma mère parler sans l'interrompre, dit Adriana, mais je me préparais en secret à la crise imminente qu'allait amener ce discours, et je m'affermissais dans mon courage, en faisant passer ma pensée par mon cœur. Apparemment que mon beau-père n'était pas venu de son propre mouvement pour assister à cette conversation décisive, car, en l'observant, je trouvai son attitude fort gênée, l'expression de son visage était tout inquiète, et souvent même il jetait sur moi des regards presque suppliants. Ma mère reprit : « Oui, ma fille, ma chère fille, j'ai mis toute ma sollicitude à activer les formalités et les démarches qui étaient indispensables pour la réussite de cette grave et heureuse affaire, et nous touchons enfin au moment si ardemment désiré par M. le comte et par moi, non moins que secrètement aussi par vous, Adriana... Et tout bientôt nous permettra d'espérer que le glorieux nom de Morosini ne périra pas...

» Le marquis Durazzo (car nous nous entendions déjà depuis longtemps... bien que sa modestie ait voulu tenter d'ébranler ma certitude)... celui que nous vous destinons et que vous aimez, a reçu toutes les pièces de famille nécessaires à son mariage ; les hommes de loi ont fini leurs travaux pour toutes les affaires de fortune... les documents sont en règle pour l'érection en comté de notre terre de Camporeale, et voici enfin la demande toute prête, par laquelle vous déclarez à Sa Majesté l'empereur quel est celui auquel vous voulez donner votre nom, le suppliant, comme il a daigné me le faire espérer de vive voix, de vouloir bien approuver ce choix, et de vous faire l'honneur de signer au contrat... »

— Pendant cette tirade, la gêne et l'inquiétude du comte s'étaient peu à peu converties en une sorte d'effroi, continua Adriana, assise côte à côte de son amant attentif, dans la petite calèche qui les emportait, avec Timoteo sur le siége. Mon beau-père regardait alternativement ma mère, moi, et

la porte de la chambre par laquelle il désirait évidemment de s'enfuir... ayant sans doute depuis longtemps, soit par suite des appréhensions de Durazzo, soit en raison de ses propres observations, deviné que je ne justifiais point l'aveugle confiance que ma mère mettait en ma soumission à ses orgueilleux projets...

La comtesse avait déployé sur la table auprès de laquelle elle était assise, une large feuille de papier déjà écrite, et qui, sans doute, n'attendait plus que ma signature. Elle prit une plume et me la présenta... Ce fut alors seulement, je crois, que jusque-là préoccupée de son idée, elle s'aperçut que je n'avais encore rien dit... Me regardant fixement, elle reprit, en me tendant la plume :

— Eh bien, Adriana, à quoi pensez-vous donc?

Mon beau-père se leva, espérant de gagner la porte d'une façon inaperçue...

— Est-ce que vous ne m'entendez pas, mademoiselle? ajouta-t-elle en pâlissant.

— Je vous demande pardon, ma mère... je vous entends, répondis-je d'une voix résolue, mais en faisant tous mes efforts pour empreindre de respect l'accent des graves paroles que j'avais à prononcer... Ce n'est, je vous assure, pas ma faute, si vous ne m'avez pas mieux comprise la première fois que vous m'avez parlé de vos projets... aujourd'hui il faut donc bien vous le déclarer clairement et sérieusement : je ne puis signer cette lettre à l'empereur... car je n'épouserai jamais qu'un homme de mon choix!

Mon beau-père profita de la muette stupéfaction où mes paroles plongèrent ma mère pour s'éclipser.

En entendant cette déclaration, faite d'un ton ferme et calme à la fois, la comtesse devint si pâle, que je me sentis vraiment tout émue à voir quel terrible effet lui devrait causer mon refus à réaliser ses plus chers désirs. En ce moment, j'oubliai

ma longue enfance sans caresses, j'oubliai l'égoïsme de la fière patricienne qui avait rêvé de sacrifier toute ma vie à ses spéculations ambitieuses... je ne vis plus que ma mère prête à se trouver mal d'émotion, d'indignation, de douleur réelle enfin, quels que fussent d'ailleurs les sentiments qui fissent naître cette douleur.

— Pardonnez-moi, ma mère! m'écriai-je en me jetant à ses genoux, et en cherchant à presser et à embrasser ses mains, je n'aime pas le marquis... il m'est donc impossible de l'épouser.

— Suis-je bien éveillée?... se dit-elle, en jetant sur moi des regards dont l'éclat furieux m'épouvanta réellement... Est-ce ma fille... celle qui doit être l'esclave de ma volonté suprême, qui a osé prononcer de pareils mots?...

— Hélas! oui... ma mère, dis-je en reprenant courage au sein même de ce péril, et sauvée de tout remords par ce péril même, c'est votre fille qui vous vénère, qui vous respecte... mais qui ne saurait sacrifier toute sa vie à l'erreur que vous alliez commettre, en croyant faire son bonheur!

Alors, comme si elle eût enfin cessé de douter de la réalité de ce qu'elle entendait, elle se leva brusquement, et me repoussa avec une telle violence, que je tombai à la renverse, d'agenouillée que j'étais, et me frappai le crâne contre le marbre de la table où se trouvait la fatale lettre pour l'empereur. Je me blessai, et quelques gouttes de sang jaillirent sur la feuille, à l'endroit même où je devais signer...

Soit qu'aveuglée par la fureur, ma mère n'eût d'abord pas vu ma chute, soit qu'emportée par l'exaltation, elle ne voulût pas y prendre garde, toujours est-il qu'elle me laissa un moment à terre, et interpellant son mari, dont elle remarqua à peine la disparition, elle donna cours à tout ce que sa colère allumait de pensées furieuses dans son sein. Je m'étais relevée, et m'efforçant de maîtriser mon émotion, je m'assis, en prenant l'attitude résignée et impassible d'une victime

décidée à tout entendre sans nouvelle faiblesse. Je sentais mon sang couler tiède parmi mes cheveux jusque dans mon cou, et ma blessure, sans avoir de gravité, ne laissait pas que de me faire souffrir...

— Chère ! chère bien-aimée ! s'écria Otbert, en pressant sur son cœur sa courageuse amie, c'est pour moi que tu as souffert ainsi.

— Je ne veux point exagérer mon mérite ; si j'ai agi de cette sorte, c'était parce que je t'aime, parce que je ne pouvais songer d'être à un autre qu'à toi ; parce qu'enfin c'est mon bonheur de t'appartenir, et que tu m'appartiennes... Tu vois donc bien, mon Otbert, que toute ma conduite, au fond, repose sur l'égoïsme... Si je ne t'aimais pas, je n'aurais certainement pas agi comme je l'ai fait et je me serais probablement aussi peu occupée de ton amour que je le fais de celui que, malgré tout ce qui le rend méprisable à mes yeux, je devine que le marquis ressent pour moi ; tu vois donc bien que ce n'est pas *pour toi*... mais seulement à *cause de toi*, que j'ai souffert et déployé tout ce courage ! continua l'aimable femme, en cherchant, par un spirituel subterfuge, à diminuer aux yeux de son amant la grandeur de son sacrifice, afin de ne pas ajouter aux émotions qu'il subissait déjà, les alarmes de sa délicatesse, les scrupules de son honneur, seul sentiment que chez lui ne dominât point l'amour.

Elle reprit son récit :

— La crise de colère que ma mère avait subie en entendant de ma bouche une déclaration aussi inattendue touchait à sa fin, et je me défiai de l'attendrissement qui pouvait être, chez elle comme chez moi, la réaction des sentiments extrêmes qui venaient de se produire. Aussi, la voyant presque épuisée, et cherchant son siége, je me défiai de ses larmes, et l'amante l'emportant encore sur la fille, je m'empressai de lui dire :

— Il nous est impossible à l'une et à l'autre, ma mère, de continuer pour le moment cet entretien... nous le reprendrons plus tard... lorsque l'émotion de cette scène sera dissipée... Pardonnez-moi le chagrin que je vous cause, mais vous-même finirez par reconnaître que ma vie entière ne pouvait être ainsi sacrifiée... Permettez donc que je me retire... que je vous envoie vos femmes... Ce soir, demain, nous reparlerons...

Et comme j'avais sonné, la femme de chambre de ma mère entra, et je sortis sans attendre de réponse, jetant un mouchoir sur mon cou, pour qu'on ne vît point le sang qui coulait de ma blessure.

Le soir, je crus jusqu'au dernier moment que je pourrais aller à notre rendez-vous, tant j'étais soutenue par l'exaltation et par mon désir. J'aurais souhaité de t'apprendre de vive voix ce qu'il était impossible de t'écrire... je n'aurais pas voulu non plus t'alarmer sans pouvoir moi-même t'offrir un correctif aux choses, et je ne me fiais pas absolument à l'éloquence du vieux Timoteo...

— Lequel, du reste, interrompit Otbert, par un singulier scrupule de discrétion qui lui prend de temps à autre, ne se décide qu'à toute extrémité à me rapporter même ce que tu lui dis pour moi.

— Pardonnons-lui son manque d'esprit en faveur de tout ce qu'il a de cœur! reprit Adriana. Je te l'envoyai donc pour te prévenir de l'impossibilité où j'étais, ce soir-là, de quitter le palais; tu comprends qu'une pareille scène entre une fille et sa mère ébranle et laisse des traces. D'ailleurs, bien qu'elle fût sans gravité, ma blessure ne me permettait guère de m'exposer à l'air du soir; puis enfin ces premières raisons n'eussent-elles pas existé, que je devais peut-être ce sacrifice aux convenances que me dictait ma conscience, fussé-je même sûre de l'impunité, c'est-à-dire de n'être ni espionnée ni surprise. Plusieurs fois durant le reste du jour je fis prendre des nouvelles

de ma mère : elle était calme. Vers le soir, tandis qu'appuyée intérieurement contre ma fenêtre je regardais s'écouler l'*heure bleue* chérie en pensant à toi, mon beau-père demanda à me voir. Je le reçus, et nous causâmes de toute cette affaire. Malgré ce qu'il me dit du contraire, je compris bien qu'il était envoyé par ma mère, afin d'achever ma confession, ou plutôt pour en avoir les détails. Fort à mon aise avec lui, je ne cachai rien, laissant à sa volonté ou à sa prudence d'en rapporter la part qu'il voudrait à la comtesse. Je lui avouai que je t'aimais, que je détestais le marquis, et que si l'empereur devait faire un comte Morosini sur ma demande, ce ne pouvait être que toi...

— Adriana ! interrompit Otbert avec un profond accent de reproche et de tristesse.

— Va! je te comprends, mon ange! reprit la jeune fille, crois bien que je te connais et que je t'apprécie, et que, durant nos heureuses réunions de chaque soir, j'ai deviné tout ce que ta belle âme renferme de noblesse ! Mais pouvais-je détruire ainsi d'un mot l'édifice des rêves de ma mère, sans lui offrir au moins quelque moyen d'accommodement? D'ailleurs, je dis tout au comte Bastiglia; je lui déclarai que, du jour où je t'avais entrevu si beau, si courageux, au milieu des périls de cette aventure dans les Alpes, ton image était restée dans mon cœur. Une épreuve était venue, qui eût pu l'effacer en moi... ce fut l'envoi de cette somme... (pardon de le rappeler!) que te fit ma mère. Mais tu révélas alors tes sentiments comme déjà tu avais révélé ton courage, et je me sentis en grand chemin d'être subjuguée. Tu devines combien la conduite de ma mère, excitée, du reste, par une lâche jalousie de l'homme que quelques indices avaient éclairé, contribua à m'exalter... Ce que je croyais être un sentiment de justice, un désir de réparer l'offense faite à une âme délicate à laquelle nous devions une obligation immense, était sans doute déjà de l'a-

mour. Le cœur a des mystères impénétrables ; il faut renoncer à les analyser, il n'y a qu'à subir ! Tu sais ce que je fis pour t'attirer au palais : à dater de ce moment, je n'ai plus rien à t'apprendre. Le comte entendit tous ces aveux. Mais déjà il savait une partie des choses que je lui racontais, car tu te souviendras que ce fut à la suite de ce bal où nous dansâmes souvent ensemble, qu'il m'emmena à la campagne attendre le retour de ma mère. Je crois inutile de détailler le rôle que Durazzo joua dans toute cette intrigue d'ambition et d'oppression, puis-je dire. Le comte savait, de son côté, mieux encore que moi, à quoi s'en tenir. Sans avouer pourtant ni nos entrevues, ni nos intelligences ensemble, je dis ce q'uil fallait, moins pour peindre mon attachement envers toi, que pour démontrer jusqu'à quel point le mariage projeté était impossible.

Mon beau-père essaya de me faire quelques objections. Je compris combien le marquis avait réussi à s'emparer de cet esprit, dont les volontés et les opinions n'étaient que des reflets d'autrui. Je persistai dans ma détermination et mis, je l'avoue, un peu de coquetterie à essayer de me le rendre favorable, de quelque peu de poids que je susse être son crédit auprès de ma mère. Je lui dis que j'avais trop bonne opinion de son esprit pour n'être pas persuadée que depuis longtemps il savait ce qui se passait dans mon cœur, et qu'il avait certainement deviné que ce mariage ne s'accomplirait pas si facilement. C'était presque l'amener à s'avouer mon complice. Flatté de la tournure que je sus donner aux choses et du cas que je paraissais faire de sa perspicacité, il m'avoua avec une évidente satisfaction d'amour-propre qu'il avait bien prévu que les projets de la comtesse rencontreraient quelque difficulté, et il accepta le mérite d'une pénétration qui, au fond, n'était que l'œuvre des confidences du marquis, alarmé sur l'issue de ses espérances. En me quittant, le comte emporta un petit air

satisfait qui, au lieu seulement de me faire sourire, m'eût donné quelque espoir dans l'abandon du projet en ce qui concernait Durazzo, si j'avais cru à ce député de ma mère quelque crédit sur son caractère et sur ses résolutions.

Le lendemain enfin, car il faut que tu saches tout, mon cher ange, ma mère elle-même vint chez moi. C'était inouï ! Depuis de longues années, elle n'avait mis le pied dans mon appartement, ne me voyant guère qu'aux heures de repas, ou le soir au salon, et lorsqu'elle avait à me parler, me faisant toujours appeler chez elle. Je prévis quelque changement d'évolution. En effet, elle débuta ainsi, lorsque je l'eus respectueusement fait asseoir :

— Je comprends, un peu tard peut-être, Adriana, que je m'étais trompée sur vous. Je vous croyais une fille respectueuse, soumise, s'en rapportant à la sagesse éclairée de ses parents du soin de son bonheur, et je vois aujourd'hui que vous ne songez qu'à me désespérer, en essayant d'opposer à mes vœux les plus chers votre inexpérience du monde et votre caprice... Pourtant, Adriana, reprit ma mère, d'un ton de voix plein d'insinuante douceur, je ne désespère pas encore de votre respect pour moi, de votre docilité et de la confiance que vous devez avoir dans ma sollicitude pour votre félicité...

— Vous faites bien, ma mère, de ne pas douter de mes sentiments pour vous...

— Non, ma chère fille, non, je n'en doute pas, et je viens causer tendrement avec vous de projets qui nous rendront tous heureux. Vous savez quel grand nom vous portez et quel malheur fut pour notre maison, que je puis dire illustre, la mort du comte Alvise, votre frère. L'empereur, dans sa bonté, veut bien remédier à ce fatal coup de la destinée : il vous fait une position unique ! une position qui peut vous rendre fière à l'égal des hauts dignitaires de sa cour ; vous serez...

— Mais, ma mère, interrompis-je doucement, je n'aime pas le marquis...

— N'est-ce que cela? reprit-elle, en cherchant à sourire, eh bien, vous l'aimerez, ma chère fille! Le marquis Durazzo est un joli homme; il est passionnément épris de vous, et consent, pour s'unir à vous, à renoncer à un nom que son ancienneté n'a pas laissé traverser sans gloire les derniers siècles de notre république. Vous serez heureuse, votre position personnelle deviendra, en raison des honneurs qui vous attendent, l'égale de celle de plusieurs de vos aïeules, dont deux, vous le savez, ont porté le corno des dogaresses, et deux autres...

— Je connais toute l'illustration de votre race, ma mère! interrompis-je, pour empêcher la comtesse de se trop exalter à la récapitulation de ces souvenirs...

— Eh bien, alors, ma chère Adriana, montrez-vous digne de succéder à cette gloire! Voyons! faites la joie de votre vieille mère, ma belle enfant! car vous êtes belle! ajouta-t-elle pour renforcer sans doute son éloquence de l'arme de la flatterie... Vous ferez grande sensation à la cour de Vienne, lorsque votre mari et vous, irez remercier l'empereur... Sa Majesté vous donnera la *croix étoilée*. Ah! j'en serai folle de joie! Allons, ma chère fille, embrassez votre mère... Dites-lui qu'hier vous ne songiez pas à ce que vous disiez... que la surprise, l'inattendu de cette nouvelle... mais qu'enfin aujourd'hui vous avez compris que je ne cherche que votre bonheur... que vous savez enfin qu'en m'obéissant, vous faites aussi le mien... Allons, ma belle Adriana, embrassez-moi et soyez raisonnable! Vous savez bien que je n'ai plus que vous... que nous ne sommes plus que deux pauvres femmes sur la terre à porter notre nom...

Ma mère m'avait tendu la main; je déposai sur cette main un respectueux baiser; faire plus m'eût semblé une coupable

fausseté, car si, pour un moment, ma mère, par des expressions de tendresse auxquelles mon oreille n'était point habituée, avait pu m'émouvoir le cœur, ses derniers mots, en me rappelant le motif de cette expansion, m'avait plus que jamais raffermie. Croyant sans doute que j'étais ébranlée par le témoignage de son affection, elle voulut exploiter ce mouvement de sensibilité, et sortit de dessous sa mante la lettre à l'empereur, probablement repliée la veille sans que sa colère lui permît de l'examiner. Mais ayant ouvert la feuille pour me la présenter de nouveau à signer, elle vit sur l'emplacement même qui attendait mon nom, les gouttes de sang qui y étaient allées rejaillir la veille. — Qu'est-ce cela? s'écria-t-elle avec une sorte d'effroi... — C'est mon sang, ma mère, répondis-je en ramassant et lui présentant la lettre échappée de ses mains. C'est Dieu qui a voulu marquer ainsi d'une réprobation providentielle cet acte fatal dressé pour mon malheur... — Mais ce sang, d'où vient-il? interrompit la comtesse, véritablement terrifiée. — D'une blessure que je *me suis faite*... lorsque vous m'avez repoussée de vos genoux, ma mère... — Est-il possible? s'écria-t-elle, la mère faisant une nouvelle irruption dans les sentiments de la patricienne. Ah! je suis toute honteuse... toute désolée, mon enfant, ajouta-t-elle en me pressant dans ses bras et m'embrassant sur le front. Mais tu n'en veux pas à ta mère, Adriana, n'est-ce pas?... tu sais bien qu'elle t'aime et ne veut que te rendre heureuse... Non, non, tu ne m'en veux pas... et pour le prouver, tu consentiras enfin à ce que je demande... Nous irons à Vienne nous-mêmes demander audience à l'empereur... cela vaut mieux! nous n'écrirons plus... Sa Majesté verra comme tu es belle! Soignons cette blessure, mon enfant! Où est-elle?... Comment! j'ai pu être cause que ton sang a coulé!... Ah! si tu me refusais à présent, je croirais que tu m'en veux... Mais non, nous partirons... nous irons nous-mêmes chercher ton

titre, moi, le comte et toi! Tu verras Vienne, la superbe ville! tu seras la plus jolie, je t'assure, des cercles à la cour... Allons, soigne-toi, mon enfant, reste ici bien calme... dans trois jours nous partirons; je vais songer à tout... Adieu, adieu, *mademoiselle la comtesse!*... Que c'est rare d'être appelée ainsi! Ce n'est pas là un titre comme celui que les flatteurs de la société donnent par politesse aux filles des comtes; les filles ne sont rien, je te l'ai déjà dit. Mais toi, tu seras mademoiselle la comtesse! Nous traverserons ton comté de Camporeale, qui, plus tard, quand tu te marieras, donnera son nom à un de tes fils. Mais l'aîné, oh! l'aîné fera revivre notre nom illustre! nous l'appellerons *Francesco* comme notre aïeul, qui dort dans le caveau de San Stefano. Quelle gloire, quel bonheur!... Allons! c'est convenu : dans trois jours nous partirons... Soigne-toi bien, Adriana, ma chère fille... ce soir nous nous reverrons. Adieu... adieu!...

Il fallait toute l'exaltation de ma mère, pour ne pas s'apercevoir que je n'avais pas prononcé un mot qui l'autorisât à croire que je me prêterais à ce nouveau plan. Elle avait, à la vérité, évité de reproduire le nom du marquis Durazzo, comme si elle avait tenté de me faire croire que, pour le moment, il ne s'agissait plus que de l'investiture de mon titre. Mais sa résolution n'avait certainement pas bronché. Après tout, peut-être avait-elle cherché à s'étourdir elle-même, à se tromper. Je l'avoue, cher Otbert, que cette seconde entrevue avec ma mère me laissa rêveuse; sans avoir senti un seul moment s'ébranler mes résolutions, je n'étais pas précisément la même qu'une heure auparavant. Vois-tu, cher, on n'entend pas sans émotion la voix de sa mère vous dire des mots tendres, ni ses lèvres presser votre front... surtout lorsque de pareilles caresses sont si rares, si inconnues, pourrais-je presque dire! Avec un peu plus d'adresse, en ce moment, ma mère eût peut-être réussi à obtenir de moi quelque concession. J'aurais

pu accepter ce voyage de Vienne, à condition que le marquis fût à jamais mis hors de cause. Mais elle manqua d'habileté, parce que l'orgueil patricien dominait chez elle tout sentiment, toute pensée. Une heure après qu'elle m'eût quittée, le comte Bastiglia vint me trouver, et me féliciter sur le consentement que j'avais, disait-il, accordé à ce voyage. Ma mère donnait ses ordres pour partir sous trois jours. On allait écrire à Vienne pour annoncer notre arrivée. Comme, ennuyée de toutes ces redites, je n'objectai point à mon beau-père que je n'avais nullement changé de résolution, ainsi que semblait le supposer ma mère, il eut la maladresse de me dire que si j'avais refusé de nouveau et formellement, la comtesse était décidée à demander à l'empereur un ordre claustral, c'est-à-dire une sorte de lettre de cachet pour me mettre dans un couvent jusqu'à ce que je cédasse; en entendant cette confidence, je pris sur-le-champ ma résolution. Le soir, je t'envoyai l'injonction de partir, en même temps que la cassette que voici, et qui contient diverses choses qui pourront nous être utiles plus tard...

— Adriana! s'écria Otbert de l'accent spontané du reproche.

— Cette fois, mon aimé, je ne t'écoute plus. Ces biens sont à moi, et j'en puis disposer à mon gré. Je finis mon récit : je te fis donc partir. Cela était indispensable pour l'exécution de mon plan, et, d'ailleurs, ayant su par le vieux Timoteo les questions insidieuses qu'on lui avait faites sur ton compte à la police, je craignais quelques machinations du marquis, que je devais d'autant plus craindre, que je ne le voyais point figurer ouvertement dans tous ces incidents, où ses intérêts étaient pourtant en jeu. J'avais reçu ton billet trop tard pour te faire, de mon balcon, l'adieu demandé à l'heure chérie. Ce soir-là même, pour mieux cacher mes projets, je suivis ma mère dans une réunion chez le *delegato*, au palais Corner. Mais comme le lendemain je sus que l'on poursuivait activement

les préparatifs du voyage de Vienne, je m'occupai aussi des miens pour un voyage tout différent. Je parvins à entretenir plusieurs fois le vieux Teo, et à m'assurer de son dévouement sans bornes. Il n'aime pas ma mère! comme tu sais, depuis qu'elle le renvoya une première fois du palais, après certaine catastrophe du canaletto de la *Fenice*. Tout cela me servit. Dans la journée du lendemain, mes préparatifs furent terminés, et le soir, à l'*heure bleue*, je me tins sur mon balcon, palpitante, heureuse, et bien résolue de conquérir à tout prix mon bonheur. Je préparai une lettre pour le comte, afin qu'il sût, par crainte pour lui-même, n'en apprendre à ma mère que peu à peu ce qu'il faudrait. Je le compromis malicieusement un peu dans cette lettre, en lui rappelant que depuis longtemps il savait ce qui se passait en moi... et cela, afin que l'orage maternel grondât un peu sur lui, en diminuant aux yeux de la comtesse des torts que je m'avouais devenir réels par ma fuite... Cette lettre faite, et m'étant arrangée de façon à ce qu'elle ne fût remise que le lendemain dans la matinée, j'attendis l'heure de mettre à exécution le plan fermement arrêté. Vers minuit, tout dormait au palais; revêtue de ce déguisement, je descendis par un escalier dérobé au canaletto qui prolonge la gauche de notre demeure, et je trouvai Timoteo qui m'attendait avec sa gondole. Nous partîmes sur-le-champ. Mon imagination, ou mon cœur plutôt, en invoquant sans cesse ton image, m'aida à triompher de l'émotion que répandit en moi ce moment décisif... Nous gagnâmes les parages du pont des Soupirs. Là, une grande barque attendait; nous y montâmes, faisant voile immédiatement pour Chioggia, car j'avais cru plus prudent de fuir par les lagunes que par le continent. En cinq heures, nous fûmes à Chioggia; là, je trouvai une *péote* qui nous emporta sur le Pô; j'arrivai hier dans l'après-midi à Francolino, d'où une autre barque nous conduisit à Ferrare... et c'est pendant ce trajet que je

gagnai le moine qui vient de nous unir... Tu sais le reste! Me voilà! je t'aime! Laisse-moi les remords, mon égoïsme et ton amour les dissiperont bientôt!

On juge avec quelles effusions de reconnaissance, d'émotion, de tendresse enfin, Otbert entendit ce récit, plusieurs fois interrompu par les exclamations arrachées en lui par ces divers sentiments. Presque effrayé de la grave initiative que son amante avait prise, il l'interrogea sur les conséquences présumables de cette fuite, à laquelle il ne manquait que sa propre complicité pour en faire un pendant de celle de Bianca Capello. Adriana rassura son ami sur ce que ces conséquences pourraient avoir de redoutable pour elle-même, et elle mit, il faut le dire, dans cette assurance, plus d'envie de lui épargner des inquiétudes que de véritable conviction. Le grand point était, selon elle, de se bien cacher pour quelques mois, de laisser, comme on dit, passer la bourrasque. Il eût été impossible de mettre plus de délicatesse et de grâce que n'en montra la noble et charmante jeune fille pour se faire pardonner par son amant l'immense sacrifice qu'elle venait d'accomplir en faveur de la passion qu'il lui avait inspirée. Ce fut en causant, en discutant même parfois de toutes ces choses, que les deux époux, et leur fidèle serviteur, arrivèrent à Parme, ce dernier ne discontinuant pas de s'exclamer chaque fois que se présentait à sa vue quelque objet ou quelque animal dont il n'était point question dans les lagunes.

XVII

LE POIGNARD DE CRISTAL.

GIULIO. Lorsque je m'enivre de tes caresses, il me semble goûter de ces fruits fabuleux du Lotos, qui faisaient oublier tout : devoir, parents, patrie !

GIULIA. Alors il ne manque qu'un verre d'eau du Léthé, pour que le repas d'oubli soit complet.

Otbert trouva à Parme un petit appartement, à un des angles de la place du Dôme, au pied du curieux baptistère que le treizième siècle a laissé au centre de cette ancienne colonie romaine. Adriana, habituée aux splendides appartements ornés de stuc et de fresques qui faisaient intérieurement du palais Bastiglia un des plus élégants de Venise, se vit, joyeusement pourtant, confinée dans quelques chambres d'un aspect et d'un ameublement assez peu patricien. Mais l'amour devait dorer tout cela de son fécond prestige, et lorsque notre belle *protagonista* mit le pied dans ce logis, que son ami avait eu ses raisons pour choisir modeste, elle sauta comme une folle, en disant qu'elle aimait mieux cela que tous les *mezzo-termine* du monde. Les murs de la chambre à coucher, qui donnait sur une cour, étaient ornés de lithographies et de pitoyables gravures, destinées à remplacer pour elle les fresques du palais vénitien. Adriana, grimpée sur une chaise, en passa plaisamment la revue. C'étaient, pour la plupart, des portraits de grands hommes parmesans anciens et modernes. Quelques effroyables croûtes, représentant n'importe quoi, et le représentant fort mal, divertirent plus notre héroïne, que ne l'eussent peut-être charmée des peintures choi-

sies. Quant aux meubles de ce logis, le seul Timoteo en avait jusque-là vu de semblables. Malgré toute sa philosophie charmante et son volontaire renoncement au sybaritisme, Adriana fut obligée de prier son ami d'aviser à lui procurer un fauteuil confortable. En résumé, la prise de possession de ce petit logis se fit si gaiement et avec un tel parti pris de la part d'Adriana, qu'Otbert l'eût aimée davantage encore, s'il eût été possible, pour tant de grâce dans ses sacrifices et tant d'abnégation en tout.

Adriana, par nouveauté, par caprice ou par espièglerie, eût bien voulu continuer à porter l'habit d'étudiant, sous lequel elle avait quitté Venise et fait le chemin, on ne saurait dire combien elle était jolie ainsi, mais l'inconvénient de ce travestissement était de ne pas travestir : au premier coup d'œil, on reconnaissait une femme dans le charmant *cavaliere*. Adriana, si peu coquette dans sa parure comme femme, avait au contraire mis quelque recherche dans cette toilette masculine. Son large pantalon noir était parfaitement ajusté sur un brodequin d'une petitesse plus espagnole qu'italienne, et même plutôt créole, pourrait-on dire par-dessus tout, par l'idée de l'exiguïté du pied qu'il renfermait. Sa redingote dessinait trop imprudemment la taille et l'élégance du buste, pour une femme qui se déguise, et le pire encore sous ce rapport, c'était la coiffure. Adriana, on l'a dit ailleurs, avait les cheveux d'une profusion et d'une magnificence incroyables, comme la plupart des Vénitiennes. Les seules rivales possibles des filles des lagunes, pour cette parure naturelle, sont les Andalouses, lesquelles, ne sachant quoi faire de leurs cheveux, en donnent plus volontiers une tresse à leur amant, qu'un maravédis à un pauvre. Adriana, surprise au sortir du bain, comme Diane par Actéon, n'eût eu qu'à ôter son peigne et à secouer un peu la tête pour être vêtue, sans en être réduite à changer les curieux en cerfs. On comprend donc que

cette chevelure était encore un des inconvénients du déguisement, et qu'il avait fallu inventer une sorte de toque de velours en guise de coiffure, faute de pouvoir mettre un chapeau. Tout cela, du reste, avait déjà servi mainte fois à la jeune patricienne, à l'époque de ses excursions du soir dans les lagunes, et longtemps avant qu'Otbert n'eût donné un but précis à ces excursions du soir.

Mais, installée dans une ville, Adriana se vit contrainte de refréner son caprice, et d'en revenir au costume de son sexe. Comme elle n'avait rien emporté que le très-simple vêtement qu'elle avait mis pour se marier, ce fut Otbert qui alla acheter les étoffes, que la contessina entreprit bravement de façonner elle-même. On se rappelle le goût déterminé qu'elle avait pour le noir. Elle gâta la première robe, bien entendu; une seconde réussit mieux, mais eût pourtant laissé beaucoup encore à désirer, si elle ne se fût appliquée sur ce beau corps, auquel il eût suffi d'un sarreau et d'une ceinture. Bref, la première semaine se passa ainsi à s'installer dans ce bonheur, au milieu duquel Adriana, rieuse, espiègle, tendre et passionnée comme une grisette, s'efforçait peut-être de faire oublier à son amant la grandeur des sacrifices accomplis par elle. Quant à celui-ci, avec ce qu'on sait de lui, on comprendra qu'il fit plus d'une longue promenade solitaire, fouillant ses pensées, essayant de conjurer ses inquiétudes, et rentrant souvent au logis plus rêveur qu'il n'en était sorti...

Si, par la façon dont son rapprochement avec la jeune patricienne s'était opéré, Otbert n'avait rien à redouter des lois, il se sentait trop de délicatesse dans l'âme pour n'être pas inquiet sur d'autres points relatifs à l'avenir, si heureux qu'il fût du présent. Tout en essayant de faire, comme son amante, assez bon marché du rang et des avantages qu'elle perdait, le jeune homme ne se pouvait dissimuler la responsabilité qui lui avait été en quelque sorte imposée, et, en

homme de cœur, il en pesait toute l'importance. Avec son amour et la nature de ses sentiments en général, il était toujours sûr de faire le bonheur moral de son amie, tant que celle-ci aimerait elle-même; mais, par malheur, la vie se compose d'autres éléments encore que les éléments moraux. C'est une terrible chose, mais la vie physique, vulgaire, prosaïque, animale enfin, a ses exigences. C'est elle qui a causé bien des suicides de mansardes, bien des asphyxies d'amour, conclusions touchantes dans ce qu'on appelle notre civilisation. Le temps où, suivant la pastorale de Théodule, les fraîches et hospitalières cabanes des bois s'ouvraient, tout approvisionnées, aux amants cherchant la solitude, est aussi loin de nous que celui où les Athéniens portaient religieusement la nourriture à leurs philosophes, occupés à rêver dans les jardins du Prytanée. De nos jours, et depuis quelque temps déjà, l'amour, aussi bien que la philosophie, ces deux passions qui portent au mépris des biens de la terre, ont absolument besoin de rentes pour subsister. Or donc, Otbert, qui ignorait et ne voulait même pas chercher à prévoir quelles conséquences la fuite d'Adriana entraînerait relativement à sa famille, songeait que c'était sur lui désormais que reposait la responsabilité de l'avenir maternel de celle qui avait renoncé à tant de biens pour l'amour de lui. Mais, on le sait, Otbert était loin d'être riche, et puisqu'il faut en arriver jusqu'à la mention des chiffres, dans cette partie d'un récit où l'argent doit jouer un si grand rôle, disons donc que le pauvre garçon ne possédait plus qu'environ la moitié du produit de la maisonnette d'Inspruck, c'est-à-dire une somme qu'eût croquée en quelques semaines une comtesse en plein dans son centre mondain. Bruschall était resté le consignataire de ce reliquat de l'héritage du bon Tübingen. Otbert pensa donc à écrire au digne et flegmatique bureaucrate, pour lui avouer les incidents survenus, et lui de-

mander le reste de sa petite fortune. Quant à s'en créer une nouvelle, c'était là une de ces préoccupations qui ne quittaient guère l'époux, même au sein des plus enivrantes douceurs de cette vie d'amour.

Un soir que les deux amants rentraient d'une longue promenade, Adriana, qui lisait sur le front soucieux d'Otbert la trace de pensées sérieuses, entreprit, à force de prières et de chatteries, de lui faire confesser ce qu'il avait dans l'esprit. Celui-ci finit par avouer une partie de la vérité; il parla du besoin de s'occuper, d'utiliser son temps et ses facultés. Adriana lui rit au nez, le traita d'enfant, de fou, et appela Timoteo, le factotum du petit ménage.

— Monsieur l'intendant, dit-elle au bonhomme, allez chercher certaine petite cassette rouge qui se trouve dans le tiroir sans serrure de la commode boiteuse de notre chambre à coucher, et apportez-la ici avec les plus grands égards, si cela ne vous dérange pas!

— *Per ubbidirla!*

La cassette apportée, et Timoteo renvoyé à la cuisine, Adriana prit à son bracelet de fer bronzé une petite clef, qu'elle introduisit dans la serrure du meuble de vieux laque chinois.

— Nous attendrons ici quelques mois, dans notre incognito, que le premier éclat de mon aventure soit passé, dit-elle, la main sur le coffret, sans l'ouvrir; puis, on avisera à savoir ce que pense ma mère. Si elle nous tient décidément rigueur, nous passerons quelques années à voyager dans les plus beaux pays de l'Europe; ensuite, lorsque nous serons las de ce genre de vie, nous avons ici une délicieuse villa qui s'abritera à notre gré, soit sous les orangers de Sorrente, soit sous les platanes de la Sicile... Que parles-tu donc d'utiliser ton temps, d'employer tes facultés!

En disant cela, la charmante femme ouvrit la cassette, et en sortit un à un divers objets.

— Je n'aurais voulu pour rien au monde me séparer de toutes ces choses, dit-elle en fouillant dans le coffret, ce sont des souvenirs à la possession desquels je suis habituée, et qui ont pour moi une valeur inestimable, que je sens mieux que je ne l'expliquerais. Ceci, par exemple, est un petit crucifix sculpté par Brustolon, fameux artiste vénitien, dont tu as vu les admirables fauteuils à l'Académie des Beaux-Arts ; c'est à cet ivoire que je me confesse de toutes mes fautes en implorant mon pardon. Voilà un drageoir en onyx qu'a longtemps porté mon excellent père. Ce cachet de malachite est un présent que me fit une amie, aujourd'hui mariée à un prince romain. Quant à cet émail, qui représente une petite madone dans sa gloire, mon pauvre frère Alvise l'acheta pour moi peu de jours avant son départ pour ce fatal voyage, lorsque nous visitions ensemble un magasin de curiosités à Venise.

La jeune fille continua à faire l'énumération de quelques autres objets précieux, soit pour la matière, soit pour le travail, ou par le souvenir qui s'y rattachait, puis elle en arriva à un étui de velours rouge, dont elle sortit à demi un poignard.

— Ceci, dit-elle, est à la fois une relique de famille et une curiosité. C'est un poignard en cristal, ajouta-t-elle en retirant tout à fait l'arme singulière de son enveloppe. Durant les quatorzième et quinzième siècles de notre république, ce genre de poignard était fort en usage. C'est une arme terrible ! un produit des fameuses manufactures de verre de l'île Murano. Vois !... sa forme est étrange ! Il est fondu d'un seul jet de cristal, vert comme une émeraude ; la lame est courte, large, tranchante comme l'acier le mieux affilé. A l'endroit où cette lame se joint à la garde, elle s'évide brusquement, et perd une partie de sa solidité... C'est parce que la main qui frappe en pleine poitrine doit rendre la blessure infailliblement mortelle, en brisant l'outil dans la plaie... Observe

maintenant ce petit tube conservé en vide dans cette lame : il est rempli d'un poison subtil enfermé dans le verre à l'instant de sa fonte, et qui, l'arme brisée, se mêle sur-le-champ aux esquilles du verre, empoisonnant la blessure d'une manière si active et si irrémédiable, qu'il est sans exemple que la victime ait survécu quelques minutes : frappé, on tombe foudroyé !

Le poëte frissonnait à ce récit; Adriana, en digne Vénitienne, tenait l'étrange poignard à pleines mains, et le brandissait comme pour mieux faire comprendre l'effrayante explication qu'elle en donnait. Si pâle, avec son abondante chevelure noire, les épaules et les bras nus, elle ressemblait alors à ce portrait que nous fait Shéridan de la belle et singulière Sibylle de Knorr, fascinant avec les yeux les malheureux qui venaient alors irrésistiblement se livrer à elle !

— Comment une jeune fille possède-t-elle une arme aussi terrible ? dit Otbert, et comment surtout la mêle-t-elle à ses bijoux ?

— C'est que cette arme n'est pas seulement une curiosité historique, répondit-elle, mais aussi un précieux souvenir de famille. Il est de tradition chez nous que ce même poignard fut porté par Francesco Morosini durant toutes ses luttes, ses guerres et ses assauts contre les Turcs : dans ses Mémoires particuliers, il dit qu'il était résolu de s'en frapper dans le cas où il fût tombé dans les mains des Ottomans. Un jour même, il paraît, continua la jeune fille, que cette pointe faillit pénétrer dans le sein du *Péloponésiaque*, comme tu sais qu'on l'appelle, à cause de sa conquête du Péloponèse. Voici le fait : Le général avait cru devoir prendre sur lui de faire aux Orientaux la restitution de Candie. Ses ennemis dans le sénat profitèrent de ce fait pour le mander à leur barre et essayer de le dégrader de sa dignité de procurateur de Saint-Marc. La sentence fut mise aux voix et faillit être prononcée...

En ce moment, le général tenait le poignard sous sa rol bien résolu de s'en frapper en plein sénat, si cette inju assemblée le flétrissait de son arrêt. Mais la majorité, faible qu'elle fût, sauva, sans s'en douter, la vie de cel qui, peu d'années plus tard, devait être doge. Voilà l'histoi de ce poignard, et les raisons pour lesquelles je le gar Cette mort certaine qu'il recèle et qu'il peut donner, son co tact si froid à la main qui le presse, la matière étrange do il est fait, sa couleur, et surtout le rôle qu'il a joué il a deux siècles... tout enfin contribue à frapper mon im gination, et j'aimerais mieux perdre ceci, dit Adriana tirant du fond du coffret une longue boîte recouverte en cu mordoré, que ce poignard, qui ne semble pas, mon ch Otbert, exciter toutes tes sympathies...

— Qu'est-ce donc que cette dernière boîte? demanda jeune homme, en replaçant respectueusement le célèbre po gnard de cristal au fond du coffret.

— Ceci, cher Otbert, c'est notre voyage à travers l'Europe c'est notre villa de Sorrente ou de Palerme; c'est la tran quillité de notre avenir!

En parlant ainsi, elle ouvrit l'écrin, qui contenait une ma gnifique parure de diamants.

A cette vue, Otbert devint d'une pâleur livide.

— Adriana, qu'avez-vous fait! s'écria-t-il.

— Ces diamants sont mon bien, répondit-elle. Ils m'ont ét légués, dans son testament, par ma grand'tante, qui fut ab besse de Sainte-Thérèse, à Goritz. Ils sont donc ma très-direct et très-légitime propriété, et leur présence ici n'a rien d'alar mant. Ils résument enfin pour le moment toute notre for tune!

— Malheureuse enfant, tu me perds! dit Otbert désespéré. Quelle arme cet écrin va fournir contre moi! Comme ce Durazzo va s'en emparer pour se venger de moi par contumace!

La jeune femme s'efforça de rassurer son mari sur ce trésor, dont la possession répugnait tant à sa délicatesse. Ce furent entre eux des combats qui eussent rappelé ceux de la Pia de Tolomei et de son amant, pour le rameau de corail, dont parle Dante, en souvenir de son voyage à Sienne. Otbert voulait que les diamants fussent renvoyés sur-le-champ au palais Bastiglia; Adriana prétendait que c'était une folie, une duperie et une imprudence. Chacun soutint son opinion de son mieux, sans pourtant que ce jour-là l'un des deux eût suffisamment cédé, ou parût assez convaincu, pour que la question de la conservation ou du renvoi fût résolue.

Le lendemain, Otbert se décida à écrire à Bruschall la lettre suivante :

« Mon digne ami, ne m'accusez pas, et pardonnez-moi! Il y a dans la vie des circonstances extraordinaires, où la conduite de l'homme lui semble si rigoureusement tracée par les événements, qu'il serait injuste de lui donner toute la responsabilité de ses conséquences. Je puis paraître ingrat envers vous... mais, croyez-moi, non, je ne le suis pas! Chaque jour je pense à vous, et chaque jour, le remords de ma conduite envers un si bon ami grandit et me rend plus malheureux. Oui, vous aviez raison de me le dire, le mieux que je pusse faire, étant décidé à céder aveuglément à la pente où m'entraînait l'amour, c'était de tout vous apprendre : bien et et mal, plaisir, espoir, déception. Je ne l'ai pas fait, je le regrette, et je viens essayer aujourd'hui de réparer ce tort envers vous et envers moi-même. Écoutez donc, mon vieil ami, le rapide récit des événements qui ont amené votre protégé à son étrange état de bonheur, et aussi de souffrance actuelle. Nul homme, je crois, ne s'est jamais trouvé en but à des contradictions si frappantes, qui placent le remords et les dévorantes inquiétudes au sein même d'une félicité si inespérée, si grande, que le ciel semblerait s'être entr'ouvert

sur moi, si ma conscience, ce vautour infatigable, ne me rongeait éternellement le cœur... c'est-à-dire le sanctuaire même de toute cette félicité. Écoutez donc, et plaignez-moi, tout heureux que je suis !

» Vous savez quelle impression fit sur moi cette jeune fille du Stelvio, et vous devinâtes, dans votre inquiète sollicitude, quelles conséquences pouvait avoir un rapprochement avec elle. Emporté par cette force supérieure qui maîtrise toute réflexion dans l'âge des effervescences, j'étouffai la voix de la raison, si bien évoquée par vous, et, dominé par je ne sais quelles folles espérances, subjugué par une inconcevable présomption peut-être, je partis pour Venise. Là, des incidents inattendus, et qui semblaient donner gain de cause à ces espérances déraisonnables, non-seulement me mirent presque immédiatement en rapport avec la femme à laquelle j'avais eu l'audace de penser dans un rêve de poëte, mais encore ces incidents me la firent-ils trouver dans la situation d'esprit la plus favorable à simplifier tout échange, tout commerce de nos pensées. Elle eut, à ses yeux et aux miens, des prétextes suffisants pour m'attirer dans le palais de sa famille, et il ne me fallut que peu de temps pour comprendre que la vive impression qu'elle m'avait faite à son passage des Alpes, elle l'avait aussi emportée de moi. Tout cet échange de pensées, d'impressions, de sensations même, se fit entre nous avec une simplicité qui contribua à m'en dissimuler la gravité et l'importance. Elle ne me dit point qu'elle m'aimait, et il me fut inutile que je lui apprisse les sentiments de mon cœur : elle agit comme si elle avait tout dit et tout écouté. Ce fut, de part et d'autre, un sous-entendu formel et charmant, qui abrégea singulièrement entre nous la marche, à peu près uniforme, de tout amour. Il est d'usage que chaque jour amène son degré dans ces progrès que font deux cœurs, avant que de s'entendre avec une entière fran-

chise : la femme résiste dans ses aveux ; l'homme a d'abord parcouru toute sa part de chemin, puis il doit ensuite faire la moitié de celui qui le sépare encore de la femme, à laquelle certaines convenances défendent d'aller aussi vite que lui. Eh bien ! rien de tout cela n'arriva entre nous ; celle que j'aimais avait compris que le rang qui nous séparait, et d'autres considérations encore de sentiments qu'elle avait appréciés, me rendraient très-difficile la marche ordinaire des choses, et avec une grâce charmante, elle sut ingénieusement nous sauver, à moi les aveux progressifs, à elle la difficulté de les entendre et d'y répondre. Cette ineffable délicatesse de sa conduite, qui, du reste, lui épargnait peut-être les embarras résultant de quelques difficultés de sa position, ajouta à ma tendresse pour elle la plus vive reconnaissance, et ce dernier sentiment, que d'immenses sacrifices qu'elle m'a faits depuis ont singulièrement augmenté, forme aujourd'hui la base de ces remords, de ces inquiétudes que ma conscience alarmée, et peut-être un peu aussi mon amour-propre (je vous dis tout !), ont fait naître, et développent chaque jour en moi...

» J'ai parlé d'amour-propre, mon vieil ami, et je veux m'expliquer. Cet amour-propre, qui fut un des agents actifs de ce voyage insensé, a peut-être porté depuis, en moi-même, la peine du talion. Vous l'aurez compris : nous en arrivâmes bientôt, Adriana et moi, à une complète intelligence. La première fois que nos lèvres parlèrent d'amour, il sembla qu'elles répétassent une chose cent fois convenue et dite dejà. Nous eûmes nos entrevues fixées, et rien ne manqua plus à ce bonheur inespéré. Pourtant, c'est au sein même de cette félicité inouïe que je sentis parfois poindre, murmurer en moi une vague souffrance, qui naissait évidemment de l'infériorité de ma position. Avouer que j'étais humilié de tout devoir à mon amante, ce serait trop dire... et pourtant, il m'arrivait parfois d'éprouver une sorte de frissonnement à penser

à sa position si haute de patricienne, à songer qu'elle n pourrait me déclarer pour son amant devant cette mère qu rêvait pour elle un avenir, pour la réalisation duquel on étai allé recourir jusqu'à l'empereur. Toutes ces précautions d notre amour me semblaient donc humiliantes... non pas lors que j'y réfléchissais sérieusement, mais plutôt par les mur mures d'instincts vagues et indéterminés, se soulevant sou vent en moi, sans être toujours refoulés par ma raison. L nom illustre qu'elle porte, une cérémonie imposante à la quelle je vis tout Venise prendre part, l'intervention de la per sonne impériale dans l'avenir de ce nom, qu'elle seule résu mait désormais... tout enfin m'écrasait, m'humiliait presque... J'étais, ou peu s'en faut, à mes propres yeux, *ce ver de terr amoureux d'une étoile,* dont a parlé le poëte!

» Je le répète, mon digne ami, de pareilles idées n'étaient point le fruit de ma réflexion ou de l'examen froid et sérieux de ma situation, mais plutôt une sorte de mouvement auss involontaire qu'immaîtrisable de mon for intérieur. C'était à mon insu et malgré moi que ces murmures, ces bourdonne-ments, dirais-je, venaient, comme des insectes importuns, bruire au milieu des fleurs de mon amour. Et cette déplora-ble disposition de mon esprit injuste me faisait parfois don-ner une importance pénible à des choses qui n'en méritaient aucune. Ainsi, je vous citerai quelques faits. Dans l'intérêt de nos futures entrevues (auxquelles mon amie s'était dé-cidée à l'avance), elle m'écrivit dans un billet, qui ne portait littéralement que deux lignes, *d'apprendre à ramer...* et cela, sans autre explication. Mon cœur me disait que sans doute mon amie avait ses raisons pour me donner cet or-dre... mais, que voulez-vous, mon bon Bruschall? ce laco-nisme aux allures despotiques me blessa, quelques efforts que je fisse pour refouler cette absurde rébellion de mon stu-pide amour-propre. Et pourtant, c'était pour me préparer la

plus douce et la plus précieuse des surprises, qu'elle m'avait écrit ainsi... car il s'agissait alors de nos premières entrevues hors du palais. En cherchant à me rendre compte de cet orgueilleux mouvement de mon instinct, peut-être eussé-je découvert que si Adriana s'était trouvée une femme de mon rang, je n'eusse pensé à rien autre qu'à obéir. Un dernier exemple encore, avant d'arriver à la conclusion douloureuse que je dois tirer de cet enchaînement de faits. Lorsque les événements survenus dans sa famille lui eurent fait prendre la plus grave des résolutions, Adriana, que je n'avais point vue depuis quelques jours, sans qu'elle m'eût instruit des causes de cette interruption à nos rendez-vous du soir, m'écrivit encore d'une façon des plus laconiques, et cette fois sur le dos d'une simple carte de visite, de partir durant la nuit même... Que vous dirai-je, mon bon ami? Chacune de ces manifestations, au fond desquelles il y avait cependant tant d'amour, était pour moi comme cette fleur des contes arabes, qui enivre d'une senteur voluptueuse, mais qui renferme un dard... Il me semblait enfin que chacune de ces actions de mon amie portait cet exergue : *La comtesse Adriana Morosini, fille des doges, à Otbert, étudiant !*

» Je partis... Trois jours après elle arrive me rejoindre à Ferrare, où j'attendais tout au plus une lettre d'explication sur tous les mystères de ses ordres et de sa conduite. Je ne vous parle plus de ce qui put encore me froisser au milieu de mon bonheur, dans cette brusque arrivée, sans un mot d'avertissement préalable. Je devins l'époux d'Adriana. Pour cet acte immense et solennel de notre vie, elle agit comme toujours : je ne sus rien qu'au moment de prendre cette heureuse, mais bien grave responsabilité. Tout mon enivrement, car, je ne saurais trop le dire, Adriana est divine pour moi dans mille autres actes de sa conduite; toute ma joie, dis-je, ne put m'empêcher de sentir passer dans mon esprit le sou-

venir de cette reine d'Éthiopie dont parle Tite Live, qui épousa un soldat étonné de cette fortune inouïe, afin d'éviter une alliance illustre, qui l'eût forcée à cesser la guerre. C'est ainsi que les immenses sacrifices que m'a faits cette femme adorable jettent sur ma reconnaissance l'ombre de mon amour-propre blessé, et qui l'est peut-être un peu, je veux tout dire, par la forme que ma bien-aimée, dans l'excellence de ses intentions, a donnée à quelques-uns de ses actes. Vous ai-je dit qu'en me faisant partir de Venise elle me donna à emporter ses diamants? Je n'ai appris la nature de cette scabreuse commission qu'hier même, lorsqu'elle me présenta ce trésor comme une des ressources de notre avenir. Comprenez-vous, mon vieil ami, que je tolère une situation semblable? Passer aux yeux de sa famille et de Venise entière pour avoir enlevé une femme (car on doit dire que je l'ai enlevée) avec ses diamants! et recevoir ainsi d'elle tout mon avenir matériel en même temps que mon avenir moral! Allons donc! les mânes de mon digne oncle, l'ombre veillative de ma tendre mère, en frémiraient! Ç'a été hier entre nous, et ce matin encore, des discussions amicales, mais interminables. Néanmoins, bien qu'Adriana ne soit point persuadée, je renvoie ce soir l'écrin à sa famille. J'ai trouvé une occasion sûre par le moyen de l'administration. Une nuit de plus sous notre toit, et ces diamants se changeaient en autant de rochers amoncelés sur ma poitrine et donnaient le plus odieux cauchemar à mon sommeil...

» Mais, de grâce, mon digne et respectable ami, n'allez pas, dans ce que je vous ai jusqu'à présent tracé de ma position, prendre d'Adriana une opinion injuste! Dominé par le besoin de vous bien exposer les initiations qui m'ont amené à l'état où en est aujourd'hui mon esprit, peut-être n'ai-je dit de cette adorable femme que ce qui pouvait justifier en quelque façon des souffrances que mon organisation impression-

nable et fière sans raison a mêlées à tant de félicité par ailleurs reçue d'elle. Je l'adore, et elle le mérite comme une divinité. Ce qu'elle a fait, et que votre âge doit condamner sévèrement, je le comprends, s'escorte des plus grands palliatifs, de mille circonstances atténuantes enfin. Vous voyez, mon vieil ami, que ma vanité ou mon aveuglement ne m'entraîne pas à tout justifier par le fait seul que je suis en cause. Tout ce qu'enfant et jeune fille elle a souffert de l'orgueil et de l'abandon maternel, est inénarrable ! On lui a fait détester ce rang, cette naissance, qui menaçaient de résumer sa vie en un long sacrifice à l'orgueil, à l'ambition du nom. Douée d'une de ces riches natures dont l'étude fait comprendre les mœurs passionnées et héroïques du moyen âge de sa nation, elle semble avoir dans les veines une infiltration de ce soleil d'Orient sous lequel s'est illustrée sa race. De bonne heure elle eut l'amour en elle, et n'attendait que l'élu pour l'en investir. Il suffisait qu'on lui apparût sous un aspect décidé, chevaleresque, prestigieux enfin, pour avoir de grandes chances de l'occuper. Le hasard me servit en ce sens. Depuis, l'espèce d'opposition que de mauvais vouloirs, et je puis aussi dire l'injustice, tentèrent autour d'elle contre moi, lui fit éprouver le besoin d'une protestation contre ceux desquels, par son organisation ardente, elle s'était depuis longtemps déjà séparée. Le marquis Durazzo, fou d'amour pour elle, et protégé par la vieille comtesse dans des projets de mariage singuliers, m'a peut-être plus aidé auprès d'Adriana, par ses jalousies et ses perfidies, que s'il m'eût été activement dévoué. Ce qu'on faisait par amour en ma faveur avait pour double attrait de s'accomplir aussi en haine contre lui. Je ne parle pas de la rébellion de la victime de l'orgueil, car il s'agit ici de fille et de mère, et, après tout, je sais qu'Adriana respecte la sienne. Enfin, que pourrais-je ajouter encore? La défendre formellement, ne serait-ce pas admettre la possibi-

lité de l'accusation? Ma conscience, éclairée sur le véritable état des choses, aussi bien que mon tendre amour pour elle, tout me dit qu'elle est la plus intéressante comme la plus adorable femme du monde. A vous, Bruschall, je ne parle pas de sa beauté, qui est irrésistible. J'en suis fou, vous le comprenez bien, et de cette folie-là, mon vieil ami ne me guérirait pas comme du fameux *esprit des nerfs*, pour lequel il s'est montré si impitoyable dans sa sollicitude pour moi. Mais, vous aviez raison, Bruschall, j'ai seulement changé de folie! Qu'y a-t-il au bout de celle-ci?... La raison? C'est impossible!

» Enfin, aujourd'hui, ma situation, heureuse et étrange sous plusieurs aspects, est aussi, sous d'autres, vraiment inquiétante. Je ne parle pas des risques personnels que je puis courir, bien que dans tout ce qui s'est accompli, durant cette fuite de Venise surtout, Adriana ait seule, et par délicatesse, j'en suis sûr, assumé sur elle toute la responsabilité. Je ne suis pas Bonaventuri, et elle n'est pas Bianca Capello. Au reste, je n'ai pas la lâcheté de redouter les persécutions, les poursuites, les haines que je pu isavoir encourues, et si la vieille comtesse obtient de l'empereur quelque moyen de vengeance, et que je n'en puisse éviter les effets, je suis prêt à tout, sans jamais croire payer trop cher l'immense félicité que m'a donnée cet amour, comme celle que j'y puise encore tous les jours. Pourvu qu'on ne m'accuse pas d'avoir spéculé sur le rang et la position spéciale de celle que j'ai aimée, c'est tout ce que je demande! Mais, vous l'avouerai-je? il y a en moi un funeste pressentiment, qui me dit que je suis d'avance voué au martyre. A l'encontre de ceux qui souffrirent pour la foi, j'aurai ma force et ma consolation dans le souvenir, au lieu de les porter dans l'espérance. Durant ces longues promenades solitaires où m'entraîne le besoin de réfléchir à la situation présente et à l'avenir, il m'est parfois arrivé d'essayer de me de-

mander si, de six mois plus jeune, je voudrais repasser par les incidents accomplis, pour en accepter de nouveau les conséquences... et... je crois que la réponse, murmurée dans ma conscience, n'était pas celle qu'il eût été présumable d'attendre du bonheur dont je jouis par l'amour. C'est que je tremble à me voir pauvre et inhabile devant l'exigeant avenir que me préparent ces événements, que je n'avais pas prémédités. Ma pauvre tête a des heures d'un cruel travail, mon bon Bruschall, et mon amie, qui, par son organisation ardente, est plus femme de sensations que de méditations, se rit de moi, et m'appelle poëte. Elle me demande si elle est bien le texte de mes rêveries, et comme je lui réponds sincèrement que oui, elle prétend qu'elle préfère que je l'aime à sa façon, que de la chanter ainsi silencieusement en moi. Alors ses caresses me ramènent aux enivrements de ma félicité présente. Je dépose le poids de ces inquiétudes que je ne puis avouer, et je m'étourdis un jour encore, jusqu'à ce que la solitude, l'insomnie, ou quelques mots, innocemment prononcés par elle, me rendent toutes mes perplexités, les ombres noires de mon éclatant bonheur !

» J'en suis arrivé, le croiriez-vous, mon cher et digne ami, à ne plus entendre, sans une sorte de chagrin, de terreur... et j'oserai presque dire de dégoût, le nom patricien qu'elle porte, ainsi que toutes les allusions qui me rappellent qui elle est, ce qu'elle eût pu être, toute son écrasante supériorité sur moi, enfin ! L'autre soir, lorsque nous visitâmes le contenu de ce coffret, dont elle m'a si étourdiment chargé, et que j'emportai aveuglément, sans savoir qu'il pouvait contenir ma honte, elle se trouva naturellement amenée à me faire quelques récits tout empreints des souvenirs de son rang, de ses aïeux... et chacun de ces mots semblait accumuler sur son front les étoiles d'une auréole imposante, de telle sorte que lorsqu'elle pressait mes mains, me tutoyait dans une phrase

tendre, ou me regardait d'une façon provoquante, il me semblait qu'elle daignait descendre ainsi jusqu'à moi. Alors je me sentais humilié, malgré tous les efforts de ma raison pour me représenter que la grandeur même des sacrifices que cette énumération rappelait était un motif d'élévation à mes propres yeux, puisque j'étais l'élu de cette femme illustre. Mais cette souffrance va m'envahissant chaque jour, et c'est avec effroi que je le constate, car mon amour-propre, une entente exagérée, peut-être, de ma dignité d'homme, n'avaient que faire à venir ajouter ces tortures inavouables aux inquiétudes que m'inspire l'avenir que je pourrai faire à celle qui m'a tout sacrifié, et qui m'aime aujourd'hui avec une déraison qui ne lui permet pas de juger sainement de ce qu'elle a fait elle-même !

» Mais, je le répète, Adriana se montre parfaite ; c'est une femme à idolâtrer comme un fétiche. Nous sommes installés ici de la manière la plus modeste, avec un gondolier qui l'a vue tout enfant, et qu'elle a enlevé avec elle. C'est notre agent général. Elle s'est d'elle-même emparée de diverses occupations de ménage qui sont pour le moment un jeu, une diversion piquante pour elle, et que je désire bien ne pas voir se convertir en une nécessité. A la regarder ainsi, simplement vêtue, mettant en riant notre couvert pour le repas du soir, folâtre, enjouée, ne pouvant passer près de moi sans me jeter un baiser où elle peut, j'essaye de me faire illusion, et de ne voir en elle qu'une belle et humble jeune fille, née, comme moi, dans cette classe moyenne qui ne peut pas craindre d'avoir à reprocher un jour à l'amour l'abdication étourdie de son rang. Il y avait, dans celle de nos chambres que nous osons appeler le salon, un de ces plans de Venise entourés de vues et d'édifices, qu'on voit partout... Adriana le regardait souvent, elle m'y avait fait suivre plusieurs fois, du bout du doigt, la trace des canaletti qu'elle avait suivis la nuit de sa fuite ; ce

cadre me faisait mal... J'ai trouvé un prétexte pour le faire disparaître.

» Enfin, mon vieil ami, avec la connaissance que vous avez de mon caractère, vous devez comprendre où j'en suis. J'aime éperdument, j'inspire un amour qui n'en est plus à des protestations, et... je suis presque malheureux! J'ai aussi une peur horrible que mes préoccupations ne me donnent une apparence telle, que mon Adriana puisse concevoir l'ombre de l'idée que ma passion pour elle n'est pas ce qu'elle a droit d'attendre... Bruschall, secourez-moi! Conseillez-moi; il faut que j'avise à ce double avenir, que je me prépare à de sérieuses luttes contre la fortune. Je sais bien qu'au fond de sa pensée, mon amie compte sur le pardon de sa mère (son beau-père est un être terne, qui ne compte pas dans la famille). Adriana se figure que, la première crise passée, on la rappellera, ou l'on viendra à elle, et que celui qu'elle a choisi pour époux sera accepté de cette femme altière; mais, outre que je n'y crois pas, je vous demande quelle équivoque position deviendrait la mienne, lorsque plus que jamais je pourrai être soupçonné, accusé d'avoir spéculé dans mon amour, d'avoir fait marcher de front mon ambition et ma passion pour elle, et d'avoir vu, dans la femme séduite, celle qui pouvait un jour, d'un homme obscur, faire un Morosini... Ah! mon vieil ami, c'est la roue d'Ixion, que ce cercle fatal que parcourt irrésistiblement ma pensée, de quel côté que je me retourne!

» Il faut finir ce long récit de mon bonheur et de mes douleurs. Vous ne me refuserez pas vos conseils, et j'ose y compter. Il faut que je me jette dans quelque étude qui assure notre avenir. Il vous reste quelque argent de la vente de ma maisonnette... Envoyez-le-moi, c'est ma seule richesse. Maintenant que vous connaissez les événements nouveaux de ma vie, maintenant que vous savez ce qui se passe en moi, vous

serez indulgent pour mon silence passé, car vous ne pourriez sans injustice me taxer d'ingratitude. Écrivez-moi donc bien vite une bonne longue lettre, mon digne ami, mon bon Bruschall, car j'en ai besoin. Vous savez qu'avec l'amour d'Adriana, je n'ai que vous seul au monde, et vous ne m'abandonnerez pas pour céder à la susceptibilité qu'aura pu irriter mon silence de Venise... Adieu! Je vais compter les jours qui s'écouleront jusqu'à celui où je pourrai recevoir votre réponse, impatiemment attendue. Adieu encore! Votre affectionné,

» OTBERT. »

Au jour fixé par son calcul, notre héros reçut en effet la réponse de Bruschall. Pour compléter la connaissance du passé et achever d'éclairer le présent, nous n'avons, croyons-nous, rien de mieux à faire que de la reproduire à la suite de la lettre qui l'a provoquée :

Inspruck.....

» Monsieur,

» Suivant votre demande, je vous adresse inclus un mandat à vue, de la somme de.... formant le complément du dépôt que vous m'aviez laissé en partant pour Venise.

» Je désire que vos affaires tournent bien, et me dis

» Votre serviteur,

» BRUSCHALL. »

Voilà ce que contenait, au milieu d'une belle page blanche, ce qu'on appelle rigoureusement la lettre. Mais suivait un *post-scriptum*, commençant au haut de la seconde page, lequel était ainsi conçu :

« *P. S.* Je rouvre ma lettre pour vous manifester mon profond mécontentement de tout ce qui est arrivé, et dont je savais déjà une partie avant la réception de votre lettre, datée de Parme. Car, moi aussi, monsieur Otbert, j'ai été à Venise,

et je m'y trouvais lorsque l'héritière des Morosini a fait sa fugue...

» Il paraîtrait même que je suis arrivé dans cette ville le jour précis où vous l'aviez quittée... Donc, vous voyez que j'en savais long, malgré votre silence.

» B. »

Le *post-scriptum,* ou paragraphe, était clos et signé de l'initiale du vieil Allemand, qui, d'abord, n'en avait probablement pas voulu écrire davantage; mais, sans doute, ses bons sentiments l'emportèrent peu à peu sur la résolution qu'il avait d'abord eue, de bouder son jeune ami, et tout en essayant toujours de se montrer courroucé et sévère, il avait, pour la troisième fois, repris la plume, bien que sa lettre ait dû, tout d'abord, être pliée et fermée, ce qui se comprenait à la difficulté éprouvée pour tracer certaines lignes dans les plis du papier. Voici donc ce qu'on lisait dans le second *post-scriptum :*

« Du reste, je vous croyais en Sardaigne, en Sicile, à Malte, dans quelque île hors de portée enfin. A vous savoir si près, je tremble pour vous. Malheureux Otbert! dans quel abîme vous ont entraîné votre aveuglement et votre inexpérience! Avez-vous songé aux terribles conséquences de votre conduite, si l'empereur daigne s'en mêler? A la prière de la famille Morosini, il obtiendra aisément votre extradition des États italiens, votre mariage sera cassé, et vous irez rêver sur la félicité conjugale de contrebande dans quelque boudoir du Spielberg ou de Leybach, tandis que votre ex-femme fera des petits Morosini pour le compte d'un nouvel époux... Ah! Otbert, malheureux Otbert! qu'avez-vous fait?

» Inquiet de votre inexplicable silence, j'arrive donc à Venise au jour fixé, ainsi que vous l'avait annoncé une lettre, que vous aurez sûrement reçue. Je tombe, par hasard, dans l'hôtel où vous aviez logé; on m'indique votre nouvelle adresse,

je m'empresse de m'y rendre, et un gondolier qui vous avait servi m'apprend que, le matin même, vous étiez parti pour Fusine, tandis que moi, j'arrivais par Mestre!

» J'étais furieux. Quoi! pas une lettre, pas un mot! Était-ce le fils adoptif de mon vieux Tübingen qui se conduisait ainsi? Avec cela que, pour me remettre en belle humeur, il commença à pleuvoir; je vous demande un peu à quoi sert de franchir les Alpes! Jolie ville, ma foi, que votre Venise, par la pluie! Des rues plus étroites que le parapluie... et, quant à vos gondoles, *grazie!* comme ils disent! Enfin, ce n'était rien encore : j'étais loin de m'attendre au second acte de l'affaire.

» Bref, ne sachant que penser, je crus n'avoir rien de mieux à faire que d'aller trouver le marquis Durazzo, auquel je vous avais recommandé, et qui devait sûrement pouvoir me donner de vos nouvelles. Le marquis me parut excessivement peu enchanté de vous, ce que je compris parfaitement lorsqu'il me confia que vous vous étiez monté la tête pour sa prétendue, et que vous l'aviez compromise par mille folies. Le marquis me raconta une foule de choses que vous saurez mieux que moi, et qu'il est inutile que je mentionne ici. Il me sembla un peu rassuré en apprenant votre brusque départ, qui cependant, à la réflexion, lui parut encore une chose équivoque. Je le revis le lendemain, il semblait remonté, ses affaires allaient bien au palais Bastiglia; il paraît que la jeune personne avait consenti à un voyage de Vienne, en famille, pour conclure les affaires projetées par sa mère. Un jour se passa encore, et voilà que, le matin suivant, le marquis tombe dans ma chambre comme un obus, et m'apprend, tout effaré et hors de lui, que, durant la nuit, la charmante enfant s'est enfuie du palais maternel, laissant une lettre fort claire et fort nette, qui déclare qu'elle n'ira pas à Vienne, attendu qu'elle va... où? quelque part, ou ailleurs? on n'en sait rien!

» — Je voyais bien, moi, que ce départ de votre Olbert n'était pas naturel, dit enfin le marquis.

» — Où croyez-vous que soit allée la donzelle? demandai-je (c'était mon style).

» — Le rejoindre, parbleu! s'écria-t-il furieux.

» — Ah çà... mais elle l'aime donc? demandai-je.

» — Eh oui!... oui! elle l'aime! Ah! quelle affaire!

» Je compris que dès l'abord le marquis ne m'avait pas tout dit, et j'entrevis qu'il jouait dans tout ceci un rôle assez singulier. Ce qui est certain toutefois, c'est qu'à part les arrière-pensées que j'ignorais, il était fou de la jeune comtesse; il me donna le spectacle du plus violent désespoir. Dans la journée, je le revis, il m'apprit que la mère avait eu une attaque de nerfs, à la suite de laquelle elle avait donné un soufflet à son mari, qui essayait de la soigner. Il avait été décidé que l'on partirait le soir même pour une terre voisine de Trévise, afin de cacher autant que possible au public l'événement de la nuit, en faisant supposer que toute la famille était réunie à la campagne. Là, on attendrait, on aviserait. Le soir donc, le marquis me quitta; moi je passai encore deux jours à Venise, afin de juger de la tournure que prenaient les choses, et voyant que, par un hasard providentiel, rien n'avait transpiré, je suis revenu à Inspruck attendre qu'il vous plût de m'apprendre ce que vous faisiez, et à quoi vous en étiez de votre escapade.

» Aujourd'hui, je suis au courant des choses; vous voilà marié, c'est fort bien. Qu'allez-vous faire? Vous n'en savez rien, ni moi non plus. Je crois qu'il est un peu tard maintenant pour vous faire les récriminations et la morale voulues par les circonstances. J'en aurais long à dire! mais je ne dis rien. A quoi bon à présent? Je ressemblerais trop à ce pédant de la Fontaine, qui, au lieu de tendre la main à l'écolier tombé dans l'eau, lui fait un sermon. Qu'il vous suffise de

savoir que je pourrais, à propos de récriminations bien méritées, parler pendant quatre heures, et écrire pendant douze. Ce qu'il vous faut à présent, ce sont des conseils, n'est-ce pas? Eh bien! je vous le déclare net, je ne sais guère que vous dire. Le mieux, sans contredit, serait que madame Morosina s'en retournât chez sa mère, en jurant que cela ne lui arrivera plus. Peut-être alors, avec du temps et de l'adresse surtout (elle doit en avoir), finirait-elle par faire comprendre à sa mère, la comtesse, que, tant qu'à prendre un mari, elle en a un, qu'il y a déjà bien des choses de faites, et qu'autant vous *Morosiner* qu'un autre. Le mieux de tout serait, assurément, que la signora se présentât à sa mère avec un gros garçon sur les bras. Tout cela vous regarde; si mon conseil vous semble bon, lorsque sera venu le moment de le mettre à exécution, prévenez-moi, je me rends à Venise, muni, s'il le faut, d'une lettre, qu'il faudra parbleu bien que vous écriviez à cette fière patricienne, et d'elle à moi, laissez faire! je n'ai pas peur des phrases! Quand elle aura fini de m'éblouir avec toutes ses cornes de doges et de dogaresses, il faudra parbleu bien qu'elle m'entende à mon tour, et je saurai lui prouver que mon jeune ami Otbert Erichsen vivant vaut mieux, pour l'avenir de sa race, que toutes ces momies d'aïeux, claquemurés dans leurs tombeanx.

» Si mon idée vous sourit, j'en serai charmé; quant à autre chose, je ne saurais que vous conseiller, mon pauvre Otbert. Vous avez fait de détestables études à Heidelberg, mon cher ami. Vous ne seriez pas bon à tuer proprement votre monde, et d'ailleurs il faut de temps en temps sauver quelqu'un. La poésie, le *Kundschafter*... hum! c'est peu nourrissant. Auriez-vous, par hasard, quelque moyen de vous faire médecin homœopathe? Il vous suffirait, pour cela, de savoir reconnaître les symptômes pathologiques... et en avant les globules lilliputiens... Mais non, vous compromettriez Hah-

nemann et ses dogmes! Quant à l'*esprit des nerfs* et aux incantations, il n'y a rien non plus à en tirer. Ma foi, je ne sais que vous dire! Je vous envoie de l'argent pour vivre un an et plus, si madame ne se montre pas trop patricienne. D'ici là, vous réfléchirez, et moi aussi. Ah! mon pauvre Otbert! où vous êtes-vous fourré, mon jeune ami! Qu'est-ce donc que ce diable ou ce dieu qu'on appelle *amour*, et qui fait faire tant de sottises? J'en ai beaucoup entendu parler; mais, Dieu merci, je n'ai jamais eu l'occasion de faire sa connaissance, malgré l'épigramme de l'Anthologie grecque, traduite dans toutes les langues :

« Qui que tu sois, voici ton maître :
» Il l'est, le fut, ou le doit être!

» Quant à moi, il ne m'a jamais rien été du tout, et je suis porté à croire fermement que désormais mon âge parviendra à lui échapper. Aussi bien, je ne le regrette guère, car j'en ai entendu dire bien du mal. Je me souviens de toutes les folies que cet amour fit faire, il y a vingt-cinq ans, à deux ou trois étourneaux qui trouvaient des charmes à madame Bruschall, laquelle n'était effectivement pas mal, du reste, si j'en crois le dessus de ma tabatière.

» Mais tout ceci ne fait rien à l'affaire, et pour me résumer, je dirai que, quant à vous conseiller autrement que je l'ai fait, je ne saurais...

» Si vous ne vous décidez pas pour le parti du retour vers la superbe mère, votre femme armée d'un gros garçon, je crois peu prudent de songer à un établissement en Italie. Allez en France, où l'hospitalité est généreuse et nullement tracassière. Dites à l'Italie, comme Horace à sa maîtresse, dans certaine ode : *Intentata nites*... etc.

» Et comptez toujours sur moi. Par malheur, je ne puis vous offrir les trésors qui compléteraient votre bonheur;

car vous savez que, pour reconquérir plus vite ma liberté entière, aussitôt veuf, j'ai renoncé à mon emploi, décidé à me contenter du plus modeste des patrimoines. Mais, au reste, démarches, tête et cœur, comptez toujours sur votre vieil ami, qui se dit aussi le très-humble serviteur de madame Erichsen. »

XVIII

LA JEUNE MÈRE.

> Je crois qu'il n'y a pas de lien plus tendre que celui d'une femme avec la personne qui aime son enfant et qui en est aimée...

Et les semaines s'écoulaient sans que rien annonçât que les deux époux, toujours amants, dussent être troublés dans leur paisible retraite par quelque catastrophe venue de Venise ou de Vienne. Pour eux, les journées se suivaient et se ressemblaient. Le matin, tandis que la jeune femme s'occupait des soins du petit ménage, en collaboration avec le vieux Timoteo, Otbert allait faire une excursion sur les remparts de la charmante ville ducale, entrait dans quelque église, ou allait passer une heure ou deux à la bibliothèque, ou au musée où trône le gracieux et frais Corrége. Cette solitude était régulièrement vouée aux préoccupations dont on sait que notre héros était dominé. Lorsqu'il rentrait, Adriana lui sautait au cou, trouvait toujours qu'il avait été bien longtemps, et s'asseyait auprès de la petite table, où étaient rangés bien en ordre les livres et les papiers de son ami. Tandis qu'Otbert écrivait quelques fragments, avec la secrète espérance de pouvoir se créer des ressources en littérature, la jeune femme lui brodait

des bonnets de velours, des pantoufles, des bourses en or, en perles, en soieries, si bien qu'en moins de trois mois, Otbert se vit brodé comme un Albanais. De temps en temps, elle suspendait le travail de son aiguille, regardait son mari écrire, et finissait par le taquiner en lui poussant le coude, en lui prenant sa plume, en agitant son papier, tout cela pour avoir un baiser, qu'elle lui rendait un moment plus tard, sans attendre un alinéa. Pendant que ses maîtres s'occupaient ainsi dans la petite pièce, flattée du nom de salon, le vieux Timoteo, qui avait une peur terrible de *se rouiller les bras*, comme il disait, et de désapprendre à ramer, s'exerçait à manier une grande gaule, ingénieusement engagée sur le bord de la fenêtre, et qu'il tirait et poussait, soulevait et tournait, en se penchant et se dressant alternativement, comme il eût fait d'un aviron sur le minot de la gondole. Le digne Castellano, dans son orgueil pour son art, avait pris ce parti désespéré, en apprenant, après informations prises à son arrivée à Parme, que cette ville ne possédait pas la moindre gondole, étant, par sa condition géographique, complétement vouée aux voitures et aux chevaux, moyens locomotifs regardés avec un extrême mépris par le Vénitien Timoteo.

Durant les premiers jours de leur arrivée à Parme, on s'était nécessairement beaucoup occupé des nouveaux venus, et certains cafés de la rue *San Michele* avaient été témoins de suppositions, d'investigations et de supputations sans nombre. Mais, comme les époux ne se produisaient guère, et que, peu de jours après leur arrivée, l'archiduchesse Marie-Louise avait donné une fête champêtre dans son beau château de Colorno, on ne s'était plus préoccupé que de cette affaire, et nos amis avaient été oubliés. Lorsque, par hasard, on rencontrait Otbert seul, on n'y prenait plus garde, attendu qu'il était, comme on dit, passé à l'état chronique pour les flâneurs. Quant à Adriana, elle sortait peu. Habituée au nonchalant porter de

la gondole et aux dalles unies de la Piazzetta, elle ne pouvait marcher sur le pavé tumultueux de Parme, qui ressemblait au lit à sec de la rivière *la Parma*. Pourtant, si d'aventure elle traversait quelque rue fréquentée, elle attrapait quelques œillades, hommage que les Parmesans étaient de trop bon goût, soit pour refuser à sa suprême beauté, soit pour multiplier, plus que ne le veulent les convenances, et l'on se disait tout simplement le soir : « J'ai rencontré la dogaresse ! » C'était ainsi qu'on l'appelait, par la seule raison qu'elle était imposante, et qu'on la savait de Venise.

Le soir, les deux époux faisaient une longue promenade hors de la ville. Otbert aimait à aller voir le coucher du soleil, si beau en cette saison brillante, et qui jetait de si pittoresques accidents de lumière dans la chaîne des Apennins. Tandis qu'Otbert regardait le ciel, Adriana regardait Otbert : c'était son ciel. Ils avaient ainsi presque retrouvé leur chère *heure bleue* de Venise !

Ce dernier avait fait la connaissance d'un noble Parmesan qui possédait une assez bonne bibliothèque littéraire et scientifique. Il avait ainsi à sa disposition des livres sérieux pour ses études et des nouveautés pour amuser Adriana. Le comte A***, sachant les goûts de la jeune femme pour la musique, lui avait même fait porter un piano. Elle en jouait comme une fée; on sait qu'Otbert était passionné pour la mélodie, qu'il sentait profondément. Ils passaient encore ainsi des heures charmantes. Quelques mois s'écoulèrent donc sans que nul incident nouveau vînt retentir dans le petit ménage.

Mais Adriana allait devenir mère. Cette pensée était pour elle un bonheur durable et sans pareil. La joie que, de son côté, en ressentit Otbert, fut pourtant troublée par un surcroit d'inquiétude. Il était dit que, pour cette âme noble, chaque rayon de bonheur aurait son ombre. Otbert, qui voyait le temps s'écouler sans permettre à son esprit de sortir du dé-

dale de pensées où le jetaient les embarras de l'avenir, devint de plus en plus sombre et rêveur, s'efforçant à grand'peine, en présence de son amie, pour cacher ses anxiétés. Rentrait-il, portant au front l'ombre de quelque méditation absorbante, l'aimable jeune femme lui sautait au cou, et son sourire était comme le soleil qui dissipe les sombres nuées. Mais, si l'amour et ses enivrements parvenaient souvent à faire oublier à l'époux ses préoccupations accoutumées, la réaction ensuite n'en était que plus vive, et à cette pensée d'une nouvelle vie mêlée à celle de sa bien-aimée, comme le Rhône aux eaux du Léman, il sentait augmenter son malheur, précisément par l'impossibilité où il était de goûter, dans toute son ivresse, ce surcroît de félicité. Quelquefois, Adriana ne se sentant point en état de sortir, Otbert allait seul, le soir, assister au coucher du soleil. Mais si, par malheur, il s'oubliait à rêver hors de la ville, sans défiance contre le trouble que la solennité funèbre de certaines heures répandait dans son esprit, la nuit, il avait des songes pénibles ou de fatigantes insomnies, et souvent même le délire. Cet état, que nous croyons pouvoir appeler maladie, augmentait de jour en jour. Sans se rendre un compte bien clair de ce qui se passait dans l'esprit de son mari, Adriana, malgré les efforts de dissimulation de celui-ci, sentait, de son côté, accroître ses alarmes. Elle le faisait suivre par le vieux Timoteo, et elle savait qu'il se rendait dans les promenades les plus désertes, s'asseyant au hasard sur un pan de mur tombé, et restant des heures entières en contemplation devant un point de vue, où le bonhomme assurait qu'il n'y avait rien à voir. Plusieurs fois, le comte A*** rencontra l'étranger, inquiet, hagard, errant sans savoir où il était, ni où il allait, de même que Virgile nous peint Mélibée. Alors, il le ramenait au logis, comme un enfant sans volonté. Là, les instincts parlaient; Adriana se mettait de suite au piano, car la musique faisait un bien

extrême à cette âme impressionnable. Il y avait un air hongrois, qu'Otbert avait su tout enfant, et que Tübingen lui avait dit être une des mélodies favorites de sa mère. Le sensible jeune homme ne l'entendait jamais sans que des larmes vinssent mouiller ses yeux. Adriana le jouait alors, et l'effet en était immanquable pour ramener le malade dans un ordre d'idées tendres. Ainsi, la vie d'Otbert se partageait en deux phases extrêmes, et peut-être également dangereuses : sa rêverie, ses solitudes, à l'égard desquelles on n'avait point de prétexte suffisant pour le sevrer, et ses tête-à-tête conjugaux, que l'amour passionné d'Adriana, s'exaltant peut-être chaque jour davantage, par les découvertes qu'elle faisait dans l'état de son époux, comblait des plus enivrantes voluptés. Cette double vie, d'une part ce *songe d'une ombre*, comme dit Pindare, et de l'autre la plus vive réalité sensuelle... tuait à la fois l'âme et le corps. Avec les fatales prédispositions qu'il avait reçues de la nature, et qui, plusieurs fois déjà, s'étaient, à différents degrés, manifestées en lui, Otbert entra dans une sphère de surexcitation funeste. Un soir, en retournant d'une longue course qu'il avait faite vers les montagnes apennines que surplombe Segalara, il donna à lire à Adriana, déjà fort souffrante de sa grossesse et qui ne sortait plus guère, un petit extrait d'un journal que lui avait prêté le comte A*** quelques jours auparavant. Adriana avait bien compris que ce journal préoccupait son mari, car il semblait le méditer sans cesse. Elle l'avait parcouru à la dérobée, mais n'avait pu deviner sur quel point l'intérêt d'Otbert s'était si particulièrement appliqué. Sur l'indication de celui-ci, elle lut ce qui suit : « D'après les calculs d'un philologue anglais, voici le rapport des parties élémentaires dont se compose la langue anglaise moderne : 6,621 mots latins, — 4,361 français, — 2,060 anglo-saxons, — 660 grecs, — 229 italiens, — 117 allemands, — 111 gaulois, — 83 espagnols, — 81 danois — et 18 mots d'o-

rigine arabe, lesquels sont tous plus ou moins modifiés, dont on a fait des dérivés, et auxquels on a fait subir une multitude de transformations uniformes au génie de la langue anglaise. En outre, quelques-unes des expressions et des tournures de cette langue ont été empruntées aux langues gothique, hébraïque, suédoise, portugaise, flamande, punique, égyptienne, persane, cimbrique, teutonique et chinoise. »

— Eh bien? dit-elle, ne comprenant pas en quoi ces lignes avaient pu motiver les longues méditations de son ami.

— Eh bien, mon ange, répondit Otbert, il y a dans cette note l'élément de la plus grande et de la plus impérissable gloire pour un homme de génie... Sa fortune serait l'égale des plus favorisés de la terre... et il ne faut qu'une longue méditation peut-être pour toucher à cet immense résultat!

Adriana voyait luire dans les regards de son époux un feu étrange. Elle n'osa interroger encore.

— Comment, à l'aide d'un mélange aussi bizarre, reprit Otbert, a-t-on pu réussir à former un tout aussi compacte, un idiome d'une originalité aussi positive, une langue douée d'une des plus belles littératures, enfin?

Adriana s'était levée et regardait Otbert avec une douloureuse anxiété. Pourtant, ce qu'il venait de dire était si sensé, si bien déduit du fait annoncé dans le journal, qu'elle se rassura un peu...

— C'est vrai! dit-elle. Mais en quoi ce fait te préoccupe-t-il autant... mon ami? se hasarda-t-elle à ajouter.

— C'est que je me demande alors si, de la généralité des langues vivantes actuelles, on ne pourrait pas réussir à former une seule langue à l'usage de toute la terre, ou tout au moins de toutes les nations civilisées.

— Otbert!... à quoi vas-tu donc penser, mon ami? dit la jeune femme en prenant la main de son mari pour l'attirer vers elle.

— Rien de plus simple! reprit-il. Le latin pour base... la moitié du monde sait le latin; et puis chacun contribuant pour son idiome national, ce serait bien vite fait! Ceux qui, comme nous, parlent plusieurs langues, l'allemand, le français, l'italien, se tireraient bien facilement d'affaire dans cette fusion... alors, une seule littérature pour le monde! Comprends-tu cela, Adriana? Goëthe et Shakspeare, Caldéron et Corneille, Camoëns et Dante, revêtissant leur génie d'une forme accessible à toutes les nations!... Tu pourrais lire les contes charmants des poëtes arabes, ces amants passionnés des petites mains et des longs cheveux, qu'ils eussent chantés en toi... Je comprendrais Konfutzée, dont il a fallu faire Confucius, et je goûterais le Conrad de Mickiewiez... *Traduttore, traditore*... qui traduit, trahit... Plus de traductions! Nous aurions une langue parlée et écrite, comme nous avons une musique générale... Ah! quelle gloire pour celui...

— Ce serait en effet bien beau, interrompit Adriana; mais, par malheur, c'est impossible!... Allons! viens, cher, que je te joue ton petit air hongrois... Le comte A*** a fait sur le thème des variations charmantes que tu n'as pas encore entendues... Elles te plairont, viens!

— Pas si impossible, murmura Otbert en se laissant machinalement entraîner au piano.

Plusieurs fois, il revint encore sur cette affaire de langues; mais comme il lui fut aisé de reconnaître que non-seulement cela déplaisait à son amie, mais qu'elle ne manquait même jamais de détourner la conversation en cherchant quelques prétextes de distraction, il cessa d'en parler. La grossesse d'Adriana était plus pénible à mesure qu'elle avançait : il avait fallu renoncer aux promenades du soir, même à l'*heure bleue*, moins bleue, du reste, à Parme qu'à Venise. Otbert n'en fit que de plus longues et plus solitaires excursions. Il ne manquait jamais alors d'emporter avec lui un petit livre

relié en basane rouge et doré sur tranche, dans lequel il lisait et méditait des heures entières. Sans doute qu'au logis il cachait soigneusement ce livre mystérieux, car Adriana ne le trouva que bien longtemps après l'époque dont nous parlons ici. Néanmoins, quel qu'en fût le motif, il s'opéra une certaine modification dans la manière d'être d'Otbert. Il se mettait de lui-même au piano et jouait des valses et certaines études de Thalberg, particulièrement ses fameux nocturnes et son étude en *la* mineur, dont il raffolait. Il plaisantait le vieux Timoteo, il racontait à Adriana mille folies de ses souvenirs de Francfort. Auparavant, il avait l'air triste ; désormais, à ses heures, il n'était plus que méditatif. Adriana était bien heureuse ! Le comte A***, la seule personne qu'ils vissent quelquefois, ne semblait pas charmé de cette transition si brusque, et lui qui parfois se mettait à la recherche du jeune homme durant ses longues promenades par les lieux déserts, en causant sérieusement avec Otbert, l'avait souvent fixé avec inquiétude. Le comte avait un frère qui s'occupait de chimie et de botanique. Ce jeune homme habitait, au second étage de l'hôtel du comte A***, un petit appartement calme et studieux, tapissé de rayons chargés de bons et estimables livres amassés en famille. Otbert demanda la permission d'aller s'installer quelques heures chaque jour dans cette retraite. Il finit par renoncer presque entièrement à ses promenades, passant tout le temps qu'il pouvait dérober à la vie conjugale dans la bibliothèque de ses complaisants amis. Là, il s'oubliait parfois dans de telles méditations, qu'on était obligé d'aller lui rappeler que son absence allait inquiéter sa jeune femme. Il griffonnait un tas de papiers qu'en partant il cachait derrière les livres, comme un écolier qui fait des bonshommes au lieu d'écrire ses devoirs...

Et le temps, qui s'envolait toujours, amena enfin les couches d'Adriana. Elle mit au monde un charmant enfant, que le

comte A*** tint, avec la comtesse sa femme, sur les fonts baptismaux; mais la santé de la jeune mère s'était affaiblie, et un jeune médecin qu'on avait appelé dans les derniers temps pensa que le climat un peu variable de Parme n'était peut-être pas des plus propres, soit à rétablir la mère, soit à développer l'enfant. Ce médecin, une de ces intelligences que des nécessités matérielles contraignent de vivre à l'étroit dans les petites villes qui les ont vues naître, s'occupait, à l'époque où il donnait ses soins à la jeune femme, de préparer un curieux travail de phrénologie, qu'il comptait produire au prochain congrès scientifique italien que l'année courante réunissait à Florence. Le grand-duc de Toscane avait mis au concours deux prix de chacun deux mille francesconi (c'est-à-dire environ deux mille francs), pour la découverte ou le perfectionnement notable des choses les plus utiles à l'humanité. Tandis qu'un chimiste de Milan se disposait à présenter, pour l'obtention du prix, une nouvelle espèce de pomme de terre de son invention, et qu'un physiologiste de Vérone disposait deux volumes sur l'étude partielle des mœurs de certains mollusques, le docteur Borili songeait à fournir un laborieux mémoire sur la possibilité de reconnaître les tendances passionnelles, intellectuelles et instinctives des enfants dès un âge assez tendre, de façon à pouvoir diriger les éducations dans lès voies les plus profitables à eux et à la société en général. Cette grave étude phrénologique, appuyée sur une foule de faits cités à l'appui et d'expériences déjà concluantes, donnait à son ingénieux auteur les chances les plus positives de briller à ce concours, sur lequel se tiennent fixés tous les yeux de l'Europe scientifique et intelligente. Otbert et Borili causèrent longuement, du jour où les soins donnés à la femme eurent lié ensemble le mari et le médecin. A la suite de ces conversations, auxquelles les premières études d'Otbert lui permettaient de prendre une autre part et un autre intérêt

que ne l eût pu faire un simple dilettante, celui-ci ne manquait jamais d'aller faire une longue séance dans la bibliothèque du jeune comte, et le mystérieux petit livre de basane rouge ne lui sortait plus des mains. Mais enfin arriva le moment où il fallut renoncer aux causeries du docteur et aux études secrètes chez ses autres amis, car le petit être qui, en doublant la vie d'Adriana, lui avait ravi une partie de sa santé, était déjà suffisamment fort pour supporter un voyage. Il fut donc décidé, sur la proposition d'Otbert, qu'on se dirigerait vers la Toscane, dont l'air devait être d'autant plus favorable au rétablissement de la mère et au développement de l'enfant, que le docteur s'était fait promettre qu'on habiterait sur quelque éminence. Au jour dit, la petite famille se sépara donc, avec de sincères regrets, des excellentes personnes qui l'avaient comblée de témoignages de leur sympathie, et, bien emballés, père, mère et enfant, dans une bonne petite voiture, les voyageurs quittèrent Parme, sous la conduite du majordome Timoteo, lequel avait daigné, dans les derniers temps, faire un apprentissage de cocher, quelque mépris que le fier gondolier Castellano eût pour les mors, les fouets et les brides, toutes choses qu'il ne consentit à toucher que lorsqu'il se fût bien convaincu qu'il était impossible de faire avancer une voiture à l'aide d'un aviron.

Sur les vives instances d'Otbert, Borili lui avait promis d'aller passer quelques jours auprès de lui, lorsque serait venue l'époque du congrès scientifique de Florence. Le comte A***, qui avait les goûts scientifiques et littéraires, promit de faire son possible pour être aussi du voyage; l'intérêt qu'ils avaient montré à Otbert lui rendit donc la séparation moins douloureuse, par l'espoir de revoir à Florence ces excellentes personnes.

La petite famille mit cinq ou six jours à franchir la distance qui sépare la capitale du duché de Parme de celle de la Tos-

cane. Chaque nuit on fit une étape; ainsi à Reggio, à Modène, à Bologne, et sur quelques points des Apennins. Timoteo, dans chaque ville nouvelle, espérait voir des gondoles, et, en désespoir de cause, il comptait beaucoup sur l'Arno. La caravane arriva donc à Florence sans trop de fatigue; la jeune mère, son bel enfant pendu au sein, comme la Vierge de l'Escurial, le chef-d'œuvre de Murillo.

La belle saison renaissait. Otbert se mit à parcourir les environs de Florence pour choisir sa résidence. Il tenait, dans un but secret qu'il ne nous est pas donné de pénétrer, d'habiter à portée de la ville. Cette considération, et d'autres encore, lui firent choisir Fiesole, petit pays situé sur une colline des plus pittoresques, à cinq ou six milles seulement de la porte *San Nicolo*.

Fiesole est en effet un des points les plus délicieux des environs de Florence, comme il est des plus célèbres de l'Italie. Ce fut le berceau de la Florence actuelle, et son antiquité est constatée par Polybe, Tite Live, Salluste et Hésiode même, qui a longuement parlé de *Fesula*. Les Étrusques y ont laissé des traces de leurs monuments, et en outre des fameuses colonnes de marbre cipolin qui supportent la nef reconstruite de la petite église San Alessandro, on voit, dans un champ voisin de la place, des débris de murailles cyclopéennes, des gradins et des antres destinés aux bêtes féroces, qui témoignent des grandes proportions du cirque antique, où croissent aujourd'hui, en toute liberté, les graminées et les plantes saxatiles.

La vue dont on jouit des hauteurs de cette ancienne ville, aujourd'hui simple bourg ou village, est merveilleuse d'étendue et de richesse. Tout le val d'Arno, la ville de Florence, les collines environnantes, et les innombrables villas éparpillées dans la campagne, s'y déroulent avec la variété d'aspects que le soleil répand aux diverses heures du matin, du jour,

et surtout du soir, sur ces contrées florissantes. C'est le plus admirable séjour que puisse se choisir la méditation rêveuse. Là, on semble respirer la poésie avec l'air vif des monts toscans. A la pointe extrême de la montagne que Fiesole couronne, est un monastère de ***Franciscains,*** d'où l'on aperçoit la Vallombreuse. De la terrasse du couvent, les couchers du soleil sont enchanteurs. Les accidents de lumière, que la composition de cet immense paysage reçoit de la lutte du jour et de la nuit, ont une majesté qui élève l'âme et l'emporte dans des rêveries élyséennes. Boccace, il faut le dire, est resté bien au-dessous de l'ampleur grandiose de ces tableaux dans ce qu'il en a tracé aux premiers livres de son *Ninfale Fiesolano,* bien qu'il ait habité longtemps la villa Palmieri, qui, à mi-chemin de Florence à Fiesole, goûte déjà en grande partie les magiques perspectives qui se déroulent à l'œil du rêveur assis sur le petit mur de la terrasse du couvent, ou sur le bord de quelque sentier du flanc de la montagne. Otbert, tout à fait séduit par cette situation magique, résolut de s'y fixer. Il trouva à louer une maisonnette située sur la limite de la route neuve, presque à l'entrée du bourg, et dont la situation était conséquemment admirable. Adriana s'y installa avec une joie d'enfant. Il y avait un petit jardin, ombragé de quelques cyprès, aux teintes sombres desquels se mêlaient, en se festonnant de l'un à l'autre, des vignes qu'égayaient déjà les premières poussées. Les fleurs printanières souriaient dans les étroites plates-bandes de buis. Sur le petit mur à hauteur d'appui qui bordait le jardin du côté de la déclivité de la montagne, une velléité fastueuse avait distribué quelques vases de marbre, sans doute dérobés au luxe d'une villa des environs, et qui contenaient de ces monotones plantes grasses, au vert cendré et éternel, à l'épais feuillage armé de pointes et de piquants, mais qui commençaient à disparaître sous les feuilles en parasol d'éclatantes capucines déjà grandissantes.

Au moment où Otbert avait loué cette modeste retraite, elle venait d'être brusquement abandonnée par une famille anglaise, que des affaires de famille avaient tout à coup rappelée dans sa patrie, de sorte que le petit ménage se trouvait jouir des améliorations de la maisonnette et du jardin, à regret abandonnés par ceux qui y avaient tout disposé pour en embellir la poétique solitude. Chaque jour devait voir grandir ou fleurir les plantes et les arbustes qu'une main intelligente avait disposés en ombre fraîche ou en masses odorantes. Le berceau arborescent s'étoilait déjà des brindilles de la bulgrane rose, en se couronnant de la verte chevelure des bromes stériles. Le long de la maison blanchie grimpaient, à l'aide d'un treillage vert, les touffes abondantes de cette petite rose de Hollande, si richement florescente en Italie, mêlée aux rameaux tortueux du chèvrefeuille, qui devaient bientôt porter sous la fenêtre d'Adriana un parfum qu'elle aimait. Bientôt la jeune mère sentit sa santé se raffermir dans toute sa richesse passée, et elle vit son cher enfant, charmant petit être, *moitié fruit, moitié chair*, comme dit le poëte, prendre de vives couleurs dans cet air pur des montagnes. Elle passait de longues soirées dans ce petit jardin, qu'elle préférait aux somptueuses villas répandues sous ses yeux, et qui, mère et épouse heureuse qu'elle était, lui paraissait plus délicieux que ne l'eussent été pour elle la fameuse Tempé, voire même les Hespérides, ou les fameux jardins suspendus de Babylone. Elle arrosait elle-même ses fleurs, et guidait les poussées du scolopendre dont la verdure satinée se dessinait, comme les arabesques d'une mosaïque, sur le petit mur blanc où s'appuyait la rêverie d'Otbert. De là, ils contemplaient souvent tous deux la perspective splendide développée sous leurs yeux dans toute l'étendue du val d'Arno, au milieu des méandres duquel s'étalait Florence, dominée par ses tours guelfes et gibelines.

On pense bien qu'Adriana nourrissait elle-même son enfant. Elle mettait parfois une telle frénésie dans les caresses qu'elle prodiguait à ce cher fruit de ses amours, qu'il était à craindre que, comme Pélias, le charmant petit être n'étouffât sous les baisers. Il dormait sur son sein, et ses cris étaient amortis dans des chansons délirantes. Voir ainsi cette mère, son enfant dans les bras, eût ravi. Raphaël ne rencontra assurément rien de plus beau, lorsque, s'arrêtant un soir dans la campagne de Rome, il trouva ce groupe qui lui servit à peindre la fameuse *Madone à la chaise* du palais Pitti. Depuis qu'elle vivait loin du monde, et tout occupée de ses devoirs de mère, Adriana avait parfois des négligences de toilette qui eussent jeté chez un indiscret de bien irritantes rêveries, mais qui ajoutaient certainement une irritante séduction à cette beauté toute vénitienne, qu'elle avait entièrement reconquise, après quelques semaines de séjour dans l'air vif et pur de Fiesole. Son abondante et noire chevelure, dont elle avait, du reste, un soin extrême, comme de la plus belle parure de la femme, recevait toujours quelque brise qui en soulevait les bandeaux, lorsque ce n'était pas quelque branche d'arbuste qui en détachait une tresse, tombant alors sur son épaule, comme dans la suprême Vénus de Titien à la *tribune*. Cette vie active de mère, de nourrice, de jardinière et de surintendante du ménage, donnait au teint, d'un ton si particulier, de la brune fille adriatique, un coloris d'une fraîcheur, pour la désignation duquel nous ne reculerons pas devant la classique comparaison du bouton de rose prêt à s'épanouir. Certaines coquilles de l'Inde, qui se teignent du sang de leur hôte expiré, offriraient seules l'idée de l'enroulement délicat et purpurin de sa petite oreille, créée si charmante, sans doute, pour entendre murmurer les plus doux mots d'amour. Son œil noir, autrefois plus petillant peut-être aux étincelles de son âme ardente et embrasée d'amour, s'était peu à peu

noyé dans une langueur voluptueuse, veloutée, qui, à demi voilée sous la paupière, acquérait une expression irritante à rendre fou. Jadis, le regard de la jeune fille brûlait; celui de la jeune femme énervait l'âme, en y jetant le désir. Les belles lignes de ses épaules et l'élégance de ses bras, ceux sans doute qui manquent à la Vénus de Milo, et par-dessus tout, enfin, les négligences de son corsage, justifiées par la solitude où elle vivait et ses saintes fonctions de nourrice, tout enfin contribuait à rendre alors Adriana plus éclatante, plus irrésistiblement belle qu'elle ne l'avait jamais été. C'est que le bonheur donne une sorte de beauté aux êtres qui en semblent dépourvus, et pour une femme déjà belle, le bonheur, c'est le rayonnement du soleil sur le diamant. C'est pourquoi Adriana, doublement fortunée comme épouse et comme mère, éclatait vraiment de beauté. Parfois, jetant sur sa noble et charmante tête un de ces grands chapeaux de paille, si fort à la mode dans les classes inférieures à Florence, elle allait elle-même au marché de Fiesole, diriger les emplettes de l'ex-gondolier, déchu à la dignité de cordon-bleu. Nous ne saurions dire si la jeune femme avait lu Homère, qui rapporte qu'autrefois les princesses ne dédaignaient pas de laver elles-mêmes leur linge... mais, toute patricienne qu'elle fût (et elle n'y songeait plus guère !), elle trouvait un plaisir enfantin à se mêler aux paysans, à marchander leurs fruits, leurs poulets, et elle éprouvait un vif plaisir d'intelligence à entendre ces gens vulgaires s'exprimer dans le plus pur toscan, langage presque inconnu même des salons de plus d'une grande ville italienne, où règne un abominable patois local ou la langue française plus ou moins écorchée. Dans ses escapades de bonne ménagère, accomplies tandis que son mari recouvrait d'étranges caractères d'innombrables feuilles de papier, Adriana, si elle y avait tenu, eût récolté les expressions d'un genre d'hommage sincère dû à cette sorte de magnétisme extatique

que répand autour d'elle la beauté. Les paysans se rangeaient afin de la laisser passer, comme ils eussent fait pour le dais de leurs processions, et bien souvent, lorsqu'elle demandait le prix de quelque chose, le marchand campagnard, comme fasciné, au lieu de répondre son chiffre, se contentait de murmurer en la regardant : « Ça sera ce que voudra la comtesse ! » Dans les idées de ces braves gens, la beauté physique de l'étrangère entraînait immanquablement l'idée de sa supériorité sociale, et, n'était l'extrême simplicité de la mise, ils l'eussent peut-être même appelée Majesté. Dans tous les cas, Adriana, tout insouciante qu'elle fût sur des avantages dont le seul mérite, à ses yeux, était de lui valoir l'amour de celui qu'elle idolâtrait, Adriana, disons-nous, ne laissa pas quelquefois que d'être plus flattée de ce singulier hommage d'un pauvre marchand d'œufs ou de fraises, qu'elle ne l'avait souvent été des compliments ou des exclamations les plus choisies de langage qu'elle avait souvent entendues autour d'elle au bal. Enfin, Timoteo prétendait que sa maîtresse pouvait aller au marché sans argent, et rien qu'avec sa figure!... — Ah! signora! s'écriait le bonhomme, la commode rente que vous avez là!

Quant à Otbert, quelles que fussent les idées, les préoccupations nouvelles qui absorbassent désormais une partie notable de son temps, il était amoureux de sa femme jusqu'à l'exaltation. Le changement évident qui s'était opéré en lui depuis quelques mois avait eu pour conséquence première de le débarrasser de ces lancinantes inquiétudes d'avenir dont la délicatesse et son honneur lui faisaient un insupportable martyre, en même temps que son amour-propre souffrait aux sacrifices dont son amie lui avait imposé l'acceptation. La grâce charmante et presque enfantine avec laquelle l'aimable femme avait couru au-devant des nécessités de sa position nouvelle dut diminuer les remords qu'éprouvait le poëte en songeant

au rang supérieur, à la richesse et aux destinées auxquelles son amie avait renoncé pour lui. Restait donc seulement la question d'avenir... D'où vient que celle-ci, dont il se montra d'abord si préoccupé jusqu'à en assombrir même tout son bonheur amoureux, avait-elle presque brusquement fait place à une étrange confiance dans une fortune inconnue? D'où était née cette sécurité nouvelle, qui rendait Otbert indifférent au prochain épuisement de la petite somme que Bruschall lui avait expédiée comme reliquat de ses ressources? Se croyait-il à la veille de réaliser la longue et décevante chimère de la pierre philosophale? N'avait-il, le moment venu, qu'à plonger la main dans des coffres-forts mystérieux, pour en extraire de quoi répondre à la satisfaction, non pas seulement des besoins rigoureux d'une triple existence, mais encore aux caprices d'un luxe exorbitant, dont il parlait parfois vaguement et d'un air singulièrement persuadé, comme on peut le faire à propos d'une immuable échéance? — Encore quelques mois de patience, ô ma reine! disait-il parfois à la jeune mère, lorsque le soir ils s'enivraient de leur chère *heure bleue* dans leur jardinet odorant, en face des merveilleuses profondeurs du paysage étendu sous leurs yeux; encore quelque temps de féconde méditation... et mon nom te fera glorieuse comme tu es déjà illustre par celui de tes aïeux! Ce nom vivra à travers les siècles, mieux encore que celui des conquérants avec leur auréole sanglante! L'humanité entière le redira à toute heure et par des millions de bouches, car chaque pensée que tout être civilisé voudra émettre sera comme un hommage rendu à ma gloire, et tu seras aussi bénie, ô mon doux ange, car c'est par toi que mon génie aura tiré des limbes du néant cette inspiration sublime, qui va me créer roi des idées!

Et lorsqu'il parlait ainsi, Otbert plongeait dans les profondeurs nocturnes des regards que l'extrême dilatement de l'iris rendait presque lumineux... on eût dit qu'il pénétrait ainsi

dans les antres de vérités sublimes et cachées pour y lire...

Adriana, à laquelle il arriva deux ou trois fois d'entendre son ami tenir des discours semblables, sentait un vague effroi comprimer son cœur.

— Que dis-tu donc, Otbert? murmurait-elle, en lui prenant doucement la tête qu'elle ramenait sur son sein, comme elle eût fait de celle de son cher enfant alors endormi. A quoi vas-tu rêver? Que me manque-t-il donc pour être heureuse? Je jouis d'une félicité que nul songe, nul désir n'eût été assez téméraire pour concevoir... Va! cher toi! ajoutait-elle, en traduisant de cette façon charmante le *caro ti* de son langage natal, je ne souhaite pas plus de richesse; et pour la gloire, il suffira que tu puisses dire, dans quelques vers inspirés, combien nous nous sommes aimés!

Puis elle l'entraînait au berceau de son enfant, lui donnant à embrasser ses petits membres roses :

— Tiens, Otbert! vois si tu n'es pas ingrat, de ne songer qu'à l'avenir! ajoutait-elle émue et délirante en l'attirant doucement. Est-ce que le présent ne vaut pas mieux que toutes les gloires du monde? Viens me dire que tu m'aimes mieux que la gloire, ajoutait-elle, en brûlant son front pâle sous ses ardents baisers. . . . .

XIX

CE QUE CHERCHAIT OTBERT.

> Quelque génie apparaîtra, qui saura prévoir dans les sphères célestes une révolution salutaire à l'humanité ! Les mondes moraux auront aussi leur Christophe Colomb.

Vers le même temps, Otbert reçut de Bruschall, avec lequel il continuait d'être en correspondance, une lettre dont il suffit, pour répandre la clarté nécessaire sur les différentes parties de notre récit, d'extraire le passage suivant :

« ..... Au reste, c'est toujours à mon idée que je reviens, et quand vous voudrez, je ferai la demande, bien que vous ne répondiez jamais à cette proposition. Que la mère et l'enfant soient à deux pas de moi, et d'après ce que j'apprends chaque jour de votre vieille comtesse-orgueil, je crois pouvoir répondre du succès. Par ailleurs, rien de nouveau. Les Bastiglia n'ont pas remis le pied à Venise depuis... ce que vous savez. Quant au public, il n'y comprend rien, et, bien qu'il devine vaguement quelque chose, il enrage de ne pouvoir rien préciser; mais il se consolera en inventant. Le comte et la comtesse ne reçoivent personne à Camporeale, sinon le marquis Durazzo, lequel a fait récemment une excursion à Vienne. D'après ce qu'il m'écrit, je crois comprendre qu'on sait en cour pourquoi tout ce qui avait été annoncé est interrompu. En tout cas, dans le projet qu'à mon tour je caresse, les obstacles ne viendraient pas de là, et s'il est vrai que le comte Alvise ait été tué dans un duel à Trieste, par un officier hongrois, ce qui expliquerait l'empressement de l'empereur à se

rendre aux désirs de la vieille comtesse, tous les moyens possibles qui se présenteront de remédier au mal seront acceptés. En résumé, aux yeux de la cour, un digne et loyal enfant du Tyrol autrichien doit valoir tous les Dalmates possibles, surtout lorsque le premier a déjà pris les inscriptions que vous tenez. Si j'avais en avance six mois de mon revenu, j'irais faire un tour à Vienne, afin de flairer ce qui s'y passe. En attendant, soyez heureux que votre vieille comtesse-entêtement n'ait pas mis la diplomatie en jeu pour vous apprendre ce qu'il en peut coûter à se laisser rejoindre par les descendants des doges.

» Le renvoi des diamants, heureux scrupule de votre délicatesse, aura, en tout cas, servi à prouver que l'amour peut rendre excusable en vous ce que tout soupçon de calcul eût rendu odieux...

» Je crois, mon jeune ami, qu'il serait bien temps que vous daignassiez m'apprendre quelle est cette fameuse découverte qui vous a sauvé du désespoir dont vos inquiétudes de l'avenir empreignaient toutes vos lettres pendant le premier mois de votre mariage. Est-ce que vous avez trouvé le secret de la *cristallisation du carbone*, ou celui de la *transmutation des métaux?* Faire de l'or ou du diamant, peste! c'est fort adroit. Si l'affaire est aussi bonne que me le pourrait faire supposer votre enthousiasme, pensez donc un peu à votre vieil ami, et associez-le dans les alambics et les matras, car sa rente est modique, et il adore le tabac d'Orient et le vin de France. Ah çà, Otbert, l'*esprit des nerfs* n'est pour rien dans tout cela, au moins? C'est que vraiment vous me faisiez, dans votre dernière lettre, une étrange tirade sur les *délires de la révélation*. Que diable est cela? Faites-vous encore de l'*incantation*, ou plutôt est-ce le vil métal que vous manigancez? J'aimerais mieux cela. Mais, prenez garde! Faust s'y est brûlé les doigts, car c'est le diable qui souffle ordinairement sur le

réchaud, et, un beau jour, le creuset vous sautera à la tête et emportera la cervelle... dans certaines régions où nous avons poursuivi la vôtre en courant infatigablement les Alpes, sous prétexte de chasse. Je voudrais bien voir tout cela, et mettre tant soit peu le nez dans vos œuvres ou dans vos projets. Si, par hasard, c'est un perfectionnement de la race humaine que vous rêvez (vos grands mots ne peuvent pas me permettre de supposer peu), rappelez-vous, avant de faire le Prométhée, que les vautours auraient le bec crochu et ardent sur les monts de Fiesole, autant que sur le Caucase! D'ailleurs, Prométhée, suivant ce que dit Platon dans son *Protagoras*, je crois, eut un collaborateur dans la personne d'Épiméthée... S'il y a vraiment quelque chose de bon à inventer, je demande donc instamment à être le vôtre. Comme l'homme est définitivement créé, et que je ne suppose pas qu'ayant auprès de vous la belle Morosina, vous songiez à parodier Pygmalion, je dois croire que, revenant à l'*esprit des nerfs*, vous vous assurez, dans le *délire de vos révélations*, le moyen de faire parcourir au premier venu toutes sortes d'espaces aériens dans un vol sublime. En ce cas, mon très-cher Otbert, je vous confesse que je ne serais pas fâché de jouir, après que vous les aurez fait essayer, d'une bonne paire d'ailes, qui ferait niche à mes rhumatismes; je pourrais même confesser aussi que cela contrarierait fort quelques velléités de goutte dont il est, je crois, question, et me permettrait de sauter à mon aise de notre Martinswald, ce rocher d'Inspruck d'où l'empereur Maximilien n'a pu descendre qu'avec le secours de prosaïques échelles, ce qui, je me le rappelle, nous inspirait un fort grand dédain pour lui, au temps où vous étudiiez Swendenborg et Van-Helmont.

» Enfin, quoi qu'il en soit, je tiens à savoir par suite de quels procédés lumineux vous comptez retenir ainsi à l'avance votre place pour l'immortalité, et, en attendant, jeter

des tapis de Turquie dans tous les chemins des Apennins ou de la Toscane, où roulera le char qui transportera madame Erichsen. C'est pour le coup que je me sentirai fort dans ma démarche auprès de la vieille comtesse-obstination ! surtout si j'arrive avec des ailes droit par la fenêtre du balcon, sans avoir besoin de me faire annoncer à l'antichambre ! Pourvu que, dans son vol majestueux, votre Mercure ne laisse pas tomber sa perruque ! Enfin, nous arrangerons tout cela pour le mieux ; mais, par saint Jacob-Bœhm ! ne tardez pas davantage à m'apprendre le mot de *délire des révélations !* sans quoi, mon jeune et bientôt immortel ami (toujours jeune alors !), j'arrive, traînant le pied, en attendant mieux, à votre ermitage de Fiesole, si haut perché qu'il soit dans les régions où l'on attrape au vol les belles pensées, les sublimes révélations dans lesquelles votre front se noie... Adieu ! A bientôt, si, d'ici à peu, je ne sais pas tout ce qui se passe en vous et chez vous. »

Maintenant que le lecteur nous paraît éclairé sur ce qui semble se passer aux divers points où ne sont pas nos héros, nous croyons qu'il est temps de jeter un coup d'œil dans la partie restée la plus obscure, laquelle est aussi la plus indéchiffrable de ce récit, c'est-à-dire la pensée, les projets, les espérances d'Otbert.

On se souvient, sans doute, que vers le temps où celui-ci se sentait le plus écrasé sous le poids de la grave responsabilité d'avenir qui reposait désormais sur lui, et alors que l'état de son marasme et ses étranges méditations donnèrent, sur les tendances de sa situation mentale, quelques inquiétudes à ses amis de Parme et même à Adriana elle-même, on se rappelle, disons-nous, que, vers cette époque, la lecture d'un fragment de journal, dans lequel il était question des éléments à l'aide desquels était formée la langue anglaise, devint pour lui l'objet d'une préoccupation nouvelle, trahie par

quelques phrases peu encouragées, du reste, par Adriana, qui s'alarma de l'extravagance d'idées qui les faisait naître. Dès ce jour, Otbert, comme tous les monomanes convaincus, s'était promis, peut-être aussi un peu par amour-propre, de ne plus parler du nouveau sujet de ses méditations, que ses amis eussent tenté de contrarier, et dont l'objet lui était pourtant apparu, à la suite de douleurs et d'inquiétudes excessives de la pensée, comme la révélation supérieure qui devait sauver et illuminer son avenir. N'étaient les prédispositions que notre héros avait déjà eu occasion de manifester relativement aux plus dangereuses exaltations, le peu qu'on a pu comprendre jusqu'à présent de l'idée d'Otbert n'avait rien de si extravagant qu'on dût la condamner sans en entendre les développements. L'idée d'une langue universelle peut être un rêve d'une réalisation aussi difficile que les séduisantes et ingénieuses conceptions de Fourier, mais cette idée peut, comme toutes les questions phalanstériennes, supporter une constitution théorique. Là où serait l'extravagance, ce serait peut-être dans la prétention d'en arriver sur-le-champ à la pratique.

Si, avant de dire dans quelles aberrations l'imagination ébranlée d'Otbert s'était élancée, en s'emparant de l'idée ici mentionnée, nous jetons un coup d'œil nécessaire sur la matière, nous devrons espérer que le lecteur reconnaîtra avec nous que la nature étant *une* dans toutes les manifestations intelligentes ou matérielles, il ne serait pas impossible de faire l'application de ce principe générateur à l'étude des langues, en les rattachant toutes à un sommet commun, et en constatant leur conformité d'origine et leur identité primordiale. Et, en effet, cette identité n'est-elle pas un corollaire de l'unité de l'espèce humaine, laquelle a dû d'abord puiser à une source unique le même mode d'expression de ses besoins, de ses passions, de ses sentiments, de ses idées, et cela, à l'aide des mêmes organes ?

L'homme a donc d'abord parlé à son semblable, qui l'a compris; autrement, de quelle valeur eût été cette faculté, qui seule constituait la supériorité de l'homme sur la matière, et qui lui assignait son rang dans l'échelle des êtres? Sans cela, qu'eût été la *parole* enfin, ce suprême don du Créateur à la créature?

Mais pour couper court ici avec toutes les considérations qui se présenteraient en suffisante abondance pour remplir des volumes, nous demanderons si ce ne serait pas là une des idées les plus séduisantes pour l'intelligence, que celle qui permettraît aux nations les plus désunies par leur idiome de goûter, ainsi que le disait Otbert, tous les grands écrivains, les poëtes et les moralistes du monde, comme elles peuvent, dès aujourd'hui, s'enivrer du génie de Beethoven, de Mozart, de Cimarosa, de Rossini et d'Hérold? Le voyageur quittant les glaciales forêts de la brumeuse Norwége, et traversant dix nations pour arriver sous le climat brûlant des Indes, sans avoir changé de langage pour demander sa route! Une seule chaire de morale et de prédication pour toutes les nations civilisées! Si c'est une utopie, avouez qu'elle est séduisante! Si c'est un rêve, confessez qu'il est beau!

Un des grands obstacles, le plus grand peut-être qu'il y ait pour la fusion des idées entre les nations généreuses, c'est l'idiome. Sans cette barrière immense, la France de Charlemagne s'étendrait peut-être jusqu'à Gibraltar, tandis que celle de Napoléon finit aux Pyrénées. Saint-Pierre de Rome aurait Sainte-Sophie de Constantinople pour succursale, et la Chine elle-même s'éclairerait sur les extravagances du bouddhisme, aux nobles enseignements de Fénelon et de Châteaubriand... Mais revenons au principe de l'idée, sans tenter d'en poursuivre davantage les conséquences.

Nos langues vivantes ont entre elles, pour la plupart, une analogie frappante : l'allemand, l'anglais, le français, l'espa-

gnol et l'italien, surtout. Si l'on y ajoute le latin plutôt que le grec, comme type de langue ancienne et base de la plupart des nouvelles, nous avons déjà l'ensemble d'une sorte d'unité primordiale. Les langues du Nord ont aussi entre elles leurs affinités, non moins que les idiomes orientaux. Trois grandes divisions marquent donc le vaste ensemble des diverses formules de la parole humaine, comme le Nord, nos nations centrales et l'Orient sont partagés par leurs climats, leurs mœurs, leur religion même, peut-on dire.

Et, procédant du centre pour ce qui est des langues germaniques, il semble suffisant de remonter à l'allemand, qui, avec le latin, cette langue mère de dix autres, offrirait le point de départ le plus divergeant en apparence, bien que l'ensemble montre des ressemblances comme des dissemblances relatives. Ces langues étant les plus usuelles, il reste à établir le rapport qu'elles présentent avec l'hébreu, le sanscrit, le celtique, le saxon et le russe. Nous ne parlons pas de l'étrusque, car on ne possède plus de nos jours que l'alphabet de cette langue, qui s'écrivait de droite à gauche, comme tous les idiomes sémitiques. Quant au russe, c'est une langue harmonieuse et complète qui n'attend qu'un Dante ou un Corneille pour prendre la première place parmi les langues parlées; en ce moment, elle marche vers l'Orient pour obtenir un jour sa prépondérance, comme l'hébreu, le sanscrit, le grec, le latin et le français ont tour à tour eu la leur.

Maintenant, quelle langue fournirait l'Orient dans cette sorte de congrès linguistique? A ce propos, il faudrait déterminer si celle que le genre humain parla la première, alors que les hommes, peu nombreux encore, étaient placés dans les mêmes conditions de climat, de mœurs et de besoins, fut bien, comme le prétendent Klaproth et Eich Hoff, le sanscrit et non pas plutôt l'hébreu, en faveur duquel beaucoup d'autres opinions se sont prononcées, et qui a pour sa primordia-

lité l'épreuve de la philologie, qui la désigne comme la génératrice de toutes les langues mortes et vivantes.

C'est de ces idées, moins abstraites et infiniment plus séduisantes qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord, qu'Otbert était parti pour essayer de bâtir son monument de langage unitaire. Sans doute, il lui eût fallu, avant de pouvoir espérer de donner la forme d'une proposition à l'extension de ces idées, posséder lui-même la majeure partie des langues dont il rêvait la fusion, comme on faisait autrefois l'airain de Corinthe en jetant dans la fournaise dix sortes de métaux plus ou moins précieux. A défaut d'une académie entière de linguistiques pour en obtenir d'innombrables rapports sur chaque branche ou spécialité de la question, il eût fallu que notre héros possédât l'immense science philologique de ce cardinal Mezzofanti, qui parla, y compris les dialectes, *trente-deux idiomes*, c'est-à-dire dix de plus que n'en savait Mithridate, et qui eût conséquemment été l'homme le plus précieux du monde, comme interprète, au temps du fameux imbroglio de la tour de Babel. Mais, dans son exaltation, Otbert ne s'arrêta point à un si misérable obstacle, et il prit bientôt son vol infiniment plus haut. Le petit livre recouvert de basane rouge qui avait souvent inquiété Adriana, et qu'elle finit par saisir à Fiesole, une nuit que son mari dormait, était une singularité typographique imprimée dans l'île des *Mékitaristes*, ou moines arméniens de l'île Saint-Lazare, près Venise. Ce livre offrait la répétition, en vingt-quatre langues et dans leurs caractères spéciaux, d'une oraison en vingt-quatre versets. Ces langues, ainsi représentées avec leurs physionomies particulières et réunies pourtant par une pensée commune vers l'adoration suprême, étaient l'arménien, l'arabe, l'éthiopien, le chaldéen, l'hébreu, le grec, le persan, le syriaque, le turc, le chinois, le russe, le polonais, l'illyrien, l'allemand, l'italien, le hongrois, le gaulois ou français, l'anglais,

l'espagnol, le hollandais, le suédois, le celtique et l'indou [1].

Otbert, à force de méditations, était parvenu, aidé, du reste, en cela, par la connaissance de deux ou trois langues vivantes, et du latin qu'il possédait bien, à retrouver les expressions, les paroles de l'oraison dans la presque totalité de ces vingt-quatre idiomes, et ce n'avait pas été chose aisée pour ce qui était de l'arménien, du turc, du persan, de l'éthiopien, et surtout du chinois, langue d'abréviation, dans laquelle un seul signe est parfois l'hiéroglyphe d'une phrase. Pourtant l'obstiné s'était à peu près assuré de la valeur de son étude, en retrouvant le mot reproduit sur plusieurs points par les mêmes signes. C'est ainsi qu'il en était arrivé à reconnaître l'incontestable prépondérance des langues orientales sur toutes les autres, et de là son imagination, entravée dans la poursuite d'études matérielles, base inévitable de la fusion qu'il rêvait, s'élança dans ces zones mystiques, attrait secret, pente naturelle de son esprit, vers lesquelles toute exaltation cérébrale devait inévitablement le faire revenir. L'air des montagnes aiguise, dit-on, les organes... aussi, vers le temps où nous trouvons les deux époux si amoureusement installés dans leur petite maisonnette de Fiesole, Otbert en était-il presque arrivé à bâtir complétement, dans son imagination, le monument linguistique sur lequel il pensait échafauder sa gloire et sa fortune. Son imagination en travail avait fait comme les oiseaux de proie qui décrivent en l'air de grands circuits, embrassant beaucoup d'espace et tournoyant longtemps autour

[1] Ce livre, véritable curiosité typographique, ne manque pas d'être emporté par tous les voyageurs intelligents qui visitent l'île des Arméniens de Venise. Le fameux imprimeur Bodoni de Parme, si protégé par Napoléon, en a composé un plus complet encore, puisqu'il renferme cent vingt idiomes ou dialectes; mais c'est par son luxe typographique, et conséquemment par son prix, une curiosité de bibliophile.

de ce qu'ils veulent saisir, puis s'y abattent enfin. Par malheur, la proie du génie d'Othert n'était pas sur la terre, et c'est dans l'air même que, l'entourant de ses évolutions, il l'avait ensuite saisie! Mais sa confiance dans son œuvre était telle, que son intention était de commencer bientôt sa carrière de fortune et de gloire, en lisant au prochain congrès scientifique de Florence, c'est-à-dire au milieu de l'élite des savants européens, un mémoire dans lequel serait exposé le résultat des révélations de son génie, et la première et immanquable conséquence de l'éclat qu'il allait produire était l'allocation d'un des prix que le grand-duc avait proposés en récompense de la découverte ou au perfectionnement le plus utile à l'humanité. Le fait est que le savant Milanais, avec sa nouvelle invention de pomme de terre, et le docte Véronais, avec ses mollusques, et enfin tant d'autres poursuivants plus ou moins ingénieux des deux mille francesconi grands-ducaux, feraient une bien piteuse figure lorsque Olbert produirait le seul titre de son œuvre! Quant à l'autre prix, il pensait qu'il revenait de droit au docteur Borili, pour son art de deviner et de préparer l'homme dans l'enfant. Borili et lui, l'enthousiaste, devaient être les deux soleils de ce congrès, dominant de toute l'incommensurable hauteur des astres toutes les pâles et tremblantes lumières terrestres représentées par les divers concurrents de cette épreuve solennelle, arène de science, joute du génie, tournoi humanitaire, qui allait avoir toute l'Europe pour spectatrice.

La confiance qu'Olbert avait en la réussite lui avait rendu, on le conçoit, toute son aptitude à jouir du bonheur de sa situation d'époux et de père. Moitié par amour-propre, ou parce qu'il croyait à la dignité du génie, qui ne peut s'exposer aux sarcasmes de ceux qui ne le comprennent pas, moitié aussi par le désir de produire quelque grand coup théâtral, Olbert ne parlait plus, depuis longtemps, de l'incessant objet de ses

méditations. Si parfois il lui était échappé d'en dire quelque chose, c'était plutôt afin de faire pressentir les résultats glorieux et fructueux qui en ressortiraient, que pour rien révéler de la chose elle-même. Cette grande affaire des sacrifices que la jeune patricienne avait faits à leur amour, et qui, dans l'exaltation de ses premiers chagrins, le préoccupait aussi vivement que l'inquiétude de l'avenir, allait obtenir des dédommagements tels, que ce qu'elle avait perdu serait de beaucoup dépassé par ce qu'Otbert allait lui faire acquérir. Leur nom, obscur aujourd'hui, rayonnerait demain plus brillamment à la tête des bienfaiteurs de l'humanité, et mieux vaudrait cent fois s'appeler madame Erichsen que madame Magellan ou madame Colomb; car ces navigateurs n'avaient doté le monde, l'un que d'un passage nouveau pour aller dans l'Océanie, l'autre que d'un continent inconnu; tandis que lui, Otbert, douerait le monde matériel d'un monde moral! Morosini le Péloponésiaque, avec sa Morée, qu'il n'avait pas même découverte, mais conquise seulement, n'était plus que bien peu de chose, en comparaison de ce que l'époux de la dernière descendante allait devenir! Pour ce qui était de la gloire, c'était donc une chose arrangée; Otbert l'avait dit un soir : l'humanité entière devait redire son nom à toute heure et par des millions de bouches; car chaque pensée que tout être civilisé voudra émettre sera, dans sa formule, un hommage rendu à la gloire de celui qui aura ainsi réuni en une seule communauté toute la grande famille humaine! Quant à la fortune, c'était bien la moindre des choses. L'Angleterre a promis un million à celui qui enverra à son amirauté les preuves claires et positives de la découverte du *mouvement perpétuel*. Otbert pensait qu'en comparaison de ce qu'il méditait, le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle même, ce rêve d'Archimède, n'étaient que des trouvailles bonnes à mettre au rang des inventions de mort aux rats.

Chaque nation en était donc au moins pour son million, et c'est le prix qu'Otbert pensait pouvoir mettre à chaque exemplaire de la grammaire qu'il comptait produire après avoir donné l'éveil aux populations civilisées par sa première révélation au congrès. Au lieu même où se perchait la maisonnette de Fiesole, il élèverait le portique d'une villa fabuleuse, d'un temple pélasgien, cyclopéen, qui aurait la montagne pour piédestal ; au fronton de marbre, des lettres d'or colossales feraient lire, de Florence même, ces mots : *Villa Adrianienne*, nom euphonique de la nouvelle langue, qui aurait eu son berceau sur ce sol même où l'idiome perdu des Étrusques s'était parlé, c'est-à-dire dans la première ville antique de laquelle sortit Florence, en descendant dans la plaine au bord de l'Arno[1]. Quant à la noblesse qu'avait abdiquée Adriana, qui pensa jamais à demander si Moïse était comte? et pour ce qui est de la *Croix étoilée*, dont elle eût été faite dame ou chevalière, en place d'une décoration, Otbert lui donnait une auréole. Bien modeste, suivant nous, fut le poëte, de ne pas songer, pour la circonstance, à décrocher du firmament une de ses plus scintillantes étoiles!

Les choses en étaient à ce point, et la jeune épouse, en partie trompée par les fréquentes effusions d'Otbert, ignorait encore jusqu'où s'étaient envolées les rêveries audacieuses de son ami, lorsque arriva l'époque de la réunion du congrès scientifique, dans lequel celui-ci comptait faire son apparition révélatrice aux yeux de l'Europe étonnée. Depuis quinze

[1] On sait que Fiesole, fondée par les Étrusques, est l'antique berceau de Florence. Dante, en exil, a dit :

> Di quell' ingrato populo maligno
> Che discese da Fiesole ab antiquo
> E tien ancor del monte e del macigno.
>
> *Inf.*, cant. xv.

jours, le poëte passait de longues heures à rédiger un mémoire qu'il comptait lire à la docte assemblée. Le fait est, entre nous, que les deux mille francesconi du prix grand-ducal seraient tombés à merveille dans le petit ménage, car Otbert, qui tenait l'escarcelle, ne possédait plus guère que quelques louis. Mais c'était la moindre de ses préoccupations, et son exaltation ne permettait point à son esprit de se rabaisser jusqu'à l'appréciation de pareils détails. Encore un jour, et, semblable au petit chien du conte de la Fontaine, qui, en aboyant, secouait des perles, il allait voir chacun de ses mots acquérir le prix du diamant. Otbert écrivait donc du matin au soir, et Adriana, inquiète de cette recrudescence d'absorption, essaya vainement d'en suspendre la cause, car son intelligence ne put pénétrer le sens caché sous ces mélanges de langues, et parfois même de signes et de chiffres, qui recouvraient les feuillets sur lesquels se penchait le front pâle de son époux.

Et Florence voyait déjà ses hôtels envahis par la foule des étrangers accourus de tous les pays de l'Italie et de presque toutes les grandes capitales de l'Europe, soit pour faire partie du congrès, soit pour y assister seulement. Au milieu de cette vie indolente et douce que mènent les Florentins de nos jours, en opposition avec les passions profondes et farouches du moyen âge, la réunion de cette assemblée scientifique était un véritable événement. Si le vieux type toscan des treizième et quatorzième siècles a été graduellement effacé par la main des Médicis, en même temps que, plus récemment, la mansuétude du grand-duc actuel a achevé d'en polir les dernières aspérités, c'est toujours, pour ce qui est art ou littérature, la ville de Michel-Ange et de Dante. Aussi, la prochaine réunion de ce congrès, conquête nouvelle de l'esprit d'association sur les terreurs de certaines prudences politiques, était-elle l'objet de toutes les conversations comme de toutes les expecta-

tives. La ville était pleine de savants étrangers et de curieux intelligents, qui erraient curieusement dans les rues, souvent assombries par les masses crénelées des anciennes *forteresses domestiques*. Plus d'un de ces savants, en cravate blanche, dominé par le prestige des souvenirs, croyait peut-être qu'il allait coudoyer, à quelque angle de palais aux assises d'architecture rustique, Farinata, Cellini, Savonarole, Cavalcanti ou Alighieri lui-même. Les galeries de peinture, la chapelle Médicis et les églises ne désemplissaient pas. Otbert alla se mêler à cette foule d'étrangers de distinction, qu'il regardait comme Ovide dut regarder les Sarmates. Il se trouva un matin en compagnie du docteur Borili, tout récemment arrivé de Parme pour le congrès, dans la célèbre église de *Santa Croce*, ce panthéon du génie et du malheur florentin, comme le temple de *San Giovanni e Paolo* est le Westminster de l'héroïsme vénitien. Là reposent Dante, Machiavel, Galilée, Michel-Ange, Alfieri, et d'autres illustrations encore. En face des épitaphes, les unes simples comme il convient, là où il suffit d'un nom, les autres pompeuses comme une oraison funèbre, Otbert se mit à discourir d'une façon qui rendit à son compagnon les inquiétudes qu'il avait quelquefois ressenties à Parme, dans les derniers temps du séjour du poëte. Sans doute, dans sa pensée, Otbert pesait toutes ces gloires, et leur comparait celle qu'il rêvait. Après tout, disait-il, Dante ne fut qu'un rêveur sublime, qui provoquait ses compatriotes à la guerre civile. Florence le bannit et fit plus, suivant Byron, car elle le condamna à être brûlé... Comme Scipion, il a refusé sa cendre au pays qui l'outragea, et, aujourd'hui, nous voyons sa statue sur un sépulcre vide!... Dante brille donc ici *par son absence*, comme Tacite a dit de Cassius; et, après tout, ce ne fut qu'un poëte, que la majorité de ses compatriotes ne comprennent plus de nos jours, *a furia di commenti!* Quant à Machiavel, préjugé ou non, on a fait de son

nom un adjectif qui peint la duplicité, la fourberie, la mauvaise foi en matière politique... et sûrement ce n'est pas là un titre pour être appelé bienfaiteur de l'humanité! Galileo Galilei en fut quitte pour reconnaître la rotation de notre globe terrestre, et laisser sa fixité au soleil. Pour Michel-Ange, il accumula les pierres, et façonna le marbre de certaine manière qui plaît à l'œil. Et Alfieri ne fut qu'un aristocrate et un égoïste, dont le vers n'a pas même le mérite de charmer l'oreille, et dont la pensée n'apporte nul bien à la société. On peut donc, en rendant au monde un service signalé, être plus grand, plus immortel que tous ces hommes, dont le marbre et des lettres d'or proclament ici l'illustration et le génie!

Et comme, en parlant ainsi et de bien d'autre sorte, Otbert et son compagnon étonné étaient arrivés, conduits par la masse des curieux, jusque vis-à-vis le monument de l'amie du comte-poëte, du Sophocle italien, comme on l'appelle en Italie, c'est-à-dire la comtesse Aloïse d'Albani, notre héros s'arrêta :

— Cette femme, dit-il, a pris rang parmi les célébrités du siècle pour avoir été aimée par Alfieri, pour avoir partagé ses exils et ses malheurs d'orgueil... Un jour, un monument cent fois plus somptueux s'élèvera sous les voûtes de *San Giovanni e Paolo*, à Venise, au milieu des restes des héros républicains et des doges, et, sur le marbre tumulaire, on lira le nom d'une autre femme, plus illustre que celle-ci par elle-même, et plus célèbre par celui qui l'aura aimée...

Borili entraîna le poëte hors de l'église, car déjà plusieurs étrangers qui visitaient les monuments fameux avaient témoigné leur étonnement lorsque, dans son exaltation, Otbert élevait la voix plus haut que ne le comportent la sainteté et le recueillement d'un temple. Borili fit ensuite son possible pour obtenir de l'époux d'Adriana la communication du manuscrit préparé pour le congrès; mais Otbert sembla peu dis-

posé à céder à cette manifestation de curiosité, d'intérêt ou d'inquiétude... Il remonta à Fiesole, et par une anomalie étrange de sa situation d'esprit, il se montra tout le soir si calme (sans doute par suite de ses résolutions fermement arrêtées et des espérances qu'il fondait en elles), qu'Adriana oublia pendant quelques heures les étranges papiers qu'avait griffonnés son époux, pour s'abandonner tout entière au bonheur de s'en voir tendrement aimée.

XX

LE CONGRÈS.

Αρλυρέιαις λόγχαισι μάχου καὶ πάντα Κρατήσαις.

Salmigondi.

Le jour fut enfin fixé pour l'ouverture solennelle de la *riunione degli scienziati italiani*. Florence prit un air de fête qui rappelait les ovations des beaux jours de son histoire. Ce fut presque une résurrection, comme l'est la regata actuelle pour Venise. On ne rencontrait partout qu'équipages élégants, emportant de belles dames coquettement parées et des personnages revêtus de brillants uniformes. La ville des fleurs, qui doit son nom à l'odorante moisson de ses jardins prodigues, était envahie de curieux, encombrant les hôtels, et mettant à contribution toutes les hospitalités particulières. Adriana, malgré les vives prières de son mari, n'avait pas voulu consentir à descendre à la ville, qu'elle connaissait à peine autrement que par ce qui lui en apparaissait du haut du petit jardin où elle allaitait son enfant.

Otbert s'était inscrit au congrès dans la section de techno-

logie. Il se mêla aux nombreux savants réunis au palais Riccardi, asile de la célèbre académie de la *Crusca*, ce tribunal grammatical qui a censuré le Tasse, comme l'Académie française a censuré Corneille. Le congrès en masse, dans les rangs duquel brillaient les rubans multicolores de tous les ordres chevaleresques de l'Europe, se rendit à l'église de *Santa Croce*, entendre en face des tombeaux illustres une messe présidée par les plus hautes autorités florentines ; de là, le cortége scientifique se dirigea vers le *Palazzo Vecchio*, ce sombre et célèbre édifice qu'Arnolfo di Lapo éleva pour la *seigneurie* et qu'habitèrent les Médicis. La grande salle, dite des *cinq cents*, et ainsi appelée sans doute parce qu'elle contient *six mille personnes*, salle qui fut si rapidement élevée, que Savonarola prétendit que les anges en avaient été les maçons, avait été disposée pour la séance d'inauguration solennelle, présidée par le grand-duc de Toscane en personne. Là, les savants, *gli scienziati*, entendirent le discours de circonstance, prononcé par le président général du congrès. Confiant dans l'issue que devait avoir pour lui sa participation aux travaux dont cette séance ouvrait la série, Olbert, indifférent aux phrases académiques, passa tout le temps que dura le discours à considérer les peintures dont le Vasari a recouvert les murs de cette salle, les statues de Michel-Ange et de Bandinelli, et surtout le singulier tableau de Jacques Ligozzi, qui représente la réunion des douze ambassadeurs florentins à la cour de Boniface VIII[1]. La séance d'inauguration terminée,

[1] Les diverses puissances que la politique réunissait alors envoyèrent chacune un ambassadeur au pape Boniface VIII, pour le jubilé de 1300. Or, il se trouva que ces douze ambassadeurs étaient tous Florentins... Le pape, frappé d'une telle rencontre et de cette réunion de Florentins gouvernant l'univers, dit qu'ils étaient un *cinquième Clément*. La liste des États ou des princes dont ces Florentins étaient les ministres n'est pas moins extraordinaire que le fait lui-

il suivit les *scienziati*, qui accompagnèrent le grand-duc jusqu'au palais Pitti, par la galerie aérienne qui réunit les deux palais du pouvoir ancien et du pouvoir nouveau, en franchissant l'Arno. Puis, s'étant inscrit dans sa section, pour parler un des premiers, Otbert revint chez lui aussi tranquille, aussi sérieux, aussi sûr de lui-même, enfin, que s'il se fût appelé Brongniart ou Gay-Lussac, et qu'il n'eût eu qu'à lire un rapport sur la quantité de matière saccharine que peut contenir une botte de foin!

Le lendemain, chaque section du congrès ouvrit ses séances sous la direction de son président spécial. Dans la partie technologique, il y eut un professeur étranger, membre de diverses académies de province, lequel commença un discours sur une réforme orthographique tendant à faire écrire les mots comme on les prononce. Tandis qu'il parlait, des exemplaires imprimés de sa méthode circulaient dans l'assemblée, et offraient l'application de l'idée. Nous citerons, en passant, la première ligne de ce factum :

Mésieu! La vie de l'om et anproi à mil fléo et à mil mo moro ki non pa acé de par dan les util travo de kiconc se vou os étud filantropic, etc.

Le président ayant facilement jugé, à l'attitude de l'assemblée, que ce discours n'avait pas le succès que s'était sans doute promis son ingénieux auteur, crut pouvoir l'interrompre, avec tous les égards que se doit à elle-même une réunion de gens supérieurs, et prétexter un des articles des statuts, qui imposait à tout orateur, qui ne parlait point sur un incident, de déposer préalablement, au bureau de sa section, une dé-

même : c'était la France, l'Angleterre, le roi de Bohême, l'empereur d'Allemagne, la république de Raguse, le seigneur de Vérone, le roi de Naples, celui de Sicile, la république de Pise, le seigneur de Camérino, le grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, et... le grand kan de Tartarie!

claration explicite de la matière qu'il désire traiter, ou le dépôt du mémoire ou du discours, si l'orateur ne devait pas improviser sur notes. L'article existait effectivement aux statuts du congrès, mais on ne l'appliquait guère, et il était là, de même que la férule accrochée à la chaire d'un maître d'école indulgent, comme pour rappeler que l'abus pouvait être réprimé. Le savant étranger se soumit d'assez bonne grâce, demandant que la parole lui fût promise pour un des jours suivants. On lui répondit que le secrétariat de sa section lui ferait savoir son tour d'audition, lorsque le comité aurait examiné s'il y avait lieu d'admettre le sujet qu'il avait traité.

— J'emploierai ce temps à perfectionner encore mon œuvre! dit le savant. Otbert comprit que l'évocation qui venait d'être faite des statuts le frappait aussi. En sortant de la séance, désormais remplie par des travaux véritablement utiles et sérieux, il interrogea le secrétaire, qui lui indiqua la marche à suivre. Le jeune homme rentra chez lui, et annonça à Adriana, rongée d'une vague inquiétude, qu'il ne parlerait pas avant quelques jours, vu l'incident qu'il raconta, comptant faire le lendemain le dépôt préalable de son manuscrit. La jeune femme fut secrètement enchantée de cette détermination, qui lui sembla devoir sauver son mari de l'éclat d'une scène compromettante, dans le cas où, comme elle le craignait, sans avoir pu, malgré ses efforts, acquérir à cet égard une conviction, le travail d'Otbert n'eût pas toute la portée que lui attribuait l'exaltation et l'enthousiasme de celui-ci. Le soir, Borili vint les voir. Il avait obtenu un grand succès dans un rapport à la section médicale et zoologique, et le président, dans une réponse improvisée, lui avait fait de tels éloges, tout l'auditoire avait paru si frappé de l'ingénieux travail qui lui était soumis, qu'il y avait toute probabilité à ce que le savant phrénologue obtînt un des prix grands-ducaux. Le jeune docteur fit quelques instances nouvelles pour obtenir d'Otbert la

communication de son manuscrit; mais ce fut vainement. Adriana elle-même, qui, durant les absences de son mari, avait cherché le mystérieux palympseste, n'avait même pu réussir à le trouver. Otbert avait pris soin de l'enfermer dans le petit coffret de laque où étaient le poignard de cristal et les autres reliques d'Adriana ; la clef du meuble ne le quittait pas. Borili partit de Fiesole, bien décidé à intervenir de son mieux auprès du congrès pour empêcher son ami de courir les chances d'interruption dont avait été l'objet le plaisant réformateur orthographique, dans le cas où, comme il le soupçonnait, l'œuvre d'Otbert n'eût été qu'une rêverie, le songe creux d'un homme qu'un immense travail de la pensée en souffrance a fatalement jeté dans une idée fixe, et qui, plein de sens et de présence d'esprit sur toute chose, déraisonne et délire lorsqu'il s'agit de son utopie !

La nuit suivante, Otbert ne put dormir. Adriana reposait une main étendue sur le berceau de son enfant ; il se leva, retira le manuscrit de sa cachette, passa dans une autre chambre, et se mit à feuilleter une à une ces pages singulières qui portaient l'empreinte de ce qu'il croyait son génie. Nous profiterons de cette circonstance pour donner enfin un coup d'œil à cette œuvre inconnue par-dessus l'épaule de son auteur. Otbert, on le sait, s'était élancé d'un point de départ utopique peut-être, comme le serait, par exemple, le plan de la république de Platon, mais non pas absolument déraisonnable. En se heurtant contre les obstacles matériels que le poëte trouva tout d'abord dans la mise en pratique de son idée, son imagination rebondit aussitôt vers le ciel. Ce qu'il ne pouvait accomplir en fait, il chercha à l'expliquer par des mots, comme font les mathématiciens de ce *mouvement perpétuel* dont il a déjà été parlé, se contentant d'exposer par des chiffres ce qui devrait être matérialisé par des rouages. Mais, pour Otbert, c'était la pente prévue. Il ne s'effraya de

rien, et s'aveuglant d'autant plus qu'il s'enthousiasmait davantage, il eût, croyons-nous, afin de poursuivre la solution théorique de son problème, accompagné volontiers Dante et Virgile à travers les sept cercles du rêve magique, ou Curtius même dans le gouffre infernal qui s'est refermé sur lui!

Son manuscrit était donc presque semblable à celui d'Hébronius, que le père Alexis lit avec les yeux clairvoyants de la foi dans *Spiridion*. Ayant à exprimer des idées que son exaltation allait poursuivre jusque dans les zones extravagantes du mysticisme, Otbert, au souvenir peut-être d'Homère qui employait tous les dialectes, comme Bossuet tous les idiomes, s'était servi des diverses langues qu'il savait, lorsque la pensée lui semblait devoir revêtir telle forme plutôt que telle autre. Bien plus! dans divers cas, il avait appelé à son aide *les nombres*, de même que dans le livre de Moïse, et n'avait même point reculé devant la création de quelques mots nouveaux qui, comme échantillons de l'œuvre projetée, servaient en même temps de vêtement à certaines idées inexprimables avec les ressources actuelles de la philologie. C'était donc, on le devine, un étrange manuscrit, et non moins étrange que sa forme était sans doute son esprit. Otbert y débutait par cette proposition : que tout homme porte en lui, dans les replis les plus intimes de son être, la tradition innée d'une langue dont se rapprochait sans doute celle qu'on parlait au temps de Jacob, et qui est, toute proportion gardée, entre l'essence divine de l'homme et l'abjection de la bête, ce que sont pour celle-ci les cris, les murmures, les roucoulements, tous les symptômes sonores enfin qui trahissent leurs désirs, leurs besoins, leurs passions. Cette langue innée, qui est comme l'instrument mis entre nos mains en même temps que la musique intérieure ou la pensée, est la seule qui puisse rendre, dans leur entier, nos plus subtiles sensations. Elle renferme des noms, des qualités, des épithètes que n'offre

aucune autre langue. Pour la parler, il suffit de penser, et les mots se dégagent du sein de l'homme, sans travail, sans recherche, sans erreur. Chacun de ces mots, d'une richesse inouïe, contient en lui l'expression des propriétés et la valeur des choses dont on parle. Les noms qu'elle donne aux gens résument leur nature. Ses caractères doivent s'allier à des nombres, qui sont comme l'illumination d'un sens complémentaire dans les profondeurs duquel il aide à pénétrer. En cela, Otbert était d'accord avec les systèmes numériques des temps primitifs, ces *nombres* sacrés dont les prophètes se servaient dans leurs combinaisons fatidiques, et Daniel entre autres, dans son ère mystique de soixante-dix semaines, sans parler des systèmes de Pythagore et de Platon, ce dernier ayant dit : « L'âme est immortelle, elle a un principe arithmétique, de même que le corps un principe géométrique. »

Ainsi, Otbert, en joignant les nombres aux mots, en augmentait la force, tout en se soumettant à cette grande loi de la nature, qui impose à toute chose l'ordre, la symétrie et la connexion. Il avait tenté de prouver, dans une forme singulière, l'existence perdue de cette langue originelle de l'homme déchu, puissante à traduire les sensations de l'être intérieur, comme à peindre avec l'éclat du pinceau celles du monde extérieur ou matériel. Par quels moyens cette pauvre tête exaltée allait-elle tenter de donner une forme palpable à son rêve? C'est ce dont l'explication se pressent assez pour que nous croyions pouvoir en franchir l'exposé. Ayant abandonné, faute de trouver en lui les moyens d'exécution, l'idée primitive de la fusion des langues du Nord, du centre et de l'Orient, en trois idiomes synthétiques, bientôt jetés eux-mêmes au creuset d'une opération linguistique, dont le *précipité* devait former la langue unitaire, il s'est envolé sur les ailes de l'imagination dans les zones dangereuses où il s'était déjà perdu une fois.

C'est la déraisonnable et, le plus souvent, inintelligible exposition de ces idées, de ces projets, de ces rêveries plutôt, que le pauvre Otbert avait tracée dans ce manuscrit, bizarre même dans sa forme figurée ; telle est l'œuvre sur laquelle il avait, dans sa fatale monomanie, dans l'aberration exaltée de ses idées en travail, fondé, nous ne dirons pas l'espoir, mais bien la certitude de son avenir, de sa fortune et de sa gloire ! C'était en se sentant emporté dans ce courant d'idées d'un ordre extravagant, qu'il avait vu se dissiper peu à peu ses nobles inquiétudes au milieu de la grave responsabilité que lui avait imposée l'action décidée d'Adriana. C'est ainsi que, souffrant par un sentiment de dignité, peut-être exagéré, des sacrifices sociaux que lui avait faits son amante, il avait rêvé pour elle un rang plus illustre cent fois que celui des Laure et des Béatrix du moyen âge, car son nom devait être plus impérissable encore que celui de Pétrarque et d'Alighieri. Son immense amour pour Adriana, et son vif désir de la voir placée plus haut même qu'elle n'eût été, si elle n'avait point abdiqué son rang, lui avaient fait accomplir des rêves que sa pente naturelle à l'exaltation cérébrale avait fini par lui faire croire réalisables, et de là, cette œuvre fatale, où l'illuminisme n'était que la folie tombée dans une tête soumise par fierté et par délicatesse à tous les lancinants vertiges du désespoir et de l'impuissance matérielle pour en sortir !

Et le lendemain, Otbert porta son manuscrit au secrétariat du comité de sa section, pensant qu'il n'avait plus qu'un jour ou deux à attendre pour être proclamé immortel !

XXI

LA RÉVÉLATION.

> Je ne tirerai jamais rien de bon de ce maudit cerveau, où, cependant, j'en suis sûr, loge quelque chose qui n'est pas sans prix. C'est la destinée de la perle dans l'huître au fond de l'Océan. Combien, et des plus belles, qui ne seront jamais produites à la lumière !

Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'Otbert entendît parler de son manuscrit. Adriana, qui voyait l'état d'agitation dans lequel était son époux, ne le laissait point descendre à Florence pour suivre les travaux du congrès. Le troisième jour, il ne mangea point. Otbert, on le sait, s'était caché de sa femme dans la conception de son œuvre insensée, de sorte que celle-ci, qui ne le quittait pas plus que son ombre, se trouvait dans une position d'autant plus pénible, qu'elle n'avait pas même la ressource d'offrir à son ami ces consolations banales, ces lieux communs auxquels ne croient ni ceux qui les disent ni ceux qui les entendent, mais qui font passer le temps, et servent à interrompre, dans son action douloureuse, le vautour de la pensée. Le soir du cinquième jour, les deux époux étaient allés dans leur petit jardin; Adriana tenait son enfant sur ses genoux et regardait anxieusement son mari, qui, durant tout le jour, s'était laissé conduire comme une machine et n'avait pas prononcé quatre paroles. En suivant la direction de ses regards, on eût dit qu'il accompagnait dans l'air la marche de quelques petits nuages, que le soleil, couché dans un grand appareil de pourpre et d'or, colorait encore dans les évolutions que leur faisait faire une brise naissante. Une voiture

montait lentement le long de la route neuve de Fiesole, sur les circuits de laquelle le jardinet planait complétement. Lorsque Otbert aperçut cette voiture, il ne la quitta plus des yeux. Quand elle eut disparu dans le coude supérieur du chemin, il se retourna à demi et se mit à fixer la porte d'entrée de l'habitation qui donnait sur le chemin même. Adriana, qui observait son mari avec des battements de cœur qu'elle s'efforçait de réprimer, lui saisit tout à coup la main :

— Otbert!... qu'as-tu donc? Tu me fais peur!...

— Laisse-moi, répondit-il, nous allons tout savoir!

Et, malgré elle, la jeune femme se mit aussi à fixer la porte, s'étant rapprochée de son mari de telle façon, que le père, la mère et l'enfant ne faisaient qu'un groupe d'une composition singulière...

Le silence de la campagne était si grand, qu'on entendait l'équipage monter péniblement la route, et les pierres grinçant sous les roues et sous les sabots des chevaux. Le bruit approchait toujours... il y eut un moment où on sentit qu'il avait atteint le point où la route s'approchait le plus de la maisonnette... Franchissait-il? Non! il s'arrêta!

— Vois-tu? dit simplement Otbert.

Un moment après, on sonna à la barrière; Timoteo alla ouvrir, et le docteur Borili parut.

— Eh bien? lui cria Otbert, comme si toute chose eût été convenue.

— Quoi, eh bien? fit celui-ci en saluant la jeune femme.

— Ne m'apprendrez-vous rien? reprit Otbert.

— Non... rien!... répondit Borili d'un air gêné, et jetant sur Adriana des regards détournés et inquiets. Je crois que l'on n'a fait encore aucun travail dans les secrétariats, ajouta-t-il sans trop savoir la valeur précise de ce qu'il disait.

— Ah! fit Otbert d'un air triste et moqueur à la fois, de cet air que dut avoir le bon Goldoni, lorsqu'il entendit dire que

les comédiens du roi refusaient son *Bourru bienfaisant*, qu'ils redemandèrent ensuite avec prière.

Le poëte retomba dans son silence de tout le jour, les regards plongés dans l'immense perspective déroulée à ses pieds, et qui s'assombrissait d'instant en instant, à mesure que franchissait la brise qui secouait autour de lui le feuillage et le parfum des plantes. Dans son immobilité contemplative et sa mate pâleur, on eût dit la statue d'Isis, toute d'albâtre et d'ivoire.

— Je reviens à l'instant, dit Adriana, qui voulait mettre au berceau son enfant endormi sur son sein.

Otbert n'ajouta pas un mot à son ami resté seul avec lui. Qui eût pu dire combien pesaient les soucis qui faisaient alors pencher cette tête blonde, sur laquelle le vent jouait et mêlait les cheveux, comme sans doute le vertige y brouillait intérieurement les pensées?

— Docteur! cria la jeune femme, venez donc voir mes lotus. Eh bien!... dites-moi à moi ce qui se passe!... Contez-moi tout! ajouta-t-elle avec véhémence, lorsque Borili l'eut rejointe auprès des vases de fleurs posés sur la fenêtre.

— J'ai eu la réponse du comité... dit le bon Parmesan.

— Mon Dieu! murmura la jeune femme.

— Je n'ose vous dire...

— Parlez, parlez! Je suis forte, moi; je dois tout entendre, oui, tout!

— Notre pauvre Otbert s'est égaré... je le crains... Les statuts du congrès ne permettent pas de laisser transpirer les réponses que l'on adresse aux auteurs des dépôts qui sont faits... mais cependant je crains de deviner...

— Mon Dieu... mon Dieu... Otbert en mourra!

— J'ai été chargé ce soir de lui remettre ce paquet, reprit Borili en retirant de sa poche un pli qui, par sa grosseur, semblait devoir contenir le manuscrit d'Otbert; que ferons-nous?

— Donnez ! s'écria impétueusement la jeune femme, qui s'empara du paquet fatal et courut le cacher dans le berceau de l'enfant endormi.

— Et maintenant, que lui dire ? reprit le docteur.

— Rien !... non, rien ! Laissez-moi tout faire... Venez ! parlons d'autre chose... Tâchez de le distraire, bon docteur. Dieu aura pitié de moi, j'espère... il m'inspirera pour sauver notre bon Otbert !

Borili était désolé. C'était une de ces âmes sensibles, trop opprimées elles-mêmes dans l'étroite existence de petite ville, où se débattait sa supériorité de penseur et de savant, pour ne pas s'apitoyer vivement devant les maux de la pensée. La vue d'Otbert lui faisait mal, et il ne souffrait pas moins en songeant à la malheureuse destinée qui attendait peut-être cette belle jeune femme, enveloppée pour lui d'un prestige mystérieux et touchant ; car, sans rien savoir des secrets du jeune ménage, il avait compris avec le comte A*** que le passé du poëte et de son amie n'était pas une vulgaire histoire d'amour.

Borili n'avait point dit à Adriana tout ce qu'il savait de la réponse du secrétariat, pour lequel l'examen de l'étrange manuscrit d'Otbert avait été une grave affaire. N'osant assumer la responsabilité d'un rejet dans une question aussi grave et aussi nouvelle que celle que soulevait le poëte, on avait pris le parti de former une commission extraordinaire, composée de tous les hommes éminents dans les diverses sections du congrès. Cet ensemble de savants, appartenant à des nationalités diverses, avait tenté la lecture du manuscrit, excité en cela par un attrait tout particulier qui s'attache souvent aux plus formelles utopies, comme, par exemple, à celles de Thomas Morus et de Fourier.

Mais, malgré tout le bon vouloir qu'y mirent les membres de cette commission, il leur fut impossible de trouver, dans

ce factum, autre chose qu'un chaos de pensées, de temps en temps traversé par quelques éclairs supérieurs, mais trop fugitifs pour que leur lumière permît de saisir la chaîne inextricable des idées. Le manuscrit polyglotte d'Otbert était précédé d'un avant-propos, dans lequel ressortait, fort claire et fort nette, la persuasion où il était d'avoir accompli une œuvre d'une telle portée, qu'il ne pouvait la considérer lui-même que comme une révélation supérieure, pour laquelle Dieu avait daigné choisir son intelligence. Le pauvre poëte avait sérieusement fait comme ce chanoine espagnol, qui, voulant bâtir la cathédrale de Séville, en résuma le plan par ces mots : « Élevons un monument qui fasse croire à la postérité que nous étions fous! »

Persuadés enfin que l'œuvre qu'on leur présentait n'était réellement que la fantasque rêverie d'une imagination exaltée, les membres de la commission d'examen chargèrent le docteur parmesan, qu'on savait en relation avec l'étranger, de la remise du manuscrit, qu'accompagnait une lettre, qui, par malheur, fut rédigée par un commis. On voit comment Borili s'acquitta de la pénible mission qu'il avait dû accepter, et dont Adriana, dans son cœur d'épouse toujours amante, s'empressa de prendre l'initiative et la responsabilité. Le docteur remonté dans l'équipage, que des instincts secrets avaient ait pressentir à Otbert comme lui apportant quelque nouvelle sérieuse... les époux restèrent seuls. Adriana revint dans le jardin rôder autour de son mari ; mais, le voyant toujours immobile, les yeux fixés vers quelque point indéterminé du paysage déjà obscur, elle rentra dans la maison. Alors elle prit le paquet de papiers caché dans le berceau, comme si la recherche du désespoir n'eût pu deviner que l'innocence protégeât ces feuilles fatales, et elle rompit le cachet rouge, de cette même main convulsive avec laquelle la jeune épouse de Jacopo Foscari dut ouvrir la sentence de mort de son mari.

C'était bien le manuscrit d'Otbert !... et une lettre y était jointe. La pauvre femme déploya la feuille et voulut lire, ne s'apercevant pas, dans son trouble et dans sa douleur, que la chambre dans laquelle ne pénétraient que les dernières teintes du crépuscule, était à peine assez éclairée encore pour qu'on pût s'y guider. Elle se pencha sur la lettre ouverte entre ses mains tremblantes, et ne saisissant que la vague blancheur du papier : — Je ne peux pas ! dit-elle, mais c'est à dessein sans doute que Dieu trouble ma vue... Il ne permet pas que je lise cet arrêt terrible, qui confirme tant de terreurs...

Et ses mains fiévreuses froissèrent la lettre et la déchirèrent en mille pièces, comme si, par cette action convulsive, elle eût aussi anéanti la condamnation qui devait y être formulée...

Quant au manuscrit d'Otbert, il lui brûlait les doigts, comme ce parchemin couleur de sang que le diable présentait à signer aux âmes qui se vendaient à lui, dans les légendes du moyen âge. Elle le jeta loin d'elle et s'enfuit dans le jardin, où Otbert était assis toujours immobile en face de l'immense vallée de l'Arno, au milieu de laquelle Florence s'illuminait peu à peu comme un firmament terrestre. Le poëte eût ressemblé à une statue, sans le tremblotement nerveux d'une de ses jambes, dont le pied était posé en équilibre sur le barreau d'une chaise rustique. Adriana s'assit sur cette chaise en face de son ami, comme pour lui masquer l'espace où sa vue et ses pensées se perdaient, et lui prenant les deux mains qu'elle réunit et pressa entre les siennes, elle plongea sur son pâle visage, dans les yeux duquel les teintes sanglantes de l'horizon jetaient un reflet fauve, ses regards brillants d'amour et de résolution.

— Otbert ! lui dit-elle, à quoi penses-tu donc, mon ami ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ?... De tout le jour, tu ne m'as pas regardée !...

— Laisse ! laisse ! répondit d'une voix douce et triste le bon jeune homme, en se penchant de côté, comme pour voir au loin quelque spectacle, que la présence de sa femme lui masquait...

— C'est bien ! dit-elle, en lâchant et repoussant les mains de son mari, comme on fait avec les enfants, je vois bien que tu ne m'aimes plus !

— *Tu es folle !* murmura le malheureux... tu vois bien que tout ça c'est pour toi !

— Je ne veux rien ! répondit Adriana, je ne veux que ton amour, cher toi!... Tu m'offrirais un trône, que je préférerais cette petite retraite, où nous étions si heureux, il y a quelque temps...

— Un trône, dis-tu? Les rois et les reines meurent; nous, nous serons immortels ! Tu auras un blason bien plus beau que celui des Morosini, ma foi ! Le tien sera formé de tous ceux des nations que mon génie va réunir...

— Otbert !

— Mais, mon Dieu !... peut-être ne comprendront-ils pas?... Quelle heure est-il ? Comme ils tardent !...

— Lève-toi, Otbert, reprit Adriana, dont les grands yeux s'humectaient de larmes, viens respirer les chèvrefeuilles... Tu sais combien, le soir, leurs émanations sont pénétrantes!

Le jeune homme se laissa entraîner. Il faisait nuit. Une ample gaze de nuages roux empêchait la clarté des étoiles de répandre dans l'air ces pénombres transparentes, dont jouissent presque toujours les lieux élevés. La pauvre femme ne savait où elle conduisait son mari ; les chèvrefeuilles étaient du côté opposé. Dans sa pensée, le faire lever, c'était comme s'il avait dû laisser son mal à la place quittée. Les arbustes leur barrèrent le passage dans l'obscurité; Otbert serra tout à coup la main qui l'entraînait sans but.

— S'ils allaient me le dérober ! s'écria-t-il. Quelle impru-

dence j'ai commise ! C'est au grand-duc seul que j'aurais dû confier un pareil dépôt...

— De quoi veux-tu parler, Otbert ?

— Du fruit de mes méditations, de ce trésor qui a reçu l'empreinte de l'inspiration...

— Ton manuscrit ?... hasarda la jeune femme, à laquelle ce seul mot faisait peur.

— Les tablettes de la nouvelle Loi, plutôt ! Qu'en ont-ils fait ? S'ils allaient s'enfuir ! Me voler ! me piller ma gloire !.. Mais j'en appellerais à l'univers entier, à Dieu même qui a fait descendre dans mon esprit cette lumière... Tu es témoin, Adriana ? C'est à moi ! c'est à moi !... Ah ! les misérables, ils se taisent !... Je suis sûr qu'ils m'ont volé !

Et à mesure qu'il parlait ainsi, le pauvre insensé s'exaltait davantage, s'échappant des mains de sa femme, et parcourant à grands pas l'allée au bout de laquelle brillait la fenêtre éclairée de la chambre où Timoteo avait porté la lumière. Adriana l'arrêta.

— Non, Otbert, calme-toi ; on ne t'a rien pris, on te rendra ton œuvre...

— Quand ? Je la veux à présent ! sur-le-champ ! s'écria-t-il en se tournant vers l'Arno et faisant un geste de défi sur Florence. Je veux aller trouver le grand-duc et tout lui dire...

— Ah ! mon manuscrit ! ajouta le pauvre poëte en passant brusquement de la colère aux larmes et se rasseyant sur le siége qui se trouvait sur son chemin.

Par la nature de son organisation, Adriana eût pu rester forte et résolue devant l'exaltation, la fureur même de son mari. Mais en le voyant pleurer, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, dans l'attitude d'une vraie douleur, elle se sentit elle-même bouleversée...

— Non ! mon Otbert ! ne te désespère pas, on va te rendre

ton œuvre... peut-être même est-elle déjà ici... Attends...

Et en deux bonds elle fut dans la chambre, ramassa le manuscrit resté à terre et l'apporta à son mari.

— Ah ! fit Otbert en se jetant sur les feuilles fatales, qu'il pressa contre son cœur. Puis il ne parla plus. Ces deux corps étaient là, l'un près de l'autre, silencieux, immobiles, offrant deux masses sombres, plus sombres que la nuit; l'âme d'Adriana poursuivant peut-être dans les espaces celle de son ami, envolée dans les sphères que Milton fait garder par le fatal génie Œrius !

Ils restèrent ainsi longtemps.

— J'ai froid! finit par dire Otbert. Adriana, qui avait les épaules et les bras nus dans l'espèce de vêtement familier qu'elle s'était fait, et qui ressemblait au laticlave des Romaines, n'avait point jusque-là ressenti la brise, qui avait pourtant singulièrement augmenté depuis que la nuit s'était formée. Elle rentra avec Otbert. Une partie de la nuit s'écoula sans qu'ils songeassent au sommeil. Mais enfin la nature sembla réclamer ses droits; Adriana entraîna son époux vers leur couche, après avoir donné ses soins maternels à l'enfant qui reposait près d'eux. Soit fatigue, soit influence atmosphérique, Adriana, bercée peut-être par les ronflements du vent dans les arbres de la montagne, finit par s'endormir. Quant à Otbert, il n'y songeait pas plus que Prométhée sur son rocher. Il avait au sein son vautour. Au dehors se formait un orage. Le vent ne grondait plus, il sifflait. Fatigué de son insomnie, Otbert dégagea doucement sa main qu'en s'endormant la jeune femme avait prise dans les siennes en la posant sur son sein, et ayant jeté sur lui quelques vêtements, il ouvrit la porte de la chambre et sortit; il alla s'asseoir sur le petit mur en s'appuyant contre un des vases de marbre, où le vent effeuillait les malheureuses capucines cramponnées aux féroces plantes grasses qui les déchiraient pour prix de leur appui.

C'était vraiment une crise orageuse, augmentant d'instant en instant. Tout le val d'Arno était noir comme les jardins de Pluton. Le ciel, roux, cuivré, avait des reflets sanglants sur lesquels se découpaient les lignes sombres et onduleuses des collines au delà de Florence. Quant à la ville, on ne la devinait que par quelques rouges lumières semées çà et là comme des rubis. C'est à peine si, en fouillant obstinément cette ombre opaque, on eût fini par saisir les vagues profils du beffroi du palais vieux et du campanile de Sainte-Marie-des-Fleurs. L'état de l'atmosphère offrait un aspect singulier, plus commun dans les îles caraïbes qu'au sein de la nature toscane. C'étaient tour à tour des intermittences de calme plat et de rafales qui tourbillonnaient jusqu'à la furie; c'étaient aussi des alternatives de chaud et de froid à faire suer et frissonner. Ainsi, pendant quelques instants, l'air immobile brûlait Otbert, comme s'il lui eût jeté sur les épaules le manteau incendiaire de Nessus; on respirait des molécules ignées. Puis, un quart d'heure après, le vent chassait tout cet embrasement, secouait les plantes un moment languissantes, et, charriant dans l'air mille frissons, faisait pleurer et lamenter les arbres, qui ne se relevaient que pour retomber encore sous le fouet de la bourrasque, leur faisant souffrir une effroyable torture. Alors, les larges feuilles des platanes tourbillonnaient en l'air comme des essaims d'oiseaux effarés, et plus d'une fois Otbert crut sentir son front effleuré par l'aile de ce vespertilion qui, selon Scaliger, emporte irrésistiblement la pensée de celui qui le voit dans des régions effrayantes et fatales...

Et ces tourbillons, ces bourrasques s'en allaient ainsi de montagne en montagne et de colline en colline, réveillant leur Polyphème, pour lui faire pousser de lugubres gémissements par la voix de tous ces arbres tourmentés. Quand le calme brûlant renaissait autour d'Otbert, il entendait au loin toutes ces plaintes de la crête des monts, et il attendait avec

une sorte d'impatience fébrile que le vent revînt courber les arbustes, briser les fleurs, rafler les feuilles. Cette nature ténébreuse et ravagée lui plaisait. Il croyait, comme le Cimmérien de la fable, voir une ville plongée dans des ombres éternelles. Ce désordre de la nature avait pour lui une sauvage et amère volupté : de loin en loin, de larges éclairs s'échappant en zigzag des sombres nuées illuminaient fantastiquement l'immense paysage et dessinaient le mince ruban d'argent de l'Arno traversant la ville des Médicis, sur laquelle ils jetaient d'étranges regards...

Dans un moment de calme, Otbert crut entendre prononcer son nom... Ce cri, car c'en était un, lui alla droit au cœur. Il sentit comme un choc électrique, un éclair d'intuition, d'amour et de raison : il écouta, son nom fut encore prononcé; alors, il courut à la chambre où reposait Adriana et qu'éclairait faiblement la petite lampe du berceau. Il s'approcha de la couche où reposait toujours la bien-aimée. A demi estompée dans cette douce lumière, elle était, dans son sommeil, d'une indescriptible beauté. Otbert se convainquit qu'elle dormait : il prit une des tresses dénouées de sa longue chevelure qui traînaient sur sa gorge nue et y déposa un baiser. — Otbert ! murmura la jeune mère, brûle cette lettre... ne la lis pas... la gloire n'est rien... c'est l'amour qui est tout, cher toi !

— Que dis-tu? demanda Otbert, qui, oubliant que la jeune femme rêvait, faillit la réveiller en s'emparant brusquement d'une de ses mains étendue sur la place qu'il avait laissée vide, tandis que l'autre reposait sur le bord du berceau, d'où s'élevait le souffle d'oiseau du petit être rose endormi.

Il attendit. Adriana murmura deux ou trois mots encore, soupira, et retomba dans le profond silence d'un sommeil pesant. Otbert voulut sortir; il avait la poitrine et le front embrasés, il lui fallait de l'air, et le vent sifflait et râlait en

ce moment. Il quitta le bord de la couche, caressant son amie d'un dernier regard. En traversant la chambre pour regagner la porte, il vit à terre des débris de papier... et mû par on ne saurait préciser quel instinct fatal, il se baissa et en ramassa plusieurs. S'étant approché de la petite lampe, il essaya de lire... mais les fragments étaient déchirés si étroits, qu'il n'y trouva que des syllabes isolées. Il allait passer outre, lorsqu'un débris un peu plus grand que les autres tomba sous ses yeux; il le prit, et y lut ces mots faisant partie d'une phrase lacérée : *Non ha senso*... N'y comprenant pas davantage, il rejeta encore ce fragment et sortit.

Otbert se promena longtemps dans le jardin tête nue et éprouvant une sorte de volupté à se sentir baigné de ces effluves parfumées que le vent arrachait aux plantes en les mêlant dans ses tourbillons. Lorsque la bourrasque, capricieuse dans ses intermittences, augmentait, il s'arrêtait pour la recevoir en plein visage, et écoutant comme si les plaintes des arbres martyrisés eussent dû avoir un sens, comme si cette torture devait leur arracher un aveu. Et malgré lui, en cherchant des impressions physiques, ces mots lus un moment auparavant : *Non ha senso*, lui revenaient à la mémoire et finirent par l'obséder. Il les vit bientôt comme tracés en lettres de feu dans les sombres profondeurs du paysage, et il lui sembla que ces lettres obstinées venaient, comme des fers chauds, lui brûler le front pour pénétrer dans son intelligence... puis peu à peu se multipliant, se divisant, se fécondant elles-mêmes, les lettres fantastiques éclatèrent partout : en l'air sur le ciel glauque, en bas dans le val obscur, sautillantes comme des oiseaux sur le feuillage des arbres voisins, et s'assemblant en syllabes sonores dans le mugissement du vent, qui répétait aux oreilles épouvantées du poëte : *Non ha senso !* en même temps que ses yeux fascinés le lisaient partout... même dans l'intérieur de ses prunelles, lorsque, pour

échapper à cette fantasmagorie acharnée, il essayait de fermer les yeux...

Tout à coup, Otbert pousse un grand cri : un effort désespéré de sa raison lui a enfin permis de saisir la portée de cette étrange parole... Il y a un moment, dans son sommeil agité, Adriana lui a parlé d'une lettre qu'il fallait détruire... son manuscrit lui a été rapporté, plus de doute! C'est le congrès, c'est l'élite des savants européens qui se prononce ainsi... Son œuvre lui a été renvoyée avec cette condamnation terrible, que révèle ce membre de phrase : *Non ha senso*. Son rêve de gloire et de fortune, l'inspiration de son génie, son manuscrit enfin, ce confident de ses longues et confiantes méditations et de révélations qu'il croyait divines, n'a pas de sens, *non ha senso !*

En ce moment, il sembla à Otbert que son crâne se fendait, que toute sa cervelle s'élançait en jet, et que ses pensées s'échappaient tumultueusement hors de sa tête, comme les feuilles raflées de la branche par la bourrasque... Il crut entendre autour de lui, dans le craquement des arbres, mille ricanements moqueurs, et l'éternel *Non ha senso* répété par les oiseaux, par les insectes, par chaque feuille tourbillonnant dans l'air, avec un bruit ironique!

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria le pauvre jeune homme, en pressant sa tête entre ses deux mains, dans le plus suprême paroxysme du désespoir, mon Dieu! ayez pitié d'elle! épargnez-moi pour elle... épargnez-la pour notre enfant... Ah! je deviens fou... je deviens fou!

La secousse avait été trop forte : le malheureux tomba à terre, foudroyé dans un profond évanouissement.

Au même instant, Adriana, presque nue, apparut au seuil de la maison : le cri désespéré d'Otbert l'avait éveillée. Son premier geste instinctif, en se dressant brusquement sur sa couche, avait été de plonger les yeux dans le berceau de son

enfant... Rassurée dans l'objet de cette premièr terreur de ses entrailles, elle cherche autour d'elle : son mari a disparu... la place est froide dans le lit... Alors, elle se lève éperdue, court au hasard dans ce jardin obscur, déchirant ses petits pieds nus aux branches brisées par la bourrasque.

— Otbert! mon Otbert! cria-t-elle.

Alors, un éclair immense embrase la nue, et lui montre son époux étendu à terre, terrassé par l'effrayante vérité, qui, comme une dernière lueur de raison, est venue lui montrer les profonds abîmes où s'était engloutie son intelligence!

XXII

L'ENFANT.

> Une des plus tristes pensées qui puissent assaillir l'homme seul, isolé, c'est qu'il vieillit, sans qu'un être, né de lui, grandisse à ses côtés, formé par une expérience chèrement acquise, pour lui fermer les yeux.

Et bientôt la dernière descendante de l'illustre maison Morosini, de Venise, se vit seule, sans un ami, sans une connaissance même, dans le pays (Borili avait dû retourner à Parme où le réclamaient ses clients), dans une pauvre maisonnette de la montagne, entre un enfant au berceau et... un insensé!

Otbert ne parlait plus. Il passait de longues heures assis à l'ombre d'un platane, tout près du petit mur d'appui, et là, les yeux fixés sur Florence ou sur quelque point des collines environnantes, il semblait absorbé par l'étude des jeux de la lumière solaire et des ombres, dans les innombrables accidents du vaste paysage, au centre duquel bruissait une ville,

tombeau de ses rêves, sépulcre de ses espérances irréalisables! Le seul tremblement nerveux d'une de ses jambes appuyée sur un autre siége, ou contre le mur qui servait de rampe à cette partie du jardin faisant terrasse, contrastait avec la complète immobilité de tout le reste de sa personne.

Les fatales prédispositions qu'Otbert avait déjà démontrées, dans certaines circonstances de sa vie que nous connaissons, avaient enfin éclaté de nouveau, par la mise en action des passions ou des sentiments par lesquels il était le plus irritable. Mais l'état inflammatoire qui produit la folie, étant sujet aux mêmes incidents que celui de toute autre partie du corps, le mal d'Otbert eut ses intermittences, ses exacerbations comme ses rémissions. Les heures les plus pénibles pour lui étaient le matin; puis, le mal, l'exaltation se calmait à mesure que le soleil montait. Le soir, au crépuscule, et comme par une réserve providentielle, à cette phase transitoire, que les amants de Venise avaient appelée l'*heure bleue*, le pauvre poëte redevenait amant, éprouvait comme une vague et pénible révélation de son état, aimait à caresser son enfant, et pleurait souvent dans les bras de son amie, sur la terrible infortune qui était venue les frapper. Ses affections présentaient alors des idiosyncrasies singulières: par exemple, il entretenait Adriana de la mère qu'il n'avait pas connue, et en parlait avec attendrissement et comme de souvenir; mais si quelque idée le ramenait à la cause immédiate de sa folie, il paraissait convaincu que l'envie et la méchanceté avaient seules étouffé son œuvre, et comme si le congrès florentin eût été un tribunal suprême, l'idée ne lui venait pas de rappeler du jugement qui condamnait son génie à l'impuissance présomptueuse. Il se plaignait doucement, sans aigreur, d'une façon triste et touchante de cette condamnation, et comme ces condamnés qui persistent dans l'affirmation de leur innocence, toujours il revenait, parfois même assez longuement,

sur l'excellence de l'œuvre méconnue... c'était à peu près la seule heure où il parlât de son propre mouvement, du moins, sans y être excité. Pendant le reste du jour, soit qu'il restât absorbé dans la méditation du livre des Arméniens, qu'il avait été tout à fait impossible à Adriana de lui arracher, soit qu'il s'assît à l'ombre de son platane, et qu'il restât de longues heures les regards perdus dans l'espace, il était immobile et silencieux. Parfois seulement, il appelait Adriana, si elle n'était pas auprès de lui, et la priait d'envoyer le vieux Timoteo effacer ce terrible *Non ha senso*, qu'il indiquait écrit au loin sur une colline, dans le creux d'un vallon, ou parmi les profils des nuages... Timoteo partait ostensiblement... et le malade satisfait songeait à autre chose.

Les premières semaines qui suivirent la catastrophe amenée par la nuit d'orage se passèrent ainsi. Un soir, profitant de l'heure qui apportait généralement sur Otbert de bienfaisantes influences, la jeune femme s'étant assise auprès de lui, et tenant, selon son habitude caressante, ses deux mains dans les siennes, après lui avoir ramené la tête sur son sein, comme elle eût fait à un enfant :

— Otbert, lui dit-elle, où est l'argent ? Je n'en trouve plus.

C'était une question dangereuse... aussi avait-elle tardé le plus longtemps possible avant de se décider à la faire. Depuis trois ou quatre jours, elle avait fouillé partout, et n'avait trouvé qu'un louis d'or dans une poche de son mari.

— L'argent ? fit Otbert, après avoir passé quelques minutes sans répondre. Adriana tressaillit : elle avait pensé qu'il ne comprenait pas, et elle s'était déjà promis d'attendre encore un jour avant de renouveler cette pénible question.

— N'as-tu pas parlé d'argent ? reprit l'insensé.

— Oui, mon ami... j'ai épuisé le peu que j'ai trouvé...

— Aucun gouvernement civilisé ne fera de difficulté de payer un million l'exemplaire de mon manuscrit, dit-il ; de-

main, je descendrai à Florence pour en conférer avec les ambassadeurs !

Adriana regarda tristement et amoureusement son mari, et ne dit mot. Otbert lui raconta, pour la dixième fois, comment, en recevant à l'âge de quinze ans le portrait de sa mère, il reconnut les traits et jusqu'aux vêtements rêvés de celle qu'il avait perdue en naissant.

Le lendemain, la jeune femme fouilla de nouveau tous les meubles, et s'étant à peu près convaincue qu'elle avait changé la dernière pièce d'or, comme elle ne possédait pas de bijoux, elle rassembla quelques couverts d'argent achetés à Parme, et envoya Timoteo les vendre à la ville. Mais, peu de jours après, le propriétaire de la maisonnette se présenta pour toucher un terme du loyer échu et un autre par anticipation. Adriana fut donc obligée de lui donner la majeure partie de la somme produite par la vente de l'argenterie. Aussi, voyant qu'il fallait prendre un parti, elle s'habilla comme elle put, cacha en partie ses traits sous un petit vieux chapeau de satin noir qui lui avait servi à faire la route, et s'étant fait suivre du gondolier réformé, elle descendit à Florence, où elle n'avait pas mis les pieds depuis son installation à Fiesole, décidée à chercher de l'ouvrage. Otbert, absorbé dans son fatal livre, ne s'aperçut pas de la disparition de sa femme.

Morosine erra de rue en rue cherchant quelque magasin dont le genre de commerce lui parût assorti à ce qu'elle pouvait faire. Elle entra d'abord chez une lingère, à la fenêtre de laquelle elle avait vu une jeune fille occupée à faire de très-petits points, avec une aiguille imperceptible, sur un morceau de batiste dont elle comptait la trame fil par fil, solennelle occupation dans laquelle se consume la vie de la moitié des femmes de nos nations progressives...

Elle offrit ses services à la personne qui lui sembla être la maîtresse de l'établissement. Mais celle-ci avait ses ouvrières

attitrées; elle dit néanmoins à l'inconnue qu'elle pouvait laisser son adresse, et qu'en cas de besoin, dans un moment de presse, on verrait à l'utiliser...

— Je vous remercie, madame, dit la jeune patricienne, mais je ne puis pas attendre !

Et elle sortit. Un élégant, qui essayait des gants dans le magasin et qui avait beaucoup regardé la postulante ouvrière, sortit peu après elle, la suivit... puis enfin l'aborda.

— Si mademoiselle veut sur-le-champ de l'ouvrage, dit le jeune dandy barbu, j'ai mon linge à mettre en ordre, et...

Adriana lança sur le personnage un de ces regards vénitiens qui clouent la langue au palais et l'individu sur place.

— Teo ! dit-elle d'un accent que le bonhomme comprit, car il s'avança entre sa maîtresse et le quidam de façon à persuader celui-ci de l'immensité de son *fiasco*.

— Comandi, signora contessa ! dit le bonhomme subitement exalté et toisant son homme comme il eût fait d'un Nicolotto qui aurait cherché à lui prendre la droite dans un petit canal de Venise.

Le dandy tourna sur ses talons. Adriana refit ailleurs un nouvel essai infructueux, mais pourtant elle ne se découragea point. En passant dans une rue voisine du dôme, elle aperçut un magasin de marchandises orientales, aux vitrines duquel étaient étalés des sacs, des calotes, des babouches, des portefeuilles, des écharpes brodées en or et en argent. On se souvient que, dans ses loisirs de Parme, la jeune femme avait révélé son aptitude de fée à mélanger la soie et les matières brillantes, long apprentissage de luxe qu'elle avait eu tout le temps d'accomplir, durant sa jeunesse rêveuse et abandonnée, au palais Bastiglia. Elle fit une nouvelle tentative dans le magasin oriental.

Ce magasin était tenu par un Turc de Livourne, irrépro-

chablement vêtu dans le style de la moderne Stamboul. Il étala devant l'inconnue divers échantillons de ses marchandises et lui demanda ce qu'elle savait faire. Adriana désigna certaines broderies en relief d'or sur velours, d'autres en soutache ou en application. Le pseudo-Turc demanda si elle pourrait broder des bouts d'écharpes de crêpe semblable à un modèle qu'il lui montra, et que la mode avait adopté alors parmi les belles dames florentines. Adriana, ayant bien examiné l'échantillon, répondit qu'elle pensait pouvoir en faire autant, puis il fut question de ces petites calotes que les élégantes se mettaient alors sur le derrière de la tête pour contenir la masse de leurs cheveux, en laissant traîner les glands d'or sur leurs épaules nues. Adriana accepta ces divers travaux dont l'estimation du prix fut remise après l'examen du travail. Mais, au moment d'en finir, la jeune femme comprit que le Turc-Livournais hésitait à lui confier le velours, la gaze et les matériaux nécessaires pour ces travaux de prix. Elle sentit la rougeur enflammer son front, et la patricienne eut un frisson dans tous les membres... Pourtant elle rappela à elle toute sa fermeté.

— Que peut valoir tout cela? finit-elle par dire.

— Huit ou dix francesconi... répondit le marchand.

— Voulez-vous ceci en gage? dit Adriana en tirant de son sein une miniature lourdement cerclée d'or.

Le Turc-Toscan examina d'abord la monture, puis le portrait, qui était celui du comte Alvise en uniforme de chevalier de l'ordre de Malte.

— Si c'était le vôtre, je l'aurais accepté en nantissement, dit-il, mais je ne veux pas vous priver d'un semblable portrait... vous n'êtes pas une ouvrière ordinaire... emportez tout, et revenez vite... Avec vos manières, on n'est pas une intrigante!

Adriana remercia le marchand par un regard éloquent;

puis elle fit signe au gondolier de prendre les objets préparés et s'en alla, promettant de revenir bientôt. Lorsqu'elle fut sortie, le Turc de contrebande, comme la majeure partie de sa marchandise, dépêcha un garçon sur les talons de l'ouvrière, pour la suivre. Celui-ci crut entreprendre un voyage hors frontière lorsqu'il se vit sur la grande route arpentant les cinq milles qui séparent le sommet de la montagne de Fiesole de la porte de Florence. Le soir, au théâtre de la *Pergola*, la grande nouvelle qui retentit de loge en loge fut qu'il y avait à Florence une comtesse étrangère, belle comme la *Vénus de la Tribune*, qui cherchait de l'ouvrage chez les lingères... Le dandy qui avait abordé Adriana le matin avait trouvé là un sujet de conversation destiné à renforcer pour un soir les banalités quotidiennes qu'il débitait aux Cascines et dans les salons florentins.

La jeune femme se mit courageusement au travail. Elle s'était installée auprès d'une fenêtre de la salle basse ; à travers le feuillage lancéolé et déchiqueté des saxifrages grandis au milieu des chèvrefeuilles déjà flétris, elle voyait Otbert obstinément assis sous son platane ; le berceau de son enfant était près d'elle : comme épouse et comme mère, elle puisait son ardeur au travail dans la contemplation de ces êtres si chers. De temps en temps, lorsqu'elle se sentait fatiguée d'être restée longtemps courbée sur son minutieux ouvrage, elle se levait, vaquait aux affaires de sa maison et allait embrasser le pauvre poëte, toujours immobile dans la contemplation de ses montagnes et des cieux où son regard lisait des choses qu'il ne révélait pas. Le soir venu, elle allait s'asseoir auprès de son mari, essayant de le faire causer un peu vers l'heure où ses idées semblaient se rasséréner. Plus tard enfin, lorsque par un phénomène particulier à son état, l'insensé était tombé dans un profond sommeil, elle se relevait, et, à l'aide d'une petite lampe disposée de façon à n'éclairer que

son ouvrage, elle essayait de regagner le temps que lui avaient fait perdre, durant le jour, les devoirs presque incessants de la maternité et la surveillance du petit ménage, dans les détails duquel le majordome Timoteo n'était pas d'une aptitude aussi grande que son zèle.

Elle veillait ainsi jusque fort avant dans la nuit. Lorsque l'horloge de l'antique église de Fiesole sonnait quatre ou cinq heures, elle se couchait pour quelques heures, jusqu'à ce que, réveillée par les pleurs ou les cris du petit être, elle lui donnât le sein, et installât Otbert sous son platane, en attendant l'heure du modeste repas préparé par l'ex-gondolier. Il fallait ainsi plusieurs semaines de cette vie multiple, pour achever quelque travail à porter au marchand. Celui-ci se montra content, persuadé qu'il pourrait vendre les écharpes sorties des mains féeriques d'Adriana, comme des produits à grand prix, obtenus des ateliers de Scutari, ou des faubourgs de Péra ou de Galata. Mais la noble ouvrière se convainquit par la somme légère qui lui fut donnée, qu'il lui serait difficile de suffire ainsi aux modestes dépenses du ménage, surtout lorsque la mauvaise saison, qui s'approchait, multiplierait les besoins...

Jamais Adriana n'avait pensé qu'il fût possible de tenter à Venise quelque démarche propre, soit à changer cette douloureuse situation sur laquelle l'amour jetait un prestige pareil à celui que donne la foi dans les douleurs du martyre, soit à l'améliorer seulement, au point de vue matériel. Comme fille unique du comte Severino Morosini, et comme légataire de quelque autre membre de sa famille, Adriana, bien qu'on ne lui eût jamais rendu aucun compte de tutelle, avait une véritable fortune à elle, confondue dans l'immense terre de Camporeale, dont on s'était occupé, durant les derniers temps, de faire un comté pour son nouvel apanage. Adriana, qui avait volontiers emporté un écrin qu'elle était habituée à voir en-

tre ses mains depuis plusieurs années, n'eût pas, même au lit de mort, demandé à sa mère, qu'elle avait abandonnée pour un amant, de quoi renaître à l'existence. Elle avait tous les courages de ses fautes. « Je l'ai voulu, se dit-elle, je ne regrette rien pour ce qui me regarde. Mon bien-aimé a perdu la raison par amour pour moi, j'attendrai qu'il guérisse sans me plaindre, et en l'entourant de ma tendresse encore accrue depuis que je suis mère. S'il le faut, mon enfant pendu à mon sein, j'irai mendier le pain que m'auront refusé mes veilles; j'en mourrai peut-être... mais je ne serai pas lâche après avoir accompli résolûment la plus grave démarche qui soit dans la vie d'une jeune personne!...

Plusieurs fois il arriva à l'ouvrière nocturne de se sentir assaillie d'un invincible sommeil... vainement voulait-elle lutter contre cette force somnifère qui venait la saisir, même dès le commencement de son travail! il lui fallait céder, se jeter au lit, lorsqu'elle n'était pas irrésistiblement endormie sur son siége. Elle fit des efforts incroyables pour résister à cette étrange puissance, allant même jusqu'à se piquer vivement le bras avec son poinçon, pour entretenir une douleur qui imposât le réveil à ses sens subjugués... mais elle ne réussissait ainsi qu'à retarder de peu sa défaite; le sommeil, vainqueur de tous ses vouloirs et de tous ses stratagèmes, l'obligeait toujours à céder avant que la nuit même fût avancée. Mais ce sommeil était agité, plein de rêves oppressants, et elle avait de rapides lueurs de réveil pendant lesquelles elle éprouvait l'inquiet besoin de voir si son enfant et son mari étaient là... Plusieurs fois il lui sembla entendre ainsi la nuit le gravier du jardin crier sous un pas pesant...

Souvent aussi, en se levant de la couche où l'avait clouée ce sommeil de plomb traversé de cauchemars oppresseurs, elle appelait vainement Timoteo absent du logis. Plus tard seulement, la clochette de la petite barrière annonçait, par

son tintement, que le bonhomme rentrait. Alors elle l'interrogeait, et il avait toujours quelques prétextes pour expliquer sa sortie matinale. Le fait est que le brave homme avait compris depuis longtemps la gêne où se trouvait le petit ménage, et qu'il avait fait durer le dernier louis d'une manière incroyable, aux yeux de toute autre personne plus au fait des dépenses domestiques, que ne le pouvait être Adriana, et cela en y ajoutant quelques économies qu'il avait emportées de Venise. Puis enfin, totalement éclairé par la vente de l'argenterie, il avait compris à quelles ressources désespérées sa noble maîtresse se condamnait, par la démarche chez le marchand de Florence. L'ayant surveillée et surprise dans ses travaux nocturnes, il s'était procuré un léger narcotique qu'il mêlait aux boissons du soir d'Adriana, de telle sorte que l'ardente ouvrière, vaincue par cette évocation forcée du sommeil, goûtait malgré elle un repos que son imagination troublait, mais que le vieux Timoteo jugeait indispensable à celle qui allaitait son enfant, et menait l'étrange vie du jour. Quant à lui, le digne Castellano, bien persuadé qu'il n'y avait nul aviron à gouverner dans les environs, il s'était procuré dans le pays un travail nocturne, consistant le plus souvent en égrenage de maïs, ou quelque autre labeur assorti aux forces décroissantes de son âge qui, par une disposition particulière de son tempérament, et peut-être aussi en conséquence de cet âge même, ne lui imposait qu'un besoin très-modéré de sommeil. De cette façon, le bonhomme en gagnant deux ou trois *pauls* chaque nuit, pensait prolonger suffisamment les petites sommes que lui remettait Adriana, pour la faire volontairement renoncer à ses travaux de broderies nocturnes...

Les choses étaient dans cet état, la situation d'Otbert n'empirait ni ne s'améliorait, lorsqu'il arriva une lettre de Bruschall, que la jeune femme se décida à ouvrir, n'ayant pu réussir à amener sur cette lettre l'attention de son mari, en

ce moment fort impressionné par une nouvelle phase lunaire. La lettre ouverte, Adriana y lut ce qui suit :

« Mon jeune ami,

» Bien que ma dernière lettre soit restée sans réponse, interprétant les choses dans le sens de ce proverbe français : *Qui ne dit mot, consent*, j'ai obtenu quelques écus en anticipation sur mes mois de pension, au risque de me chauffer à l'estaminet plus que chez moi cet hiver, et je me suis mis en route pour la seconde fois, vers la cité marécageuse...

» Je croyais trouver là mon ancien élève, mais il était retourné à Trévise, c'est-à-dire à la campagne des Bastiglia, que ceux-ci n'ont presque pas quittée depuis l'affaire en question.

» Je repartis donc de Venise où, vous le savez, je ne me plais pas trop, et m'en fus à Camporeale, afin de commencer mes démarches et mes pétitions pour être reçu de l'altière comtesse. Soit que les mœurs champêtres la rendissent plus accessible que l'étiquette des villes, soit enfin qu'elle mît un peu de curiosité ou d'intérêt dans la chose, toujours est-il que dès le second jour de suppliques, je pus être reçu. Je trouvai une grande femme sèche, tannée, ridée, momifiée. Rien d'encourageant dans l'abord : au contraire.

» — Monsieur, me dit-elle assez brusquement, tandis que
» je la saluais très-bas pour l'amadouer, vous vous êtes fait an-
» noncer comme ayant à m'entretenir de choses très-importan-
» tes... veuillez être bref, car j'ai pris pour règle de ne rece-
» voir personne et vous ne sauriez abuser de l'exception...

» — En ce cas, madame la comtesse, j'entrerai sur-le-champ
» en matière, dis-je, en attrapant par le bras un fauteuil que je
» fis rouler assez près d'elle, qui recula aussitôt un peu le sien,
» comme on voit faire les prudes au théâtre, dans les scènes de
» séduction. Je repris, une fois installé :

» — Il s'agit de mademoiselle votre fille...

» A ces mots, la comtesse se leva brusquement, et dit avec une expression de colère qui ne m'intimida nullement, car je m'étais préparé à tout :

» — Monsieur... je n'ai plus de fille! »

(A ce passage de la lecture de cette lettre, Adriana se sentit si émue, qu'elle fut obligée de s'arrêter un moment : c'était la première fois qu'il était directement question de sa mère, depuis qu'elle s'était enfuie de Venise, et les fibres les plus délicates de son âme, mises en jeu depuis quelque temps, la rendirent plus sensible à ce qu'elle venait de lire, qu'elle ne l'eût sûrement été, à l'époque où une plus grande exaltation la soutenait au-dessus de la claire appréciation des choses. Après s'être remise à l'aide de quelques regards jetés sur Otbert, elle reprit sa lecture.)

« — Si vous n'avez plus de fille, madame la comtesse, peut-» être n'apprendrez-vous pas sans changer de ton, que vous » avez un petit-fils!...

» — Que dites-vous, monsieur? d'où venez-vous? d'où » pouvez-vous savoir... est-ce possible?

» L'émotion de la comtesse fut si brusque et si grande, que je m'attendis à une bonne syncope d'orgueil satisfait, sinon d'amour maternel. Pourtant les choses n'allèrent pas si loin, et un verre d'eau sucrée que la noble dame se fit apporter, la remit sur pied. J'approchai un peu mon fauteuil... elle ne recula pas le sien, toujours comme dans ces mêmes comédies, quand les choses tournent à bien. Le monde est une comédie dont le théâtre n'est que le miroir. Aristophane disait... Mais revenons plutôt à ce que dit la comtesse.

» — Êtes-vous sûr de ce que vous m'apprenez là, mon-» sieur... monsieur... votre nom, s'il vous plaît?

» — Bruschall, madame la comtesse. Votre fille est mère,

» j'en suis très-sûr : la mère et l'enfant se portent bien, comme » on dit. Je suis l'ami d'une personne... pardon, madame la » comtesse, mais les torts que cette personne peut paraître avoir » à vos yeux rendent très-difficile...

» — Il n'est question ici de personne autre que de... ma » fille et de son fils...

» — Madame la comtesse daignera cependant remarquer » que celui dont je voudrais aussi l'entretenir est bien pour » quelque chose dans l'affaire de ce fils...

» — Où est cet enfant, monsieur?

» — Entre son père et sa mère, dans un lieu où il sera très- » facile de les faire venir en peu de temps, si madame la » comtesse veut bien m'y autoriser...

» — Qu'osez-vous dire là, monsieur? reprit la dame, en » écartant son fauteuil du mien. Une Morosini outragée sait » ce qu'elle se doit; en douter, serait m'insulter...

» — Douter de l'empressement que madame la comtesse » mettrait à recevoir sa fille portant son enfant dans ses bras, » serait aussi outrager son cœur de mère...

» Je compris, par la prolongation de ce dialogue, dont il est inutile que je continue, mon cher Otbert, de vous transmettre les détails, que vous étiez le grand obstacle contre lequel se briseraient nos tentatives. Après avoir causé et discuté longtemps, je saisis aussi clairement que si elle me l'eût dit net, que la comtesse recevrait sa fille lui apportant un fils... mais que votre obstination à vouloir vous fourrer dès aujourd'hui en trio dans la présentation, gâterait tout, et que la fière patricienne renoncerait plutôt, quant à présent, je crois, à voir son petit-fils. En somme, j'ai pensé que le meilleur avocat que vous puissiez avoir dans la place, c'est votre femme, et qu'une fois rentrée en grâce, elle saura chaque jour gagner un peu de terrain... Dans un an, je vous vois donc comte Otbert-Morosini-d'Erichsen, installé à Camporeale, dans le

comté du seigneur votre fils, dont je deviens précepteur, car je n'ai pas oublié mon Horace :

« Donec gratus eram... »

» Ni Virgile faisant ruminer les taureaux dans vos champs :

» ..... Pallentes ruminat herbas... »

» Et je me souviens, comme si j'avais vingt ans, de ce que Platon recommande dans son *Banquet*. C'est pourquoi je demande place à votre table, entre mon élève et un flacon de vin de Bordeaux, cette charmante liqueur que Platon eut le malheur de ne pas connaître !

» Ainsi donc, mon jeune ami, ce que vous avez de mieux à faire aujourd'hui, c'est d'emballer votre femme et l'enfant dans un bon voiturin, d'y grimper aussi, bien entendu, et de vous en venir tout doucettement me retrouver à Trévise, où je vous attends. Je compte revoir la comtesse sous peu de jours, pour me faire interroger par elle, car j'ai compris qu'elle brûlait d'envie de le faire, et que sa fierté *morosiniaque*, comme descendante du Péloponésiaque, l'en empêcherait. Je me suis tenu dans la réserve, pour me faire désirer de nouveau. Quand j'ai parlé de me représenter chez elle, la comtesse m'a dit que je serais libre de le faire, pourvu que j'eusse à lui parler de son *petit-fils*... et de sa fille. Il est évident que c'était vous exclure ; mais n'importe ! elle vous donnera l'accolade de gendre : *c'est écrit !* comme disent ces peuples qui se nourrissent de bétel et de Coran, et que ses aïeux ont durement frottés. A ma prochaine visite j'insinuerai mille détails sur vous ; c'est en même temps travailler pour votre petite femme, que votre mérite justifie. La vieille sait déjà que vous êtes le fils d'un digne officier, noblement mort l'épée au poing. Relève la tête, fier Sicambre ! Lorsqu'il s'agira de

vous mettre à votre place dans l'opinion de cette comtesse Obstination, soyez tranquille : je serai éloquent comme Polybe. Adieu donc, je vous attends ici. Je dépose sur la charmante main de madame Erichsen le plus respectueux baiser, car ma paix est tout à fait conclue avec la jeune mère, puisqu'elle vous a donné un petit Morosini. Je vous assure, mon cher ami, que Lazare, sortant du tombeau après sept jours, ne montra pas une figure plus radieuse au peuple de Jérusalem, que le sera la mienne, lorsque, votre épouse d'une main et votre fils de l'autre, je ferai mon entrée solennelle dans le salon Bastiglia... poussant le tout dans les bras de la vieille comtesse. Nous verrons s'il ne conviendra pas même de vous cacher derrière quelque rideau de fenêtre, pour vous faire paraître au moment où éclatera le paroxysme de l'émotion patricienne, ainsi que cela se passe sur une vieille gravure représentant le retour de *Geneviève de Brabant*, que j'ai là dans ma chambre d'auberge... Mais adieu, adieu ! je vous attends, tout en continuant autour de l'esprit altier de la comtesse Bastiglia mes opérations obsidionales, comme eût dit Vauban, à propos d'un pareil assaut !

» A vous !

» BRUSCHALL. »

Cette lettre lue, Adriana resta longtemp pensive... abattue peut-être. Puis, tout à coup, elle courut au berceau de son enfant, l'embrassa avec une sorte de délire ; puis ayant pris ce qu'il fallait pour écrire, elle répondit les lignes suivantes au vieil ami d'Otbert :

« Monsieur !

» Mon mari ne pourrait aujourd'hui vous répondre.

» C'est donc à moi de vous remercier en son nom, comme

au mien, de toute votre sollicitude pour nous. Mais un seul mot résumera tout ce que je pourrai vous dire : *notre enfant est une fille*.

» Veuillez nous conserver, monsieur, tous vos bons sentiments, que nous vous rendons bien sincèrement.

» ADRIANA ERICHSEN. »

XXIII

MISÈRE.

Nulle parole alors n'est suffisante pour dévoiler les mystères de l'âme, car la vérité refuse toute éloquence à la douleur.

BYRON.

Quelque temps après les incidents épistolaires dont il vient d'être parlé, l'état d'Otbert parut subir une modification alarmante. Il est reconnu de longue date que les corps célestes ont une formelle influence sur les manifestations de l'âme, et que la lune, particulièrement, détermine des crises périodiques chez les aliénés, auxquels le vulgaire donne souvent à ce propos le nom de *lunatiques*. Otbert était fort sensible à ces phases, et Adriana, qui l'avait compris, redoublait alors de sollicitude autour de lui, ayant déjà par une ruse, dont le pauvre poëte n'avait pu se rendre compte, réussi à lui enlever le dangereux livre des vingt-quatre langues, qu'elle avait fait enterrer dans le jardin. Mais ce fut lorsque, l'automne arrivé, les premières fraîcheurs se firent sentir sur le point élevé qu'ils habitaient, que l'état du malade sembla vraiment empirer, bien qu'il ne perdît rien de sa paisible mélancolie et de sa douceur. De même que le soleil du printemps fait bouil-

lonner la séve des plantes, excite les animaux, et aiguillonne les facultés de l'homme, de même l'automne opère sur tout ce qui vit une réaction dont Otbert, si exalté quelques mois auparavant dans la fatale gestation de son œuvre, reçut le contrecoup. Peu à peu, il sembla vivre d'une façon plus instinctive, plus animale doit-on dire, son œil n'eut plus ce dilatement de la pupille qui, dans sa fixité, annonçait au moins le travail, insensé peut-être, mais actif, de l'intelligence. Il dormait quelquefois quinze ou seize heures, à chaque retour de la nuit, et avait peu à peu abandonné ses contemplations du val d'Arno. Il passait tous ses jours soit à griffonner pour tous les rois et empereurs des pétitions singulières, relatives à un secret qu'il offrait, soit à couvrir des pages de chiffres suivant toutes les combinaisons possibles de l'arithmétique. D'autres fois, il traçait des plans de palais, dont il soumettait la distribution à la jeune femme, dessinait des parcs, des jardins anglais, et écrivait à Londres et à Paris des commandes de meubles et d'équipages, qu'il donnait à Timoteo pour les porter à la poste, ce qu'on se gardait bien de faire! Il adressa aussi à des artistes célèbres de France, d'Allemagne et d'Italie des commissions de tableaux et de statues, désignant avec soin comment il désirait que fût l'exécution, et ne marchandant pas sur les prix. Dans sa manie, tout cela était pour orner une villa fabuleuse qu'il aurait à Palerme, suivant un désir manifesté par Adriana, à l'époque où elle songeait à l'emploi des diamants, et Otbert ne semblait attendre pour prendre la dernière mesure, que la réponse des souverains mis à contribution, chacun pour leur million...

Et tandis que son mari s'égarait dans ces calculs de richesses asiatiques, Adriana, qui avait fini par découvrir la ruse du vieux gondolier, pour la contraindre au repos, passait ses nuits, penchée sur un métier, à broder, œuvrant à la pointe de sa patiente aiguille les parcelles brillantes de cet

or qu'Otbert rêvait à plein coffre. Il devait, sous peu de jours, y avoir un bal de cour, et le marchand turc avait promis à une baronne allemande et à une marquise florentine de recevoir à temps pour elles, de Constantinople, deux écharpes de crêpe, merveilleusement brodées, pour en recouvrir leurs épaules maigres. On pense bien que Constantinople était à Fiesole, ce qui fait qu'Adriana, qui comptait sur une augmentation de salaire, si l'ouvrage était livré à temps, ne dormait pas. Elle avait d'ailleurs besoin de cet argent pour acheter du drap, afin de faire quelques vêtements neufs à Otbert qui devenait frileux. Elle fit tant, la pauvre femme! que les écharpes furent prêtes; mais ses beaux yeux s'en ressentirent! Lorsqu'elle descendit à la ville pour porter les écharpes qui devaient dérober aux yeux de la foule les clavicules baronnales et les omoplates marquisales, le Livournais parut fort satisfait. Il paya bien, et donna d'autres écharpes, en faisant comprendre à la belle ouvrière, sans doute pour rester dans son rôle de Turc, qu'il serait fort disposé à lui jeter le mouchoir. Mais comme lorsque Adriana rapporta ce nouvel ouvrage, elle démontra fort hautainement qu'elle ne comprenait pas les métaphores asiatiques, le pseudo-Turc se dépita, et, après avoir parlé d'une certaine robe de cour que lui demandait la princesse Corsini, il devint plus clair et sembla faire des conditions. La jeune femme lui lança le regard qu'on sait, et lui tourna le dos. Quelques jours après, elle trouva de menus travaux chez une lingère; mais le produit en était si mi nime, qu'autant eût valu tresser des aunes de paille pour les chapeaux dont Florence a le monopole européen.

Et chaque jour, jaunissant le feuillage du petit jardin, semblait apporter dans les ronflements des brises automnales des présages sinistres, des menaces pour l'hiver. Les cieux gris succédaient aux cieux d'azur; l'heure bleue était devenue terne et frigide; aux ineffables senteurs de la montagne et des

villas floréales échelonnées sur son versant, avait succédé l'air vif, âpre et chargé de l'odeur résineuse des cyprès inflorescents. La Sicile et Naples exceptés, l'Italie ne jouit d'un printemps perpétuel que dans les livres, et ce n'est que chez Virgile qu'on rencontre des nymphes demi-nues, courant pendant l'hiver les bois et les grottes, dans les parages d'*Amaryllis* et de *Galatée*, ainsi que le poëte champêtre appelait ses deux patries, de Rome et de Mantoue. Or, par une obstination dont les Italiens semblent avoir puisé la raison dans ce que les exagérateurs ont écrit sur leur climat, les maisons transalpines sont construites comme si le printemps perpétuel, auquel Catulle a pourtant dit son fait, était aussi réel de Rome à Milan, qu'il l'est aux Antilles, par exemple, où les maisons n'ont point de carreaux de vitre, mais seulement de transparentes persiennes. En raison donc de tant de vers et de prose, où éclate d'un bout à l'autre de l'an le soleil d'Italie, les Florentins, comme les autres, se sont persuadés qu'ils étaient des Hyperboréens, et ils ont agi comme tels. Sans doute, l'hiver venu, faute de cheminées et de portes closes, ils se chauffent, en grelottant, à la lecture des livres qui chantent ce fantastique printemps perpétuel, et qui les consolent de ce qui est par ce qu'on croit au loin. Or donc, il résultait nécessairement de cet état de choses que la maisonnette louée par Olbert pour un an, à une époque où l'éclatant soleil printanier petillait à travers les arbres, était une véritable cage. Vainement, le vieux Timoteo se mit-il en frais d'invention pour assujettir portes et fenêtres, ainsi que pour déjouer les vents coulis, à la moindre brise (et Fiesole, par sa situation, les a de première main), la flamme de la lumière vacillait devant le métier de l'ouvrière, et elle voyait frissonner les rideaux dont elle avait enveloppé, comme d'un manteau, la barcelonnette de la petite Olbertine...

Adriana avait un moment songé à descendre habiter la

ville; mais une foule de considérations l'y avaient sur-le-champ fait renoncer. En premier lieu, c'était une impérieuse question d'argent, car le loyer de la maisonnette était payé pour le reste de l'année, et un établissement à Florence, si modeste qu'il fût, eût entraîné des dépenses impossibles à faire en ce moment. En outre, la jeune femme chérissait son isolement, et ne se fût pas trouvée sans une insurmontable répugnance au sein d'une ville curieuse, investigatrice et entourée de voisins ayant l'œil dans son malheur. L'idée qu'elle vivait en marge de tous ces fléaux, la consolait souvent dans les heures d'abattement qui formaient comme les entr'actes de ses joies de mère et de ses tendres sollicitudes d'épouse. Confiante dans on ne saurait expliquer quelle intuition de l'âme, elle n'avait même pas songé à appeler auprès de son mari le modeste médecin de Fiesole, redoutant que le secret de son ménage ne transpirât, et espérant tout de la jeunesse d'Otbert et des soins amoureux dont elle l'entourait. L'hiver arriva ainsi peu à peu.

Mais tandis qu'Otbert, rendu physiquement fort impressionnable par sa situation exceptionnelle, se plaignait souvent du froid auprès du réchaud de cendres chaudes destiné à remplacer la cheminée absente de cette demeure bâtie dans l'hypothèse d'un éternel printemps, Adriana, tantôt allaitant son enfant, tantôt courbant sa poitrine sur son aiguille active et pourtant peu productive, sentait sa santé chanceler et surtout sa vue s'affaiblir. Pour plus d'économie, il fallut en arriver à supprimer la viande des repas, qui ne se formèrent plus que de pain bis et de légumes secs cuits à l'eau, et d'un peu de laitage. Timoteo continuait à passer le plus de temps possible à travailler dehors, ce qui, à ses yeux, avait le double avantage de lui faire gagner quelques *paoli* et d'économiser à sa maîtresse sa part de nourriture; le digne Castellano mangeait avec les paysans, à même de ces marmites pleines d'aliments

étranges, tels qu'en fricassent les sorcières de Barahona, dans les tableaux espagnols de Goya. Aux triples occupations de la mère, de l'épouse et de l'ouvrière, Adriana dut donc joindre encore celle de ménagère, et la rare jeune femme résista courageusement à toutes ces épreuves.

— Si mon Otbert avait sa raison... se disait-elle parfois, en voyant sa gaucherie en face du petit fourneau où sa main patricienne attisait les charbons sous quelque casserole; comme nous ririons! comme cette crise de misère nous amuserait dans ses détails, et que nous nous en aimerions mieux!

Il était arrivé à Adriana de faire deux nuits de suite le même rêve, et bien que, par son organisation, elle fût plus positive qu'encline à l'idéal, elle en avait été tellement frappée, qu'elle y croyait comme Rebecca aux tables de la loi. De ce rêve obstiné, il résultait qu'elle devenait une seconde fois mère, et que son mari éprouvait une telle émotion en la voyant mettre au jour un fils, qu'il recouvrait aussitôt la raison. Bruschall arrivait avec la comtesse au dénoûment de ce rêve, qui finissait au milieu d'on ne saurait expliquer quelle fête fantasque comme en créent les songes, mais laissant à la jeune femme brusquement réveillée une indéfinissable impression de joie, à laquelle le contraste de la position présente ne l'arrachait pas même de tout le jour qui suivait.

Mais ces fugitives espérances d'un bonheur rêvé eurent chaque jour à lutter contre une réalité plus rude. L'hiver fut d'une rigueur tout occidentale. Tout le val d'Arno était enveloppé sous d'épais suaires de neige. Le soleil ne brillait que comme une des ironies littéraires des poëtes chantant l'Italie du fond de leur cabinet bien chauffé. S'obstinant à s'appliquer la nuit aux travaux de broderie qu'elle n'avait guère le temps d'avancer durant le jour, Adriana compromit de plus en plus sa santé, déjà fortement ébranlée par le chagrin qu'elle éprouvait de l'état où se trouvait plongé celui qu'elle aimait avec

une passion chaque jour grandissante. Son sang s'échauffa : elle eut parfois des éblouissements, des vertiges, durant lesquels il lui arriva deux fois de tomber à terre. Jamais elle ne s'était sentie si sensible au froid. Son lait s'appauvrit sans doute, car la petite Otbertine maigrit à vue d'œil. Dès qu'Adriana s'en aperçut, elle en fut si effrayée, que le mal augmenta chez elle. L'enfant ne tarda pas à refuser ce sein, où se tarissaient les sources de la vie... Alors ce fut pour la pauvre mère un vrai délire; toute considération se tut devant l'égarement de son désespoir, et le médecin du petit pays fut appelé. L'enfant lui parut offrir tous les symptômes de la *febbre perniciosa*. En effet, dans la nuit suivante, le pauvre petit être eut deux périodes de quelques heures chacune de froid et de chaud, qui firent alternativement grelotter ou suer ses membres fragiles. Otbert, assis en face de la mère éperdue auprès du berceau, comprenait toute la poignante portée de ce spectacle. Adriana était alors plus folle que lui. Elle entourait la petite moribonde de soins et de caresses que leur véhémence pouvait presque rendre dangereux : on eût dit que par ses baisers elle voulût infiltrer dans cette faible poitrine une partie de sa propre existence...

Le médecin revint et fut retenu des heures entières. Adriana, décidée à tout sacrifier en fait de fierté, auprès de sa mère, dans une pareille crise, offrit une somme folle au médecin, s'il sauvait la mourante. Celui-ci, en voyant le triste ménage des époux, fit un sourire de pitié, que la jeune femme surprit sans doute, car, oubliant désormais toute prudence, elle s'écria fièrement :

— Je suis la fille des comtes Morosini, monsieur! Je puis donc donner une fortune à celui qui sauvera mon enfant!

— Et moi je lui offre un million payable par la cour de France! dit l'insensé, dont cette parole eût pu faire sourire dans des circonstances moins tristes et moins solennelles.

Mais le pauvre Hippocrate de village n'y pouvait rien, pas plus qu'aucun moyen humain. La terrible fièvre accomplit ses inévitables périodes. Le vent qui sifflait dans les arbres semblait remplir l'air de lugubres gémissements : l'enfant râlait... Adriana, éperdue, meurtrissait sa poitrine. Timoteo, agenouillé auprès d'une table couverte de potions et de drogues, pleurait. Otbert, immobile, était peut-être le plus pénible à voir...

La nuit s'écoula ainsi; le pâle matin blanchit faiblement sur les collines. Les coqs se mirent à saluer d'une voix aigre cette aurore terne et glacée, et l'on entendit, tantôt emportés tantôt rapportés par l'aile du vent, les tintements de l'*Angelus* du couvent voisin, qui semblaient plutôt annoncer l'évocation des trépassés dans leurs suaires, que le réveil des vivants dans leurs demeures. Tout à coup, une violente rafale tombe sur la maisonnette en faisant grincer les branchages dépouillés des arbres, et la fenêtre de la triste chambre où se passait cette scène de désespoir, ouverte avec fracas, fait voler jusqu'aux pieds du berceau une bouffée de neige... la lumière est éteinte... Pourtant le cœur maternel recueille au milieu de ce désordre un souffle d'oiseau qui semble passer tiède sur son front penché vers le berceau...

L'enfant est mort! Son âme d'ange s'est envolée vers les limbes célestes, par la fenêtre qu'a ouverte la bourrasque !

XXIV

UN INCIDENT.

... Nessun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria...

DANTE, *Inf.*, cant. V.

Durant tous les jours qui suivirent cette nouvelle scène du triste drame domestique en train de s'accomplir dans la maisonnette solitaire de la montagne, tout Florence se régala, aux *Cascines*, à la *Pergola*, partout enfin, de la piquante nouvelle qu'il y avait une comtesse Morosini cachée à Fiesole. On se souvient de l'imprudente sortie faite par Adriana, dans son désespoir de mère, en présence du médecin de village; ce fut nécessairement là l'origine de cette révélation. La nouvelle avait été descendue en ville dès le lendemain matin, par le facteur de la poste aux lettres, qui fit si bien son métier de maison en maison, que la chose éclata dans chaque salon le même soir, et qu'à toutes les portières des carrosses arrêtés aux *Cascines*, dans toutes les loges du théâtre enfin, on ne parla que de cela. Les plus perspicaces se rappelèrent que plusieurs mois auparavant, un élégant barbu avait parlé de la rencontre qu'il avait faite d'une comtesse cherchant de l'ouvrage chez les lingères; on courut donc à lui pour l'interroger de nouveau; mais le dandy crut devoir désormais affecter un air de réserve et de discrétion qui ne laissa pas que de faire naître des soupçons dont profita sa fatuité. Mais comme par ailleurs les suppositions allaient leur train, il y eut des gens qui portèrent la supposition jusqu'à sa dernière puis-

sance, c'est-à-dire l'affirmation, de sorte qu'on entendit circuler sur le fait les versions les plus saugrenues. Tantôt cette comtesse avait été enlevée par un gondolier de Venise dont elle s'était amourachée, et qui la battait du matin au soir, après avoir croqué tous ses diamants; ailleurs, on donnait comme certain que c'était une intrigante qui s'était provisoirement retirée là, en attendant quelque prince étranger qui, pris au piége du mystère et de l'incompris, allât lui offrir un hôtel, des chevaux, etc. D'autres enfin affirmaient que c'était une vraie comtesse, une formelle Morosini, laquelle, contrariée dans ses affections de cœur, était venue se réfugier là dans une grotte, où elle ne vivait que de racines, comme cette Geneviève de Brabant dont ailleurs a parlé Bruschall... ou la Madeleine qu'a peinte Corrége!

Le résultat le plus fâcheux de toutes ces suppositions, inquisitions, versions et inventions, ce fut qu'à dater d'un certain jour, la promenade de Fiesole devint à la mode, et que l'on abandonna pendant une semaine les allées neigeuses des Cascines pour diriger les équipages vers l'antique berceau de Florence. La belle route neuve que le grand-duc Léopold a eu l'ingénieuse idée de faire construire aux frais de ceux qui étaient disposés à payer ainsi leur aggrégation dans une noblesse nouvelle qu'il leur accorda [1], se vit littéralement couverte d'équipages à la recherche, les uns de la grotte où se morfondait la moderne Madeleine, les autres chargés de curieux braquant leur lorgnette sur toutes les croisées des

[1] Florence a en effet aujourd'hui une *noblesse de Fiesole*, c'est-à-dire formée de personnes qui ont souscrit pour une certaine somme à la construction de cette route, fort belle du reste, et qui, mise à contribution sur la vanité, n'a rien coûté à l'État. Il y eut des souscriptions de chevalier, de baron et de comte, suivant le taux d'amour-propre qu'on y mettait et le nombre d'écus qu'on y versait...

maisons éparpillées à portée du chemin. Dans l'espace d'une semaine, les mieux guidés, armés d'on ne saurait dire quel prétexte, firent résonner cinquante fois la sonnette de la petite barrière, qui, du reste, ne s'ouvrait jamais. Puis il arriva à Florence une belle dame russe, avec des équipages nationaux, flanqués de grands gaillards demi-valets, demi-cosaques, et cela fit tellement fureur, qu'on oublia bien vite la vraie ou fausse comtesse de Fiesole, pour se faire présenter chez la belle Moscovite, attendu qu'elle inaugurait son établissement à Florence par un grand bal qui mettait déjà toute la ville sur pied !

Ce fut donc un bonheur pour la pauvre Adriana, que cet incident, qui vint détourner d'elle et de sa retraite une curiosité non-seulement importune et pénible, mais même dangereuse, car sa conséquence la plus simple devait être de faire parvenir à Venise des révélations qu'elle avait un triple intérêt de dignité, de prudence et d'amour-propre à étouffer. Il faut comprendre surtout combien cette féroce curiosité du monde désœuvré était plus pénible encore pour la jeune femme, en raison du douloureux événement qui venait de la frapper comme mère. Le vieux Castellano avait fait rendre à la petite Otbertine les devoirs funèbres, et Adriana s'était vue contrainte de redoubler d'assiduité et de patience, pour trouver dans son travail le produit nécessaire à faire face aux dépenses, légères pourtant, de la sépulture de son enfant. Quant à l'insensé, il était resté deux ou trois jours comme frappé d'une stupeur nouvelle, plus effrayante encore que les divagations de son esprit égaré ; puis, un matin, en se réveillant, il avait regardé fixement sa femme, et lui avait dit :

— Adriana... je suis fou, n'est-ce pas ?

— Otbert, répondit la jeune femme, avec un indéfinissable accent de désespoir et de pitié, que me dis-tu là ?

— Non... réponds-moi ! Je suis fou, hein ? Je déraisonne ?...

Tous ces calculs que je fais là... ce sont des extravagances?... et ces millions ?...

— Tu es le seul être que j'aime au monde ! interrompit-elle. Il ne me reste que toi !

— Ah oui !... notre enfant... je sais bien !...

Adriana prit la main de son ami et la porta à ses lèvres ; elle pleurait, et, à travers ses larmes, elle regardait Otbert d'une manière à déchirer le cœur.

— J'ai froid ! reprit le fou, sur lequel semblait avoir plané un éclair de lucidité, il fait froid ici... Nous aussi nous mourrons de froid !...

La pauvre femme alla remuer avec un vieux couteau les cendres qui cachaient quelques charbons dans une jatte de terre, et elle traîna cette ombre de foyer auprès de son mari. Le vieux Timoteo rangeait sur la table les modestes apprêts d'un déjeuner d'ascètes. Otbert ne disait plus rien, et restait les yeux fixés sur le berceau vide, que la pauvre mère avait placé auprès de la fenêtre où elle travaillait, comme pour se repaître de sa douleur, avec cette cruauté envers eux-mêmes qu'ont parfois les êtres qui mettent la passion dans tous leurs sentiments.

— Signora ! dit le gondolier, en s'approchant de sa maîtresse, qui avait essayé de reprendre son minutieux ouvrage, le docteur de Parme me l'avait bien dit !

— Que t'avait-il dit, Teo ? demanda la jeune femme à demi-voix, en jetant sur le bonhomme un regard qui témoignait plus de sa complaisance à le laisser parler, que de sa curiosité de l'entendre.

— Il m'avait dit, padronina mia, que si monsieur éprouvait quelque grande émotion, il pourrait bien raisonner juste !... et la perte de ce cher enfant...

— Que dis-tu là ? interrompit Adriana étonnée... Explique-toi mieux...

— Oui, enfin, quelque secousse un peu forte... il a dit ça... moi je ne saurais vous expliquer comment; mais le jour où il apporta ce paquet de papiers que vous lui avez pris, il me dit, quand j'allais le conduire à sa voiture : « Peut-être que l'émotion que je lui aurais causée en lui parlant franchement aurait pu amener quelque crise salutaire... » De là j'ai compris que c'était une forte émotion qu'il fallait, et qu'il pourrait en résulter, comme dit le docteur, quelque crise...

Mais Adriana, brusquement frappée de cette idée, n'écoutait déjà plus : elle s'était levée, et s'approchant de son mari :

— Otbert, lui dit-elle, que me disais-tu donc tout à l heure?

— Que j'ai froid! répondit instinctivement le fou, obéissant à une sensation.

— Mais avant cela, cher?...

— J'ai dit que j'avais froid! reprit-il.

— Fol espoir! se dit la jeune femme. Elle se remit à son ouvrage, mais évidemment absorbée par des idées nouvelles.

L'hiver était d'une rigueur à laquelle ajoutait incontestablement la position élevée de la maisonnette. La seule pièce qui eût une cheminée était la cuisine, située à côté de la petite salle où l'on se tenait ordinairement, et qui, depuis les froids, servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et d'atelier de travail pour Adriana. Celle-ci, qui voyait son ami souffrir du froid sans y pouvoir apporter remède (elle avait dépensé tout ce qu'elle possédait pour le vêtir chaudement), se décida à s'établir avec lui dans la cuisine que la cheminée permettait de chauffer plus aisément. Timoteo passa une partie de ses journées à chercher dans la campagne des débris de bois, qu'il augmentait en cachette de quelques branchages dont il émondait le jardin. Peu de jours après cette nouvelle installation, ayant terminé quelques travaux,

Adriana descendit en ville, et s'étant fait donner chez la lingère l'adresse d'un des premiers médecins de Florence, elle s'y présenta.

— Monsieur, lui dit-elle, depuis sept ou huit mois mon mari a perdu la raison... J'ai vaguement entendu dire qu'une forte émotion pourrait la lui rendre... est-ce possible?

Le célèbre praticien, surpris, fit à ce propos une foule d'interrogations à celle qui le consultait sur une question aussi nouvelle. La manière dont Adriana lui répondit, les façons, la figure de la jeune femme, l'excentricité du cas, tout inspira au médecin un vif intérêt. Ayant longuement questionné et pris des notes, il dit à l'inconnue :

— Je n'ose vous donner de solution d'aucune sorte en ce moment, madame... mais la nouveauté du cas me frappe, et le désir de vous obliger m'anime; je vais faire de ceci l'objet d'une conférence avec ceux de mes confrères que je dois croire les plus aptes à en raisonner savamment... je consulterai aussi le directeur de la maison des aliénés, je ferai tout mon possible, enfin, pour répondre à votre confiance; ainsi, veuillez revenir dans huit jours...

Adriana remonta à Fiesole animée d'un courage singulier. Otbert, depuis l'installation dans la nouvelle pièce, ne se plaignait presque plus du froid; il avait repris ses étranges travaux sans issue, et y mêlait, on ne saurait dire par quel extravagant entraînement d'idées, d'informes essais de composition musicale. Il ne parlait pas. Deux ou trois fois seulement, lorsque sa femme allait poser sur son front pâle de tristes baisers, il lui était échappé de dire :

— Patience! patience! pour cette fois ils ne diront pas: *Non ha senso!*

Adriana examina les feuilles que son ami empilait avec complaisance, et qui coûtaient plus à la dépense de chaque jour que le pain du ménage : elle n'y vit qu'un assemblage

informe de notes de musique, de mots sans suite, de chiffres et de caractères singuliers...

— Oui, mon bon ami... patience! répondit-elle, en mettant la main de l'insensé sur son cœur.

Adriana continuait à travailler chaque nuit jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, profitant du moment où son mari s'endormait dans la pièce chauffée tout le jour par la cheminée, pour revenir dans celle où elle ne courrait pas risque d'être surprise par quelque réveil du dormeur, et ayant soin de fermer la porte de communication entre elle et lui.

Elle posait dans sa jatte de terre pleine de cendre les dernières braises du foyer, s'entortillait d'un vieux manteau d'Otbert, duquel ne sortaient que ses mains actives, et penchée sur son minutieux ouvrage, elle brodait des coins de mouchoirs, des chiffres et des couronnes pour les pratiques aristocratiques de la lingère qui lui donnait à gagner ainsi quelques francs pour la semaine. Le ménage n'avait absolument plus rien dont on pût faire argent. Son dé d'or, un étui garni de turquoises, et quelques autres débris d'une opulence passée que le hasard avait mêlés au peu qu'elle avait emporté du palais Bastiglia, s'étaient trouvés vendus à mesure que l'insuffisance de ses premiers gains en avait imposé la nécessité. Le cercle d'or du portrait de son frère et une partie de son linge même avaient dû éprouver le même sort, à l'époque où le Turc-Livournais l'avait, par ses prétentions, contrainte à renoncer aux broderies orientales. Il ne lui restait donc absolument rien, sauf la robe qu'elle avait sur elle, un châle noir de voyage qui lui servait pour descendre en ville, et quelques menus objets sans valeur matérielle : les souvenirs inclus dans le coffret de laque, c'est-à-dire le petit crucifix de Brustolon, le cachet de malachite, la madone en émail, tous souvenirs d'affection de ses parents ou de ses amis, et enfin le poignard de cristal longtemps porté par le doge Francesco

Morosini, et signalé dans ses mémoires comme ayant failli deux fois faire pénétrer dans son sein, à l'aide de son tranchant aigu, le terrible poison coulé dans sa lame couleur d'émeraude...

Peu de jours après sa visite chez le célèbre médecin de Florence, et ayant installé Otbert à la table de son œuvre fantastique, Adriana allait se mettre elle-même à son aiguille, lorsqu'on fit violemment résonner la clochette de la barrière qui, de la route, donnait accès dans le jardin. Timoteo venait de partir pour son travail dans une ferme voisine; Adriana avait coutume de ne faire nulle attention à ces tentatives d'invasion, souvent répétées depuis l'imprudente parole qui lui était échappée en face du médecin de campagne dans le délire de son désespoir de mère. Elle laissa donc sonner et se mit à compter les fils de son ouvrage; mais bientôt elle crut entendre parler, et, un moment après, la porte s'ouvrit, et le vieux gondolier, se montrant à demi, fit à sa maîtresse un signe d'intelligence. Surprise, mais voyant qu'Otbert, absorbé dans son travail, ne faisait attention à rien, elle se leva et passa dans la chambre où l'on semblait l'appeler... elle s'y trouva face à face avec le marquis Durazzo!

— Teo! dit-elle en se tournant vers le gondolier sur lequel elle lança un regard de colère.

— Ne lui en voulez pas, mademoiselle... dit aussitôt le marquis, c'est moi qui, ayant à vous faire d'importantes communications, ai violé sa consigne...

— Pardonnez-moi, monsieur... dit Adriana en faisant un mouvement comme pour retourner vers la porte qu'elle venait de franchir, il m'est impossible de vous entendre...

— Mademoiselle! de grâce! si vous saviez quelles intentions m'amènent!...

— Je ne suis plus demoiselle, interrompit Adriana avec dignité, je suis madame Erichsen!

— Eh bien... madame... je ne vous demande que dix minutes d'entretien, en présence de cet homme même, si vous le désirez...

— Dix minutes... soit! reprit la jeune femme, par un reste de concession envers un homme qu'elle ne pouvait se refuser d'entendre sans manquer à sa mère, dont il était peut-être l'envoyé...

Le marquis avança pour Adriana un des deux siéges qui, avec un misérable canapé de coutil et la petite table à ouvrage nocturne d'Adriana, formaient tout le mobilier de cette triste chambre. Il s'assit en face, mais pourtant assez loin d'elle : Timoteo était sorti sur un signe de sa maîtresse, qui ne voulait pas faire au Dalmate le plaisir de lui faire supposer qu'elle le craignît.

— Madame, dit le marquis, lorsqu'il vit que la jeune femme attendait qu'il s'expliquât, je ne viens pas avec une mission de madame la comtesse Bastiglia, votre mère, mais j'ai tout lieu d'être persuadé que si vous daignez agréer les conseils que je vais avoir l'honneur de vous offrir, vous reprendrez bientôt une position qu'elle est désolée de vous avoir vu abdiquer...

— J'ai promis de vous écouter dix minutes, monsieur...

— Aussi vais-je abréger, madam... madame!

Le Dalmate fit une pause, durant laquelle, profitant de ce qu'Adriana avait les yeux baissés à terre, dans une sorte d'attitude résignée, il se mit à l'examiner avec des yeux s'enflammant peu à peu de la simple observation jusqu'à une admiration effrénée. C'est qu'Adriana, amaigrie par les veilles et ses doubles souffrances de mère et d'épouse, avait reçu l'auréole d'une nouvelle beauté. Ce n'était plus cette riche nature aux lignes voluptueusement dessinées, dont les contours secrets entraînaient l'imagination dans des idéalités irritantes... Adriana avait perdu cette fraîcheur de son premier épanouissement; le rose ardent de ses lèvres, sur lesquelles éclatait

l'émail de ses dents, avait pâli, et le ton purpurin qui, se fondant autrefois sur ses joues, ajoutait encore au scintillement inconcevable de son regard, avait disparu sous les teintes plombées de la fatigue, à laquelle ses yeux empruntaient le voile d'une langueur singulière. On devinait, sous la stricte étoffe noire qui emprisonnait son buste jusqu'au col, que les merveilleuses épaules des bals de Venise avaient maigri, et l'ensemble de ce corps avait acquis en lascivité, sans rien perdre en élégance. Telle qu'elle s'offrait alors, Adriana était une de ces femmes dont la beauté porte une empreinte de fatigue voluptueuse qui irrite cent fois plus l'imagination de certains hommes, que ne le ferait le plus florescent éclat de la fraîcheur et de la santé. Le marquis rafla, pour ainsi dire, toutes les observations que nous venons de faire, d'un seul coup d'œil jeté du haut en bas de la jeune femme. Puis, il s'exprima ainsi :

— Vous devez suffisamment connaître madame la comtesse votre mère, pour être persuadée que les choses restant ce qu'elles sont, vous n'avez rien à espérer ni de son pardon, ni...

— Monsieur, interrompit la jeune femme, la vie que je mène aujourd'hui prouve que je n'attends rien de personne... pas même la remise d'une faute que je n'hésiterais pas à commettre encore, dussé-je en connaître d'avance toutes les conséquences... Ceci vous explique suffisamment ma situation d'esprit... Je vous prie donc de vouloir bien m'épargner tout ce qui pourrait être pénible à entendre, aussi bien qu'inutile à dire !

— Pourtant, madame, j'avais cru trouver, avec M. le comte votre beau-père, un moyen de vous rendre à votre passé, aux espérances fondées sur vous, à la vie enfin dont votre rang et votre naissance vous rendent digne.. Je n'ai ni le temps ni le vouloir de faire des insinuations ni des périphrases; avec une femme telle que vous, d'ailleurs, c'est inutile...

— Veuillez donc en finir, monsieur... mon mari est là... il pourrait s'apercevoir...

— Eh bien, au fait, madame : Le comte et moi nous avons appris, dans une excursion faite à Venise (car la comtesse s'est obstinée à passer l'hiver à Camporeale), nous avons appris, dis-je, non-seulement le lieu de votre retraite, mais une partie des malheurs qui vous ont frappée... Ces nouvelles, apportées de Florence par un voyageur, m'ont sur-le-champ décidé, d'après l'avis de votre beau-père, à tenter une démarche auprès de vous... Je suis donc arrivé ici, j'ai de suite interrogé le médecin du village, lequel, paraît-il, a pénétré ici dans une crise bien pénible... j'en ai appris la confirmation de ce qu'on nous avait assuré à Venise... celui que vous avez épousé a perdu la raison...

— Enfin, monsieur !... s'écria Adriana, émue, oppressée à entendre ainsi retentir à son oreille ce résumé de ses douleurs.

— Eh bien, madame, s'il est vrai, comme on le dit, que l'état de... celui qui est près de vous est sans espoir... reprit le marquis avec chaleur, et jetant sur la jeune femme d'ardents regards, s'il est vrai que tout le bonheur que vous aviez pu vous promettre de cette union est désormais compromis, brisé, perdu... ne pouvez-vous profiter d'un événement cruel, sans doute... mais comme providentiel, et qui peut vous rendre à la liberté ?...

Adriana, dont la pâleur et l'émotion s'étaient accrues en écoutant la tournure que prenait le discours de Durazzo, sembla vouloir se lever... mais une force inconnue la retint sur sa chaise. Ses lèvres tremblaient, son sein se soulevait convulsivement...

— Ne pouvez-vous pas, reprit le marquis fort animé, rentrer en grâce auprès de votre mère, en vous séparant d'un malheureux pour lequel le long sacrifice de votre jeunesse, de votre vie même, ne pourra plus rien !... Ce mariage est

des plus attaquables dans ses formes... Sur votre demande, il serait extrêmement facile d'en faire prononcer la nullité... On prendrait à l'égard de cet homme les mesures que commande l'humanité... mais vous, vous, Adriana, vous seriez sauvée! continua avec chaleur le Dalmate, votre mère vous rendrait toute l'affection qu'elle vous doit, et il vous serait encore possible d'atteindre à cette haute position que l'empereur avait consenti à vous faire... car... il est un homme... qui nourrissait pour vous la passion la plus vive, et pourtant la plus respectueuse... cet homme oubliera l'injure de vos refus, de vos dédains passés... il consentira à arracher du livre de votre existence et de la sienne propre ces pages cruelles où vous avez écrit impitoyablement la condamnation de ses légitimes et plus chères espérances... car il vous aimait... il vous aime encore cet homme... A votre vue, un nouveau délire s'est emparé de ce cœur que vous avez si cruellement déchiré... eh bien, il oubliera tout : abandon, honte, scandale, jusqu'à vos caresses à son rival... tout enfin, pour vous rendre un amour généreux, ardemment réchauffé dans son sein à votre vue... Adriana! le voulez-vous, dites? Comtesse Morosini, l'empereur et votre mère pardonneront... et moi... moi, s'écria le marquis, en essayant, à demi agenouillé, de saisir une des mains de la jeune femme muette d'indignation, moi, je vous adore toujours, et c'est à mon dévouement que vous devrez votre grâce, votre réhabilitation sociale!

Au dernier geste du marquis Durazzo, Adriana bondit de son siége comme si un serpent l'eût piquée. Elle lança sur l'homme presque tombé à ses pieds, un regard terrible, un de ces regards qui, comme un projectile décoché de l'ardente prunelle, arrive et blesse! C'est ainsi que, recevant les coups du balancier dans la poitrine, le templier de l'histoire dut regarder Philippe le Bel, son royal bourreau, qui, ne pouvant supporter ce rayon visuel, quitta la place foudroyé...

— Sortez! dit enfin la patricienne, lorsque ses lèvres tremblantes purent articuler un mot, auquel se joignit l'expression de son geste, d'une énergique et irrésistible noblesse.

— Madame... balbutia le Dalmate... vous réfléchirez... Prenez garde! la haine est quelquefois l'amour, la passion aigrie dans le cœur!...

Timoteo, qui, sans doute attentif à ce qui se passait dans cette chambre, avait entendu l'explosion du courroux de sa maîtresse, parut par la porte du jardin.

— Reconduisez monsieur! dit la jeune femme au gondolier, en disparaissant par la porte qui conduisait dans la pièce où était resté Olbert, lequel, absorbé dans son bizarre travail, n'avait par bonheur rien entendu.

Le marquis sortit furieux. Arrivé à la porte du jardin :

— Cent souverains d'or pour toi, dit-il au vieux gondolier, si tu consens à m'aider dans mes projets... J'agis au nom de la comtesse Bastiglia... c'est pour le bonheur de sa fille!

— Sans doute que le bonheur de ma maîtresse est de faire ce qu'elle fait... donc je ne veux obéir qu'à ce qu'elle commande...

— Deux cents, trois cents louis pour toi... le poste de concierge général à Camporeale...

— Monsieur le marquis m'offrirait la place du Scorpion dans le zodiaque, que je ne pourrais accepter!

— Va-t'en au diable, alors!... fit le marquis outré, en franchissant la porte.

— Monsieur le marquis connaît le chemin! dit le bonhomme, par forme de conclusion, en refermant la barrière.

XXV

LA DERNIÈRE MOROSINI.

Je m'absous du forfait et non pas du supplice.
PONSARD. *Lucrèce.*

Le lendemain de cette scène inattendue, le propriétaire de la maisonnette, qui avait rencontré Timoteo à Fiesole, se présenta, introduit de droit par le domestique et suivi d'une espèce d'individu moitié artisan, moitié monsieur. La jeune femme s'était, dans le commencement de la mauvaise saison, souvent plainte du déplorable état des portes et fenêtres, qui laissaient tout passage aux intempéries du dehors, et le propriétaire venait sous prétexte de réparations. Le personnage qui l'accompagnait visita attentivement les deux pièces qui formaient cet étroit rez-de-chaussée; il examina portes et serrures, fenêtres et verrous... et, après avoir pris quelques notes, il sortit, déclarant que dès le lendemain on viendrait se mettre à l'ouvrage. Adriana ne fit pas grande attention à cet incident, qui devait pourtant amener de si fatales conséquences... et, très-préoccupée de la réponse que le médecin florentin devait lui donner le lendemain, elle laissa partir le propriétaire sans lui adresser la parole autrement que pour les plus strictes banalités de circonstance.

Le lendemain, Timoteo observa qu'il ne venait aucun ouvrier. Le jour suivant on ne put savoir s'il s'en présenta, car la jeune femme, accompagnée de son fidèle serviteur, passa plusieurs heures à la ville.

Le médecin avait provoqué la consultation promise. Il ré-

sultait de l'explication donnée par Adriana sur le genre d'affection cérébrale que subissait son mari, sur les causes présumées de cette aliénation et les symptômes divers qu'elle offrait sous les rapports physiques et moraux, qu'il y avait, en effet, de fortes chances pour qu'une très-vive émotion, une secousse profonde allant remuer en lui la réflexion en quelque sorte figée dans son cerveau, eût pour conséquence de lui rendre instantanément la jouissance de facultés frappées de suspension plutôt que de paralysie, ainsi qu'on a vu des muets recouvrer la parole perdue au milieu d'un incendie qui menaçait quelque personne qui leur était chère...

Adriana avait mentionné, dans ses longues explications au praticien, deux cas où son mari avait semblé laisser luire des éclairs de raison; la première fois, c'était lorsqu'il avait deviné que le congrès venait de repousser son œuvre; la seconde fois, c'était au sortir d'une crise de marasme, évidemment causée par la perte de leur enfant... Dans les deux cas, ce furent, en effet, des émotions fort vives qui entraînèrent ce résultat. Les inductions de Borili, qui avait pu à loisir étudier l'organisation d'Otbert durant les derniers temps du séjour à Parme, se trouvaient donc presque confirmées par ces deux incidents.

— Ainsi, monsieur, si mon mari, que je crois passionnément épris de moi, car il y a beaucoup de son amour dans la cause première de sa folie, me voyait, par exemple, exposée sous ses yeux à quelque grand danger... vous pensez que la secousse qu'il en ressentirait pourrait entraîner une crise salutaire?...

— J'en ai presque la conviction, madame, répondit l'homme de la science; dans la position spéciale et dans les dispositions particulières où son organisation place le malade, cela se déduit presque physiologiquement, et nous avons de plus les cas que vous citez, où il y a eu véritable effort de la raison

pour se faire jour à travers le chaos de l'intelligence... Si les sentiments étaient atrophiés chez votre mari, il n'y aurait rien à espérer de ce côté-là... Mais vous dites qu'il n'a pas cessé de vous prouver son attachement, et c'est par là, c'est-à-dire par les sentiments, qu'on aurait chance de réussir à causer dans ses idées un ébranlement qui le ramènerait entièrement au monde... ou plutôt à vous, madame !...

Adriana retourna à Fiesole dans une disposition d'esprit singulièrement exaltée. En rentrant au logis, elle embrassa l'insensé et lui dit :

— Sais-tu bien, Otbert, qu'en revenant de Florence, j'ai failli être terrassée par un bœuf furieux?... Bien peu s'en est fallu, cher toi, que tu ne revisses plus ta petite femme !

Elle observa attentivement les traits de son mari en lui faisant ce mensonge. Otbert se dressa violemment sur son siége:

— Adriana ! que dis-tu là ? s'écria-t-il en la pressant convulsivement dans ses bras.

— Non ! non !... calme-toi, mon bien-aimé... ne vois-tu pas que je plaisante ?

— Eh bien ! ne plaisante jamais comme cela ! répliqua l'insensé, dont les yeux brillaient singulièrement; avec des terreurs pareilles, *tu me rendrais fou !*... Viens voir plutôt par quel moyen je compte faire de la musique et de la parole un seul et harmonieux langage... Vois ! quelle fusion ingénieuse ! dit-il en montrant à la jeune femme les feuillets couverts de ses griffonnages bizarres... J'espère que cette fois-ci on ne dira plus de mon œuvre : *Non ha senso !* C'est éclatant comme le soleil, en face duquel on a beau fermer les yeux pour le nier, car les rayons vous percent les paupières...

— Ils disent vrai ! pensa Adriana en regagnant, près du foyer où petillait un fagot mis en réserve depuis la veille, sa petite table de broderie. Que faire? que faire? se répéta-t-elle souvent durant le reste de la journée.

Depuis plusieurs jours le froid avait été si vif, qu'Otbert n'était point sorti. Le lendemain de l'excursion d'Adriana à Florence, l'air était un peu tempéré par un pur soleil, dont les rayons faisaient éclater la neige des collines; l'insensé parla d'aller à la chapelle des Franciscains essayer son travail des jours passés sur le petit orgue. Timoteo, qui allait partir pour son travail quotidien, resta afin d'accompagner son maître, comme de coutume. Lorsque Adriana eut bien chaudement vêtu son mari, elle le laissa partir, réitérant au vieux gondolier sa recommandation ordinaire de ne pas quitter Otbert d'un seul instant, et d'être de retour au logis le plus tôt possible.

Les époux s'embrassèrent; Adriana resta seule.

Elle acheva de mettre en ordre le petit ménage, et s'installa dans la première pièce, auprès de la croisée sans rideaux où filtrait obliquement un mince rayon de soleil. Elle voulut travailler, mais ne put y réussir. Elle ressentait des tressaillements nerveux et de ces impatiences irrésistibles que cause souvent la trop vive circulation du sang : il lui était impossible de rester un quart d'heure assise... Elle brodait quelques points, puis jetait là l'aiguille... et après avoir fait deux ou trois tours dans la chambre, elle essayait de nouveau de s'appliquer au travail, pour s'en déranger encore. Ses idées n'étaient pas plus tranquilles que ses sens, et lorsqu'elle réussissait à rester un moment en place, elle se trompait de point, comptait mal ses fils, faisait et défaisait son ouvrage! Elle pensait à l'entrevue de la veille avec l'homme de la science, qui lui avait donné un espoir qu'elle ne savait encore sur quoi appuyer, pour en tirer quelque grande épreuve, et c'était précisément là sa préoccupation. Le peu de mots qu'elle avait dits à Otbert, relativement à ce danger imaginaire couru sur le chemin, lui avaient suffisamment prouvé l'effet profond que causait sur l'imagination du malade la pensée même de

la voir victime de quelque accident... — *Tu me rendrais fou!* — avait dit Otbert... Le malheureux, dans son état, croyait-il que la raison, c'est la folie? On sonna à la barrière du jardin. Bien qu'Adriana eût pour règle invariable de ne jamais ouvrir en l'absence de Timoteo, elle pensa que ce pouvait être l'ouvrier promis par le propriétaire et elle alla, sans se montrer, regarder sur le chemin, par une petite fenêtre du premier étage. La jeune femme reconnut le boulanger de Fiesole, auquel il était dû quelque argent. Adriana était sans un sou à la maison: le peu qu'elle avait obtenu de ses dernières broderies avait été en grande partie absorbé par l'achat de quelques objets qui lui avaient semblé nécessaires pour les sorties que son mari faisait par ces grands froids. Dans l'impossibilité de payer le créancier, elle se dispensa d'ouvrir. Redescendue dans la chambre basse, elle recommença pour la dixième fois peut-être un examen tendant à s'assurer s'il ne lui restait pas quelque chose à vendre. Elle s'était obstinée à ne toucher à rien de ce qui appartenait personnellement à Otbert, de sorte que l'inventaire et le sacrifice portaient toujours sur elle. En fait de hardes, on l'a dit, elle ne possédait plus rien, ayant disposé déjà du peu qu'elle avait pu acheter à Parme, en quittant ses vêtements d'homme. La robe qu'elle avait sur elle, son grand châle déteint, un misérable petit chapeau noir et un peu de linge, c'était tout! elle portait des souliers de paysanne. Adriana ouvrit le coffret de laque, et en étala sur la petite table à ouvrage le contenu déjà souvent inventorié. Mais elle reconnut encore une fois qu'il n'y avait là rien dont on pût, dans cette détresse extrême, tirer une somme, même la plus légère. Ces futilités d'art qui peuvent représenter un grand prix lorsqu'elles sortent de chez le marchand, n'en ont plus aucun, lorsqu'elles essayent d'y rentrer. Et puis, il y a de ces objets sacrés par le souvenir, à côté desquels on doit mourir de faim...

Au moment où Adriana remettait une à une dans la cassette toutes ces précieuses reliques de famille, la porte qui donnait dans le jardin s'ouvrit brusquement... et le marquis Durazzo parut!...

Adriana resta pétrifiée d'étonnement.

— Vous êtes seule, je le sais... ainsi asseyez-vous, et causons une dernière fois! dit avec le plus grand sang-froid le Dalmate, en essayant de conduire Adriana vers le canapé placé au fond de la chambre.

— Comment avez-vous osé... dit enfin la jeune femme, à laquelle la stupeur avait d'abord et pour un moment enlevé l'usage de la parole.

— Madame... ne récriminez pas... nous n'en avons pas le temps. Je pars demain pour Venise, il fallait absolument que je vous revisse... Je dois porter à votre mère une solution définitive. Nous avions tous espéré que, profitant du moyen qui vous était offert de reconquérir...

— Monsieur... toute nouvelle tentative de votre part, ou de celle des personnes qui vous envoient, serait inutile, interrompit la jeune femme en se tenant debout à distance du marquis. — J'ai quitté ma mère pour suivre un homme que j'aimais, et comme je l'aime aujourd'hui plus encore qu'autrefois, je ne l'abandonnerai certainement pas pour vous! Dites à ma mère que je n'ai jamais cessé de la respecter, mais que je sais aussi subir les conséquences de la position que je me suis faite. J'espère en Dieu, qui finira par me pardonner mes fautes, et qui récompensera tant d'amour. Je ne demande rien à personne, et moins à ma mère qu'à tout autre encore, bien qu'elle ait ma fortune, et cela, précisément parce que je l'ai offensée... Vous voyez, monsieur le marquis, que nous serions loin de nous entendre... Ainsi, veuillez sur-le-champ vous retirer, car votre présence ici, qui est déjà une violation de domicile, serait une offense grave que votre mis-

sion n'excuserait pas, si cette présence se prolongeait après ma prière d'y mettre fin...

— Non !... quelques instants encore ! reprit le marquis en faisant un pas vers la jeune patricienne. — Je ne puis croire que vous vous obstiniez d'une façon si fatale dans votre aveuglement ; Adriana ! celui qui vous aime avec passion vous supplie encore...

— Je suis madame Erichsen, et je vous ordonne de sortir !

Surprise ainsi le matin chez elle, Adriana était à peine agrafée et coiffée... elle fit, pour montrer la porte au Dalmate, un geste brusque qui détacha une partie de sa chevelure, laquelle tomba sur ses épaules mal abritées. L'indignation animait son teint des plus vives couleurs, et ses yeux, fatigués par les veilles, brillaient en ce moment d'un éclat singulier. On eût dit la superbe Diane amoureuse d'Endymion, et furieuse de se voir surprise par Actéon. Mais la pauvre Adriana n'avait pas les dons magiques de la fille de Latone, et plus elle s'était animée et plus elle avait paru irrésistiblement belle à celui qui brûlait pour elle d'une longue passion, d'autant plus violente, comme certains acides dangereux, qu'elle était comprimée. Les regards étincelants que la jeune femme indignée jetait sur lui enflammèrent le sang oriental du Dalmate ; emporté par sa passion, et loin d'obéir à l'ordre qu'accompagnait le geste expressif de la belle Vénitienne, il saisit ce bras tremblant et s'en servit pour retenir celle qui, dans sa colère, eût trouvé des forces suffisantes pour lui échapper. Adriana, électrisée par ce contact détesté, fit un effort violent pour s'arracher à la pression, et s'enfuir... ses lèvres convulsives n'avaient déjà plus de mots. Depuis longtemps dolente, affaiblie, elle ne put que jeter autour d'elle des regards éperdus... son premier effort l'avait presque épuisée. Déjà le marquis la tenait enlacée entre ses bras... elle sentit bientôt des lèvres abhorrées passer dans ses che-

veux... arriver jusqu'à son visage, et des mains plus hardies encore... Au milieu d'une lutte désespérée, elle s'évanouit...

. . . .

Lorsqu'elle reprit ses sens, elle était seule. Elle s'interrogea... et poussa un cri auquel elle crut entendre un écho. Des pas craquaient sur la neige du jardin : elle bondit du canapé vers la porte, sans prendre souci de sa toilette, qui était dans un étrange désordre :

— Otbert ! cria-t-elle.

C'était en effet son mari, qui rentrait accompagné du vieux Timoteo.

— Viens ! viens, Otbert ! dit-elle avec une sorte d'égarement auquel l'insensé lui-même fut sensible.

— Qu'as-tu ? répondit-il, subissant malgré lui l'effroi que répandait le regard de la jeune femme.

— Viens... reprit-elle, après avoir saisi sur la table quelque chose qu'elle cacha derrière elle. Je t'adore, Otbert... et toi, tu m'aimes, n'est-ce pas ? balbutia-t-elle en attirant son mari vers le meuble où elle s'était trouvée en désordre au sortir de son fatal évanouissement. — Embrasse-moi... là... sur les lèvres, mon âme chérie !... Mais, non ! non ! tu te souillerais ! non... reste là... là, devant moi... Ah ! Otbert ! mon Otbert, comme je t'aime ! comme... je t'aimais !

Et, par un mouvement brusque et impossible à prévenir, elle entr'ouvrit sa robe mal croisée sur sa poitrine, et se plongea résolûment dans le sein le poignard de cristal, qui s'y brisa et épancha dans l'affreuse blessure tout le poison qu'y avait fait couler deux siècles auparavant un Morosini...

Le sang jaillit sur Otbert, qui, à cette vue épouvantable, jeta un cri dont rien ne saurait donner l'idée...

— ... Otbert !... mon... adoré ! murmura la pauvre Adriana tombée à la renverse sur le canapé déjà baigné de son noble et généreux sang... tu vas... guérir... reçois la raison de... ce

sacrifice de... mon amour... mais... venge-toi du misérable... qui... ici même où je meurs... m'a déshonorée!

Timoteo, éperdu, soulevait la mourante et essayait d'étancher le sang qui sortait à bouillons de la blessure, à l'aide des longs cheveux de cette sublime victime du plus ardent amour. Otbert était resté comme pétrifié en face de cet affreux spectacle. Il pressa bientôt, à plusieurs reprises, sa tête entre ses mains; un long vertige passa sur ses yeux...

— Est-ce un rêve?... Horreur!... O grand Dieu! réveillez-moi!

— Cher toi!... Adieu... prends mon âme... dans ce dernier baiser... mes lèvres... sont purifiées à présent!... Je t'aime... et... je meurs... ad...ieu!

Et Morosine rendit le dernier soupir dans les bras éperdus de celui qu'elle avait tant aimé...

CONCLUSION

Je suis — dit-il — le sépulcre de
mon âme éteinte.

Quelques jours après ce fatal événement, et malgré l'extrême sévérité des lois toscanes contre le duel, deux hommes se trouvaient face à face dans la sombre allée du parc d'une villa voisine de Florence. Chacun d'eux appuyait le canon d'un pistolet sur la poitrine nue de son adversaire.

— Feu! cria Timoteo, d'une voix altérée par l'effroi...

Un des deux combattants tomba: c'était le marquis Durazzo.

. . . .

Il y a quelques mois, un voyageur français, séduit par les belles perspectives que développe le val d'Arno, du haut des collines qui entourent Florence, s'établit pour quelques semaines à Fiesole. Il vécut là solitaire et rêveur, fatigué d'un hiver mondain passé à Venise. Ce voyageur était un homme de lettres qui préparait un nouveau roman.

Le soir, il avait coutume de monter jusqu'à la petite terrasse du couvent des Franciscains, pour jouir du splendide spectacle de la nuit tombante sur les derniers souvenirs

laissés au ciel par un radieux soleil de printemps. Plusieurs fois il avait remarqué un jeune moine, lequel, attiré en ce lieu par le même attrait sans doute, semblait éviter soigneusement d'être abordé. Au reste, malgré tout ce qu'une remarquable distinction et l'empreinte touchante d'une profonde mélancolie pouvaient faire naître de sympathie à la vue de ce jeune moine, il eût été difficile à l'étranger de surmonter l'évidente indiscrétion qu'il y aurait eu à l'aborder, tant semblait recueillie et extatique sa méditation, à certaine heure du crépuscule.

Ce moine, c'était Otbert, qui chaque soir venait pleurer là pendant l'*heure bleue*.

Dans la petite église de San Alessandro, qui fut, dit-on, fondée au sixième siècle, et qui fait aujourd'hui partie des dépendances du couvent des Franciscains, est une dalle sur laquelle s'agenouille souvent le moine ; on lit, gravé en lettres noires sur la simple pierre :

OTBERTINE ERICHSEN-MOROSINI.

Quant au corps de la pauvre mère, il repose aujourd'hui dans le temple de *San Stefano*, à Venise, au caveau de la famille, là même où Otbert, le jour où l'on y descendit le cercueil du comte Alvise, lut pour la première fois, et avec une si vive émotion, le nom d'*Adriana* sur le sépulcre vide qui attendait...

La comtesse Bastiglia a fait à sa fille de magnifiques funérailles, digne et fastueux pendant de celles du dernier Moro-

sini. Depuis, la vieille patricienne semble s'être retirée pour toujours dans sa terre de Camporeale.

La maisonnette de la montagne de Fiesole, où se sont accomplies les scènes les plus poignantes de ce drame d'amour, est aujourd'hui habitée par le vieux Bruschall, qui a pour serviteur le digne Timoteo.

Fiesole, juin-juillet 1843.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LE NOTAIRE

DE CHANTILLY

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

LE NOTAIRE

DE

CHANTILLY

PAR

LÉON GOZLAN

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1856



I

— Assez, Caroline, voici la nuit; vous n'y voyez plus : remettons à demain nos réflexions sur cette lecture qui a paru si vivement vous toucher. Essuyez vos yeux, mon enfant, et ne rougissez pas d'une sensibilité bien naturelle à dix-huit ans. Ce livre me plaît; sans me flatter d'en sentir comme vous tout le charme, je reconnais qu'il est écrit avec une rare simplicité. Les personnages y portent l'empreinte de ce roi qui l'imposait à tout ce qui l'approchait. Majestueuse et réservée, la passion s'y exprime en termes choisis. *Mademoiselle de Clermont* est un beau livre; mais ne l'oubliez plus sous cet acacia, comme hier au soir. Il est encore taché par la rosée de la nuit dernière. Vous êtes distraite, Caroline, depuis quelque temps. Voilà des branches qu'on n'a pas émondées : elles embarrassent l'allée des tilleuls; l'allée des tilleuls manque de sable, le bassin d'eau, l'eau n'a plus de poisson. Mais vous ne m'écoutez pas : — ce livre vous a tout émue; nous le relirons encore une fois cette année, Caroline.

— Je vous remercie, monsieur, de votre bienveillance. Je suis heureuse plus que je ne saurais dire de ce que vous partagiez quelquefois mes goûts; mais je n'ai pu retenir mes larmes en songeant que la catastrophe de ce livre a eu lieu à quelque distance de nous. Hier encore nous avons foulé l'allée où monsieur de Melun fut mutilé par un cerf. Nous apercevons les restes de ce château que Louis XIV honora de sa présence une fois dans sa vie; et si la révolution, comme vous me l'avez appris, n'en avait abattu les hauteurs, le soleil éclairerait à cette

heure les croisées de l'appartement où mademoiselle de Clermont fut forcée de figurer, la mort sur le visage, au quadrille du roi, tandis que son mari expirait dans d'horribles douleurs. Quelle grande époque, n'est-ce pas, monsieur? Que de monuments n'a-t-elle pas laissés?

— La vertu et la liberté, mon enfant, en fondent seules de durables sur la terre. Voyez deux exemples qui se touchent: les Condés ont bâti un palais digne d'abriter des rois, et un hôpital bien modeste où sont reçus les sexagénaires du canton. Les révolutions et la mort ont détruit le palais et ses maîtres: l'hôpital est encore debout; écoutez : sa cloche sonne la prière du soir.

Caroline se tut : elle craignait d'avoir blessé les susceptibilités peu aristocratiques du vieillard.

Quittant le banc d'osier sur lequel elle était assise auprès de M. Clavier, elle se leva pour passer dans la serre. M. Clavier, rêveur un instant, puis cherchant tout à coup où sa jeune amie pouvait être, l'y suivit à pas lents.

Caroline donna un dernier coup d'œil aux camélias, et s'assura par le thermomètre que la chaleur intérieure de la serre s'élevait à quinze degrés; elle arrosa ensuite quelques amaryllis trop chauffées par le tan. M. Clavier ne tarda pas à lui faire remarquer le danger de rester plus longtemps exposée à la vapeur chaude et chargée de l'atmosphère; elle s'était plusieurs fois trouvée indisposée au milieu de la concentration de ces odeurs émanées d'arbustes vivaces de la Chine et du Japon, volatilisées par une température artificielle et la lente réverbération des rayons solaires.

Il est vrai que cette serre était à peu près la seule distraction de Caroline, et l'occupation favorite de M. Clavier, qui y consacrait les soins ingénieux d'un amateur passionné des belles plantes. Elle prenait une partie de la façade de la maison, et elle se prolongeait ensuite le long du mur latéral de clôture, opposant sa cloison de verre taillée à carreaux au souffle inégal de l'air. Des brassées de plantes grimpantes couraient à l'extérieur le long de ses carreaux, comme pour regarder leurs sœurs plus favorisées à travers l'obstacle transparent qui les séparait. Lorsqu'une journée sereine luisait, mille insectes ailés s'abattaient en bourdonnant autour du pavillon végétal, vaste cloche sous laquelle les quatre parties du monde étaient représentées par des enlacements, des jets, des grappes, des couleurs, des par-

fums. Mais son plus bel ornement était celle qui, chaque matin et chaque nuit, visitait cette famille étrangère, ranimant par un peu d'eau la vie des unes, et dorant par un rayon de chaleur le calice des autres. L'Ève de ce paradis diaphane était Caroline de Meilhan.

Caroline et M. Clavier sortirent de la serre. M. Clavier s'empara de l'arrosoir, redressa de ses doigts tremblants, sur son passage, les tiges des plantes abattues sous la rosée; et, par une allée bien sablée du jardin, il se rendit au corps de logis, appuyé sur Caroline, qu'il regardait de temps en temps avec des yeux pleins de sollicitude.

En ce moment, Chantilly, sa vaste pelouse, sa ceinture de chênes et de tilleuls, sa ligne de maisons blanches rangées l'une à côté de l'autre comme pour laisser passer avec respect le grand prince qui a planté ces tilleuls, ces chênes, et bâti ces maisons blanches; la forêt, le bourg, le château, tout était coupé par deux zones, l'une de lumière, l'autre d'obscurité. Le bois de Sylvie, et le château que ce bois couronne, étaient dans l'ombre. Quelle magnificence qu'un coucher de soleil en face d'un château, et d'un château assez antique et assez moderne à la fois pour faire dire à l'observateur sans poésie : Que c'est riche! et au voyageur respectueux envers les choses passées : Que c'est beau!

Derrière le glacis tendre et violet produit par la dégradation des tons lumineux, les parterres du château se montraient avec la même netteté de dessin que le Nôtre dut obtenir en les traçant sur le vélin avec la règle d'ivoire et l'encre de Chine. Le pastel de Watteau n'aurait pas disposé avec plus de coquetterie ces vases de marbre-Médicis, frappés, en guise d'anse, de têtes de béliers en plomb, ces petites statues allégoriques, ces bouquets de dahlias des parterres. Les parterres de Chantilly sont célèbres jusqu'en Angleterre, d'où l'on vient pour les admirer. Au loin, à droite et à gauche de ces parterres, resplendissent mollement aux yeux des plaines de gazon qui, d'ondulation en ondulation, vont se confondre et couler avec des pièces d'eau, où voguent à l'abandon des cygnes, des feuilles tombées et des batelets dorés, escadre montée jadis par des dames de la cour.

Ces eaux paresseuses ici, bruyantes là-bas; ces parterres, ces plaines, ces gazons, ces fleurs vives, ces choses coloriées comme un livre d'enfant, et ces bois sombres à la cime desquels crient les milans; ce château qui a treize tours féodales décapitées, et

dont les tronçons étreignent un logement de bourgeois qui a douze croisées, un balcon tremblant, des rideaux orange, des fenêtres vitrées; ces écuries où des empereurs ont soupé, et qui seraient une des sept merveilles si elles avaient été bâties à Athènes au lieu de s'élever en Picardie; et ces pavillons chinois en briques rouges, ces chapelles gothiques en carton-pierre, ces laiteries en vertugadin, empruntées aux décors des opéras de Marmontel et de Grétry, ces statues mythologiques qui ressemblent à la Dubarry et à la Duthé, qui ont du fard; ces carpes centenaires qui sautent de temps en temps hors des lacs, et ces petits oiseaux auxquels elles font peur; cette grande forêt émondée comme un seul arbre, et ces roches venues de Fontainebleau par Paris à dos de mulets; ces cours d'honneur où becquètent aujourd'hui des poules; ces grandes, ces petites, ces majestueuses, ces ridicules choses, n'indiquent-elles pas qu'il y eut successivement un grand Condé qui s'est promené dans ce château avec Pascal, Bossuet, Molière, Fénelon, Luxembourg, Lesage; un autre Condé qui tint table ouverte pour Voltaire, Marmontel, la Pompadour; un autre Condé qui s'absenta vingt ans de son palais, et enfin un dernier Condé, simple bourgeois, grand amateur de la chasse et des vaudevilles de M. Scribe?

Le soleil avait disparu.

A l'horizon, le clocher de Senlis se montrait dans la brume.

M. Clavier et Caroline rentrèrent dans le salon de plain-pied, dont ils prenaient ordinairement possession l'été, et qu'ils abandonnaient l'hiver à cause de la fraîcheur des murs.

Le couvert était mis.

Caroline vérifia si rien ne manquait au service, alla faire un tour à la cuisine, et, quand sa revue de bonne ménagère fut faite, elle interrompit le vieillard dans la lecture de son *Parfait Jardinier*, pour l'engager à dîner. M. Clavier poussa son fauteuil vers la table : Caroline ne prit place qu'après une invitation.

— Je vous recommande bien, mon enfant, lui dit M. Clavier, quand vous irez à minuit allumer le poêle de la serre, de refermer soigneusement les portes du cabinet de communication, ce que vous avez négligé de faire l'autre jour; aussi, les deux températures s'étant confondues, les plantes du Japon ont eu les feuilles roussies par l'élévation inaccoutumée de l'atmosphère, et celles du Cap-Vert ont souffert du froid. A propos, vous ne m'avez point remercié, oublieuse, du tapis bien doux, bien

épais, que j'ai étendu dans la galerie vitrée, de la dernière marche de notre escalier à la porte des serres.

Caroline prit la main de M. Clavier et lui sourit.

— Je dois vous gronder encore de l'inconcevable lenteur que vous mettez à chauffer les poêles. Hier vous êtes descendue à minuit — oh! je vous ai bien entendue, — et vous n'êtes plus remontée qu'à deux heures. Vous aimez beaucoup à lire dans la serre, la nuit, je le sais, Caroline; mais, prenez-y garde, les fleurs et nous ne pouvons guère vivre ensemble : notre haleine les flétrit; leur parfum nous asphyxie : il faut que nous les tuions ou qu'elles nous tuent.

D'après ces quelques paroles, bonnes sans doute, mais tempérées par beaucoup de réserve, il eût été difficile de dire le rang que Caroline occupait dans la maison. Elle ne se livrait point à de grossiers travaux domestiques; ses mains blanches le disaient assez : pourtant Caroline était habituellement éveillée, comme la bonne, à cinq heures l'été, à six heures l'hiver. On voit même qu'elle se levait à minuit pour renouveler la chaleur artificielle des serres : charge délicate, du reste, et qu'on ne doit pas confier à l'insouciance des domestiques, sous peine, le matin, en allant visiter ses baches, de trouver ses palmiers et ses ananas rôtis. Caroline repassait en partie son linge, et taillait elle-même ses robes. Auprès de M. Clavier elle accomplissait d'autres devoirs que l'usage lui avait rendus indifférents, mais qui eussent effrayé par leurs détails minutieux un moins bon caractère que le sien. Cette soumission que l'on conçoit très-bien chez le domestique qu'on paye ou dans l'enfant qui vous aime, étonnait chez Caroline, qui n'était ni la domestique ni l'enfant de M. Clavier.

Il résultait, pour elle, de cette nuance qui n'était pas l'autorité, qui n'était pas la servitude, une position singulière dont les voisins — et à Chantilly on a pour voisins tout le monde — n'avaient jamais deviné le sens en pénétrant curieusement dans l'intérieur de M. Clavier. L'inégalité d'âge entre lui et sa jeune protégée faisait taire la calomnie, mais elle ne suffisait pas pour retenir l'indiscrétion. Les rares amis que M. Clavier recevait dans l'intimité, son notaire, son médecin, quelques agriculteurs, avaient difficilement l'occasion de parler à Caroline, qui descendait peu lorsque des étrangers étaient au salon; mais ceux-ci, pour ne l'avoir aperçue que quelquefois à la dérobée, n'en avaient pas moins été frappés de sa modestie et de sa grâce.

Elle eût été, du reste, fort embarrassée au milieu d'une société nombreuse : un respect continuel pour l'homme qui n'osait adoucir, par des caresses de père, la vénération qu'il inspirait, ni déshonorer la main où s'appuyait sa caducité en la remplissant d'or, avait imprimé à la jeune fille une défiance particulière. Caroline eût répondu avec dignité à qui se serait oublié en lui parlant comme à une servante ; et pourtant elle n'aurait su répondre à la déférence qui l'eût traitée en maîtresse de maison. Sa condition douteuse était devenue pour elle une seconde pudeur. Caroline eût rougi de tout le monde.

— Pensez-vous, lui demanda M. Clavier, que M. Maurice soit actuellement à Chantilly ?

— Je crois, monsieur, qu'il doit s'y trouver. Avant-hier soir encore, il se promenait sur la pelouse avec M. Reynier, son beau-frère.

— Ses affaires l'appellent si souvent à Paris depuis quelques mois, qu'on craint toujours de faire une course inutile en allant chez lui. Bientôt il faudra prêcher la résidence aux notaires comme autrefois aux évêques de cour. Cependant je lui ferai une visite demain.

— Il me semble, reprit Caroline, vous avoir entendu dire que M. Maurice s'occupait beaucoup de politique ; ne serait-ce pas là le motif qui le force à s'absenter plus fréquemment ?

— Vous dites juste : Maurice est dévoué aux idées nouvelles. Je suis témoin du sacrifice qu'il leur fait de sa fortune, de son temps et de ses plaisirs ; c'est louable à son âge. Il a mille belles qualités, celle surtout que j'ai quelque intérêt à lui reconnaître, de m'écouter sans impatience et sans prévention contre ma vieillesse, dans les longues promenades où il me prête l'appui de son bras, lorsque vous me privez du vôtre, étourdie, pour cueillir des campanules dans les buissons. Oui, Maurice est né pour réchauffer les tièdes, et le monde en est empoisonné. Ce jeune homme a du patriotisme pour tout le canton. Je ne parle pas de sa réputation de notaire : il la mérite ; c'est tout dire. Dans un bourg comme le nôtre, un notaire est le conseiller, l'ami des habitants : c'est ce qu'il est.

— Vous avez toujours pensé cela de lui, monsieur, il serait flatté d'entendre son éloge se confirmer si souvent dans cette maison.

— Je crois donc avec vous, Caroline, que ses affaires ne doivent pas souffrir de ses voyages réitérés à Paris. Il a une

femme que j'estime, quoique fière, qui prend chaudement ses intérêts. Peut-être n'a-t-elle pas la circonspection de son mari. On parle trop dans ses salons, j'ai trouvé. Mon opinion ne serait-elle pas au fond dictée par la misanthropie de mon âge si peu indulgent, et le résultat de nos habitudes solitaires, à nous, mon enfant, qui causons peu? On nous appelle les sauvages dans le pays, et vous verrez que nous serons obligés de clouer des planches derrière la grille du jardin. Tandis que vous lisiez ce soir, les habitants nous épiaient du dehors comme des phénomènes effrayants ou curieux.

On sonna à la porte du jardin.

Caroline, toute rayonnante et tout empressée, courut ouvrir. Pendant ce temps, M. Clavier éclaircit ses lunettes et fit apporter de la lumière : son journal arrivait. En province, on ne se trompe pas plus sur le coup de sonnette du facteur que sur celui de l'ami de la maison.

— Passons les réflexions, dit M. Clavier en ouvrant le journal, ce sont toujours les mêmes; on les réimprime chaque six mois. Que se passe-t-il en Vendée?

Tandis que M. Clavier lit avec attention, sans perdre une syllabe, la correspondance de l'Ouest, Caroline enlève sans bruit les fourchettes et les verres, et glisse doucement sur sa base, auprès de l'étui à lunettes, la demi-tasse de café qu'accompagne le flacon d'eau-de-vie. Au bout de quelques minutes, elle tousse légèrement pour rompre l'attention du vieillard, qui, habitué à cet appel, relève sa tête blanche et sourit : *Prenez-le donc, tandis qu'il est chaud,* semble dire Caroline.

Elle déplie ensuite son ouvrage de broderie, et la veillée commence pour elle et pour son vieil ami.

Au-dessus de cette tête blanche immobile et de cette tête blonde, rapprochées par le travail et la méditation, plane un profond silence qui n'est interrompu que par les oscillations de la pendule.

Chantilly est plongé dans le même repos.

Il y a six ans, lorsque la forêt n'avait pas encore été dépouillée de sa population de cerfs et de sangliers, on était parfois surpris au milieu de la veillée par le cri d'une biche appelant ses faons. Mais depuis, la forêt est morte comme le château. Les cerfs et l'aristocratie s'en sont allés, comme autrefois la féodalité et les faucons; les nobles chasseurs ont suivi les nobles oiseaux.

Caroline n'offre aux lueurs de la lampe qui l'isole dans un

centre de lumière, ou milieu de l'obscurité du salon, que son profil fuyant, et que l'indication gracieuse de sa bouche, sur laquelle elle appuie dans ses poses méditatives les ciseaux d'acier dont elle se sert pour découper sa broderie.

— Misérables! s'écrie tout à coup le vieillard en frappant du poing sur la table, en froissant le journal : ces misérables Vendéens, ces fous qui ne valent pas le plomb qui les tue, ont encore égorgé ces jours derniers vingt soldats français logés dans un village. Ce sont bien là les dignes fils de ces fanatiques que nous avons hachés autrefois. Ils ont donc bien du sang à perdre, les royalistes de tous les temps? Eh bien! qu'on le verse, et finissons-en.

M. Clavier ne s'était pas aperçu que ses paroles avaient produit une sensation foudroyante sur Caroline; sa tête et son ouvrage étaient tombés sur la table; des sanglots frôlaient sourdement entre ses doigts et la nappe.

— Caroline! Caroline! pardon, mais je ne vous savais pas là. Ces maudits journaux! voilà à quoi ils sont bons. Tenez que je n'aie rien dit : ce que j'ai dit est si vieux! c'est de l'histoire :
— Triste histoire! murmura M. Clavier, en hochant sa tête blanche.

Et comme cela avait toujours lieu après les tempêtes où sa colère politique éclatait, il ramena tendrement Caroline vers lui, l'appuya sur son épaule, et, après avoir séparé ses beaux cheveux sur son front avec des doigts maigres et tremblants, il y déposa un long baiser.

— Que ce soit la dernière fois, dit-il, étouffé par ses sanglots, que nous nous serons entretenus de pareils souvenirs. Le passé est à Dieu, qu'il en soit le juge, mon enfant!

Cette scène, qui n'était pas la première de ce genre, se renouvelait de loin en loin, comme une espèce d'expiation dans la maison de M. Clavier. Elle avait profondément altéré le calme dont jouissaient quelques heures auparavant la jeune fille et le vieillard. Un nuage sanglant avait passé sur un lac tranquille; mais il n'avait fait que passer.

M. Clavier se retira à pas lents dans son appartement, laissant Caroline abîmée dans la rêverie; rêverie douce où la haine n'avait aucune place. C'est le privilége des grandes douleurs d'être suivies d'une longue volupté de l'âme.

En s'assoupissant, le vieillard se répéta encore tout bas : « Ne

pas oublier d'aller demain chez M. Maurice, mon notaire. Ce qui vient de se passer m'avertit qu'il est temps. »

Caroline, dès que M. Clavier fut parti, tira de la poche de son tablier une lettre que le facteur lui avait remise avec le journal, et la lut jusqu'à minuit : cette lettre ne contenait pourtant que dix lignes.

M. Clavier avait peut-être raison : il était temps.

II

Heureuse la vie de province! Qui ne s'est dit cela, du fond d'une diligence, en traversant, emporté par quatre roues, quelques-unes de nos jolies petites villes de France, et en voyant passer, comme le paradis passe devant les yeux des damnés, ces maisons basses et tranquilles, et qui ont un reflet de la mansuétude de ceux qui les habitent? L'âme des propriétaires n'est pas moins nette que les trois marches de leur escalier extérieur; elle n'est pas plus resplendissante que le marteau de cuivre des portes; elle est aussi blanche que les rideaux qui étalent la pureté de leurs plis à travers les carreaux. A travers ces carreaux, admirez la table mise; ne craignez pas de dérober un détail à votre curiosité : le coin du tableau qui vous a échappé, vous le retrouverez plus loin; la table est mise partout; abattez les cloisons avec votre imagination, et la ville vous offrira une seule table de trois mille couverts; car il est midi, et l'on dîne dans toute la ville.

Chantilly, malgré son voisinage de Paris,—il n'en est qu'à dix lieues, — ressemble déjà beaucoup à la province : la ville, — le titre est peut-être ambitieux, mais on exagère toujours le mérite de ce qu'on aime, — la ville ne se compose que d'une seule rue qui ferait honneur à une capitale; mais les maisons de cette unique rue, hautes et fières d'un côté, descendent à l'humble niveau d'un pavillon du côté qui regarde la pelouse. Ce contraste trahit l'origine moitié féodale, moitié libre, de Chantilly. Un des Condés, dans un jour de largesse, au retour de la chasse, distribua, par concessions égales, des morceaux de terrain à chaque pauvre habitant, tous alors serfs, domestiques, piqueurs ou gardes-chasses du prince; mais il leur fut défendu, en bâtissant sur ces terrains, de s'allonger, sous peine d'empiéter sur le domaine du voisin, ni de s'élargir sans mordre sur la pelouse.

Les modernes systèmes égalitaires n'auraient pas mieux imaginé pour tracer un terme à l'ambition de la propriété. Aussi en est-il résulté que les pauvres et les riches de Chantilly sont toujours restés à la même distance les uns des autres. A la même distance, disons-nous, et non à la même hauteur; car, ne pouvant s'agrandir, les propriétés de Chantilly se sont élevées à raison de l'accroissement des fortunes. Quelques-unes ont cinq étages; beaucoup sont déjà au niveau du château. Ces bergers, ces gardes-chasses du prince sont devenus de riches industriels, et la considération dont ils jouissent se mesure à la hauteur des pignons. Dieu veuille qu'ils n'aient jamais des descendants des Condés pour valets de ferme!

Dans cette rue de Chantilly, vers le milieu, si vous avisez une maison dont la porte, toujours ouverte, laisse apercevoir une cour pavée où un cabriolet dételé repose sur ses brancards, au delà de laquelle le Parisien, avide de campagne, admire un paysage encadré dans les montants de la porte; si, par cette porte, d'où s'échappe, l'été, un parfum de chèvrefeuille et de troëne, vous voyez passer à peu près toutes les personnes qui pénètrent dans la rue pour d'autres motifs que celui de se rendre chez elles, et d'ailleurs, si vous n'êtes pas distrait au point de ne pas remarquer les deux écussons dorés qui s'élèvent sur leurs branches de fer aux ailes de l'entrée, vous reconnaîtrez la maison de M. Maurice, notaire.

Sa hauteur, trois étages; jalousies vertes, cour sur la rue, jardin sur la pelouse. Par une division bien entendue de logement, les appartements affectés aux affaires, à la partie sérieuse de l'existence, prennent jour du côté de la rue, et les pièces consacrées au repos domestique s'ouvrent en face de la forêt. On passe ainsi, sans quitter l'étage, du mouvement du bourg à la solitude de la campagne. Au printemps, la position est délicieuse : percée d'outre en outre par le soleil qui entre d'une part, et par l'air du bois, tiède et résineux, qui pénètre de l'autre, cette rangée de maisons, vue à la distance du bois, est d'un pittoresque effet. Lorsque les grilles vertes des jardins avancés tremblent dans la raréfaction de l'air comme des arbres dans l'eau, Chantilly semble une vaste serre chaude dépendante du château. A cette illusion de perspective se joint, pour la rendre plus complète aux yeux, le jeu de la lumière sur les vitres; son reflet au fond des glaces des appartements. Ce verre, ces barreaux, ces transparences, cet air, ce jour, fascinent la

vue, qui ne peut renoncer à voir une serre chaude dans ce mirage.

L'étude de Maurice est au plain-pied, au lieu d'être à l'entresol, auprès de son cabinet, disposition locale peu commode pour la consultation des affaires, mais exigée par Léonide, la femme de Maurice, qui n'aurait jamais souffert que les paysans rayassent de leurs souliers ferrés les carreaux de la salle à manger. Et il faut la traverser pour se rendre dans le cabinet de Maurice. Cette fausse répartition d'appartements oblige celui-ci à se déplacer de l'étude au cabinet toutes les fois qu'un conseil nécessite un entretien particulier. Il est vrai qu'au moyen de cette division, on obtient le silence des clercs, relégués aussi dans les salles basses, à la portée des clients. Cette république plumitive ne franchit jamais les dix marches qui la séparent du patron, excepté pourtant le premier de l'an; le reste de l'année, le maître-clerc seul a le droit de surprendre Maurice à toute heure.

Neuf heures, l'étude s'emplit d'hommes et de femmes de la campagne. Fermiers, bûcherons, carriers, vignerons, bergers, meuniers, charretiers, maçons, cordiers, charrons, tous en blouse, les guêtres de cuir bouclées jusqu'au genou, sont assis en zigzag, de manière à confondre dans la ligne perpendiculaire du dos la ligne tangente au talon. Ils se briseraient le cou, au cas de quelque glissade, si leur bâton, planté en échalas, cessait de s'appuyer à terre et dans la fossette de leurs mentons. C'est dans cette attitude, commune à tous ceux qui se sont emparés les premiers du banc de chêne qui règne le long des murs, que l'arrivée de Maurice est impatiemment attendue.

Les jours de marché attirent une plus grande affluence au notariat. On profite du déplacement pour arranger les affaires. L'occasion est belle pour venir et s'en aller ensemble. Les affaires des gens de la campagne sont simples : une procuration à faire rédiger, un bail de ferme à renouveler, un dépôt à constituer ou à reprendre, selon que la récolte a permis de respecter les épargnes ou a forcé d'y toucher. De là des visages rayonnants, d'autres soucieux; beaucoup trahissent leurs bénéfices sur les foins de l'année par une transpiration métallique : le mouvement qu'ils font pour soulager leur gousset les désigne à la jalousie : parmi les femmes, malheur, dans l'opinion, à celles qui laissent déborder un angle de papier sous le pli de leur mouchoir ! conjecture fâcheuse : on retire l'argent placé. Ce ne sont

que des conjectures, il est vrai, mais ne suffisent-elles pas pour faire présumer des fortunes qui s'en vont? A tel signe on prévoit que tel champ sera bientôt vendu si l'on veut ensemencer l'autre; et ces prévisions, rarement en défaut, sont la mesure de l'accueil qu'on ménage à chacun. Il y a autant de mensonges personnifiés pour le moins dans cette assemblée grossière que dans les salons, où les moralistes prétendent exclusivement les y trouver. Ces corps frustes, ces âmes calleuses sont aussi bien partagés que les gens de la ville en cupidité, astuce et fourberie. Au lieu d'être planté dans un beau vase de marbre, l'arbre du bien et du mal est là planté dans la boue. Il y a longtemps que les Tityre et les Lindor ont été emportés par les torrents de lait qui couraient dans les plaines. L'âge d'or a été fondu à la Monnaie.

Les femmes abondent dans l'étude; on l'a dit, c'est jour de marché. Assises sur leurs paniers, elles récapitulent en gros sous le produit de la vente des carottes et des choux dont elles répandent le parfum végétal autour d'elles. L'étude est devenue une succursale de la halle; elle s'encombre de clients qui, tous, avant de s'enchaîner par les formes solennelles du contrat, sont bien aises de répéter une dernière fois la comédie de générosité dont ils ont, en chemin, étudié les rôles. A les en croire, n'est-ce pas par pure amitié que celui-ci vend, que celui-ci achète? n'est-ce pas à la seule fin de gratifier le notaire, le timbre et l'enregistrement qu'ils traitent et contractent? voyez. De plus hypocrites encore jurent leurs grands dieux qu'ils ont la plus intime confiance entre eux, mais qu'on est mortel dans ce monde et qu'on a des enfants. Un reçu ne nuit jamais : un bout de traité ne déshonore personne. Voilà pourquoi on aperçoit partout, dans l'étude, deux mains droites qui s'ouvrent pour dissimuler deux autres poignets serrés comme un étau.

Les protestations de désintéressement allaient leur train, en attendant Maurice dont il était parfois difficile d'admettre l'opportunité au milieu de tant d'honnêtes gens, lorsqu'un homme, qui ouvrait et fermait de temps à autre un livre de prières, d'où pendaient des nœuds et des rubans fanés, se leva et vint se placer entre deux villageois qui exposaient, avec la bonne foi précitée, les conditions de leur marché à conclure.

— Ah çà ! mes amis, permettez-moi deux mots.

— Quatre, monsieur le curé.

— Toi, Valentin, tu vends ta récolte prochaine; toi, Gaspard, tu la lui achètes.

— Tout juste, monsieur le curé; vous savez ça de la tête à la queue, comme dit l'autre.

— Il est venu à mes oreilles, là, dans mon coin, où je vous ai entendus, sans chercher à vous écouter, que le prix de la récolte était cinq cents francs; les frais de vente à la charge à tous deux. Vous arrivez l'un et l'autre d'Écouen, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur le curé, et prêts à y retourner, affaire faite.

— Bien! calculons : le voyage d'Écouen et retour, le déjeuner à Champlâtreux, l'air y est bon, le vin meilleur; — la journée à Chantilly, — journée de travail perdue pour tous deux : — c'est douze francs au moins : dix francs de contrat au notaire; — vingt-deux : à déduire de cinq cents francs, valeur de la récolte vendue, reste à quatre cent soixante-dix-huit; sur laquelle différence de vingt-deux francs, tu perds, toi, onze francs; toi, onze francs. Voulez-vous suivre mon conseil, mes amis? Valentin, mets ta main dans celle de Gaspard, — marché conclu : — toi, Gaspard, offre à Valentin une place sur l'âne que tu as acheté ce matin à Gouvieux, et partez tous deux pour Écouen : rebuvez un coup à Champlâtreux. Bon voyage! C'est vingt-deux francs que je vous remets dans la poche : est-ce dit?

— Monsieur le curé, nous sommes tous mortels.

— Sans doute, Valentin, mais vous êtes de braves gens, deux amis; à quoi bon ce papier? Irez-vous jamais, l'un ou l'autre, réclamer autre chose que l'argent ou la récolte, marché conclu sur l'honneur?

— Non, mais on peut passer d'un moment à l'autre : les enfants sont là.

— Mais, Gaspard, vos enfants ont connaissance du marché; tout Écouen aussi. Croyez-moi, soyez confiants, on le sera après vous.

— Pas possible, monsieur le curé, nous sommes sujets à mourir.

Le curé se retira en soupirant et reprit sa place et sa lecture dans le coin du mur.

Tous les clients se levèrent.

Maurice entrait. Des pressions de mains l'étouffèrent, le vent des chapeaux, agités par de violents saluts, faillit le renverser.

Maurice avait adopté la méthode ministérielle de recevoir debout, d'entamer la discussion à la cheminée pour la finir à la

porte, dont il avait soin de toucher le bouton quand il jugeait être assez éclairé sur la question.

Il se servait en outre de la formule interrogative, par une précaution indispensable envers des gens toujours disposés à faire la généalogie de leurs affaires.

— Vous, monsieur Grandmenil ?

— J'apporte, monsieur Maurice, dix mille francs pour les placer sur première hypothèque.

— Passez à la caisse ; versez : j'ai votre affaire. Toi, Robinson ?

— Moi, monsieur Maurice, je voudrais devenir acquéreur d'un des lots de la propriété de la Garenne, entre Morfontaine et Saint-Leu.

— De quel lot ?

— Du parc, monsieur Maurice.

— La mise à prix est de quarante-cinq mille francs, mon garçon.

— J'en déposerai chez vous quatre-vingt mille, et vous pousserez pour moi. Je pars pour l'Auvergne. — Si vous manquiez de fonds, écrivez à ma femme.

— Bien, Robinson. Et vous père Renard ?

— Nous nous faisons vieux, monsieur Maurice.

— Je comprends : vous voudriez la rente viagère. Qu'abandonneriez-vous, père Renard ?

— Dame ! mes trois maisons de Pont-Saint-Maxence, ma petite carrière de Gouvieux, et mes deux moulins de Quoy.

— Et vous demanderiez ?

— Six mille livres de revenus, ma vie durant.

— Ce n'est pas impossible, père Renard ; votre âge ?

— Soixante-deux ans : du reste, je vous apporte mon extrait de naissance et mes titres de propriété.

— Revenez dans la quinzaine, père Renard, entendez-vous ? j'aurai à vous parler.

— Moi, monsieur Maurice...

— Ah ! bonjour, Pierrefonds ; les loups ne t'ont pas mangé, mon vacher ? Qu'est-ce qui me vaut ta visite ?

— Ma foi, vous feriez bien de me le dire, monsieur Maurice ; en route, et comme je venais, chassant devant moi mon âne, sauf votre respect, j'ai ramassé une baguette de chêne, — on a mal à voir comme le vent les abat, — à cette occasion je me suis proposé de vous demander si de mon héritage, qui est de cent trente-trois mille francs, comme vous savez, je ferais mieux

d'acheter la pièce de bois du vieux Guillaume, en plein rapport depuis deux ans, tout chêne de haute futaie : pas un pouce de jour; ou bien — voilà que j'ai vu sauter trois carpes; dieu de dieu! quelles carpes! — ou bien les étangs de Burigny; sauf votre respect, c'est assez l'avis de ma femme. Ce diable d'âne, comme je vous disais, s'est mis à manger de la luzerne, — c'est un bon commerce, monsieur Maurice! si j'en achetais quelque cent arpens, que j'ai pensé ? il faut bien que je place cet argent quelque part. — Bonjour, monsieur Smith! que j'ai dit à M. Smith, qui m'a répondu sur ces entrefaites : Bonjour, Pierrefonds. M. Smith est ce brave homme qui a empesté le pays de fumée, le mécanicien qui construit des chaudières où il cuit du fer. J'avais pas plutôt marché quatre pas que j'ai dit : Conclu! Touche là, Pierrefonds, j'aurai une usine. Je mets mon argent là. Pensons plus à rien. Ah! oui; il y avait un séchoir de laine à traverser, et, sauf votre respect, je n'ai jamais vu de plus belle laine, et alors, tout naturellement, j'ai pensé que je ne saurais mieux placer mon argent que dans le plâtre; ou bien... Ma foi, votre serviteur, prenez-moi cet argent, et disposez-en comme vous l'entendrez, monsieur Maurice : dans dix ans je vous en demanderai compte. S'il a poussé, tant mieux! nous récolterons; s'il est mort en terre, eh bien! il n'y aura pas eu de votre faute ni de la mienne, la graine était mauvaise.

— Nous tâcherons d'être prudent, Pierrefonds; puisque la fortune est venue, elle restera. Nous allons d'abord nous occuper d'un solide placement. Plus tard, je t'écrirai pour te marquer l'emploi le plus avantageux que j'aurai trouvé à ton argent. En attendant, je vais te délivrer un reçu de tout, mon ami.

— Pas de ça! monsieur Maurice, pas de ça : c'est de la défiance. Tous les reçus du monde ne valent pas votre probité, sauf votre respect. Adieu, monsieur Maurice; je suis un peu pressé, je pars. J'ai encore deux sacs d'avoine à acheter au marché. Portez-vous bien. A propos, j'oubliais de vous remettre l'argent. Voilà trente mille francs en or, cinquante mille en papier : demain, le valet de ferme, en venant chercher votre fumier, apportera le reste. Salut, monsieur Maurice.

Pierrefonds sort.

Il revient aussitôt sur ses pas.

— Gardez-vous bien, au moins, monsieur Maurice, cria-t-il en passant sa tête entre les deux battants de la porte, de donner le pourboire au valet : ceci me regarde.

— Mille pardons, monsieur, dit Maurice en allant vers le prêtre, qui, à plusieurs reprises, s'était levé pour lui parler, mais qui, toujours devancé par de plus pressés, s'était rassis, avait recommencé sa lecture, attendant son tour avec résignation, mille pardons de ne vous avoir pas plus tôt donné audience : que puis-je pour vous?

Maurice avait attiré le prêtre dans un coin.

Celui-ci répondit en rougissant, à voix basse, et un peu humilié de sa condescendance envers un homme de la terre :

— Ma paroisse est pauvre, monsieur. Mes aumônes étant trop faibles pour suffire au soulagement des nécessiteux dont je suis le père, j'ai été forcé de recourir à la générosité des riches habitants. J'ai été bien inspiré. De leurs deniers, j'ai fondé une caisse de secours qu'ils alimentent, et dont ils ont bien voulu me confier l'emploi. La charge est sainte; mais elle n'est pas sans danger. Depuis quelques jours, des malveillants, qui s'exagèrent sans doute la valeur du dépôt dont j'ai la garde, rôdent autour du presbytère avec des intentions suspectes. Seul, sans défense, isolé, jugez de mes craintes. Un coup de main non-seulement me ravirait le trésor de mes pauvres, mais il ne me laisserait pas même, auprès de certains esprits prévenus contre la pureté de notre ministère, la ressource de mon innocence. On m'accuserait d'une complicité odieuse.

— Y aurait-il, monsieur, interrompit Maurice, des hommes assez pervers pour avoir cette pensée?

— Dans un pays où l'on essaye de voler les pauvres, est-il impossible que les innocents soient calomniés? Du reste, ma prudence n'est une offense pour personne; elle est une garantie pour les autres, autant que pour moi-même. Je viens donc vous prier, vous, monsieur, assez heureux pour exercer un ministère inaccessible au soupçon, et que je crois à la hauteur de cette confiance du siècle, — ici le curé éprouva une vive souffrance morale à s'exprimer, à conclure; il sentait son abaissement, et sa voix ne le subissait qu'avec peine. Lui, prêtre, il implorait une puissance, il lui avouait qu'il était au-dessous d'elle dans le crédit du monde : roi détrôné, il se mettait sous la protection d'un usurpateur. Une seconde fois, il reprit : Je viens donc vous prier, monsieur, à l'insu de tous, de me décharger de cette solidarité dont on me croit si peu digne.

Demain, à la nuit tombante, je vous apporterai la caisse de secours des pauvres de ma paroisse : on ne cessera de m'en

croire le gardien, tandis que vous en serez le dépositaire. Par là, les âmes pieuses à qui la sainteté de mon caractère est un motif pour verser leur charité dans mes mains continueront à me la prodiguer; et désormais ceux qui chercheront à m'en ravir le fruit ne réussiront plus qu'à me tuer; s'ils me tuent, vous paraîtrez avec cette clef devant les méchants: ils resteront interdits. Les pauvres n'auront rien perdu; il n'y aura qu'un prêtre de moins.

Cette confidence, qui avait l'humilité d'une confession, avait altéré celui qui la faisait à Maurice. Le prêtre avait rougi, pâli, tremblé en un instant. Sa honte était consommée; il avait déchiré sa robe et courbé la tête. Si l'on remarque que la domination comme la vie ne respire jamais si bruyamment que lorsqu'elle s'en va, à quoi faut-il donc comparer son agonie quand elle s'affiche ainsi?

Le prêtre se tut; ses paupières étaient abaissées sur son regard.

Avec beaucoup de modestie, Maurice protesta qu'il était malheureux de sa réputation de probité en pareille circonstance, et qu'il n'en avait jamais si péniblemement été fier: que, du reste, sans croire à ce mépris du siècle pour le prêtre, il consentait à sauver un ministre vénérable de doutes injurieux qu'il ne partageait pas. Bref, il accepta la responsabilité de la caisse de secours des pauvres. Ensuite le prêtre le salua, prit son bâton dans un coin et sortit.

Après avoir distribué encore à la volée quelques conseils, après avoir été forcé d'écouter les plus misérables détails d'intérêt cent fois sus et commentés, Maurice, accompagné des interpellations de ses clients, passa de l'étude à l'étage supérieur, et il entra dans la salle à manger, où il était attendu.

III

Maurice respirait à l'aise depuis qu'il n'entendait plus bourdonner à ses oreilles la criaillerie de ses clients, non que les devoirs de sa professions lui fussent antipathiques; mais, homme de repos parce qu'il était homme d'activité, il goûtait mieux les douceurs du paradis domestique après être sorti du chaos des affaires. Dans ce paradis, il y avait aussi une femme qu'il aimait avec toute la fraîcheur des premiers jours du mariage.

Léonide et son mari sont encore amants : la preuve peut-être, c'est que depuis une grande demi-heure que le déjeuner est commencé, ils ne se parlent pas, ils se boudent.

— Ce que vous demandez est impossible, ma chère Léonide.

— Qui prétend le contraire, monsieur? mon indifférence vous prouve assez l'importance que j'attachais à cette question : si vous m'en parlez davantage, vous m'obligerez à croire que vous y tenez plus que moi. Il y aurait prodigalité de ma part à épuiser, sur un sujet si mince, les licences que la communauté du mariage autorise. Je suppose de meilleures occasions d'importuner votre réserve.

Ironie ou allusion lointaine, Maurice répondit à Léonide avec beaucoup de douceur :

— Je tiens à vous voir toujours bonne, et c'est moi que j'accuse lorsque votre charmant naturel disparaît, comme dans ce moment-ci. Exigez de moi toute autre chose, mettez à l'épreuve ma générosité, mon dévouement à vos plus légers caprices, mon obéissance à vos ordres les plus difficiles, et je vous promets, si vous n'êtes pas satisfaite sur-le-champ, de m'accabler de cette moue tout à votre aise.

— Très-bien, monsieur ; vous mettez à ma disposition ce que je ne souhaite pas, pour vous dispenser de m'accorder ce que je désire, ce que je désirais tout à l'heure : entendons-nous. On ne saurait être plus magnifique à bon marché. « Ne regarde pas tant cette étoile, car il n'est pas en mon pouvoir de te la donner. » Le mari qui usa de cette fade courtoisie, prévoyait que sa femme allait lui demander une voiture : il changea la question.

— En voudriez-vous une?

— Qu'ai-je dit ? vous m'offrez une voiture parce que je vous ai demandé le motif qui a amené une jeune paysanne dans votre cabinet. Beau secret, pour s'en tourmenter, ma foi !

— Permettez, Léonide, mais ce mot est ma justification prononcée par votre bouche. Ma fortune est à vous ; mais le secret des autres, non, puisqu'il n'est pas à moi.

— C'est donc un secret? repartit Léonide avec un étonnement presque sincère.

— Ou plutôt une confidence, Léonide ; c'est peu grave, mais cela doit être tenu caché.

— Vous voilà donc le confesseur des jeunes fermières du pays? Vous ne laisserez bientôt rien à faire à monsieur le curé. Les

femmes mariées appartiennent-elles également à votre circonscription morale? Et quand vous rencontrez les maris, vos paroles sont-elles verrouillées avec eux comme avec moi?

Ces derniers mots ne permirent plus à Maurice de douter que sa femme était au courant d'une visite qu'il avait reçue quelques jours auparavant, et que, pour tout au monde, il eût voulu tenir cachée. Il affecta cependant de suivre le fil du propos.

— Votre raillerie est presque une vérité, Léonide. Ma condition, trop peu comprise par vous jusqu'à présent, est toute de discrétion. Je ne suis pas coupable du tort qu'on fait au confessionnal en déposant dans mon cabinet les actes de la conscience; mais je dois, digne ou non des attributs de ma charge, la remplir avec rigueur.

— Quel air sévère vous prenez, monsieur! bientôt ce sera à mon tour de vous dire : Quittez cette moue dont vous m'accablez, — car vous m'accablez! — Croyez-le, je respecte fort les priviléges de votre charge, mais je suis bien peu rassurée par vous sur les graves exigences qu'elle impose. Vous riiez fort, ce me semble, lorsque, au sortir de votre conversation privée avec la jeune fermière, vous vous êtes mis hier à table?

— C'est que le conseil qu'elle est venue chercher avait apparemment son côté plaisant.

— Ah! vous donnez aussi des conseils. Je le présumais fort, sans en avoir la certitude. Je crois même qu'on vient d'assez loin en solliciter chez vous. Après les confesseurs, allez-vous ruiner les avocats? Je ne pensais pas qu'un notaire...

— Fût à la fois un avocat et un confesseur, n'est-ce pas, Léonide? cela est ainsi pourtant : c'est à notre défaut que les avocats vivent. Quand l'accord est impossible chez le notaire, l'office de l'avocat commence : nous sommes les bons génies des affaires; eux en sont les mauvais.

— N'y a-t-il pas encore de saints parmi les notaires?

— Non, Léonide, car je n'en connais pas qui résistassent à la séduction de deux beaux yeux.

Maurice baisa la main de Léonide.

—Songiez-vous à nous, ma bonne amie, il n'y a qu'un instant, lorsque vous me demandiez les secrets de mon cabinet? Vous êtes-vous figuré, non, cela n'est pas possible, l'affreuse position dans laquelle nous placerait celui qui, familier à notre intérieur, divulguerait ce qu'il couvre de son ombre et de son

silence? L'immoralité que vous exécreriez alors chez un autre, la professerons-nous à notre avantage, sans trembler devant des représailles? Vous êtes-vous représenté une délation?

— Assez, Maurice... ce serait être trop cruellement puni. Parlez bas : vous faites penser à des choses qui révoltent. J'ai peine à croire que tous les malheurs causés à vos affaires par une imprudence de mes paroles égalassent jamais la douleur où une délation nous plongerait.

— Une délation!

Léonide se troubla et pâlit.

Quoique fâché d'avoir causé une douleur à sa femme, Maurice, d'un autre côté, imagina avec joie qu'il avait éloigné de l'entretien l'accident étranger qu'elle avait appelé du dehors.

— Craignez tout, Léonide; mais changeons de propos. Nos domestiques écoutent; Reynier, votre frère, entre à chaque instant, et il est impossible d'avoir rien de caché pour lui. Je propose la paix : conciliateur né des autres, que je le sois chez moi, s'il vous plaît. A la fin, vous avez souri. Non, vous n'avez pas eu la faiblesse d'imaginer, Léonide, que je tramais quelque intrigue ave cette fermière en sabots et en bonnet.

— Sous ce bonnet, Maurice, et dans ces sabots, j'ai aperçu une jolie figure, un charmant petit pied.

— C'est possible, Léonide.

— Vous l'avez donc remarqué?

— Où serait le mal?

— Je ne dis pas. Mais j'admire la rare prérogative de votre profession. Elle vous assimile à un ministre. Vous êtes les ministres de la police générale de la société. N'avez-vous pas un pied sur chaque seuil de maison? une oreille contre chaque mur? un œil dans chaque appartement? Ce que les autres ignorent, vous le soupçonnez; ce qu'ils soupçonnent, vous le savez, et ce qu'ils savent, vous, de par le droit d'être mieux informés, vous pouvez hautement le nier.

A l'accent décidé de sa femme, et surtout à la tournure infatigable qu'elle imprimait au dialogue, brusquement transporté de nouveau du terrain étroit d'un petit fait sur le champ perfide des allusions, Maurice vit qu'il n'éviterait pas les questions qui allaient lui être adressées. Cette opiniâtreté l'affligea. A son tour, il força la conversation à rentrer dans la ligne d'où il avait tenté de l'écarter, dût-il, pour obtenir ce résultat, avouer nettement à Léonide la frivole déposition de la fermière.

— Si vous saviez, Léonide, dans quel but cette enfant m'a consulté, vous chasseriez de votre esprit toute prévention.

— Me croyez-vous donc bien curieuse de m'assurer qu'il y a de l'amour là-dessous?

— De l'amour! Léonide?

— Sans doute; la petite fermière est jeune, elle est fort bien, elle est triste : donc elle aime... Mais passons.

— Oui, j'en conviens, elle aime un brave garçon qui l'épousera.

— A la Saint-Jean ou à Pâques; que m'importe, mon ami?

Il devenait de plus en plus évident pour Maurice que sa femme tenait à percer un mystère autrement intéressant pour elle que celui dont il s'efforçait maintenant de la préoccuper, et sur lequel il ne demandait pas mieux que de satisfaire sa curiosité. Mais le sacrifice n'en était plus un; on exigeait davantage. Par une concession promptement consentie, il espéra cependant détourner le coup dont il avait déjà éprouvé la menace. Il revint avec une condescendance malheureuse sur un sujet épuisé.

— Tenez, je n'ai pu m'empêcher de rire malgré moi de l'excès de prudence de ces deux amants. Le jeune homme, depuis quatre ans, apporte fidèlement à l'étude, et à l'insu de sa fiancée, six francs d'économie chaque dimanche, afin de réunir quinze cents francs pour acheter un remplaçant à l'époque où il sera appelé au service. C'est une surprise qu'il ménage à celle qui sera sa femme, et dont il ne lui fera part qu'au jour de la cérémonie nuptiale.

— Mais c'est très-louable, mon ami. Est-ce cela qui vous faisait rire?

— Sans doute; car, de son côté, la jeune fermière, ne supposant pas à son fiancé les moyens de se racheter du service militaire, amasse, à force de sacrifices et de privations, une somme égale qu'elle dépose aussi chez moi, chaque dimanche : sa joie est d'offrir un remplaçant pour bouquet de noces à son mari. Je me réjouis d'avance de leur étonnement lorsqu'ils se gratifieront l'un l'autre du même cadeau. Maintenant, vous comprenez, Léonide, qu'en révélant leur double confession, je romprais le charme qui lie par la générosité ces deux amants, et j'empêcherais peut-être un bon mariage et une belle action.

— Je comprends, en effet, que vous soyez discret, répliqua malignement Léonide, qui remportait tout en la dédaignant,

une première victoire sur l'impénétrabilité de Maurice, — je ne vous blâme plus de votre silence.

La petite guerre finit là. Léonide eut encore plus de finesse que son mari n'avait de peur. Elle ne poussa pas plus loin le succès, de crainte, en triomphant davantage, de paraître conquérir ce qu'elle tenait à mériter. La portée de son caractère, à défaut d'une longue expérience, lui avait appris que le droit conjugal, pour être maintenu, doit passer en habitude et n'être jamais une faveur ou une victoire.

Cette scène entre Maurice et Léonide, et provoquée par celle-ci, n'avait été qu'un long prétexte de sa part pour obtenir une explication sur la visite dont Maurice lui avait fait un mystère.

Mais si Léonide avait montré de la curiosité plus qu'elle n'en avait envie sur un incident bien léger, Maurice, de son côté, avait défendu son silence avec une raideur de principes un peu exagérée pour la circonstance. C'est qu'en réalité, ils étaient entraînés par des motifs plus graves, celui-ci à se taire, celle-là à interroger. Une comédie s'était jouée derrière le rideau. Ils s'étaient attaqués avec le trouble de la mêlée, de peur de s'avouer, en précisant leur rôle dans le combat, la cause qui les mettait en présence. Il est temps enfin de le dire : leur ménage avait sa plaie secrète comme presque tous les ménages : la leur veut un instant de commentaires.

Par suite d'arrangements de famille, Léonide avait été élevée à Beauvais chez une de ses tantes. La fille unique de cette tante, à peu près de l'âge de Léonide, partageait avec elle les caresses les plus tendres et les avantages d'une bonne éducation. Excellente femme, la mère d'Hortense se fût reproché comme une injustice la moindre faveur accordée à l'une dont l'autre n'eût pas joui. Pour elle, Hortense et Léonide étaient ses deux enfants. Dans le monde, elles s'appelaient cousines; mais, dans l'intimité, se dédommageant de ce titre qu'elles trouvaient trop réservé, elles échangeaient le doux nom de sœur. A l'âge où les âmes encore sans sexe sont sans rivalité, il était naturel que les deux cousines s'accordassent parfaitement dans leurs goûts. Jusqu'au terme de cet âge, rien de ce qui composait le bonheur de l'une n'avait été interdit à l'autre; bonheur il est vrai, dont il était facile de faire deux parts : celui de porter des robes de la même étoffe, et d'où résultait celui plus vif encore d'être prises l'une pour l'autre, à cause de la ressemblance.

Cette affection jumelle se prolongea jusqu'à dix-sept ans, bien qu'avant même cette époque, Hortense et Léonide n'eussent déjà plus aucune trace de conformité dans le caractère. Hortense était restée une femme petite, mais gracieuse avec embonpoint; mesurée dans ses mouvements pleins de rondeur; formée pour les jeunes gens de vingt ans; charmante enfant pour ceux de trente; ni brune ni blonde, ou plutôt brune le matin, en peignoir, quand ses cheveux tombaient en masse, et blonde le soir, quand, bien nattés, bien tirés à cent épingles, ils s'appliquaient plus rares à ses tempes; d'humeur égale, prisant un point de broderie bien au-dessus de la lecture la plus passionnée. L'adolescence venue, Léonide osa se dire qu'elle s'ennuyait aux jouissances tranquilles d'Hortense; ensuite elle la plaignit d'être si froide, et enfin elle se débarrassa d'une confidente si complétement dépourvue d'imagination. Bientôt arriva, pour les deux cousines, le moment où les jeunes filles, fatiguées de poursuivre l'idéal à travers les livres et les rêveries, se heurtent à la réalité; heure de désenchantement qui ne manque jamais de sonner. Hortense fut aimée la première. Un jeune homme de Beauvais, — c'était Maurice lui-même, — reçu depuis plusieurs mois dans la famille des deux cousines, et cachant, sous des dehors posés, de riches qualités d'âme, fut agréé d'abord comme ami de la maison. N'ayant pas encore arrêté ses projets d'avenir, il ne déclara pas tout de suite ses intentions à la mère d'Hortense: il aima mieux lui en laisser pressentir le but honorable que de les lui révéler sous des restrictions sans fin. Un de ses amis seulement, — Jules Lefort, négociant en laines à Compiègne, — eut son aveu formel d'épouser Hortense dès qu'il aurait réalisé quelques héritages de famille destinés à l'achat d'une étude d'avoué. Jules Lefort l'encouragea à ce mariage, regrettant beaucoup de son côté de n'avoir pas à consulter ses lumières sur une semblable résolution. Car Jules Lefort, ainsi que Maurice, adoptait de bonne heure la marche méthodique de la vie, et se soumettait à son niveau; il croyait plus sage de l'accepter à l'âge des fortes résolutions que de la contrarier pour la reprendre plus tard avec le désavantage du regret, de la vieillesse et du dépit. Les deux amis envisageaient le but de l'existence sans illusion : quelques années à vivre, des enfants pour continuer leurs noms, une fortune à gagner pour la leur laisser, et puis le repos dans un bon fauteuil ou dans la tombe. Les plus habiles, après s'être bien retournés, pensaient-ils, arrivent là : ils

y arriveraient sans secousse et de plein gré : n'étaient-ils pas les plus raisonnables?

Dans sa correspondance avec Jules Lefort, Maurice se plaisait à détailler minutieusement les qualités distinctes des deux cousines; et les éloges qu'il en écrivait étaient confirmés par chacune des réponses de l'ami, qui louait sur parole. Il passa bientôt en habitude chez les deux amis de ne plus s'entretenir que de Léonide et d'Hortense, auxquelles les lettres et les réponses étaient communiquées. Au bout de six mois, Jules Lefort de Compiègne était de la famille : on n'avait plus que son visage à connaître, ce qu'on ne désirait pas le moins; Léonide surtout, qui poussait le roman par lettres jusqu'à croire que Jules serait infailliblement son mari. Elle fondait cette espérance sur la chaleur qu'il mettait à parler d'elle dans sa correspondance avec Maurice. Jules, qui n'était pas romanesque, justifiait peut-être la pensée de Léonide.

Sur ces entrefaites, mourut l'oncle d'Hortense, riche corroyeur de Compiègne, très-connu de Lefort qui n'avait jamais cessé d'être en relation d'affaires avec lui. Sa mort arrêta le vaste mouvement de sa tannerie. Cette suspension, trop prolongée, pouvait ruiner l'établissement entier; pour prévenir un tel malheur, la sœur du défunt, la mère d'Hortense, fut obligée, sous peine de perdre un magnifique héritage, de faire choix dans sa famille d'une personne attentive à ses intérêts et capable en même temps de continuer les affaires jusqu'à leur liquidation. Ce fut Hortense qu'elle désigna. Elle partit pour Compiègne, chargeant Léonide, sa confidente et sa cousine, de réviser les lettres de Maurice, qui, de son côté, donna à Jules Lefort la mission délicate de lui marquer la place qu'il occuperait dans la fidélité d'Hortense mise à l'épreuve de l'éloignement.

L'épreuve fut singulière. Rapprochés pour un règlement d'intérêts communs à dresser, Jules et Hortense s'occupèrent plus d'eux-mêmes que des absents; très-positifs tous deux, ils s'estimèrent d'abord sous le rapport commercial, et ils finirent par se persuader, sans songer à mal, qu'ils feraient une excellente maison en continuant celle du défunt, ou plutôt en en fondant une nouvelle.

Jules Lefort était moins coupable qu'on ne se l'imagine en s'installant dans le cœur d'une femme dont son ami était en possession. Maurice, quelque précision qu'il eût apportée dans ses lettres à distinguer une cousine de l'autre, n'avait pu si bien

faire, que les qualités dont il s'était plu à parer Léonide répondissent exactement à sa figure et fussent justifiées de telle sorte que toute méprise fût impossible. Par l'interversion la plus bizarre et pourtant la moins surnaturelle, Jules Lefort ne sépara pas du visage d'Hortense, lorsqu'il la vit pour la première fois, les attraits qu'accordaient à Léonide les lettres de Maurice. Il vit tout à la fois la femme aimante, comme Maurice lui avait peint Léonide, dans la femme bonne, la femme d'esprit dans la femme d'ordre, et quand Hortense essaya de le détromper, sans y tenir beaucoup, il était trop tard : Jules se contenta de son erreur.

« Je serais heureux avec elle, si tu y consens, écrivit Jules Lefort à Maurice; d'ailleurs, je crois que ton refus arriverait un peu tard. »

« Sois heureux avec elle, » répondit Maurice, qui, ayant deux ans d'attente devant lui avant d'être en mesure d'acheter une charge d'avoué, eût craint d'empêcher Hortense de contracter un mariage d'où son bonheur dépendait, et devenu, s'il avait bien compris Jules Lefort, une espèce de réparation.

Celle qui fut inconsolable, ce fut Léonide : le mari que prenait Hortense était celui qu'elle perdait. Sa jalousie était d'autant plus poignante, qu'elle avait vu une passion déclarée dans l'attachement tout de raison de Jules pour elle, homme qu'en jeune fille exaltée elle aimait de tout le romanesque d'une intrigue dont le héros était inconnu. A cette douleur se joignit celle de l'amour-propre froissé. Hortense n'était pas une femme étrangère qui lui volait sans préméditation un amant, c'était sa cousine, c'était presque une sœur, c'était celle qui possédait toutes les faiblesses de son cœur pour l'homme qu'elle usurpait. Impitoyables dans leurs propos, les petites gens brodèrent sur le texte : il y eut des persiflages, des compassions railleuses. La santé de Léonide en fut affectée : Maurice eut pitié. Il se proposa pour réparer personnellement un tort qu'en réalité n'avait pas même son ami, bien plus blâmable à la rigueur envers lui qu'envers Léonide : il fut accepté par dépit. Maurice, à qui une famille noble et riche de la Vendée avança généreusement les fonds nécessaires à l'achat d'une charge d'agent de change en souvenir d'une amitié de collége toujours chère au fils aîné de cette famille, épousa Léonide, deux mois après le mariage d'Hortense avec Jules Lefort. Mais les deux cousines étaient à jamais séparées par une haine que les deux amis tentèrent inu-

tilement d'éteindre dans des fêtes de famille. Léonide ne pardonna pas; vindicative autant qu'Hortense était oublieuse et bonne, elle altéra le bonheur domestique de celle-ci en répandant des doutes injurieux sur l'intimité où elle avait vécu avec Maurice. Après avoir plaisanté longtemps des propos que la haine de Léonide jetait entre leurs ménages, les deux amis jugèrent dans l'intérêt de leur réputation de ne plus se voir. Le silence de la calomnie ne s'obtient que par l'absence : ils se séparèrent; Jules Lefort accrut considérablement sa fortune dans le commerce des laines : Maurice acquit à Chantilly une étude de notaire après s'être défait de son titre d'agent de change, qu'il avait acheté au lieu d'une étude d'avoué, comme il en avait eu d'abord le projet. Victor Reynier, le frère de Léonide, avait déterminé chez Maurice ces différentes résolutions d'existence.

Dès que Jules Lefort apprit l'installation de Maurice à Chantilly, il entama avec lui une correspondance ignorée des deux cousines. C'est à Maurice qu'il voulut confier les épargnes de son commerce, heureux de remettre en de si fidèles mains ce qu'il enlevait aux chances de la fortune et qu'il s'assurait dans l'avenir. Une transaction grave et du plus grand poids pour le reste de sa vie l'ayant obligé de s'aboucher avec Maurice, il s'était rendu auprès de lui à Chantilly. Les deux amis s'étaient serré la main en pleurant. Mais, malgré leurs précautions, l'entrevue fut découverte par Léonide, et c'était pour en savoir à tout prix le motif qu'elle avait si indirectement persécuté son mari, sous le prétexte de connaître l'insignifiant entretien qu'il avait eu la veille avec la fermière.

IV

La paix était conclue entre les deux époux, aux dépens d'une confidence que Maurice, eût-elle été plus sérieuse, n'était pas en droit de refuser à Léonide : il n'en était pas moins récompensé par toutes les immunités de la reconnaissance.

Il eût été bien rigoureux, après tout, de ne pas céder. En échange de sa liberté de demoiselle, qu'elle n'avait perdue que depuis deux ans, comme une compensation à son éloignement de Paris, où Maurice l'avait conduite après l'avoir épousée, et comme adoucissement à la monotonie de leur résidence à

Chantilly, il était juste que Léonide entrât en partage de la souveraineté domestique. A la condition de vivre sur le pied d'une parfaite égalité dans le ménage, peu de femmes se plaindront des privations qu'il exige. Mais ce n'est qu'à ce prix.

Outre le sacrifice de Paris et de sa liberté, Léonide faisait encore à son mari l'abandon de son orgueil de jolie femme. Elle s'était résignée à l'admiration unique que lui vouait Maurice, se contentant d'avoir pour lui seul des yeux noirs qui étonnaient même les gens de la campagne, eux qui les ont si beaux et qui ne s'étonnent de rien; d'avoir pour lui seul une coupe de figure italienne, ovale et olive, et une de ces tailles franches qui font qu'une femme est nue malgré ses vêtements.

Léonide porte au plus haut degré le caractère de femme soumise à son organisation ardente : l'impétuosité de ses penchants étincelle dans ses yeux vifs, mais cernés, dans son teint sombre qu'éclaircit une abondante chevelure du plus beau noir, dans le jet de son cou sans inflexion. Forte et nerveuse à la fois, on sent qu'elle serait assez complète pour écouter la volonté de toutes ses passions; qu'elle serait amante jalouse, implacable ennemie, rivale à redouter, si, en réalité, elle ne se montrait avec éclat femme soumise et attachée. Elle n'est pas coupable de l'exagération de ses instincts. Les démentis donnés à la civilisation par le naturel, qui prévaut si souvent, ne sont pas à la charge de ceux qui trompent : est-ce la faute d'une femme si, née pour vaincre un taureau à la lutte ou pour traverser un torrent à la nage, on a emprisonné ses bras dans une robe et amolli ses nerfs dans la soie? Dieu a fait la femme, et nous la dame. L'erreur perce toujours. Chacun, à des moments donnés, reprend sa place dans la création, en s'échappant aux liens de paille que nous appelons mœurs, religion, convenances.

Livrée aux opinions conjecturales, Léonide passerait pour hautaine, indomptable, méchante même, si l'on n'était forcé d'ajouter belle à chacune des suppositions morales dont elle ne serait pas irréprochable.

Au fond de ses traits se lit une tristesse pour tout ce qui l'entoure. Toujours mise avec recherche, elle semble provoquer une fortune plus digne d'elle que cette existence petite où elle a fait halte un instant.

C'est encore un contraste à remarquer, que sa virilité à côté de la mansuétude de son mari, homme de trente ans à peine, déjà chauve quoique sans décrépitude, mûr avec toute la fleur

de l'adolescence, un peu replet, lui qui était hier le plus léger aux barres dans la cour de Juilly.

Si les harmonies ne résultaient des dissemblances, on condamnerait l'union de Maurice et de Léonide; on blâmerait ce contrat obligeant à rester éternellement ensemble le calme et l'emportement, l'homme de cabinet et la femme du monde, exposés à peser l'un sur l'autre comme le plomb sur la gaze.

Au milieu de leur traité de paix, Léonide et Maurice furent surpris par la visite de M. Debray, colonel de gendarmerie en garnison à Laval. Il avait obtenu une permission du ministre pour venir inspecter, accompagné de sa femme, la coupe de quelques biens patrimoniaux entre Creil et Chantilly. C'était un voyage annuel.

— Mes bons amis, dit-il en entrant, je viens vous faire mes adieux; je pars.

— Vous plaisantez, colonel; vous êtes arrivé depuis deux mois seulement. N'étiez-vous pas ici pour le semestre?

— Sans doute, mon cher Maurice, mon projet était de rester parmi vous jusqu'au milieu de l'hiver; mais j'ai reçu hier un ordre du ministre de la guerre qui m'enjoint de me rendre sur-le-champ à mon régiment, que je dirigerai, sur nouveaux ordres, vers le point où Son Excellence voudra le faire marcher.

— Oh! que j'en suis fâchée pour ma part! interrompit Léonide; moi qui comptais si bien sur vous, colonel, ce carnaval, aux bals de Beauvais et de Senlis! Nous enlevez-vous aussi madame Debray? J'espère que Son Excellence ne l'exige pas?

— Non, madame; l'obéissance passive n'étant pas reversible sur le ménage, j'ai laissé à madame Debray le choix de m'accompagner ou d'attendre, pour venir me rejoindre, que mon régiment ait une mission plus certaine. Elle s'est arrêtée à cette dernière proposition; elle restera donc avec vous. Maurice, je vous nomme son chevalier.

— Et l'on ne fait, colonel, s'informa Maurice, aucune conjecture sur ce mouvement de troupes qui s'opère à cette heure et simultanément sur toute l'étendue du territoire?

— Beaucoup. Les uns supposent que nous irons, — je ne parle que de mon régiment, — renforcer la garnison d'Oran; les autres, que nous serons envoyés aux frontières d'Espagne, en observation. Les avis ne se partagent qu'entre l'Espagne et l'Afrique, vous voyez! Il est bien question aussi de la Vendée, et, à ce propos, le bruit circule que des rebelles, condamnés par

le tribunal d'Angers, sont cachés aux environs de Paris, et qu'ils ont même trouvé dans notre département plus d'un refuge. La gendarmerie de l'Oise est, dit-on, sur pied.

— Quelle extravagance! reprit Léonide, — glissant indifféremment, mais vite, sur cette dernière nouvelle qu'apportait le colonel au sujet des condamnés contumaces, — de disposer d'un homme, de dix mille hommes, à la minute, sur un caprice de diplomate, et pour tel point de la terre qu'il plaît à un ministre Vous avez fait des préparatifs pour aller en Espagne, par exemple, vous avez étudié la langue de cette contrée, ses mœurs, compté sur tels incidents qu'elles offrent : tout à coup le télégraphe vous ordonne de vous embarquer pour Alger. Votre imagination avait rêvé les carnavals de Madrid, et vous recevez l'ordre d'aller camper sur l'Atlas, parmi les Bédouins.

— Qui a jamais prétendu, madame, que la guerre fût un voyage d'agrément?

— Ce n'est pas moi, colonel. Et je ne parle pas de vos femmes, qui passent six mois de l'année à douter si elles sont ou si elles ne sont pas veuves.

— En pareil cas, j'avoue, madame, répliqua en riant le colonel Debray, qu'une bonne certitude conviendrait mieux; surtout à présent que l'art de la guerre est si perfectionné, que certaines machines peuvent faire quinze cents veuves par coup. La vapeur a extrêmement simplifié l'état civil.

— Mais c'est odieux, colonel; on détruit par ce moyen une armée de cinquante mille hommes en quelques minutes. Ne serait-il pas plus raisonnable de se dire de souverain à souverain : Combien d'hommes avons-nous à faire tuer de part et d'autre? — Tant! — Tuons-les chez nous.

— La précision de votre raisonnement, madame, indique ce qui sera bientôt : on ne se battra plus du tout. Dès qu'on saura que la bravoure personnelle n'entre pour rien, absolument pour rien, dans le résultat d'une bataille; que la victoire dépendra de quelques chaudières de plus ou de moins de vapeur; dès que la valeur figurera comme deux roues, quelques sacs de charbon et quatre balanciers, et que la gloire enfin sera représentée comme une force de trois mille chevaux, chacun restera chez soi. Ainsi l'humanité doit compter, madame, sur la paix universelle, du jour où elle aura découvert le moyen de tuer trois cent mille hommes d'un seul coup.

— C'est consolant, colonel.

— Mais, comme ce procédé n'est pas encore inventé, et que chacun de nous est susceptible de remplir de sa vie la lacune qui nous sépare de sa réalisation, j'ai résolu, mon cher Maurice, de prendre quelques petites précautions avant d'entrer en campagne.

— M'apporteriez-vous votre testament, colonel?

— Non, cela est inutile : tous mes biens vont de droit à ma femme.

— Je le sais.

— Mes bons amis, j'ai des intérêts aussi chers, plus chers que les miens, à mettre à l'abri des coups du sort : ce sont ceux qui m'ont été confiés.

Avant de prolonger sa phrase, Debray marqua une longue pause; son regard indécis allait de Maurice à Léonide, comme s'il eût sollicité de lui ou d'elle une diversion indispensable à l'éclaircissement de sa pensée.

— Je sais ce qu'il espère, réfléchit Léonide tout en conservant son impassibilité; mais je resterai.

Maurice était au moins aussi gêné dans son attitude que le colonel Debray, qui, à trois fois, reprit et suspendit la confidence dont il avait fait l'unique motif de sa visite à Maurice.

Découragé enfin de la détermination de Léonide à ne pas s'en aller, et trop avancé pour changer de propos sans inconvenance, le colonel Debray entama son récit avec un dépit mal déguisé.

— Sous la restauration, j'étais intimement lié avec un officier des gardes-du-corps, jeune homme de famille noble, laquelle vivait en communauté de voisinage avec la mienne; il était d'un cœur élevé, d'un esprit vaste, de conduite loyale : nous avions commencé ensemble nos études militaires à Saint-Cyr, pour les achever plus tard à Saumur : c'était mon ami. La crise de 1830 vint nous diviser d'opinion, en nous apprenant que nous devions en avoir une. J'étais dans le 51e de ligne; il était dans le 1er de la garde : on nous fit marcher l'un sur l'autre dans les rues de Paris. C'était le 27 juillet. Voilà peut-être l'origine de l'obstination qu'il mit à défendre des idées pour lesquelles il avait tiré son premier coup de fusil. Mon régiment, vous ne l'ignorez pas, fut un des premiers qui passèrent du côté du peuple. Le 28, nous nous trouvâmes face à face, isolés, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en présence de son parti armé et du mien, lui un fusil à la main, moi une carabine à l'épaule. Nous fîmes feu tous les deux en même temps : c'était un devoir; mais lui au-dessus de

ma tête, moi à ses pieds. Le lendemain, jour décisif, il fut blessé mortellement à la défense des Tuileries. Je ne le revis plus que deux mois après, aux environs de Rennes; devenu inutile à sa cause comme soldat, languissant dans une de ses propriétés. Loin de l'affreuse mêlée où mon opinion avait triomphé de la sienne et non mon amitié, nous redevînmes frères. Vainement je l'engageai au repos : l'homme de parti ne m'écouta pas. Il voulut encore servir sa cause de sa puissante imagination stratégique, et des immenses ressources que lui offrait l'intelligence exacte des localités de la Vendée, où couraient des bruits sourds de guerre civile. En peu de jours, au moyen d'une correspondance active, servie à souhait par les inimitiés nées de la fermentation politique, à la faveur des appels d'insurrection que des émissaires défrayés par mon ami allèrent répandre avec de l'or dans les campagnes de l'Ouest, il devint l'âme d'une conspiration générale. Malgré la mort suspendue sur son lit, il dressa un travail qui, en dépit de quelques espérances exagérées, renfermait une organisation complète de résistance offensive. Dans ce travail étaient évalués les sacrifices de tout genre qu'avaient à supporter les riches propriétaires de la Vendée afin de procurer du pain et des munitions aux paysans : chaque bourg, chaque hameau, chaque feu, y était marqué avec la part qu'il lui était commandé de prendre à l'insurrection. Les balles de fusil étaient, pour ainsi dire, comptées. La part des trahisons et des dévouements était faite : rien d'imprévu. Sans une disproportion de forces inimaginable, ce plan devait réussir. Cet espoir nourri de science et d'exaltation retenait seul le dernier souffle de vie de mon ami. La mort fut plus forte que la volonté : il mourut dans mes bras; et c'est à moi, malgré mon opinion si opposée à la sienne, qu'il voulut confier ce plan de conspiration, de campagne et de guerre civile, me suppliant de ne le remettre qu'à un général dont il exhala le nom en expirant.

Ce général, mieux avisé depuis, moins dévoué en tout temps peut-être que ne le supposait mon ami, a, par sa conduite, rendu impossible cette restitution. Il a engagé son épée au service de l'État. Resté seul possesseur de ce plan, tant que les révoltés n'ont détruit que nos récoltes, n'ont incendié que nos granges, je l'ai respecté : en faisant sauter ce cachet, je pouvais sauver de la ruine mes propriétés et celles de ma mère : il n'y avait pas là assez d motifs pour violer un dépôt. Je laissai brûler. Aujourd'hu que les rebelles, suivant par induction le plan de

mon ami, ont une armée, des chefs, presque un gouvernement, ma conscience hésite à céler ces papiers plus longtemps. Puisque le secret de la rébellion organisée s'y trouve, celui de sa destruction y est nécessairement enfermé aussi. Il y va donc du repos du pays. Le gouvernement me sait l'héritier de ce plan par suite de l'indiscrétion du général à qui il était primitivement destiné par mon ami. Le ministre de la guerre en connaît l'importance; il le réclamera, je m'y attends. J'éprouve, mon ami, quelque répugnance à le lui remettre, et je manque de courage pour le lui refuser. Tremblant devant ma conscience, tremblant devant mon pays, quelle que soit ma décision, j'ai peur du remords. Agissez à ma place. Vous avez plus de lumières, autant de patriotisme que moi. Votre erreur ne sera qu'une erreur: la mienne serait un crime. Que deviendraient ces notes si importantes si je venais à mourir pendant la campagne d'Afrique, où je puis être appelé? Les emporter avec moi, ne serait-ce pas les exposer aux vicissitudes de la guerre? En les laissant dans ma famille, qui m'assure que ma femme, très-insoucieuse de ces papiers sans valeur apparente, en acquitterait la restitution en temps opportun? Votre patriotisme m'est connu, Maurice, c'est à vous que je les livre. J'écrirai demain au ministre que ce funeste plan est entre vos mains; il s'adressera à vous lorsqu'il en aura besoin. Le voici. Un simple reçu de vous, Maurice, et ma conscience sera tranquille. A l'heure de nouvelles nécessités, — et cette heure paraît proche, de porter la guerre en Vendée, — ce plan de campagne serait bien autrement précieux, mon ami, qu'un testament ou un dépôt d'argent; il renferme l'extinction radicale de la guerre civile, le sort d'une province, la tranquillité de la France. Je n'ose vous remercier, Maurice, de la responsabilité que vous acceptez, que mon amitié vous impose. Vous vous chargez d'une tâche honorable et qui ne serait pas sans danger, si le parti contre lequel ce travail peut être tourné vous en soupçonnait le dépositaire. En Vendée, l'incendie ou l'assassinat, je ne vous le cache point, sauraient vous faire livrer ce plan d'extermination; mais ici, loin du théâtre où il aura sa terrible utilité, vous n'avez qu'à vous armer, pour sa garde, de cette fidélité qui n'est pas seulement un attribut de vos fonctions, mais que chacun se plaît à reconnaître en vous comme la marque constante de votre probité d'homme.

Debray remit le plan de campagne entre les mains de Maurice.

— Colonel, il sera fait comme vous l'exigez. Partez, l'esprit tranquille, pour votre garnison. Je m'efforcerai de justifier l'amitié que vous me témoignez en vous abandonnant à ma prudence. J'agirai avec la circonspection qu'exige un dépôt aussi sacré. Il ne sortira de chez moi, si la nécessité des temps veut qu'il en sorte, qu'après que j'aurai concilié mes devoirs de citoyen avec le respect dû à la volonté dernière de votre ami.

Le colonel Debray pressa Maurice contre son cœur.

Jamais la figure de Léonide n'avait été plus pensive.

— Maintenant, voulez-vous, colonel, que nous passions dans mon cabinet? dit Maurice, en qui tous les sentiments élevés avaient été remués par la preuve d'estime que lui donnait le colonel Debray. Maurice apportait un honorable orgueil à être cru digne de sa charge, qu'il n'exerçait que depuis six mois, et au milieu des susceptibilités si peu indulgentes d'une petite ville. Avide de considération, il confirmait la vérité de cette maxime, que le cas qu'on fait des hommes est presque toujours la mesure de leur ligne future d'élévation. Si on ne les estime pas un peu sur parole, si on ne se hasarde pas à les croire ce qu'ils aspirent à être, il est peu probable que, privés de cet aiguillon, ils arriveront au point où ils seraient allés avec de tels encouragements.

Maurice est un de ces hommes actifs auxquels notre société moderne a prêté un relief exubérant. Par la place qu'a prise la richesse sur la naissance et même sur le mérite, ces hommes nouveaux ont su, avec une naissance honorable, un mérite réel parfois et quelque fortune acquise, obtenir un grand ascendant sur nos mœurs. Maurice est bien mieux partagé que le simple propriétaire qui n'a que sa valeur unitaire et transitoire de juré, d'électeur ou d'éligible : car il tient dans sa dépendance la fortune de l'éligible, de l'électeur, du juré, qu'il peut, par ses conseils ou son exemple, entraîner dans des pertes où se trouveront anéantis leurs titres politiques.

Il les lie indissolublement à lui par l'autorité de son expérience qu'ils préfèrent à la leur, par sa fidélité qu'ils élèvent bien au-dessus des chanceuses fidélités d'amitié et de parenté, par le titre légal qui sacre ces qualités et qui pourtant n'en constitue aucune, puisque ce titre s'achète et ne se mérite pas.

Maurice, par sa profession, est plus que tout ce qui est de quelque valeur autour de lui. La société vit sur les intérêts : il les garantit. Il est la loi : il est mieux que la loi; car la loi est

muette pour beaucoup : il l'explique, l'éclaircit, lui donne un son : il est la loi qui parle. La loi est inaccessible sur son tribunal, avec ses juges au haut de la montagne; lui, la met à pied, l'assied sous un chêne comme le bon roi saint Louis, et au milieu des moissons pour en régler le partage; il est la loi qui marche. La loi est juste, mais sévère pour les hommes; ses yeux sont beaux, mais ils n'ont pas de larmes; lui, il est la loi qui se penche sur le lit du vieillard, — près de l'oreiller d'Eudamidas, — comme un fils aîné qui vient, non réclamer sa part plus grande d'héritage, mais faire faire bonne justice à ses frères : il est la loi qui pleure.

Le contrat garantit la propriété, le contrat garantit le traité entre le domestique et le maître, entre le chef et l'ouvrier, entre l'argent et l'industrie, entre la tête et le bras, entre la pensée et l'exécution. Mais qui garantit le contrat? le notaire. Ainsi toutes les transactions sociales l'ont pour gardien. L'ancien blason du notariat exprimait pittoresquement ce pouvoir d'unir qu'a le notaire : c'étaient deux mains l'une dans l'autre.

La mission du notaire est d'autant plus grave qu'elle est sans contrôle : le prêtre relève de Dieu; le médecin, ce prêtre du corps, relève de la science. L'enfer nous répond des exactions de l'un; les universités sont la caution de l'autre. Celui-ci a un serment, celui-là un diplôme, le notaire n'a qu'un reçu de son prédécesseur. La vertu fait le prêtre, la science le médecin, l'argent le notaire.

Poussé aux limites extrêmes, l'abus que peut faire le prêtre de sa puissance, c'est de vous damner.

La plus excessive domination que le médecin soit entraîné à exercer sous votre toit, c'est de séduire votre femme ou d'épouser votre fille.

Le notaire n'arrive à son dernier développement d'action morale sur la société que par la ruine de la fortune privée.

Et qu'on juge des ravages plus grands que le notaire est en position de causer dans la société. Qu'importe que le prêtre, en colère contre le siècle, abaisse devant le front du pécheur la grille du confessionnal; qu'il lui refuse l'absolution; qu'il interdise l'eau du baptême aux enfants, le voile du mariage aux jeunes filles, et l'huile sainte aux mourants? La mairie de l'arrondissement est là ; elle baptise, marie et enterre; qu'importe enfin que les prêtres nous chassent du temple comme des vendeurs? nous vendrons à la porte du temple.

Qu'importent aussi les séductions d'alcôve du médecin? Il a suborné une femme, épousé par surprise une riche héritière; où est le si grand mal? autant lui qu'un autre. En sommes-nous là aujourd'hui? D'ailleurs, pourquoi n'êtes-vous pas le médecin de votre femme? La civilisation nous a appris à nous passer d'une foule de servitudes que subissaient nos grossiers aïeux; nous sommes aussi forts en jurisprudence pour le moins que les avocats; en politique, un roi n'en sait guère plus que nous; mais nous ne savons pas seulement sonder une plaie. Avec la moitié du temps que nous perdons à apprendre à danser, nous deviendrions médecins, — souvent mauvais, sans doute; ceux qui ont des diplômes sont-ils infaillibles?

La société moderne ne reposant que sur les intérêts et non sur la vertu, le marchand vertueux qui n'a pas d'argent ferme boutique; le négociant vertueux sans argent n'est pas reçu à la Bourse; le citoyen vertueux sans argent ne sera jamais député, maire ou conseiller municipal. Eh bien! n'est-ce pas l'office du notaire de placer, de déplacer, de faire produire cet or, cet argent, ces capitaux, ce tout avec lequel on est tout? Changez les termes; appelez honneur, considération, vertu, la possession de ces capitaux, et le notaire sera le directeur de conscience auquel l'homme s'est livré.

Le colonel Debray s'était levé : Maurice le précéda pour lui ouvrir la porte de son cabinet, où il allait lui délivrer le reçu de ce plan de campagne de la Vendée, qui lui était confié avec une si haute preuve d'estime.

Pendant le récit du colonel, Maurice avait à plusieurs reprises adressé des signes à Léonide pour l'engager à passer dans une autre pièce, sa présence étant une haute inconvenance. En femme fière, Léonide eut l'air de ne pas comprendre l'injonction de son mari. Elle affecta même de prêter une attention soutenue à cet entretien que le caractère de la maison lui interdisait. Debray, comme on l'a vu, avait paru d'abord embarrassé de la présence de Léonide; mais il avait fini par penser que Maurice étant au moins aussi intéressé que lui à la discrétion des affaires, il avait sans doute autorisé sa femme à en partager la connaissance avec lui. Toute faible que fût la supposition, elle lui avait suffi pour oser s'expliquer devant Léonide.

Léonide s'était levée aussi, prête à suivre dans le cabinet Maurice et le colonel Debray, décidée à faire prévaloir jusqu'au bout sa volonté de femme, surtout devant une personne dans

l'esprit de laquelle elle eût rougi de paraître fléchir sous son mari. Heureusement pour la dignité du ménage, que, sur ces entrefaites, arriva le frère de Léonide, Victor Reynier : ce fut un prétexte tout trouvé pour Maurice de se débarrasser de la sœur sur le frère.

V

— Vous boudez, Léonide, dit Victor Reynier à sa sœur. Le gouvernement domestique se conduirait-il mal?

— Très-mal.

— Alors, révoltons-nous, ma sœur.

— La plaisanterie n'est pas de saison, je vous jure, Victor.

— Elle n'a jamais rien gâté.

— Ce pays-ci m'ennuie, m'obsède; j'y mourrai si je n'en sors.

— Vous vous plairiez sans doute davantage à Paris : il n'y a pas d'habileté à penser ces choses-là. Le spirituel est de vivre en province pour s'y enrichir : nous sommes en chemin.

— Sera-ce encore bien long, mon frère?

— Cela dépend de Maurice. Un honnête homme s'enrichit en vingt ans, probité commune; un banquier dans huit ans, s'il a trois malheurs consécutifs; un fripon dans six, s'il ne fait aucune banqueroute; un notaire de Paris fait sa fortune dans cinq ans. Les notaires de province ne sont pas encore classés.

— Ne trouvez-vous pas que Maurice eût tout aussi bien fait de rester à Paris, exerçant sa charge d'agent de change, que de venir, je ne sais trop dans quel but bien clair d'intérêt, s'enfouir ici dans un tas de paperasses dont il ne sort pas?

— Non, ma sœur, mille fois non. Changez vite d'opinion là-dessus. C'est d'après mes conseils, vous le savez, que Maurice a vendu sa commission d'agent de change pour acheter son étude. Blâmez-moi le premier; ou plutôt comprenez mieux notre grandeur future. Le titre de notaire est magique en affaires : il résume ce qu'un homme a de supériorité, les lumières, la probité, le bon sens; qualités dont chacun se passe, mais que chacun exige en autrui. On sait dans Paris que Maurice m'éclaire de ses conseils dans les opérations financières que je tente; on le dit presque mon associé. Sa réputation protége la mienne. Hommes d'affaires tous deux, notre solidarité réciproque eût

été illusoire; l'un des deux étant notaire, le crédit s'ouvre partout; il vient nous chercher, il est venu. N'est-ce pas là une de mes combinaisons les plus triomphantes? Qu'il se présente un bon mariage et je n'ai plus rien à désirer! Je conviens que notre étoile est brillante, et que j'ai trouvé non-seulement un excellent beau-frère dans Maurice, mais un honnête homme. A sa perspicacité en affaires, votre mari, ma sœur, joint le beau privilége d'être dévoué au pays; il est un des flambeaux du conseil municipal.—Ne riez pas, un homme adroit n'eût pas mieux calculé. Il a le mérite, dit-on, partout, d'avoir une conscience politique : qui sait? quand l'opinion n'est pas un métier, ma sœur, elle est peut-être une vertu.

— Je voudrais, moi, mon frère, qu'il fût un peu plus complaisant mari.

— Je lui en parlerai; mais jurez-moi de ne pas le dégoûter de la province par vos éternelles réminiscences de Paris. A quoi bon? Êtes-vous assez riche pour habiter un hôtel rue Laffitte? pour posséder un château dans la forêt de Saint-Germain? Avez-vous des chevaux dans vos écuries pour vous y transporter dans une heure? non. Restons ici. Je vous promets tout cela dans six ans.

— Y songez-vous, mon frère? c'est juste le délai que vous donniez à un fripon pour s'enrichir.

— Otons un an et n'en parlons plus. Voyez si, depuis six mois que nous sommes ici, j'ai perdu du temps. Il est vrai que, sans moi, ce cher Maurice en serait à ses bénéfices de rôles; il aurait bien gagné trois mille francs. Je lui ai fait acheter d'abord un champ de vigne entre deux champs de blé. La situation incommode du propriétaire des deux champs traversés par le champ de vigne a forcé celui-ci à nous les vendre,—c'est M. le marquis de la Haye. — Les trois champs ont été à nous : devenus ensuite acquéreurs pour quatre-vingt mille francs d'un tiers du bois qui limite ces champs, nous y avons interdit la chasse en vertu d'un vieux contrat, ignoré du marquis, qui laisse ce privilége à l'acquéreur du tiers. Il a plaidé : nous avons gagné. Il en est tombé malade, le noble seigneur. Le voyez-vous relégué dans son château comme au milieu d'une île; dévoré par les cerfs sans pouvoir tirer sur un seul? La conséquence forcée de la situation où il s'est mis, c'est de racheter à tel prix que nous voudrons le tiers du bois qui nous appartient, ou de nous vendre les deux autres tiers avec le château. Il se décidera : nous attendrons.

En attendant, écoutez encore, ma sœur, de quelle manière je m'y suis pris pour arrondir notre propriété, qui a déjà cent arpents, d'un grand terrain vague où l'on pourrait construire une admirable tuilerie, ressource dont manque le pays. Un vieux fermier, plus dur que son terrain, ne consentait à se défaire de son bien patrimonial, où les os de ses pères étaient ensevelis, disait-il avec respect, — malice de fermier, — qu'au prix de vingt mille francs. La terre vaut le triple, — c'était énorme d'exigence. — On lui en avait offert une fois dix-neuf mille francs : il avait refusé. Quand nous nous présentâmes, Maurice et moi, chez ce terrible fermier, le malheur voulut qu'il nous reconnût pour ses voisins, les propriétaires du bois. Sous son enveloppe grossière, il devina qu'il y avait à fonder une bonne spéculation sur nous, et qu'il dépendait de lui de nous mettre absolument dans la position où nous avions relégué M. de la Haye, le seigneur du château; car il fallait traverser sa propriété pour aller au bord de l'Oise. A la rigueur, il nous aurait interdit l'eau, de même que nous avions supprimé à M. le marquis la chasse dans le bois. Pour visiter son terrain, nous avions la rivière à traverser; nous nous embarquâmes dans un batelet. Tout en coupant le fil de l'Oise, je m'avisai de prendre machinalement une pièce d'or dans ma poche, et de la lancer au loin.

— Une pièce d'or dans le fleuve, Victor?

— Oui, ma sœur, et cela aussi froidement que je vous l'atteste; par exemple, je ne négligeai aucun prestige d'optique pour faire luire aux yeux du fermier l'étrange caillou qui servait à mon passe-temps. A la vue de cette pièce d'or disparue, il fut sur le point de se précipiter tout habillé dans le fleuve pour aller la chercher au fond de l'eau, où il serait peut-être resté avec elle. Maurice le retint, en l'assurant que j'avais contracté cette habitude luxueuse de jouer aux ricochets par suite de la grande quantité d'or dont je disposais depuis ma jeunesse, et un peu par mépris philosophique pour ce métal. Maurice, dont j'avais eu beaucoup de peine à me créer un compère, m'accusait tout bas de folie.

— Vous demandez vingt mille francs de votre terre, voisin? Et je fis voler un double napoléon à vingt brasses du bateau. L'envie et les regrets du fermier ne se disent pas.

— Vingt mille francs! vous vous trompez, mon brave homme: votre terrain, ancien bien national, en vaut cinquante mille comme un rouge liard.

De nouveau un double napoléon partit au loin avec une portion de l'âme du fermier.

Ancien bien national! s'écria le fermier; que dites-vous là?

— Oui! un ancien bien national, et vous savez que le congrès de Vienne est terrible sur ce point-là.

— Bien national! bien national!

— Passons, mon brave, ne nous arrêtons pas à cette considération qui ôte à votre terrain les cinq sixièmes de son prix. Mais croyez-en un homme tel que moi, qui se moque de l'argent comme des petits cailloux, les propriétés ont énormément perdu depuis le changement de dynastie: un quart de la France a émigré, l'autre quart pour l'imiter n'attend qu'une circonstance. Des gens qui ont toujours le pied dans l'étrier n'ont guère, vous l'avouerez, notre voisin, l'amour de la résidence. Tout ce qu'ils possèdent est en billets de banque sur l'étranger : leurs propriétés sont vendues ou à vendre; Dieu sait à quel prix! L'or, mon brave homme, voilà la véritable propriété à cette heure : l'or est sans prix.

J'en jetai une poignée en l'éparpillant sur l'eau.

— Ne faites pas attention, dis-je au fermier qui bondissait à sa place.

Mais la propriété en nature, telle que la vôtre, c'est de la terre, de la boue: on ne l'entraîne pas avec soi. Qui est-ce qui en veut aujourd'hui? personne: des fous, moi. J'achèterais votre propriété, savez-vous pourquoi? parce que je suis amoureux de ce site, des petits poissons rouges des étangs, de la vue de la forêt que mon ami, monsieur, a acquise pour l'abattre et la convertir aussi en or. Dans cet état de désolation politique, qui durera plus ou moins, un jaune louis vaut mieux qu'un arpent de bois. Tenez! à franchement parler, le cœur sur la main:

J'avais dix napoléons dans la main que je secouai hors du bateau.

— Huit mille francs pour votre propriété, c'est bien payé: acceptez.

— Huit mille francs! et on m'en a proposé dans le temps dix-neuf mille! Et les os de mes pauvres parents!...

— A vos parents, — je m'inclinai, — nous élèverons un tombeau, ayant soin de ne pas percer un puits artésien au centre de leurs mânes. Quant aux dix-neuf mille francs proposés, j'y crois sans peine: votre propriété en vaut cinquante mille — le bel effort! et puis comment vous auraient-ils été payés ces dix-

neuf mille francs fabuleux? On connaît les rubriques de ces acheteurs si faciles: des billets à termes, des termes sans fin, des fins de non-recevoir. Huit mille francs, c'est peu sans doute, relativement à la beauté du terrain, mais c'est sûr; mais les Cosaques, les Cosaques! les comptez-vous pour rien? Après tout, je tiens peu à vous convaincre, — les opinions sont sacrées, — et surtout à vous forcer la main: nous n'en serons pas moins bons voisins, bons amis. Hein? Nous en serons pour avoir fait ensemble une délicieuse promenade sur l'eau. Me retournant ensuite du côté de votre mari: — Ai-je été adroit aujourd'hui, Maurice! sur deux mille francs en or de ricochets, pas une pièce de vingt francs qui ait gauchi: elles sont toutes allées à l'eau comme des hirondelles.

Le fermier me prit la main et me dit:

— Avec un homme comme vous, il n'y a pas de danger d'être trompé. Vous me paraissez attacher trop peu de prix à l'argent pour tenir à mille francs de plus ou de moins. Tope! Huit mille francs: c'est dit:

— C'est fait, répondis-je: la propriété est à nous. Et nous mîmes pied à terre dans notre bien.

J'avais jeté mille francs en or dans le fleuve pour en gagner plus de trente mille: c'est le secret de toute affaire. Il faut, pour réussir, débuter toujours par jeter mille francs à l'eau.

— On dirait un apologue, mon frère.

— L'apologue a été enregistré hier aux domaines. Voulez-vous encore retourner à Paris, ma sœur?

— Je patienterai, mon frère, soit; mais du moins vous m'aurez clairement traduit nos espérances, et elles sont belles, j'en conviens: tandis que Maurice n'ouvre jamais la bouche sur rien, lui; il est tout mystère. Le peu que je sais, je l'arrache à l'insomnie de ses nuits. L'approuvez-vous? Ne me sacrifie-t-il pas trop à la prudence de son cabinet? N'être de moitié avec un homme que dans son existence physique, c'est le partage d'une maîtresse, — et c'est assez pour elle, — et non le lot exigible d'une femme. Je mérite mieux. Je souffre de son silence; je rougis d'être toujours de trop lorsque je me trouve en tiers dans son cabinet; enfin pourquoi suis-je déplacée chez moi? Les étrangers sont chez eux dans ma maison; moi seule y suis étrangère. Si j'avais épousé un prêtre, vivrais-je dans une plus rigoureuse abstinence de paroles? Au moins les prêtres ont eu le bon sens de s'interdire le mariage.

— Ah çà ! ma sœur, une tempête a donc éclaté ici, tandis que j'étais à Paris ? vous en êtes encore tout agitée.

— Je vous l'ai dit, mon frère, Maurice me tyrannise de mille contrariétés plus pointilleuses les unes que les autres, et cela, sous le commode prétexte que son cabinet ne doit être accessible à personne qui vive, en dehors des affaires, pas même à sa femme, à moi ! Or, comme il y est les trois quarts du jour, une partie de la nuit même, voyez l'heureuse communauté d'existence qui règne entre nous. Et si, de mon côté, je m'autorisais de l'isolement où il me relègue pour recevoir aussi dans mes appartements mes amis, tout le monde, excepté lui, trouverait-il cela bien juste ? Vous entriez, mon frère, quand j'achevais de lui infliger un premier exemple de résistance. J'aime Maurice : qui en doute ? mais on aime les gens pour les qualités qu'ils ont, et n'ont pour les travers qu'ils s'imposent. Il eût été fort aise de m'éloigner, d'un signe, de son entretien avec le colonel. — Présomption ! je suis restée. Debray pensera ce qu'il voudra. Au surplus, j'ai juré de n'ignorer aucune des affaires qui se traiteront dans le cabinet de Maurice. Ouvertement, ou par ruse, il en est une, mon frère, que je veux percer à jour : et pour cela j'ai besoin de les connaître toutes.

Victor se prit à sourire, à voir la pose fière et décidée de sa sœur. Pendant tout le temps qu'elle avait donné au libre épanchement de ses récriminations conjugales, il l'avait encouragée de l'assentiment tacite du geste. Quelqu'un aussi froid que Reynier aurait deviné en lui un complice ; mais Léonide avait trop d'emportement pour faire preuve de finesse dans un pareil moment : aussi, sans laisser soupçonner où il voulait en venir, son frère put lui dire :

— A la place de Maurice, je vous aurais bientôt satisfaite, Léonide ! je vous prendrais par la main, et, après vous avoir priée de vous asseoir dans le fauteuil de consultation, je ne vous ferais grâce, durant un jour entier, durant un mois, s'il le fallait, d'aucune des affaires, grandes ou petites, dont il est l'arbitre. Oh ! que vous seriez bientôt lasse et dégoutée de ce rôle, ma sœur ! Vous vous imaginez donc, enfant, que le cabinet d'un notaire est la scène d'un perpétuel proverbe dramatique, un théâtre où Maurice occupe la première loge, et dont il vous interdit l'entrée, pour s'amuser en toute liberté, comme un mari en bonnes fortunes ? Désillusionnez-vous : moins de poésie. Tout se passe à ras de terre, à demi-mots, à voix basse dans l'antre

du notariat. Il y fait noir comme dans le cœur humain. Qu'y voit-on? Tantôt la stupidité inintelligible d'un paysan qui dévore trois heures de consultation pour savoir s'il achètera ou non une propriété large comme un mouchoir; tantôt un vieillard goutteux qui, frustrant la famille dont il a fatigué l'hospitalité, demande un avis ou plutôt une complicité pour gratifier quelque affection de halle du vieux sac d'argent qu'il doit à la reconnaissance. Il vient s'enquérir, le bon vieillard, de l'article du Code qui n'a pas prévu son ingratitude.

Victor absorbait l'attention de Léonide, sur l'esprit de laquelle cette peinture ne produisait pas l'effet qu'il avait feint d'en attendre.

Il continua :

— Qu'y voit-on encore? La fourberie la plus éhontée mise en pratique par les hommes : celui-ci cherche à passer pour mourant aux yeux de celui-là, afin d'en obtenir une plus grosse rente viagère; et il ne tient pas compte de la jeune femme qu'on lui fait épouser pour hâter le terme de la pension. Voudriez-vous être présente à la comparution de deux époux qui, pour tromper l'avidité de créanciers et la banqueroute, vont se séparer de corps et de biens, et donner à cet acte de désunion la publicité de l'enregistrement et de trois journaux? Afin de conserver une commode en sapin et six chaises en merisier, ils renieront vingt ans de mariage. Sont-ce là les mystères domestiques que vous brûlez tant de pénétrer, ou bien êtes-vous jalouse d'éclaircir l'intrigue de cette jeune femme qui, conciliant ses devoirs de maternité anticipée avec le décorum de chaste fille présumée avant le mariage, vole pièce à pièce son mari pour constituer un sort à un fils exclu de l'héritage? Vous importe-t-il encore de savoir que tel négociant, qui a déposé cent mille francs d'épargne chez Maurice, et qui accourt les retirer brusquement au milieu de la nuit, a été ruiné la veille? Est-ce à remuer ce linge sale de famille, ces choses souterraines et toutes humides des misères de la société, que vous sacrifieriez vos heures de toilette, vos promenades dans le bois, votre existence si douce et si mobile? Je crois vous avoir guérie pour toujours du désir de vous immiscer dans les affaires de votre mari, n'est-ce pas?

— Savez-vous, Victor, que vous méprisez d'un ton à inspirer le plus violent désir de connaître, reprit Léonide en lançant à son frère un regard que celui-ci ne fit aucun effort pour dé-

tourner. Vous n'avez pas été heureux dans vos exemples de découragement, mon frère, et ce sourire, qu'en ma qualité de sœur j'interprète dans le sens que vous n'êtes pas fâché que je lui donne, laisse percer en tout ceci un fond de comédie dont le spectateur n'est pas plus dupe que l'auteur. Est-ce vrai, mon frère?

— Quoi, vrai?

— Soyons francs, Victor.

— Parlez, Léonide.

— Eh bien, vous n'avez joué la contradiction qu'afin de ne pas vous ranger tout de suite à mon avis avec la partialité d'un frère; mais cette honorable résistance accomplie, avouons que nous nous comprenons à merveille.

— Il est si bon de s'entendre, ma sœur!

— Où est d'ailleurs le mal pour les autres?

— Le mal! mais, n'est-ce pas un grand bien, ma sœur, de guider ceux qu'on aime dans la voie de leurs intérêts?

— Sans doute, mon frère, et Maurice n'aurait qu'à gagner à ce qu'on tînt le fil de ses affaires.

— Puisqu'il n'en saurait rien, ma sœur, son amour-propre serait sauvé.

— Oh! oui, mon frère, il est essentiel qu'il n'en sache rien.

— Comment devinerait-il quelque chose, Léonide, si nous étions derrière une porte, à travers laquelle on entendît parler, par exemple, et qui fût dans son cabinet? Ceci n'est qu'un exemple, qu'une innocente supposition...

L'innocente supposition de Victor nous rappelle que nous avons omis de dire que trois portes drapées s'ouvrent dans le cabinet de Maurice : l'une a issue sur l'escalier extérieur, pour les clients; l'autre dans la salle à manger où se trouvent Léonide et Reynier; et la troisième communique avec la chambre à coucher de Léonide : c'est la plus secrète, celle par laquelle passe Maurice quand il se lève la nuit pour travailler.

Un bruit nouveau s'étant fait entendre à côté, le frère et la sœur suspendirent leur pacte et leur conversation. C'était M. Clavier qui entrait dans le cabinet de Maurice, au moment où le colonel Debray en sortait.

— Ma sœur, dit Victor en offrant la main à Léonide, nous nous rendrons dans votre chambre à coucher.

VI

Qu'est-ce que Victor Reynier?

Un homme d'affaires.

Qu'est-ce qu'un homme d'affaires?

L'école d'Athènes n'eût pas trouvé de réponse à cette question; ou bien elle eût répondu par cette autre demande : Qu'est-ce que Dieu?

Car tout est du ressort de l'homme d'affaires — les lois, les lettres, le commerce, les mœurs, les arts; à ces conditions pourtant qu'il est avocat sans diplôme, littérateur sans avoir jamais rien écrit, négociant sans maison de commerce, moraliste pour avoir concouru aux prix Monthyon, artiste, quoiqu'il n'ait fait ses études de peintre qu'à l'hôtel Bullion, les jours de vente. Si la société était un rocher, l'homme d'affaires en serait l'huître; le champignon, si elle était un arbre; le ver, si elle était un fruit. Comme elle se compose d'êtres honnêtes et bons, il est homme d'affaires. Que fait-il? rien: on fait pour lui. Vous avez une idée : en remontant de cause en cause génératrice, vous vous élèverez jusqu'à Dieu; son saint nom soit loué! —En descendant de résultat en résultat produit par cette idée, vous arriverez jusqu'à l'homme d'affaires. Aussi Dieu et l'homme d'affaires sont placés aux deux limites de la création intellectuelle, et vous avez parcouru, pour avoir une définition, un cercle de raisonnement qui vous ramène à la première question et à la première réponse : Qu'est-ce que l'homme d'affaires? Réponse : Qu'est-ce que Dieu?

Soyez peintre, et que la muse vous inspire un tableau;

Soyez poëte, et que la faim vous dicte un poème;

Soyez riche, et éprouvez le besoin de vous ruiner;

Soyez pauvre, et veuillez devenir voleur;

Croyez-vous que votre tableau, vous, peintre, vous appartiendra?

Que votre prose ou vos vers, vous, poëte, vous appartiendront? Que votre fortune, vous, riche, ira où il vous plaira?

Et vous, pauvre, que vous parviendrez à être voleur?

Un tableau peint, achevé, verni, encadré, est là : c'est un Roqueplan.

L'homme d'affaires entre et dit au peintre orgueilleux de son œuvre : — Vends-moi ton tableau? — Combien Zeuxis?

— Six mille francs.

— Prenez. L'homme d'affaires emporte le tableau et le remet à M. le comte, qui le lui paye dix mille francs. Au bout de trois ans, le comte meurt; les héritiers vendent sa galerie de peinture. Qui se présente pour l'acheter? Un homme d'affaires, qui cède à un banquier pour cinq mille francs le tableau de Roqueplan après l'avoir eu pour trois mille à la vente par suite de décès.

Le banquier fait banqueroute; c'est convenu. Sur tous les murs de Paris, des affiches jaunes annoncent que, parmi les meubles saisis, il y a des candélabres, des chenets de bronze et un Roqueplan. Pour le compte d'un épicier qui se marie, l'homme d'affaires achète le Roqueplan, et bénéficie dessus de quinze cents francs.

Additionnons. Le premier homme d'affaires a gagné quatre mille francs sur le tableau, le second deux mille, le troisième quinze cents francs : total du bénéfice du brocantage, sept mille cinq cents francs.

Ceci en moins de dix ans. Dans vingt ans, le tableau du peintre aura contribué à faire bien vivre huit hommes d'affaires, à doter leurs filles, à éduquer leurs fils. Les enfants de Roqueplan mendieront peut-être sous le guichet du Louvre.

L'écrivain est plus immédiatement placé encore sous la griffe de l'homme d'affaires. Par son nom qu'il signe au bas de son œuvre, le peintre échappe du moins en partie à l'engloutissement. L'écrivain n'a pas même ce privilége. Il ne signe que les *bons à tirer;* sa publicité nominale s'arrête au prote d'imprimerie. L'homme d'affaires peut être libraire sans brevet; alors il vous dépouille par volume; il vous dessèche par traductions, imitations, contrefaçons, faux mémoires; il vous enlève même votre nom légitime, consacré par l'Église, pour vous abâtardir du pseudonyme en vogue. Si l'homme d'affaires travaille sur le litigieux, il vous pompe la vie et l'esprit par consultations, mémoires à consulter pour ou contre, adresses aux tribunaux. Il est quelquefois directeur de journaux. A ce titre, il vous gruge l'imagination jusqu'à l'amer; aujourd'hui c'est un conte pour les enfants, une fable qu'il mendie; demain il sollicitera à votre porte un article de haute critique ou une brochure contre lè ministère, si ce n'est la description d'un moulin à charbon ou d'une scie de forme nouvelle. L'homme d'affaires journaliste s'habille de vos plumes, comme le geai; il passe pour un homme

d'esprit avec le vôtre, devient receveur-général à cause de vous, qui vous êtes laissé violer dans votre opinion pour quelques cents francs. Il a même la croix d'honneur; mais la croix est pour lui seul, l'infamie à vous deux. Il roule dans un landau dont les roues sont graissées avec votre moelle; et, au bout de cinq ans, lorsque ses chevaux et vous êtes crevés, il fait une pension à la veuve de son cocher, parce que son cocher a placé des fonds chez lui, sans doute.

Si vous n'appartenez pas à la catégorie de ceux qui produisent, mais, au contraire, à la classe de ceux qui consomment, si vous êtes riche, il n'est guère plus probable que vous échappiez à l'homme d'affaires.

Personne n'est riche dans le sens absolu du mot. Quel est celui qui possède vingt mille francs en or à toute heure?

Ensuite, que de gens qui ne seront riches que dans un mois, que demain, et qui veulent l'être avant l'accouchement de la fortune, si lente à porter! A toute heure, l'homme d'affaires a vingt mille francs en or dans sa poche; il ressemble aux paysans: il a en possession les plus beaux fruits, parce qu'il n'y touche jamais. L'homme d'affaires vend de l'or au lieu de fruits, mais le prix varie; il va de quinze pour cent jusqu'à vingt ans de galères.

Beaucoup de fils de famille ne peuvent décemment tuer leur père pour en hériter; le poison n'étant plus dans nos mœurs, l'homme d'affaires escompte le testament. Vous jouirez de trente mille francs de rente un jour; il vous compte tout de suite cent mille francs: cinquante mille en or, cinquante mille en marchandises. Les marchandises, ce sont quelquefois des cercueils, quelquefois des momies. Votre héritage désormais lui appartient. Appelez-le donc votre frère, puisque le voilà devenu le fils de votre père; il l'aime presque autant que vous, seulement, il le respecte davantage: il ne prend pas son nom.

On dirait par confusion l'usurier. Qu'est-ce donc que l'homme d'affaires, je vous prie? N'ai-je pas dit que tout était de son ressort? Les lois? puisqu'il achète des testaments en germe; les mœurs? puisque sans lui il n'y en aurait que de bonnes; les arts? puisqu'il vend et achète toutes les merveilles qu'ils produisent; le commerce? puisqu'il trafique de toutes ces choses.

— Vous songez à devenir voleur? Folie de croire que vous arrêterez un homme sur la grande route: pour cela, il faut du courage; vous n'en possédez pas, vous ne possédez pas ce cou-

rage-là. Vous volerez dans une promenade? Il faut avoir du courage et de l'esprit. Fatuité de prétendre être voleur dans un siècle où il y a tant de sergents de ville.

Non, vous ne volerez pas; mais vous volerez à un entresol obscur et humide, avec trois chaises, deux tables, des cartons vides et verts sur lesquels on lira ces étiquettes en français d'homme d'affaires : *Lettres à répondre, lettres repondues;* et vous ne répondrez à personne, pas même à Dieu, de ce que contiennent ces sacs intitulés : *Affaires de M. le comte de... contre la princesse de...* Ainsi, de voleur que vous espériez devenir en vous couchant, vous vous éveillerez homme d'affaires.

Il y en a d'honnêtes.

Victor Reynier, je le répète, est homme d'affaires. Rentre-t-il dans la catégorie à peu près universelle? Nous ne le pensons pas. D'ailleurs, il est à l'aurore de la vie et des affaires sur la place de Paris. Beau, vingt-sept ans, de l'esprit, pas la moindre sensibilité, il est adroit comme Grisier à l'épée; il met, au pistolet, vingt fois dans le blanc sur vingt coups; il boit le vin de Champagne *à la poste;* enfin, il a un huitième de loge aux avant-scènes de l'Opéra.

Maurice courut au devant de M. Clavier, le fit asseoir dans un fauteuil et s'informa de sa santé avec l'empressement d'un fils.

— Ne nous amènerez-vous jamais mademoiselle Caroline? la destinez-vous à être religieuse? Nous ne la rencontrons nulle part.

— Religieuse! non; vous savez combien, mon jeune ami, mes opinions sont loin d'appeler la tyrannie au secours de l'autorité domestique. Notre réclusion tient à nos goûts... peut-être à nos malheurs.

— Pardon! monsieur, reprit timidement Maurice; mais je n'ai cédé qu'au mouvement d'un attachement sincère en vous adressant une question qui vous paraît peut-être déplacée. Je me repentirais de l'avoir faite.

— Vous, Maurice, notre meilleur ami dans ce désert, vous, indiscret! Sachez, au contraire, que je prétends vous ouvrir mon cœur tout entier avant que le Maître de la nature le juge. Je viens chez vous dans cet unique dessein. Ma parole de vieillard sera lente; m'entendrez-vous jusqu'au bout?

Maurice prit la main de M. Clavier et la pressa.

— Ce sera long, dit tout bas Léonide à Victor; rapprochons nos siéges.

Appliquant ensuite son œil à quelques places transparentes de la porte drapée, elle aperçut M. Clavier dont le coude posait sur le marbre de la cheminée; la tête pensive du vieillard reposait dans sa main. Léonide invita son frère à satisfaire à son tour sa curiosité.

— Comme il a l'air abattu, ma sœur. Quelle tristesse! Qui peut donc l'accabler ainsi? Vient-il régler son compte avec le passé, avant de le régler avec Dieu?... s'il croit en Dieu, toutefois, car on lui connaît peu de faiblesses. Que va-t-il nous apprendre?

— Plus bas, mon frère.

— Ne craignez-vous pas qu'il nous entende?

— Non; mais si vous parlez toujours, nous ne l'entendrons pas. Taisez-vous.

VII

Au bout de quelques minutes de silence, M. Clavier poussa un profond soupir et commença:

— « La calomnie m'a poursuivi jusqu'ici, Maurice. Ne cherchez pas à me dissuader: je connais les hommes. Leur haine ne se brise que contre la tombe; le pied leur glisse sur le marbre; justice tardive qui n'est que l'oubli: ne croyez pas à leur pardon: je n'y crois pas. Quelques-uns cessent de se souvenir en vieillissant; voilà encore leur réparation: une infirmité.

» Dans cette solitude même ils m'ont flétri de leur silence: ils m'ont fui. J'ai vainement, pauvre vieillard, ouvert mon âme et ma porte à tous: aucun n'est venu. Alors je me suis enfermé, et je n'ai plus voulu voir la société, compagne de l'âme humaine, qu'à travers la grille de ma prison. Leur curiosité méchante s'est accrue de toute ma réclusion; ils ne passent jamais devant le jardin que j'ai planté, où le jour je travaille, où la nuit je pense, mon front dans la main, sans chercher mon visage derrière mes barreaux. Dans leur naïve terreur, ils s'étonnent sans doute de ce que je laisse vivre mes fleurs et de ce que je ne décapite pas mes arbres. La plupart, — mon jardinier me l'a rapporté, — ont remarqué des taches de sang à ma joue. Je suis le réprouvé du pays; ils m'appellent le régicide; ils craindraient de laisser tomber leur tête avec leur salut, s'ils honoraient de quelque signe de

respect mes soixante-dix ans de vie. Mon ami, je n'ose embrasser les petits enfants à qui je ne fais pas encore peur; je frémirais d'épouvanter leurs mères.

» Ils doivent avoir d'étranges opinions sur l'ange, bâton fleuri, qui me soutient. Je ne leur pardonnerais pas cependant, moi si résigné pour moi-même, de souiller de leurs propos cette enfant qui croît à mes pieds comme une fleur au bas d'une tour, entre la pierre et le fer. Caroline est ma fille par la tendresse, par la reconnaissance; je n'ose ajouter par le sang. Si j'allais lui léguer pour ma dot ma renommée! Mieux vaudrait la laisser laide et sans pain au milieu de la rue : car mon nom est historique. Malheur, en politique, à ceux dont les noms restent, Maurice! »

La figure de M. Clavier était toujours pâle. Sa parole était presque tremblante d'embarras.

« J'ai besoin de m'assurer de vous, mon ami, un témoin à décharge qui déposera, après ma mort, contre des accusations terribles dont le contre-coup irait frapper Caroline : elle aussi doit être instruite. Vous l'instruirez. Si elle vous demandait un jour mon histoire, répétez-lui les paroles funèbres que je vais prononcer. Elle en sait déjà quelques-unes qu'elle n'oubliera point.

— Ceci promet, dit tout bas Victor à Léonide. Vous verrez, ma sœur, que notre essai sera heureux.

Léonide posa un doigt sur la bouche de son frère.

M. Clavier poursuivit :

« Mon adolescence fut terne; mon père voulut avoir un avocat dans la famille : je le devins. Après m'être marié, j'exerçai aussitôt ma charge dans un bourg situé aux frontières du Nord. C'était à l'époque où les états-généraux s'assemblèrent sur le vœu des parlements qui leur léguèrent l'alternative d'une banqueroute ou d'une révolution. Né du peuple, j'en partageai l'enthousiasme à ce lever si pur de notre émancipation. Disciple ardent de la philosophie nouvelle, ma conviction fut acquise à ces amis de l'humanité qui, les premiers, parlèrent de rendre la liberté à l'homme, à la pensée. J'avais vingt-quatre ans : jugez si je prêtai une attention passionnée aux discours prononcés aux états-généraux par les hommes de mon sang, de ma caste, par mes frères en esclavage. L'accusé innocent ne suit pas avec plus d'intérêt le plaidoyer de son défenseur. Quoiqu'à cent lieues de Versailles, pas une parole n'était perdue pour moi : je me rendais, la nuit, sous les allées de la petite prome-

nade de notre bourg, et là, l'oreille collée à terre, comme la sentinelle lointaine, j'écoutais les bruits qui venaient du sud. J'imaginais entendre, j'entendais les pas pesants des députés du tiers entrant dans le Jeu-de-Paume; puis me relevant fièrement comme eux, j'enfonçais mon chapeau devant les députés de la noblesse et du clergé : ce que firent les députés de la nation, vous le savez. L'amour ne gonfle pas un cœur avec autant de plénitude que ces tableaux m'élevaient l'âme. En un jour, par l'effet de ce grand spectacle qui se préparait loin de moi, j'étais passé de l'indifférence de l'enfant à la sévérité du citoyen. Toutes mes passions se groupèrent autour d'une seule : celle-là devint formidable : la liberté ! Je dus paraître bien ingrat à des amitiés délaissées. On ne me vit plus; je me cachai, j'étudiai, je pensai; ou plutôt je ne cessai d'être à Versailles, le bras tendu, la tête rejetée en arrière, le regard fier, répondant à Mounier. : « Oui, je prête le serment de ne jamais me séparer de l'Assemblée, que la Constitution ne soit établie. »

» Rentré en moi-même, je ne tardai pas à m'apercevoir que si je m'isolais de la foule, c'est que mon opinion n'éveillait pas d'écho autour d'elle. Je finis par me convaincre, à de sinistres visages, à des paroles mystérieuses, à une inaction calculée, que j'étais seul à aimer cette opinion, seul à la défendre. Ancienne dépendance d'un seigneur issu de famille étrangère, notre bourg féodal, qui se composait au plus de deux cents habitants, me parut préférer un joug servile au bonheur d'en être délivré par quelques sacrifices. Placé aux extrêmes limites de la France, offrant aux étrangers, à la faveur du voisinage, la facilité de conspirer avec les ennemis de l'intérieur, notre bourg acquérait par la gravité des événements une importance extraordinaire. Je crois encore le voir avec sa colonie d'ouvriers plus allemands que français, avec sa population bâtarde comme toutes celles des frontières; gens conquis mille fois, sans avoir retiré d'autre avantage de la domination impériale et de l'occupation française, que des idées et un langage corrompus comme leurs mœurs. Je me rappelle surtout le vieux château bâti au temps de Charles-le-Téméraire, se dressant sur ses quatre tourelles, et prolongeant ses ailes crénelées aux flancs de notre bourg, qui n'en était que l'avenue, l'humble dépendance. De son balcon, le seigneur pouvait appeler les étrangers à ses fêtes : ils y venaient souvent étaler leurs débauches, et aider le maître à manger ses revenus. Le bourg était alors allemand, et passait de droit à l'empire.

Songez, Maurice, à quels périls nous exposait cette fraternité à l'époque où nous vivions. Position militaire des plus redoutables, notre localité pouvait servir de plateau à une armée d'ennemis, de premier échelon pour descendre dans l'intérieur de la France. Et le bourg était sans défense, il était à eux.

» A Paris, on était trop occupé de Paris pour penser à se raffermir du côté des frontières : vous savez en quel état elles furent trouvées quand Luckner eut mission de les défendre. Perdue entre deux vallons, toujours couverte de brume, loin de la grande route, notre localité fut complétement oubliée. Les députés de la nation comptèrent trop d'abord sur une levée universelle de l'opinion à l'appui de leurs principes. Les habitants de beaucoup de villes, ceux du bourg que j'habitais, par exemple, n'envisageaient qu'en tremblant une autre manière d'être gouvernés; ils chérissaient leur obéissance sous un maître qui ne les tyrannisait plus, parce qu'il lui était impossible d'ajouter un anneau de plus à la chaîne. On l'estimait bon, de ce qu'il n'avait plus de méchancetés à commettre. Toute dignité était partie de ces corps battus de génération en génération. Sur leur dos courbé par l'avilissement, le mépris et le fouet avaient fait croûte.

» Oui, mon ami, l'abâtardissement de l'homme en était arrivé à ce point dans beaucoup de villes frontières, comme la nôtre : parce qu'elles avaient, à diverses époques de l'histoire, appartenu à l'Allemagne, elles s'imaginaient n'avoir aucun droit pour faire cause commune avec la France contre d'odieux abus. Comme si jamais le droit naturel qu'ont les peuples d'être libres et de se gouverner était susceptible de périr dans les transactions auxquelles ils n'ont pas souscrit !

» Mais, soit ignorance, soit engourdissement, mes concitoyens ne jugèrent pas que le moment était venu pour eux, non d'être Allemands ou Français, questions pour lesquelles avaient combattu leurs pères dans des guerres moins saintes, mais d'être hommes. J'élevai la voix pour répandre cette vérité : je ne fus pas compris.

» Alors je m'expliquai nettement deux vérités que l'histoire n'avait jamais dégagées pour moi de ses enseignements : l'une, que les temps d'esclavage finissaient quelquefois par être légitimes à force d'abnégation chez ceux qui s'y courbaient ; l'autre, que ces temps avaient eu aussi des âmes énergiques qui, comme la mienne, s'étaient découragées dans une lutte inégale.

» Me voilà donc réduit à marcher seul avec mon opinion,

rougissant presque de l'avouer, tant le silence qui l'accueillait la colorait d'une teinte paradoxale. On dira un jour l'histoire de la révolution française en province : elle ne sera ni moins curieuse ni moins tragique, ni moins morale surtout que la même histoire éternellement écrite à Paris et pour Paris. Si la torche de la révolution française, — il est superflu de l'avouer, — était Paris, chaque province était le miroir parabolique qui renvoyait des rayons de feu après avoir reçu des rayons de lumière. Revenons à moi. J'aurais mieux aimé combattre pour mon opinion à la lueur des canons, que de la laisser rouiller dans le silence. L'opinion, c'est la vérité; qui la possède doit la dire : c'est la foi : il faut la proclamer; en faire une ceinture pour soi, un drapeau pour les autres. »

Comme Maurice pressentit que, dans ce récit qui l'attachait vivement, sans doute à cause de ses convictions politiques, M. Clavier placerait les événements principaux de sa vie, il se leva pour s'assurer que les portes de communication étaient fermées. Dans cet examen, son visage effleura le drap où s'appuyait la joue attentive de sa femme.

Il retourna à sa place.

« Que j'aurais désiré d'appartenir à ce peuple de Paris qui ne se nourrissait plus que d'enthousiasme, attaché aux grosses lèvres de Mirabeau, parlant tout un jour! A force d'exaltation, je me crus à Paris. Je montais, au Palais-Royal, derrière la chaise de Camille Desmoulins, le brave jeune homme; et, comme lui, applaudi par cent mille mains, je piquais à mon chapeau la feuille d'un arbre, cocarde improvisée, symbole innocent et pur qui, deux jours après, devait passer par le sang et ne plus déteindre. Puis je sonnais le tocsin dans ma tête, j'illuminais mes yeux de l'incendie de Paris, et j'allais, suivi du bruit d'une ville, traînant avec moi des canons, fléchissant sous le poids des piques, jusque sous les murs de la Bastille que j'assiégeais. Couvert de la poussière de ses débris, je m'admirais, statuaire étrange, artiste procédant au rebours : la chute de la Bastille était bien la statue de la révolution, son premier chef-d'œuvre de destruction. Pour elle, détruire c'était faire; abattre c'était achever; anéantir c'était perfectionner. La Bastille détruite était donc une statue élevée. Dans les ères de révolution, l'œuvre de destruction est aussi une œuvre impérissable qui a ses noms d'artistes signés au bas. Au bas de notre statue nous écrivîmes : Peuple — Paris, 14 juillet.

» La pierre qui s'élève ou qui tombe, remarquez-le bien, c'est plus qu'une vengeance, et qu'une simple fondation commémorative : une phase de civilisation commence ou finit. C'est le bouleversement de la propriété; de la propriété du pouvoir ou de la propriété du sol. Laissez entre chaque borne des champs l'espace de cinq lieues, vous aurez tout de suite la féodalité; ne mettez entre chacune de ces bornes que la distance d'une lieue, apparaissent les majorats, la monarchie ; rapprochez les bornes, ne comptez entre elles que l'intervalle de vingt pas, et vous avez l'industrie, la propriété divisée à l'infini, la république. La Bastille était la plus haute borne féodale. Elle abattue, les autres bornes furent poussées dans le fossé. L'arbre de la liberté fut planté à la place : image juste : la propriété recommençait par son attribut naturel : l'arbre!

» Quand les emblèmes tombent, les réalités qu'ils cachent ne restent guère debout. La Bastille, cet emblème, croule; et, à dix-sept jours de distance seulement et dans le court espace d'une nuit, on proclame sur ses ruines la liberté du serf, l'abolition des juridictions seigneuriales, la répartition égale des impôts, l'admission de tout le monde à tous les emplois, la destruction de tous les priviléges. Chose étrange! Tout le monde prêta ses deux mains à cette œuvre d'une nuit. On eût dit que ces hommes de la nation se hâtaient de peur que la lune ne vînt à se coucher; on eût dit encore que la lueur des flambeaux avait fasciné ceux qu'ils éclairaient. Pâles, fatigués, les bras nus, le front en sueur, ils brisèrent la féodalité avec la monarchie; la hache passait de main en main. Dieu employa sept jours à faire le monde : il suffit aux États-Généraux d'une nuit à Versailles pour le rendre libre. Dans cette mémorable nuit, chacun sacrifia aux yeux de tous, et jeta, au centre de cette salle où bouillonnaient tant d'idées, ses titres, ses aïeux, ses priviléges de dix siècles; on y précipita tout : le passé pour l'anéantir, le présent pour qu'il renaquît. Nuit de Versailles! nuit sublime! Le serf de dix-huit siècles tombant dans les bras, sur la poitrine d'un comte de Lally-Tollendal, et l'appelant : « Mon frère! » nuit qui enveloppa le chaos d'où un monde allait jaillir! On ne s'arrêta pas : l'œuvre marchait toujours pendant que le roi se livrait au sommeil dans son palais, et on l'enfanta debout; ainsi les femmes fortes accouchent. On manqua d'un tabouret pour faire asseoir le président. Dans ce chaudron sombre au fond duquel disparurent les membres dépecés de la

vieille monarchie, personne n'hésita à remuer : prêtres avec la mitre, nobles avec l'épée, peuple avec le bâton. Ils travaillèrent ensemble et du même cœur, sans craindre de voir sortir de cette fusion quelque monstre portant tête de peuple et griffe d'hyène. Ils n'oublièrent qu'une seule chose : c'est qu'en abolissant la noblesse, ils avaient de fait aboli le roi ; qu'en supprimant le privilége, on supprimait la royauté ; et qu'en admettant tout le monde aux emplois, le peuple était l'égal du souverain ou bien le roi était du peuple. La nuit de Versailles fut la seconde œuvre de la révolution, autre chef-d'œuvre de négation comme la prise de la Bastille. On avait détruit d'abord la loi de pierre, on venait d'anéantir la loi écrite, il ne restait plus que la loi de chair.

» L'exemple de Versailles ne fut pas perdu pour la province. Les châteaux tombèrent, les titres furent brûlés ; une poussière féodale s'éleva sur toute la France.

» Le château de notre canton resta debout. Vingt hommes de cœur ne se trouvèrent pas pour le renverser.

» Voulant enfin connaître au juste le nombre d'opinions que ralliait à ses principes dans notre bourg l'Assemblée constituante, je battis la caisse, et, au milieu du marché, je lus à haute voix la déclaration des droits de l'homme. Un seul paysan et un jeune marquis s'avancèrent pour m'écouter. Ensuite nous nous embrassâmes tous trois, comme Bailly, Lafayette et Grégoire ; nous nous déclarâmes libres, le paysan refusa vingt sous de dîme au curé, deux heures de corvée au seigneur, et tua un pigeon dans la forêt. La révolution était accomplie chez nous. Quand le seigneur manda le paysan à son château, j'y parus moi-même et j'y lus la sanction royale donnée à la constitution. Je demandai ensuite l'arbre généalogique de la maison, et le jetai au feu.

» A quelques jours de là, j'instituai un club que je présidai : deux auditeurs y parurent, le marquis et le paysan.

» Le paysan nourrissait dans son âme la colère d'un peuple entier. Il avait six enfants nés de sa misère ; géants de fer qui luttaient avec les ours, et dont la tête avait appris à s'abaisser sous le regard d'un enfant de leur maître. Quand je lui expliquai ses droits, il sembla les recouvrer, tant son instinct courut au-devant de la solution qu'il avait souvent pressentie sans la saisir. Dès cet instant, il comprit qu'il ne devait mettre sa force qu'au service de son intelligence, sa volonté qu'au pied

de son libre arbitre, et que le droit naturel étant cela, l'acte politique qui le voilait était une tyrannie. Il rompit avec le passé dont il lava la souillure en se promettant plus d'une vengeance expiatoire. Il me détailla ses récriminations; il me fit l'histoire de sa famille : je crus encore entendre celle du peuple. Tout y était : la perpétuité de l'esclavage, de la misère, du travail, de la faim et de la honte : l'ignorance aggravait encore son abaissement. C'est une justice à rendre à la Providence : elle ne souffre l'esclavage qu'après l'abrutissement. Si elle consent à l'inégalité parmi les hommes, ce n'est qu'au prix de leur stupidité. Là où éclate la pensée, il y a vertu, courage, dignité. Dieu n'a toutes les libertés que parce qu'il a toutes les pensées; il n'est souverainement bon que parce qu'il est souverainement intelligent.

» J'avais rendu ce paysan mon égal et celui du jeune marquis; il comprit que je méritais d'être le sien. Nous réglâmes un bien qui était à nous trois. Ce jour fut notre fête de la fédération.

» Le marquis, que je désigne ici simplement par son titre, parce que sa famille vit encore, et parce que les délations n'ont qu'un temps, apportait avec nous, contre la monarchie, moins de raisons que de principes. L'exemple des Condorcet et des Montmorency l'avait entraîné. Il puisait ses griefs à une autre source que la nôtre. En apparence il sacrifiait plus que nous, mais il exigeait moins. En se constituant en révolte ouverte vis-à-vis de la royauté, il s'annulait : nous, au contraire, nous acquérions. Il était naturel qu'il s'arrêtât, une fois l'inégalité abolie, nous ne devions nous arrêter qu'après avoir constitué l'égalité. Homme de théorie, il agissait en vertu du principe généreux, mais vague, de la morale universelle, tandis que nous, nous travaillions pour nous-mêmes. Il réformait, nous détruisions. C'était un philosophe, nous des hommes. Il continuait Rousseau; nous, Rienzi.

» Les événements me confirmèrent bientôt que notre bourg était un nid de partisans de l'ancien régime. A l'époque où l'on parlait déjà du départ du roi pour Metz, quelques jours après la scandaleuse fête donnée à Versailles aux gardes-du-corps, je vis arriver et passer aux frontières des officiers de la maison du roi, mêlés à une foule d'hommes défiants qui entraient et sortaient pendant la nuit. Je crois vous l'avoir dit : par sa situation, notre bourg était admirablement placé pour favoriser

l'évasion de la cour sur le territoire ennemi. Je proposai d'organiser la garde nationale. L'idée fut réalisée avec mépris, surtout par les gens du château, qui, par moquerie, me nommèrent le chef de cette milice. Si tous les habitants s'y enrôlèrent, il ne me fut pas difficile néanmoins de voir que pas un n'apportait sous les armes des dispositions patriotiques. J'avais armé des ennemis.

» J'acceptai le commandement qu'on m'avait donné par dérision, et je le partageai avec le marquis, le paysan et ses six enfants. En réalité, nous neuf seulement représentions l'effectif de cette singulière milice. Je m'arrangeai de manière, dans ma répartition des postes commis à la garde du bourg, que mon paysan et trois de ses fils feraient toujours partie de celui de la ville, tandis que ses trois fils, moi et le marquis veillerions à ceux des frontières, distantes d'une lieue, d'une demi-heure de marche.

» Cette mesure contint l'explosion d'une défection ouverte; elle força la trahison à s'observer. Neuf hommes déterminés en surveillaient deux cents : mais qui a jamais calculé la puissance d'une autorité soutenue par l'opinion; quelle est la ville qui n'est pas cent fois plus forte que sa garnison; quelle est la nation qui ne vaincrait pas sa propre armée? Appliquez un nom à cette force morale. Nous l'avions. J'eus besoin de m'en servir à l'époque où la noblesse française émigra en foule, nous menaçant de rentrer sous peu de jours à la suite de Condé. Ce prince, assurait-elle avec confiance, n'attendait plus pour marcher de Worms sur Paris que l'arrivée du roi dans une ville frontière; le roi, dont le danger était devenu plus imminent depuis la mort du comte de Mirabeau. Ces courtisans irrités ne semblaient déjà plus en France une fois dans notre bourg. Ils déguisaient à peine leur dégoût pour nos couleurs nationales qu'ils ne portaient pas, prompts à reprendre la cocarde blanche de l'autre côté des frontières.

» Une grande erreur, à mon sens, Maurice, fausse le jugement qu'on porte d'ordinaire sur la révolution française en ce qu'elle eut de puissance négative pour fonder, et de puissance réelle pour détruire. On s'imagine que, réglée au milieu des excès qui l'emportèrent, elle tint constamment l'équilibre entre les nécessités d'abattre et celles de réédifier. On indique un but à tous ses actes, en oubliant que ses actes se détruisirent l'un par l'autre, et qu'il est au moins absurde de considérer

le 18 brumaire comme la conséquence naturelle du 10 août.

» La révolution française n'est que la négation d'un fait : de la monarchie, sa mission était le néant : elle l'a remplie. Ses tentatives de législation ne furent jamais que des prétentions d'hommes qui veulent répondre au cri de la logique, infirmité qui tua la Gironde sur la monarchie et la Montagne sur la Gironde. Ses mille constitutions s'entredévorèrent comme ceux qui les avaient faites. Cela est si vrai, que la *Constituante*, — pesez ici les mots, — renversa la *monarchie*, que l'*Assemblée législative* renversa la *loi*, et que la *Convention nationale* tua le chef de la *nation*, Louis XVI.

» La révolution ne fut qu'une armée marchant à la conquête, allant à la découverte ; une invasion. Ceux qui allèrent le plus loin la devinèrent le mieux. Il y eut des erreurs ; on a vu des crimes. Les hommes politiques ne sont d'ailleurs justiciables que d'un tribunal : le succès. De quel droit la morale interviendrait-elle dans ce qui n'est point de son essence ? Au surplus, si Robespierre ou son parti fut cruel parce qu'il tua la Gironde, qu'étaient les Girondins qui tuèrent le roi ? En révolution, je croirai à la moralité des principes, lorsque les vaincus en auront fait preuve dans leur ligne de conduite pendant qu'ils étaient vainqueurs.

» En appelant du chef-lieu voisin quelques secours d'hommes, il nous eût été facile de réduire à rien l'importance ridicule qu'affichaient dans notre bourg les partisans de la monarchie. Mais il eût fallu, dans ce cas, subir une soumission exigée par la reconnaissance ; l'intérêt du bourg en eût trop souffert. Depuis un temps immémorial, en rivalité avec le chef-lieu pour la fabrication de la dentelle à point de Malines, nous devions, sous peine d'anéantir notre supériorité dans cette industrie, nous passer de sa protection. Pour rester indépendants, il y avait mensonge obligé au contraire à nous citer à nos voisins comme la population la plus dévouée à la révolution. Ce que nous fîmes. Nous altérâmes nos rapports ; sous notre plume, notre ancien seigneur eut autant de patriotisme que Lally : les marquis, comtes et ducs des environs avaient, à nous en croire, brûlé leurs titres et dévasté leurs colombiers : les curés des communes environnantes avaient, les premiers, prêté serment à la constitution et proclamé en chaire l'abolition de la dîme sans rachat. Nous finissions toujours, dans notre procès-verbal envoyé au district, par souhaiter à la France beaucoup de commu-

nes comme la nôtre. Qui eût osé nous démentir? qui y avait intérêt? les royalistes? mais alors ils auraient demandé leur mort.

» Nous vivions donc tous les neuf, moi, le marquis, le paysan et ses fils sur le bénéfice de cette erreur; mais comme les royalistes connaissaient notre intérêt à ne pas les dénoncer, ils abusaient de notre fausse situation pour conspirer de plus en plus ouvertement avec l'étranger dont nous voyions blanchir les tentes à l'horizon.

» Sentez-vous combien, à mesure que les événements se compliquaient, le silence de notre dévouement pouvait nous être imputé à crime? Désormais même, un avertissement de notre part n'eût servi qu'à faire qualifier notre conduite de trahison, sans égard aux motifs qui l'auraient dictée. Les royalistes ne couraient pas de plus grands dangers. Nous méritions la mort si nous étions découverts.

» A la déchéance du roi, au 10 août, nos craintes augmentèrent. Entre le château et les frontières, les signaux étaient devenus plus fréquents; des munitions, malgré notre surveillance, furent nuitamment descendues dans les souterrains du château. Chaque habitant fut prêt à l'attaque. Notre perte était jurée; on ne suspendait l'heure de notre mort que par la crainte du district qu'on n'aurait pu longtemps tromper après nous. Nous ne nous effrayâmes pas.

» Nous nous constituâmes en tribunal pour juger l'ex-seigneur du canton : il fut mandé à notre barre. Louis XVI venait d'être appelé à celle de la Convention.

» Où était le droit? où il est toujours : entre la force et la justice. La force, nous la tenions; la justice, la voici.

» Le sol, c'est la vie, parce qu'on l'y puise, et parce qu'on la lui rend. Dieu et la terre, voilà les deux aboutissants de l'homme. Dieu qu'on adore comme on le sent; la terre, qu'on ne possède que d'une manière : en l'occupant. Cela est si exact, que les institutions auxquelles l'homme obéit, celles qu'il se crée, et celles qu'on lui impose, ont, ou Dieu pour auteur révélé, ou la force pour maintien. Libre à tous de croire que les lois bonnes descendent du ciel; mais libre à tous d'écraser les tables législatives que Numa n'a pas rapportées du bosquet d'Égérie. Les lois françaises étaient mauvaises, multiples, obscures, traditionnelles comme une légende, formulées en proverbe, tantôt niaises comme un jeu de mots, tantôt cruelles comme un assassinat; elles étaient de tous les âges, et, qui pis est, druidiques sans

druides, romaines sans sénat; gauloises après l'invasion, féodales après Richelieu. Parmi ces lois, il y avait des luttes perpétuelles comme d'homme à homme. La même loi qui vous accordait droit d'asile vous assimilait, cent perches plus loin, au vaincu et à l'étranger. Dans telle province, la loi c'était le prêtre; dans telle autre, la loi c'était le seigneur. A l'entrée du moindre village, il fallait soigneusement s'informer de la loi ou de la coutume locale, sous peine de la violer et de mériter la mort en buvant un verre d'eau.

» Ces lois étaient donc mauvaises; elles ne venaient pas de Dieu?

» Qui les avait faites?

» Eh! qu'importe, qui a fait le trouble, l'erreur, la contradiction? demande-t-on cela?

» Un jour ces lois se trouvèrent en présence dans le palais de Versailles où elles s'étaient rendues pour s'accorder : dans leur rencontre elles eurent peur de leur difformité. Elles s'abdiquèrent dans l'unité, cette beauté de toute création. L'homme suivit l'exemple des lois : les lois furent sœurs, les hommes frères, le pays fut le père, la patrie.

» Il ne resta qu'un obstacle à la fondation du bonheur public.

» Cet obstacle n'était ni un homme, ni le pays, ni une loi : c'était ce qui participait de cette trinité sans en être absolument l'unité ni l'ensemble; c'était le roi; le roi plus qu'un homme, puisqu'il possédait le pays; moins que le pays, puisqu'il n'était pas tous les hommes; plus que la loi, puisqu'il la faisait. Le roi était la statue composée de trois métaux : en séparant les métaux, ce qui fut possible, que devenait la statue? elle disparaissait. Le roi allait donc s'évanouir comme la statue, comme la forme sans l'objet. Le roi, c'était une forme.

» Quand on trancha la tête de Louis XVI, on ne fit ni bien ni mal : on conclut.

» La conclusion, telle est l'éternelle pente de l'humanité. Arrêtez-la, l'humanité; tenez-la sous le pied, nivelez-la, appelez-la esclave ou républicaine : elle ne pleure ni ne se réjouit, mais elle arrive : où va-t-elle? où va l'espace, où va le temps? mais gardez-vous de nier sa marche : c'est le Rhin. Petit ruisseau, roulant sur des cailloux, les enfants le traversent; si un précipice l'arrête, il le remplit, s'arrondit un pont de sa nappe et court plus loin; le voilà torrent. On l'emprisonne, il se tait; on le resserre entre deux canaux, il coule au milieu des villes, il

obéit. Ici on l'appelle fleuve royal, ici fleuve libre, ici fleuve esclave; c'est toujours le Rhin; soit qu'il réfléchisse le carrosse de l'empereur passant sur un pont, soit qu'il ne réfléchisse que les joncs du rivage. Enfin sa gerbe importune, sa grosse voix fatigue; on n'en veut plus, on l'étouffe sous des pierres, dans du plomb, on appuie sur lui des aqueducs, des montagnes, on ne le voit plus, on ne l'entend plus : où est donc le Rhin? Il est dans l'Océan : il s'appelle mer du Nord.

» L'humanité conclut que le roi était un obstacle; et elle le renversa, non pas comme un homme : elle ne le vit peut-être pas; mais comme un principe. On guillotina la monarchie.

» De ces nécessités qui commandent aux événements, si nous descendons à ces puériles justifications que, dans l'étonnement de sa victoire, le parti vainqueur réclame du parti à terre, on répond que, si la Convention n'avait pas le droit de faire mourir le roi, elle n'avait probablement pas celui de le juger; que ce droit lui étant ôté, celui de détrôner Louis XVI ne lui appartenait pas davantage; et que, le roi régnant, la Convention, qui se perpétuait après s'être constituée de sa propre autorité, était illégale. Dès lors le roi était libre de la casser, et de s'en tenir à la Constituante. Mais autre illégalité. La Constituante n'était que la prolongation des États-Généraux sans l'agrément royal; nouvelle rébellion. Les parlements seuls restaient avec la faculté illusoire d'adresser des remontrances à Louis XVI.

» Ainsi vous ne condamnerez pas une conséquence de la révolution, ou vous les condamnerez toutes. Vous n'arrachez Louis XVI à l'échafaud que pour y traîner tous les représentants de la nation. Comme ces représentants étaient la France entière, à l'heure du jugement de Louis XVI, il n'y avait plus qu'un choix à faire entre le pays et le roi.

» Notre marquis nous abandonna dès que l'ex-seigneur eut subi sa condamnation capitale. Il se repentit d'être allé si loin; il tenta de nous arrêter au milieu de la course. La Gironde lui servait d'exemple : nous suivîmes celui de la Montagne.

» Une grande pitié historique, et je ne la calomnie pas, s'est attachée à la vie et à la mort des Girondins : les vertus privées, le génie, l'éloquence, le courage même de ces citoyens, sont à jamais regrettables; mais, dans les temps où elles furent sacrifiées, ces qualités étaient funestes au bien public. La Gironde s'endormit dans un magnifique repos : elle prit sa lassitude pour le but, son désir d'inaction pour la fin de toutes choses; elle

n'admit pas que les révolutions comme la vie n'existent que par le phénomène incesssamment ramené de la reproduction d'elles-mêmes, et que de tous les despotismes, celui de la faiblesse est le plus odieux à imposer à des hommes qui n'ont vaincu, qui ne règnent que par la violence. De quel droit les Girondins osaient-ils dire à la Convention de rétrograder, eux qui avaient demandé avec la Convention la déchéance du roi, et voté la mort de Louis XVI? Couverts d'illégalités et de sang, ils accusèrent la Montagne d'être illégale et sanguinaire. Où en était d'ailleurs la France lorsque les Girondins voulurent faire halte? Était-elle riche, victorieuse, calme? non. Le peuple n'avait pas de pain, le pays était un polygone d'où partaient des boulets; l'intérieur était rongé par le fédéralisme; la trahison se glissait dans les armées, sous les uniformes de Wimpfen et de Custines. Au sein de cette misère, de cet effroi, Vergniaux, ce Grec, ce Platon des salons de madame Roland; Louvet, ce Properce de la tribune, se couronnèrent de roses et chantèrent: il nous fallait quatorze armées.

» Il nous fallait dire, crier au peuple, qu'il était perdu, ne le fût-il pas; trahi, ne le fût-il pas; vaincu, ne le fût-il pas; il fallait, oui, tuer Custines, fût-il peut-être innocent; tuer la Gironde, parce que l'effroi appelle aux armes, parce que la trahison fait veiller aux portes, parce que la menace de la défaite est souvent la prophétie de la victoire, parce qu'un général qu'on tue garantit la fidélité de tous les capitaines, parce que les têtes de vingt-deux orateurs qui tombent réduisent la parole aux faits, cette éloquence des révolutions. La cloche est fondue en canons. Elle sonnait, elle tonne. Vergniaux détruit fut coulé en Robespierre, Gensonné en Danton; la tribune s'allongea en affût; la Convention mitrailla la coalition.

» La mort des Girondins fut juste.

» Celle de notre marquis ne le fut pas moins. »

Léonide se leva avec effroi. —. Victor, j'ai peur, — je suis glacée; je m'en vais. Quel est donc cet homme?

— Demeurez, Léonide; il est essentiel que vous restiez. Je prévois le dernier mot de tout ceci.

— Puisque vous le désirez, je reste; mais examinez le visage de Maurice.

— Il est superbe, ma sœur: s'il apportait cette illumination dans les affaires, quels succès n'aurions-nous pas?

M. Clavier continua:

» Après l'exécution du marquis, tous les nobles du canton émigrèrent ; il ne resta plus que quatre-vingts habitants dans le bourg ; nous prîmes les biens des uns, nous emprisonnâmes les autres.

» L'expropriation est un droit sacré dans les heures de guerre civile. Car qu'est-ce que la propriété sans l'occupation du sol ? Qui fuit est vaincu ; qui a la victoire possède. Argumenter du juste et de l'injuste, c'est discuter les droits du vainqueur ; qui décidera ? Je ne vois que l'étranger.

» L'étranger se présenta.

» Toute question fut désormais tranchée pour elle, la république entra en guerre avec le monde entier ; les lois furent violées.

» Alors, au nom de qui parler à la nation, pour que pas une main ne se cache ; pour que pas un vide ne se fasse où passerait l'ennemi ?

» A qui la souveraineté ? aux lois ? elles sont abolies ; au roi ? il est tué.

» Une nouvelle cosmogonie se prépare : elle ne jaillira que d'un bouleversement. Le monde moral attend son déluge.

» La Convention nationale décréta une seule loi : la *Terreur*. Article unique, la *Terreur*.

» D'où naquit cette puissance ? Qui l'avait enfantée ? Dieu ! comme elle passa sur les fronts et les fit pâlir ! L'air la répandit au sortir de la bouche de la Convention, et tout homme qui la respira ne mourut pas, mais il donna la mort. La terreur fut la sauvegarde des villes, le général des armées, le juge du criminel, le dictateur du pays. La France change de dynastie : elle obéit à la Terreur, première du nom !

» Notre bourg n'offrait plus qu'un repaire d'ennemis exaspérés.

» Ils jurèrent d'en finir avec nous. Ils s'emparèrent de ma femme et de ma fille, et me menacèrent de les tuer, si je ne consentais pas à laisser la localité à leur discrétion. Je me résignai à ce sacrifice. Ils égorgèrent ma femme et ma fille.

» Mais quelques jours après, quand la Terreur fut proclamée, le château me vit, écrasant ses propriétaires sous mes pieds. J'y mis le feu et j'y entrai. Un prêtre, frère de l'ex-seigneur, me demande, au nom de Dieu, car nous en avions fini depuis longtemps, eux et nous, avec l'humanité, la grâce de sa famille. Point de grâce. Je tuai le prêtre, la famille entière. C'était celle

de mademoiselle Caroline de Meilhan; mais je sauvai sa mère, inutile de dire pourquoi.

» Pourtant, on n'avait sauvé ni la mère de ma fille ni ma fille. Plus tard je ne pus empêcher la confiscation des biens de la mère de Caroline ni l'exil auquel elle fut condamnée. Elle portait un nom sans pardon pour la Convention; mais j'adoucis sa misère. Je m'attachai à la mère de Caroline avec l'opiniâtreté du remords, je l'aimai comme une leçon vivante qu'en homme de parti je m'imposai. Elle fut la borne tachée de sang que ma vengeance ne dépassa plus. De longs jours s'écoulèrent; elle se maria à un homme de son rang, sur le sol de l'émigration où nous nous rencontrâmes, car l'empire nous fit aussi expier le tort d'avoir été républicains.

» Ainsi, je ne vous l'ai déjà que trop révélé, Caroline est l'enfant d'une royaliste que j'ai sauvée, mais dont j'ai tué de ma main la famille entière. La mère de Caroline fut ma fille adoptive, comme à son tour Caroline l'est devenue. Voyez si je mérite quelque reconnaissance! Les siens ne m'avaient rien laissé sur la terre, je leur ai gardé deux enfants; ils m'avaient tué une fille, je leur en ai conservé deux; la mère de Caroline était morte, je pleurai sur cette mère que j'avais faite orpheline, mais qui avait dû à ma pitié d'être épouse et mère; j'allais ensuite vers le berceau de sa fille pour la prendre, pour la réchauffer près de moi, vieux soldat, vieux conventionnel, couvert de blessures et de calomnies. Depuis dix-sept ans je lui sers de père, moi qui ai tué celui de sa mère, et je l'ai nommée ma fille, elle dont les siens m'ont privé de ma fille.

» Le château détruit, mon pouvoir n'avait plus d'obstacles. C'est au moment des grandes crises que les questions se simplifient.

» L'instrument de mort fut élevé.

» Je me plaçai à sa droite, mon paysan, comme exécuteur, à sa gauche, ses fils armés se rangèrent autour de l'échafaud, et, durant tout un jour, nous ne nous reposâmes pas. La terreur était notre force, la terreur arrachait les traîtres à leur asile; la terreur les courbait et les poussait à nos pieds; la terreur en fit justice : la terreur sauva la France! »

M. Clavier était pâle, ses deux mains tremblaient dans celles de Maurice; il avait peine à achever.

» Quatre-vingts têtes restèrent sur le pavé. Nous incendiâmes le bourg.

» Je partis pour Paris. Arrivé, je me présente à la Convention, je monte à la tribune, et je déroule aux yeux des membres de cette formidable assemblée une carte de la France où cette localité était à jamais effacée.

» Que ce bourg soit sans nom! fit Robespierre.

» J'avais bien mérité de la patrie! »

M. Clavier s'affaissa dans son fauteuil. S'il eût reçu un coup de lance dans le foie, il n'eût pas été plus décoloré; ses bras pendaient, ses lèvres étaient noires.

Derrière la porte du cabinet, Victor seul eut la force de rester. Au fond de l'appartement, Léonide respirait des sels sans parvenir à se ranimer.

D'une voix agonisante M. Clavier reprit :

« Et maintenant, mon ami, que j'ai fini mon temps d'homme de parti, ma mission de colère et parfois de justice, je me retire à tâtons de la vie. Ni moi ni mes pareils n'avons été jugés. Trop vieux pour attendre la sentence que les générations prononceront sur nous, il faut que je me contente de la voix isolée de ma conscience. Elle m'impose l'obligation non de revenir sur mes principes, mais sur beaucoup de mes actes, toutefois sans les condamner honteusement. L'homme politique n'a jamais transigé en face de l'échafaud, le vieillard s'amende un pied dans la tombe. Si je n'ai ni à me blâmer ni à me repentir d'avoir versé du sang sur le champ de bataille des luttes civiles, je dois à ma propre estime de restituer ce qui m'est resté de dépouilles comme vainqueur. La révolution m'avait enrichi de toutes les confiscations exercées sur le seigneur dont je vous ai raconté la déplorable fin, ainsi que celle de sa famille; j'ai gardé les propriétés expropriées, je les ai fait valoir, j'en ai triplé les revenus, enfin je les ai possédées avec l'autorité d'un légitime maître. Ces propriétés étaient une arme; je m'en suis emparé, quand l'ennemi, en se retournant, pouvait les ramasser. Mais depuis qu'il a été exterminé jusque dans ses souvenirs, ces propriétés me pèsent comme si je les avais sur la poitrine. La vérité est que je n'en ai jamais joui. J'aurais peur de passer à l'ombre de ces forêts dont je suis possesseur. Jamais je ne les ai visitées; jamais aucun gibier de mes parcs, aucun fruit de mes jardins, aucun poisson de mes étangs n'a été servi sur ma table. Ce qui est cueilli sur l'arbre est vendu, converti en or; ce qui est cueilli dessous est partagé entre les pauvres. L'or, le voici; il a été changé par moi en nouveaux titres de propriétés. J'y ai joint

mes comptes; tout y est réglé, mis à jour, facile à vérifier. Vous restituerez donc à leur légitime maîtresse, mademoiselle Caroline de Meilhan, le jour de ses noces, que je sois vivant ou mort, ses domaines, parcs, bois, étangs, forêts, enfin l'héritage de ses pères. Elle rentrera dans ses biens, comme si elle n'en était jamais sortie. En voilà les titres.

— Monsieur! s'écria Maurice tout palpitant de terreur et de respect, monsieur, voilà une action qui honorerait dix existences moins tourmentées que la vôtre!

— Avez-vous entendu, ma sœur? dit tout bas Victor Reynier à Léonide, et ne pensez-vous pas que celui qui épouserait mademoiselle de Meilhan ferait un riche mariage?

— Qui le sait, mon frère? Avons-nous la moindre idée du contenu de ces papiers? Le vieillard est un peu emphatique.

— Mais, ma sœur, vous l'avez bien entendu, ce sont des titres de propriétés : il a parlé de domaines...

— Richesses vagues.

— De parcs...

— Sans arbres, peut-être.

— D'étangs.

— Sans eau, je gage.

— Pourquoi supposeriez-vous cela?

— Et vous le contraire?

— Maurice nous le dira, ma sœur.

— Maurice ne dit rien. Pourquoi sommes-nous ici?

— Cependant, en tout ceci, il serait important de connaître le vrai.

— Important pour qui donc, mon frère?

— Mais... pour tout le monde, particulièrement pour celui qui aurait des vues de mariage sur mademoiselle de Meilhan. Les grandes fortunes sont si rares...

— Que les riches héritières s'acceptent, n'est-ce pas, mon frère?

— Ne m'approuveriez-vous pas, ma sœur? Vous êtes d'une ironie...

— Et vous, d'une témérité, Victor!

— Ne seriez-vous pas fière de me savoir riche et d'avoir contribué à mon bonheur?

— Sans doute; mais comment?

— N'entrez-vous pas tant qu'il vous plaît dans le cabinet de Maurice, lorsqu'il est absent? Un coup d'œil est si vite jeté...

— Je l'accorde; mais me croyez-vous aussi habile, Victor, pour profiter d'une telle hardiesse? J'ai si peu l'habitude des affaires, que je craindrais de ne jamais me tirer avec honneur de la lecture de ces pièces, et que la tentative ne vous fût complétement inutile.

— Et si l'on vous accompagnait, voyons! si je vous aidais, ma sœur?

— Plutôt cela, mon frère.

— Ce soir nous partons pour Paris, Maurice et moi.

— Vous serez de retour demain tous les deux.

— Moi seulement. Votre mari, sous un prétexte quelconque, sera retenu à Paris, tandis que je retournerai à Chantilly. C'est dimanche : les clercs seront absents.

— Mais si c'était mal, mon frère, ce que nous allons faire là... N'avez-vous aucun scrupule, vous?

— Excellente Léonide!... Savez-vous qu'il y a mon bonheur peut-être dans cette démarche.

— Et le mien aussi, pensa Léonide en voyant, avec une joie qui éclata dans son cœur, son mari déposer sous la même poignée de bronze les papiers de M. Clavier et le plan de campagne du colonel Debray.

Maurice reconduisit M. Clavier jusqu'au bas de l'escalier, et il ne cessa de lui prodiguer, en lui prêtant son bras pour le soutenir, les plus affectueuses marques d'amitié. Le vieillard et le jeune homme se quittèrent parfaitement heureux : l'un, d'avoir déchargé son âme dans le sein chaleureux et impénétrable d'un ami, l'autre, d'être devenu le dépositaire de la plus vertueuse action dont il eût été témoin depuis qu'il exerçait sa charge.

VIII

La journée avait été fatigante pour Maurice. Ce ne fut pas sans exhaler un long soupir de délassement qu'il se mit à table, et qu'il vit servir le dîner.

Selon un usage singulier, mais établi depuis longtemps dans la maison, les domestiques déposèrent en un seul service tous les mets sur la table et se retirèrent. Les portes furent ensuite fermées pour toute la durée du repas.

Après avoir replié les persiennes, tiré les rideaux, adouci

l'éclat des lumières, Léonide ouvrit la porte qui communiquait avec la chambre à coucher.

Cette porte était double.

Léonide souleva ensuite entre l'une et l'autre porte la planche de chêne qui formait la cloison intermédiaire du tambour; elle la fit glisser de bas en haut dans une rainure très-douce, et un passage oblong, de la longueur de deux pieds, se fit et laissa voir un escalier de plusieurs marches.

Un jeune homme sortit par cette ouverture.

Le panneau resta suspendu.

Ce jeune homme s'assit familièrement entre Léonide et Maurice. Sa présence au milieu d'eux n'étant pas un événement, elle ne fut marquée par aucune parole de surprise; le silence d'usage couvrit les premiers instants du dîner.

— A-t-on des nouvelles de l'ouest? demanda-t-il ensuite avec beaucoup d'indifférence, et en se versant à boire.

— De mauvaises, lui répondit Maurice.

— Ah! — Il vida son verre d'un trait. — Et que dit-on?

— Je t'apprendrai cela plus tard, Édouard.

— Dis toujours: je t'écouterai de sang-froid; maintenant j'ai l'estomac apaisé. D'ailleurs les nouvelles mauvaises pour moi, n'en sont-elles pas de bonnes pour toi? Nous sommes ennemis, n'est-il pas vrai?

— Fou, n'auras-tu jamais de générosité pour mes opinions que tu réveilles toujours pour en médire, sans te pardonner tes médisances? Sommes-nous assez forts, toi ou moi, pour qu'il dépende de nous de faire triompher ou ta cause ou la mienne? Quand je me convertirais à tes principes, ou toi aux miens, admettons, qu'y aurait-il de changé aux événements? Je permets qu'on sacrifie à son parti le repos, la fortune, le bonheur même, tout, excepté l'amitié, parce que les partis sont impuissants à la rendre quand elle est perdue.

— Monsieur de Calvaincourt, ne le comprenez-vous pas, Maurice, aimerait à vous faire dire ce qu'il pense, afin de se dispenser de parler à table.

— Je vous remercie, madame, de la bonne opinion que vous avez de mon silence. Poursuis! tu parles trop bien pour que je ne continue pas à t'engager à me valoir de nouveaux éloges de madame. Ce pâté est excellent: encore une tranche.

— Mon mari l'a rapporté hier de Paris.

— Où j'irai demain.

— Où tu n'iras pas demain.

— Pourquoi cela? J'ai à y voir plusieurs personnes que je n'ai pas besoin de te nommer. Depuis ma retraite, c'est-à-dire depuis deux mois, je n'ai pas de leur nouvelles; et pourtant il serait nécessaire que je m'abouchasse avec elles, moins pour les rassurer sur mon sort que sur celui d'une autre tête plus précieuse que la mienne.

Léonide fit le mouvement de se lever.

Édouard la pria de se rasseoir.

— Il serait imprudent, Maurice, de leur écrire d'ici, et je ne te chargerai jamais de ma correspondance. Je partirai donc.

— Non, encore une fois; car tu n'as plus personne à voir à Paris. Tes amis, ceux dont tu parles, sont en fuite ou arrêtés. En veux-tu la preuve?

— Du courage, monsieur Édouard, dit Léonide en prenant la main du jeune homme : — de la résignatian surtout : vous avez fait à votre parti assez de sacrifices pour n'avoir pas à vous reprocher l'inaction forcée à laquelle les circonstances vous condamnent.

— Vous m'alarmez. Que se passe-t-il donc d'extraordinaire en Vendée? Instruis-moi, Maurice.

— Mieux que personne, tu sais, Édouard, que la Vendée politique est à Paris, et qu'on y attise la guerre avec autant d'ardeur que dans l'ouest; seulement le noble faubourg, retranché derrière ses paravents chinois, dresse les plans de campagne et ne reçoit pas les coups de fusil. Tu prévois d'ici que ces rebelles de salons, qui protestent par des cocardes vertes et des proclamations boueuses glissées sous les portes cochères, ont compromis leur cause par des bravades intempestives et des assurances de succès plus dangereuses qu'une trahison. Il paraît que, ne sachant contenir leur joie à la nouvelle de quelques triomphes dus au retour douteux d'un chef inespéré au milieu des populations soulevées de la Vendée, ils ont illuminé leurs hôtels, et arrangé, sous le feu des lampions, un plan de régence dont la police a fait son profit avant la personne à qui il était destiné.

— Fatale imprudence! fit Édouard en serrant les poings; c'est la dixième fois, oui! depuis l'insurrection, que la jactance de ces gens-là nous perd. Le plus grand service qu'ils auraient pu nous rendre, c'eût été d'émigrer comme en 93. Au moins leur expulsion ou leur fuite, en faisant haïr le gouvernement,

eût excité une irritation salutaire dont nous eussions tiré quelque avantage: ils n'ont pas compris ce désintéressement.

Je vous demande pardon, madame, si je mêle si souvent à nos repas des propos politiques. Ce n'est pas le moindre inconvénient de loger des proscrits.

—Achève, Maurice, de me reconter leur funeste bouffonnerie.

— Avertie, la police est descendue chez tous ceux que le plan de régence désignait comme dignes de remplir dans le futur gouvernement les principaux emplois, soit à la tête des armées, soit sur le siége des tribunaux. On murmure les noms compromis d'un duc célèbre, et de deux vicomtes arrêtés au moment où ils se disposaient à brûler une correspondance que la police aurait précipitamment arrachée aux flammes.

— Sait-on le contenu de cette correspondance? s'informa Édouard avec anxiété, consterné d'apprendre l'arrestation des chefs les plus dévoués à sa cause.

— Tout le fait présumer ; car de nombreux détachements ont subitement reçu l'ordre de se diriger sur la Vendée pour la cerner, l'envahir, l'occuper sur tous les points, avec latitude indéfinie de commandement laissée au général qui les guide; et on lit dans les journaux ministériels d'hier que voici, des détails arrangés sous forme de nouvelles, provenant à coup sûr de la correspondance saisie.

Léonide, lisez-nous cet article: nous écouterons mieux.

« *Environs de Bressuire.* — Parmi les actes de folie, de cruauté, d'exaspération, dont se souille chaque jour le parti légitimiste en Vendée, on est surpris de rencontrer parfois sur cette terre de sang quelques traits d'intelligence et de vrai dévouement. Deux cents soldats fouillaient au milieu de la nuit un groupe de châteaux désignés comme recélant un jeune homme courageux et téméraire qui est devenu l'âme de la rébellion : les crosses de fusil ouvraient les portes qui résistaient aux sommations, la flamme montait là où n'atteignaient point les balles.»

Édouard redoubla d'attention.

« Ces soldats avaient déjà ravagé sans résultat deux châteaux, lorsque, au pas de charge, de la boue jusqu'aux genoux, chantant *la Marseillaise*, torches allumées en tête, ils longèrent un troisième château que des camarades leur avaient enlevé la gloire d'assiéger. Comme c'eût été leur faire affront que de se proposer pour leur prêter main-forte contre une position qui ne tenait déjà plus, ces braves passèrent outre et laissèrent la beso-

gne et l'honneur de l'achever à leurs frères d'armes. Ils se bornèrent à quelles saluts de reconnaissance à travers les claires-voies des haies, et se renvoyèrent des cris d'encouragement à distance. Ils n'avaient pas marché cent pas, qu'ils aperçurent un long jet de flamme suivi d'un bruit sourd : le château s'écroulait. »

Édouard sourit tristement.

« Au jour, et quand il ne restait plus de château à visiter, on s'avoua qu'on avait brûlé bien des fascines, bien des cartouches et bien des chaumières pour rien. L'ennemi, qu'on poursuivait avec tant d'acharnement, au sein de tant de dégâts, s'était encore échappé. Le miracle de son évasion n'a pu s'expliquer qu'aujourd'hui, où l'on vient d'apprendre que ces soldats, d'un même uniforme, qui faisaient le siége d'un château pendant la nuit, n'étaient pas moins que des rebelles exactement costumés comme la ligne, masquant par une attaque et une défense simulées la retraite de leur jeune chef, placé lui-même dans les rangs, s'assiégeant de bon cœur, et brisant les carreaux avec la joie d'un conscrit. »

— Quel roman! s'écria Léonide.

— C'est de l'histoire, reprit Édouard qui avait suivi tout haletant la lecture du journal, dont l'ombre portée sur son visage en cachait l'expression à l'éclat de la lumière.»

Maurice et sa femme s'aperçurent cependant de la tristesse que causaient à Édouard ces événements. Léonide voulut en suspendre le récit; elle fut priée de continuer.

Elle déplia de nouveau le journal et lut : « Bientôt nous communiquerons le commencement du procès criminel intenté aux personnes accusées d'avoir encouragé la rébellion dans l'affaire du château incendié de Calvaincourt. On dit les propriétaires gravement compromis, notamment madame de Calvincourt et son fils, celui qui s'assiégeait dans son propre château, déjà coupable et poursuivi comme réfractaire. Ils seront jugés aux prochaines assises de Poitiers. »

Le journal tomba des mains de Léonide.

— C'était donc vous! votre position est affreuse, monsieur! Ne nous quittez pas.

— N'est-il pas de la plus haute prudence, mon ami, que tu ne te hasardes pas à aller à Paris, en ce moment où la découverte de cette correspondance met en si grand péril ta mère et toi?

S'apercevant du trouble extraordinaire de Léonide dont il avait suivi les mouvements trop marqués d'intérêt pendant la lecture du journal, qu'elle achevait par une exclamation, par un cri de désespoir, Édouard intervint brusquement et répondit à Maurice :

— Mais, au contraire, le devoir m'y appelle. Puis-je vivre et ignorer le sort de ma mère qui erre peut-être de village en village, qui me cherche dans chaque chaumière, et finira par tomber entre les mains des soldats ? On instruit notre procès : vous avez des craintes pour moi, mes amis, n'en aurais-je pas pour ma mère ? Pauvre mère qui rougirait de supposer que son fils est vivant et n'est pas à côté d'elle quand il y a un danger à courir ! Quel autre que moi, Maurice, s'informera avec autant d'intérêt des lieux où elle se cache et sur lesquels j'appelle la protection du ciel ; se dévouera aux souffrances qu'elle endure et auxquelles elle est si peu habituée, et partagera les douleurs que je lui cause et que j'apaiserai dès que son refuge me sera connu. Fallût-il traverser la France hérissée de baïonnettes, nos bruyères en flamme, je dois aller à elle et lui dire : On me poursuit ; entendez-vous les balles ? Ils vont vous tuer, ma mère ! Me voilà. Pardon de m'être fait si longtemps attendre.

Édouard était trop agité pour ne pas montrer la trace de sa douleur ; il porta son verre à ses lèvres ; il y tomba une larme.

Léonide s'était baissée pour ramasser le rouleau de sa serviette : elle fut longtemps à le chercher.

Maurice ne porta pas ses yeux sur ceux de sa femme quand elle se releva. L'affreuse position de son ami l'accablait.

— Édouard, le jour où, sous le déguisement d'un vigneron, tu te présentas chez moi, me demandant asile contre tes ennemis politiques, je te reçus sans m'enquérir de la cause qui te proscrivait. J'aurais embarrassé mes opinions en interrogeant les tiennes ; je ne voulus pas enchaîner mes principes à la merci de ta reconnaissance, comme de ton côté, tu aurais craint de gêner l'élan de l'hospitalité en me montrant autre chose que ton bâton de voyageur et ta figure d'ami. Aujourd'hui, les événements m'apprennent sur ton sort plus que je n'aurais désiré en savoir, je te l'avoue. Je ne serai pas plus injuste que les événements ; d'ailleurs, les principes politiques ne sont jamais si clairs, qu'on puisse leur sacrifier un devoir. Je ne fais pas allusion ici à celui de te cacher tant qu'il y aura une tuile sur mon toit, mais je parle du devoir d'aller m'informer moi-même, à Paris, auprès des

chefs de ton opinion, des lieux où est ta mère, afin de lui faire parvenir de tes nouvelles et d'en recevoir des siennes; car, une dernière fois, tu ne partiras pas pour Paris; ma conscience, s'il t'arrivait malheur, ne se le pardonnerait pas.

Les deux amis s'étaient tendu la main. Léonide était attendrie comme une sœur; jamais son mari ne lui avait paru si noble et si beau.

Son exaltation naturelle, jointe peut-être en ce moment à un sentiment moins avouable devant un mari, l'entraînait si fort hors d'elle-même; elle sentait si vivement battre son cœur dans sa poitrine, tant de larmes rouler sous sa paupière, une si ardente rougeur monter à ses joues, et sans pouvoir quitter sa place, qu'elle comprit la nécessité de dépayser spontanément un thème de conversation si aventureux pour elle.

Après un recueillement général, elle rapprocha son siége de celui de son mari, et lui prenant les deux mains comme pour forcer son attention, elle lui dit : — Vous passerez aussi chez ma modiste et lui rappellerez que je ne veux pas de fleurs à mon chapeau, mais un simple nœud sur le côté, ici l'humidité du bois fane tout, et chez mon relieur, Thouvenin, pour retirer mon album qui est prêt depuis trois semaines. Écoutez-moi donc : si vous traversez le Palais-Royal, ayez-moi le dernier roman qui a paru. Votre journal en dit du bien; on n'y trouve, assure-t-il, ni adultère, ni inceste, ni assassinat, ni parricide, ni moyen âge. Après tout, je suis lasse de ces horreurs, comme tout le monde. Nous ne sommes pas bons, j'en conviens; mais, à coup sûr, nous sommes moins mauvais que les livres qu'on écrit sur nous. C'est tout ce que j'ai à vous recommander.

Voyant que rien ne rompait la consternation d'Édouard et de son mari, Léonide recourut en une minute à tous les moyens imaginables pour paraître naturelle, en prenant un ton de légèreté qui eût fait deviner son embarras, si Maurice avait eu quelque raison pour le pénétrer. La sensibilité des femmes les compromet souvent plus qu'une faute.

Elle versa ensuite du café à son mari et à Édouard qui, les bras croisés sur la poitrine, dans une attitude pensive, était tout entier au sujet qui l'avait occupé durant le dîner.

Édouard n'est pas beau dans le sens classique du terme. Grand, il ne l'est pas; coloré, non plus; il n'est pas une bourgeoise, même de qualité, qui daignât le remarquer, fût-il seul dans un salon, en dehors de tout parallèle. On est fâché de le dire, mais

un genre de beauté existe, que les personnes nées seules comprennent, qui coûte à connaître autant qu'une science, et dont il faut mériter l'intelligence comme un titre. La figure d'Édouard a plus d'expression que de chair : l'os y domine. Cette maigreur n'est ni de l'épuisement, ni de la souffrance. C'est du caractère. Si l'on dit avec certitude qu'un portrait est ressemblant sans qu'on ait jamais vu le modèle, le même instinct ne ment pas lorsqu'il aide à distinguer une figure de gentilhomme de celle d'un autre homme. Edouard a un profil de race, comme les Guise, comme les Condé. Nous avons dépouillé les nobles de leurs châteaux, de leurs priviléges, de leurs rangs, mais nous n'avons pu effacer la perpétuité de leur type, inaltérable comme leur nom.

— Je vous quitte, dit Maurice en se levant, Regnier m'attend à l'entrée de Chantilly, à l'hôtel des postes. Tranquillise-toi, Édouard, à mon retour, tu auras des nouvelles de ta mère...

Édouard lui serra la main et salua Léonide en se retirant vers les marches souterraines par où il était monté. La coulisse de la trappe tomba derrière lui.

IX

Rien n'est simple à comprendre comme la retraite souterraine d'Édouard. La berge des jardins de Chantilly qui, la plupart, se prolongent jusqu'à la rivière des *Truites*, aussi appelée le Grand-Canal, est très-élevée au-dessus du niveau d'eau. Pour éviter l'incommodité de plusieurs marches à descendre, toujours exposées à s'ébouler à la moindre décomposition d'un terrain sablonneux, les habitants, à qui leurs débarcadères sont de la première utilité, ont creusé des corps de logis à la rivière, des voûtes sous leur jardin. De distance en distance ce boyau est interrompu par des coudes qui communiquent, à la faveur d'un escalier, à de petits bâtiments isolés qui sont des dépendances domestiques : buanderie, bûcher, cellier, séchoir ; ils conduisent même, chez quelques luxueux propriétaires, à de jolis pavillons d'été, de coupe chinoise, émaillés de verres de couleur, décorés du titre plus vrai que poétique de *bouchon*.

C'est dans l'un de ces pavillons, meublé par les soins de Maurice et disposé au goût de sa femme, qu'Édouard est caché depuis deux mois, lisant ou dessinant le jour, ne sortant que

la nuit, et à l'insu encore de ses hôtes, pour aller se promener dans la forêt.

Une demi-journée de travail avait suffi à Maurice pour établir une communication secrète de ses appartements au chemin couvert aboutissant à la cachette d'Édouard.

Nous sommes en 1831, un Vendéen est poursuivi, il se réfugie chez un notaire de ses amis qui lui prête un pavillon dans son jardin. Est-ce naturel? Sans doute il s'agit d'un souterrain, mais par où ne passent remarquez-le, ni gnomes sulfureux, ni nains difformes, mais des buandières chargées de linge sec ou mouillé, et des jardiniers avec leurs arrosoirs.

Édouard semblait attendre que la nuit fût plus avancée pour prendre une résolution. Il consultait l'heure, apprêtait ses pistolets, regardait le ciel, et retombait ensuite au fond de son fauteuil, la tête cachée dans ses deux mains, il soupirait et pensait.

Il se leva, ouvrit son secrétaire; il plaça deux portraits de femme sous ses yeux : celui d'une jeune fille blonde et celui de Léonide. Son attention fut diversement partagée entre ces deux portraits, dont l'un, très-ressemblant, encadré dans un cercle d'or, monté avec luxe, était, à ne pas s'y méprendre, un gage de noces; tandis que l'autre, dessiné sur une simple feuille de papier, au crayon noir, ne paraissait que l'œuvre rapide du souvenir. Était-ce orgueil d'auteur ou tout autre sentiment? Mais Édouard attacha plus longtemps sa vue sur ce dernier; il était plus tranquille et plus heureux qu'en examinant l'autre. Celui-ci semblait l'obliger à demander pardon, celui-là le forcer de feindre.

L'heure venue, il ouvrit avec précaution la porte de la voûte donnant sur la rivière, et se dirigea, en suivant le bord, vers la grille du parc. Il pouvait être onze heures. Il y avait longtemps que les habitants dormaient du sommeil du juste, lorsque Édouard arriva à la grande entrée du château de Chantilly; il était attendu.

— Ce soir, lui dit-on d'abord à voix basse, il faut renoncer à la forêt; nous n'aurons que quelques minutes à passer ensemble. M. Clavier pourrait m'appeler, sa toux le fatigue et le tient éveillé. Si vous aviez plus de prudence que moi, monsieur Édouard, vous me renverriez bien vite. — Renvoyez-moi.

— Ayons plus de confiance, mademoiselle, en notre bonne étoile; jusqu'à présent elle a été si bienveillante! Non, je ne vous renverrai pas, quoique j'approuve, — voyez si je suis

sage, — votre projet de ne pas nous promener ce soir dans le bois où les heures sont pourtant si douces avec vous; vous ne les avez pas oubliées?

Ces premiers mots étaient échangés entre Édouard et Caroline de Meilhan, sous la gigantesque arcade du château dont la lune blanchissait en ce moment les bas-reliefs, symboles de chasse où sont jetés en faisceaux les fusils, les pieux, les couteaux, les cors, toutes sortes d'armes. Jaillissaient encore, à cette clarté solennelle, les groupes hurlants de marbre, placés au fronton, chiens héroïques pendus aux flancs d'un cerf aux abois, — nobles animaux! les seuls qui soient restés de ces races précieuses élevées à tant de frais, les seuls de ces meutes dont le palais, — les chiens avaient un palais! — est aujourd'hui aussi désert que celui de leurs maîtres. Ils sont monuments, ainsi que cette hure, autre trophée de la cour d'honneur, ainsi que ces trois bustes de chevaux échevelés qui hennissent de douleur au fronton des écuries; pétrification comme ces écuries où trois cents chevaux avaient de l'air autant que sous le ciel, mangeaient l'avoine dans des auges de marbre ou dans la main délicate des princesses, s'éveillaient à la Diane sous des selles de velours, battaient de leurs sabots d'argent la grande pelouse, et buvaient de leur naseaux l'air rose du matin, fiers des dames de cour, belles et dédaigneuses, qui les montaient. Les écuries sont mortes comme les chevaux, comme les chiens qui aboyaient, comme les piqueurs qui les lançaient au bruit du fouet à travers les ravins, comme les princes de la monarchie qui les suivaient tous. Car la monarchie aussi est morte et de marbre! — cette belle et triste Niobé! — On a établi une école d'enseignement mutuel dans les chenils du château; et, dans les écuries même, — profanation! — la garde nationale, célèbre ses dîners de corps.

C'était un spectacle bien fait pour Édouard et Caroline de Meilhan, celui du château de Chantilly, éclairé par la lune, l'astre des ruines. Les châteaux sont l'histoire des nobles; ils leur racontent, à eux qui entendent leur langage et leurs soupirs, et ce qu'ils ont été et ce qu'ils ne seront plus. Ils ne sont pour nous que de belles pierres, de magnifiques débris; ils sont pour eux des actions, des titres, des privilèges conquis. Nos aïeux à nous n'étaient que des esclaves qui ne nous ont légués que de mauvais noms, des vaincus de l'invasion; les leurs étaient des hommes. Voyez ce qu'ils ont laissé.

Édouard avait enchaîné le bras de mademoiselle de Meilhan sous le sien, et il descendait avec elle un des sentiers raboteux qui, à l'ombre de murs chevelus de lierre, conduisent à la petite rivière des *Truites*, ligne d'eau limpide et pure qui sert d'encadrement à la pelouse de Chantilly, à l'opposite de la forêt; car Chantilly, — j'ai peur de ne l'avoir pas assez dit, — repose entre des tilleuls et de l'eau, entre une forêt et une rivière, aussi les oiseaux ne font que décrire d'éternelles courbes aériennes sur ce bourg, véritable volière, allant chercher en deçà la feuille jaune du tilleul et en delà la goutte d'eau pour se désaltérer.

— Vous êtes pâle ce soir, Caroline, et, si je ne me trompe, vos traits sont moins paisibles que de coutume. Vous m'avez si bien habitué à votre calme inaltérable, que c'est une douleur pour moi de vous voir ainsi changée; pourvu que ce n'en soit pas une pour vous de vous en parler!

— Je suis triste, oui, l'avenir m'effraye. Si une maladie me privait de l'appui de M. Clavier, que deviendrais-je? Il peut mourir cette nuit, il souffre beaucoup. Où aller demain? La servitude m'est douce près du vieillard qui m'en a fait une facile habitude; elle me serait horrible chez un autre. Et pourtant elle me menace, elle m'attend, elle est inévitable. En qui dois-je espérer? Vous comprenez maintenant pourquoi ma tristesse est visible...

Ces craintes de mademoiselle de Meilhan n'étaient pas un prétexte romanesque pour pousser Édouard à des éclats de dévouement, à des exagérations de sacrifices. Caroline ignorait que M. Clavier avait, la veille, et d'une manière si avantageuse pour elle, mis ordre à sa fortune, et elle savait qu'Édouard n'avait aucune protection à lui offrir, exilé, poursuivi, dépossédé d'une partie de ses biens, par la désorganisation de la Vendée, et très-douteux propriétaire de l'autre partie. C'était donc la plus sincère des plaintes, la plus désintéressée des douleurs que Caroline avait exprimée. Elle aspirait sans doute aux consolations, mais non aux bienfaits d'Édouard : aucun calcul n'entrait dans cette âme naïve.

Ils s'entendaient si bien sans efforts l'un et l'autre, qu'Édouard ne trouva d'abord aucune réponse aux pressentiments de Caroline. Il aurait eu pitié de ses propres mensonges s'il lui avait parlé de sa mère, heureuse de l'accueillir en fille chérie, en épouse de son fils, illuminant jusqu'au donjon ses châteaux.

où elle, Caroline, aurait commandé. Ses châteaux brûlaient et sa mère fuyait en exil. Édouard ne put donc, comme tous ceux qui aiment, prodiguer des trésors de promesses à Caroline, dettes faciles cependant, dont on ne rend pas compte plus tard, car ce n'est jamais que le cœur qui contracte et qui paye en amour.

Ils étaient descendus au bas de la côte; ils s'arrêtèrent au bord du Grand-Canal, à la tête du pont rustique qui le traverse.

Caroline attendait toujours une réponse d'Édouard.

Tout à coup elle fut distraite par la singulière beauté nocturne du paysage; la même surprise frappa Édouard. Ils s'avancèrent jusqu'au milieu du pont, où leur cœur fut reposé comme dans le sommeil. Ils n'osaient se parler, de peur de briser le charme.

Édouard désigna seulement à Caroline une statue grêle et blanche, à une distance perdue dans le parc. Il sembla rattacher cette apparition à ce qu'il avait à dire à Caroline, dont le regard était doux et préoccupé à le suivre.

Le pont sur lequel ils étaient limite le parc et en laisse écouler les eaux qui, avant de se mêler à celles du Grand-Canal, sont purgées des feuilles d'arbre qu'elles entraînent à travers une grille. Par une confusion très-naturelle de mouvement, on croirait que les eaux sont immobiles et que la grille n'est qu'un grand peigne de fer qui les démêle, les laissant ensuite tomber échevelées en rouleaux bleuâtres dans le creux de l'écluse. Le gazon semble aussi s'épancher, tant l'eau s'étale sur lui, le courbe, le noie, le voile et se verdit de ses nuances.

— Cette statue est celle du grand Condé, dit enfin Édouard, un des géants de la noblesse française.

— Oui, répéta Caroline, la statue du grand Condé. Ce fut le socle de cette statue qui accrocha la longue robe blanche de mademoiselle de Clermont, et fit tomber, la nuit mystérieuse de ses noces, la noble amante de M. de Melun. Triste présage de l'événement dont elle fut victime! pourquoi me montrez-vous cette statue, Édouard? Pourquoi ce rapprochement? Pourquoi?... Devez-vous mourir aussi? — Caroline trembla, ses lèvres pâlirent, elle serra plus fort le bras où elle s'appuyait.

—Enfant, ne soyez pas superstitieuse; n'aggravez pas de réelles afflictions par des terreurs de roman. Quand je vous montre, à travers ce brouillard laiteux, derrière ces dahlias qui éclatent

comme en plein midi et nous renvoient leur parfum amer jusqu'ici, la statue du grand Condé, je n'ai point d'effroi à vous causer, Caroline, je veux simplement vous citer en exemple les malheurs de cette famille. Elle aussi fut exilée, chassée de ses palais; elle aussi mendia à l'étranger pendant vingt ans; mais, au bout de vingt ans, elle revint frapper à la porte du château. C'étaient deux vieillards bien souffrants, bien mélancoliques. L'un se tenait en arrière, parce qu'il pleurait, l'autre parla au concierge. « Le château, mon ami, où est-il? — Abattu, monsieur. — L'orangerie? — Démolie, monsieur. — Le jeu de paume? — Détruit. — Et lès écuries? — Sauvées!... — Sauvées! s'écrièrent les deux vieillards. — Mais vous êtes messieurs de Condé! car il n'y a que vous... » Ils étaient reconnus.

Pourquoi n'aurions-nous pas aussi nos retours de l'exil, Caroline? n'est-ce pas déjà une faveur du ciel, celle qui nous a rapprochés dans ce désert? Vous souvenez-vous du jour où je vous vis là-bas aux étangs de Commelle?

— Si je m'en souviens, Édouard!

— Vous disiez en entrant dans le petit château de la Reine-Blanche : « Voilà bien l'appartement de la châtelaine enchantée, la croisée gothique, la cascade écumeuse qui rafraîchit son front, les siéges de chêne et de velours sur lesquels elle médite au milieu de sa cour, mais où donc est le châtelain du lieu? serait-il en Palestine à la poursuite des infidèles à côté du roi Philippe-Auguste ou de saint Louis? »

— Et je vous aperçus aussitôt, Édouard, n'est-ce pas? Vous nous écoutiez de la pièce voisine.

— Je parus pour dissiper votre illusion, Caroline.

— Pour la continuer, mon ami.

— Je vous le répète donc avec confiance : une protection cachée, Caroline, nous a conduits l'un vers l'autre. Comme les princes, dont je vous parlais, nous nous rejoindrons toujours dans la vie. Ils se retrouvèrent ici, à cette place, après vingt ans d'infortune.

— Vingt ans! Où seriez-vous? Où nous retrouver?

— Si nous ne nous quittions pas, Caroline, ainsi que ces deux frères, nous n'aurions, quel que fût le lieu où nous allassions, rien à envier à notre patrie. N'êtes-vous pas, comme moi, un enfant de ces races qui s'en vont de la France chaque jour et qui ne doivent plus compter qu'avec le passé? La noblesse française n'a plus de patrie que dans son cœur et dans ses souvenirs.

Dès qu'on n'inspire plus le respect qu'on mérite, il n'y a que de la dérision à recueillir, si l'on résiste dans sa dignité; il n'y a que des soufflets à recevoir, si l'on s'abaisse au niveau de sa condition. Heureux ceux de nos pères qui accompagnèrent la monarchie à l'échafaud! ils crurent du moins la sauver en nous laissant derrière; nous qui périssons sans gloire, nous n'avons pas même cet espoir. On nous tuera dans un coin : nos enfants seront citoyens!

— Vos paroles sont bien dures, Édouard! je souffre à vous entendre...

— A qui d'eux ou de nous appartient la France? Nos pères ne l'ont-ils pas conquise pouce à pouce sur l'étranger, chassant sous vingt règnes l'Espagnol et le Maure jusqu'à ses montagnes, l'Allemand jusqu'au Rhin, l'Anglais jusqu'à la mer? cela sans le concours de ce peuple qui vient bien tard, ce me semble, redemander ses droits! Tigre qui mangea un roi du premier bond, dès qu'il fut libre, et qui, au second, avait déjà un empereur sur sa croupe. — Ici Édouard pressa ses lèvres, s'apercevant que la colère lui inspirait des pensées peu faites pour la simplicité de Caroline, et des expressions qu'il aurait été le premier à condamner dans le sang-froid. Il était excusable : la circonstance seule le plaçait si en dehors de lui-même! elle était entraînante. Édouard était exilé, mis en accusation; sa mère subissait les mêmes conséquence de sa fidélité politique; la femme qu'il aimait le plus après sa mère était l'esclave d'un régicide, et ses récriminations bouillonnaient dans sa tête devant un monument de la toute-puissance perdue de la noblesse; c'était l'huile devant le feu, le Hindou fanatique en face de la pagode de Jaggernaut.

La colère d'Édouard tomba tout à coup; de longues larmes ruisselèrent sur ses joues. Le bruit mélancolique d'un cor venait de se faire entendre et rendait, à l'âme enthousiaste des deux jeunes gens, plus vivante et plus sensible l'illusion dont ils étaient enveloppés. Ce bruit, triste comme le regret, doux comme le souvenir, venait du fond de la forêt; il en était la respiration. Il y avait dans ce courant d'air harmonieux toutes les pensées des temps héroïques de la noblesse, fondues en notes attendrissantes pour le cœur : la joie des hauts chasseurs, les aboiements des lévriers, les hennissements des chevaux, les sanglots du cerf, la voix des nobles damoiselles intercédant pour lui.

Au loin, par delà les parterres qui fumaient comme un lac au lever du soleil, entre les échancrures des massifs à demi éclairés, l'imagination eût facilement entrevu, en s'abandonnant à l'enchantement de cette musique plaintive et d'un autre temps, le cortége vaporeux de ces chasseurs d'autrefois, leurs piqueurs aériens fuyant entre la pointe des herbes et la feuille des arbres, leurs chiens aboyant aux flancs de leurs chevaux nuageux, montés par eux, les chasseurs pâles, aux dorures fanées.

A ce bruit de cor, très-fréquent aux environs de Chantilly, Édouard éprouvait du calme, de la sérénité, le bonheur. Son regard se baignait dans le regard humide de Caroline, à qui sa parole exaltée avait en un instant rendu cette fierté du sang, cette dignité de race que seize ans de maximes républicaines enseignées par M. Clavier semblaient avoir détruites pour jamais. Caroline retrouvait ses titres.

Le cor sonnait toujours. Le bruit partait maintenant de l'allée du connétable : c'était peut-être quelque vieux garde-chasse du château qui se ressouvenait aussi, à sa manière, de son office auprès des princes. Il jouait dans la solitude, comme l'orgue dans les églises : le cor et les orgues, héroïques et pieux instruments perdus comme les grandes gloires, comme les fortes convictions.

Accoudés l'un et l'autre sur le parapet du pont, Édouard et Caroline s'enivraient de souvenirs; ils épuisaient une émotion qui ne parlait qu'à eux et qu'ils doublaient en la partageant. Ceux qui auraient savouré comme nous, par une soirée d'automne, les douceurs de leur solitude sur le pont du Grand-Canal, s'expliqueraient peut-être leur indéfinissable rêverie.

Une longue allée de peupliers borde les deux rives du canal dans la partie intérieure du château, et aboutit au pont, avec lequel elle forme une croix : cette eau et ces arbres divisent le parc. A droite les parterres, à gauche le canal. La ligne des peupliers, qui court d'orient en occident, cachait en ce moment la lune, et si complétement, que les parterres, la chapelle gothique, enfin la moitié du château était sombre comme à minuit, tandis que l'autre moitié était claire comme à midi. Point de nuance intermédiaire : on eût dit côte à côte une nuit de Rembrandt, une matinée du Poussin; deux tableaux se touchant par la bordure, et qui, au lieu de cadre, auraient pour baguettes des peupliers. Seulement dans la partie éclairée descendait parfois en tournoyant une feuille noire, et dans la partie obscure des

gouttes lumineuses de rosée. Dans cet endroit, le canal est si large, qu'on y a bâti une île liée par un pont de voûte cintrée à la terre ferme. Cette île, toute chargée de vases, de petites statues, de petits bancs, n'a perdu que ses habitants : elle a gardé ses dieux, ses myrtes et son doux nom d'Ile-d'Amour. Autrefois, quand il existait une cour délicate et tendre, des pages de satin et des demoiselles y lisaient, à genoux, aux nièces du grand Condé, les romans de mademoiselle de Lafayette, ou les beaux vers de Racan.

— Qui dirait, Caroline, que ce point imperceptible a été le château des plus grands princes de la plus grande monarchie du monde? Vous l'avez sans doute visité quelquefois?

— Jamais; M. Clavier m'a toujours refusé ce plaisir.

— Il reste bien peu, Caroline, de ce palais; mais ce peu suffit pour comprendre la magnificence des anciens maîtres. La peinture surtout a éternisé, par des sujets allégoriques, l'histoire de leurs rivalités avec la cour. Watteau a été l'historien mordant des princes de Condé. Son pinceau a couvert de pamphlets les murs, les plafonds, les portes du château. Partout le régent de France et Louis XV sont immolés au vermillon et à l'azur dont Watteau raffolait. Mais, afin d'éloigner ces allusions, le grand peintre a caché la royauté, accusée de trop de faiblesses en amour, sous la peau ridicule d'un singe, qu'il montre à chaque panneau dans un acte particulier de la vie de cour. Ici le singe assiste à la toilette de son amante, ici il cueille des cerises avec elle; là il fait sa partie d'écarté en face d'elle; plus loin il l'emporte dans un char magnifique à travers la campagne. Autour de ces tableaux, les arabesques de l'Inde s'entrelacent et se croisent, et contribuent à présenter, comme un rêve d'artiste, une de ces satires qu'un prince du sang seul avait le droit de se permettre sans aller à la Bastille, et que Watteau seul, sous la protection d'un prince du sang, avait le talent de tracer.

— Quelle est cette lumière, demanda Caroline, là-bas, sous le bois de Sylvie, au-dessous du labyrinthe?

— C'est le hameau : comme il y eut un grand Condé bon, mais sévère dans ses mœurs, il y eut d'autres Condé, bons aussi, mais plus frivoles, exclusifs admirateurs de Watteau. C'est encore Watteau qui a donné l'idée du hameau. Le hameau a été le théâtre des fêtes dont le caractère d'originalité s'est

perdu, et qui appartenait au temps, comme les excès dont on accuse ses fêtes d'avoir été le prétexte. Fatiguée de l'étiquette, du masque qu'elle impose, des habits massifs qu'elle attache aux épaules, la jeunesse de la cour de Louis XV venait réaliser au hameau, sous des costumes rustiques, les pastorales à la mode. Devenus jardiniers, des marquis, colonels de dragons, puisaient de l'eau, couronnés de roses, avec un œil de poudre, et un petit chapeau de paille sur l'œil de poudre. Ils soupiraient en arrosant des plates-bandes d'œillets; s'arrêtaient pour en former un bouquet qu'ils liaient avec des faveurs, et ils chantaient, appuyés sur leurs bêches. Boucher leur avait donné des leçons de nature. Nécessairement les bergères étaient cruelles. Les bergères, c'étaient des comtesses. Vous distinguez d'ici la chaumière d'où elles sortaient en filant du lin et en chassant devant elles leurs agneaux; de vrais moutons blancs et peignés, ayant des sonnettes d'argent au cou. Ces moutons, nourris d'amandes, étaient baignés dans des eaux parfumées.

Auprès de la chaumière s'élève le moulin. Costumés en meuniers, les pages du roi y apportaient le froment et en rapportaient la farine. Le roi aimait beaucoup à manger les gâteaux pétris avec la farine de ses meuniers de Chantilly. D'autres allaient soupirer dans les bois de Sylvie, et dire réellement leurs peines aux échos d'alentour. A midi, on déjeûnait à la laiterie, dont on a aussi respecté la frêle construction. Les siéges y sont en noyer, ainsi que le veut Fontenelle dans ses pastorales, et les vitraux peints en campagne. On mangeait à la laiterie des œufs frais, en s'y disant des choses tendres entre bergers et jardinières, meuniers et laitières. Ces travestissements d'existence duraient jusqu'à la nuit, heure à laquelle la bergère redevenait une haute dame de Montmorency, et le tendre bûcheron du bois de Sylvie, Louis de France, roi très-chrétien.

Caroline recueillait avidemment ces récits où étaient empreintes les diverses splendeurs de la noblesse française avec tout l'héroïsme qui la rendait redoutable, avec toute la grâce qui tempérait cet héroïsme pour le faire aimer. Édouard, en les animant par son accent passionné, Caroline, en les écoutant d'une oreille neuve et prévenue, s'unissaient de cœur bien mieux et avec plus de réserve que s'ils se fussent entretenus uniquement d'eux-mêmes. Qu'importent les mots et les idées qu'on emploie? L'amour n'est qu'une fraternité d'âme, et la parole est moins propre à le peindre qu'à l'exagérer.

— Comme vous me faites aimer et regretter ces temps, Édouard! Qu'avons-nous aujourd'hui qui les remplace?

Le cor avait cessé de retentir.

Un nuage, monté de la grande pièce d'eau, avait caché le disque de la lune.

Après être passé du vert foncé au sombre, puis au noir, le paysage avait disparu.

Caroline et Édouard furent plongés dans la plus épaisse obscurité.

— Vous me demandez, Caroline, ce qui a remplacé la noblesse? Demandez ce qui peut tenir lieu de cette clarté céleste que nous venons de voir s'éclipser; car la noblesse était aussi un astre, foyer de toutes les lumières et de toute fécondité, levé sur les âges et par lequel on comptait des jours d'honneur et des jours de vertu. Autour de la noblesse, les races gravitaient en ordre pour prendre rang dans l'humanité : elles avaient un nom; elles n'en ont plus. Vivre aujourd'hui, c'est couler comme l'eau, voler comme le sable, aller de l'inconnu à l'inconnu.

Les belles qualités de l'âme ne se perpétuent plus, ce qui les tue : le fils de qui n'a rien été n'est rien, ne sera rien. L'homme a perdu la moitié de l'immortalité en perdant la noblesse.

Jour affreux, celui où cette séparation se fit. Esclave révolté, le serf entra dans ce château que la nuit nous voile, et il en chassa les maîtres. Les tours de cinq cents ans tombèrent dans les fossés; les vieux chênes sur les chemins : des coups de canon furent tirés à bout portant sur la statue de bronze du connétable, qui mourut ainsi deux fois : ce n'était pas trop pour un Montmorency. On égorgea les dames du château avec des couteaux de chasse, comme les biches et les faons de la forêt : on gratta avec les ongles les murs qui retraçaient les batailles du grand Condé; de celui qui avait vingt fois sauvé la France et ne l'avait trahi qu'une; puis on se lava les mains dans les eaux du canal, toutes colorées de Rocroy, de Denain, de Maëstricht, de Valenciennes : le sang, la couleur et l'histoire ruisselèrent. On blessa les statues; on trancha la tête à ces divinités silencieuses et bonnes comme des femmes qui ornaient le parc et le labyrinthe; on ne respecta ni les frais asiles où Bossuet écrivait l'oraison funèbre de mademoiselle Henriette de France, ni la pierre où Fénelon pleura sa disgrâce, ni le banc de gazon où Vauban

médita ses fortifications de la France : on lâcha des moutons dans le parc, qui broutèrent tout.

L'urne d'argent même qui renfermait les sept cœurs des Condé fut brisée; et les cœurs, jetés par-dessus un mur, restèrent pendant plusieurs jours accrochés aux branches d'un arbre, balancés par les vents.

Voilà comment on a remplacé la noblesse!

Ces jeunes gens blasphémaient.

S'ils avaient pu se tourner et voir flamber, à l'extrémité du canal, une cheminée colossale remplissant l'air de fumée et de feu, éclairant la moitié de Chantilly; s'ils avaient pu se demander pourquoi cette bouche d'incendie poussait ainsi sa gerbe grondante vers le ciel; s'ils s'étaient rapprochés de cette lueur, phare au milieu de la brume du canal; s'ils avaient aperçu la presque population du bourg, laborieuse et infatigable, occupée à broyer des rochers, à les pulvériser, à les cuire, à les réduire en pâte pour les durcir de nouveau, mais transformés en coupes ciselées, en vases étrusques où s'épanouiront des fleurs, en pendules dorées, alors peut-être quelques-uns de ces Prométhées, qui créent des merveilles avec de la boue et du feu, leur auraient dit : Nous sommes les fils de ces vassaux, jadis gardes-chasse, vide-bouteilles, serdeaux, valets de chiens de messeigneurs de Condé; nous ne possédions qu'une terre aride, nous l'avons creusée avec nos ongles et nous en avons fait jaillir de la porcelaine; nous serions serfs, nous sommes ouvriers; nous n'avons gardé que nos droits de tous ces biens conquis un instant par nos pères. Le château était aux Condé, il est aux d'Orléans : que demandez-vous au peuple?

Mais Édouard et Caroline ne virent ni la fabrique de porcelaine ni sa superbe aigrette de flamme; pleins de mille pensées où le souvenir et la douleur occupaient plus de place que le raisonnement, ils gagnèrent à pas lents le bourg de Chantilly par le chemin qu'ils avaient pris en allant.

Il était à peu près résulté de leur entrevue qu'ils partiraient clandestinement, qu'ils quitteraient la France.

Ils se dirent adieu à la porte de la chapelle du château.

Une heure sonna.

Caroline rouvrit la porte du jardin; mais, en traversant l'allée de vignes dont les feuilles empourprées par l'automne lui effleuraient le visage, elle éprouva une profonde amertume à rentrer dans sa solitude. Avec l'intelligence de sa haute condi-

tion, la tristesse lui en était venue; elle rougissait pour la première fois de sa place chez M. Clavier.

Sortie pauvre et simple fille, elle rentrait comtesse de Meilhan.

X

Nous avons connu un Irlandais, homme d'esprit original, qui, possesseur à vingt ans d'une fortune considérable, l'avait consacrée à voyager à travers les quatre parties du monde, dans l'unique but de vérifier s'il était vrai que les événements prissent quelque part, quelquefois, la forme et le caractère du drame.

Sa vie entière l'avait convaincu que sa recherche avait été de la plus grande inutilité; que les plus belles combinaisons de tragédie ou de comédie, appartinssent-elles à Shakspeare ou à Molière, ne s'étaient jamais offertes à qui que ce fût dans le monde réel. Deux principes résumaient sa doctrine d'observation à cet égard : le premier, que les hommes ne provoquent jamais les événements; le second, que les événements n'ont ni logique, ni moralité, ni esprit. César est tué en sortant du sénat; mais César était attendu par les conjurés : il n'y a pas là de drame, c'est un brutal événement. Si César eût tué les conjurés, le contraire aurait eu lieu; il y aurait eu alors surprise, moralité, drame.

Mais Géronte, qui se blottit dans un sac et se laisse rouer de coups par Scapin, le prenant pour l'homme qui le cherche dans l'intention de lui couper les deux oreilles, n'est-ce pas l'exemple retourné de César? n'est-ce pas là du drame, de la surprise? sans doute. Mais cela est-il arrivé? non, — et qu'importe? la scène est admirable. — Je n'en conteste pas le mérite; ce n'est pas de quoi il s'agit ici; elle sera sublime, si l'on veut. Dites seulement si, en 1660, cette erreur a pu être commise, écartant même l'invraisemblance de la galère turque, de la place publique au milieu de laquelle un citoyen connu de la ville se fait battre?

Notre Irlandais, très-insinuant, très-poli, avait interrogé, dans l'intérêt de sa recherche, des femmes de toutes les conditions, de toutes les contrées, afin de savoir d'elles si le drame était peut-être dans l'amour. On avait confié à sa naïveté des his-

toires d'infidélité, de poison, d'effrayants récits de meurtre; mais quand, arrivant à son système, il demandait : « Cette infidélité, » madame, l'avez-vous cachée avec la ruse infernale de la com- » tesse Almaviva? Ce poison a-t-il été versé entre deux embras- » sements? Ce meurtre, dicté par l'offense, l'avez-vous servi au » milieu d'un festin à Ferrare, comme pour rendre une poli- » tesse reçue à Venise? » Et l'Irlandais attendait toujours en palpitant le fait dramatique. Pauvre curieux! — « L'infidélité, » lui avouait-on en rougissant, avait été consommée à l'occasion » d'une jarretière arrêtée un peu trop haut, devant un homme » qu'on ne savait pas là; le poison avait été mêlé à deux sous » de crème; une heure auparavant, on ne pensait pas au poi- » son; et le meurtre ne s'était exécuté que par le concours for- » tuit d'un mot grossier et d'une vrille oubliée sur la table. » L'amant avait dit : — Tais-toi, insolente! — La femme lui avait » répondu par un coup de vrille dans l'artère. »

— Événements! événements! répétait toujours notre Irlandais désolé, nulle part du drame!

Il alla vivre avec les voleurs de grand chemin : c'était remonter à la source du drame. « N'avez-vous pas rencontré, s'informa-t-il d'eux, parmi les gens que vous avez détroussés, des femmes que vous aviez aimées, des jurés qui vous avaient condamnés; et, dans ces rapprochements si peu agréables pour eux et pour elles, ne vous êtes-vous pas montrés, par cette singularité d'esprit dont la nécessité des contrastes littéraires vous revêt, bons à l'égard des uns, dignes et respectueux envers les autres? »

— Jamais!

— Pas de drame, mon Dieu, s'écriait l'Irlandais, même parmi les voleurs!

Il visita l'Inde, le Japon, la Tartarie, et non-seulement il ne découvrit pas le drame chez les peuples de ces pays bizarres, mais il ne fut, lui, si étrange au milieu d'eux, l'accident personnel d'aucune scène de drame.

Ce qui lui était constamment arrivé avait été le résultat du hasard ou de la force des choses; on n'y sentait point une intelligence suivie, des scènes, un progrès, un dénoûment, enfin un tout raisonnable qui, reproduit dans le même ordre devant des spectateurs, les aurait satisfaits. Il avait vu des ponts s'écrouler, mais dans ce moment ils n'étaient traversés par personne, ou si quelqu'un y passait, ce n'était pas une jeune fille allant

rejoindre son amant, ou un scélérat se rendant sur les lieux d'un crime. L'événement, toujours l'événement... jamais le drame.

Il aurait craint de montrer trop de simplicité s'il eût cherché le drame dans la société européenne, telle qu'elle est aujourd'hui en France, en Allemagne et en Angleterre; c'est à peine dans cette société si l'événement y arrive. Dans cette société, il y a peu de fortes passions, beaucoup de lois pour prévenir, pour réprimer, punir ces passions; quand ces lois sont muettes, s'avancent les mœurs, jurisprudence où le jury c'est tout le monde, le bourreau chacun; et quand il n'y aurait ni ces lois ni ces mœurs, le drame n'existerait pas davantage, car il n'y aurait plus d'obstacles, et tout arriverait comme de raison.

Cet Irlandais, qui avait vieilli à chercher le drame sous toutes les latitudes, dans les pays les plus ardents, dans ceux où la religion, la politique et les mœurs s'établissent à coups de fouet et se maintiennent à coups de poignard, et qui n'avait jamais été témoin que de la logique tronquée du hasard, jamais de celle du théâtre, mourut d'une tuile dont il fut frappé à la tête. Essayez d'en finir ainsi avec un personnage de roman.

En poussant la porte du pavillon, toujours avec les mêmes précautions, Édouard ne fut pas peu étonné d'apercevoir Léonide accoudé sur la table; elle lisait.

Elle tourna la tête, et, sans s'émouvoir davantage, elle dit en souriant à Édouard : — Vous avez bien tardé, monsieur. Sans doute la chasse que vous avez faite au clair de la lune nous indemnisera de la longueur de votre absence. Quel beau gibier rapportez-vous?

— Oui, répondit Édouard, confus, contrarié de la présence de Léonide dans le pavillon, cherchant vingt mensonges avant de risquer une réponse qui ne fût pas une défaite, déposant son chapeau, puis ses armes sur la table, les désarmant, s'essuyant le font; oui, j'ai violé la promesse — et j'ai eu tort — que je vous avais donnée de ne pas sortir la nuit, de ne pas rentrer si tard au pavillon; mais, afin de me distraire du chagrin causé par les mauvaises nouvelles que j'ai apprises ce soir, je suis sorti, j'ai prolongé ma promenade, je me suis égaré, et d'ailleurs, je ne prévoyais pas vous trouver ici au retour... Vous lisiez, je crois. Édouard tendit le cou, regarda furtivement, craignant que Léonide, le secrétaire étant resté ouvert, n'eût remarqué le portrait de Caroline roulé auprès du sien.

— Je lisais une lettre de mon mari.

— De Maurice, parti ce soir pour Paris, absent depuis neuf heures?

— Vous ne comprenez pas. C'est une lettre adressée à mon mari et que j'ai ouverte.

— Vous partagez donc avec lui les secrets de la correspondance?

— Non, et voilà pourquoi j'agis ainsi.

— A son retour, que pensera-t-il?

— Rien, si la lettre ne lui est pas remise, et ce qu'en tous les cas il aurait pensé si je la lui rends exactement recachetée.

— Quelle finesse!

— Quel devoir! dites plutôt. Approchez et lisons ensemble.

— Je vous en prie, ne lisez rien. Confirmez-moi dans cette persuasion que je n'ai pas le droit d'être de moitié dans la confidence.

— Qu'en savez-vous?

— Comment cela serait-il autrement? Je suis caché chez vous, nul ne me sait ici.

— Alors vous ne me croyez pas... c'est bien. Brisons là-dessus, je vous en prie.

Léonide s'était brusquement levée pour sortir; mais, arrêtée au passage par Édouard, elle retourna s'asseoir auprès du secrétaire, et précisément devant le rouleau qui renfermait le portrait de Caroline. Un souffle de vent de la porte, un mouvement involontaire de Léonide eussent suffi pour tout révéler. Heureusement la lampe était posée sur la table à quelque distance du secrétaire. Édouard, lui prenant la main qu'il baisa avec la chasteté du pardon, lui dit, afin de l'éloigner au plus vite du voisinage du portrait : — Venez et lisez-moi cette lettre, bien que je prévoie ce qu'elle contient : d'abord elle est anonyme?

— Non.

— On vous y fait part de quelque prétendue infidélité de Maurice?

— Encore moins.

— Mes prévisions sont à bout : je vous écoute.

— C'est bien heureux.

Édouard avait, pendant ce court dialogue, ramené Léonide à la place qu'elle occupait lorsqu'il était entré, et d'un mouvement qui cessait d'être suspect, car il devenait indifférent, il

ferma le secrétaire et s'assit ensuite pour écouter avec résignation la lecture de la lettre.

— Cette lettre est de Compiègne; c'est Jules Lefort qui écrit à mon mari. Vous lui avez entendu quelquefois parler de Jules Lefort?

— Jamais.

Cette discrétion de Maurice fit impression sur Léonide. Elle se recueillit pendant quelques minutes, et, après avoir déposé la lettre de Jules Lefort sur la table, elle commença un récit de famille dont le lecteur a déjà pris connaissance. Seulement Léonide mit une continuelle partialité à faire ressortir les torts de sa cousine Hortense, qu'elle représenta comme une femme au cœur faux, et comme s'étant mariée sans amour, uniquement pour partager la fortune de Jules. Les faits quelle avoua, parmi de nombreux qu'elle fut obligée de taire, étaient d'autant plus altérés, qu'elle glissa sur la passion romanesque que lui avait inspirée Jules Lefort, cause principale de sa haine pour Hortense.

—En tout ceci, répliqua Édouard, je ne vois que des événements peu graves et que vous jugeriez vous-même sans importance, si vous n'aviez pas le tort de vous les rappeler, — permettez-moi de vous le dire, — trop souvent et hors de propos. Vous êtes heureuse dans votre ménage, votre cousine l'est dans le sien, à quoi bon se souvenir d'un passé qui ne doit plus vous être contraire?

— Si c'est au nom du passé que vous voulez qu'on oublie, voyez si la haine est éteinte entre elle et moi, et dites quelle est, de nous deux, celle qui la ranime. Arrivons à la lettre de son mari.

« Mon cher Maurice,

» Il se prépare à Senlis, pour les premiers jours de Carnaval, un bal masqué qui aura lieu à la sous-préfecture. Mémorable solennité pour toi et pour moi, n'est-ce pas? Que je te céderais volontiers ma place aussi volontiers que tu me gratifierais de la tienne, si je n'étais convaincu que le plus grand plaisir de l'un serait d'y rencontrer l'autre! Mais ce bonheur-là ne nous est plus guère permis, Maurice, et pas plus au bal où notre humeur ne nous attire guère que partout ailleurs. Enfin, point d'élégie à propos de bal.

» Depuis six mois mon Hortense a ma parole que je la mène-

rai à cette fête, que je pourrais appeler de famille, car tout le canton s'y réunit chaque année, à jour fixe, tu le sais. C'est une véritable fête pour Hortense qui sort peu, qui passe sa vie, ainsi que moi, à acheter des moutons et à en revendre la laine. Il dépend de toi, mon ami, que cette satisfaction lui soit donnée: je te fais grâce de tout préambule pour t'expliquer pourquoi cela dépend de toi. Il est pénible de nous répéter que ta femme et la mienne ne peuvent être en présence dans le monde sans éprouver de la gêne, une contrainte dont nous n'avons été que trop souvent témoins, toi et moi. Tu n'as pas oublié l'événement de l'an passé au bal de Senlis; d'autres même s'en sont aperçus, et nos deux ménages, dans la personne de nos femmes, n'ont plus été sacrés. Nous ne sommes pas de ces fous, Maurice, qui mettent leur bonheur à se raidir contre l'opinion. Vouloir ce que veut le monde, c'est obtenir en compensation de cette faiblesse les quelques joies qu'il procure: nous n'en sommes pas ennemis. Or, ta femme, pour revenir au pénible sujet de cette lettre, sera aussi invitée à ce bal. Penses-tu qu'il soit convenable que Léonide et Hortense y aillent toutes deux? Que ta sagesse en décide. Avant tout, consulte le désir de Léonide. Si elle n'en montre pas un bien vif d'aller à ce bal, Hortense profitera du refus de Léonide. Si, au contraire, ton excellente femme est assez franche pour ne pas consentir à un pareil sacrifice, eh bien, qu'elle s'amuse, laisse-la aller à Senlis; mais, dans l'un et l'autre cas, réponds-moi sans contrainte, sans complaisance. Encore une fois, consulte ta femme: je garantis l'obéissance de la mienne. Son bonheur est dans ma volonté.

» Il m'eût été plus doux de t'écrire que nous y serions tous quatre, heureux de faire un peu enrager les jeunes gens et les célibataires de notre grosse joie de mari; mais le sort ne le veut pas. L'un de nous s'amusera pour l'autre : c'est s'ennuiera que je veux dire. Cachetons vite ma lettre : je ne suis pas jaloux qu'Hortense lise cette dernière phrase : elle me ferait danser tout le bal. Adieu.

» Mille amitiés à l'excellente cousine Léonide.

» Ton ami,

» JULES LEFORT. »

— Jugez maintenant, Édouard, si ce n'est pas le mari qui a écrit cette lettre sous la dictée de la femme.

— Quand cela serait, ce qui me paraît contestable, que prétendez-vous faire?

— Je n'ai pas pour habitude, Édouard, d'initier à mes projets ceux qui ne promettent pas de m'aider dans leur exécution.

— Vous ai-je refusé mon concours?

— Je ne dis pas encore cela. J'emploie toujours cet avertissement pour qu'on ne prenne pas ensuite en mauvaise part les récompenses que j'accorde en retour des services qu'on me rend.

—Vous avez, Léonide, des doutes trop ombrageux et une reconnaissance trop timorée. Employez vos amis, soyez confiante avec eux. Ne suis-je pas le vôtre?

— Ne me réduisez jamais à en douter, Édouard. Dans ce moment surtout, j'ai besoin de votre appui, pour établir mon autorité auprès de Maurice. Savez-vous ce qu'il répondra à Jules Lefort? « Va au bal; mènes-y ta femme : la mienne n'en saura rien. » Il est homme à cela; il ne voit pas la dignité du ménage dans la considération de sa femme. Peu lui importe que mon absence soit remarquée, qu'on l'interprète de mille manières, toutes à ma honte, toutes à la gloire d'Hortense Lefort. Qu'elle seule y aille, en faut-il davantage pour qu'elle obtienne contre moi l'opinion du monde que, l'an passé, elle sut disposer en sa faveur par son évanouissement, vrai ou feint, en me voyant entrer dans ce bal de Senlis où elle était si loin de m'attendre? Si je ne parais point cette année à ce bal où elle ira, je suis vaincue, terrassée : on pensera, on dira hautement que Jules Lefort a imposé à Maurice l'obligation de ne pas m'y conduire; ou bien, et ce sera la version la plus honnête, que mon mari m'a forcée lui-même à ne pas y paraître. Heureuse alternative! — celle de passer pour la femme d'un homme sans dignité ou pour l'esclave de cet homme. — Vous ne savez pas, mon ami, que cette Hortense s'est rendue coupable, sous de faux semblants de naïveté et d'innocence, des ingratitudes les plus noires; qu'elle a menti lâchement à l'amour qu'elle prétendait avoir pour Maurice, en se mariant avec Jules Lefort... oui...

— Permettez-moi, interrompit Édouard qui tenait la main de Léonide dans la sienne; — ce dernier tort, vous ne devriez pas le ressentir aussi vivement que Maurice qui paraît l'avoir oublié en vous épousant, et sans lequel vous ne seriez pas aujourd'hui sa femme.

—Édouard, reprit Léonide vivement et après quelques minutes de contrainte, je n'aime pas Maurice : je ne lui étais pas desti-

née. Témoin de l'attachement que ma cousine disait lui porter, de celui que Maurice éprouvait sincèrement pour elle, j'ai trop retenu leurs serments réciproques. De confidente devenue épouse, ai-je pu oublier que mon mari avait aimé une autre femme, que cette femme l'avait peut-être aimé? Comment s'abuser, Édouard?

Ici Léonide s'arrêta. C'était une lacune à remplir pour la perspicacité d'Édouard. Il en aurait coûté à Léonide d'avouer qu'elle avait aimé Jules Lefort, et pourtant, sans cet aveu, comment lui était-il possible de justifier sa haine pour sa cousine Hortense?

Édouard, eût donné tout au monde pour que, dans ce moment, Léonide avouât cette faiblesse : aussi ne fit-il aucun effort pour lui en épargner la confession entière.

— Édouard, c'est un grave événement que le mariage; c'est un événement sinistre qu'un mariage sans amour. Ceux qui sont rassasiés du mariage parce qu'ils l'ont trop savouré, qui s'arment pour le détruire parce qu'ils l'ont épuisé, ceux-là se plaignent, se récrient, s'élèvent à tort contre la société. Leur plainte est une puérilité; leur déception est un malheur commun à toutes choses : ne se lasse-t-on pas des meilleures? Quelle est la profession qui à la longue ne soit devenue un supplice? Quel est le sentiment que le temps n'ait rendu intolérable? Quelle est la vie dont le poids n'ait écrasé celui qui la portait? Et remarquez qu'on n'a que la misère pour refuge, si l'on sort de sa profession, tandis que l'adultère vous délivre avantageusement du mariage en une heure; l'adultère dont n'auraient aucune honte ceux qui réclament en son nom contre le mariage, s'ils avaient un peu moins besoin de s'en faire un moyen du moment. Car ce n'est pas contre le joug du mariage, regardez-y bien, Édouard, qu'on s'élève; creusez bien : c'est plutôt contre la possibilité de ne pouvoir se marier tous les jours, à chaque instant. La passion ne recule pas devant l'engagement : c'est le dégoût, c'est la froideur qui demandent compte de la durée. On fait une affaire de raison du mariage, non quand il est à conclure, mais quand il n'est plus à rompre. Ceux qui demandent le divorce brûlent de se remarier : ils sont moins jaloux de briser une entrave que de se soumettre à de nouvelles; et l'on conçoit que la loi est en droit de considérer comme un aveu d'émancipation du libertinage ce cri déguisé de liberté humaine qui veut altérer la perpétuité du mariage. Mais quelle pitié plus profonde ne doit-on pas à celles qui s'engagent sans amour, sans cet enivre-

ment d'un an, fût-il d'une heure? qui sont entrées à l'église sans prières, sans larmes, sans battements de cœur; qui en sont sorties sans conviction; qui sont descendues dans la couche du mari, froides, plus froides qu'elles ne s'étendront dans la tombe; et qui, pendant toute leur vie, s'inhumeront ainsi chaque soir et s'exhumeront chaque matin. De plus tourmentées existent : celles qui se sont mariées par dépit; affreuse résolution que ces mariages; et, c'est une vérité, les deux tiers des mariages ne sont pas autrement inspirés. On a honte de l'âge qui arrive; on se marie vite : on a hésité pendant dix ans, une minute décide. On était deux amies : la plus jeune vous devance, elle épouse; on pousse un cri de rage, et malheur au premier parti qui s'offre : on l'accepte. Un amant parfois vous délaisse : c'est faiblesse de le rappeler; c'est grandeur de l'éblouir par le mariage. Il aura un remords peut-être! non! il ne l'aura pas ce remords. Et, par dépit, vous vous livrez à un rustre qui sourit, — le fat! — à sa pitoyable conquête; il est fier que vous vous appelliez de son nom, tandis que vous êtes trop heureuse de ne pas lui prêter le vôtre. Malheureusement la vengeance tombe quelquefois sur un honnête homme, et, en récompense de ses soins, de ses attentions, vous n'avez à lui offrir qu'une poitrine glacée, que des lèvres sèches, qu'un visage dédaigneux. — Édouard, je vous ai dit ma vie. Mon mariage avec Maurice fut un calcul de colère, une inspiration irréfléchie de la haine. Tant que je ne serai pas apaisée, mon mariage ne sera qu'une dure expiation; après, j'essayerai du calme à défaut de bonheur; et, dans mes souvenirs de lutte, je n'oublierai pas que vous m'avez aidée à le recouvrer.

— Que faut-il faire pour cela, Léonide?

— M'accompagner à ce bal de Senlis. Vous serez masqué, je ne le serai pas : on vous croira mon frère, mon mari, le colonel Debray, qui m'y conduisit l'an passé.

— Comptez sur moi, Léonide; mais pourquoi irez-vous à ce bal le visage découvert?

— Ce sera ma seule vengeance, mon visage. Hortense sera là, son mari sera là, ils seront tous là ceux qui, la voyant au bal, ne s'attendront pas à ma présence, qui les étonnera comme la foudre. Et mon visage ne sera dédaigneux pour personne : il y en aura de plus belles, mais non de plus gaies, de plus folles que moi à ce bal. Vous me verrez rire et danser : j'entraînerai tout le monde dans ma joie, je laisserai un long sillon de folie der-

rière chacune de mes paroles. Le lendemain on se dira : La mieux parée du bal, c'était la femme du sous-préfet; la plus jolie, c'était celle du maire; la plus coquette, c'était celle-ci ou celle-là; mais la plus remarquable par sa gaieté, c'était la femme du notaire de Chantilly. Ceci me vengera.

Ma gaieté fera croire à mon bonheur, Édouard : qu'est-ce que je souhaite de plus? Celui d'Hortense pâlira de tout l'éclat du mien. — On nous avait trompées, pensera-t-on. — On vous avait trompées, mesdames; elle ne devait pas venir, elle est venue! — On la disait rongée par le chagrin, par le dépit : — regardez le feu de ses diamants, le feu de ses yeux. — Ah! voilà mon triomphe, Édouard, le voilà! Qu'importe après cela qu'en rentrant je donne à des larmes de rage la moitié de cette nuit commencée par la vengeance?

— Eh bien, fit Edouard, puisse cela assurer votre bonheur, disposez de mon bras. J'aurai un masque, ma voix n'est pas connue. A quand la fête?

— Dans deux mois. D'ici là, j'irai à Paris, j'en rapporterai deux costumes de bal, car vous comprenez le danger, Édouard, que nous courrions si nous mêlions un étranger à tout ceci. Je ne doute pas que Maurice saura notre équipée dès le lendemain même : la considération ne m'arrête pas; au contraire. Mais il m'importe qu'il n'ait connaissance de l'événement qu'après son beau résultat. Je respecterai son affectation à ne pas me parler de ce bal; d'ailleurs, je ne résisterais pas à sa volonté, s'il me défendait d'y paraître.

— Mais ne craignez-vous rien pour moi, Léonide? Que pensera Maurice quand il apprendra, non sans étonnement, que je suis de moitié dans une démarche peut-être répréhensible à ses yeux? Me répondez-vous qu'il ne regrettera pas l'hospitalité dont j'aurai abusé?

Afin que son objection, qu'il hasardait du ton de voix le plus timide, ne blessât pas Léonide, Édouard s'était rapproché d'elle, colorant le plus possible son hésitation de la docilité de l'obéissance.

Léonide fit semblant de ne pas comprendre; mais lorsqu'elle s'aperçut qu'Édouard persistait pour obtenir une réponse à ses doutes, elle battit l'argument de l'hospitalité par un sourire qui décontenança Édouard. Ce sourire, mêlé d'un peu de pudeur et de beaucoup de raillerie, lui fit comprendre que le scrupule dont il s'armait était bien arbitraire chez lui, et qu'il n'en avait pas

toujours été si vivement préoccupé dans des occasions tout aussi délicates.

—Je consens à tout, dit Édouard, qui, prenant son parti bravement, ne songea plus qu'à effacer de l'esprit de Léonide les impressions équivoques qu'il avait fait naître pendant la discussion.

Et maintenant parlons de la récompense promise. Que m'offririez-vous que je pusse apprécier plus que votre amitié, Léonide? Conservez-la-moi constante et sans partage.

— Serait-il bien vrai que vous eussiez ressenti près de nous quelque adoucissement à vos tristesses, mon ami? Vous ne sauriez croire la douleur que j'ai éprouvée tout le temps de cette lecture hier au soir au dîner. Maurice me regardait sans doute sans intention; mais j'étais effrayée par lui, émue pour vous. Ma voix tremblait : l'avez-vous remarqué, Édouard?

— Bonne Léonide! je lis dans votre cœur comme vous lisez dans le mien. S'il est une consolation à mes maux, c'est dans vous que je la rencontre, quoiqu'un peu mêlée de remords, je ne vous le cache pas; et, dans vos soins affectueux pour moi, dans vos paroles, dans vos pas qui viennent me chercher dans cette prison embellie par vous de toute la grâce d'une femme; rendue aimable par tes caresses...

Édouard parlait sur les lèvres de Léonide, de Léonide qui avait ce regard distrait, lucide et voilé à la fois de la volonté qui s'abandonne, qui s'endort au bruit des paroles aimées, qui se fond et se perd dans la volonté d'un autre.

La lampe rayonnait doucement, et, répandant sa clarté encore trop vive sur des paupières touchées par le sommeil, elle n'éclairait que le groupe entrelacé de Léonide et d'Édouard, dans un coin de la chambre silencieuse et endormie :

—Que tes cheveux sont doux! Pour qui les arranges-tu ainsi sur ton front si patiemment, chaque matin?

— Pour toi, Édouard.

— Pour qui ces robes avec tant de grâce serrées à ta poitrine? Je suis un imposteur, pensa Édouard.

— Pour toi.

Quel rôle infâme je joue! se dit-il.

—Ces yeux si beaux, cette bouehe?

— Pour toi.

— Cette haleine qui m'enivre, amère et chaude, qúe je bois avec âme? Cette force qui me briserait si tu voulais, et que tu

convertis en grâces et en souplesse; cette taille, pour laquelle j'aurais de la jalousie si j'étais femme? Je t'aime comme cela. Tu n'es pas une jeune fille fière de son innocence, digne d'être admirée seulement; un ange, peut-être, mais pas encore une femme. Tu as aimé : tu inspires l'amour, tu en permets les caresses. Si l'amour n'est qu'une ardente réalité, l'amour, c'est toi; et s'il est un autre amour plus pur qui impose des sacrifices, des résistances, celui-là peut partager le cœur sans crime. sans honte, sans remords.

Édouard s'arrêta au milieu de sa distinction passionnée. Léonide ne l'écoutait plus. Il murmura dans sa poitrine : — Mon Dieu! comme la reconnaissance mène loin!

Léonide s'était assoupie dans ses bras.

Les femmes de notaire ont le sommeil dur.

On dira donc qu'Édouard aimait deux femmes.

Je ne dis pas cela.

— Mais!

Je ne dis pas le contraire.

XI

Le lendemain, en s'éveillant, Léonide trouva, sur un fauteuil auprès de son lit, un cachemire noir que Maurice lui envoyait de Paris.

Victor Reynier seul était de retour.

C'était dimanche, jour de bonheur et de coquetterie pour les habitants de Chantilly, qui, vers les deux heures, lorsque le soleil est moins chaud l'été, et l'air moins froid l'hiver, débouchent de tous les corridors de la forêt, ou y pénètrent par ses arcades de verdure, bordent la pièce d'eau, et, marchant par groupes, par familles, s'étalent sur un océan de gazon incommensurable à l'œil.

Le dimanche passe inaperçu dans les grandes villes soumises à la chrétienté, à Paris surtout; à la campagne, il transpire de toutes parts. Est-ce parce que les roues des moulins et des usines se taisent, parce que les bûcherons ne fendent plus les arbres, parce que moins de charrettes écrasent le pavé de la grande route, parce que la forge du maréchal-ferrant ne retentit plus; mais, à la campagne, le dimanche est peint dans l'air et sur la

terre. Ainsi que ses habitants, le village ou le bourg semble avoir pris ses vêtements de fête, ses souliers neufs, sa veste de velours, le haut col de chemise. Les arbres même participent de cette sainte oisiveté : ils sont plus beaux le dimanche que dans la semaine; la rivière, si la localité a une rivière, paraît plus limpide, plus paresseuse : elle se promène; et, vers l'après-midi, quand les oiseaux chantent au bruit des cloches, on dirait, pour se servir d'une expression du Midi, que le soleil revient des vêpres.

— Ma sœur, dit Reynier, je veux être le premier à vous applaudir sous ce cachemire; il vous ira à ravir. J'ai l'orgueil d'être pour quelque chose dans le choix de la couleur. Maurice prétendait que le vert vous siérait mieux; moi, j'ai insisté pour le tissu noir, et je l'ai emporté, sauf du moins votre avis. Nous ne l'avons acheté qu'à condition. Essayez-le donc, ma sœur.

— En robe du matin, fou que vous êtes?

— Les bayadères sont encore moins vêtues que vous lorsqu'elles déploient leurs châles sur leurs épaules nues; elles n'en sont pas moins bien pour cela.

— Il faut vous satisfaire.

Et Léonide, qui en brûlait d'envie, déplia le cachemire pour en admirer les magnifiques palmes orange, et, avec cette volupté du toucher que les femmes seules possèdent, elle le rejeta sur son cou et sur ses bras demi-nus, qui doublèrent de blancheur et de finesse.

— C'est ma couleur qui a gagné, mon goût est infaillible. Vous êtes délicieuse, ma sœur; on le garde, n'est-ce pas?

— N'est-il pas un peu long?

— C'est riche, c'est majestueux, Léonide. Long! quelle hérésie! Les châles ne sont longs que pour les gens qui vont à pied.

— Mais il me semble alors...

— Il vous semble mal, ma sœur. Vous avez tort de toujours douter ainsi; patientez, ce cachemire ne sera pas usé à Chantilly.

— Vrai, mon frère? — vous êtes superbe en me disant cela — vrai?

— Est-ce que je mens jamais? Écoutez-moi bien.

— Je vous écoute de toutes les forces de mon âme.

— Maintenant, ma sœur, il n'y a presque plus de raison pour le cacher : Maurice possédera bientôt tout un quartier de Paris.

— Un quartier de Paris! Nous y aurons au moins un hôtel?

— Ce quartier va être démoli de fond en comble, rasé.

— Vous êtes fou, mon frère.

— Vous aviez promis de ne pas m'interrompre. Je vous apprends, si vous ne le savez déjà, que le gouvernement, pour favoriser le commerce, a le projet de construire hors de Paris un immense entrepôt. Ceci n'est plus un secret. Les fonds sont votés, les devis sont au ministère où les plans se discutent ; mais ce qui est un secret pour tout le monde, excepté pour nous, c'est l'endroit où sera élevé cet entrepôt. On suppose que le gouvernement est indécis entre la plaine de Grenelle et le Gros-Caillou. Pour nous il n'y a plus de doute, l'entrepôt sera à Saint-Denis. Je ne vous dirai pas de quelle reconnaissance positive nous avons indemnisé le secrétaire du ministre qui, par distraction, a laissé échapper cette révélation. Ceci est la métaphysique des affaires : vous n'entendez rien à la métaphysique.

— Je le veux bien, mon frère ; mais à quoi cela vous a-t-il servi de savoir que l'entrepôt serait à Saint-Denis et non ailleurs ?

— C'est ce que j'allais vous épargner la peine de me demander, ma sœur.

— Une fois instruit des projets du ministère, j'ai été chez un mécanicien célèbre autant que riche, et lui ai offert d'entrer en marché avec lui pour un chemin de fer de Saint-Denis à la Chapelle. Vous connaissez assez Paris pour savoir que la Chapelle est un bourg considérable à l'extrémité du faubourg Saint-Denis. Comme ce mécanicien ne supposait aucun intérêt bien vif caché sous ma proposition, il l'a acceptée à des conditions très-avantageuses pour moi, me prenant sans doute pour un de ceux qui font des montagnes russes ou s'occupent exclusivement de l'agrément des Parisiens, enfin pour un directeur de théâtre à pied. Nous avons conclu marché. Nous voilà donc, Maurice et moi, acquéreurs du chemin de fer de Saint-Denis à La Chapelle ; mais un chemin de fer ne passe pas sur le toit des maisons, il faut les abattre pour le tracer, et, avant de les abattre, les acheter. Ne se doutant pas le moins du monde de la réalisation d'un entrepôt à Saint-Denis, les quatre cinquièmes des propriétaires des maisons de la Chapelle ont vendu, et ils se sont estimés trop heureux de vendre des masures inhabitables.

— Je vous demande encore une fois pardon, Victor, mais je ne comprends pas pourquoi vous feriez un chemin de fer de Saint-Denis à la Chapelle.

— C'est ma faute, Léonide. Nous autres hommes d'affaires, nous sommes comme les savants, toujours portés à mettre les autres à notre point de vue, au lieu de nous placer au leur. Suivez-moi. Ne faut-il pas que les marchandises de l'entrepôt arrivent à Paris pour la consommation? Nous leur traçons un chemin de fer qui, en cinq minutes, vomira aux limites de la ville de Paris les milliers de dépôts lancés de Saint-Denis. Le commerce en jettera des cris de joie! Voilà notre opération. Et le beau, l'inoui en ceci, c'est que nous ne livrerons aucune action que le chemin de fer ne soit en pleine activité. Elles se vendront au poids du diamant. Je ne compte plus avec les bénéfices du moment où tout sera en train. Incalculable!... J'en ai le vertige. Pourvu que Maurice ne se mêle pas de diriger lui-même les affaires, pourvu qu'il me laisse exploiter son crédit, je vous garantis, ma sœur, que dans deux ans, notre nid à tous sera fait; un nid d'aigle! Jusqu'à présent il est assez docile; il se charge d'avoir des fonds, et moi du soin de les tripler parfois en quelques heures à la Bourse, d'où je cours à la Chapelle acheter des maisons pour les démolir. Il n'a pas de raison pour se plaindre. Cette dernière spéculation est miraculeuse, superbe! on m'en attribuera l'honneur. En bonne justice, il revient à Maurice qui, d'un autre côté, n'a pas à souffrir pour sa réputation en cas de revers, rien n'étant en son nom, rien ne pouvant l'être.

— Excellent Victor! Ah! si Maurice avait la moitié de votre ambition...

— Non pas, ma sœur, non pas; alors vous vous passeriez de moi, et je ne veux pas penser que votre reconnaissance pour moi vous est onéreuse. Je vous fais riche: faites-moi heureux; je serai encore votre débiteur. Mariez-moi, ma sœur!

— Mais, à propos, Victor, je ne pensais plus...

— A notre plaisanterie du cabinet, n'est-ce pas?

— Justement, mon frère.

— Êtes-vous disposée, ma sœur?

— Tout à fait.

— Alors je suis à vos ordres.

— Allons!

— Que ce châle vous sied bien!

— Oui, mais personne ne le verra.

— Tout Paris.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur. Avez-vous les clefs des tiroirs?

— Toutes.

— Marchons, Léonide. Charmante étourderie que la nôtre! il faut bien tuer le dimanche. Marchez devant moi. Ce châle est sublime.

De plus en plus la pelouse se garnissait. Un bon et dernier soleil d'automne appelait toute la population à jouir de ses rayons obliques. Ces sortes de défis portés par l'avant-dernière saison aux pantalons nankins, aux vestes de toile, aux gilets blancs, aux petites robes d'indienne, aux fichus de soie qu'on avait déjà renfermés avec le sachet de lavande, sont joyeusement acceptés. On se déguise en été encore un jour; demain on se plaindra sans doute du rhume, et l'on boira en infusion les dernières feuilles de tilleul pour lesquelles on a compromis son gosier.

Pas un habitant n'est resté chez lui; il n'en est pas un qui, en foulant la pelouse, ne s'arrête en extase devant la grille du jardin de Maurice. On aime à voir avec quel attachement foncier le notaire du pays s'y inféode, au milieu de ces murs tapissés d'arbustes, en scellant aux angles du parterre de beaux vases de porcelaine, honneur de la manufacture de Chantilly, et en greffant des sujets exotiques sur les arbres indigènes, goûts simples qui prouvent le sage emploi du temps, qui attestent la pensée arrêtée d'une longue résidence. Bien aimé celui qui ne néglige pas les emblêmes parlants du calme domestique au sein de sa petite ville : on le respecte. La discipline du soldat se lit dans l'éclat de ses boutons; la bonne renommée du fonctionnaire rural, dans la toilette de ses buis, dans la symétrie de ses plates-bandes. Le style est l'homme; l'horticulture, c'est le notaire.

Ces pauvres rentiers, courbés par l'âge, qui sont venus mourir à Chantilly, où le cimetière est si plein de fleurs et d'oiseaux, ont leur fortune là, dans cette jolie maison. Ils ne sont pas fâchés qu'elle soit belle et visible. En lui souriant, ils sourient à leurs quinze cents francs, à leurs mille écus; ils respirent les fleurs à travers la grille et envoient une bénédiction à l'ange gardien assis sur leur fortune. En approchant, ils saluent comme si le maître de la maison était là; ils ont aperçu son chapeau de paille sur un banc. Et, toutes mystérieuses, toutes discrètes, les petites ouvrières en dentelle de Gouvieux éprouvent un frémissement au cœur en songeant que leurs bons parents ont déposé

là leur dot pour qu'elle grandisse comme elles; et la dot, n'est-ce pas le mari?

— Ma sœur, courons au plus pressé, dit Victor en portant la main sur les papiers déposés la veille par M. Clavier. — Sont-ils lourds!

— Allons-nous lire tout cela, mon frère? reprit Léonide qui tremblait d'effroi, mais qui n'osait pas devant Reynier se repentir de cette démarche?

— Lire tout cela! mais non; ce sont des titres de propriété. Bornons-nous à la récapitulation et à la volonté du testateur.

— Hâtez-vous, Victor!

— Parbleu, c'est fait. Lisez : ceci résume tout : « Je lègue enfin à mademoiselle Caroline de Meilhan toutes les propriétés susmentionnées et s'élevant à la somme de quinze cent mille francs, mais à la condition expresse que ladite demoiselle Caroline de Meilhan n'épousera aucun homme noble, de quelque nation qu'il soit, à peine de nullité du testament, et de voir passer mon legs universel à la commune de Chantilly. »

— Nous ne sommes pas nobles, au moins, ma sœur?

— Silence! on vient; écoutez! Non, je ne me trompe pas : c'est le pas de monsieur Anastase, le premier clerc. Courez à l'escalier, à la porte; renvoyez-le... je ne sais comment... mais renvoyez-le!

Reynier était déjà à la porte de la rue.

Léonide ouvrit le corsage de sa robe et y coula le dépôt fait la veille par le colonel Debray : c'était le plan de campagne de la Vendée.

Quand Victor entra, elle chantait.

— Ce n'était rien, ma sœur; vous vous êtes sottement effrayée. Mais, pour plus de précaution, et afin qu'une seconde fois vous ne me causiez pas la même terreur, j'ai donné deux tours de clef à la porte d'entrée. Nous n'attendons personne; et, si Maurice arrivait, il serait obligé de sonner. Voulez-vous être convaincue, ma sœur, de ce mépris que je vous inspirais hier pour ces mystères dont vous demandiez la clef à Maurice? Asseyez-vous dans ce fauteuil et laissez-moi vous instruire.

Ouvrez ce registre et lisez-y à votre aise le sommaire des actes qui ont eu lieu jour par jour, et concernant les habitants des cantons du département de l'Oise et de quelques départements circonvoisins.

« Aujourd'hui, avoir annulé, par un dernier codicille, le testa-

ment de M. Dufour, et reporté sur sa nièce, qu'il doit épouser, tous les biens originairement légués à sa sœur. »

— Monsieur Dufour va épouser sa nièce ! Il a soixante ans, elle vingt. Le monde avait donc raison de le supposer, cette femme est un démon. Mais si l'on avertissait la sœur de monsieur Dufour ?

— Que dites-vous, Léonide ? et la réputation de Maurice ?

— Mais c'est une infamie.

— Sans doute ; mais songez que la société ne qualifie pas autrement la violation d'un secret légal, quel qu'il soit. Lisez encore.

« Acte de la demoiselle Dufour, par lequel elle déclare vouloir que les biens qui lui reviendront de la succession de son frère soient, après sa mort, donnés à sa servante et non à ses deux cousins qui participeront à l'héritage dans la faible proportion du droit rigoureux que leur accorde la loi. »

Eh bien ! Léonide, irez-vous maintenant prévenir les deux cousins, monsieur Dufour ou sa sœur ?

— Ceci me surprend étrangement.

— Vous n'êtes pas au bout. La dernière pièce n'est pas la moins curieuse :

« Projet des cousins de mademoiselle Dufour, de présenter une requête au tribunal, tendant à faire déclarer inhabile à tester, pour cause de folie, ladite demoiselle. »

— Ah ! c'est trop fort ! le frère déshérite la sœur, la sœur ses cousins, et les cousins accuseront celle-ci de folie en plein tribunal ! Et tout le canton croit cette famille bien unie, la cite pour modèle !

— Mais c'est peut-être juste ; connaissons-nous les autres familles ? Mon Dieu ! ce qu'on sait n'est rien auprès de ce qu'on ignore, ma sœur. Désirez-vous apprendre maintenant quelque particularité sur la famille Duplan ?

— Tout autant que cela vous plaira, Victor. Madame Duplan est cette petite personne si fière que nous avions cet été pour voisine de campagne, et dont le titre de dame de Haut-Lieu nous amusait tant. Son grand colonel de mari chassait toujours aux canards sauvages dans nos étangs. Qu'ont-ils à démêler ici ? Voyons.

— « Ce dossier, — est-il écrit de la main de Maurice, — contient l'acte de naissance de mademoiselle Louise Bougival, à laquelle monsieur Duplan ne pouvant léguer ses biens, vu qu'il est marié à New-York depuis quinze ans, donne et laisse, par

mon entremise, un capital de deux cent cinquante mille francs. De ladite somme que j'ai touchée en numéraire, je suis chargé d'acheter à la demoiselle Bougival un hôtel à Paris et une maison de campagne à Vineuil. »

— Madame Duplan n'est pas madame Duplan, la femme du colonel aux canards sauvages! elle n'est que sa maîtresse! Ah! madame du Haut-Lieu! Ah! Maurice, vous saviez tout cela, et ne m'en appreniez rien!

— Deux cent cinquante mille francs touchés par Maurice; que diable en a-t-il fait? murmura Reynier avec quelque humeur.

— Ce qu'il en a fait, c'est bien simple, mon frère; il en a acheté ou il en achètera un hôtel à Paris et une campagne à Vineuil.

— Sans doute, ma sœur! fit Reynier en se pinçant les lèvres. Quelle question!

— Ah! madame du Haut-Lieu! ne cessait de répéter Léonide, vous avez des armes aux panneaux de vos voitures, des valets à livrée aurore, des tourelles à votre château, où, quand vous donnez des fêtes, vous n'invitez pas la famille de votre notaire! c'est bien! mais alors on ne met pas de si petites gens dans la confidence de sa condition.

— Silence donc, ma sœur, dit Reynier en posant la main sur la bouche de Léonide; silence! n'abusez pas de la confession. C'est ici le paradis terrestre pour une femme, j'en conviens; mais n'allez pas vous damner en touchant à l'arbre de la science.

— Lirons-nous encore, ma sœur, ce dossier? c'est celui du maréchal-ferrant, notre voisin.

— Le mari de la belle Picarde?

— Il y a, ma foi, de tout ici. C'est d'abord son bail avec la ville pour ses ateliers dans les dépendances du château.

— Passons cela, Victor; à quoi bon?

— Son contrat de mariage.

— Oui, avec une très-jolie femme, la plus jolie du pays, peut-être. Il n'en est pas plus gai; voilà pourtant à peine trois mois qu'il est en ménage.

— Son testament sous enveloppe.

— Son testament! il n'a pas vingt-huit ans, sa santé est de fer, — il paraît le plus insouciant des hommes.

— Cela se voit encore à la manière dont il a cacheté cette pièce importante.

— Que faites-vous, Victor?

— Ne craignez rien, c'est le sacrifice d'un pain à cacheter. Voyons ce que peuvent être les dernières volontés d'un maréchal-ferrant.

« Dégoûté de la vie, je demande pardon à Dieu d'y avoir mis fin. L'affreuse conduite de ma femme m'a poussé au suicide et à la vengeance criminelle dont je l'ai fait précéder. Je dispose de mes biens comme suit. »

— Oh! cet homme va tuer sa femme, se tuer ensuite, et personne ne l'en empêchera, et nous le savons! Je lui écrirai.

— Alors Maurice ira au bagne.

Un violent coup de sonnette retentit. Victor et Léonide se turent, pâlirent tous deux. Dans leur égarement, il leur fut impossible de trouver un pain à cacheter pour sceller le testament dans l'enveloppe.

La sonnette ébranla de nouveau la maison.

— Fuyons d'ici, s'écrie avec épouvante Léonide, c'est Maurice!

— Quelle extravagance! répond Reynier, qui, non moins terrifié que sa sœur, se précipite sur le carré, passe dans l'autre corps de logis, du côté de la pelouse, soulève le coin de la jalousie, et aperçoit la laitière qui sonnait pour la troisième fois.

— C'est votre laitière, revint-il annoncer à Léonide; que veut-elle?

— J'avais oublié que tous les dimanches elle nous apporte un fromage à la crème. Ne répondez pas. Cette sorcière m'a-t-elle troublée!

Quand Reynier eut recacheté les dispositions testamentaires du maréchal-ferrant, il prit Léonide par la main et la conduisit dans sa chambre à coucher, devant la fenêtre qu'il venait de quitter.

— Voyez-vous, là-bas, le long du bois, contre les arbres, les chevaliers de l'arc qui s'exercent depuis Nemrod à mettre dans le but?

— Très-bien, Victor.

— Apercevez-vous un gros homme qui se ploie comme son arc, tant il rit de grand cœur?

— Je crois le distinguer.

— C'est le maréchal-ferrant qui doit tuer sa femme et se tuer ensuite.

— Pouvez-vous plaisanter sur cela, Victor?

— Et que fait-il lui-même?

— Le jour baisse, ma sœur; dans deux heures Maurice sera

de retour; courons remettre en ordre les cartons que nous avons déplacés. La science des conspirateurs est de ne pas laisser plus de trace là où ils ont passé que par où ils sont revenus.

Rentrés dans le cabinet de Maurice, Léonide et Victor, qu'une communauté d'audace avait affranchis de toute pudeur l'un envers l'autre, convinrent, pour en avoir plus tôt fini avec ce qu'il leur restait encore de cartons à visiter, de fouiller chacun de son côté sans perdre un temps précieux dans des communications inutiles à leur but.

Tandis que, muets et absorbés par leurs recherches, Léonide et Victor soulèvent des rames d'affaires de famille, descendent dans le cœur de toutes, celui-ci pour s'arrêter à chaque chiffre de fortune, celle-là pour rire de pitié à toutes les découvertes recueillies par sa témérité, les bonnes gens de Chantilly se dirigent vers le carrefour de Diane, où l'heure de la danse va bientôt sonner. L'air devient plus sonore; la voix argentine des enfants éclate, mêlée au sifflement des hirondelles rasant le peu de gazon que n'ont pas tondu les moutons et l'automne. Déjà l'on entend un petit violon aigre préludant à la contre-danse, et comme les nymphes des bas-reliefs antiques, se donnant la main, soulevant des robes légères, cadençant des pas lourds, les jeunes filles de Creil, de Cnantilly et de Coye, s'élancent dans la forêt. La danse et la musique s'appellent. Le soleil est tombé; des feuilles jaunes tournoient et s'envolent. Au zénith, une étoile luit; le soir vient: c'est le soir.

Au coucher du soleil, il n'y a pas un méchant sur la terre : c'est l'heure où l'on meurt.

Léonide enfonça ses deux mains dans un carton, y plongea un regard de terreur et de joie, comprima un papier, comme s'il eût dû s'envoler: puis elle se tourna pour voir si son frère l'observait.

Reynier avait fixé son attention sur le dossier de M. Clavier, dont il copiait sur son album le titre des principales pièces.

Sûre de n'être pas remarquée, Léonide parcourut avidement une pièce qui portait le nom de Lefort.

— Ah! murmura-t-elle, voici enfin qui va tout m'apprendre.

Ce nom se détachait du milieu de plusieurs lignes écrites de la main de Maurice; il reparaissait de distance en distance, tantôt précédé de celui de Jules, tantôt de celui d'Hortense. Dans les premiers moments, il fut impossible à Léonide, tant l'émotion brouillait sa vue, de saisir autre chose que ces noms.

Un peu plus calme, elle ne comprit pas pourtant que cette note, à peine lisible, chargée de chiffres mal tracés, de mots abrégés, d'autres effacés, obscurément rétablis, n'offrait un sens complet qu'à celui qui en avait fait la base d'une future rédaction.

Léonide eut la fatale intelligence de ces mots hachés : *Jeune enfant. — Quarante mille francs sur sa tête —Reconnu par elle et par Jules — Hortense — nommée comme sa mère.*

Elle s'écria mentalement : Mais ceci ne permet aucun doute! c'est la reconnaissance d'un enfant d'Hortense et de Jules, né avant leur mariage; c'est le résultat du voyage de mademoiselle Hortense à Compiègne, l'explication de la réparation pressante dont Júles parlait à Maurice dans ses lettres; oui, — je tiens la verité, et elle ne m'échappera pas ! — Aujourd'hui il s'ensuivrait pour eux trop d'éclat à rectifier cette naissance à l'état civil. En dotant cet enfant, son avenir est sauvé, sauf à le reconnaître légalement plus tard; tout cela est très-intelligible; et c'est à ce vil accident que j'ai été sacrifiée! Il y a eu de la honte et de la douleur pour moi : il y aura de la honte et de la douleur pour elle.

— Vous parlez, je crois, ma sœur?

— Oui!... je disais qu'il serait temps de nous retirer.

— Je le pensais aussi, Léonide. Avez-vous exhumé quelque chose qui vous dédommageât de vos recherches, ma sœur? Moi, rien, ou à peu près.

— Moi, rien non plus.

— En vérité, ma sœur, on n'a jamais été, comme nous, plus téméraire avec plus d'innocence.

— Ah! mon Dieu; je regrette presque d'avoir alarmé ma conscience à si peu de frais.

— Je n'ai jamais vu qu'un jeu en tout ceci, Léonide.

— Un véritable jeu d'enfant, Victor.

— Que voulez-vous, nous aurons d'une manière ou d'une autre, comme je le disais tantôt, passé notre dimanche.

— Nous n'aurons pas besoin, je pense, de nous jurer le secret.

— Le secret de quoi, ma sœur?

— C'est ce que je me dis.

— Nous ne dirons rien à personne, Léonide, parce que ceci ne vaut guère la peine d'être divulgué.

— Je vous le jure.

— Je vous le jure aussi.



Pendant le cours de ces plaisanteries, faites d'un ton étrange par le frère et la sœur, qui n'étaient dupes ni l'un ni l'autre de leur indifférence, les cartons furent replacés et le rideau tomba sur les dernières clartés éparses dans le cabinet de Maurice.

Léonide et Victor en sortirent.

Sur le carré, Victor prit la main de sa sœur et lui dit : — Il ne dépend plus que de vous que je sois heureux.

— Je vous entends. Demain, mademoiselle de Meilhan dînera chez nous.

— Vous possédez la divine prévoyance de tout ce qui est bien, ma sœur; merci !

— Venez, Victor; allons faire un tour de promenade sur la pelouse, en attendant Maurice.

Le ciel était rempli d'étoiles, l'air d'harmonies délicieuses.

XII

A la grille du jardin, une calèche s'arrêtait.

La grâce de sa forme, l'éclat de ses panneaux, et surtout la beauté des chevaux noirs qui l'avaient fait glisser sur la pelouse avec la rapidité d'une hirondelle, avaient attiré la curiosité des promeneurs. Tout est événement à Chantilly. Admirer la calèche parisienne était un plaisir comme un autre, plus vif qu'un autre, car c'était le dernier de la journée pour les habitants qui rentraient.

Quand ils virent Maurice descendre de la calèche, leur curiosité devint de la joie. Les uns tinrent à honneur de saisir la bride des chevaux, les autres de l'aider à franchir le marchepied ; chacun s'ingénia pour lui témoigner la satisfaction qu'éprouvait le pays à le savoir possesseur de ce signe brillant des progrès de la fortune. Il distribuait des saluts à droite et à gauche, comme en userait un souverain populaire rentrant dans sa bonne capitale. Il fut reçu par sa femme, merveilleusement ébahie, et par son beau-frère Reynier, qui, du haut du perron, répétait avec orgueil à sa sœur : « Eh bien ! trouverez-vous encore que les châles de cachemire sont trop longs? »

Maurice fut modeste : il ne dit pas que ces chevaux étaient anglais, de pur sang, ni qu'ils sortaient des écuries d'un pair

d'Angleterre, ni qu'ils avaient gagné le prix du roi aux courses de New-Market.

Reynier affirma sur son honneur qu'ils coûtaient dix mille francs.

Léonide disait au fond de son cœur : — Nous avons des chevaux!

— C'est une surprise que je vous ai ménagée, Léonide; est-elle de votre goût? J'ai l'espoir que ceci vous aidera à patienter plus courageusement. Quand les heures vous sembleront longues, vous les abrégerez maintenant par des courses dans la forêt, par de plus fréquents voyages à Senlis, à Paris même.

Ces attentions de Maurice charmaient Léonide qui, dans ce moment, regretta sincèrement de ne pas l'aimer, tant elle éprouvait de la reconnaissance; mais la réflexion neutralisa sur ses lèvres cet élan du cœur : elle craignit de s'exposer au reproche d'ingratitude en payant son mari d'affectueuses paroles, qu'au premier jour elle aurait été forcée de démentir. Sa satisfaction fut muette; elle trouva peut-être un sourire pour remercier.

Pour terminer au plus vite une scène dont la contrainte l'importunait, Reynier, qui n'aimait pas le ménage en présence, regarda l'heure à sa montre et dit :

—Beau-frère, nous avons encore deux heures de lune; irons-nous faire un tour jusqu'aux étangs avec la calèche de Léonide?

Ces mots : la calèche de Léonide! prévinrent tout refus de la part de celle-ci; et, quelques minutes après, la calèche roulait dans les sombres allées du bois, ayant passé par le carrefour de Diane, illuminé de verres de couleur, tout harmonieux du bruit des flûtes et des violons, tout retentissant de la parole animée des danseuses.

C'était une nuit comme celle de la veille, limpide et calme. Maurice se félicitait de cette clarté étendue sur les bois comme en plein midi, afin de mieux faire remarquer à sa femme et à son beau-frère que la coupe des tilleuls se continuait sans relâche sur un espace indéterminé; plus de cinquante arpents avaient été abattus depuis leur dernière promenade.

Après avoir allumé un cigare et croisé les bras, Victor abandonna son âme à la fumée.

Léonide ne se lassait pas d'admirer la fougue obéissante, la fierté docile des chevaux, la légèreté de la calèche. Elle était dedans, mais son âme était dehors pour se regarder passer.

Doucement fascinée par le balancement de la voiture, par ce souffle doux et continu qui, chargé de toutes les émanations de la nuit, frappe au visage, borde les lèvres d'une fraîcheur assoupissante, les oreilles d'un bruit de flûte éolienne, les yeux d'une frange de sommeil, Léonide ne voyait plus courir à droite et à gauche des arbres aux teintes monotones; mais tombée d'illusion en illusion, poursuivie par les rayonnements des lanternes, elle voyait les deux ailes de la rue de la Paix, étincelantes de lumière, d'or et de marbre; elle glissait au bord de vastes palais dont le sommet se perdait dans les nues; une double porte de ces palais s'ouvrait majestueusement: c'était celle de leur hôtel.

La calèche s'arrêta.

Ce n'était pas encore à la porte d'un hôtel de la rue de la Paix, mais à la dernière barrière des allées.

Victor descendit pour l'ouvrir, et les chevaux prirent le chemin incliné des étangs.

Tout autre que Maurice, son beau-frère et sa femme, eussent été saisis d'étonnement à l'aspect de ces étangs silencieux, sur la surface desquels des roseaux chevelus et des joncs inclinaient leurs tiges endormies, et où se réfléchissaient, la tête en bas, des bouquets pâles de peupliers, gigantesques pinceaux, qui, lorsque la brise les agitait, semblaient peindre, au fond d'une vaste toile, une lune courant entre des nuages.

Léonide demanda son manteau; elle avait froid.

A l'extrémité du premier étang se dessinait le château de la reine Blanche, ciselé par les rayons de la lune, qui l'argentaient de ses lueurs, comme un *ex-voto* à la vierge Marie: château que quelque géant a dû porter dans la main au retour des croisades; création d'une fée; château brodé à l'aiguille, découpé au ciseau, et qui ferait croire à ces reines enchantées des romans de chevalerie; le jour reine, la nuit petit poisson rouge dans le lac; car quelle reine véritable a pu, si mignonne, si naine, si gracieuse qu'elle fût, établir sa demeure dans le château de la reine Blanche? La cour d'un sylphe serait à l'étroit dans cette bonbonnière gothique; l'ombre d'un milan lui cache le soleil; et un coup d'aile des cygnes qui nagent à ses pieds pourrait le couvrir d'eau du perron au sommet des tourelles. Quelque jour un nid d'hirondelle l'entraînera dans sa chute.

Victor alluma un nouveau cigare.

Et, à mesure qu'ils approchaient au petit pas de l'escalier du

château, placé à la tête de la première pièce d'eau, ils découvraient les cinq autres lacs figés, en long sillon lumineux, dans leurs chatons d'herbe verdâtre.

Maurice remarqua que les peupliers plantés au bord des étangs produisaient le plus joli coup d'œil : qu'ils avaient bien grandi depuis qu'il ne les avait vus.

Ces arbres sont la plus déplorable erreur de goût du prince de Condé ou de son intendant. Ils ont dépouillé les étangs de l'aspect sauvage qu'ils avaient avant cette malheureuse plantation. Toujours positif, Maurice estima qu'ils rapporteraient bientôt vingt sous par an de coupe.

Ils étaient descendus tous trois de la calèche.

— Victor, dit Maurice à son beau-frère, j'ai eu un rendez-vous à Écouen avec M. de La Haye : le brave homme est fort triste, sais-tu?

— Eh bien, répliqua Victor, que décide-t-il?

— Il abandonne le château et le reste du bois pour trente mille francs?

— Enfin! — Le maudit vieillard a été dur.

— Il n'y tenait plus, m'a-t-il assuré en pleurant : il serait mort dans six mois. J'ai été sur le point de rompre le marché, tant il me touchait par ses regrets. — M. de La Haye, Léonide, nous avait vendu la moitié de son parc, et s'était réservé celle où se trouve le château, croyant pouvoir continuer son droit de chasse. Mais, en vertu d'un contrat que M. de La Haye ignorait, passé entre ses aïeux et la commune, nous l'avons empêché dans ce droit ; alors...

— Je connais cette affaire-là, interrompit maladroitement Léonide.

Un regard significatif lui fut lancé.

— Et comment en avez-vous eu connaissance, Léonide?

— Par moi, Maurice. Que veux-tu, ma sœur brûlait de savoir où en étaient tes affaires qu'elle avait le tort de croire mauvaises ; je l'ai mise en quelques mots au courant des avantages de celle-ci. Ma sœur est discrète...

— Je n'en doute pas, Victor. Loin de te blâmer, je te remercie ; seulement j'aurais désiré, en ma qualité de mari, ne pas être le second à lui faire part de cet heureux événement. Il ne me reste plus qu'à vous le confirmer, Léonide. Oui, le château de La Haye nous appartient ainsi que toutes ses dépendances...

— Et avec les armes des anciens possesseurs? s'informa en plaisantant Léonide.

— A quoi bon? pour que ces armes vous valussent les entrées à la cour?

— S'il y avait une cour, ajouta Victor, encore!

— Irons-nous habiter ce château, messieurs?

— Notre projet, répliqua Victor, qui vit l'air embarrassé de Maurice à cette demande de Léonide, est pour le moment de le démolir de fond en comble. et d'en vendre les matériaux à la commune. C'est tout pierre et plomb : le profit sera immense.

— Mais ensuite, reprit Maurice, qui tenta de réparer sur-le-champ le coup trop vif qu'avait porté à sa femme le renseignement de Victor, nous bâtirons, à la place du château démoli, une maison de goût moderne, avec pavillon de chaque côté. J'ai en vue douze statues mythologiques du plus bel effet.

— Vous avez bien du goût, en vérité, messieurs. Vous arracherez aussi les arbres de haute futaie pour planter des betteraves; vous élèverez dans le parc, abattu sous la hache, des poules au lieu de cerfs. N'aurons-nous pas un beau chemin de fer au beau milieu de notre propriété?

— Vous nous raillez, ma sœur; mais est-ce en vérité une faute de démolir des châteaux que nous ne sommes ni assez nombreux en famille, ni assez riches, ni assez nobles, pour occuper, pour entretenir, pour illustrer? et de vendre, à la voie et au fagot, des forêts où, comme vous l'avez si malignement dit, nous ne saurions élever que des poules? Où sont nos apanages, nos majorats, nos aïeux? Nous sommes d'hier et nous ne serons plus demain; nous sommes des bourgeois et non des Montmorency; des industriels, ma sœur, et non des héros.

— Et faut-il être autre chose, reprit Maurice, pour être heureux? Ne regardons pas si haut, restons où nous sommes. Si nous n'avons pas de grands noms, nous n'avons pas non plus la charge de les soutenir; si nous ne possédons pas d'immenses fortunes héréditaires, nous savons mieux conserver celles que nous assure notre travail. Chaque âge a sa distinction; celle de l'époque est la richesse. Acquise avec probité, elle honore; et, à part quelques rares exceptions, elle est toujours la preuve d'une valeur réelle de l'âme ou de l'esprit. Laissez-moi croire, Léonide, que nous touchons personnellement à cet équilibre où l'aisance s'assied à côté du repos, la dignité auprès de l'accomplissement de raisonnables désirs.

Chaque parole de Maurice avait l'onction d'une croyance : il communiquait ses maximes d'honnête homme aussi profondément qu'il les sentait, et avec une précision qui dénotait chez lui la préoccupation de les réduire bientôt en pratique. Il s'essayait au sage emploi de son avenir, de peur d'en être plus tard enivré. Il semblait prendre envers lui et les autres l'engagement de n'être point surpris par l'éblouissement de la fortune, à l'heure prochaine où elle arriverait.

— Si vous ne m'aviez souvent exprimé, continua-t-il, combien le séjour de la province vous est fade, c'est ici, à Chantilly, que je vous proposerais de vivre, sans rompre pourtant, — j'aime trop vos habitudes, Léonide, — avec Paris et les amis que nous y comptons. Connaissez-vous une résidence plus calme, une vie meilleure? Tout s'y trouve. Pour vous, la compagnie; pour moi, le repos; pour nous trois, la santé. Cherchez un plus beau ciel : il faudrait aller en Italie; des campagnes plus riantes : si je ne suis point trompé dans mes espérances, j'en aurai une à deux pas de Chantilly; et pour vous, toute pour vous, ma Léonide. Une fois ma fortune faite, maître de choisir mes occupations et mes loisirs, ou je garderai mon étude, mais pour n'y traiter que certaines affaires, ou je la vendrai pour m'adonner exclusivement à l'entretien de quelque ferme-modèle.

Léonide se tourna pour livrer passage à un bâillement qui l'étouffait.

—Contenez-vous, ma sœur, ne le contredisez pas; vous gâteriez mon affaire, et c'est le moment d'en parler.

— Je ne vous ai jamais dit, Maurice, — c'est une justice que vous me devez, — que j'aimais le genre d'existence dont vous faites le tableau. Je reviendrai peut-être un jour de cette prévention contre la province; jusque-là, il serait mal de vous laisser croire à un changement dans mes goûts. Mais, résignée à tous les délais de la fortune, et cherchant, tant qu'ils dureront, à ne pas vous importuner de mes antipathies, je me plierai avec docilité à votre vie simple, à votre passion pour la retraite. J'y gagnerai de souffrir un peu moins; et qui sait si, par une de ces modifications dont il y a plus d'un exemple, vous ne finirez point par penser comme moi? Qui sait si vous ne vous lasserez point de ce qui vous avait d'abord séduit, ou si moi je ne me verrai point entraînée, par la force de l'habitude, à aimer ce que j'avais haï?

—Bien, ma sœur, très-bien! ma foi, je me suis dit cela très-

souvent aussi, avec cette différence cependant, que je suis plus porté à croire meilleurs les goûts de Maurice. La province ne gâte rien : jugez-en. Nous avons dîné l'autre jour à Senlis; on nous a servi du turbot; nous avons bu du vin de Champagne frappé, de l'eau de Seltz! J'avais presque envie de demander des ananas.

— Victor, ce n'est pas précisément là ce que j'entends par la vie de province; nous ne nous comprenons pas. Je la veux plus simple, tout aussi bonne. Mener en province le train de Paris, c'est se créer des jouissances incomplètes au milieu de deux genres d'existence qui s'excluent.

— Tu exclus le vin de Champagne?

— Je n'exclus rien; mais je veux qu'on soit de la province, si on l'habite; qu'on se résigne à ne pas y désirer ce qu'elle ne produit pas. Les mœurs ont leurs climats. Les réminiscences avivent les regrets, ébranlent les meilleures résolutions : c'est vouloir même se ruiner plus vite qu'à Paris, que de transformer la province en une serre-chaude où, à force d'or, au lieu de feu, on fait éclore des jouissances exotiques pâles et sans saveur.

— Soit, Maurice! nous ne boirons du vin de Champagne que le dimanche, mais frappé : c'est champêtre.

— Mais, reprit Maurice plein de joie de se voir compris ou du moins toléré pour la première fois de sa vie par son beau-frère réuni à sa femme, mais je m'arrangerai de manière à ne perdre aucun des avantages de la province. Elle offre des dédommagements que vous méritez. Victor, tu aimes la chasse, nous chasserons; vous peignez, Léonide, les points de vue ne vous manqueront pas. — En automne vous peindrez. Ici, le printemps est délicieux par ses eaux; nous irons à la pêche; nous pêcherons ici même, dans les étangs.

Victor se frotta hypocritement les mains.

— Et en hiver, dans la saison où nous entrons, nous donnerons des soirées. Et pourquoi n'en donnerions-nous pas dès à présent? l'idée m'en vient. Croyez-moi, le bonheur est un peu dans l'habitude. Ces bonnes figures de provinciaux, à force d'être vues, perdent en naïveté ce qu'elles gagnent en franchise, en bonté, en bon sens. J'en ai l'expérience, il y a des cœurs d'amis, des dévouements à toute heure et jusqu'à la mort, sous ces coupes grossières d'habits. Oui, Léonide, oui, Victor, — car toi aussi tu as besoin d'être prêché, — je ne désespère pas de votre salut commun, et, si je ne craignais de vous effrayer

de mes espérances, je vous dirais qu'après un an de l'existence que je vous ménage, vous ne voudrez plus retourner à Paris.

— Et on ne dit pas non, appuya Victor d'un ton pitoyablement feint.

— Seulement, interrompit Léonide, permettez-moi de douter que nous arriverons sans obstacles à cet état dont vous nous avez présenté une si flatteuse image. Je crois que vous n'avez pas calculé toutes les résistances extérieures.

— Lesquelles, Léonide ?

— Mon Dieu ! il y en a mille. Par exemple, vous parliez de donner des soirées : y viendra-t-on ? ne serons-nous pas trop haut placés pour les uns, trop bas pour les autres ? n'allons-nous pas éveiller de petites jalousies ?

— Erreur, Léonide ! Il y aura empressement à venir. Je tiens si bien à vous convaincre, que lundi, à ma première soirée, j'aurai M. Clavier, lui qui n'a assisté à aucune fête depuis celle de l'Être-Suprême.

— Je vous arrête à votre première invitation : celui-là, permettez-moi de le croire, vous ne l'aurez pas.

— Nous aurons M. Clavier et mademoiselle Caroline de Meilhan, je vous le jure, et cela, lundi.

— Mais c'est demain lundi, Maurice.

— Demain, soit. Vous tiendrez le piano avec votre frère; j'organiserai une bouillotte; M. Anastase ouvrira l'écarté. Je me réserve l'ennui de faire de la politique avec ceux qui ne joueront pas. Au fond, je ne suis pas fâché d'avoir de ces réunions : elles couvriront mes absences de Chantilly. En me voyant de plus près, on ne remarquera pas qu'on me voit moins souvent. Mes voyages ont été l'objet de l'attention.

Victor, qui sentit poindre un sujet de conversation qu'il n'affectionnait guère, éternelle répétition des regrets de Maurice, de ne pouvoir exclusivement s'attacher aux soins de son étude, ralentit la marche, puis il s'arrêta pour rester en arrière de Léonide et de son mari. Ils passèrent.

Quand ils furent loin de lui, Victor revint sur ses pas et alla frapper à la porte du garde-chasse pour qu'on lui prêtât un marteau. Un des chevaux boitait et paraissait souffrir d'un fer qui s'était faussé à la descente du chemin des étangs.

Une fenêtre s'ouvre, et une voix de femme dit à Reynier : « Il ne fallait pas vous déranger, monsieur : sur un petit mot de vous, mon mari l'aurait rapportée lui-même à Chantilly. Quand nous

nous sommes aperçus que vous l'aviez oubliée, vous n'étiez pas encore au haut de la montée ; mais il était si tard que nous n'avons pas couru après vous. »

Reynier comprit tout de suite qu'il était pris pour un autre : il ne jugea pas à propos de tirer de l'erreur la femme du garde-chasse.

— Tenez, ajouta celle-ci, voilà ! Bonne promenade ! que je vous souhaite : la chose ne vous sera pas d'une grande utilité cette nuit.

La femme du concierge tendit le bout d'une ombrelle, en refermant la croisée, qu'elle n'avait tenue qu'à demi ouverte en parlant à Victor.

— Que veut dire ceci? Mais c'est de la dernière élégance ! Oubliée ici, dans la nuit ! — l'ombrelle d'une femme qu'on a cru restituer à son cavalier ! — Je garderai cette ombrelle jusqu'à demain. Léonide éclaircira le mystère. Quant au cheval, il boitera : tant pis !

Allons à leur rencontre, maintenant.

Victor ordonna au cocher d'aller au petit pas, le long des étangs.

— Et vous avez donc de mauvaises nouvelles à lui apprendre? répétait Léonide à Maurice.

— Aussi les lui tairai-je en partie. Aurais-je jamais le courage de lui apprendre que sa mère a été arrêtée et traduite devant la cour d'assises de Poitiers, où l'on instruit son procès et le sien, à lui, pauvre Edouard !

— Que lui direz-vous, pourtant?

— Je ne lui cacherai pas les ordres rigoureux arrachés enfin à la faiblesse du ministère pour écraser son parti, qu'au mystère des meneurs, je crois disposé à tenter une résolution désespérée, et dans laquelle, — mon opinion s'en réjouit, mon amitié s'en alarme, — ce parti périra.

— Effrayez-le ; oui, — dites-lui tout cela : car il brûle de nous quitter pour prendre sa part de périls dans les dernières luttes de son parti. Parlez-lui moins pourtant des dangers personnels qu'il courrait que de la déception de ses espérances, et surtout de la position plus aggravante où il placerait sa mère, en aigrissant la justice. Je crains, — des soupçons qui sont presque des certitudes me font concevoir cette crainte, — qu'il n'ait pas renoncé, malgré vos prières et mes sollicitations, à sortir la nuit pour se promener dans le bois.

— Quelle imprudence! — C'est qu'il nous compromet autant que lui, Léonide; mes preuves en amitié, grâce au ciel, sont acquises; mais je vous avoue que j'eusse désiré lui être utile dans d'autres circonstances et pour d'autres motifs que ceux qui l'ont fait mon hôte. Son opinion me contrarie, oui, elle me rend parfois suspect à la mienne. Dans l'état actuel de la Vendée, en présence des troubles de cette contrée, si sanglants et si difficiles qu'on se prend à douter parfois de la sûreté de nos nouvelles institutions, j'entends ma conscience qui me conseille de remettre au ministre le dépôt du colonel Debray, ce terrible plan de campagne. Le moment de cette restitution me semble venu.

L'élan communicatif que la nuit, le lieu, certaines dispositions expansives, imprimaient à la conversation, et peut-être ce besoin impérieux chez l'homme, de partager tout ce dont il charge sa faiblesse, amour, amitié, ambition, entraînaient Maurice à ouvrir son âme, à solliciter un conseil de Léonide. Partout où il y a une place pour une peine, il y en a une pour la femme : on peut être heureux sans elles; sans elles on ne saurait souffrir. Elles sont là, à la première larme, à la première douleur; dès que le cœur se plaint, elles répondent.

— Qui sait, continua Maurice, irrésistiblement amené à livrer le sien, afin qu'un trait de lumière y pénétrât, s'il n'y a pas dans ces funestes papiers un remède décisif aux agitations de l'Ouest, le secret des forces de la rébellion, celui de leur anéantissement! — Vivre avec ce secret au fond de la poitrine, c'est souffrir les remords d'une trahison, c'est en commettre une peut-être, au profit d'une opinion que je ne partage pas et à l'avantage d'une dynastie dont le retour serait la ruine de mes croyances.

Avec vous, Léonide, il m'est permis de pleurer sans honte sur ma générosité et de la maudire. Ces sortes de secrets sont à vous et à moi; ils sont de ceux que la sainte communauté du mariage fait un devoir de peser en famille. Ils touchent à l'honneur du foyer. Eclairez-moi, mon amie. La conscience spontanée des femmes a des lumières plus vives que la raison égoïste des hommes. Elles ont décidé, quand nous hésitons encore. Dois-je, Léonide, restituer ces papiers, ce plan du colonel Debray au ministre? A ma place que feriez-vous, la main sur le cœur?

Léonide porta sa main à l'endroit où elle avait caché le plan du colonel Debray.

— A votre place je ne le rendrais pas, moi : Debray ne l'a pas osé, pourquoi l'oseriez-vous? votre opinion est la sienne : eh bien! qu'elle soit tout aussi scrupuleuse ; celui qui lui confia ce plan était son ami, mais était-il le vôtre? Debray craint de faillir à la mémoire de cet ami, et n'avez-vous pas à redouter pour le même fait d'attenter à la vie d'Edouard? Placé entre ses devoirs de dépositaire et ses principes politiques, Debray suppose donc que vous n'avez pas vos devoirs, vos principes aussi? Sans doute il n'a pas pensé cela. Qu'importe? S'il a cru que dans votre position vous étiez plus libre que lui dans la sienne, il s'est trompé : le contraire étant, vous n'accepterez point une solidarité devant laquelle il a reculé lui-même. êtes-vous allé au-devant de cette confidence? le service qu'il vous a demandé, — n'exagérez pas votre délicatesse, — Maurice, est un de ceux qu'on ne rend qu'avec réflexion. Parce qu'il vous a dit : Voilà mon secret, êtes-vous obligé de lui répondre : Voilà le mien? — Mais si vous aviez beaucoup de missions semblables, votre vie, votre bonheur, votre repos, dépendraient et seraient à la merci de tous les embarras dont la commodité des autres se dépouillerait sur vous. Il vous faudrait avoir de la délicatesse, de la fidélité, de la justice pour tous ceux qui ne voudraient pas avoir le souci d'exercer ces qualités à leurs dépens. Croyez-moi, laissez dormir dans l'oubli les papiers du colonel Debray, et ne répugnez pas à sauver un ami peut-être. Préférez cette joie réelle au stérile orgueil d'obéir aux ordres tyranniques de l'opinion. D'ailleurs l'opinion ne saurait exiger de vous ce qu'elle n'impose qu'à un autre. Vous devez beaucoup à la famille d'Edouard : votre fortune, votre rang dans le monde, ce que vous êtes enfin, est son ouvrage. S'il vous restait des appréhensions, je les ai levées ; si des remords surviennent, j'en accepte d'avance la moitié, Maurice.

— Que vous m'avez soulagé d'un énorme poids, Léonide! Vous avez appelé pour me convaincre des raisons que je n'osais accueillir! Tout ce que vous m'avez dit en faveur d'Edouard, je le pensais. — Mais le plus impénétrable silence là-dessus. — Voici Victor. — Pourquoi n'êtes-vous pas toujours aussi bonne pour moi, Léonide?

— Si vous me confiiez plus souvent vos affaires, Maurice...

Victor les rejoignit.

— Ecoutez-bien, pèlerins égarés :

Je vais vous raconter l'histoire de cette ombrelle verte et blanche.

Et Reynier commença son épisode au bruit des roues broyant les feuilles tombées.

. . . .

En rentrant, Léonide remit à Maurice la lettre de Jules Lefort.

Quand il l'eut parcourue, il dit : — Mon amie, vous irez au bal de Senlis; j'ai depuis trois jours votre invitation dans ma poche. Il n'ajouta rien.

— Quelle contrariété! pensa Léonide, moi qui ai tant fait pour qu'il ne me permît pas d'aller à ce bal!

— Je ne sais trop si j'userai de votre complaisance, Maurice. Je verrai... je ne ne m'engage pas. Un bal, c'est si fatigant, les routes sont si mauvaises l'hiver! Le colonel Debray n'est d'ailleurs plus ici pour m'accompagner jusqu'à Senlis.

— Oh! vous êtes parfaitement libre, Léonide, reprit Maurice, qui aurait été enchanté d'un refus de sa femme, mais qui pour tout au monde eût craint de paraître le provoquer.

— Eh bien! puisque cela ne vous contrarie pas, je n'irai pas à ce bal cette année.

— Vous avez tort, dit Maurice d'un ton qu'il eût désiré rendre fâché, mais puisque telle est votre volonté, qu'elle s'accomplisse.

Maurice courut sur-le-champ s'enfermer dans son cabinet pour écrire.

— Il fait part au mari d'Hortense de mon refus d'aller au bal de Senlis : c'est où je l'attendais; Hortense ira donc à ce bal. — Et moi!

XIII

L'hiver était avancé. Déjà plusieurs soirées avaient eu lieu chez Maurice, ainsi qu'il l'avait arrêté avec sa femme dans les dernières promenades d'automne, aux étangs de Commelle.

Beaucoup de familles s'étaient fait une habitude de se rendre le vendredi de chaque semaine à ces paisibles réunions.

Après bien des résistances, toujours vaincues par les raison-

nements de Maurice, M. Clavier avait consenti à conduire mademoiselle de Meilhan à ces soirées, auxquelles il ne prenait personnellement qu'un intérêt de complaisance. Sa présence y était à peine remarquée. Assis dans un coin, il lisait les colonnes du *Moniteur* ou causait à voix basse avec Maurice. Sa seule, sa véritable joie, était de voir Caroline, maîtresse de sa timidité, se mêler aux jeux avec abandon; car ce n'était certainement pas la prose du journal officiel qui l'obligeait de loin en loin à porter ses doigts tremblants à ses yeux et à les retirer humides. Honteux alors, il se cachait derrière toute la feuille déployée, sans être, après cette précaution, beaucoup plus attentif à sa lecture. Brisées, confuses, les lignes noires dansaient et pleuraient, s'émouvaient avec sa vieille âme, tout entière attachée aux lèvres rieuses, aux pas de sa Caroline, qui, quelquefois, en traversant la salle, posait sa petite tête au bord du journal, afin de voir si le vieillard ne dormait pas, ou pour lui dire si l'heure était avancée : « Quand vous serez fatigué nous partirons. »

Un frileux vendredi de janvier a rassemblé chez Maurice ses habitués de fondation.

— Je vous remercie pour elle, dit Maurice à M. Clavier, d'avoir renoncé à votre solitude pour venir à nos réunions. Vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ? mademoiselle de Meilhan a déjà plus d'usage, infiniment plus de maintien. Ma femme l'aime comme une sœur. Ici vous n'avez pas à craindre qu'elle gagne une de ces passions dangereuses si communes et si mortelles dans les salons de Paris. La bonne conduite des jeunes gens que nous recevons nous est connue; il n'en est pas un dont je ne répondisse au besoin; tous ont de l'avenir, l'envie de bien faire et de s'unir de bonne heure à quelque honnête famille. Depuis que je suis à Chantilly, il n'est pas encore venu à ma connaissance qu'une inclination ait été faussée par suite de ces malheurs qui naissent, et de la licence de tout demander, et de la faiblesse de tout accorder avant le mariage. Mademoiselle Caroline aura le loisir d'étudier parmi ces caractères, également simples et francs, celui qui s'assortira le mieux au sien. Comptez au surplus sur la clairvoyance de ma femme. Si le choix de Caroline était douteux, vous en seriez averti assez à temps; notre prudence devancera toujours la vôtre.

— J'y compte aussi, répond M. Clavier; car vous savez, mon ami, ma profonde inexpérience du monde. Ce sont deux enfants pour un que je vous ai chargés de conduire; le vieillard n'est

guère plus habile que la jeune fille. Il me tarde, je vous l'avoue, de lui assurer un soutien après moi. Puis je crois m'être aperçu, si mes observations ne me trompent pas, et je ne m'abuse point sur leur peu de valeur, que Caroline devient de jour en jour plus inégale. Ses goûts changent; elle s'attendrit plus vivement à nos lectures de l'après-midi. J'ai surpris chez elle des tristesses sans sujet de douleur, qui tout à coup étaient suivies d'une gaîté folle. Parfois elle apporte à sa toilette, que nul ne remarquera, des prétentions minutieuses, et parfois elle la laisse des journées entières dans le plus étrange désordre. Cela signifierait-il quelque chose.

— Humeurs de jeune fille que l'oisiveté livre à ses caprices, assure Maurice. Serait-ce le cœur qui parlât en elle, il n'y aurait encore aucun danger à prévoir; mais de nouveau il faudrait nous applaudir d'avoir chassé de son imagination une foule de rêves exagérés, en l'appelant dans le monde réel.

La causerie des deux amis descend graduellement de ton, de quart d'heure en quart d'heure, la soirée enrichissant son personnel. Les groupes se forment, les tables de jeu sont déployées; bientôt l'équilibre s'établit entre ces voix que la familiarité, le voisinage, des rapports d'habitudes abaissent à la modulation amicale du tête-à-tête. Il neige au dehors; on a chaud au dedans; on cause; on est bien. On dirait, à cette clémence universelle, que Dieu dort et que les honnêtes gens veillent.

Il n'est rien comme les soirées, et comme les soirées de province surtout, pour ne donner qu'un âge à tout le monde, et cet âge, c'est cinquante ans, quarante-cinq ans plutôt. Ce qu'il y a de pesant dans la vieillesse se modifie, s'allége et vient flotter au niveau de l'âge mûr, et ce qu'il y a d'inconsistant dans la jeunesse descend, par besoin d'harmonie, entre un espace resserré, à la région du milieu. L'avantage reste à l'âge moyen. Tout le veut : les lourds canapés, les fauteuils à bras, les tabourets de laine; imaginés pour la maturité, les soirées en ont le caractère, personne n'y a quinze ans.

Ne demandez pas quel est ce meuble dont les angles tranchants luisent au fond de la pièce voisine, ce bloc glissant d'acajou, orné de têtes de monstres en cuivre ciselé, c'est le billard; le billard, meuble indispensable, inévitable à Chantilly; dieu domestique, vous le trouverez dans la maison du riche comme dans la cabane du pauvre. Il a sa pièce dans chaque maison, la plus belle pièce du logis. Hommes, femmes, enfants

de Chantilly excellent au jeu de billard, les femmes surtout. A telle heure de l'après-dîner, le bourg entier fait la poule.

Après la musique, rien n'égalise et ne rallie comme le jeu; si Amphion bâtit une ville avec de la musique, il est plus que probable qu'il rassembla des habilants au moyen du jeu. Le boston, la bouillotte et l'écarté n'ont fait qu'une seule famille de tant de gens de professions et de caractères antipathiques réunis dans le salon de Maurice. Ils respirent en mesure; et leur sang reposé n'a qu'une même élévation de pouls. Le calme de la forêt a pénétré sous ces voûtes pacifiques.

Il est vrai que la nuit a une âme dont elle répand la molle lueur sur tout ce qu'elle enveloppe, caresse ou effleure. Les meubles sont sensibles à la présence de cette fée invisible et brune. Eteints et muets, les coins de l'appartement sommeillent; le plafond vacille comme une eau dormante; repliés sur eux-mêmes, les volets reposent; et les luisantes tapisseries, où sont représentées les pagodes indiennes, la chasse au tigre, les esclaves qui descendent les marches du palais de marbre de Calcutta pour aller puiser de l'eau au fleuve sacré, semblent, à la clarté des bougies, autant de ces changements éclos dans les *Mille et Une Nuits*. Il est nuit dans la salle, il est nuit sur la tapisserie; il est nuit en Europe, il est nuit dans l'Inde.

Tandis que l'attention générale se fixe sur un point, que la vie des assistants ne se révèle plus que par les articulations de leurs doigts, d'où tombent des cartes et des fiches, Léonide s'entretient tout bas avec Caroline, dont le regard et le silence attestent le recueillement le plus absolu.

— Vous êtes triste, Caroline.

— Non, madame.

— Vous avez de petits chagrins que vous avez tort de cacher à vos amis.

— Je n'ai aucun chagrin, madame, je vous jure.

— A votre âge, petite amie, je n'ignore pas que la plus légère contrariété paraît un malheur éternel, irréparable. Vous surtout, qui ne trouvez pas dans la vieillesse de monsieur Clavier un confident facile, vous devez sentir doublement l'ennui de l'isolement. L'expérience vous l'apprendra, Caroline, les maux qu'on raconte sont à demi consolés. Il vous manque une mère; vous n'avez pas de sœur : pourquoi ne vous feriez-vous pas une amie bien dévouée, bien attentive?...

Léonide prit affectueusement les deux mains de Caroline dans les siennes.

— Que dirais-je à cette amie?

— Tout, ou plutôt elle irait d'elle-même au-devant de vos pensées les plus lentes à naître; son indulgente amitié vous épargnerait la timidité des aveux. Au risque de s'égarer quelquefois dans ses prévisions, elle supposerait une cause à vos larmes quand vous en répandriez, un nom à l'objet qui les aurait fait couler. Vous ne lui en voudriez pas d'être plus franche dans ses conjectures que vous envers vous-même. Si cette amie devinait juste, si elle se trompait parfois, sa sollicitude serait toujours pardonnée. Et si, commençant son rôle dès à présent, elle vous disait que c'est peut-être un sentiment délicat, mais dangereux à cacher, celui dont vous lui faites un mystère, un sentiment qu'elle lit dans votre abattement, dans votre pâleur, dans votre silence, vous pourriez répondre à cette amie : « Non, » mais vous n'arracheriez pas votre main de la sienne.

C'était un monde nouveau pour la simplicité un peu sauvage de Caroline, que ce langage si plein de tendres insinuations; elle le savourait avec une innocence de bonheur qui eût rendu facile la tâche de toute autre, encore moins habile que Léonide.

— Je ne vous comprends pas, madame, murmura Caroline en laissant presque tomber sa tête sur l'épaule caressante de sa nouvelle amie.

— Pourquoi ne m'avoueriez-vous pas que vous aimez, si votre affection est digne de vous?

— Je n'ai pas d'affection... je ne sais...

— S'il a un nom, une fortune... nous éclaircirions d'ailleurs vos doutes. Ne suis-je pas votre amie? N'est-ce pas mon devoir de vous conseiller? Comme vous avez un sens droit, Caroline, une âme candide, je suis persuadée que votre attachement est bien placé, et qu'il ne reste, à monsieur Clavier qu'à confirmer votre choix.

— Oh ! combien je crains monsieur Clavier, madame ! presque autant que je vous aime.

— Vous avez tort. Monsieur Clavier sera le premier à se réjouir de votre inclination, si vous ne tardez pas trop à en faire l'aveu; car le mystère gâte les plus honnêtes sentiments. C'est un digne homme; il souffre, — il nous le confie chaque jour, — de penser qu'il peut vous laisser, par une mort trop prompte,

seule et isolée au monde. Dût-il vivre encore de longues années, son arrière-vieillesse serait consolée d'avoir pour appui une nouvelle famille.....

— Il vous a dit cela, madame?

— Mais sans doute. Ainsi, vous n'avez plus aucun motif, mon enfant, pour cacher si vous aimez, à moi surtout qui d'avance suis en position de vous dire la manière dont monsieur Clavier apprendra votre amour.

— Eh bien, madame, puisque vous êtes si bonne, puisque vous m'aimez tant...

Caroline rougit, ouvrit les lèvres pour parler et elle ne sut que rougir.

Elle n'avait pas encore vaincu sa contrainte à s'exprimer, que, bruyant comme la tempête, Victor accourut du fond de la salle de billard, d'un main agitant victorieusement une queue, tenant dans l'autre un verre de punch, et criant de manière à troubler le boston, l'écarté et le loto, trinité silencieuse et présque endormie, qu'il avait gagné la poule; une poule superbe! une poule de cinquante francs!

— Qu'est-ce que cela nous fait? eurent l'air d'exprimer toutes les figures de joueurs, vexées au plus haut point de l'exclamation de Victor.

— Mais que je ne dérange personne, ajouta-il en dérangeant chacun, en mouchant mal à propos les bougies, en marchant sur les fiches, en bouleversant les cartons du loto. Ce fut un coup de vent qui souffla des ternes où il n'y avait que des ambes, réduisit d'imminents *tombola* à la nudité de l'extrait, et mit à découvert des écarts sous lesquels reposait le sort de la partie.

Maudit de chacun, Victor poussa une table à échiquier près de M. Clavier, et lui proposa une partie.

Peu à peu l'orage se calma; il n'en resta plus que des échos lointains et perdus.

Les jeux recommencèrent.

Cette facilité de M. Clavier à se prêter à la fougue capricieuse de Victor serait un démenti à son caractère, si l'on ne tenait compte des progrès obtenus par Maurice sur la tenacité morale de son hôte. Il était parvenu à le rendre moins farouche à mesure qu'il avait gagné de l'opinion qu'elle serait moins hostile au vieillard. En se rapprochant, les préjugés réciproques s'étaient évanouis; un grand pas était fait.

Intéressée à ne pas perdre l'occasion de connaître à fond la passion de Caroline, Léonide reprit la conversation brisée un instant par la trouée de son frère.

— Auriez-vous remarqué, Caroline, les jeunes gens qui viennent à notre réunion?

— Oui, madame.

— Trouvez-vous de l'esprit à monsieur Alphonse?

— Beaucoup.

— Et monsieur Ernest?

— Je ne le connais pas.

— Monsieur Gustave vous semble-t-il aimable?

— Il est fort enjoué.

— Et que pensez-vous de Victor, mon frère? Croyez bien que vous n'êtes pas tenue, à cause de votre amitié pour moi, d'en faire l'éloge.

— Je l'estime beaucoup, madame.

— Il est un peu vif, grand parleur, brouillon, mais il a de l'avenir. C'est moi, je vous dirai, qu'il a chargée de le marier, s'il est possible, à Chantilly. J'aurai quelque difficulté, je crois, à remplir cette dernière clause de ses désirs. Sa commission m'effraye d'autant plus, qu'il a déjà dans son esprit celle, j'en suis sûr, dont il serait heureux d'obtenir la main.

Les convenances exigeant que Léonide ne prolongeât pas plus loin ses insinuations intéressées, elle embrassa Caroline et lui dit tout bas :

— Charmante enfant, vous avez déjà justifié les espérances de l'amitié.

Rien n'égalait le contentement de Maurice. Si la félicité domestique avait cherché dans ce moment à se personnifier, elle n'aurait pas revêtu un visage plus plein de sérénité que le sien. Sa joie coulait à pleins bords : il allait au billard, où il poussait sa bille, à la table d'écarté pour tenir les paris; il volait ensuite de sa femme, dont il baisait la main, au dossier de la chaise de Caroline, sérieuse enfant à laquelle il conseillait l'enjouement par son exemple; et on le voyait encore courir des jeunes gens, qu'il ranimait par un sujet de discussion lancé au milieu de leurs groupes, à M. Clavier, pour lui crier : Garde à vous! échec à la dame!

Dès qu'il s'aperçut que l'ardeur du jeu baissait avec la hauteur des bougies, il proposa l'amusement qu'il tenait en réserve pour ranimer la soirée et faire diversion.

— Devine qui pourra, cria-t-il! mon jeu va s'ouvrir.

— Est-ce le loto? s'informa-t-on de toutes parts.

— Mieux que cela, répondit-il, mieux que cela!

Les mamans souriaient avec finesse.

— Est-ce le nain jaune?

— Non, messieurs, mieux que cela.

— Est-ce l'as courant?

— Vous ne devinez pas, mesdemoiselles?

— Ah! c'est aux gages touchés, et l'on ne s'embrassera pas.

— Vous n'y êtes pas encore.

— Allons, Maurice, ne faites pas souffrir davantage ces demoiselles.

— Voyons, parlez, lui dit Léonide.

— Eh bien! agrandissez le cercle; place! place! et du silence.

Maurice sonna.

Un domestique apporta une corbeille voilée.

Quand il la découvrit, ce fut un murmure universel d'enchantement. La corbeille contenait des gants, des éventails, des écrans, des étuis d'ivoire, des ciseaux, des petits métiers à broder, des raquettes, des dessins, des livres, des boîtes de couleur, mille petits bijoux de quincaillerie.

— Mesdames, mesdemoiselles, mon jeu, c'est une loterie. Une loterie tolérée par le gouvernement, qui ne l'imitera pas; car on y gagne toujours, et l'enjeu, c'est la bonne grâce.

— Oh! c'est charmant, quel bonheur!

Toutes les demoiselles sautèrent au cou de Léonide, et les mères payèrent de cet inexprimable sourire que Dieu a mis sur leurs lèvres la complaisance de Maurice.

— De la place, ai-je demandé. Je demande maintenant de la résignation à celles qui ne seraient pas favorisées par le sort autant qu'elles le mériteraient.

— Nous serons toutes contentes, monsieur Maurice.

— Nous verrons cela.

— Approchez, monsieur Clavier, glissez votre main sous ce tapis, touchez dans la corbeille l'objet qui vous plaira; vous, Léonide, je vous charge de nommer la personne à qui cet objet, invisible à tous, sera dévolu. Du silence!

C'était un grand sacrifice demandé à la timidité de jeune fille de M. Clavier. Il céda pourtant aux sollicitations qui l'entouraient, et, soutenu par Caroline et par Victor qui se trouvait là,

car il était partout, il s'assit au milieu de la salle, à côté de la corbeille.

Léonide commença à nommer les lots.

Qu'on imagine les transports que causaient les bonnes chances. On courait examiner de plus près à la lumière l'objet gagné; on le retournait de cent façons. Des cœurs battaient, des applaudissements accompagnaient les meilleurs lots.

Caroline n'avait encore gagné que des lots insignifiants. — Le regard de monsieur Clavier semblait lui dire : « Nous ne sommes pas heureux, mon enfant, vous le savez. »

Son nom ayant été proclamé vers la fin de la loterie, quand le voile étendu sur la corbeille creusait déjà beaucoup dans le vide, M. Clavier amena avec peine pour elle un lot plus volumineux que les autres. On vit d'abord paraître un manche d'ivoire, ensuite une baguette d'ébène, enfin une étoffe de soie blanche et verte : c'était une ombrelle.

C'est le plus beau lot : les bravos retentissent. Toutes les jeunes demoiselles, oubliant avec héroïsme qu'elles ont été moins bien partagées par le sort, félicitent, embrassent Caroline, qui, avec un tremblement nerveux mis naturellement sur le compte de la joie, reçoit l'ombrelle des mains de Léonide et va se rasseoir, tremblante et décolorée, auprès de M. Clavier.

— Voilà justement, Caroline, de quoi remplacer celle que vous perdîtes l'automne dernier dans la forêt. On dirait la même.

La remarque est faite par M. Clavier : elle achève l'abattement de Caroline.

Heureusement la soirée est finie. On se lève pour partir.

Tandis que les mamans déploient des châles et des manteaux sur les épaules de leurs filles, service qu'à leur tour celles-ci rendent à leurs mères, les domestiques allument leurs falots dans l'antichambre.

Un quart d'heure après la petite fête de famille, tout repose dans Chantilly : on entend la neige bondir mollement sur la pelouse.

Debout contre la cheminée, près des dernières lueurs de la bougie mourante, Léonide réfléchit profondément.

Caroline de Meilhan non plus ne dort pas.

XIV

Quelques semaines après cette soirée, M. Clavier s'acheminait selon son habitude vers la grille du jardin pour la fermer, quand l'afficheur public vint coller un placard contre l'un des piliers de la porte.

Comme la vue de M. Clavier était faible, et que, d'ailleurs, il allait être nuit, il fut obligé, pour savoir le contenu de l'affiche, d'avoir recours à sa lectrice ordinaire, à l'officieuse Caroline.

A la voix qui l'appelait, Caroline accourut, ouvrit la grille, et lut d'abord, avec la profonde indifférence qu'on a pour la littérature municipale, ces premières lignes :

« Arrêt de la cour d'assises de Poitiers, qui condamne à la peine de mort le nommé Édouard de Calvaincourt... »

Caroline s'arrête, sa vue se trouble, ses genoux fléchissent : elle est obligée de recommencer une lecture dont l'impression, quoique profonde, s'explique en pareil cas par la sensibilité la plus commune :

— Ne vous effrayez point, Caroline ; cet arrêt n'a pas encore reçu peut-être son exécution.

Elle reprend :

« Arrêt de la cour d'assises de Poitiers, qui condamne à la peine de mort le nommé Édouard de Calvaincourt pour avoir attisé la guerre civile en Vendée, et conspiré à main armée contre l'État. »

Le poignard entra deux fois dans le cœur de Caroline, de plus en plus défaillante, près de se trahir par l'excès de la douleur.

Ce qui suivait ce terrible préambule énonçait qu'il était de notoriété publique que le condamné était, depuis plusieurs mois, caché dans l'arrondissement de Chantilly, et que tout habitant devait s'attendre à l'estime du gouvernement et de ses concitoyens s'il découvrait le coupable dans sa retraite pour le livrer à la justice.

— L'estime de ses concitoyens, s'écrie monsieur Clavier, pour dénoncer un condamné ! un proscrit ! cela ne s'appelle donc plus aujourd'hui mettre une tête à prix ! le prix du sang s'appelle estime !

Des pleurs ! — sans doute, c'est noble ! c'est dû au malheur ! — Pleurez, mon enfant ! J'aime à vous voir ainsi ; quand on donne

des larmes à ceux qui ne nous sont rien, on répandrait son sang pour ceux qu'on aime.

Mais ils le dénonceront ! on a toujours dénoncé : plaie humaine impossible à fermer. Ce soir, avant demain, le bruit courra dans les campagnes que le gouvernement donne un million à qui ramènera le fugitif. Un million ! on vous jettera six francs, misérables ! comme pour une tête de loup. — A tout prendre, six francs valent encore mieux que l'estime des gouvernements et des citoyens qui encouragent les délateurs.

Qu'il vienne ici ! que le sort le pousse à notre porte. — Je veux qu'elle reste ouverte désormais — et il verra le cas qu'on fait ici des ordres du gouvernement. Le dénoncer ! mais la maison sera à lui, notre table, mon lit, notre vie pour le défendre. Oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne !

Pas de pleurs ! pas de pleurs ! Caroline ! du mépris, — pas du mépris, — il va faire nuit, suivez-moi ! Commençons notre tâche.

Prenant Caroline dans ses bras et l'élevant jusqu'à la hauteur de l'affiche, il lui dit : — Déchirez sans peur, mon enfant, déchirez !

L'affiche fut enlevée.

— Aux autres maintenant.

Partout où il y avait une affiche, partout elle fut déchirée. Au bout d'une demi-heure il n'en restait pas une seule dans tout le bourg.

Quand ils rentrèrent, la fièvre brillait dans les yeux de Caroline ; pendant longtemps elle fut saisie d'un tremblement convulsif qui ne cessa que par l'épanchement de ses sanglots et de ses larmes.

M. Clavier ne se coucha pas. Après avoir ouvert les portes du jardin et du salon, il passa la nuit à écouter si aucun pas ne foulait en fuyant le chemin tracé par son inquiète générosité.

XV

Maurice et son beau-frère roulaient un soir sur la neige, en gravissant, sur un des côtés, la grande route de Chantilly à Paris.

Essoufflés par la montée qui est pourtant plus longue que

pénible, les chevaux lançaient de bruyants jets de fumée par leurs naseaux.

— N'avons-nous rien oublié ? s'interroge Victor à quelque distance. Voyons : voilà ton manteau, mon portefeuille, le carton de Léonide. Est-ce tout ? Ne faisons pas comme la dernière fois.

— C'est tout, répondit Maurice ; et les pistolets ?

— Diable ! j'avais recommandé pourtant à ma sœur de les mettre sur la table pour que nous n'oubliassions pas de les emporter ; elle n'en aura rien fait. C'était la clé de l'armoire qu'elle n'avait pas d'abord ; ensuite... mais, arrêtez, Joseph.

Le cocher arrêta.

— Est-ce que la route n'est pas sûre, Victor ? Penses-tu qu'il y aurait quelque imprudence à la parcourir sans précaution ?

— Qui sait ? Nous avons avec nous des valeurs assez fortes. Passant et repassant si souvent sur ce chemin, nous pourrions fort bien être attendus quelque nuit, et cette nuit-ci comme une autre.

— Ton avis est donc de retourner à Chantilly pour y chercher les pistolets, Victor ? C'est bien ennuyeux ! — nous sommes déjà loin, — songe. Bah !

— Comme il te plaira, Maurice. Permets-moi de te rappeler, cependant, que c'est le mois dernier que la voiture de Creil a été arrêtée à Champlâtreux, et que, sans l'assistance des gendarmes, la caisse des contributions n'allait pas directement chez le receveur général. Le percepteur en est encore malade.

— Au fait, tu as raison. Il vaut mieux être en retard avec les heures qu'en avance avec les voleurs. Joseph, retournez à Chantilly.

Sans bruit, comme si elle eût glissé sur le gazon, la voiture rentra dans le bourg, longea les jardins, et s'arrêta devant celui de Maurice, qui descendit seul.

— Je reviens à l'instant, Victor : le temps de prendre les pistolets. Je n'éveillerai même pas Léonide.

Maurice ouvrit la petite porte du jardin et rentra.

Toutes les lumières étaient éteintes.

Arrivé à la salle à manger, il marcha à tâtons vers la table où Léonide devait avoir déposé les pistolets : ils n'y étaient pas.

La pensée lui vint qu'ils étaient dans l'armoire de la chambre à coucher dont il avait la clé sur lui.

Il se dirigea vers la chambre, sur la pointe des pieds, de

peur d'éveiller sa femme, effleura à peine les meubles, louvoya de chaise en chaise, alla d'angle en angle, sentit l'armoire, et avec la précaution la plus attentive, il glissa presque sans frottement la clé dans la serrure. La clé cria, — maudite clé ! — Une pression plus dure, un coup sec du poignet, assourdit le cri.—Un tour de gagné.—L'armoire était fermée à deux tours ! Il eut l'idée que si sa femme l'entendait, elle éprouverait un effroi auquel il n'avait pas d'abord songé : il eût été bien plus simple de l'éveiller et de lui dire pourquoi; mais Maurice fit cette réflexion comme il achevait le second tour. Fermer ou ouvrir alors, c'était s'exposer à produire le même bruit.

Il ouvre; il saisit la boîte des pistolets par l'anneau du milieu et l'attire au bord de la planche. La boîte n'ayant pas été fermée, les pistolets s'en échappent, tombent à terre en réveillant tous les échos de l'appartement.

—C'est moi !—c'est Maurice !—Ne t'effraye pas, c'est moi. Je prenais mes pistolets, — Léonide, c'est moi. — Et, en répétant une troisième fois c'est moi ! Maurice s'approche du lit de sa femme, tout en tremblant de la peur qu'il doit lui avoir causée; peur si forte, qu'il ne l'entend ni se plaindre ni respirer.

— Serait-elle évanouie ?

Troublé, Maurice pose ses deux mains étendues sur le lit. Le lit n'est pas défait; le couvre-pied de soie n'a pas été enlevé. Il se porte vers l'oreiller; l'oreiller est en place. L'étonnement le cloue.

— Pas possible ! elle ne sort jamais à cette heure-ci; jamais! — Au jardin? — Et que faire? il y a trois pouces de neige. Au salon? j'en sors.—Dans sa chambre? j'y suis.—Nulle part. —Où donc ?

Mais alors?—Oh !—non l'idée est absurde, — la supposition atroce. A quoi bon ces pensées? J'ai accompagné Édouard, comme de coutume, jusqu'à l'entrée du caveau; j'en ai moi-même fermé la trappe. La trappe est donc fermée, je ne suis pas fou.—Bien.—Mettons de l'ordre dans mes idées.—Ses tempes battaient, ses yeux étaient pleins de larmes, ses genoux cognaient, en se heurtant, le bois du lit. — En vérité, je me trouble pour rien. Et Victor qui m'attend ! Où sont les pistolets? —je n'y suis plus.—Je les ai sous le bras et je les cherche. — C'est bien. —Maintenant, je vais descendre. — Elle aura été... sans doute... à quoi bon me creuser l'esprit?... Où ai-je dit qu'elle était allée?... Oh ! que je me fais du mal inutilement !

Mais c'est honteux... quelles pensées ! Assurons-nous : ce n'est qu'un pas. La trappe est dans la salle à manger ; et si elle est ouverte, alors...

La trappe était ouverte.

Le soupçon, puis la colère, puis la honte, avaient donné une lucidité extraordinaire aux regards de Maurice dans l'obscurité ; ils flambaient.

La trappe était ouverte !

Pourtant il doute encore qu'il ait vu le fond noir et vide de la trappe élargi entre la porte de la chambre à coucher et celle du salon. Il plonge son bras ; il ne rencontre aucune résistance. La fraîcheur du caveau le frappe au visage. Léonide est descendue ; Léonide est là-bas : sa femme !

Maurice descendit, sans les sentir, toutes les marches, la tête bruyante, la main armée.

La lueur d'une lampe se prolongeait à distance, après avoir serpenté sur les trois marches de communication du pavillon au caveau.

Il avança jusqu'au bord de ces marches en frôlant le mur, en allongeant la tête : il monta la première.

Les rideaux rouges étaient tirés. Il ne pouvait voir qu'à travers ces rideaux ce qui se passait dans le pavillon : il colla sa face aux carreaux.

Il distingua deux ombres, mais étranges par leurs formes, par le jeu de leurs mouvements, par leurs extrémités grotesques : c'étaient bien un homme et une femme ; c'étaient, à ne pas en douter, Léonide et Édouard, mais non tels que la projection naturelle devait les montrer. Jamais corps ne s'étaient dessinés dans des proportions si colossales, si monstrueuses. La tête de l'un finissait comme un arbre, la robe de l'autre, comme un vaste entonnoir. C'étaient deux épanouissements renversés. Maurice crut délirer. Trois fois ses ongles grincèrent sur le carreau pour saisir les rideaux, les tirer, s'assurer de la nature de cette déception qui le narguait dans le moment le plus horriblement positif de sa vie.

Pas une parole du pavillon n'arrivait jusqu'à lui.

Décidément il allait frapper, se faire ouvrir.

— Digne précaution, pensa-t-il, d'un mari outragé ; politesse rare ! J'entrerai le chapeau à la main.

Ses dents claquaient ; il était las d'effacer avec son mouchoir la trace de son haleine sur les carreaux.

— Le lâche! Il est poursuivi, je l'accueille; il est condamné à mort, je le sauve; il a faim, je le nourris; et pour récompense... voilà ma récompense. — Le tuer! — ce n'est pas assez.

Et si je le dénonçais!

Un rayon de joie passa dans les yeux de Maurice.

— Oui! le dénoncer. Je vais à Paris; j'y serai au jour; je le dénonce. Consolante idée! — L'hospitalité? dira-t-on. — Et l'adultère? répondra-t-on. — C'est vil, la délation; c'est donc beau ce qu'il fait?

Maurice entend un éclat de rire dans le pavillon. Il arme ses pistolets.

— Mais pourquoi aller à Paris, si loin? La gendarmerie est à ma porte, le maire à deux pas. Dans dix minutes je puis le faire arrêter; dans une heure il sera sur la route de Paris, enchaîné, demain à la conciergerie du Palais; c'est cela!

Maurice regagne l'escalier, en franchit d'un trait les marches. A la dernière, une crainte le frappe.

— Que dire à Victor? Il voudra savoir, il faudra lui dire... longs et écrasants détails! Et que répondre à l'autorité, qui ne me tiendra pas quitte de ma déclaration si je cours le dénoncer, quand elle me demandera comment et pourquoi je fais saisir un homme que j'ai reçu chez moi, que j'ai moi-même caché? Oh! non, je ne sortirai jamais de cet inextricable mélange de ténèbres et de délation! Odieux ou ridicule. Voilà! l'un et l'autre, peut-être. Faut-il donc se laisser faire?

Et Victor qui attend, qui s'impatiente, qui va venir! Il ne manque plus qu'un témoin à cette scène de famille. Mon Dieu, tout mon sang pour une résolution!

Des rires plus insolents montent du caveau; la porte souterraine du caveau s'ouvre.

Maurice écoute de toute l'exaltation de son âme : le bruit cesse; la porte est refermée; il redescend. Malheur à qui se rencontrera sur son passage! — elle ou lui!

Rien sur son passage; même silence autour de lui; mêmes ombres grotesques derrière les implacables carreaux.

Ses pieds s'embarrassent, il se baisse et ramasse un habit : il est déjà là-haut.

Cet habit est celui d'Édouard. — Il le reconnaît bien. Que veut dire ce vêtement jeté avec des éclats de rire? — En sont-ils maintenant à l'orgie?

— Les dénoncer? non! — Mais... Et il exhale un soupir de victoire. — Puis il rit comme un malade dans ses rêves, — mais...

Et Maurice s'empare de ce qu'il trouve à sa portée : de deux montres en diamants, de la bourse de sa femme, de deux bagues — et il les glisse dans les poches de l'habit d'Édouard.

Maintenant, dit-il, c'est un voleur. Je ne suis plus un dénonciateur : — je suis un volé. Je cours à la gendarmerie; on m'a volé. Oui! et le voleur c'est Édouard, cet habit le condamnera. Que répondra-t-il? Qu'il se nomme : — et son nom seul le dénonce. Qu'il taise sa famille : — et il est condamné comme voleur! — Comme voleur!

Je puis descendre à présent; tout apprendre à Victor. — Édouard m'a fait infâme; je le rends infâme. Il a écrit en secret le déshonneur à mon front; en m'abaissant, je le lui marque publiquement à l'épaule.

Maurice touche au seuil de la porte du jardin. Il a sur les lèvres ce cri : — Victor, à moi! j'ai surpris un voleur dans mon appartement!

Une pensée le glace. J'ai cent mille francs à Édouard déposés chez moi; à quel tribunal stupide ferai-je jamais croire qu'un jeune homme si riche m'a volé de semblables misères? et si le vol est prouvé sans qu'on y croie, tout sera découvert! — alors ma vengeance reste ignoble, inutile et petite.

Maurice rougit de lui-même; renonçant avec désespoir à son projet de déshonorer Édouard sans se déshonorer, il retira de l'habit ce qu'il y avait mis et redescendit de nouveau le déposer dans le caveau, à la porte du pavillon.

Se résumant froidement, — il se dit : Deux moyens me restent : la tuer et m'exiler pour jamais de la France, perdre ma position, ma fortune, mon existence, — ou me taire : renvoyer Édouard sans rien lui laisser soupçonner, — garder ma femme... comme tant d'autres. Je croyais que cela était impossible sans mourir.

Il partait résolûment, quand les deux ombres s'agitèrent, se poursuivirent, se heurtèrent, et toutes deux, enlacées ensuite, confondues, tourbillonnèrent à faire vaciller la lumière de la lampe. Cette fantasmagorie exaspéra Maurice. Las de suivre cet horrible cauchemar ajouté aux irritations de son cerveau, aux battements de son cœur, aux indécisions de son désespoir, il gravit une dernière fois les marches du caveau, traversa le

salon, descendit au jardin, en ferma la petite porte, et monta dans la voiture où Victor s'amusait à siffler aux chauves-souris.

— J'ai bien mis du temps, n'est-ce pas, Victor?

— Tu plaisantes; tu n'es pas resté dix minutes.

Dix minutes! Maurice croyait avoir été deux heures absent.

XVI

Maurice, à sa première sortie, était à peine monté en voiture avec son beau-frère Reynier, que Léonide s'était rendue au pavillon d'Édouard : ce qui explique la scène du chapitre précédent.

Elle avait laissé la trappe du caveau ouverte, parce qu'elle en avait l'habitude, et parce que Maurice n'avait pas celle de revenir, une fois parti. La fatalité avait amené le reste.

Comme elle était déjà dans le pavillon au retour imprévu de son mari, et qu'elle y était encore lorsqu'il avait pris le parti de quitter Chantilly sans se venger, son entrevue avec Édouard ne pouvait figurer qu'ici.

— Vite! dit-elle en entrant dans le pavillon, vite! — Tenez, voilà pour vous. C'est un costume complet de trompette hongrois. Voyez! c'est superbe; de l'hermine partout. Mais nous admirerons plus tard. Dix heures déjà! cinquante minutes pour nous rendre à Senlis; il sera près de onze heures quand nous arriverons. Hésiteriez-vous, Édouard?

— Moi! répondit Édouard en dénouant sa cravate et en jetant son bonnet pour le remplacer par le casque hongrois ombragé d'un long panache; moi! mais je souscris à tout ce que vous voulez, Léonide. Souffrez cependant que je vous rappelle le danger que vous courriez si vous étiez reconnue. Vous n'êtes point, — convenez-en, — d'un caractère à vous contenter du plaisir unique de la danse; vous n'allez au bal que pour vous venger... Me promettriez-vous cent fois, me jureriez-vous de ne pas vous trahir sous le masque, je n'en croirais rien.

— Que vous êtes bien sous ce masque, en vérité! interrompit Léonide d'un ton railleur; mais continuez vos conseils.

— N'ai-je pas raison de craindre? Ce bal ne peut-il être pour vous et pour une autre personne l'occasion d'une rencontre

fâcheuse au lieu d'une fête ? Qui prévoit jusqu'où s'étendront des propos dont vous ne serez point avare? Je frémis à l'idée que Maurice peut tout savoir demain à son retour de Paris. Abuser de l'hospitalité ainsi que je fais, c'est mal, et je ne raisonnerai pas ma position; mais déshonorer avec cet éclat, c'est inexcusable, c'est grave, c'est... Je désirerais, Léonide, que vous comprissiez cela.

— Très-bien, monsieur. Quelle verve de morale, ce soir! Restez donc ici; qu'à cela ne tienne. Pourtant je croyais vous avoir assuré que ma vengeance serait dédaigneuse, froide. Raisonnez donc à votre tour. Si j'avais le projet de pousser plus loin la colère, viendrais-je éveiller d'avance vos craintes? Après tout, il y a une distance si grande entre les propos que la liberté du bal autorise et ceux que les convenances défendent, qu'une honnête femme ne la parcourt jamais en entier. Édouard, je suis étonnée que vous ne me supposiez point l'instinct de respect que je me dois.

— Sans doute, je compte assez sur votre prudence; mais qui assure que madame Lefort, sortant de ce cercle tracé par le respect, ne vous entraînera pas à le franchir avec elle? Attaquée, elle se défendra; elle parera la malice par l'injure. La langue du bal est si déliée, le masque conseille tant de hardiesse, le déguisement inspire tant d'oubli, que vous vous enivrerez vous-même, Léonide, avec cette liberté dont je redoute tant les suites. Tenez, promettez-moi d'abandonner toutes ces petites résolutions vindicatives, ou renonçons au bal.

— Capitulons, reprit Léonide en se levant et en jouant avec le panache d'Édouard, alors assis dans un fauteuil et accoudé sur la table, — dans ce moment, Maurice pénétrait dans le caveau et collait son visage aux carreaux de la porte vitrée, — capitulons. Combien d'heures voulez-vous que nous passions au bal de Senlis, Édouard?

— La question de temps, malicieuse, n'est-elle pas un piége? Est-ce que dans une heure vous ne vous arrangeriez pas pour produire le ravage d'une année? Nous irons au bal, mais à condition que vous ne parlerez à personne.

Ayant posé cette condition unique, mais essentielle, à son consentement, Édouard, comme un homme résolu, se leva, prit les deux mains de Léonide et lui dit :

— Y souscrivez-vous?

C'est dans ce mouvement que son casque et son panache avaient

découpé, sur les rideaux du pavillon, une ombre que Maurice avait vainement cherché à définir. Cette coiffure militaire et la longue robe à queue de Léonide étaient étrangement grossies et défigurées par leur projection. On sait les exagérations de l'ombre sur le mur : imaginez un spectateur qui n'aperçoit que l'ombre. Son imagination créera des fantômes; et, s'il est exalté, il supposera des monstres. Rien néanmoins n'est plus naturel.

Quoique Léonide attribuât à l'intérêt que lui portait Édouard la peine mal dissimulée qu'il avait à consentir à l'accompagner au bal, elle n'osait renoncer à chercher d'autres causes à ses résistances opiniâtres. Un doute avait pénétré dans son esprit depuis la soirée où Caroline lui avait révélé par sa pâleur, en recevant l'ombrelle gagnée, le nœud d'une intrigue. A ne pas en douter, c'est à Caroline qu'appartenait l'ombrelle; mais avec qui était-elle dans la forêt, lorsqu'elle l'avait perdue? Avec Édouard? c'est impossible, avait d'abord pensé Léonide. Mais comme en matière de rivalité, dès qu'une femme dit : C'est impossible, elle doute déjà, si elle ne croit fermement, Léonide se tourmenta avec l'espoir d'une solution prochaine, pour arracher à Édouard quelques indices d'une aussi ténébreuse supposition.

— Ne pas parler au bal, Édouard? Votre prétention revient à ceci : « Vous n'irez pas du tout au bal. » Tenez, continua Léonide d'un ton presque blessant, je sais mieux que vous ce qui vous rend si timide, ce que vous n'osez vous avouer.

Édouard fut effrayé de cette subite perspicacité; il ne déguisa sa peur que sous un sourire qu'il força le plus possible. « Léonide sait tout, elle sait que Caroline sera peut-être au bal, que je l'aime. »

— Il est des moments, Édouard, où l'on tient plus à la vie que dans d'autres.

Édouard fut soulagé.

— Oui, tel qui est assez brave pour ne pas craindre la balle d'un mari, recule devant le danger de s'enrhumer en traversant une forêt, ou devant celui de soutenir de sa présence la faiblesse d'une femme. On a beaucoup d'exemples de ces contrastes de bravoure et de mauvaise peur. Je n'oublie pas ensuite que lorsqu'on est poursuivi comme vous par les recherches de la police politique, il ne faille apporter beaucoup de circonspection à sa conduite.

— Partons, Léonide. Levez-vous! je suis prêt, je vais l'être. Nous avons trop perdu de temps; mille pardons, ma bonne amie. Mais, en effet, ce costume hongrois est magnifique, votre robe de Bohémienne est divine; on jurerait que l'enfer l'a brodée de toutes ses langues de feu. Approchez que je l'admire. Mais prenez garde, Léonide, autre danger : vous serez reconnue rien qu'à votre taille, si vous n'avez le soin de la cacher sous une mantille un peu ample.

— Tais-toi, fou que tu es, interrompit Léonide en embrassant Édouard; as-tu pu croire que j'expliquais ton refus de m'accompagner à Senlis par la crainte des dangers que tu ne saurais manquer de courir? Mais je n'aurais aucune estime de toi si cela était, Édouard. Je n'ignorais pas qu'en t'accablant de ce prétexte si indignement imaginé, tu n'hésiterais plus, et que l'homme qui me refusait son bras de peur que le scandale n'atteignît ma maison consentirait à m'obéir du moment où il serait accusé de trembler pour sa vie. C'est bien ta vie que nous jouerions à ce jeu; et tu vaux mieux qu'un caprice de femme, qu'une soirée consacrée à un combat d'épingles et de coups d'éventails. La perfidie des femmes est infinie. Qui nous assure, Édouard, que madame Lefort ne te sait pas caché chez moi? De là à l'idée que tu es mon amant, il n'y a pas même le trajet de la réflexion pour une femme, et de cette idée à celle de te dénoncer en plein bal, il n'y a que le gant à retirer et à te désigner du doigt. Et alors, qui serait la mieux vengée de nous deux? d'elle ou de moi, qui laisserais dans ses mains ta tête proscrite et condamnée. Quelles effrayantes paroles pour moi, Édouard, que celles qui tonneraient ainsi à nos oreilles : « *Je te connais, Edouard de Calvaincourt!* Ce ne serait autre chose que le bourreau masqué. Non, restons; non, il n'y a pas de femme assez froide, assez corrompue de cœur et vide de tendresse, pour traîner au bal un homme, son amant, lorsqu'en se trompant de chemin, elle peut le mener à l'échafaud. Je voulais t'éprouver, je suis satisfaite. Tu m'aimes encore.

Assise sur Édouard, Léonide l'avait enlacé de ses bras ondoyants. Elle aimait à lui faire sentir les palpitations de son cœur à travers le juste corsage de satin étoilé de paillettes d'argent qui complétait si avantageusement son costume de Bohémienne.

— Il faut pourtant que nous allions à ce bal, Léonide. Sera-ce à mon tour de te prier maintenant? Les dévouements che-



valeresques ne sont plus de notre siècle, je le sais, et je ne dirai pas que ma vie n'est rien. Ne fût-ce que pour ne pas me séparer de toi, elle aurait déjà un assez grand prix à mes yeux, sans parler du désir aussi beau que j'aurais de la perdre dans une bataille pour la cause à laquelle je l'ai vouée. Ne me parle pas de la laisser souiller et ravir par les mains ignobles de la justice et du bourreau. Nous éviterons ces périls; ma parole sera muette; et personne au monde, que je sache, ne sera assez hardi pour toucher insolemment à mon masque silencieux. Ma vie sera dans ta prudence, Léonide. Je crois pouvoir répondre de toi à ce prix.

— Non, mon ami, je ne compromettrai point ta vie à cet essai; le silence même ne serait pas une sauvegarde, songes-y; il éveillerait les soupçons, on nous épierait. Plus le mystère serait épais et plus on chercherait à le percer. Dans les bals de province, les masques sont transparents; on ne se cache derrière un faux visage que pour avoir la vanité de se faire nommer sous un costume qui flatte, et l'on ne déguise sa voix que pour se faire reconnaître à travers les saillies d'une spirituelle moquerie, dont on suppose les autres dupes, parce que c'est une politesse reçue. Ces feintes ne nous vont guère. Il faudrait que nous restassions inconnus; la curiosité n'y consentirait pas. Nous serions assaillis, harcelés, inquiétés par la foule, percés à jour par des regards qui parlent et des paroles qui voient. Répondrions-nous de notre silence, quand nous serions au milieu de cette atmosphère de chaleur et de liberté dont tu parlais tantôt, où l'on s'exhale avec l'abandon qu'inspire un costume qui donne le change à celui même qui le porte, où nous ne croirions être, toi qu'un simple trompette hongrois, moi qu'une Bohémienne? Penses-tu, — moi j'en frémis, — que le pierrot qui te froisserait d'un coup de sa manche serait le procureur du roi, que le polichinelle qui te raillerait du bout de sa latte serait l'inspecteur des prisons, et que le paillasse enfin serait le greffier qui enregistre les jugements condamnant à la peine de mort pour crime de guerre civile?

— Pense, Léonide, qu'il est onze heures et demie; que nous ne serons plus maintenant à Senlis qu'à une heure, et que ce sont dix contredanses perdues. D'ailleurs, nous voilà habillés, et il ne sera pas dit que nous l'aurons été pour rien.

Ce fut dans ce moment qu'Édouard ouvrit la porte du pavillon et jeta dans le caveau, comme signe d'une résolution irré-

ocable, l'habit qu'il quittait, et que Maurice ramassa au plus aut degré de colère et de désespoir.

— Oui, j'avoue, Léonide, que ce que tu m'as dit, tout en me isant réfléchir, m'a paru très-original, et je suis jaloux d'avoir ı une occasion dans ma vie, — ne fût-ce que pour en rire dans a vieillesse, — où j'aurai dansé avec la justice qui me cheraait, avec le greffier qui avait ma sentence de mort dans la oche, et des officiers de gendarmerie, porteurs de mon signament.

Édouard, qui affectait d'être fort gai depuis quelques minutes, reignit sous la taille la gracieuse Léonide, et tous deux, ouieux déjà des graves choses qu'ils avaient débitées, se mirent danser le galop dans le pavillon et avec tant d'abandon qu'ils mbèrent essoufflés sur la causeuse.

C'est sans doute alors que Maurice, au comble de la frénésie, ıt voir tourbillonner derrière les rideaux ces masses d'ombre ıi l'avaient exaspéré.

Vaincue par l'abattement, triomphante de la détermination ı'elle emportait d'Édouard, elle lui remit, avec une discrétion nt celui-ci ne saisit pas d'abord la portée, un papier soigneument plié. Offert avec le sourire qui accompagne une faveur, fut reçu avec la même grâce et le même mystère. En intergeant le regard de Léonide, Édouard crut y lire qu'il s'agissait un de ces cadeaux, trésors de l'affection, qui ont une modes- inviolable, et il se montra au niveau de la réserve qu'on tendait de sa reconnaissance. Il renvoya à plus tard pour conıître quel était ce gage de souvenir qu'il n'avait pas sollicité. le cacha sous son habit.

— Et maintenant, partons, Léonide, partons!

— N'oublions-nous rien, Édouard?

— Parbleu si, mon amie : mes pistolets.

— Tes pistolets!

— Pour me débarrasser des gendarmes, si je suis arrêté. Et tte petite boîte encore.

— Que veux-tu en faire, Édouard?

— Ceci dans le cas où je ne parviendrais pas à me débarrasser s gendarmes.

— Du poison! Édouard?

— Allons au bal, ma bonne amie. Déjà minuit; ton bras.

XVII

Senlis. — Dans la rue de Paris, on entend un bruit à fair vaciller le clocher de la cathédrale; des voitures roulent d'une porte de la ville à l'autre porte, chacune avec son fracas particulier, mais dominé pourtant par le grincement du char-à-banc non suspendu. Pour la solennité du jour, on a sorti de la remise tout ce qui a forme humaine de voiture : diligences détournées de leur ligne de direction; tapissières qui rapporten le bois des forêts de Chantilly, de Saint-Leu et de Compiègne landaus en osier, et enfin quelques véritables landaus qui sen tent leur Paris. Ce pêle-mêle bruyant ne manquerait pas d'ori ginalité; mais les fêtes de province ont le malheur de ressem bler à la cohue d'un baptême, et les belles dames qui en son l'ornement ont l'air d'autant de nouvelles mariées. La provinc en est encore au bouquet de fleurs d'oranger.

La salle où a lieu le bal de la sous-préfecture est resplendis sante de lumières; il y en a à profusion. On s'aperçoit tout d suite que les frais de luminaire sont à la charge des contribua bles, si la disposition des flambeaux est abandonnée au bo goût des receveurs. C'est à la fois prodigue et détestable. Pa une alliance profane, les candélabres des loges maçonniqu et des paroisses de la ville ont été recrutés et accouplés po embellir la cérémonie; ils sont inondés de cire de la bobèch au trépied. On étouffe de chaleur. Cédant à la dilatation q les décompose sans altérer leur maintien, les autorités consti tuées commencent à déboutonner leur habit à la française : tenue plie devant la cuisson; le col de la chemise s'abat de lu gueur sur le passepoil du collet; les épées d'acier fondent da le fourreau.

Le beau côté des fêtes données par la ville, ce sont les rafra chissements après la cire : on dirait que l'administré se ven d'un fait personnel en cherchant à établir la balance ent l'impôt foncier qu'il paye et l'orgeat dont il se gorge. Le pi glisse dans la crème.

Le luxe des salles, quoique porté à son plus haut degré magnificence, a un caractère qui frappe d'abord, mais qui a pelle le sourire au lieu d'étonner. Quelque art que le tapiss ait déployé, conjointement avec le valet de ville, pour dégu

ser les emprunts faits à tous les établissements publics, afin de suffire à la monstrueuse quantité de décors, quelque adresse qu'ils aient apportée l'un et l'autre à métamorphoser la destination quotidienne du local, il perce de toutes parts un démenti de mobilier qui effraye. Arrachés aux tringles de la mairie, les rideaux rouges sont un peu courts pour les croisées de la sous-préfecture, et, quoique adoucis par le drap des tables du conseil municipal, les gradins qui règnent autour de la salle trahissent la dureté des bancs du tribunal de première instance. Au plafond pèsent, à donner des craintes à la solidité des solives, les lustres à girandole de la paroisse, en cuivre jaune, aux rameaux de cristal. Les fauteuils du conseil de révision de la garde nationale sont rangés avec symétrie aux deux bouts de la salle de jeu.

En pénétrant dans les appartements plus éloignés, le luxe décroît à raison des difficultés qui se sont présentées pour le répartir avec une égale justice. Aux rideaux rouges succèdent les rideaux pâles; aux murs ornés de guirlandes embaumées succèdent les murs ornés d'affiches portant expresse défense de vendre sur la voie publique, et de laisser le fumier exposé devant les maisons; enfin la dernière cloison qui limite cette enfilade de salles est couverte de la liste nominale des électeurs de l'Oise. Il résulte de ces disparates un ensemble confus de joie et de bureaucratie, de contributions directes, d'église, de conseil de révision, qui fait que le contribuable en dansant n'oublie pas un instant ses obligations envers l'État, et qu'il se rappelle, au contraire, son droit à se réjouir et à ne pas refuser l'impôt.

On danse depuis dix heures, les timidités sont vaincues. Déjà les toilettes des femmes n'ont plus cette raideur du neuf qui prête aux bals de province, dans les premiers moments, l'aspect gaufré d'un magasin de modes. Des rumeurs flatteuses entourent d'un nuage d'éloges celles des plus belles personnes qui, autant hardies que belles, se sont délivrées de la contrainte du masque; qui ne l'avaient gardé qu'afin de ménager plus sûrement le triomphe de l'admiration en le dépouillant. Celles qui, reculant devant l'effet du contraste, le conservent encore, ont des prétextes de coquetterie pour ne laisser jouir les curiosités impatientes que de la simple vue d'une taille qu'on n'a pas travestie et d'un bas de visage, plus frais, plus tendrement enluminé que la barbe de satin qui l'effleure. Ce sont plus que

de beaux visages, ce sont des visages inconnus. Les jeunes gens qui ont de l'imagination se prennent à ces séductions calculées; les femmes qui ont de l'esprit ne les négligent pas. L'illusion durera autant que le cordon de soie retiendra cette cire inanimée. Malheur! si le visage cède aux prières que le masque a inspirées!

Attentive auprès d'un vieillard entouré de jeunes gens intéressés aux éloges qu'ils lui adressent, une jeune personne, qui n'a singularisé son costume de soie blanche que par quelques fleurs semées à l'entour, jouit de la fête avec toute la naïveté de son âge et l'étonnement de la retraite où elle est habituée de vivre. C'est Caroline, mademoiselle de Meilhan. Elle est devenue le but des remarques lointaines et rapprochées; on s'entretient de ses cheveux blonds si bien en harmonie avec la délicatesse de ses traits, éclairés par ses yeux d'un bleu tendre sans langueur, animés par sa bouche si heureusement ouverte, qu'elle fait mentir ce vieux préjugé d'adoration pour les bouches miniatures de Petitot, sans expression comme sans baisers. De longues paupières, éternelle beauté du visage, décrivent une ellipse d'ombre mobile sur ses joues, toutes chaudement empreintes de virginité et de soleil, comme ces fruits hautvenus à la cime des arbres, qui ont les premiers rayons de l'été, et que n'étouffent ni les feuilles ni les vapeurs de la terre. On admire encore la ligne à chaque instant brisée, à chaque instant reprise de son corps; le regard tourne comme un collier, sans être renvoyé par aucun angle, autour de son cou, se divise, et coule doucement, ainsi que l'eau sur les anses d'une urne, de ses épaules, sur ses bras, et se prolonge, comme un trait du Pérugin, jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Ce contour serpente ensuite, avec la même ondulation, quelque attitude que Caroline imprime à ses poses, jusqu'à ses genoux, et de là à ses pieds, limites où le dessin finit, mais où l'idéal reste suspendu. Après, sans que l'on puisse s'en rendre compte, on se laisse surprendre, en regardant mademoiselle de Meilhan, à ces charmes sans nom, parce qu'ils n'ont rien d'arrêté, qui naissent d'un pli, d'une lueur qui passe dans les yeux, d'une larme qui s'évapore en sourire: car tout est bien dans ce qui est beau.

M. Clavier semble remercier chacun des hommages adressés à Caroline; il passe sa belle tête de vieillard au-dessus de cette charmante figure de jeune fille. C'est bien là une de ces mo-

numentales têtes à la Danton, aussi forte, mais plus intelligente que les types militaires qui nous sont restés de la génération impériale. Toutes martiales qu'elles soient, les figures balafrées de l'empire ne portent que la résolution du courage; bien peu adoucissent la dureté de leurs traits par quelques signes de haute réflexion et d'indépendance. Elles n'ont pas la mélancolie guerrière, la tristesse héroïque des Polonais, hommes de conseil et d'épée, parlant latin à la tribune avec une bouche fendue d'un coup de lance. A défaut du sceau de la pensée, ce qui manque encore à la dignité des têtes impériales, c'est le caractère d'une noble origine : elles viennent d'en bas, ce sont des têtes de halle où la révolution alla les prendre. Aussi, mettez un vieux colonel français à côté d'un vieux tambour français, vous n'apercevrez aucune différence. Nous les avons vus l'un et l'autre, déchus et mendiant glorieusement leur pain à travers nos jeunes générations; et, pleins de nos souvenirs de collége, nous les avons comparés à ces prisonniers barbares, dont parle Tacite, mais jamais au Spartacus.

Les ruines encore vivantes de la révolution sont complètes; tout s'y trouve : le coup de sabre au front et la harangue dans les yeux. Appelez ces vieux républicains à l'assaut ou à la tribune, et ils vont vous foudroyer. Ces hommes ont tenu tête à la Gironde et à Brunswick; ils ont longtemps porté dans une poche la mèche du canon de leur section, et dans l'autre leur discours contre Pitt, leur réponse à Burke. Ils furent grands orateurs quand tout le monde était éloquent, et braves soldats lorsque Napoléon était encore écolier à Brienne. Ce sont les vieux druides de nos régénérations sanglantes; les êtres antédiluviens de la primitive société; des sujets d'étonnement et de puissance. Leur origine est écrite sur leurs visages de pierre. La science politique les classe comme la science anatomique a classé les phénomènes éteints des premiers âges du monde. Ce sont les *hommes conventionnels.*

L'ivresse du bal augmente; les épaules nues volent; un cercle tissu de lumières, de soie, d'ardentes paroles tourbillonne, poussé sous le plafond par un vent harmonieux devenu l'âme de tous. On dirait l'immobilité, tant la vitesse est grande. Le mouvement n'est sensible que par l'attitude comparée des autorités locales qui se sont adossées contre la cheminée, pleines de respect envers elles-mêmes, jalouses de ne compromettre par aucun pli l'uniforme de grande tenue. Ce dernier trait

nous dispense d'ajouter que le sous-préfet, le maire, le président du tribunal, le juge de paix, le colonel de la gendarmerie, assistent au bal, mais qu'ils l'honorent sans tremper dans la joie générale par un travestissement coupable.

Personne ne remarque, à leur entrée dans la salle, Léonide et Édouard qui se faufilent dans les groupes désunis pas le galop; chacun de son côté, par arrangement convenu, va poursuivre ses chances d'amusement.

Un coup de surprise arrête Édouard dans sa tournée; son regard s'est croisé avec celui de Caroline. Caroline est ici. Il est à deux pas d'elle; il va l'effleurer en passant. Si elle savait!... si le masque tombait du visage qui se cache!... Quel coup de poignard la jalousie n'enfoncerait-elle pas dans le cœur de cette enfant, si étrangère à la violence des passions, venue au bal avec le même calme dont elle jouit lorsqu'elle se promène sous les vertes allées du bois de Chantilly! Cette pensée importune comme un remords la raison d'Édouard. De quel droit, après tout, exigera-t-il désormais de la confiance d'une jeune fille bonne, aimante, dévouée, lorsqu'il la trahit, lorsqu'il se joue d'elle sous ses yeux même, lorsqu'il va la coudoyer d'un bras encore tiède du poids d'une autre femme? Il voudrait être puni, afin de se rappeler éternellement sa faute par la douleur du châtiment. Il désirerait presque qu'un rival d'un instant l'effaçât pendant cette soirée de l'esprit de Caroline; ses torts auraient du moins quelques torts à se reprocher : ils seraient quittes. Mais avoir tout le fardeau d'une infidélité à supporter en face d'un visage sincère qui n'aura pas même demain au réveil la tristesse du doute! Quel supplice! s'il n'existait, pense Édouard, aucun danger pour Caroline à s'approcher d'elle, à lui dire tout bas : Je suis ici, Caroline, je suis venu à ce bal pour vous y voir, pour vous y surveiller; car je suis défiant : pardonnez-moi, je n'ai pu résister aux conseils de la jalousie; mais cela serait un odieux mensonge! N'avoir le courage d'avouer sa présence que pour mieux tromper, ne serait-ce pas d'une faute faire un crime? Tout dire à Caroline, lui confesser l'infidélité, lui en détailler l'histoire, lui dénoncer sa rivale, ne serait-ce pas s'exposer à n'obtenir jamais de pardon? car il en est d'impossibles.

Je me tairai, se dit Édouard, mais la leçon ne sera pas perdue.

Son espoir, si peu réfléchi, de se voir disputer en forme de

punition le cœur de Caroline, ne sera pas même exaucé. Caroline préfère la conversation de quelques personnes qui l'entourent au plaisir de la danse; d'ailleurs Caroline ne sait pas danser. Elle ne s'éloigne pas de M. Clavier.

Un flux tumultueux, ondulant sans cesse vers le même point, de manière à laisser dégarni un côté de la salle, tandis que l'autre s'encombrait, éveilla l'attention d'Édouard.

Caché parmi des groupes grossis à chaque instant par de nouveaux groupes, il aperçut, au milieu d'un isolement que faisait respecter avec sa latte un officieux arlequin, sa hardie Bohémienne qui débitait avec effronterie la bonne aventure à tous ceux qui tendaient la main.

Selon toute probabilité, la divination était commencée depuis quelques minutes, car déjà plusieurs dames, à qui la Bohémienne avait méchamment raconté le passé au lieu de l'avenir, étaient retournées un peu décontenancées à leur place, meurtries au cœur de quelque bonne vérité : « A votre tour! mesdames, » disaient-elles aux autres avec malice.

Et les autres dames, pour ne pas avoir l'air de craindre les oracles, offraient la main, mais non sans hésiter.

Toujours invisible derrière la foule, Édouard assura les cordons de son masque, et, les bras croisés sur la poitrine, il observa.

Vêtue en danseuse basque, une jeune femme s'élança dans l'ovale magique, et, retroussant ses manchettes brodées, elle abandonna sa petite main de dix-huit ans à la devineresse.

Les cous furent tendus; les épaules s'étaient écartées pour laisser un passage aux têtes les plus impatientes de voir.

— Ne tremble pas ainsi, mon enfant, dit la Bohémienne. A ton âge, de quel mauvais sort serais-tu menacée? Tu prodigues des serments de fidélité à deux hommes : eh bien, où est le si grand mal, si tu les aimes tous les deux?

— C'est faux, Bohémienne! Je te couperai la langue.

— Charmante! Ce n'est pas ma langue qui a menti, c'est ta main; elle est trop jolie pour qu'on la coupe.

Et en la lui baisant, la Bohémienne ajouta : — Calme-toi. J'ai dit : Deux hommes; il y a erreur. Soit, tu n'en aimes qu'un, tu trompes l'autre. L'oracle est-il si menteur pour cela!

— C'est encore faux?

— Veux-tu n'aimer ni l'un ni l'autre? très-bien : passe!

Des applaudissements ricaneurs accompagnèrent la danseuse

basque jusqu'à sa place; elle était très-peu satisfaite de l'oracle.

Édouard eut sous son masque un sourire d'amère pitié pour cette malignité des femmes qui ne pardonne à rien. Il était loin de partager l'enthousiasme qu'éprouvait la majorité de la salle à écouter Léonide. A l'empressement qu'on apportait à encourager l'ivresse de ses propos, il jugea que la médisance mourrait si personne n'y prêtait complaisamment l'oreille. Édouard n'est pas profond moraliste : il oublie que l'éloge n'est possible qu'aux conditions d'existence de la calomnie.

— Serai-je plus heureuse, moi? balbutia une toute petite charmante femme déguisée en mère Gigogne, que son cavalier, grotesque pierrot, déposa dans le champ de l'oracle, ainsi qu'on le ferait du gracieux fardeau d'un enfant. — Lis dans ma main, Bohémienne!

— Dans ta main? répondit Léonide en rejetant la tête en arrière et en riant follement aux éclats; oh! dans ta main!

— Pourquoi pas dans ma main, Bohémienne?

— C'est que je ne l'oserais jamais.

— Ne serait-elle pas assez blanche?

— Vaniteuse ! c'est la plus mignonne et la plus blanche que j'aie touchée de la soirée. L'impossibilité n'est pas là.

On ne respirait plus de curiosité : les conjectures se croisaient dans l'air, se heurtaient, s'enflammaient et éclataient en fine pluie bruyante de rires et de petits propos empoisonnés; et l'on se criait d'un bout de la salle à l'autre bout :

— C'est la femme d'un receveur de l'Oise, cette Bohémienne.

— Faux! c'est celle de l'ex-inspecteur forestier! c'est sa taille!

— Non, elle est plus grande.

— Je le nie. Qui est-ce qui a dans la société une taille de femme d'inspecteur forestier? Comparons.

Un monte-au-ciel de six pieds s'avançait.

— Ce n'est pas cela. La Bohémienne est la veuve d'un maître de poste retiré à Vineuil, tout simplement.

— Bravo! c'est la vérité : même taille, même tournure.

— Ajoutez, poursuivait un autre, même voix.

— Elle parle vite comme elle.

— Elle rit comme elle.

— C'est elle ! On te connaît, Bohémienne!

— Et, de plus, ajoutez encore que je ne boite pas comme elle.

Et la confrontation s'arrêta de honte, se perdit dans un hourra universel, sur cette observation de la Bohémienne.

Les curieux battus dans leurs conjectures ne s'accordèrent que sur un point incontestable : la Bohémienne était une éblouissante brune.

— Où donc est la raison de ton refus ? reprit la mère Gigogne.

— Dans tes doigts, petite mère.

— Dans mes doigts ?

— La mère Gigogne retira furtivement son bras : elle voulut s'éloigner. Elle avait enfin compris.

Son cavalier, le pierrot qui l'avait introduite dans le cercle, s'avança brusque et silencieux vers la Bohémienne ; il était derrière elle.

Cet homme, qui était masqué, avait la main droite dans sa poche.

Édouard se plaça derrière cet homme.

— Tu as dit, crièrent tous les masques, que ses doigts t'empêchaient de lire dans sa main... Explique-toi donc, Bohémienne !...

Comme la mère Gigogne cherchait toujours à se retirer, ceux-ci la forcèrent à rester sur la sellette pour subir sa sentence, et à offrir de nouveau la main à Léonide. Ils s'étaient constitués les exécuteurs de ses burlesques réquisitoires.

— C'est vous qui m'y forcez ; à vous la faute. Mère Gigogne, continua solennellement Léonide, ta main m'annonce que tu es baronne de Haut-Lieu.

— Très-bien ! Après, Bohémienne ?

— Oui, mais ses doigts m'apprennent qu'elle a été lingère. Perplexité de la science : dans la paume je vois un blason, et au bout de ce doigt un dé à coudre... Est-ce la lingère Louise Bougival ou la baronne de Haut-Lieu que je dois prophétiser ?

L'homme placé derrière la Bohémienne sortit un petit canif tout ouvert de sa poche et le glissa du côté du tranchant sous le cordon du masque de Léonide. Le masque allait tomber.

Un bras comprima aussitôt ce mouvement, tordit le poignet qui l'exécutait, et cassa la lame du canif jusqu'au manche.

Nul ne s'aperçut de l'incident. Le pierrot, tout en colère, se retourne ; sa figure blafarde ne rencontre que l'énorme nez d'un monstrueux polichinelle. La rage du baron de Haut-Lieu n'ayant point d'issue, elle s'exhale par des gestes dont la foule ne saisit que le côté comique. Furieux, il tire par les larges plis de sa robe en dehors de la mêlée madame la baronne, lui

jette un manteau sur les épaules, et, jurant, menaçant, pleurant, ils descendent tous deux, enveloppés d'un nuage de poudre, dans la cour de la sous-préfecture. On riait encore, qu'une voiture à quatre chevaux brisait le pavé de Senlis.

Ce dernier épisode avait répandu une sueur d'impatience sur les membres d'Édouard; il frémissait encore à l'idée de voir tomber le masque de Léonide, et chacun reconnaître dans cette femme, qui en avait déjà immolé tant d'autres en public, l'épouse de Maurice, le dépositaire du secret de tous, celle qu'il a conduite, lui, à cet épouvantable spectacle. Sa fermeté commençait à l'abandonner. Un instant il fut tenté de l'emporter par violence hors du bal; mais il réfléchit aussitôt que la malignité de Léonide ayant créé à celle-ci de nombreux amis, il se la verrait disputer au passage. Cette résolution avait mille autres chances contre elle. Peu après il faillit compromettre bien plus gravement celle qu'il cherchait à sauver de ses propres excès. Dans un moment où Léonide portait, par une préoccupation d'habitude, ses doigts à ses boucles de cheveux, geste qui allait la trahir, il poussa, dans un cri, la première syllabe de son nom. Il n'acheva pas : ses lèvres furent déchirées; le cri, sorti à moitié, rentra dans sa poitrine. Léonide avait chancelé; elle se remit aussitôt. Édouard froissa son masque et son visage.

C'était merveille que le courage de toutes les femmes qui, loin de reculer maintenant devant le feu du trépied de la pythonisse, se faisaient un point d'honneur de l'affronter. La raison en était facile; le secret qu'elles tenaient le plus à garder n'était connu, selon elles, que de deux ou trois personnes dont, après Dieu, l'impénétrabilité était la moins suspecte. Elles abandonnaient le reste aux feuillets de la magicienne : il en résulterait du rire, point de scandale; on se risquait. Le raisonnement était faux autant que périlleux : on sait pourquoi.

Un intérêt si universel s'attachait à ces étranges révélations, que le sous-préfet, le maire, tous les maires de l'arrondissement, le juge de paix, le colonel de la gendarmerie et le greffier, avaient déserté les alentours de la cheminée pour venir rire et s'amuser, comme de simples mortels, au sein de la population du bal. Eux aussi faisaient galerie à Léonide.

Les musiciens jouaient dans le vide; ils proclamaient les figures pour l'acquit de leur archet.

La salle ne fut bientôt plus qu'un point : ce point était Léonide. Tout aboutissait à elle : regards irrités, curiosités hos-

les, vanités blessées, joies haineuses, gaietés ironiques. Elle nait tête à tout. Depuis longtemps les perspicacités les plus ubtiles avaient renoncé à deviner quelle était la femme ou lutôt le démon caché sous ce gracieux costume de Bohémienne. eureux de la satisfaction de ses administrés, le sous-préfet ncourageait de ses suffrages cet intermède du bal. Le colonel e la gendarmerie départementale ne trouvait rien à reprendre. n carnaval, tout est permis, pensait-il, même quatre brigaiers placés à la porte d'entrée.

Conduite par un Pluton dont la lenteur du pas indiquait âge, une jeune personne, déguisée en laitière suisse, tendit la nain à la Bohémienne.

— Prends garde à toi! cria-t-on de toutes parts à la Bohémienne : ne va pas te compromettre cette fois-ci. Point de scanlale. Cet honorable Pluton est un père, et cette laitière sa fille.

Je serai réservée, semblait promettre Léonide avec des airs le tête et des gestes respectueux.

— Voyons ta main, ma laitière?

Après quelques minutes d'inspection, elle s'écria : — Il me faut deux témoins, sans quoi ma magie serait sans effet... Ces deux témoins sont ici, rassurez-vous.

Léonide s'ouvrit un passage, courut au fond de la salle et entraîna avec elle, au milieu du cercle où elle s'installa de nouveau, deux jeunes gens, en costume de ville, tous deux fort étonnés du rôle qu'on les forçait de jouer.

— Comédie complète, messieurs.

— Voici le vieillard, — Léonide désigna le Pluton, — voici le tuteur, le barbon, l'homme dont on attend la mort et l'héritage...

Pluton eut une faiblesse.

— Il a soixante ans, la goutte ou toute autre affection et une nièce.

— Sa nièce, la voilà.

— Vous dites que c'est sa fille, moi je soutiens que c'est sa nièce; dans trois mois le monde dira : C'est sa femme.

Les quatre personnes se regardaient avec un ébahissement stupide. Le vieux Pluton s'affaissait de honte sur ses jambes.

— Ah! bah, ah! bah, Bohémienne, tu veux rire, tu es folle.

— La folle ce n'est pas moi, c'est la sœur de monsieur, de ce respectable Dieu des enfers. Elle n'est pas ici malheureusement. Si elle s'y trouvait, ces deux beaux cavaliers, ses cousins, lui

apprendraient, ou je lui apprendrais pour eux, qu'ils ont le projet de présenter une requête au tribunal pour la faire interdire afin qu'elle ne laisse pas ses biens à sa vénérable servante.

— Tu as donc parlé, mon frère?

— Non, c'est toi!

— Je n'ai rien dit.

— Tu as tout dit!

Les deux frères étaient prêts à se déchirer.

— Ainsi, poursuivit Léonide, monsieur Pluton épousera mademoiselle la laitière, sa nièce; ses biens passeront sous le nez de sa sœur, et sa sœur sera mise en interdiction par ces deux messieurs qui sont interdits.

— Quoi! notre cousin, vous épouseriez votre nièce? Est-ce vrai?

— Cela ne vous regarde pas, répond le vieux Pluton.

Et la laitière pleure, et la Bohémienne rit.

Et les cousins montrent les poings à la nièce spoliatrice des héritages.

Et la foule se baigne dans le scandale, se tient les côtes, embrasse Léonide et la promène en triomphe autour du bal.

Édouard se ronge le cœur.

— Ne croyez-vous pas comme moi, demanda un domino vert à Édouard, qui avait de grandes raisons pour ne lier conversation avec personne, que cette dame mériterait une correction? C'est sans doute quelque délurée de Paris qui d'avance aura fait espionner le canton pour venir ensuite le dénoncer ici.

Édouard ne crut devoir aucune réponse au domino vert.

— Ce serait chose due que de connaître quelques sanglantes particularités de la vie de cette femme et de lui en barbouiller le visage. La surprise éteindrait peut-être ce beau feu d'invectives.

Un rire faux, un oui inarticulé, faillirent étrangler Édouard.

— Où serait le mal, continua le domino vert, d'inventer quelque bon mensonge qui remplirait le même but? Il serait trop rigoureux, vous comprenez, de s'en tenir à la vérité sur le compte de cette femme pour la punir. Le propos qui la bâillonnera sera le meilleur. Elle est tellement abandonnée ici, que je lui cherche depuis une heure l'ombre d'un défenseur; si son insolence finissait par en nécessiter un, je ne vois pas qui se lèverait.

— Monsieur, répondit Édouard à la fin, compterait-il sur son isolement pour la maltraiter? A des outrages de femme, ce

serait répondre par une vengeance de femme. J'aime mieux croire, continua Édouard d'une voix sourde, que monsieur serait le premier son défenseur si une colère assez basse blessait d'un geste ou d'une parole cette dame que vous supposez abandonnée de tous. A défaut, je ne serais pas le dernier à ramasser son masque. Qui touche à un masque touche à tous; au vôtre, monsieur, au mien. Nous ne sommes, je pense, d'un caractère, ni vous ni moi, à permettre ces libertés.

— Sans doute, sans doute, reprit beaucoup plus radouci le vengeur des blessés de Léonide, le causeur domino vert. Le bal a ses libertés que je respecte; ma proposition n'était qu'une plaisanterie; au bal, elles sont permises aussi.

Le domino vert alla à la découverte d'un meilleur complice.

Édouard n'écoutait plus. Il promenait son attention de Léonide à Caroline, qu'un mouvement ondulatoire avait portée, ainsi que M. Clavier, au milieu du joyeux rassemblement. Le vieillard et la jeune fille se partageaient la surprise que leur causait l'intarissable fécondité de paroles aiguës, de mots à double tranchant, de sourires contraints, de silences sarcastiques, dont ils étaient sillonnés, éblouis et étourdis. C'était un monde tout aussi nouveau pour l'innocence septuagénaire de M. Clavier que pour l'ingénuité de Caroline; ils auraient rougi l'un et l'autre s'ils avaient tout compris. Ils s'amusaient tout simplement.

Trois jeunes filles s'avancèrent et offrirent toutes trois leurs mains à Léonide; mille applaudissements récompensèrent ce triple courage. On se monta sur les épaules, on s'étagea, on se disputa un angle de tabouret pour recueillir des fragments de la nouvelle méchanceté qui allait probablement éclater.

— Toutes trois fort jolies, sœurs toutes trois, que voulez-vous savoir? leur demanda Léonide; votre sort? il est dans le ciel; suivez-moi. — Le bal entier la suivit; la foule se précipita comme une avalanche de l'autre côté de la salle. Léonide ouvrit une croisée; on vit le ciel. — Regardez ces étoiles. — Son doigt était levé.

Édouard remarqua indifféremment que la croisée s'ouvrait sur le perron du jardin de la sous-préfecture, au delà duquel rayonnait, au niveau du mur de clôture, la ligne des équipages avec leur cordon de lanternes allumées.

— Regardez ces étoiles. Celle-là, c'est le *Cocher*, elle a présidé à la naissance de votre père; celle-là, c'est la *Bacchante*, votre

mère est sous sa protection immédiate; vos maris sont dans *la voie Lactée*, et le bon sens de ceux qui me consultent est dans la lune.

Tempérant ainsi par de folles moqueries, souvent même par de gracieux compliments, les dures vérités qu'elle cognait dans la tête de chacun, Léonide se ménageait de nouvelles victimes ainsi que l'appui des rieurs, appui plus précaire de quart d'heure en quart d'heure, car il était aisé de voir que le bal était déjà divisé en deux opinions bien tranchées sur l'opportunité de plus longues révélations.

— Sommes-nous ici pour danser, murmurait une partie de la salle, pour nous amuser, ou bien pour écouter les extravagances de ce masque?

— Si ces extravagances nous amusent! d'autres répondaient.

— Oui! oui! elles nous amusent.

— Place à la valse! assez de méchants propos!

— Silence! aux musiciens et aux maris! Va ton train, Bohémienne : déchire; il y a encore plus d'un habit à mordre, plus d'une peau à entamer.

— Nous danserons!

— Elle parlera!

— C'est ce que nous allons voir.

— C'est ce que nous allons entendre.

Peine perdue pour les malheureux danseurs. Les appels de : *A vos places, mesdames! En avant deux!* ne ralliaient personne.

Pour trancher la question, un homme costumé en cyclope, élargit les groupes, et d'un mouvement résolu, offre son épaisse main à Léonide :

— Voyons, dit-il, à notre tour les hommes maintenant.

— Si les hommes s'en mêlent, riposta Léonide, vous me défendrez, mesdames, n'est-ce pas? Promettez-moi aide et soutien.

— Bohémienne, ma bonne aventure! La main est un peu noire, mais c'est fait pour toi; exerce ta sagacité.

— Tu es maître de forges.

— Va, Bohémienne, tu n'es guère fine. Que n'apprends-tu aussi à ce colonel qu'il est militaire, et à ce sous-préfet qu'il est magistrat?

Cette fois les rieurs ne furent pas du côté de Léonide.

— Tu es maître de forges, répéta, piquée au vif, la Bohémienne; et, tout bas à l'oreille du cyclope : Ne vaut-il pas mieux

pour toi que je divulgue ce que tout le monde sait que de dire ce qu'il ne connaît pas? Tu es maître de forges et non mari jaloux, soupçonneux, plein de projets, de vengeance, peut-être. Tu ne vis que sur l'idée de tuer ta femme et de te tuer; et tu n'as pas mis d'avance ta fortune à l'abri de la justice; tu es maître de forges!

— Oui! oui! elle a raison, avoua le cyclope se tournant vers la galerie. Réparation à sa vue perçante. Je la remercie de ses bonnes prophéties.

Il aurait voulu la tenir entre l'enclume et le marteau. Il riait; c'était plaisir à le voir.

— Quel démon m'a trahi? murmura-t-il. Mon secret n'est qu'à mon confesseur et à mon notaire. Je me vengerai.

— Parlez-vous quelquefois en rêvant? lui dit quelqu'un en lui frappant sur l'épaule.

Ce fut un éclair dans l'esprit du maître de forges.

— J'aurai tout dit dans mon sommeil. Cette femme est une amie de la mienne.

Le maître de forges chercha derrière lui, à ses côtés, l'homme qui lui avait lancé cette idée; l'homme avait disparu.

Édouard venait de sauver la vie à Maurice.

L'imagination de l'assemblée commençait à tourner au sérieux, et Édouard s'apercevant qu'une coalition de mécontents menaçait de près l'incognito de Léonide, il jugea que le moment était arrivé de la sauver à elle-même, à quelque prix que ce fût. Il s'avança pour l'entraîner hors de la salle; un obstacle l'arrêta: Caroline de Meilhan avait la main dans celle de la Bohémienne.

Elle avait enfin cédé au désir de ceux qui l'entouraient; son bras tremblant était soutenu par une foule de personnes amies. Édouard sentit fondre son cœur dans sa poitrine. Dans ce moment, à la haine profonde que lui inspira Léonide, il comprit qu'il était faux qu'on pût aimer deux femmes à la fois. Il regretta de n'avoir pas laissé faire justice au canif, lorsque la baronne de Haut-Lieu avait été outragée. Maintenant il aurait le courage de rester immobile et muet à ce masque tombant sous les pieds d'un vengeur de tout le monde. Léonide se recueillit.

— Charmante enfant, dit-elle, ta place n'est pas ici; cette ligne de ta main le dit clairement. Cette ligne, c'est l'allée du bois, bien sombre, bien silencieuse, bien longue, que tu aimes à parcourir à minuit, quand la lune argente les clairs étangs

de la reine Blanche. Ce milieu, entre ces autres lignes qui y aboutissent, c'est le carrefour de *Diane*, où tu t'assieds avec l'être imaginaire, trésor de tes rêves; et voici le rond-point des *Lions*, où vous vous dites adieu!

— Cruauté! cruauté! Léonide sait tout. Où me cacher maintenant? Oh! vivre entre une femme jalouse et un ami déshonoré pour elle, c'est étouffer entre deux mensonges; c'est à porter plutôt sa vie, ma vie sur l'échafaud qui la réclame. Tombe, éclate ce que voudra le ciel sur ta tête, Léonide, je ne tirerai pas ce gant pour te défendre. Parle! parle! n'y a-t-il pas ton père aux cheveux blancs ici, — parle! — pour lui reprocher son existence, celle qu'il t'a donnée? Livre ta race au dard de ces vipères, si tu n'as plus rien à leur jeter.

— Je te disais, poursuivit Léonide en regardant Caroline, plus pâle que son voile, que ta place n'était pas ici. Ces lampes te fatiguent, ce bruit t'accable. Nous autres femmes, nous aimons ces tristes réalités; nous n'accourons ici que pour nous voler un amant; mais toi, tu ne connais cela que par les romans; toi, tu es pure, innocente, bonne; tu es à la femme ce que l'idéal est à la grossière vérité, ce qu'est à l'homme hypocrite, ingrat et sans cœur, ce portrait, — Léonide, mit un médaillon dans la main ouverte de Caroline, — ce portrait céleste, angélique et malheureusement sans modèle.

Caroline ne vit pas ce portrait! Édouard l'avait saisi, arraché, répétant : — Ce portrait! ce portrait!

Oh! elle joue ma vie à sa vengeance; mon portrait ici! mon portrait!

Le procureur du roi pria Edouard de lui faire passer le portrait; la galerie était impatiente de le voir.

Édouard remit le portrait; il arma silencieusement ses pistolets engagés à sa ceinture, derrière les pans de son habit.

Le portrait fut trouvé charmant; le colonel de la gendarmerie remarqua qu'il ressemblait à un de ses cousins; il passa de main en main, accompagné d'éloges et de réflexions sur le fortuné séminariste qui avait servi de modèle.

— Nous direz-vous son nom, madame? demanda le juge de paix.

— C'est saint Édouard, répondit Léonide en laissant glisser le médaillon dans le corsage de sa robe; oui, saint Édouard : c'est un cadeau de notre excellent archevêque.

La bouffonnerie fit fortune; l'exclamation grotesque qu'elle

produisit amena une diversion à la faveur de laquelle Caroline retourna à sa place sans être trop étudiée. M. Clavier n'avait pas saisi le moindre sens aux paroles de Léonide. Au bout de ces mots : Forêts, Diane, rêves, idéal, il ajouta mentalement : Enfantillage ! Édouard ne vivait plus, ne pensait plus ; il était pétrifié. Rendu un instant à lui-même par les sons de la musique qui, pour secouer l'apathie des danseurs, était passée à la gamme la plus criante, il songea par quel moyen naturel il apprendrait à Maurice l'impossibilité de rentrer jamais chez lui. Après bien des projets, rejetés aussitôt que conçus, il s'arrêta au plus dangereux pour sa propre vie, décidé à ne plus reparaître à Chantilly. Il écrirait un billet dans lequel il apprendrait à son ami que la police ayant découvert sa retraite, il était de sa délicatesse de changer de lieu de refuge. Édouard se disposa ensuite à quitter le bal, après avoir donné à ces deux femmes un regard tout plein d'amour et de haine.

A son début, Léonide n'avait eu besoin de faire aucune avance pour débiter sa science augurale ; les mains avaient plu par deux et par quatre ; mais depuis que, des propos insignifiants, Léonide avait passé à des allusions qui ne laissaient rien à faire à l'interprétation, son rôle avait été pris au sérieux : on eut peur. Nul n'osait effleurer le cercle divinatoire ; les plus hardis se tenaient sur la défensive. Le rire était morne ; les mains se cachaient comme les consciences.

— Enfin !

Tel fut le cri de hyène que poussa Léonide.

D'un bond elle s'élança à l'extrémité de la salle pour entraîner avec elle une jeune femme toute épouvantée, qui se défendit de son mieux pour ne pas servir de plastron aux dernières agaceries de la Bohémienne.

La jeune femme fut la plus faible. Morte de frayeur, couverte de larmes qu'elle cherchait à éteindre sous un sourire impossible, elle fut placée, par violence, au milieu du cercle agrandi prodigieusement par la lutte qui s'était établie entre elle et Léonide.

Pressés contre le mur, les derniers rangs de spectateurs montèrent sur les chaises.

Les autorités reprirent leurs places le long de la cheminée.

De nouveau les gendarmes se postèrent à l'entrée.

On eût dit que le bal allait s'ouvrir.

Au milieu de la salle, les deux femmes étaient seules, trem-

blantes toutes deux, l'une d'effroi, l'autre d'ironie et de colère.

La victime de Léonide était démasquée, et sa pâleur était grande sous le domino blanc qu'elle avait revêtu; délicieux costume dont elle s'était parée moins pour se déguiser que pour faire ressortir avec avantage la pureté de son teint. Mariée depuis peu, elle avait encore la fraîcheur du pensionnat sur le visage. Son mari l'adorait; leur ménage était parfaitement heureux, à la joie près d'avoir des enfants. On connaissait sa famille, celle de son mari; le plus vif intérêt l'entourait; plusieurs personnes insistèrent pour qu'on interdît d'avance toute raillerie à la Bohémienne. Un jeune homme, dont personne ne jugea à propos de repousser l'avis, s'opposa à cette mesure, objectant avec raison que la délicatesse de cette jeune dame souffrirait plus de cette demande en grâce que de quelques plaisanteries qu'il aimait à croire de peu de portée.

— Oh! mon Dieu! ne vous alarmez pas tant, mesdames; je n'ai encore tué personne, dit Léonide d'un ton amer, mais dont la voix tremblait. Que sais-je sur madame, que vous ne connaissiez pas?

Édouard fut encore forcé de subir cette scène avant de quitter le bal. Il eut bientôt la fatale conviction que la femme exposée au poteau des railleries de Léonide était la femme d'un négociant en laines de Beauvais, Hortense Lefort, celle contre laquelle Léonide lui avait juré de se venger dédaigneusement, après tant de pressantes protestations.

Édouard s'était flatté jusqu'ici que la collision des deux cousines n'aurait pas lieu, comptant sur l'impossibilité d'une rencontre au milieu de tant de visages divers, si bien déguisés, et surtout sur la pudeur de Léonide, femme comme toutes les autres, plus méchante en théorie qu'en pratique.

Il était écrit que cette soirée favoriserait toutes les détestables machinations de Léonide et détruirait les plus sages espérances d'Édouard.

Il était appuyé sur le tranchant de l'une des deux portes d'entrée, mâchant des réponses aussi décousues qu'étaient stupides les questions que lui adressaient les quatre gendarmes de service, en manière de passe-temps.

Léonide voulut parler.

On écouta.

Et quel silence! un silence d'échafaud.

— Je n'ai aucun sort à lire pour toi dans l'avenir ténébreux.

Bel arbuste, tu as porté avant la saison, et, la saison venue, personne n'a vu tes fruits.

— Obscur! obscur!

— Aussi bien que moi, blanche Hortense, tu savais que tu serais mère avant le mariage; tu savais cela autant que tu prévoyais peu que tu cesserais d'être mère après t'être mariée.

— L'oracle n'est pas clair! cria-t-on de toutes les parties de la salle, nous savons tous que madame Lefort n'a pas d'enfant.

— Un flambeau!

— Voici qui éclaircira tout, répliqua insolemment Léonide en ramassant pour fuir plus vite les plis de sa robe traînante, et en déposant sur les bras de sa victime une poupée de carton, symbole accusateur de maternité, que les moins intelligents comprirent.

D'un mouvement unanime, toutes les femmes se masquèrent d'horreur, indignées de l'outrage qu'on faisait à leur sexe, indignées d'être aussi impitoyablement fouettées en public devant leurs frères, devant leurs maris, et dans la réputation d'une personne des plus honorées du pays.

Un long cri de pitié pour la femme qui, frappée comme par la malédiction, était tombée sur le carreau, un long cri de souffrance sortit de toutes les bouches. On frissonnait à voir là une femme évanouie, à terre; là, des femmes se cachant le visage; là, une femme se précipitant vers la porte que, dans son trouble, elle ne trouvait pas.

Et pas un vengeur pour terrasser cette apparition!

Un homme se présenta qui, saisissant Léonide par le bras, lui dit: « Visage à visage, poitrine contre poitrine, souffle sur souffle, comme le cauchemar sur le sommeil: A moi! »

— A mon tour! Ma prédiction, la voici: tu n'en as livré qu'une à chacun: j'en tiens deux en réserve pour toi, belle Bohémienne, beau masque!

Ne les devines-tu pas?

La première, c'est que tu n'es pas une femme; non, tu n'es pas une femme! Il est encore, à dix-huit ans, des figures roses et fraîches parmi les hommes; de ces figures que le hasard a voulu peindre en femme pour que la lâcheté s'y cachât mieux.

Vois! tu n'as pas eu de pudeur, c'est vrai; de pitié, j'en appelle à tous; de bonté, que ces dames le disent; de prudence même: considère où tu es. Tu n'es pas une femme!

Tu as ri des mortelles tristesses que tu as fait naître tout à

coup comme une maladie, au milieu de la joie; tu as ri des pâleurs répandues par toi sur tous ces visages bons et heureux, de ces pâleurs dont les étrangers même ont souffert; tu as ri de ces rougeurs qu'à peine la sellette des tribunaux fait monter aux joues des prévenus : or, tu n'es pas une femme!

T'es-tu seulement mêlée à nos danses que tu as brisées? Non, tu n'es pas une femme! Voit-on ici pour te protéger le regard armé d'un mari, la présence d'un père, le voisinage sacré d'un frère? rien, pas même le bras obscur, le visage masqué d'un mercenaire, pas même la main française d'un inconnu pour mendier ton pardon à ces dames, pour échanger son nom avec nos noms. Or donc, une dernière fois, tu n'es pas une femme!

A bas le masque, monsieur!

Voilà ma première prédiction, beau masque!

Ne devines-tu pas la seconde?

Alors, c'est que tu n'as pas prévu, femme sans esprit, que dans la salle se trouverait le mari de la femme outragée, et que ce ne devait pas être assez de tout ton sang pour payer le mal fait à l'épouse à terre, le mal fait au mari debout. Monsieur, vous êtes un lâche! Si vous êtes une femme à genoux! Si vous êtes un homme, à genoux encore! car vous avez trop attendu pour me prouver que vous étiez un homme.

Vous croyez sans doute, faible comme je vous tiens, maître de vous comme je le suis, sans qu'aucune puissance au monde vous enlève d'ici, que je vais vous arracher le masque et une partie du visage, sans me soucier plus de l'un que de l'autre, mais seulement afin que chacun découvre une place vivante où cracher? Détrompe-toi, beau masque, je t'ai dit que ton art serait en défaut avec moi : garde ton visage!

Mais voyons ta poitrine; là aussi on reconnaît les hommes.

Et, d'un mouvement calculé, Jules Lefort déchira le corsage de la robe de Léonide, mit à nu sa poitrine, emportant dans la brutalité du geste, les pattes, les rubans et les agrafes.

Le sein de Léonide resta découvert, tout enflammé, par places, des ongles qui venaient de le déchirer.

Léonide tomba sur Hortense.

— Je le savais, s'écria Jules Lefort : je suis vengé!

— Et moi, monsieur?

— Qui donc êtes-vous, vous qui vous présentez si tard? demanda, l'écume aux lèvres, l'insulteur de Léonide à Édouard.

— Qui je suis? A quoi bon le dire, s'en informer? Mon nom

n'a rien à faire ici, pas plus que le vôtre. Vous trouveriez commode, monsieur, de connaître par moi cette femme; moi je me trouverais lâche de me dévoiler lorsque cette femme s'est tue.

— Elle cache son visage, vous votre nom; vous êtes donc tous deux de moitié dans l'offense? Distinguez vos parts dans la réparation que je me suis donnée.

— Monsieur, vous êtes un insolent!

— Monsieur, vous êtes masqué, et mon visage est découvert.

— Je vous insulte.

— Vous ne m'insultez pas : je vous apprends mon nom que tout le monde connaît ici. Vous ne m'insultez pas : vous êtes masqué et vous taisez le vôtre.

— Mais sortons! Venez!... ou bien!...

— Monsieur, vous êtes masqué : je ne sortirai pas. Pourquoi ne seriez-vous pas un assassin?

Vous êtes bien heureux, vous, monsieur, répliqua Édouard en contractant le masque fondu, décoloré, qui pantelait à son visage, vous êtes heureux de n'être pas masqué!...

— Pas si heureux que vous de l'être.

— Ah! vous prenez pour une lâche prudence l'immobilité de ce masque qui m'oppresse et me fait mourir! mais la supposition est atroce, monsieur; croyez qu'il y a un homme sous ce simulacre étouffant; c'est parce que je ne suis ici ni le frère, ni le mari, ni le père de cette dame, que j'ai toléré jusqu'à présent votre souffle injurieux aussi près de mon visage. Reculez-vous!

— Est-ce donc parce que vous êtes l'amant de cette femme que vous ne vous démasquez pas? L'excuse est assez bonne, si le mari est dans la salle.

— Il y est, dit Édouard.

Qu'on juge de la rumeur que l'affirmation d'Édouard produisit. Ainsi que des cartes égarées qu'on accouple dans leurs couleurs pour compléter un jeu, les femmes se hâtèrent de rejoindre leurs maris, tandis que les maris de leur côté exécutaient le même mouvement pour se rallier à elles.

Jusque-là, la présence d'esprit d'Édouard avait parfaitement réussi et paraissait devoir le tirer de ce pas périlleux; mais, par un accident qui aurait trouvé en défaut le plus subtil, six maris, qui n'avaient pas amené leurs femmes au bal, furent obligés, afin de prévenir les interprétations du lendemain, de

sommer Édouard de se démasquer sur-le-champ ou de montrer le visage de la femme évanouie.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Édouard furieux. Vous êtes, par ma foi, bien peu confiants dans vos femmes pour risquer leur réputation à cette enquête? Je ne suis pas aussi présomptueux que vous êtes défiants. Ai-je dit que j'étais l'amant de quelque dame présente ou absente? Je ne suis celui d'aucune d'elles, sachez-le. J'ai révélé que le mari de la femme frappée par monsieur se trouvait dans la salle: c'est tout. Ne vaut-il pas mieux, consultez-vous, que l'offense et la réparation restent plongées dans le doute que de les en tirer pour ne punir personne, car que ferez-vous à la femme quand elle sera debout, et de quel reproche m'accablerez-vous, moi qui l'aurai défendue? Que gagneriez-vous enfin à découvrir que je suis son amant, si je l'étais?

— Convaincus tous les six, fut-il répondu à Édouard, que ce n'est point là la femme de l'un de nous, vos subterfuges et vos menaces sont de méprisables prétextes. Vous nous avez mis en cause, monsieur, nous y restons. Demain, cette femme serait à coup sûr celle de l'un de nous du plein droit de la calomnie. Que personne donc ne sorte du bal! que nul n'emporte l'idée d'un soupçon infâme que vingt ans n'effaceraient pas. Fermez les portes!

Les portes furent fermées.

— Ne touchez pas au visage de cette femme, par la vie de tous les six, de tout le monde, que je tiens au bout de cette arme! n'y touchez pas!

La terreur et le désespoir sont dans la salle. Les femmes poussent des hurlements d'effroi à la vue de deux pistolets qui les menacent; il appuie ensuite son pied dans toute sa largeur sur le masque de Léonide.

Le mouvement est prompt, pas assez pourtant pour empêcher deux bras qui, saisissant Édouard par derrière, neutralisent l'articulation de ses poignets. Aussitôt quatre personnes s'attachent à sa jambe, posée sur le visage masqué de Léonide; elles vont lui faire perdre la résistance et l'équilibre, lorsque Édouard s'écrie avec désespoir: Sur votre honneur! vous avez juré, messieurs, de vous contenter du visage de l'un de nous, de celui de cette femme ou du mien: Regardez!

Le masque d'Édouard tombe à terre.

— Édouard de Calvincourt! s'écrie Caroline de Meilhan. Et elle cache son visage dans ses mains.

— Tu l'as tué, infâme! s'écrie Léonide en se relevant d'un bond.

Le colonel de gendarmerie semble se souvenir de ce nom.

Le greffier regarde le colonel; et l'un par l'autre ils acquièrent une certitude dans cette fatale interrogation rapide et muette.

Le colonel ajoute aussitôt : Édouard de Calvincourt, condamné à mort par le tribunal de Poitiers. Gendarmes, emparez-vous de cet homme! faites votre devoir.

Quatre gendarmes tirent leur sabre et s'avancent sur Édouard : il est perdu :

Édouard lâche au-dessus de leurs têtes ses deux coups de pistolet dans la glace; des milliers d'étincelles jaillissent. Hommes et femmes tombent sur le parquet. Eux-mêmes, épouvantés, blessés par les éclats du talc et du verre, qui ont frappé leurs yeux, les gendarmes opèrent un mouvement de recul. Édouard en profite pour se lancer sur le perron du jardin, le franchit, grimpe au mur de clôture, se trouve en pleine rue, en rase campagne, à la lisière du bois : il est sauvé.

Son cœur bat, ses jambes tremblent, son front est en sueur, ses dents se choquent; mais Léonide?

Il revient sur ses pas avec la même vitesse; il entend passer à ses côtés des chevaux de gendarmerie haletants; il voit courir dans tous les sens les voitures en désordre qui abandonnent la ville troublée : le voilà de nouveau dans Senlis, à la porte de la sous-préfecture. Mais, au lieu de s'introduire dans la salle par le mur du jardin du côté du perron, il entre tout simplement par la porte. La salle est vide : la peur a chassé le plus grand nombre, et ceux qui cherchent à rattraper Édouard ne sont pas restés là à l'attendre. Naturellement, l'endroit le plus sûr pour lui dans ce moment est celui même où, il y a quelques minutes, il avait couru le danger de laisser la vie.

Trois personnes étaient restées dans la salle : Léonide toujours masquée, M. Clavier et Caroline.

— Venez, dit Édouard à Léonide, venez!

— Vous! ici?

— Pas un mot, madame, venez!

— Un seul mot, monsieur, reprit solennellement M. Clavier.

Demain, à quatre heures du soir, à la Table-du-Roi, dans la forêt de Chantilly.

— J'y serai, mort ou vif.

XVIII

A son retour de Paris, Maurice ne fit pas même savoir qu'il était arrivé.

En passant, il donna quelques ordres au maître clerc, et monta dans son cabinet. Il était fort pâle.

Il s'écria d'une voix étouffée, en tombant dans son fauteuil : « Trois cent mille francs! Où trouver en quelques heures trois cent mille francs? Affreuse spéculation! »

Il dénoua sa cravate tout empreinte de la poussière du voyage, la jeta au loin, car il étouffait, et accoudé sur la cheminée, la tête dans ses mains, il répéta devant la glace : « Affreuse spéculation! Trois cent mille francs, ou l'affaire est perdue. »

Son portefeuille était ouvert devant lui, et, pour la vingtième fois depuis deux minutes, il dépliait des effets de commerce qu'il comptait et recomptait, murmurant vite et tout bas : « A payer trois cent mille francs! sinon mon avenir, mon bonheur m'échappent; et moi qui le concevais si modeste, si facile! Ah! pourquoi ai-je eu un instant d'ambition? Aussi pourquoi Reynier m'a-t-il tant persécuté? pourquoi ma femme... »

L'indignation de Maurice contre lui-même avait pour cause l'incident malheureux d'un jeu de Bourse survenu au milieu de ses achats de maisons de la Chapelle. Quoique le secret du futur entrepôt à Saint-Denis n'eût pas été trahi, Maurice ou plutôt Reynier avait mis tant de précipitation à se constituer acquéreur des bâtiments à démolir, que quelques propriétaires de la Chapelle, plus clairvoyants, sans deviner précisément le but de leur spéculation, sur le simple soupçon d'une vaste entreprise, avaient élevé le prix de leurs terrains. Ils pouvaient, en outre, par leur exemple, enfler les prétentions des autres propriétaires et rendre par là l'opération ruineuse. Il s'était donc agi, à quelque prix que ce fût, de se débarrasser de ces propriétaires incommodes en achetant leurs maisons au plus vite et au prix, — il le fallait bien, — ridiculement exagéré qu'ils en

demandaient. C'étaient trois cent mille francs à noyer dans le gouffre. Tout le génie de Reynier avait abouti, selon sa coutume, à conseiller de jouer à la Bourse dans l'espoir de gagner la somme nécessaire aux achats. Mais on ne joue pas sans argent; Maurice avait risqué et perdu cent cinquante mille francs à lui, de ses propres épargnes, pour avoir les trois cent mille. Sa douleur était moins encore cependant dans cette perte, grave au fond, que dans l'impossibilité de poursuivre désormais cette grande affaire du chemin de fer de Saint-Denis à la Chapelle, qui comblerait tous les déficits. Tandis que Reynier court dans Paris pour rallier ces trois cent mille francs, Maurice se désole dans son cabinet d'avoir tant sacrifié à une entreprise qu'il faut abandonner à moins d'y sacrifier dix fois davantage.

— Au moins, si chez moi, ici, j'avais la consolation du repos domestique pour oublier les douleurs présentes, pour songer avec calme aux moyens de réparer cette brèche faite à ma fortune! Mais non : mon existence a été empoisonnée; ce que j'ai vu, ce que j'ai appris est là, sur mon cœur, comme du feu; et je ne sais trop ce que je viens chercher ici ; quel rôle jouer? Je n'ai ni liberté d'âme ni énergie à partager entre mes deux malheurs. — Que dire à Léonide? « Sortez! vous m'avez déshonoré! » et à Édouard : « Tu m'as trahi; je ne te dois plus rien, je te livre au premier passant, qui à son tour, te livrera à tes juges. Sors aussi! » Pourquoi, non? Et fermer ensuite la porte sur eux, et seul alors, jeune homme comme autrefois, libre, recommencer ma vie active; n'ambitionner que ce que je pourrai posséder par mon travail... C'est un rêve, je n'ai plus vingt-cinq ans. Le monde, que penserait-il? Quand on me demanderait ce qu'est devenue ma femme, si je répondais qu'elle est absente, on le croirait pendant deux mois; ensuite on rirait, on murmurerait, on supposerait, on dirait qu'elle était ma maîtresse; ajoutant que j'ai été un infâme de l'avoir produite et nommée partout comme ma femme: et si, par hasard, de plus indulgents ou de mieux informés consentaient à croire que c'était bien ma femme légitime, celle dont je me serais séparé, alors on aurait découvert la vérité, la vérité qui tue dans les petites villes. Et moi qui ai besoin d'entourer ma maison de tant de silence et de tant de chasteté! une rumeur de blâme à travers ma vie, un souffle de ridicule sur mon toit, me tueraient comme un faux dans mes actes.

Et pourtant, je rougis à penser que je me tairai devant ma

femme, devant Édouard; qu'elle va venir; qu'elle s'assiéra à ma table, ce soir; qu'ils y seront tous deux; qu'elle me parlera; qu'il me demandera, lui, des nouvelles de la Vendée. Et je ne dirai pas à celle-ci : — Cet homme est votre amant, madame! à celui-là : Oui, vous êtes son amant, et de plus vous êtes condamné à mort; sortez!

— Sortez, lui crierai-je : oui! et pourquoi pas? Sortez! et que tu ne sois plaint de personne en montant à l'échafaud. De personne! ni des inconnus, ni des tiens : les uns sans pitié pour tes opinions; les autres sans courage pour te délivrer. Nous avons la simplicité de croire à la noblesse d'opinion de ces gens-là. Qu'il eût séduit Léonide au bal, où les femmes sont au plus entraînant, au plus fou, au plus frivole, que sais-je, moi, homme de retraite? Qu'il se fût fait aimer d'elle dans les mille occasions que notre lâche société offre à tous les corrupteurs, ailleurs que chez moi : bien! mais l'abriter et l'avoir pour ennemi; mais lui faire manger mon pain et mon honneur! Je n'ai été qu'un pauvre sot, dupe de mon bon cœur; et j'éprouve que le plus sage est de ne compter sur aucune reconnaissance dans la vie; que l'égoïsme est la cuirasse d'acier dont il faut s'envelopper, pour traverser sans meurtrissure, une société armée de pointes empoisonnées.

Eut-on jamais plus de tourments? Cela pour elle. Qu'ai-je besoin d'être si riche, moi? Mais elle jalouse les plus difficiles jouissances, et ma tâche est de les lui procurer, n'importe à quel prix. Ma jeunesse, mes nuits, ma réputation sont sacrifiées à échafauder son ambition. Et quand je rentre chez moi, chercher le recueillement en récompense de mes luttes au dehors, un autre est dans mon lit. Ainsi la bataille au dehors; au dedans la honte. Qui le croirait? c'est lorsque les soucis d'une fortune acquise pour elle, blessure à blessure, me vieillissent, c'est lorsque l'effroi de toutes les responsabilités assumées sur ma tête m'égare, c'est quand je suis sur le point de surprendre l'adultère auprès de mon foyer, qu'une femme, imbue de je ne sais quelles stupides maximes, se dresse devant moi et réclame sa liberté. Et que feraient-elles les femmes si elles étaient plus libres? Comment le seraient-elles davantage et nous aviliraient-elles mieux?

Léonide parut à la porte du cabinet.

L'altération de ses traits était moins la marque du repentir

et de la peur que celle d'une colère longtemps concentrée ; ses lèvres tremblaient.

Elle essaya de parler debout, mais ses jambes fléchirent.

Maurice lui avança un fauteuil.

— Savez-vous, dit-elle, en affectant de sourire, que M. Édouard?... Mais je ne vous ai jamais vu si pâle, s'interrompit-elle en apercevant la figure de Maurice au-dessus de la sienne.

— Ce n'est rien; ma pâleur est causée par la vôtre; poursuivez.

— Eh bien, dis-je, M. Édouard est l'amant de... devinez.

— La hardiesse est nouvelle, Léonide. Il est l'amant... que m'importe de qui? Le confident est bien choisi!

La physionomie de Léonide passa comme un éclair de la colère à l'étonnement. Comprimée entre une dénonciation préparée et une équivoque inattendue, elle fut saisie ; la respiration lui manqua.

— Dites toujours, j'écoute. Il m'est curieux, vous l'avez jugé ainsi vous-même, d'apprendre de qui M. Edouard est l'amant. Je ne lui supposais pas, à ce digne jeune homme, beaucoup de facilités, dans la position où il se trouve, de se prodiguer en bonnes fortunes. Il est présumable qu'il n'aura pas poussé au delà des limites de la prudence le cours de ses équipées, et qu'il aura concilié les élans de la passion avec les restrictions de la retraite. Mais j'oublie que c'est à vous de m'instruire.

Ce ton ironique, cette parole moqueuse que n'avait jamais eus Maurice ne laissaient aucune faculté libre à Léonide. Elle s'épuisait, dans la rapidité de ses observations, à distinguer le véritable sens des pensées de son mari. Allait-il au-devant des délations qu'elle apportait, ou les tournait-il contre elle, irréprochable qu'elle n'était pas?

Léonide devait sur-le-champ parler ou mourir.

Elle se mit à rire à gorge déployée.

Maurice la jugea folle ou se crut fou.

— Eh! mon Dieu! ne dirait-on pas, à votre air décontenancé, que vous êtes son rival? Vous êtes ironie de la tête aux pieds. Attendez au moins de connaître la femme aimée d'Édouard. Votre figure bouleversée m'alarmerait pour votre fidélité.

Léonide rit plus fort.

La colère est imitative, comme toutes les excitations nerveuses. Attaqué avec l'arme du rire, Maurice rit aussi, mais

faux, et sans que lui ou sa femme perdissent dans ce double mensonge l'ambiguïté de leur situation.

— Edouard, vous disais-je, aime une jeune personne que vous connaissez beaucoup.

— Je le présume.

— Fort jeune et fort jolie.

— Puisque vous l'assurez.

— Qu'il voit assidûment.

— Raillez-vous? interrompit Maurice, qui, le premier, consuma ce rire phosphorique et revint à son ton naturel; raillez-vous?

— Vous auriez quelque raison de croire qu'on se joue de votre crédulité, vous qui savez qu'on n'entre dans le pavillon d'Édouard ni qu'on n'en sort sans difficulté.

— C'est donc chez lui, vous daignez me l'apprendre, qu'ont lieu les rendez-vous? Heureux proscrit! Le malheur, il est vrai, a tant d'ascendant sur les femmes, la pitié est chez elles si voisine d'un sentiment plus tendre, que je comprends la félicité de notre ami. Seulement il me semble qu'il nous compromet beaucoup; ne trouvez-vous pas?

— Vous en dites d'abord plus que je n'en sais, Maurice, répliqua Léonide, qui, entrée pour accuser, était tout étonnée de subir presque une accusation, toute gauche de façonner la menace en plaisanterie et d'amincir sa colère en ironie. Je n'ai pas avancé, comprenez-moi, que la maîtresse de monsieur Édouard fût allée à son pavillon. Voilà des détails qui vous appartiennent. Je n'ai pas dit...

— Moi j'assure, affirma sèchement Maurice, qu'elle y va; je l'assure.

— C'est que vous en avez appris plus que moi, répliqua Léonide.

Changeant la voie de ses inductions, elle supposa réellement Maurice au courant de l'intrigue d'Édouard avec mademoiselle de Meilhan, et se crut sauvée de tout soupçon.

— Vraiment, vous savez qu'elle se rend au pavillon d'Édouard?

— Oui, et la nuit.

— La nuit, Maurice?

— A dix heures, tous les soirs, par le caveau.

— Par le caveau! répéta Léonide, écho précipité de chaque phrase de Maurice. Sa pensée fut: « Nous aurions pu, Maurice et moi, nous heurter dans l'obscurité. »

— Alors, poursuivit Maurice, les rideaux rouges sont tirés; la lumière de la lampe adoucie; il n'y a de vivant dans le pavillon que deux corps qui ne font qu'une ombre.

Léonide eut froid; elle ne fut maîtresse du frisson qui la saisit qu'en serrant les poings et en pesant de toute son énergie morale sur son corps. Elle noua ses nerfs autour de sa peur.

— L'infâme, pensa-t-elle, il renouvelait donc avec elle la comédie qu'il avait jouée avec moi, si je n'étais moi-même pour lui l'occasion de répéter son rôle.

— Et qui vous a révélé cela? demanda-t-elle d'un ton impératif, et qui aurait dû mettre à nu, devant Maurice, l'amour qu'elle portait à Édouard; qui l'a vu pour le dire?

— Moi! Que trouvez-vous d'étonnant à ce que j'aie été témoin des preuves d'un amour dont vous étiez si bien convaincue vous-même, que vous accouriez tout exprès m'en apprendre l'existence? Les effets paraissent vous scandaliser beaucoup plus que la cause. Peut-être, et c'est tout ce que j'explique de votre surprise, ne comptiez-vous me révéler qu'un amour platonique, d'enfant, de chérubin, jouet d'ivoire des coquettes, avoué un beau jour, de peur que l'Almaviva du logis n'aille au-devant d'une enquête plus sérieuse. On risque une confession tronquée pour éviter le réquisitoire, n'est-ce pas? Tel n'est pas l'amour de cette femme pour Édouard, je vous l'assure; c'est une passion, honteuse comme tout ce qui est caché, qui n'a plus même le piquant du mystère, car celui à l'honneur duquel elle touche est instruit et n'a qu'à choisir entre les moyens de vengeance.

Les deux soupçons qui se disputaient l'esprit de Léonide l'emportaient l'un sur l'autre à chaque instant : tantôt elle croyait sincère l'indignation de son mari : alors elle rentrait dans sa première résolution de lui faire partager sa haine jalouse pour Édouard; elle s'oubliait même, dépassait le sang-froid du simple témoignage; et tantôt, croyant sentir des allusions directes sous chaque phrase de Maurice, elle se tenait sur la défensive, elle se retranchait derrière les dénégations comme une accusée. Sa dernière présomption fut que Maurice parlait d'elle. C'était l'outrage fait au mari et non la colère de l'hôte qui avait percé dans ses expressions.

— Mais pour être sûr, ainsi que vous l'affirmez, reprit-elle, que monsieur Édouard reçoit une femme dans le pavillon, avez-vous donc une conviction certaine, inébranlable, fondée et non puisée dans le doute que j'ai fait naître peut-être la première

dans votre esprit? Croyez-vous, si une conviction telle vous manque, qu'une femme soit assez imprudente pour se hasarder la nuit dans les détours d'une maison étrangère, et pour y voir un jeune homme caché dans cette maison, sans craindre d'être aperçue en entrant ou en sortant? Le croyez-vous?

— Et vous, Léonide?

— Non, je ne le crois pas!

Quelque habile que soit la parole dans les moments où la colère se retire pour laisser sa chaleur à l'esprit, elle fut insuffisante ici à Maurice et à sa femme pour exprimer leur situation. Ils s'interrogeaient et se répondaient bien plus avec leurs gestes et leurs visages qu'avec la bouche.

Léonide s'était relevée par une dénégation audacieuse; c'était au tour de Maurice à fléchir. Était-il bien convaincu que la femme enfermée avec Édouard fût la sienne? Léonide, il est vrai, était absente de la chambre à coucher lorsqu'il était descendu dans le caveau; mais avait-il eu assez de sang-froid pour s'assurer que ce fût réellement elle et non une autre femme qui était dans le pavillon? L'aveu volontaire de Léonide était presque la preuve certaine d'une erreur. Pourquoi, bien que l'événement fût peu ordinaire, n'aurait-elle pas été en soirée chez une amie, quand il était rentré? On ne condamne pas sans retour une femme uniquement d'après la délation grossière d'une ombre sur le mur. Ce doute rafraîchit les sens de Maurice : un nuage sombre monta de son visage et ne dévoila un moment que des traits paisibles et bienveillants.

— Soyez persuadée comme de votre existence, reprit-il avec franchise, que j'ai entendu rire et causer hier dans le pavillon d'Édouard. Vous étiez probablement absente quand je rentrai pour chercher mes pistolets. Ayant vu la porte du caveau ouverte, j'y descendis, et je fus témoin de ce que je vous affirme maintenant.

Léonide, sentant que les forces lui manquaient pour faire face à la sincérité de cet aveu, employa sa défaillance à jouer la surprise. Son haleine brisée, sa parole courte, la décoloration de ses joues exprimaient à la rigueur une terreur comme une autre. L'essentiel était de mettre un corps sous ce masque.

— Ce que vous m'apprenez m'épouvante, m'anéantit. La porte du caveau ouverte! une femme chez monsieur Édouard, la nuit! Il descend donc à la rivière pour lui ouvrir, la nuit! Mais on sait donc qu'il se cache chez nous? Je ne croyais pas le mal si grand,

Décidément c'est une raison pour que j'achève de vous communiquer le motif qui m'amène dans votre cabinet.

Ce que je vous demande est hardi, mais il faut y consentir : éloignez monsieur Édouard de Chantilly, de notre maison. Croyez-moi : à défaut de notre intérêt personnel qui exige ce sacrifice, le sien le commande. Sa passion est un péril permanent pour nous. — Répond-il du silence de cette femme à laquelle il ne doit rien taire? Qu'un frère soupçonneux, qu'un rival attentif, qu'un père ait épié ses pas, et tout le monde saura tôt ou tard qui vous recélez; tort très-grave pour vous, malheur incalculable pour monsieur Édouard. Les solitudes défendent mal : c'est au centre de Paris même qu'il trouvera un asile impénétrable. Sans blesser les lois de l'hospitalité, engagez-le à s'y rendre; une fois à Paris, nous serons plus tranquilles sur son sort, et une terrible responsabilité aura cessé de peser sur nous.

— Ma femme, pensa Maurice, sollicite le renvoi d'Édouard, elle qui, il y a quelques jours, me priait presque à genoux de ne pas le laisser partir pour Paris? Ce changement si brusque de résolution, d'où naît-il? Que s'est-il passé? Dans tous les cas, pourquoi m'effrayerais-je? Ce serait certes une singulière et nouvelle manière d'aimer que de renvoyer l'homme qu'on aime. Léonide craint-elle de succomber à une passion dont elle tient à écarter la cause? Appeler une explication là-dessus, c'est blesser sa délicatesse; il suffit, je crois, de consentir à sa proposition : c'est tout comprendre. Oui! mais n'est-ce pas me ramener à mes premiers doutes, m'obliger à les rattacher de nouveau à la scène du pavillon? Au fond, pourquoi? Il y a deux femmes compromises; c'est visible. De cette double passion, pourquoi Léonide n'aurait-elle pas éprouvé que la jalousie? Absurdes et lâches énigmes où j'embrouille ma vie et l'étrangle.

— Vous n'auriez pas de plus impérieux motifs, Léonide, pour me demander son renvoi?

— Pardon, j'en ai d'autres! mais je ne vous les dirai que lorsque M. Édouard ne sera plus ici.

— Vous désirez donc résolûment qu'il parte?

— Oui, et aujourd'hui même, avant la nuit.

Maurice réfléchit pendant quelques minutes, résuma avec promptitude la conversation qu'il venait d'avoir avec sa femme, et il répondit :

— Edouard sera à trois heures sur la route de Paris.

— Vous me le promettez, Maurice, vous me le jurez?

— Je vous le promets. Il ajouta intérieurement : Mes présomptions sont fondées; j'ai mis le doigt sur la vérité : Léonide n'a que le tort involontaire d'aimer Édouard. Quoiqu'il m'en coûte, ma prudence de mari sera sourde, dans cette occasion, à mes scrupules d'ami. Édouard partira; mais il quittera Chantilly non accompagné de mon ingratitude, mais de mes regrets. Je lui ménagerai à Paris une retraite; je l'y conduirai. Là, toujours entouré de mes soins, il attendra que ses amis et moi lui facilitions les moyens de passer en Angleterre ou en Allemagne.

Un poids horrible se détacha de la poitrine de Maurice. Il ressentit plus vivement les pertes d'argent qu'il avait éprouvées.

— J'attends votre frère, Léonide : je suis dans l'impatience de son retour. Dès qu'il sera rentré, faites-le passer aussitôt dans mon cabinet, je vous en prie. Allez dans votre appartement; moi je me rends de ce pas au pavillon d'Édouard, pour lui communiquer notre commune résolution.

— Commanderai-je des chevaux pour trois heures?

— Chargez-vous de ce soin, Léonide.

Léonide se retira.

Dès qu'elle fut partie, Maurice se dirigea vers le tambour des deux portes. Il se baissait pour soulever la trappe, lorsqu'il la vit s'élever et paraître Édouard, qui le suivit dans le cabinet.

— C'est chez le notaire que je viens, dit Édouard en s'asseyant : me promet-il d'être aussi bon pour moi que l'ami?

— S'il le peut, pourquoi non?

— Il le peut. Tu me dispenses des précautions oratoires usitées dans les romans : arrivons au fait tout de suite. Je suis fils unique, tu le sais; ma fortune est à moi, avec le droit d'en disposer à mon gré sans en référer à personne. Ceux qui auraient quelque prétention sur mes biens sont des parents éloignés et la plupart si riches, que sans injustice ma générosité peut les ignorer. Une condamnation à mort ne fut jamais un brevet de longévité. Qu'on m'arrête demain : dans trois jours je n'existe plus; et ce que je possédais ira grossir les fortunes déjà immenses de ces parents dont je te parlais. Il est prudent de se mettre en règle. Tu me vois chez toi pour toutes ces raisons. Décidé à partir demain pour Paris, c'est encore une raison, n'est-ce pas, pour hâter mes dispositions? Dresse donc un écrit simple et clair dans lequel tu stipuleras que je laisse mes biens à partager après ma mort en trois parties égales : la première partie reviendra à... le nom en blanc; la seconde aux paysans

pauvres de ma commune en Vendée; la troisième à Louis-François Maurice, notaire à Chantilly.

— Tu es fou?

— Très-raisonnable, au contraire. Ajoute que si, dans six mois, à dater d'aujourd'hui, je n'ai pas rempli par le nom du premier légataire le blanc qui en occupe la place, son tiers sera reversible en proportions égales sur mes deux autres héritiers. Tourne cela en termes de notaire. Mes biens s'élèvent à quinze cent mille francs net, sur lesquels en voilà trois cent mille en billets de banque, que je te remets. Prends cela d'abord.

— Sauvé! pensa Maurice; sauvé! Ma grande affaire aura lieu, ou plutôt qu'ai-je besoin de m'embarrasser d'affaires? Me voilà riche. Oh! Léonide ne me persécutera plus. Se levant avec une joie indicible, il sauta au cou d'Édouard.

— Tu acceptes, n'est-ce pas, Maurice!

— Non.

— Allons donc! préfères-tu que mes biens passent à des indifférens? Où mets-tu la délicatesse? Que je me survive au moins dans le souvenir de ceux que j'ai aimés; ils m'oublieront moins vite en ayant sous les yeux ce qui m'aura appartenu. Et quelle raison as-tu pour me refuser?

— Ai-je fait assez, Édouard, pour que tu me donnes non ta fortune, — car j'espère que tu en jouiras seul et longtemps, et que tes enfants en jouiront après toi, — mais pour mériter cette preuve d'une reconnaissance qui me rend presque de ton sang?

— Faut-il que je te rappelle, Maurice, notre amitié d'enfance, tes services, ton hospitalité à cœur ouvert, ma vie jusqu'à ce jour sauvée par toi? Ce n'est pas de l'or que je te donne : c'est ce que je laisse sur la terre. Est-ce ma faute si le souvenir est gâté par son trop de valeur? j'aurais voulu être pauvre. Mais, parce que je suis riche, repousseras-tu mon héritage?

— Non, Édouard, et c'est parce que je t'ai rendu quelques services devenus peut-être plus importants par l'enchaînement des circonstances, que je n'accepterai point tes offres. Je me reprocherais de m'être fait payer en argent le saint droit d'asile. D'ailleurs, notre amitié est presque une parenté, et à ce titre la loi me défend de participer à de tels bénéfices testamentaires.

— Singulière objection! Parce que tu es mon ami et mon

notaire, je dois être ingrat; et toujours attendu que tu es notaire, tu veux te regarder comme étranger à ce qui me touche.

A qui laissera-t-on ses biens? à ceux que l'on n'aime pas? La loi aurait-elle arrêté que les notaires n'auraient pas d'amis? Tes scrupules sont d'ailleurs faciles à lever.

Édouard prit une plume, une feuille de papier, et, en quelques minutes, il eut dressé un testament écrit de sa main, signé par lui, qu'il cacheta et remit à Maurice.

— Mais pourquoi cette précipitation, Édouard? vas-tu donc mourir dans la soirée? Tu ferais venir de sinistres pensées.

Maurice s'empara de la main d'Édouard.

— Quel projet roules-tu donc dans ta tête?

— Je te l'ai dit, Maurice; je pars pour Paris.

— Quelle obstination à nous quitter! pensa Maurice. Voilà qui est singulier : au moment où je vais chez lui, il se rend chez moi; et c'est lorsque je me prépare à lui dire la nécessité où nous sommes de nous séparer qu'il me signifie son départ. N'y a-t-il que du hasard là-dedans?

— Ainsi tu comprends, poursuivit Édouard, l'urgence de mes précautions. Oui, je vais à Paris, je vais une dernière fois me mêler à la politique active. Des espérances nouvelles m'ont fait rougir de mon inutilité au parti qui a mes affections; il a une dernière chance à courir, je prétends la partager. Pardonne-moi si je ne t'en confie pas davantage. Ta conviction répugnerait à croire à ces espérances; la mienne souffrirait à les entendre nier. Ma vie n'est déjà plus une question : je joue rien contre tout. Mort, mes mesures sont justifiées par l'événement, n'est-ce pas? Vivant et vainqueur, — pardonne-moi, Maurice, cette supposition, — je déchire ce testament, et reprends ma fortune; y consens-tu?

Maurice n'était plus du tout à ce que disait Édouard; il tenait machinalement le papier qu'il lui avait remis, et il rapprochait la prière de sa femme, de faire partir Édouard pour Paris, et la présence de celui-ci demandant avec instance à quitter Chantilly. Non, réfléchissait-il, il est impossible qu'ils ne soient pas d'accord pour s'être ainsi rencontrés. Que s'est-il donc passé entre elle et lui? Elle a été pourtant bien ferme; et Édouard est si noble... Joueraient-ils un rôle longtemps médité? Vingt fois, depuis qu'il est avec nous, les circonstances ont été aussi impérieuses sans qu'il ait demandé à partir. Je ne crois donc pas au prétexte politique d'Édouard; il est vague. Comment

savoir la vérité?... Mais Léonide n'a-t-elle pas insisté? — se demanda Maurice illuminé tout à coup, — pour qu'Édouard partît avant la nuit? N'a-t-elle pas là-dessus exigé ma parole, mon serment?... N'a-t-elle pas couru commander des chevaux pour trois heures? Si cette précision cachait ce que je cherche à savoir?

— Eh bien, Édouard, mon ami, va où le ciel t'appelle; tu partiras pour Paris, où je t'accompagnerai, cet après-midi, à trois heures.

— Non, pas aujourd'hui, Maurice; mais demain...

— Je découvre tout; j'ai touché le fait personnel à Léonide et à Édouard. Ce départ est concerté; mais il y a désaccord entre eux sur le jour et sur l'heure. N'importe : il y a une détermination convenue, arrêtée à deux : qu'est-ce qui l'a précédée? qu'est-ce qui la nécessite?

— Pourquoi donc pas à trois heures, Édouard? nous ferions route pendant la nuit, ce qui nous convient parfaitement. Allons! cela nous arrange mieux; tu n'y avais pas songé. Je vais sonner pour qu'à trois heures les chevaux soient prêts.

Maurice alla vers la sonnette.

Édouard l'arrêta.

— Je t'en prie, consens à ce délai : pas aujourd'hui, demain. Au fond, que t'importe?

— Il me supplie de lui accorder ce délai : tout est là. Mais qu'est-ce qui est là? J'ai évoqué ce doute : il est venu. Quelle lumière en tirerai-je maintenant? il m'effraye.

— Non, Édouard, il faut que tu quittes Chantilly à trois heures. Je veille sur toi : je ne réponds de toi qu'à ce prix.

— Mais enfin, pourquoi exiges-tu que je parte aujourd'hui? me l'apprendras-tu, Maurice?

— Et enfin pourquoi ne partirais-tu pas aujourd'hui? me l'apprendras-tu, Édouard?

Ils marchèrent l'un sur l'autre, s'arrêtèrent à un pas de distance, et se regardèrent sans parler, maîtres tous deux de leur espèce de sang-froid. Ce n'étaient pas deux hommes cherchant à s'emparer de leur secret, mais plutôt se demandant : « Avons-nous un secret? » Quoi qu'il dût s'en suivre de ce choc, il n'en était pas moins résulté une première atteinte de défiance entre les deux amis : leur amitié avait sa souillure.

— Au moins une raison de ce refus, Édouard; une seule?

— Je ne le puis.

— Je t'en supplie.

— Non, Maurice.

— Mais si je l'exigeais?

— Je te refuserais encore, Maurice. Ma vie a été à toi pendant quatre mois; elle est encore entre tes mains; ma fortune t'appartient; mais ceci n'est pas à moi, je ne le confierai à personne.

— Chez moi un secret! un secret qu'on me tait!

— De quoi t'étonnes-tu, toi qui en reçois tant et qui n'en as jamais violé?

— J'ai peut-être tort, répondit Maurice avec une grande apparence de sincérité; j'aurais dû comprendre que ce que tu me caches, n'ayant aucun rapport à ta fortune et à tes opinions, était tout simplement une affaire de cœur où personne n'avait le droit de pénétrer...

Ces dernières paroles furent dites d'un ton si vrai, quoiqu'elles cachassent leur hypocrisie; elles furent accompagnées d'une étreinte si involontaire, quoique peu désintéressée, qu'Édouard y fut pris comme Maurice lui-même.

Il est des piéges d'instinct que l'on dresse par l'irrésistible logique de la situation, et que l'on arrange comme l'araignée tend ses fils; on ne songe pas à prendre : c'est la vie qui fait sa toile.

Au reste, si Maurice employait sans calcul dans ce moment la franchise comme adresse, Édouard, de son côté, allait se montrer enfin à cœur ouvert. Il supposa que son ami, craignant de l'effrayer en lui annonçant quelque nouveau péril dont il était menacé, hâtait ainsi le moment de leur séparation. Les suites du bal de Senlis pouvaient avoir déjà fait découvrir sa retraite; des émissaires rôdaient depuis plusieurs jours autour de Chantilly : Maurice en avait sans doute aperçu, et il n'y avait pas d'autre cause à son obstination mystérieuse. Voilà ce qu'Édouard imagina.

— Je te remercie de ta générosité, Maurice; tu me comprends enfin! Sois meilleur que je n'ai été sincère.

— Il est donc vrai qu'il l'aime! Je ne me suis pas trompé. Il me remercie encore de ma générosité! Mais qu'est-ce donc que le monde?

— Oui! Maurice, j'avais ici un attachement de cœur que j'emporte : un attachement si vif et si brûlant, que je n'ai ja-

mais eu le sang-froid de le fixer ni de m'en rendre compte. Au moment de le vaincre peut-être par l'éloignement, je m'en accuse comme d'une faute.

— Mais, Édouard, Édouard! interrompit Maurice en marchant à grands pas dans le cabinet, tu te méprends sans doute sur le choix du confident; tu oublies à qui tu parles, chez qui tu es. Tu parles d'amour dans ma maison, et dans ma maison il n'y a qu'une femme, et cette femme est la mienne! Cet or, que tu enveloppes pour moi dans un testament, est-il pour payer l'hospitalité ou ma femme? Par quelle étrange erreur confies-tu au mari, que tu as trahi le mari; à l'hôte, que tu as souillé l'hôte? que veux-tu de plus?

— Est-ce une erreur, est-ce la connaissance entière de ma conduite qui le fait ainsi parler? eut à peine le temps de penser Édouard. Me croit-il l'amant de sa femme et de mademoiselle de Meilhan, ou de sa femme seulement?...

— Apprends tout, Maurice!

— Que me reste-t-il à savoir, malheureux?

— Mademoiselle de Meilhan sera bientôt mère!

Maurice tomba dans un fauteuil.

— Silence pour toi et pour moi, mon ami!

— Qu'ai-je dit, Édouard? qu'ai-je supposé? La révélation est si belle pour moi, que je n'ai plus le courage de te blâmer. Tu me rends ma femme, que tu n'as pas désirée, n'est-ce pas? Ce qu'elle a tant fait d'efforts pour me dire, c'est donc cela! Que ne l'ai-je comprise! Son énigme s'explique : vous en aviez chacun la moitié. Elle veut que tu partes, parce qu'elle craint pour cette enfant dont elle est l'amie, presque la mère. Elle a ses projets là-dessus : les tiens sont d'éclaircir nettement ton sort afin de pouvoir t'unir à Caroline. Oui! ce blanc laissé sur cet écrit tracé de ta main sera rempli par son nom. Mon Dieu! que la vérité est simple! quelle puissance infernale se plaît donc à la cacher? Un ami perdu, une réputation avilie, un ménage détruit, sur un mot! Ce mot prononcé, la paix descend du ciel. Viens, viens sur moi, Édouard; mais, avant tout, écris ce nom sur ce papier; que je le lise! Réparation pour tous, honneur rendu au mari, richesse à l'orpheline! reconnaissance à Dieu! Écris, écris!

Édouard, attendri jusqu'aux larmes, prit la plume et à la suite de ces mots : *Je laisse mes biens à partager en trois par-*

ties égales : la première partie reviendra, il écrivit ceux-ci : *à mademoiselle Caroline de Meilhan.*

— Et, maintenant pars. Va, choisis le jour, l'heure; que m'importe l'heure? arrête ton sort. Reviens ensuite! reviens, Édouard! car ta femme t'attendra, mon ami, ta femme! Triomphe ta cause! si je ne dois te revoir qu'à ce prix.

Maurice avait presque oublié, dans son délire, qu'il était à demi ruiné s'il ne trouvait pas les trois cent mille francs pour acheter les dix maisons de la Chapelle.

XIX

Maurice éprouvait l'étourdissement d'un homme qui, tombé d'un second étage, se retrouve sur ses pieds, sans fractures, secoué seulement dans tous ses membres. Ces sortes de félicité sont bien vives; il est sage cependant de ne pas abuser des moyens qui les procurent. Au souffle de sa tranquillité d'âme revenue, les nuages orageux pressés couche sur couche autour de son front s'évaporaient; il goûtait avec plénitude la joie de la paix domestique, chose sainte, pure et bénie, qui fait paraître le pain noir si bon, la chaise brisée aussi molle que le fauteuil en velours, et les nombreux enfants que Dieu vous a envoyés, fussent-ils pâles et nécessiteux comme le besoin, beaux comme des anges, beaux comme leur mère.

Victor entra; son aspect ramena de nouveau Maurice sur les pertes qu'il avait essuyées.

— Ne nous endormons pas, Maurice! Nous jouons avec la fortune; elle est fine joueuse; soyons plus adroits qu'elle, si c'est possible. L'adresse est tout entière dans la promptitude à combler les vides qu'elle creuse; on passe dessus; on glisse là où d'autres ne songent qu'à s'abîmer. Tu as perdu; nous avons perdu; c'est vrai; il n'y a là de la faute de personne.

— Excepté, Victor, de la faute de ceux qui jouent.

— Te voilà encore; toujours le même! Eh! qui ne joue pas? Regarde autour de toi, près de toi, sous toi; ce ne sont pas les exemples qui te manquent. Qu'est-ce que tes fermiers qui serrent leur blé trois ans en grenier pour attendre qu'il hausse sur les marchés, au risque de le voir pourrir et germer? Qu'est-ce que tes honnêtes bourgeois qui amassent des louis, dans l'espoir

sordide de revendre la pièce de vingt francs avec un bénéfice de quatre sous? Le change, l'accaparement, le monopole, n'est-ce pas là aussi du jeu?

— Je ne prétends pas le contraire, Victor, mais quel panégyrique entreprends-tu si chaudement?

— Le nôtre, Maurice. Et distingue, en outre : nous ne jouons pas uniquement pour jouer, pour avoir de l'or pour de l'or. Une opération colossale est conçue par nous; pour la réaliser il nous faut de l'argent, beaucoup d'argent; nous en manquons; qui nous l'avancera? Le gouvernement? cercle vicieux : il emprunte; comment prêterait-il? Les banquiers? l'intérêt dévorerait le capital : c'est chasser avec le lion.

Aie recours aux hommes d'argent, et l'usure rongera le gain de l'opération; nous serons ruinés le jour même où nous aurons réussi. D'ailleurs, entre la consomption de l'usure et la foudroyante décision du jeu, je préfère le jeu qui enrichit plus vite, et qui, s'il ruine, ne prend pas du moins de commission. Renoncera-t-on à une entreprise utile au pays, de ce que l'unique moyen d'avoir les fonds nécessaires à son exécution est de recourir au jeu de la Bourse? Quelle œuvre, quand elle se présente aussi vaste que la nôtre, n'absout pas d'avance la série de causes dont elle est résultée? Je lisais hier dans ton journal, Maurice, que Paris ne serait la métropole du monde que lorsque de toutes ses portes des chemins de fer partiraient pour rayonner sur la surface de la France. Très-judicieusement, selon moi, il ajoutait qu'il ne fallait pas espérer ce progrès de la part du gouvernement, toujours retenu par la crainte, peut-être raisonnable au fond, d'établir trop de communications entre les peuples, entre Paris et les départements, déjà assez moralement unis. Aux fortunes particulières, aux dévouements des citoyens, il appartient, affirmait ton excellent journal, de prendre l'initiative dans l'exploitation des chemins de fer. Je te montrerai ce passage. Maintenant revenons au plus pressé. Dix maisons nous restent à acheter à la Chapelle; une fois achetées, le côté entier de la rue est à nous. Ou le chemin de fer nous sera concédé, ce qui est plus probable que le lever du soleil demain matin, ou nous obtiendrons, en notre qualité de détenteurs des propriétés, ce qu'il nous plaira, pour que le chemin s'effectue sans nous. Tu as entendu : dix maisons seulement à acquérir, et l'affaire est au sac.

— Mais où prendre, Victor, ces trois cent mille francs qu'on demande pour ces dix maisons?

— Où les prendre? mais partout. Où n'y a-t-il pas trois cent mille francs? Sans cet infernal revirement des rentes, nous ne penserions plus à ces maisons. Puisqu'il ne nous a pas été favorable, voyons, as-tu là cent mille écus disponibles?

— Disponibles?... non.

— Le motif?

— C'est qu'ils ne m'appartiennent pas; je les garde en dépôt.

— Tu as donc cent mille écus? Nous sommes sauvés; donne!

— Y songes-tu? Avec quelle légèreté! Une pareille somme! et si...

— Et si quoi? Nous n'allons pas les jouer à la roulette, j'espère; nous les plaçons sur hypothèques; et quelles hypothèques! D'abord sur des maisons qui représentent quelque valeur, et ensuite sur une opération... la plus belle opération de l'époque.

— Cependant...

— Ne sers-tu pas l'intérêt à tes clients? Cet intérêt, où le prends-tu?

— Je m'arrange, je dissémine mes dépôts avec précaution, je fais des placements sûrs.

— Quoi de plus sûr que ce que je te propose? D'ailleurs, Maurice, le moment est pressant; il s'agit de pousser à fin ou de laisser là l'affaire. As-tu ce dernier courage extravagant? Pas d'autre alternative. Abandonner, revendre à perte, nous ruiner dans l'opinion, ou se hâter de mener l'entreprise à pleines voiles dans le port. N'hésitons pas, car chacun de nos retards aplanit le chemin aux concurrents qui nous épient, ouvre les yeux aux propriétaires des dix dernières maisons, plus difficiles d'heure en heure. Je devrais être déjà sur les lieux pour en finir avec eux. Qu'est-ce donc que ces billets de banque?

— Un dépôt qui vient d'être fait.

Victor avait aperçu les trois cent mille francs d'Édouard.

— Celui-là comme un autre, y consens-tu?

— Je ne puis : c'est d'un ami...

— De quel dépôt disposera-t-on si ce n'est de celui d'un ami? C'est un merveilleux placement que cet ami te devra, Maurice. S'il y avait quelque danger à celui que je te propose, assurément c'est le dernier argent auquel il faudrait songer; mais puisque le profit est clair, — clair comme le jour, — que la préférence soit pour ton ami. Ne sois pas ingrat.

— Crois-tu qu'on trouverait en cas de gêne de l'argent sur notre opération? demanda Maurice en hésitant; car, je te l'avoue, la garantie des maisons que nous achèterons, ainsi que celle des maisons que nous avons déjà achetées, ne me paraît pas aussi solide qu'à toi, Victor.

— Veux-tu cinq cent mille francs dans vingt-quatre heures sur ces maisons? mais, par exemple, à la condition de divulguer le projet auquel ils seront appliqués; — veux-tu? — Réponds; mais dépêchons-nous! Tout perdre, ou ces cent mille écus.

Victor s'était jeté, avec la précipitation d'un homme destiné à avoir du courage pour deux, sur le tas de billets de banque, et les comptait.

— M'accompagneras-tu à Paris, Maurice?

— Non, je suis trop fatigué.

— A ton aise. — Dix — vingt — trente. — Où est Léonide? Je ne l'ai pas vue en entrant.

— Elle est au jardin, sans doute.

— Quatre-vingts — cent — cent dix. — y a-t-il du nouveau en politique, Maurice?

— Des troubles dans le midi; des assassinats en Vendée.

— Misérables! — Deux cent trente-neuf — deux cent soixante-trois. — On dit que nous sommes infestés de réfractaires qui rôdent autour de nos campagnes. Il m'a été assuré qu'hier au soir un d'eux, — celui-là est hardi! a osé se montrer au bal de Senlis, où il y avait au grand complet toutes les autorités du département, et qu'on l'a, comme de raison, arrêté à la *pastourelle*. — Trois cents. — Voilà qui est fait.

Juste! trois cents billets de mille! on dirait qu'ils nous attendaient. La Providence les avait comptés.

Midi sonne: il n'y a pas une minute à perdre, Maurice. Je pars. Adieu donc! A trois heures je serai chez le notaire, où notre contrat de vente avec les propriétaires des dix maisons de la Chapelle est dressé.

Victor enferma les billets dans son grand portefeuille, et il tendit la main à son beau-frère, auquel il semblait dire: — Humilie-toi devant mon imagination.

— Au revoir, Maurice. Bonne chance pour nous! Selon toute apparence, je serai de retour ici vers minuit. Attends-moi; nous causerons de ce qui se sera passé chez le notaire. La démarche est décisive.

— Sois prudent, je t'en conjure, Victor. Cet argent est sacré.

! — Tout argent est sacré, Maurice. J'aurai soin de celui-ci comme du mien propre.

Resté seul, Maurice essaya de continuer son rêve de béatitude domestique, interrompu par l'arrivée de son beau-frère ; l'effort fut inutile.

XX

La Table-du-Roi est une large meule de pierre élevée à quatre pieds du sol au milieu de la forêt de Chantilly. Elle est le centre de douze routes qui, à des distances différentes, deviennent à leur tour des ronds-points d'où partent d'autres rayons : ainsi à l'infini. Le grand Condé, dans une halte de chasse royale, y donna un déjeuner à Louis XIV, qui l'a immortalisée, comme tout ce qu'il a touché.

Par deux routes convergentes s'avancèrent lentement, sur le tapis de feuilles roulées et rougies par l'hiver, Édouard, enveloppé dans son manteau, M. Clavier, portant une de ces boîtes dont la forme révèle le contenu.

Ils arrivèrent presque en même temps au bord de la Table-du-Roi. M. Clavier y déposa ses pistolets, Édouard deux épées. Le manteau de celui-ci fut jeté sur les armes ; la prudence exigeait cette précaution ; la nuit n'était pas venue : quelques bûcherons attardés se montraient encore entre les allées, à travers les massifs éclairés par l'automne : et des rouliers allant à Senlis éveillaient par intervalle la solitude du carrefour.

Édouard s'approcha de M. Clavier et le salua.

Le vieillard inclina légèrement la tête.

Ils étaient face à face.

— Ce que cache votre manteau, commença M. Clavier, prouve que nous ne nous sommes mépris d'intention ni l'un ni l'autre. Notre rencontre d'hier a impérieusement déterminé pour tous deux celle d'aujourd'hui : elle était donc nécessaire, monsieur.

— J'en conclurai simplement avec vous, répondit Édouard du ton le plus respectueux, que les événements, encore plus que notre volonté, ont fait que nous nous joignons ici dans les dispositions où nous sommes. Cette pensée nous rassure d'avance sur des résultats que nous n'aurons pas absolument provoqués : il y entre de la fatalité,

— A votre âge, moins positif que le mien, et je vous en félicite, je raisonnais ainsi; je n'avais tort que lorsque je le voulais bien. Souffrez qu'à soixante-dix ans, je ne sois pas de votre avis. Si un événement nous amène ici, c'est vous qui l'avez fait naître, c'est moi qui l'ai subi. Vous représentez l'outrage, moi la réparation. Vous voyez que la question est très-personnelle. C'est un compte à régler d'homme à homme.

— Puisque vous le désirez, monsieur, j'accepterai le sens le moins favorable aux intentions que j'avais en venant ici. Je demanderai seulement à essayer une explication que votre raison calme écoutera et comprendra, je l'espère.

— Parlez, monsieur; que me direz-vous pour effacer ce que j'ai appris?

— La vérité.

— Elle arrive tard.

— Je suis proscrit.

— Je le fus; après?

— Ma tête est mise à prix.

— La mienne l'a été trois fois: après?

— Obligé de me cacher chez un ami...

— Histoire de toutes les victimes politiques. Un ennemi eut pour moi la même générosité: c'est plus beau; c'est aussi banal. Arrivons, monsieur. La nuit vient.

— Cet ami, poursuivit Édouard, a une femme.

— L'ennemi qui m'offrit un asile en avait une aussi. J'étais jeune, elle était belle: vous allez m'en raconter autant. Je l'aimai et ne la déshonorai pas. N'est-ce pas là tout votre roman?

Édouard fut interdit.

— Presque tout, monsieur.

Il baissa le front.

— J'attends que vous me parliez de Caroline. Dispensez-moi de ces précédents d'intrigue. Le lieu est mal choisi, et je suis peu propre à écouter de telles confidences. Laissons toutes les femmes; occupons-nous d'une seule, je vous prie.

— Comment parlerai-je de l'une, monsieur, sans commencer par l'autre?

— Sais-je, — par qui l'aurais-je appris? — que mademoiselle de Meilhan était dans la mêlée de vos bonnes fortunes? Caroline n'était qu'une rivale; votre embarras l'annonce assez. Parlez-moi maintenant de votre ami.

— De l'ironie, monsieur! Que mon ami reste en dehors de

nos débats; je l'exige et vous en conjure. Votre pénétration va trop loin, et ce n'était pas la peine de m'interrompre pour me provoquer à dire ce qui n'est point.

— Soit, monsieur; trêve à votre ami, à sa femme, à tout le monde. N'éclaircissons rien; décidons, cela vaut mieux.

Le conventionnel saisit le coin du manteau jeté sur les armes, exprimant par ce geste qu'il renonçait à toute explication qu'il lui faudrait entourer de tant de ménagements.

Édouard replaça le manteau tel qu'il était d'abord.

— Je n'ai donné, dit-il, reprenant la conversation de plus haut, aucune rivale à mademoiselle Caroline de Meilhan. La scène du bal fut de ma part la conséquence d'une faiblesse et non d'une complicité. Au péril de la réputation de la femme que j'accompagnais, j'ai dû la défendre, s'il ne m'a pas été permis de la venger.

— Dites plutôt au péril de votre vie. Monsieur, votre conduite fut courageuse, noble; j'en fus témoin. J'aime mieux, au moment où je vous parle, que la loi, très-juste en vous frappant, ait été frustrée, que d'avoir vu un homme de cœur trahi dans son dévouement. Enfant des révolutions et des armées, je ne tolère le sang qu'au milieu de la bataille ou dans la rue, quand la bataille s'y livre. Après, c'est l'affaire du bourreau... Bien! très-bien, monsieur; vous étiez serré de près : seul contre six, seul contre tous. Vous n'avez pas pâli; je vous regardais. Vos deux coups de pistolet dans la glace m'ont ravi l'âme; j'ai battu des mains et me suis dit : Sauvé! c'était mon vœu... et si vous eussiez crié : — A moi! un ancien proscrit se fût levé, et vous eussiez vu...

D'un commun élan, Édouard et le conventionnel se tendirent la main, séparés par la distance de la Table-du-Roi, leurs bras retombèrent sur leurs épées.

— Voilà qui nous rappelle à notre devoir, ajouta M. Clavier.

— Encore un instant, monsieur. Ce cri, échappé à mademoiselle de Meilhan, vous a sans doute instruit de l'attachement qui s'est formé entre elle et moi. Cet attachement, que les malheurs de ma situation ont fait mystérieux, il est dans votre droit de le blâmer, de le trancher d'un coup d'épée, si le sort vous favorise; mais je me laisserai plutôt tuer sur place que de chercher à justifier en moi l'homme qui a menti dans sa fidélité à Caroline.

— Je ne suis point ici pour vous adresser des reproches de

femme; je leur abandonne le privilége de vous décerner ou de vous refuser à leur tribunal le prix de constance. Je vous accuse, moi, et je viens essayer de vous punir pour avoir troublé l'existence de mademoiselle de Meilhan; pour l'avoir séduite : oui! car vous vous êtes fait aimer, — triomphe facile sur le cœur d'une enfant, — et pour l'avoir lâchement trompée en la nourrissant d'illusions sans but. Quel était le vôtre?

— De l'épouser, monsieur.

— Mensonge! Votre tête est proscrite, votre nom rayé de la société. A tort ou à raison, vous n'êtes plus qu'un criminel. Devant quel magistrat, au pied de quel prêtre porteriez-vous votre demande en mariage? Celui-là vous lirait votre sentence, celui-ci, la prière des morts! Jeune homme, il vous est permis d'avoir du courage pour vous-même, de jouer votre vie au milieu des folies d'un bal, de vous rendre au fond d'une forêt où, sur un coup de sifflet, un ennemi moins généreux que moi rassemblerait autour de vous tous les gens de la justice; mais il vous est défendu de faire partager vos funestes témérités à une femme, à une épouse. Risqueriez-vous votre mère, votre sœur, à cette chance? Est-ce aimer une femme, dites, que de lui réserver pour toit l'exil, pour protection la hache du bourreau, et le titre de veuve aussitôt que celui d'épouse?

— Je m'étais dit tout cela, monsieur; mais j'espérais en des temps meilleurs où, les haines politiques assouvies, je reprenais mon rang dans le monde. La sainteté des serments traverse, chez une âme sincère, les circonstances difficiles de la vie. Nos ennemis ne régneront pas toujours; peut-être se lasseront-ils de proscrire. Enfin on compte un peu sur la justice de Dieu, quand même on n'espérerait plus dans celle des hommes.

— C'est-à-dire, monsieur, que pour épouser mademoiselle Caroline, vous comptez sur une révolution, pas à moins; sur un changement de dynastie. Savez-vous que c'est plus long à attendre que la mort d'un oncle?

— J'avais des espérances moins difficiles à réaliser, et que j'étais disposé à répandre dans vos mains, continua Édouard, si vous m'eussiez écouté avec plus de sang-froid.

— Vous comptez sur votre grâce, je vous entends; espérance des dupes du parti. Une grâce! La mort commuée en lâcheté, vous appelez cela une grâce; triste équivalent de ceci : « Moi, homme de parti, je me repens; moi, souverain, je vous pardonne. » Notre grâce, à nous qui combattions la trahison sous

la république, et le despotisme sous l'empire, c'était un couteau qui tombât d'aplomb, avec ses trois cents livres, entre la tête et les épaules; c'était une balle qui allât droit au cœur.

— Non, je n'attends pas de grâce! se récria Édouard. Par pitié, monsieur, soyez plus généreux dans vos paroles! J'aime la vie: je n'ai pas vingt-huit ans; mon cœur, comme le fut le vôtre, est plein de pensées d'avenir; mais, de même que j'ai déjà sacrifié à la sainte cause qui m'anime la moitié de ma fortune, ma liberté et ma vie, je sacrifierais encore l'espoir, cette seconde vie, cette dernière ressource des proscrits, s'il me fallait ravoir tous ces biens au profit de ma grâce. Cathelineau n'en demanda pas : c'était un paysan; il a montré l'exemple à de plus nobles. Point de grâce! celle de Dieu exceptée.

— Enfant, vous méritez de mourir, car une longue vie glacerait cette résolution sublime. Oui : vous êtes du sang qui plaît aux révolutions, qu'importe la cause; de celui que versent leurs martyrs. Vergniaud, Danton, Charrette, trois grands morts: Vergniaud, la tête d'une révolution; Danton le bras, Charette le cœur: ce sont les pasteurs de l'humanité, de tels caractères. Ils vont au devant du troupeau; ils tombent les premiers, dans la nuit où ils marchent, si un précipice s'ouvre sur leurs pas; mais les premiers ils ont vu l'étoile, si l'on arrive. Les hommes ne valent que par ces temps de lutte qui les retrempent. Il y a des races, et j'ai la fierté d'en descendre, condamnées à combattre pour les droits de l'égalité sur la terre, jusqu'à ce qu'elle soit établie; il en est, au contraire, et vous en descendez aussi, faites pour troubler ce niveau par des couronnes. Mais le monde a commencé par deux frères: il faut qu'il finisse par là.

Cette intimité d'enthousiasme rapprochait, par l'attrait de la conviction, ces deux représentants d'opinions si opposées. Une seconde fois le conventionnel s'était vu prêt à presser dans sa main la main du jeune royaliste; mais une seconde fois sa colère lui était revenue en rencontrant les armes déposées sous le manteau.

La nuit venait; la teinte pâle d'une soirée d'automne bordait l'horizon. A l'orient sombre, abandonné depuis longtemps par le soleil, nageaient des vapeurs, îles de nuages, entre lesquelles sortaient, comme du fond d'un lac, des baguettes rouges, expirante végétation de la forêt. A travers cette claire-voie, et dans la zone vive où la transparence de l'air n'avait pas perdu

sa pureté, luisait déjà la ciselure indécise de quelques étoiles froides et polies comme le diamant. Par la condensation progressive du brouillard, les distances diminuaient dans le prolongement des allées. A vingt pas de chacune des douze routes, l'espace était cerné autour du rond-point de la Table, en ceinture nuageuse. La coupole du ciel semblait assise sur cette rotonde, et l'éclat en était plus vif du fond de cet entonnoir vaporeux.

— Utilisons les faibles clartés que nous laisse la fuite du jour, reprit, après la diversion qui s'était faite, le vieux conventionnel; celui de nous qui ne doit pas rester ici aura assez de peine, si nous ne nous hâtons, à retrouver la sortie du bois.

Il s'empara ensuite des deux épées et les présenta à Édouard, afin qu'il choisît celle qui serait le plus à sa main.

Je suis fort indifférent, ajouta M. Clavier, sur le choix des armes que vous et moi avons apportées. Je vous dois cependant cet aveu, que si je n'ai jamais été assez adroit ni assez exercé pour être sûr de tuer mon adversaire, je n'ai jamais été assez mal avisé non plus pour m'exposer à ses coups, dépourvu de toute expérience dans les armes. A une époque de ma jeunesse où je pouvais sans orgueil émettre mon opinion sur la moralité du duel, je pensais que l'extrême adresse mettait la victoire au niveau de l'assassinat, qu'il fallait laisser une place au doute, afin que la conscience y trouvât un refuge après la mort d'un ennemi.

— Monsieur, répondit Édouard, qui répugnait à se servir d'une épée contre un vieillard, et qui cherchait à éterniser les prétextes pour que la nuit arrivât et rendît impossible cette lutte disproportionnée, monsieur, sur le champ où nous sommes, les révélations de la nature de celle que vous venez de faire ne sont, entre gens décidés, ni de la fatuité ni de la peur. J'userai de la même franchise, avec moins de droit que vous à être cru. Vous m'y autorisez : prenez d'avance mon avis pour ce qu'il vaut. Ma force à l'épée est supérieure; mon adresse à cette arme est même malheureuse. Je suis presque toujours revenu seul d'une rencontre. Contre vous je manque donc de ce doute qui fait que la conscience ne s'impute jamais le succès d'un duel à crime : vous voudrez m'en épargner un.

— Soit, dit en frémissant M. Clavier, indigné en lui-même d'avoir employé contre son adversaire un argument à deux fins. Je vous remercie de la franchise, — son poignet froissait

la garde de son épée, — bien que je m'en fusse passé, je vous l'avoue. Ah! vous êtes fort à l'épée; c'est quelque chose, le complément d'une bonne éducation. — Ses paupières blanches suivaient le coup d'œil aigu qu'il lançait à Édouard. — Mais que n'attendiez-vous, pour m'apprendre votre adresse à cette arme, jusque après notre duel? Vous prétendez n'être presque jamais sorti du champ du combat accompagné de votre adversaire: c'est possible, oui! très-possible... l'avertissement est humain; mais beaucoup en ont usé comme moyen d'épouvante sur leur ennemi. Tenez, — le vieillard ne se contenait plus, — je ne vous crois pas; je ne vous croirai qu'après quelques passes... Êtes-vous prêt?

La pointe de l'épée du conventionnel s'abaissa devant la poitrine d'Édouard.

— A ne pas me battre avec vous, voilà à quoi je suis irrévocablement prêt, répondit Édouard en brisant son épée sur la Table-du-Roi.

— Je ne m'attendais pas à cette action héroïque, s'écria M. Clavier, dont la colère, sans s'éteindre, descendit à la raillerie. Vous êtes, cela se voit, homme de cour et plein de procédés chevaleresques. Mais apprenez-le de moi, monsieur: pour répandre de si haut la générosité d'âme, il faut avoir la supériorité dans l'offense et l'avantage sur le terrain. A défaut, cette magnanimité n'est qu'une parade de théâtre: nous n'avons personne ici pour applaudir. Vous vous êtes trop hâté, jeune homme, de m'épargner: vous pourriez vous en repentir dans un instant. Choisissez de ces deux pistolets. A cette arme, une générosité pareille à celle dont vous venez de faire usage ne sauverait rien; car si la balle du jeune homme s'égare, la balle du vieillard tue.

— On n'y voit plus qu'à dix pas, répondit Édouard.

— A dix pas donc. Chargeons nos armes l'un devant l'autre: donnez-moi ma balle; choisissez la vôtre. Comptons les pas.

— Un dernier mot, dit Édouard.

— J'écoute, monsieur. — Le vieillard arma son pistolet.

— Dites-moi clairement, comme le juge au condamné, entre tous les torts que j'ai envers vous, celui pour lequel vous exigez que je meure, si je ne vous donne la mort. Avant de sortir de ce monde, ou en m'en allant tout seul de cette forêt, que je sache l'énormité de ma faute et que je m'en repente mentalement.

— Votre faute, — M. Clavier se rapprocha d'Édouard,—n'est as d'avoir sans mon consentement aimé Caroline, — tort de eune homme que cela. — Votre faute n'est pas dans la rivalité ue vous lui avez infligée, — je vous crois assez puni, si vous 'aimez, par l'état où vous l'avez plongée hier ; votre faute n'est as dans l'impossibilité où vous paraissez être de ne l'épouser amais. Vous ne sauriez que trop démentir mes prévisions et nes menaces en m'écrivant, de l'Angleterre ou de la Hollande, ue mademoiselle de Meilhan est à vous.

— Où donc est-elle, ma faute, monsieur, vous qui allez, avec les paroles de pardon, au devant de tout ce dont je m'étais ccusé avant de me soumettre à votre autorité pour la fléchir?

— Votre faute, répondit le vieillard, est dans la pureté même le vos intentions. Vous aimez mademoiselle de Meilhan, et vous spérez l'épouser. Eh bien, j'aurais préféré que vous fussiez un ibertin follement aimé d'elle, que le jeune homme religieux lans sa parole; j'aurais préféré, oui, — que vous l'eussiez abusée par vos promesses, que de vous savoir prêt à partager avec elle votre nom et vos titres.

— Je ne vous comprends pas, s'écria Édouard exaspéré.

—Vendéen, vous ne comprenez pas un républicain ; le chouan ne devine pas le bleu? Caroline n'est pas ma fille : elle est mieux que cela ; elle est ma conquête; la seule palme que j'aie arrachée dans mes sanglantes luttes avec les vôtres. C'est la dernière branche d'une race noble que j'ai coupée à un tronc qui n'en poussera plus, grâce à moi ! Et tu viens, quand j'ai tué tous les aïeux de cette enfant, quand j'ai volé sa mère, à qui je l'ai volée, tu viens, toi, avec tes châteaux, tes titres, ton nom, tes préjugés, mêler ta séve abondante et impure à cette séve pour la perpétuer; tu viens planter des nobles là où j'ai préparé le terrain pour la moisson plébéienne ; tu viens greffer des comtes où j'attendais le rameau roturier qui, de ses larges feuilles, aurait ombragé ma vieillesse. Et qui donc me payera? les enfants que tu auras de Caroline? mais ils me maudiraient pour avoir tué leurs aïeux. Je veux pour ma mort, monsieur, le repos que je n'ai pas eu pour ma vie. Il a été assez chèrement acheté pour que j'en sois jaloux. Ah! vous ignorez les nuits maudites que passe un homme de parti qui a travaillé à une révolution. Parfois je doute sur mon oreiller ; parfois j'ai peur : si je m'étais trompé ! Alors je me lève sur mon séant, j'appelle, je crie, mes cheveux blancs se dressent sur ma tête, et je ne

m'apaise que lorsque Caroline, cet ange de mes nuits, paraît à mon chevet, ses blonds cheveux répandus sur ses épaules nues, une lampe à la main: « Dormez bien, me dit-elle, car vous avez sauvé ma mère. » Et je dors. Et vous m'enlèveriez mon sommeil? Mais cette enfant, c'est mon pardon peut-être: qui sait? Elle ne sera qu'à l'homme dont mes convictions et mes serments n'auront pas à rougir. Devenue votre femme, elle ne serait plus ma fille, mais mon ennemie; elle se retremperait dans votre fanatisme. Démentez-moi, si vous l'osez. Et vous me laisseriez seul avec le doute! plutôt la mort. Il faut donc que je vous la donne ou que je la reçoive de vous. Maintenant vous m'avez compris: préparez-vous, monsieur, tirez!

Le conventionnel s'était placé à cinq pas en face d'Édouard, la nuit ne permettant plus de se battre à une distance plus éloignée.

— Monsieur, cria Édouard, nous sommes seuls, sans témoins. Les lois considéreraient votre mort comme un assassinat que j'aurais commis.

— N'êtes-vous pas déjà condamné à mourir? Serez-vous tué deux fois?

— Mais vous, monsieur, si vous survivez, de quelle excuse vous servirez-vous devant le juge qui vous demandera compte de ma mort?

— Cette forêt est sombre, monsieur : trois lieues de silence nous enveloppent. Vous mort, je me retirerai à pas lents, sans soupçon, sans poursuite. Demain, quand on vous relèvera, la justice n'attribuera votre mort qu'au résultat de la lutte où vous vous serez engagé pour échapper à ses gens. Votre sentence sera exécutée.

— Assassinez-moi, monsieur; je ne me battrai pas sans témoins.

Le vieillard déposa son chapeau sur la Table, se mit en ligne et ajusta : le coup allait partir. Un bruit se fait entendre dans l'une des allées; il est suivi d'un autre bruit; ils semblent concertés pour envahir le rond-point. M. Clavier abaisse son arme, il écoute : ces bruits se rapprochent toujours sous un double écho. On dirait un cheval ou plusieurs chevaux qui se hâtent d'arriver.

— C'est la gendarmerie! se confient avec terreur les deux adversaires.

— Je suis poursuivi!

— On vous cherche !

— Ils vont m'arrêter !

— Vous êtes perdu ! Tenez, monsieur, faites feu avec ces deux pistolets, si l'on vous découvre sous la Table où je vous ordonne de vous cacher. Cachez-vous !

Un seul cheval pénétra, fumant de sueur, dans le carrefour, et si violemment, que ses deux jambes portèrent sur la Table d'où jaillirent des étincelles. Le cavalier fut renversé sur le sable. Une femme se releva pâle et la joue ensanglantée.

— Seul ! monsieur. Vous l'avez donc tué ?

— Madame Maurice ! vous ! c'était donc vous ! le bal de Senlis... M. Clavier ne put en dire davantage.

— C'était elle ! dit une autre voix plus étonnée encore.

— Caroline ! que venez-vous faire ici ? Sortez donc, monsieur ; ce ne sont que des femmes, et elles vous connaissent assez toutes deux, j'imagine, pour ne pas être effrayées à votre aspect. Paraissez ! venez les rassurer.

Édouard se montra à Léonide et à Caroline.

Il s'écoula un temps assez long avant qu'aucune des quatre personnes présentes à cette scène osât ouvrir une explication.

Assise sur le bord de la Table, Léonide laissait pendre ses bras le long de son corps, étouffée par son émotion, toute chargée de peur, d'amour et de mépris.

Les bras jetés autour du cou de M. Clavier, Caroline cachait sa tête blonde sur la poitrine du vieillard qui, la serrant de sa main gauche, fit signe à Édouard, de la droite, de reprendre la place qu'il occupait d'abord.

— Qu'allez-vous faire ? s'informa Léonide.

— Reprendre nos différends où nous les avions laissés quand vous êtes venues. Vous ne prétendez pas vous y opposer ?

— Mademoiselle de Meilhan ! on va tuer M. Édouard : ne le souffrons pas ! défendons-le ; est-ce que nous sommes ici pour le voir mourir ? C'est vous qu'il aime, vous le savez bien, ce n'est pas moi. C'est la vérité, mademoiselle. Aidez-moi à le sauver ; et vous, fuyez, Édouard ! La forêt est pleine d'hommes armés qui vous cherchent ; la gendarmerie est depuis hier à votre poursuite. Oh ! mon Dieu ! parlez-moi. Vous vous taisez tous. Éloignez cette arme, vous, monsieur. Rien, ni l'un ni l'autre. Vous voulez donc mourir, vous, Édouard ? vous voulez donc qu'on le tue, vous, mademoiselle ? C'est pour vous que je parle ; faites-moi écouter : joignez-vous à moi. Priez aussi.

— Vous l'aimez donc, madame? dit en montrant un côté de sa figure inondée de larmes, Caroline qui restait toujours attachée autour du cou de M. Clavier.

— Je l'aime... non pas comme vous, mademoiselle, d'amour, mais comme sa mère, sa sœur, comme tout le monde; cela n'est pas un crime. Il est notre ami. Je vous l'ai conservé; conservez-le-nous à votre tour; vous nous devez quelque reconnaissance. Vous ne l'aimez donc pas, vous à qui il faut tant en dire? Si j'étais votre rivale, j'aurais votre froideur, votre mépris, votre silence; si nous l'aimions également toutes deux, nous le laisserions périr : ce serait bonne vengeance; mais puisque je ne lui suis rien, que ce soit celle qui l'aime le plus qui le sauve! aidez-moi, à l'arracher d'ici, ou vous ne l'aimez pas.

— Pardon, murmurait tout bas, en pleurant sur l'épaule de M. Clavier, mademoiselle de Meilhan; pardon, monsieur, si je vous ai caché cette passion à laquelle s'attache aujourd'hui tant de honte pour moi, tant de colère pour vous. Je vous afflige bien. Venez, je vous dirai tout; partons. Je ne veux pas regarder le visage de cette méchante femme, de ce... je ne le nommerai plus, je ne le verrai plus, je vous le promets, et ce sacrifice est grand, monsieur, car je l'ai aimé. Mais éloignons-nous, je souffre.

M. Clavier se tournant vers Édouard :

— Partez, monsieur! Cette dame me fait pitié pour vous. Partez avec elle. Elle vous aime tant qu'il y aurait de la cruauté de votre part à ne pas la suivre. Enfin, monsieur, vous l'avez trouvé ce prétexte que vous cherchiez depuis deux heures pour ne pas vous battre. Vous avez du bonheur. Vous me trompiez donc lorsque vous m'assuriez que vous étiez toujours revenu seul d'une rencontre? A la suite de la nôtre, vous ne prévoyiez pas qu'une charmante femme vous accompagnerait jusque chez vous. Voulez-vous accepter le manteau de mademoiselle de Meilhan pour vous garantir du froid de la nuit?

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous! car vous m'avez insulté jusqu'à la joue : elle est brûlante de vos outrages. Débarrassez-vous de cette enfant qui vous cache la poitrine. Montrez-moi votre poitrine et mourez!

— Feu! donc! dit le sauvage régicide en exhalant un cri de joie féroce, et en rejetant Caroline sur le gazon.

— Que sommes-nous ici? demanda Léonide en arrêtant le bras du conventionnel.

Sur le geste de mort qu'avait répété Édouard, Caroline, relevée précipitamment de sa chute, s'était placée devant le pistolet de celui-ci, les bras ouverts.

— Vous êtes nos témoins, répliqua avec ironie le conventionnel; M. Édouard en voulait deux; vous êtes deux. Il est satisfait, que je le sois!

— Adieu! Caroline, adieu! murmura Édouard avec tristesse, un mot de pitié, un signe de pardon pour qui ne vous a jamais trahie : non, jamais!

— Vous me trompiez donc, moi? reprit Léonide en abandonnant le bras de M. Clavier pour se jeter entre Caroline et Edouard. Je ne croyais pas dire si vrai en assurant tantôt à mademoiselle, pour vous sauver, que vous ne m'aimiez pas. Ah! c'était la vérité. Dites aussi, — car c'est aussi la vérité, — que vous veniez prendre sur mes lèvres tous les baisers qu'il vous était défendu de prendre sur les lèvres de Caroline. Caroline, c'est un infâme, il vous mentait dans vos promenades au bois, la nuit, dans ses lettres, toujours et partout. Nous sommes sœurs, allez, dans ses trahisons; une fois, il s'est trompé, il m'a appelée de votre nom.

Édouard ne répondait plus : il était devant ses juges, face à face avec deux femmes qu'il avait trompées, et entre lesquelles un pistolet s'avançait menaçant.

Tout à coup le cheval de Léonide se mit à hennir et à ruer avec tant de violence, qu'il cassa la bride qui le retenait à l'une des barrières. Les oreilles droites, les naseaux ouverts, il s'élança dans un massif poursuivi par une terreur soudaine. Léonide court après lui, l'arrête et le ramène. Mais pendant ce temps une place était restée découverte sur la poitrine d'Édouard. M. Clavier ajuste.

Une détonation se fait entendre; tous les échos de la forêt la répètent; deux cris de femme y répondent.

Les deux hommes sont encore debout.

M. Clavier n'a pas déchargé son arme.

— La gendarmerie!

— C'est la gendarmerie qui a tiré, se répètent avec épouvante les quatre personnes.

— Elle nous a découverts! elle va nous arrêter, Édouard!

— Elle va vous tuer, monsieur, ajoute, d'un ton où la pitié avait remplacé une seconde fois la colère, le vieux conventionnel. Voilà à quoi ont servi vos retards. Qu'allons-nous faire?

Fuir? on vient de tous côtés. Rester? c'est pour vous la mort, pour nous la complicité.

— Partez! répond Édouard en suppliant ces deux femmes qui, une minute auparavant, désiraient presque sa mort, et qui maintenant n'avaient plus que des vœux pour lui sur les lèvres, que des larmes pour lui dans les yeux; qui étaient devenues deux mères pour le défendre, au lieu de deux rivales pour le déchirer; partez tous trois, gagnez cette allée! La forêt est libre pour tout le monde; vous vous promeniez, vous avez été surpris par la nuit. Mais partez! partez! vous dis-je. Encore une minute, et il ne sera plus temps. Vous ne pouvez ni me sauver ni me défendre en restant.

Les supplications, les réponses, les prières, les refus, les adieux couraient, entrecoupés, du jeune homme aux deux femmes, des deux femmes à M. Clavier, qui froissait sa poitrine et frappait la terre du pied. On ne décidait rien, on se mourait d'indécision.

Les douze routes de la forêt étaient de plus en plus envahies par le bruit.

Et, pendant cette rumeur, folles de désespoir, les deux femmes rôdaient, à perdre haleine, autour du carrefour, à l'extrémité des douze routes, comme deux biches cernées par des chiens, pour distinguer, tantôt l'oreille à terre, tantôt au vent, de quel côté ne venaient pas les hommes à cheval afin de ménager une fuite à Édouard. Ils venaient de partout, le bruit était partout: sur la route de Senlis et sur ses deux moitiés, sur la route des Étangs et sur celle de Paris. Quand Léonide et Caroline revenaient à la Table rendre compte de ce qu'elles avaient entendu, leurs rapports se contredisaient; et, tandis qu'elles retournaient ensemble pour rectifier leurs indications, les chevaux et les hommes avaient gagné un quart de lieue. Ces pauvres femmes déliraient. Léonide avait un aspect d'autant plus singulier d'épouvante, qu'elle traînait avec elle par la bride son cheval qui caracolait et tournait aveuglément comme un cheval de meule. Aux derniers moments d'effroi, lorsque les gendarmes n'étaient plus qu'à la portée du pistolet, lorsqu'on entendait le reniflement des chevaux, lorsqu'on voyait luire, dans l'atmosphère de vapeur qu'ils soulèvent l'hiver autour d'eux, les plaques de cuivre et les poignées de sabre, Léonide se trouva brisée, sa tête tomba et flotta sur sa poitrine, ses jambes fléchirent; sa main, déchirée et enflée par la pression de la bride, ne la tint

plus que machinalement. Elle était traînée par son cheval bien plus qu'elle ne le guidait.

Caroline était debout sur la Table-du-Roi, immobile comme un naufragé sur l'écueil que va couvrir la marée.

— Ce cheval, madame, ce cheval! donnez-le donc; et vous, monsieur, montez-le! cria M. Clavier. Prenez ces armes, cette épée, ces pistolets au poing, mon manteau, ma bourse; et précipitez-vous dans cette allée: c'est la route du Connétable; on la répare, personne n'y peut passer à cheval, passez-y! Sauvez-vous!

— Adieu, Édouard! crièrent les deux femmes. Dieu vous sauve!

— Adieu, monsieur! ayez pitié des proscrits! lui cria M. Clavier en piquant du tronçon de l'épée d'Édouard le ventre du cheval.

Le cheval partit, s'abattit, se releva, s'élança enfin dans l'allée du Connétable.

Quatre coups de fusil partirent dans la direction de cette allée; les balles passèrent en sifflant sur la tête des trois personnes restées dans le carrefour.

Le cheval d'Édouard s'abat encore.

— Mort peut-être!

On ne voit rien, mais on entend de nouveau le galop du cheval et une voix qui crie: *Vive le roi!*

Trente gendarmes à cheval pénètrent dans le carrefour.

— Où est-il?

— Qui? s'informe froidement M. Clavier.

— Le condamné? le Vendéen?

— Nous ne savons ce que vous voulez dire.

— N'avez-vous pas vu un homme à cheval?

— Pardon, messieurs.

— Il a pris cette allée, n'est-ce pas, celle du Connétable

— Non, messieurs, il a gagné celle-ci.

— Sur votre honneur.

— Sur mon honneur.

M. Clavier mentait; — il sauvait une vie.

XXI

Le mariage est un sanctuaire antique; la faute en ferme les portes; le simple soupçon, précurseur de la faute, voile le soleil du tabernacle. Mots sonores et vides, le pardon et l'oubli sont des dieux domestiques qui n'existent pas dans le cœur : la faiblesse les a élevés sur un socle d'argile; mais elle seule les a invoqués, parce qu'elle seule avait besoin d'y croire. En ménage, celui qui, après une irrégularité commise, a eu recours à l'oubli, a emprunté usurairement à la conscience de l'autre. Vient le jour, le moment où tous ces faux répits s'escomptent, où il faut payer. Les raccommodements, les pardons mutuels sont dans le mariage autant de semences de discorde répandues. La paix conclue aujourd'hui est la preuve de la guerre d'hier, la messagère du combat du lendemain. Il n'est de bien soudés que les corps qui ne sentent pas leur union; ceux-là résistent. Malheur au toit sous lequel la vie n'a pas sa monotonie sans fin, où elle ne se mire pas dans une eau unie; où la douleur et la joie, tissues avec une égale patience, n'offrent pas une trame simple à la résignation qui la supporte avec légèreté. Dignité, bonheur facile, au contraire, à ces familles saintes, inconnues, cachées, dont Dieu seul sait la demeure pour y veiller; dont les hommes n'ont pas aperçu le seuil pour le salir de leur boue. Quelle religion intelligente de la condition de l'homme et de ses espérances, que celle dont le doigt jaloux a séparé une femme entre toutes les femmes, un homme du milieu de tous les hommes, un champ de la vaste étendue du monde, un point du ciel du centre de ces univers, pour consacrer ensuite le pacte de l'amour et de la reproduction, pour l'enchaîner à la propriété, pour le ratifier plus tard dans le ciel où tout est éternité et possession. Admirables partages, sublimes exclusions, qui constituent les races, la patrie et l'avenir.

C'est cet ensemble si simple et si fort qui parle haut à l'oreille de ceux qui, dans les douleurs du moment, maudissent la captivité du mariage, pour n'en sortir que comme d'un combat, morts ou meurtriers. L'infraction à ces lois immuables, quelque petite quelle soit, ne se produit jamais sans atteindre aux grands cercles régulateurs. Jetez une pierre dans l'Océan.

chaque goutte d'eau aura sa vibration : jetez une erreur dans le monde moral, une faute dans le mariage, l'agitation ira loin; elle ira en frémissant gagner les bords de la circonférence. Reste à maudire Dieu et la société : impuissance! Voyez comme le ciel est haut!

Maurice et sa femme éprouvaient, mêlée à des peines considérables, une tristesse sourde. Quelque complet qu'ils s'efforçassent de se peindre l'éclaircissement de l'après-midi, celui-là avait gardé la pointe du doute dans le cœur; celle-ci sentait sa chute et son abaissement sous sa victoire même. Au milieu de la lutte, sans qu'ils s'en fussent aperçus, l'anneau conjugal était tombé à terre et s'était faussé : c'est qu'il n'appartient pas au raisonnement, ce juge partial, de remplacer la paix et la conscience, cette raison du cœur.

D'ailleurs, un incident, dont diverses particularités se nouaient mal pour Maurice, le ramenait malgré lui, par des voies souterraines où il s'enfonçait de plus en plus avec terreur, à ses premières défiances sur la liaison de Léonide avec Édouard. Pourquoi Édouard, après les explications qu'il avait eues avec lui, n'avait-il voulu partir que le lendemain, et n'avait-il pas accepté d'être accompagné de son meilleur, de son seul ami?

Il eût bien désiré dissiper ces épaisses ténèbres en interrogeant Léonide; mais il craignit de trouver encore, dans l'embarras de nouvelles réponses, la confirmation de ses terreurs. Il avait peur de recommencer une scène où, plus puni que dans la précédente, il resterait sans excuse en remportant l'affront d'une victoire.

Léonide n'avait plus que ce courage hébété qui s'empare des femmes aux moments désespérés; moments où elles sont enfin décidées à dépenser de l'énergie comme pour une bonne cause. Peut-être l'instinct de leur soumission naturelle les pousse-t-il à tendre la joue, sachant, si elles sont lâches, qu'un soufflet déshonore sans tuer; ou à livrer leur poitrine, si elles sont braves, sachant aussi qu'un coup de poignard tue et ne déshonore pas. Placées entre ces deux alternatives extrêmes de lâcheté et de courage, au delà desquelles il n'y a plus rien, leur parti est pris; leur choix est arrêté.

Léonide et Maurice étaient assis auprès du feu qui sifflait et moirait de ses ondulations leurs pieds alors séparés de toute la longueur du foyer. Au dehors, les giboulées de mars remuaient et roulaient la forêt comme un fagot de bois. Tantôt des bouf-

fées de neige blanchissaient la pelouse, et tantôt des irrigations abondantes effaçaient ce tapis et le dissipaient en une fumée dont l'odeur froide allait à travers les fentes des portes glisser le frisson. Triste soirée d'hiver.

On sonna.

— Qui donc ce peut-il être? réfléchit Maurice.

— Mon frère, probablement.

— Il n'est que dix heures; et Victor m'a dit qu'il ne serait pas ici avant minuit.

On avait ouvert à M. Clavier; il entra dans le salon, laissant après lui une longue trace d'eau; son chapeau et son manteau bleu étaient affaissés sous la neige. Il était plus défait que de coutume.

— Vous, chez moi, à cette heure! monsieur Clavier.

— Moi-même, monsieur Maurice.

— Mais vous êtes inondé; approchez-vous du feu, approchez-vous. Si vous aviez à me parler, que ne me faisiez-vous appeler, monsieur Clavier?

— Je n'ai pas songé à toutes ces précautions.

— Mais comme vous êtes ému !

— Un peu, je l'avoue.

Léonide se leva et sortit; Maurice ne la retint pas.

— Monsieur Édouard de Calvaincourt est en route pour Paris; je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, Maurice?

Maurice faillit être renversé de surprise à ces premières paroles de M. Clavier.

— Vous connaissez! vous connaissez monsieur Édouard de Calvaincourt?

Il recula sa chaise.

— Depuis hier.

— Et où l'avez-vous connu?

— Au bal de Senlis, et j'ai achevé la connaissance ce soir même dans la forêt, à la Table-du-Roi.

Si M. Clavier n'eût parlé avec tout son sang-froid ordinaire, Maurice l'aurait cru fou. Édouard au bal! Un rendez-vous dans la forêt!

— Dans ce moment, continua M. Clavier, il traverse les bois qui sont entre Chantilly et Paris. S'il est à Paris avant le jour, ainsi que je l'espère, il aura évité d'être pris par la gendarmerie.

— Mais où donc l'avez-vous quitté, et pourquoi étiez-vous avec lui?

— La circonstance qui nous a mis face à face, lui et moi, dans la forêt, ne vaudrait guère la peine d'être divulguée si elle n'expliquait ma présence chez vous à cette heure. Monsieur Édouard et moi avions une affaire d'honneur à vider. Nous avons été dérangés au milieu de la partie par des gendarmes qui le poursuivaient.

Un rocher se détacha de la poitrine de Maurice. La dernière obscurité de la conduite d'Édouard s'évanouissait; Édouard ne s'était obstiné à retarder son voyage de Paris qu'afin de ne pas manquer à ce duel : cela devenait évident. Il osa interroger M. Clavier.

— Et pourquoi ce duel?

— Je répondrai à votre question par un reproche, Maurice. Quoi! vous cachiez ce jeune homme chez vous, vous mesuriez ses pas; il n'avait pas une pensée qu'il dût naturellement vous taire, et vous ne m'avez pas averti.

— Le pouvais-je? Ce matin seulement, son amour pour mademoiselle de Meilhan m'a été révélé.

— De qui le tenez-vous, Maurice, cet aveu?

— De lui-même, forcé qu'il était d'éclaircir devant moi le motif qui s'opposait à ce qu'il partît sur-le-champ de Chantilly, lorsque je l'exigeais.

— Voilà qui se déroule à merveille, pensa de son côté M. Clavier. La scène du bal aura été rapportée à Maurice; une explication foudroyante s'en sera suivie entre lui et sa femme; la conclusion aura été le départ immédiat de M. de Calvaincourt. Maurice sait tout; mes restrictions seront comprises.

— Ce jeune homme, poursuivit-il, résume en lui la bravoure et l'ignominie de sa caste.

— N'êtes-vous pas trop dur pour lui?

L'adoucissement parut étrange à M. Clavier dans la bouche de Maurice.

— Trop dur! quand il a détruit pour jamais le repos de mademoiselle de Meilhan, le mien. Que va-t-elle devenir, dites?

— Nous étoufferons avec prudence, rassurez-vous, l'éclat de cette faiblesse; cela n'est ni impossible ni difficile. Personne ne connaissait ici monsieur Édouard. Par quelle conjecture s'élèverait-on à la supposition de leur intimité?

Tristement, et en secouant les pans de son manteau, où la neige commençait à fondre, M. Clavier répondait après une pause :

— Le mal est plus grand que nous ne pensons. Mademoiselle de Meilhan aime ce jeune homme; elle l'aime beaucoup et de tout l'attachement dont elle n'a pu se défendre pour un proscrit, beau, d'un rang surtout qui le rehausse à ses yeux. Il y a un caractère de tristesse incurable dans l'abattement de son visage, depuis la scène du duel de ce soir...

— On lui a donc imprudemment appris ce duel? coupa d'un mouvement brusque Maurice.

— Elle s'y trouvait.

Ici la voix de M. Clavier s'éteignit, et, par degré, étouffée par la douleur, elle ne fut presque plus distincte. La secousse de cette si fatale journée avait vieilli de dix ans le conventionnel: ses derniers éclats d'énergie s'étaient consumés dans son entrevue avec Édouard. Verdi par le froid, fatigué de sa course dans la forêt, anéanti par le découragement, le corps et l'âme brisés, à peine eut-il la force de prendre la main de Maurice et de lui exprimer, par une étreinte muette, le coup dont il était frappé. Des larmes glacées coulaient de ses joues sur ses vêtements souillés.

— Ceci me tuera, Maurice.

Après bien des minutes écoulées, lorsque le feu pâlissait, lorsque les lumières ne répandaient presque plus de jour dans l'appartement, Maurice osa faiblement lui dire :

— Pourquoi ne les marieriez-vous pas?

— Jamais! avec cet homme; jamais!

— Et pourquoi ce refus de fer? Posséderiez-vous sur ce jeune homme la connaissance de quelques particularités qui justifieraient votre réprobation? Je dois vous détromper, ou, en toute sincérité, il faut que vous me communiquiez vos répugnances. Il a un caractère élevé, de la fortune...

— Il est noble, interrompit sèchement M. Clavier; vous n'avez donc pas lu mon testament?

— Non! aucun motif ne m'y obligeait.

— Vous y auriez vu, Maurice, que mon dernier soupir est la dernière expression de ma colère contre la race maudite d'où sort monsieur de Calvaincourt. Dans ce testament, je me suis dépouillé de tous mes biens en faveur de mademoiselle de Meilhan; mais, sous peine de se voir déshéritée par le même acte, je lui ai interdit le mariage avec tout homme de naissance.

— Revenez, il en est encore temps, revenez, monsieur Clavier, sur cette détermination de haine. Vous en avez le droit; ayez-en



la courageuse volonté. N'altérez point le cours d'une belle vie par une tache de fanatisme politique.

— Je ne mentirai point, Maurice, à la plus fidèle énergie dont j'aie soutenu ma carrière. Ceci n'est point une vengeance, c'est de la fermeté; ce n'est point une erreur, c'est la conclusion d'une inflexible direction de pensées. Puisque les hommes n'ont pas osé nous condamner ou nous absoudre, c'est à nous de nous juger. Revenir sur le passé pour le détruire, c'est nous annuler; et nos principes ne sont pas de ceux dont on fait deux parts; l'une consacrée à l'action, l'autre au repentir. Le régicide qui donne sa fille au noble contracte avec la royauté.

— Oui, mais Caroline n'est pas votre fille, monsieur! et vos maximes ne l'atteignent pas.

— Elle n'est pas ma fille! — jamais elle ne m'a dit cela. Vous êtes cruel, Maurice. Elle n'est pas ma fille! et tout ce que Dieu a déposé d'amour dans mon cœur a été pour elle; et tout ce que j'ai eu d'espérance sur la terre a été pour elle. Enfant je l'ai bercée; jeune fille, je lui ai mis des trésors de vertu dans l'âme; femme, je lui lègue ma fortune, et la pose si haut, qu'elle pourra voir de sa couche nuptiale plus de châteaux et de terres que ses parents ne lui en ont laissé. Que fait-on pour ses enfants, que je n'aie fait pour elle? Elle est ma fille? — Que suis-je donc pour elle?

— Tout, excepté son père. Et le fussiez-vous, la loi brise votre testament. La loi ne s'associe point à ces restrictions dont vous accompagnez le legs de mademoiselle de Meilhan. La justice ne ratifie point les mille bizarreries de la haine. Homme, je vous ai blâmé; magistrat, je vous condamne. Votre testament est nul.

— Et à qui passeront mes biens, à défaut de l'exécution de mon testament?

— Qui peut le prévoir? Après d'éternels procès, à l'État peut-être.

— A l'État! répéta sourdement M. Clavier; à l'État!

Le coup l'avait étourdi. L'or, péniblement amassé, de cinquante ans de vengeance se tournait en feuilles sèches. Peu appris des choses de ce monde, il n'était que l'homme des révolutions. Son idée fixe avait été une erreur. Il n'eût pas été plus triste de la mort de Caroline; il eût été moins triste; n'était-ce pas la perdre doublement que de la voir devenir le gage fécond d'une race abhorrée? —Le vieux lion baissa la tête et se tut.

Positif comme un chiffre, et, par caractère comme par état, ne laissant jamais une conséquence en suspens, Maurice ajouta :

— Vous avez eu peut-être tort, monsieur, de considérer l'exhérédation qui frapperait mademoiselle de Meilhan, comme l'infaillible moyen de la ramener à votre volonté. Elle aurait renoncé, soyez-en sûr, à l'héritage, pour se marier à son gré.

— Vous n'imaginez donc, s'écria M. Clavier, aucun moyen de me tirer de là?

— Aucun.

— Quoi! céder! mentir, se rétracter, lorsqu'on touche au terme! Apostasier au tombeau! Avoir vaincu les préjugés et l'opinion, et s'arrêter et se heurter, et se meurtrir et périr à l'encontre d'un fétu de loi! La révolution ne l'a donc pas vue, cette loi qui réduit la puissance paternelle à rien?

— C'est une loi de la révolution.

— Stupide! murmura le conventionnel; n'importe, ces propriétés ne seront pas à lui, non! ni à elle. J'en brûlerai les titres : personne ne les aura. Au premier passant je lègue tout. Ne me parlez plus de cela.

— Soit, répondit Maurice, je me tais; j'allais cependant tenter de vous persuader combien monsieur de Calvaincourt eût rendu heureuse mademoiselle de Meilhan par la loyauté de son caractère et la générosité de son cœur.

M. Clavier eut peine à réprimer l'expression ironique de son sourire à cette opinion si bienveillante de Maurice; il ne fut pourtant pas assez maître de lui-même pour ne pas répliquer :

— Lui! la rendre heureuse! vous croyez... En avez-vous la certitude? la ferme certitude?

— Mais!... oui... On supposerait que vous avez des raisons meilleures que les miennes pour ne pas me croire; le connaîtriez-vous mieux que moi!

Sous le regard fixe de M. Clavier, Maurice était passé, sans le sentir lui-même, du ton de la conviction à celui de la défiance. De toutes les clartés sinistres dont il avait été blessé pendant la journée, celle-là l'offensa le plus. La parole de M. Clavier était aiguë. Maurice avait rougi de honte.

— Et moi je vous assure du contraire, Maurice; monsieur de Calvaincourt a des passions plus partagées que ses principes, croyez-le; mais nous n'avons pas à nous occuper de lui autrement; passons.

Maurice s'arrêta à cette insinuation de M. Clavier; il fut pé-

trifié. — Il imagina qu'il était déjà de notoriété que sa femme l'avait perdu dans l'opinion. La voix publique se trahissait par la bouche de M. Clavier; et aussitôt la scène du caveau, le départ d'Édouard, l'entrevue du cabinet, revinrent à son esprit pour s'expliquer dans le sens de ses premières impressions.

— Oui, répondit-il machinalement, ne nous occupons plus de cet homme. Enveloppons de silence le malheur qu'il a attiré sur votre maison. Le bruit ne répare rien. Nous consolerons mademoiselle de Meilhan; son enfant sera élevé avec mystère, loin d'ici. On en a caché dans des positions plus difficiles.

M. Clavier se leva tout d'un trait.

— L'un de nous se trompe. De quel enfant parlez-vous?

— De celui que porte mademoiselle de Meilhan, et duquel vous auriez pu compromettre la vie, par l'effroi causé par votre duel.

— Un enfant! un enfant! Avez-vous toute votre raison, Maurice?

— Et pourquoi donc ce duel, si vous ignoriez l'événement que j'ai l'air de vous apprendre?

— Oh! je ne l'ai pas tué! — Qui me vengera maintenant? qui me vengera?

M. Clavier et Maurice, par un mouvement spontané, quittèrent leurs places, laissant dans son coin Léonide qui, rentrée depuis quelques minutes, semblait écrasée sous les éclats d'une double malédiction. Son regard jaillissait de dessous ses longues paupières, et plongeait dans le feu.

Se prenant sous le bras, les deux offensés se promenèrent en silence.

Maurice conduisit M. Clavier près de la fenêtre.

Il se fit longtemps violence, il se combattit avant de s'abandonner à la complicité qui allait lier sa haine à la haine de M. Clavier, avant de s'ouvrir au vieillard. La colère, l'indignation, un reste de respect pour l'opinion publique, fantôme toujours debout devant lui au moment d'agir; plus impérieux que ce respect, le besoin de se montrer homme devant un homme, celui de se grandir à la noblesse de mari outragé, quand un vieillard s'exaltait comme un père pour l'honneur d'une femme qui n'était pas sa fille, précipitaient, enchaînaient les mots prêts à sortir de la bouche de Maurice. M. Clavier prêtait une oreille avide. Quelque violente que fût la résolution de Maurice, il était disposé à la partager, cela était écrit sur son visage, pourvu

qu'elle fût une vengeance. Il semblait craindre de mourir pendant l'indécision dont il attendait la fin. Parlez! criaient ses nerfs agités, ses muscles en contraction, ses genoux tremblants.

— Parlez! mais parlez donc!

— J'ai, à côté, dit enfin Maurice, en désignant son Étude...

— Quoi? à côté?

— Des papiers...

— Eh bien, ces papiers?

— Il m'y a forcé, mon Dieu!

— Oui! il vous a insulté comme moi, dit amèrement le vieillard; c'est connu. Mais ces papiers? ces papiers?...

— C'est connu, dites-vous!

— Je ne prétends pas cela; mais achevez, ces papiers contiennent... Que contiennent-ils?

— Un plan complet pour attaquer, ruiner, exterminer la Vendée et tous ses habitants en un mois.

— Et M. de Calvincourt ira en Vendée, Maurice?

— Oui! oui! et tout ce qu'il possède est là.

— Ah! s'écria le vieillard, pourpre d'une affreuse joie, continuez.

— Je sais qu'il est à la tête de cette conspiration, qui éclatera tel jour, tel endroit, telle heure. L'heure, le jour, l'endroit, tout est dans ce plan de campagne. C'est un plan de campagne. Comment l'ai-je eu? qu'importe? Je l'ai. Voulez-vous le voir? Tous seront traqués, tous seront tués; on les prendra au piége qu'ils tendent. Il faut qu'ils s'y prennent, qu'ils meurent baignés dans leur sang, étouffés sous leurs chaumières et leurs châteaux en feu.

— Il mourra, ajouta M. Clavier, et lui avec les autres, avec ses frères. La fatalité me jette encore sous les pieds cette poignée de serpents mal écrasés par nous autrefois, dans leurs marais. Je croirais en Dieu, Maurice, rien qu'à de tels signes de prédestination. Qu'allons-nous faire maintenant?

— Je cours chercher ces papiers. — Je vous les remets.

— Oui!

— Vous partirez demain pour Paris.

— Oui!

— Arrivé à Paris, vous irez, sans délai, les porter au ministre de la guerre, qui fera le reste.

— Allez! Maurice, et que je parte sur-le-champ!

— Ils ne sont plus ici ces papiers, monsieur, dit Léonide, qui,

sans bruit, était venue se placer derrière son mari pour entendre sa conversation avec M. Clavier.

Les deux hommes furent épouvantés.

— Qui les a donc volés, madame?

— Moi!

— Et qu'en avez-vous fait, madame? Parlez!

— Je les ai remis à celui dont ils pouvaient causer la ruine et la mort.

— A cet infâme Calvaincourt! madame, vous avez commis une action odieuse. C'est une trahison domestique, c'est plus: vous avez lâchement prostitué à une satisfaction personnelle des papiers, et vous le saviez, qui auraient sauvé l'État. Vous avez, pour un caprice, avili, mis plus bas que la boue, la confiance dont la société me croit digne. Dès ce moment, je me considère comme cloué au poteau où l'on attache ceux qui vendent les secrets d'autrui pour en avoir les profits défendus. Le criminel n'est pas vous, ce sera moi! le notaire de Chantilly!

D'un accent glacé et avec l'assurance d'une femme qui ne craint plus de se dévoiler, même devant un témoin, — car M. Clavier avait apporté peu de ménagements à faire comprendre qu'il savait tout, — Léonide, par un miracle de mémoire dont la colère n'eût pas été capable, répéta mot pour mot les paroles de son mari, qui, ainsi que M. Clavier, fut terrassé par cette foudroyante répétition.

—Monsieur, vous alliez commettre à une action odieuse. C'est une trahison domestique; c'est plus, vous projetiez lâchement de prostituer à une satisfaction personnelle, des papiers, et vous le saviez, qui auraient sauvé l'État. Vous vouliez, pour un caprice, avilir, mettre plus bas que la boue, la confiance dont la société vous croit digne. Dès ce moment, je vous considérais déjà comme cloué au poteau où l'on attache ceux qui vendent les secrets d'autrui pour en avoir les profits défendus. La criminelle n'est pas moi, vous l'avez dit; le criminel c'est vous, le notaire de Chantilly!

Léonide se retira à pas lents.

Jamais hommes ne furent plus profondément percés de leurs propres armes que M. Clavier et Maurice.

— Adieu! dit M. Clavier en partant, adieu! Vous avez là une femme!...

— Et un état!... répéta Maurice une fois seul; un état!...

XXII

Maurice n'était plus cet homme flottant entre mille opinions sur la moralité de sa femme, et se rattachant toujours, par pureté de caractère, à la plus consolante, au risque de s'arrêter à la plus faible. M. Clavier lui avait soufflé une irrévocable conviction, quoiqu'il n'eût pas ouvertement parlé. Depuis ces insinuations involontaires entre sa femme et Édouard, en récapitulant au fond de sa mémoire les raisons qu'il avait seul à seul débattues auparavant pour douter de tout ce qui s'était passé, il éprouvait que ces mêmes raisons lui suffisaient à l'heure présente pour croire résolûment à la faute de Léonide. Sa certitude ne l'enorgueillissait pas. On a remarqué par quels efforts sur lui-même, emporté hors de sa clémence, il avait enfin obéi à la dignité de sa position outragée, en s'associant pour moitié à la vengeance de M. Clavier. Mais l'effort avait été accompli; il en avait fini avec les attermoiements de sa faiblesse. De sa part le simple soupçon n'eût été désormais qu'une lâcheté. Il lui fallait recourir à une détermination qui, sans appeler le scandale du dehors, le protégeât contre la honte assez répandue dont se couvrent beaucoup de gens qui, après être parvenus à la connaissance d'une vérité déshonorante, se résignent, s'habituent à vivre avec elle. Malheureusement Maurice n'atteignait point à la fermeté dont sa délicatesse le rendait capable, sans se ressouvenir qu'il avait disposé des trois cent mille francs déposés chez lui par Édouard. En vain se persuadait-il qu'il n'avait fait usage de cette somme que dans un moment où tout soupçon sur M. de Calvaincourt s'était évanoui; sa conscience blessée regrettait amèrement la nécessité pour lui d'être reconnaissant envers l'homme qui aurait introduit l'adultère dans son ménage. Cet homme était toujours en droit de considérer l'emploi illicite de son argent comme une compensation à la souillure qu'il avait commise. A défaut de sa part d'un aussi odieux raisonnement, le monde s'il était jamais instruit de leurs rapports, — et ne finit-il pas par tout savoir? — s'obstinerait à voir un marché en règle dans le trafic de ce dépôt. Alors Maurice frémissait jusqu'à la moelle des os; il se livrait aux blasphèmes les plus durs contre la Providence qui ne lui avait découvert

l'abîme que lorsqu'il n'était plus temps de l'éviter; car Victor avait assurément déjà ménagé une destination aux cent mille écus d'Édouard; ils étaient déjà lancés sur la haute mer où voguent à pleines voiles les vaisseaux de la fortune. Oh! si Maurice eût pu les retirer, ces trois cent mille francs, fût-ce du fond d'un volcan, fût-ce au prix de dix ans de sa vie; s'il eût pu les sentir sous sa main pour courir les enfermer à triple clef, il eût été soulagé de la plus douloureuse partie de ses maux présents. Il eût alors dominé l'injure domestique qui l'atteignait; il se fût soumis avec fierté à la puissance aveugle de la fatalité. Mais le mal était sans doute accompli. Chaque minute rapprochait Victor de Chantilly; il devait être rendu à minuit, et il était deux heures.

Sous le long joug de ses pensées qui se livraient bataille dans sa tête, Maurice brûlait sur son siége. Il allait à la croisée pour écouter, dans les intervalles de l'orage, s'il n'entendait pas venir le cabriolet de son beau-frère. Le feu de la cheminée était presque éteint; de loin en loin le vent passait sur les lampes et en couchait les clartés mourantes. Il s'accouda sur le marbre de la cheminée, et sa figure pâle, et ses yeux caves, et son front dont les pensées décourageantes semblaient aussi se réfléchir, se reproduisaient dans la glace placée devant lui.

— Que dira-t-on? que j'étais ruiné, que j'avais joué à la Bourse, et que mon inconduite m'avait mené là, à recevoir de l'argent de l'amant de ma femme? On dira tout cela.

Maurice avait posé le doigt sur son front avec une effrayante énergie.

— Non! cela ne se peut, cela ne se doit pas. Qu'on meure quand on est seul, c'est permis; on ne laisse derrière soi que des moralistes bavards dont le métier est d'arranger, d'après quelques philosophes qui se sont empoisonnés, deux ou trois phrases ronflantes contre le suicide; mais se tuer pour ne pas faire banqueroute, c'est un vol de grand chemin; c'est un choix avantageux entre le procureur du roi et un pistolet; c'est la détermination d'un bandit : il n'y a là ni philosophie ni athéisme. Et je suis, moi, dans une alternative encore plus poignante que le débiteur fripon qui trompe le garde du commerce, et la contrainte par corps, au moyen de deux gros d'arsenic. Ma mémoire et mon cœur sont le sanctuaire de cent familles qui n'ont vécu, qui n'existent que par moi; leurs confidences de toutes les heures m'ont uni, comme par le sang, aux pères,

aux enfants, aux petits-enfants, aux maîtres, aux serviteurs, à tous. Moi mort, où vont-ils? La Justice arrive, fouille, déchire, éparpille, lit, confond mes notes, mes dépôts, mes papiers; des révélations sacrées deviennent des propos de journaux. Que de larmes délayées dans le sang!

C'est pourtant, — je n'y avais jamais sérieusement songé, — une mission de martyr que celle de répondre corps pour corps, faibles comme nous le sommes, de tant de gens qui ont peur eux-mêmes de leur fragilité. Économes, ils nous supposent plus économes qu'eux; honnêtes, ils s'en remettent aveuglément à notre honnêteté; intelligents, ils ne se dirigent que d'après nos lumières. Nous sommes donc meilleures que tout ce monde-là? qui l'a dit? qui le prouve? qui le veut ainsi? Oh! c'est une tyrannie d'une nouvelle espèce, celle de nous croire si infaillibles, que nous ne pouvons presque manquer de succomber.

Il est donc vrai alors, pensa Maurice avec une lucidité que les circonstances ne lui avaient jamais donné lieu d'exercer, que nous sommes épiés dans nos moindres actions par ceux dont nous sommes chargés de mener la vie et la fortune. Oui, on calcule nos dépenses, on pèse nos paroles, on suit nos traces. Malheur au sou prodigué en public, c'est un vol; c'est une trahison; malheur à la démarche faite dans l'ombre, c'est une subornation!

Qu'avons-nous pour nous payer de tout cela? quelle récompense?

— Holà! hé! Personne ne viendra donc m'ouvrir? voilà six fois que je sonne. Il est bien agréable d'attendre ainsi au vent et à la neige!

Maurice appela pour qu'on allât recevoir Victor.

— Percé jusqu'aux os! mon cher; la route est un vrai torrent. Je croyais ne jamais arriver au Mesnil-Aubry; les chevaux ont refusé : j'ai été obligé de prendre un supplément à la poste; mais enfin me voici! Il paraît que tu dormais comme le reste de la maison. Ni feu ni lumières ici, mais je gèle moi! — Voyons! du bois! Joseph, mettez de l'huile dans ces lampes.

— Je dormais, en effet, répondit Maurice; le froid m'a gagné, le sommeil m'a surpris. Veux-tu prendre un bouillon?

— Rien, assieds-toi là; l'affaire est terminée.

— Tu as donc disposé des trois cent mille francs?

— Et quoi donc? les aurais-je joués à la roulette? Tu as l'air tout étonné!

— Moi! non, je trouve seulement que tu es allé très-vite...

— Trop vite?

— Je dis très-vite.

— Comment l'entends-tu? N'étions-nous pas d'accord que je me hâterais d'acheter les dix maisons de La Chapelle, afin d'être possesseur du côté entier de la rue par où doit passer le chemin de fer de Saint-Denis?

— J'en conviens, Victor; mais j'étais loin de croire que tu terminerais avec tant de promptitude.

— J'avoue, Maurice, que j'ai déployé quelque activité à traiter avec les propriétaires, gens tenus de plus en plus sur leurs gardes par nos achats précipités; ladres tentés, à mesure que nous devenions plus forts acquéreurs, d'élever leurs chenils à des prix fous. Ils s'imaginent tous qu'il y a des trésors enfouis dans leurs caves, dès qu'on entre en marché avec eux. La joie de vendre leurs maisons trois fois leur valeur les pousse, en même temps que le regret de ne pas en tirer un meilleur parti les retient; ils se font courtiser, les misérables, autant que s'ils nous les cédaient pour rien. — Combien de millions espérez-vous gagner avec nos maisons? disent-ils en vous regardant jusqu'au fond des yeux. — Eh! eh! vous ruminez sans doute quelque projet d'or, monsieur? associez-nous : nous n'en dirons rien. — C'est un si beau quartier que le nôtre; c'est un véritable Paris. — Le roi aurait-il l'intention d'y venir demeurer? s'informent-ils sérieusement. C'est que nos maisons décupleraient de valeur; dame! vous vendre nos maisons, ce serait pour nous un marché de dupe. Si l'on rit en soi de leur extravagance, on les rend encore plus défiants, ils résistent. Si l'on garde le sérieux, ils se confirment pareillement dans la supposition qu'on les trompe. Quelque visage enfin que l'on emprunte, ils découvrent toujours dans vos discours des raisons pour estimer qu'on veut les voler. Ma foi! tu as raison, au fond, Maurice, d'être surpris de mon habileté de m'être rendu favorables ces corsaires-là.

— Ainsi, Victor, toutes les maisons de La Chapelle nous appartiennent?

— Toutes, comme au roi de France.

— Il ne reste donc maintenant que la réalisation du projet?

— Rien que cela. J'ai vu à ce sujet notre protecteur; il m'a assuré que le chemin de fer nous serait adjugé dans moins d'un mois. Terre! Maurice, nous touchons au port.

— Il n'y a plus d'obstacle, pense-t-il?

— Aucun, Maurice.

— Est-ce un homme solide? S'il traitait sous main avec quelque autre qui l'avantagerait plus que nous? J'ai parfois des ombrages.

— Folie! j'ai prévu tout, en lui promettant un prix inaccessible aux séductions.

— S'il perdait son emploi?

— Supposition monstrueuse! Ces gens-là ne se compromettent jamais.

— Si...

— Si! si! si le gouvernement était renversé, n'est-ce pas? comptes-tu beaucoup d'affaires manquées par la chute d'un trône? c'est placer un peu haut son désespoir; mais je ne t'ai jamais vu si timoré, Maurice...

— C'est que, Victor, je n'ai jamais aventuré si témérairement la fortune d'un de mes clients.

— Tu lui escompteras l'intérêt de son argent. Est-ce que cela n'est pas établi de toute éternité? Les clients ignorent-ils que tu roules sur leurs fonds? N'est-ce pas la vie de l'argent, la circulation? Qui saurait mauvais gré d'imprimer à l'argent son mouvement naturel, sans compromettre les droits de personne?

— Sans doute, mais sans compromettre personne.

— Qui dit le contraire? N'es-tu pas toujours prêt à restitution, à toute heure? T'en vas-tu aux Indes avec leurs dépôts, leurs fonds? dilapides-tu pour ton plaisir? Quelle compensation aurais-tu aux soucis de la responsabilité, si tu n'avais aucun des bénéfices de ta charge? Tes clients! Tranquilles par toi, sois riche par eux : c'est le moins. Qui est-ce qui en souffrira? N'es-tu pas jaloux, d'ailleurs, puisque cette solidarité te pèse, de la secouer au plus vite? Connais-tu, pour te créer en peu de temps une fortune indépendante, un moyen meilleur que celui que nous employons? On n'a pas deux fois dans sa vie, surtout avec ton caractère, Maurice, l'occasion de s'enrichir. Profite! Crois-tu que je te compromettrais jamais? Ma réputation m'est chère aussi; et, je l'avoue, j'aspire, sans mauvaise renommée, à m'associer à toute la prospérité dont tu es digne: je prends exemple sur toi; ta femme est ma sœur. Maurice baissa la tête.

Je voudrais même, s'il était possible, me régler de plus près sur ta conduite.

Bonne ou mauvaise, Maurice, il faut une fin à la jeunesse;

le célibat ne vaut rien pour s'établir. On se méfie des hommes qui n'ont aucune racine dans le sol. Juges-en; sans toi je n'aurais pas un liard de crédit; et si tu n'étais pas marié, tu serais exactement dans la même position que moi. Le mariage est un excellent endosseur.

— Tu penses donc te marier? interrompit Maurice avec ironie.

— Oui; pourquoi non?

— Et tu me consultes?

— Mais oui... tu as l'air de trouver cela bien étrange?

— Au contraire!

Ce mot fut dit par Maurice si péniblement, que Victor y sonda l'aveu d'une douleur conjugale, dont il ne pouvait décemment, frère de la femme de Maurice, demander la cause.

Sans trop peser sur la remarque, Victor reprit :

— Je comprends avant d'entrer en ménage les chagrins domestiques comme un autre; les ennuis de l'habitude, les caprices d'une femme; les fautes même où elle tombe quelquefois...

— Victor! ma femme pourrait entendre..... Il n'y a pas longtemps qu'elle est rentrée dans son appartement.

Les deux beaux-frères se turent.

Après une pause :

— Mais c'est de toi qu'il s'agit. En quoi crois-tu utile de me consulter, Victor, sur une matière où je n'ai pas plus de lumières à t'offrir que beaucoup d'autres?

— Je ne suis pas doué, Maurice, d'une organisation assez complète, pour attendre le mariage comme la conclusion d'une passion impérieuse; et, à mon sens, quand on ne se marie pas par amour, il est de raison de ne s'engager qu'à la condition d'être heureux sous d'autres bénéfices.

— Tu rêves, reprit Maurice, un mariage d'argent?

— Un bon mariage.

— Ce sont deux choses.

— Passons sur les subtilités, Maurice, aide-moi.

— Comment t'aider?

— Tu es tout-puissant sur une famille de Chantilly. J'ai distingué, dans cette famille, une jeune fille douce, simple, et j'oserai dire, très-riche, — du moins c'est le bruit général. J'ajouterai, pour que mes prétentions ne te surprennent pas si fort, que ta femme m'a encouragé, — car c'est du ressort des femmes, le mariage, — à persister dans mes espérances. Ma sœur a même,

je crois, mis la jeune personne dans la confidence. Ce qui me reste à obtenir, ce qu'il t'est facile de m'assurer par ta bonne intervention, c'est le consentement de M. Clavier, dont tu guides la volonté en toutes choses.

— Il s'agit donc de mademoiselle de Meilhan, Victor! de Caroline?

— D'elle-même, cela t'étonne encore?

— Beaucoup. Renonce à ce projet, tu n'as rien à espérer.

Et ma femme! ma femme, pensa-t-il, qui conduisait cette intrigue! marier sa rivale à Victor, pour se débarrasser de sa rivale! Marier Caroline à Victor, pour acheter la complicité de son silence! Le frère saurait-il tout?

Maurice regarda son beau-frère, qui, s'apercevant du trouble que causait sa demande, tenta de frapper à côté de la question pour l'éclaircir sans l'irriter.

— Après tout, Maurice, je me suis trop flatté peut-être. Il n'est pas impossible que la fortune de mademoiselle de Meilhan soit au-dessous des exagérations accoutumées de l'opinion; peut-être aussi ne m'a-t-elle pas attendu pour disposer de sa main; peut-être...

— Aucune de tes conjectures, Victor, n'est, je présume, réellement fondée; il est mal de les multiplier sans nécessité.

— Soit, Maurice, permets-moi seulement de m'ouvrir en ton nom à M. Clavier; quel danger y vois-tu?

— Un très-grand danger. Il attribuerait à mes conseils, à mes indiscrétions sur sa fortune, ta démarche auprès de lui, pour solliciter la main de mademoiselle de Meilhan.

— Il m'avoue donc malgré lui qu'elle est riche, pensa Victor: le reste arrivera.

— Mais cependant, Maurice, s'il faut qu'elle se marie, il est de rigueur que celui qui la désirera pour femme s'adresse à M. Clavier.

— J'en conviens, mais je n'y serai pour rien.

— Préférerais-tu que je m'autorisasse du nom de Léonide?...

Voici le piége, réfléchit tristement Maurice. Il va me battre avec les armes de tantôt. Ma femme est encore évoquée. Il se sent sûr de me vaincre par la menace de ma femme, l'âme de cette conjuration. Décidément, je suis la victime d'une trahison domestique tramée dans l'ombre depuis longtemps autour de moi. Edouard, ma femme et Victor tenaient le filet où je suis pris.

— Léonide ne vaut rien pour une telle recommandation, Victor. M. Clavier n'aime pas l'embarras des femmes en affaires. Soutenue par la mienne, ta cause serait complétement perdue, comme elle l'est d'ailleurs dans tous les cas; ainsi, renonce à te servir de Léonide. Si tu tentais de l'employer, je m'y opposerais de toutes mes forces; je suis franc, Victor.

— Je te remercie, Maurice, de ta sincérité, quoique bien dure pour moi, pour un ami qui n'a réclamé que les moindres profits dans des relations où tu n'as pas jusqu'ici, que je sache, mal engagé ni ton temps ni ta fortune; sincérité bien dure pour un frère qui admet cependant, sans se plaindre, ton refus de le servir dans l'acte le plus important de sa vie; mais qui ne comprend pas, je l'avoue, ton obstination à lui taire quelques paroles d'éclaircissements. En un mot, Maurice, si tu as assez fait pour soutenir jusqu'au bout ta ferme résolution à ne point m'aider, il te reste à m'expliquer, ne fût-ce que par convenance, les motifs de ce déni d'amitié.

— Toujours des gens qui me versent leurs secrets et toujours des gens qui m'assiégent pour me les voler. Ceci me lasse, ruine ma vie où tout le monde prend, excepté moi. Victor, tu me reproches d'être sourd à l'amitié parce que je n'ai pas le droit de t'imposer comme mari à mademoiselle de Meilhan; tu me rappelles ce que tu as sacrifié pour m'élever à ma position actuelle; eh bien, crois-moi, s'il était en ton pouvoir de me faire redescendre tout le chemin que j'ai gravi avec toi, pour me reléguer de nouveau dans ce coin d'obscurité, d'oubli, de médiocrité, où je végétais quand je te connus, sois-en sûr, je te devrais encore plus de reconnaissance pour cela que pour tout ce que tu as fait d'utile à ma fortune. Je me le répétais ce soir encore; je ne suis pas assez fort pour le titre de notaire dont le poids m'écrase; je péris sous lui. Que de terreurs autour de moi! veiller, garder, sceller, être le prêtre, le coffre de fer, la langue du muet, l'esprit divin du conciliateur, l'ami, le parent, la sentinelle du monde, et n'avoir devant soi aucune puissance modératrice, si ce n'est, entre mille moyens de l'éluder, une ombre de justice, qui ne nous effraye jamais. Royauté dangereuse, meurtrière, que la mienne! Qui m'en débarrassera? Ceci est une réponse à tes reproches de m'avoir fait ce que je suis. Sois raisonnable, Victor, ne me parle plus de ce projet de mariage.

— Je t'aurai fait riche malgré toi, Maurice; c'est un crime

dont quelques-uns m'absoudront peut-être; je désire que tu trouves des appréciateurs aussi indulgents de ta conduite à mon égard.

— Mais, malheureux, s'écria Maurice dont les accès de colère, plus fréquents depuis qu'on avait aigri son caractère, compromettaient toujours l'impénétrabilité, et Victor le savait bien, mais, malheureux, es-tu un enfant pour me forcer à dire, pour que tu ne sentes pas qu'il y a entre Caroline de Meilhan et toi, Victor, des obstacles insurmontables, d'airain?

— Bah! le vieux M. Clavier, dans son puritanisme républicain, n'excepte guère, entre tous ceux qui peuvent aspirer à mademoiselle Caroline, que les gentilhommes; et je ne suis pas gentilhomme, Dieu merci!

— Qui t'a dit ça? interrompit Maurice avec épouvante. On a donc lu... ce serait un crime abominable!

Maurice porta précipitamment la main à la poche où il cachait la clef de son sécretaire.

—Je n'ai rien lu, Maurice, calme-toi; quelles idées as-tu? Mademoiselle de Meilhan m'a appris..... car je la vois, je lui parle, je lui écris depuis quelques mois. Le service que je te demandais n'était qu'une démarche de convenance à faire auprès de M. Clavier..... je t'aurais mis d'abord au courant de mes relations avec mademoiselle Caroline, si je n'avais été intimidé par ton air fâché, quand, sur mes paroles mal comprises, tu as imaginé, et rien n'est plus faux, que Léonide m'avait ménagé des intimités.

— Et mademoiselle de Meilhan t'aime! toi! tu en es sûr, Victor, bien sûr?

Maurice, en interrogeant son beau-frère, n'avait plus une figure de ce monde.

— Être aimé est un avantage, Maurice, je te le répète, qu'on avait quelquefois le tort de ne pas sentir. Si je l'ai obtenu, je n'en suis fier que pour te convaincre de ce qu'il y avait de naturel dans mes prétentions, si monstrueuses à t'entendre.

Indigné des paroles de Victor, Maurice, poussé à bout, s'écria :

— Mais sais-tu bien?... Qu'allais-je dire? Et si c'était lui?... après tout..... Mais Edouard pourtant qui m'a révélé l'état de Caroline?.... Les aurait-elle écoutés tous les deux? Il paraît que le monde est ainsi fait, mon Dieu!

Sur l'exclamation délirante de Maurice, Victor avait pénétré comme par une brèche dans un amas de ténèbres. Toutes les

réticences de son beau-frère, rapprochées avec une lucidité diabolique, commentées, forcées, éclaircies l'une par l'autre, lui avaient donné le vrai sens de la pensée que Maurice tenait à cacher le plus soigneusement.

— Ecoute, Maurice, lui dit-il en se jetant sur sa pensée comme un tigre sur un enfant endormi, écoute, nous sommes encore assez jeunes tous deux pour nous comprendre et pour nous excuser. Mademoiselle de Meilhan ne s'appartient plus.

— Je ne pensais pas que ce fût là ton secret, Victor, le tien propre.

Sans afficher la moindre émotion, Victor répondit avec un indéfinissable son de voix : — C'est mon secret !

Qui sait quelle blessure intérieure se fit ce jeune homme en avançant ce mensonge.

Il sourit ensuite avec fatuité.

Et que de choses passèrent à travers l'imagination de Maurice en un instant !

M. Clavier n'a donc plus à récriminer contre Édouard ; à défaut, il rabattra la moitié de sa colère sur Victor ; mademoiselle de Meilhan a eu deux amants : Édouard et Victor. Quel est le père de l'enfant qu'elle porte ? Il se noie dans cette bourbe. — Enfin Maurice s'arrête à cette conclusion, qu'il vaut mieux, dans le doute, que Victor soit le mari de mademoiselle de Meilhan qu'Édouard, par la raison que M. Clavier consentira plutôt à accepter l'un que l'autre ; à tout prendre, mademoiselle de Meilhan aura un parti ; et son beau-frère parviendra à la plus haute réalisation de ses vœux d'ambition. A quoi bon dire à Victor dans un pareil moment : Édouard est aussi l'amant de mademoiselle Caroline, et il m'a fait la même confession que toi.

— Tu seras présenté par moi à monsieur Clavier, puisqu'il en est ainsi, Victor, lui dit Maurice, excédé par les surprises dont il avait été si rudement heurté, et sans respirer un instant, depuis son entrevue avec le conventionnel.

— A la bonne heure, Maurice ! Dieu soit loué ! j'ai enfin retrouvé un frère en toi ! Tu seras de la prochaine noce, j'espère bien.

— Je le pense.

— Et le parrain de l'enfant. Vois ! tu seras mon associé, mon beau-frère, mon témoin, mon ami et mon compère.

Sur ce mot de compère, Maurice chercha si ce n'était pas une raillerie que Victor lui envoyait au visage.

Victor ne raillait pas le moins du monde, sa joie était sérieuse.

Il fut cependant impossible à Maurice de s'associer avec une effusion sincère au contentement de Victor, quand celui-ci lui exprima sa satisfaction dans tous ses détails domestiques et champêtres. Il habiterait Paris, mais il aurait sa maison de campagne à Chantilly. Caroline de Meilhan, sa femme, deviendrait la sœur d'adoption de Léonide. On coulerait d'heureux jours. Tout cela valait bien quelques orages à traverser. On ne pêche pas les perles sans se mouiller, dit Victor en prenant un flambeau pour se retirer. Adieu, Maurice; est-ce que tu ne vas pas te coucher aussi?

— Dans un instant; je te suis.

Maurice consuma une partie de la nuit à écrire à Jules Lefort.

Vers l'aube, il s'endormit sur sa chaise.

C'était la première fois depuis son mariage qu'il passait la nuit hors de l'appartement de Léonide.

Quand il s'éveilla, il avait la poitrine inondée de larmes.

Il avait pleuré en dormant.

XXIII

Deux mois s'étaient écoulés depuis la crise qui avait agité si profondément deux familles. Chantilly commençait à se parfumer de l'odeur végétale des bois en floraison. Mars répandait ses belles matinées. Entre les troncs d'arbres, le jet des jeunes pousses était déjà assez fourni pour adoucir la nudité des branches dépouillées par l'hiver; et sur l'amas des feuilles jaunes de l'arrière-saison courait l'ombre claire des feuilles nouvellement venues. Sous les eaux moins pesantes, moins vaseuses des étangs, les poissons, revêtus de leurs écailles neuves, renvoyaient au soleil les reflets qu'ils lui empruntaient; dans l'air, une élasticité pleine de mollesse se faisait sentir.

On a déjà tenté de fixer, au début de cette histoire, la disposition particulière des maisons de Chantilly; celle de M. Clavier ne s'était plus que très-rarement ouverte depuis deux mois, de-

puis la fatale nuit d'explication chez Maurice. Derrière les grilles vertes du jardin, des volets avaient été glissés, afin d'empêcher les passants de pénétrer par leurs regards dans l'intérieur du logis, si visible autrefois aux oisifs dont Chantilly abonde. Si d'assez osés collaient un œil furtif aux fentes survenues aux volets par la sécheresse du bois, ceux-là n'étaient guère récompensés de leurs peines. Déjà, sous la puissante action du printemps, des arbustes non émondés jetaient leurs baguettes au hasard, échappant aux formes gracieuses auxquelles plusieurs années de soins et de culture les avaient soumis; beaucoup de pots de fleurs, chassés par les derniers vents de l'automne, gisaient dans les allées où ils avaient roulé avec leurs géraniums. De petits oiseaux chantaient sur leurs ruines. Déteint sous la pluie, l'arrosoir se balançait à une branche morte; des touffes d'herbe cachaient les dents du râteau comme pour l'insulter. On ne distinguait plus, tracés avec une grâce inspirée par le superbe voisinage du château, les dessins si variés des parterres, si corrects et si beaux à la fois; le régulier jardin de M. Clavier, le joli jardin de Caroline, n'offraient plus que l'aspect d'un cimetière. Au milieu de cette désolation, la serre-chaude seule s'était maintenue avec avantage, malgré d'énormes filets de gramen qui en fouettaient les carreaux; à travers leur transparence, de jour en jour plus contestable, on apercevait quelque vigueur de verdure. Entre les dalles du perron intérieur, soulevées par des efflorescences de mousse, et les portes d'entrée, de petites fleurs bleues et jaunes avaient poussé à plaisir en si grande abondance, que, pour ouvrir ces portes, l'office du jardinier eût été aussi nécessaire que celui du serrurier. Ce qu'il y avait de triste encore, c'était l'absence de l'écriteau de location, certificat de négligence qui explique à la rigueur le délaissement momentané d'une propriété. La maison n'était pas à louer. Un sillon de rouille avait coulé le long du mur auquel était fixé le fil de fer de la sonnette.

M. Clavier était malade; il gardait le lit depuis deux mois. Il ne se levait que pour écrire des lettres et en si grand nombre que la fatigue était excessive pour lui, dont la main tremblait à la moindre émotion; sa correspondance paraissait lui en causer beaucoup.

A chaque réponse qu'il recevait, il priait Caroline, elle autrefois sa lectrice chérie, de le laisser seul. Caroline pleurait et se retirait. A peine était-elle partie, qu'elle entendait s'ouvrir,



et au bout de quelques minutes se fermer le coffre-fort de M. Clavier. Si la douce enfant n'était pas tyrannisée, elle n'était plus aimée avec la même tendresse. Le père était encore là avec ses regards attentifs, sa sollicitude silencieuse, mais l'ami avait disparu. Il embrassait Caroline de loin en loin, mais au front et plus sur les joues, quelque effort qu'elle fît pour se glisser à cette faveur. La disgrâce de toute lecture s'était étendue aux journaux, qui n'étaient plus même dépouillés de leurs bandes.

Tranquille sur le sort de ses affaires d'intérêt réglées dans le cabinet de Maurice, indifférent sur sa santé, M. Clavier se renfermait dans ses souvenirs et en abaissait ensuite le couvercle. Il vivait en lui, au fond de ses vieilles convictions, sous la voûte haute et noire de sa vie, rattachant à sa fatalité d'homme politique, avec une obstination que les événements avaient pris à tâche de justifier, les derniers malheurs dont il avait été frappé dans son enfant d'adoption, Caroline de Meilhan. Le serpent de l'aristocratie, mal tué, s'était retourné et l'avait piqué. Il mourait de la blessure, et il mourait sans vengeance; sans vengeance! après avoir si bien calculé la sienne! Caroline avait déjà retrempé sa race; et, sans un double meurtre, il n'était plus permis à l'éternel destructeur de cette race de l'éteindre. A cette pensée, M. Clavier se raidissait, il se dressait sur son lit de malade; furieux, agité, pâle, il se soulevait de toute la force de ses poings nerveux, et il semblait apostropher face à face, comme à la tribune de la Convention, un adversaire invisible. Son doigt fiévreux le désignait, le marquait au front, l'écartait, le découvrait dans quelque coin, et de là le ramenait à ses pieds. Ses cris plaintifs l'interrogeaient alors comme si, pour s'en faire entendre, il eût fallu pousser la voix jusqu'au fond d'un abîme ouvert à ses côtés. Il s'épuisait tellement, que sa tête, pesante de colère, retombait sur son oreiller. Il restait dans cet état jusqu'à ce que Caroline vînt doucement le relever et lui rendre quelque calme à force d'air et de précaution.

—Caroline, dit-il un jour au sortir d'une semblable agitation, vous ferez venir le jardinier, demain si c'est possible; il tracera mes buis, il taillera ma vigne à l'italienne. Je vous charge de lui commander tout ce que vous jugerez nécessaire aux réparations du jardin.

A la première parole prononcée par M. Clavier, Caroline croyait avoir regagné l'amitié du vieillard. Des larmes lui voi-

lèrent les yeux; c'est bien ainsi qu'il en usait autrefois avec elle, sans prière, sans autorité, adoucissant sa voix. Caroline se rapprocha davantage du lit afin de ne pas voir tarir à sa source ce premier épanchement d'indulgence dont elle était altérée. Quelle joie pour elle s'il lui eût même fait des reproches! elle savait que le pardon les suivrait. Il en avait toujours été ainsi autrefois. Sa triste et jolie tête penchée sur celle de M. Clavier, elle attendit qu'il parlât encore.

— J'ai jugé aussi que vous deviez reprendre la direction de la maison. Il est mal qu'elle soit négligée plus longtemps; très-mal, — je l'ai mieux compris depuis, — qu'elle paraisse dans cet état d'abandon aux étrangers.

— Mais pourquoi, se hâta de répondre Caroline, toujours tremblante de laisser mourir l'entretien, mais pourquoi ne me l'avoir pas exprimé plus tôt? Vous savez, monsieur, que j'aurais mis mon bonheur, mon devoir, à reprendre mes fonctions ici; et peut-être n'ont-elles pas toujours été inutiles. Rendez-moi cette justice, monsieur, de convenir que rien n'aurait été négligé si vous ne m'eussiez pas ordonné de suspendre mes travaux. Mais je les reprendrai, dites-vous. C'est qu'il est temps. Par exemple, le jardin, — pauvre jardin! il est dans un abandon! je le regarde quelquefois de ma fenêtre! c'est douloureux; des branches brisées, des vignes rampantes. Oh! vous le verrez! ou plutôt n'y descendez que lorsque le jardinier y aura travaillé pendant quelques jours. — Ce n'est pas seulement au jardin qu'il faut songer: les appartements du bas sont pleins d'humidité; les dernières pluies ont pénétré dans le salon d'été; je crois bien qu'il sera nécessaire de changer le papier de la tapisserie. N'êtes-vous pas de cet avis?

Joyeuse de parler, de rompre le silence dont elle avait si longtemps souffert, Caroline s'échappait, ainsi qu'une hirondelle retenue tout un jour dans une cage. Il y avait de l'ivresse dans sa parole nombreuse, brisée et pour ainsi dire de retour d'un long voyage.

M. Clavier reprit, mais du même ton de voix que s'il n'eût pas été interrompu:

— Voici la clef de mon secrétaire, qui renferme les autres clefs de la maison. Elles y sont toutes, celle du jardin aussi.

En présentant cette clef, M. Clavier ne regarda pas Caroline. D'ailleurs, il l'aurait pu difficilement; sa pose horizontale lui permettait tout au plus d'apercevoir la cime de la forêt, entre

les pans de rideaux de l'alcôve. Il n'avait tenté aucun effort pour changer d'attitude, tandis que Caroline parlait au-dessus de son front. Ses paupières ne s'étaient pas relevées.

Remuant à peine les lèvres, il ajouta, en tenant toujours la clef du secrétaire :

— Comme j'ignore combien de temps ma maladie me retiendra au lit, j'ai dû, afin de ne pas laisser dépérir une maison qui ne m'appartient pas, vous prier de reprendre la direction que vous en aviez autrefois.

Bien qu'il n'y eût rien d'entraînant dans la voix de M. Clavier, la simple faveur qu'il accordait à Caroline de la replacer à la tête de la maison avait suffi à celle-ci pour s'abandonner à toute sa joie. Elle fut sur le point d'appuyer ses lèvres sur le front de M. Clavier. Elle osa seulement lui dire :

— Croyez-le, monsieur, j'essayerai d'avoir le même zèle; peut-être en récompense me rendrez-vous l'affection qui me payait si bien de tant de soins devenus pour moi un plaisir. Je vous ai souvent donné lieu de vous plaindre de mon étourderie; le service n'a pas toujours été aussi régulier que vous l'eussiez désiré; souvent je me suis levée trop tard. Oh ! je me suis dit cela sans que vous ayez besoin de me le reprocher, monsieur : on se corrige avec l'âge; votre bonté m'a rendue sévère pour moi-même; vous verrez maintenant combien je serai plus attentive, plus soumise. C'est que je ne suis plus une petite fille, savez-vous cela? J'espère que bientôt vous serez mieux, tout à fait bien; et nous irons, — car voici le printemps, — nous irons encore nous promener dans le bois; j'ai des livres à vous lire, beaucoup de journaux en arrière, tous vos journaux sont de côté...

Il n'est pas d'objets plus ou moins susceptibles de ranimer la sourde apathie de M. Clavier que Caroline ne rappelât pour faire tourner vers elle des yeux sans mobilité.

En prenant la clef du secrétaire, Caroline chercha à presser avec ses lèvres la main de M. Clavier; elle ne sentit que le froid de la clef; la main s'était retirée.

— Pourquoi cela? demanda-t-elle douloureusement. Aucune réponse.

Est-ce que vous ne me parlerez plus jamais, monsieur? Croyez-vous que Dieu vous punirait si vous étiez assez bon, — et vous êtes bon, monsieur, — pour m'appeler encore votre enfant,

votre Caroline, pour me pardonner ? Si vous vous figuriez combien, au moment où je vous parle, mon cœur se serre !

La voix de Carolina s'éteignit ; sa respiration devint petite, elle s'appuya plus fort sur l'oreiller du malade.

Depuis deux mois je ne dors pas ; et les nuits sont si longues ! Si j'avais su par quel moyen effacer ma faute, je l'aurais employé ; je suis cependant bien punie. Vous ne me parlez pas. Vous souffrez aussi et vous vous taisez.

Vous avez refusé mon bras pour vous promener, vous ne voulez plus que je lise vos journaux, que je soigne vos fleurs ; tout ce que je touche vous déplaît. Je meurs dans ma tristesse. Je sais, mon Dieu, que vous ne me grondez pas, que vous ne me souhaitez aucun mal ; mais le plus grand des maux, c'est votre silence, ce silence-là. Parlez-moi donc, monsieur ! Voyez combien je suis souffrante, maigrie, malheureuse ! combien...

Caroline n'arrachait aucune parole du vieillard dont l'insensibilité ressemblait à celle de la mort.

— Si j'étais une personne inconnue et que l'on vous racontât mes chagrins, vous y prendriez part ; vous m'accorderiez, étrangère, ce que je ne puis obtenir, moi, votre compagne ; vous diriez : Pauvre fille ! Eh bien, dites-moi ce mot-là seulement : Pauvre fille ! Si j'étais votre domestique, votre pitié de maître ne me pousserait pas rudement du pied dans la rue. Je vous sais généreux pour vos domestiques. Si j'étais enfin votre fille, votre sang, après s'être soulevé, avoir crié, s'être irrité contre mon crime, s'apaiserait, et vos bras, vos bras qui sont de fer en ce moment, se tendraient vers moi et ne me rejetteraient plus ; mais vous êtes muet, sourd, aveugle, mort, impitoyable ! monsieur !

Oui, monsieur, impitoyable, parce que je ne suis ni votre domestique, ni une inconnue, ni votre fille. Et pourquoi, si je ne vous suis rien, ne me laissez-vous pas ? Pourquoi m'aimez-vous ? Pourquoi ne me pardonnez-vous pas ? Qu'est-ce que cela vous fait ?

Quand vous allâtes chercher ma mère dans un château déjà couvert de flammes, c'était une enfant, et vous ne la tuâtes pas. J'ai aussi un enfant dans mon sein... et ma mère nous regarde tous deux, vous et moi, en ce moment, monsieur !

M. Clavier ne remuait pas plus qu'une vieille statue de bronze qu'on aurait couchée tout au long dans un lit ; sa face verte et ridée semblait morte depuis dix-huit siècles.

— Je ne vous ai jamais vu prier, monsieur, jamais; j'ignore de quelle religion vous êtes. Sans cela je prierais votre dieu de vous inspirer la bonne pensée de m'entendre, de ne pas m'abandonner à cette heure où je sens mon enfant sous ma main. Cet enfant n'est d'aucun parti qui lui soit un crime reprochable. Je l'appellerai de votre nom; mais souriez à sa mère comme vous sourîtes à la mienne.

Rien! toujours rien! oh! n'avez-vous de la bonté, de la pitié, de l'humanité, monsieur, que pour ceux dont vous avez tué le père et la mère? N'en avez-vous pour une génération qu'à la condition de verser le sang de celle qui l'a précédée? Je dois être heureuse que vous ayez tranché en place publique la tête de mon aïeul, afin de vous être reconnaissante aujourd'hui du bien fait par vous à ma mère. Si vous me repoussez, moi, c'est donc parce que vous ne l'avez pas tuée, régicide que vous êtes! car je sais tout. Donc, monsieur, au nom de mes parents que vous avez assassinés, pardonnez-moi, ou je ne vous pardonne pas, moi! et nous sommes deux ici à vous maudire!

Le régicide resta toujours de pierre.

Après s'être précipitée sur M. Clavier, comme pour l'étouffer, Caroline s'arrêta de frayeur, et se traîna ensuite le long des murs jusqu'à la porte de la chambre; elle n'alla pas plus loin. Un évanouissement la saisit : elle tomba.

Quand elle reprit ses sens, il s'était écoulé plusieurs heures, et la nuit était venue.

Se souvenant à peine de l'anathème que, dans le délire, elle avait imprimé sur le front de M. Clavier, balbutiant des paroles dont sa volonté n'avait pas arrangé le sens, elle alla machinalement, ainsi qu'une somnambule, rêvant, tremblant, s'arrêtant à chaque marche, jusqu'à la serre-chaude, dont la clef lui avait été rendue par M. Clavier.

Ses pensées furent plus paisibles à mesure que l'odeur exhalée par les arbustes de la serre l'enveloppa, et qu'elle renoua ses organes à des émanations dont chacune, comme une date fidèle, la mettait sur la voie d'un souvenir. Ces larges feuilles assez évasées pour garantir de tout un orage; ces fleurs nacrées, et voûtées en ombrelles pour repousser les ardeurs du soleil dont leurs corolles sont l'image; ces bouquets aromatisés et qui conservent quelque chose des passions qu'ils provoquent dans les climats d'où ils viennent, étaient autant de monuments élevés par Caroline à la mémoire de son affection si tendre pour





Édouard. Là, elle avait lu sa première lettre; sous ce palmier, portique vert arrondi sur son front, elle avait tracé au crayon une réponse; elle avait failli mourir asphyxiée sous ces vanilliers en fleurs, la nuit où elle écrivit, bien triste, pleine d'angoisse, pâle de remords, la lettre qui ne laissait plus ignorer à Édouard qu'il serait père.

Ce retour vers un passé si doux et si funeste, dans un lieu qui le rappelait si énergiquement à l'imagination, fatigua Caroline en pesant trop sur sa faiblesse. Elle alla au jardin dont le désordre l'affligea. Ses pieds s'embarrassaient dans les plantes parasites qu'elle n'avait plus été là pour faire arracher. Par un sentiment facile à pardonner, la pauvre enfant, depuis si longtemps privée de ses belles promenades nocturnes sur la pelouse et dans la forêt de Chantilly, voulut faire usage de la clef du jardin que M. Clavier lui avait aussi remise. Elle ouvrit la porte, et tout à coup son âme s'envola comme un papillon en passant, ailes déployées, sur la tête de la vaste forêt. Caroline s'appuya comme une statue contre la porte du jardin pour entendre le rossignol, dont la voix sereine passait et repassait sur le bruit des eaux murmurantes du château.

Pendant qu'elle était ainsi distraite, une main s'appuya doucement sur la sienne.

— Édouard! vous! Édouard! vous vivez!

— Caroline!

Ils rentrèrent dans le jardin.

Un silence douloureux couvrit les premiers instants de leur entrevue. Caroline était penchée sur l'épaule d'Édouard.

— Depuis huit jours, Caroline, je rôde autour de votre maison, véritable tombeau, sans jamais avoir eu l'occasion d'y pouvoir pénétrer ou d'y introduire une lettre. Que s'est-il donc passé ici?

— Dans quel moment, Édouard, vous venez! Dieu vous envoie ici; sa main vous a conduit vers moi! que de fois j'ai pensé à vous pour me sauver, dans cette nuit fatale qui s'écoule! Cette maison est pleine de terreur. La désolation est écrite à chaque place. Là haut, il y a un homme qui veille depuis huit jours et qui depuis huit jours n'a parlé une fois cette nuit que pour attirer une malédiction sur son lit. Je ne suis donc pas aussi malheureuse que je le croyais, puisque je vous revois, puisque vous êtes là. Mais toi, mon ami, mon Dieu, mon Édouard, où as-tu été pendant ces deux mois que nous avons été séparés?

Tu vas tout me dire, avec les dangers que tu as courus; car tu me dois maintenant la confidence de ta vie entière. Que je sache tout; parle, afin que je remercie dans mes prières ceux qui t'ont prêté un asile; tu viens de loin; tu es fatigué, mon Édouard, tu es souffrant!

— Je suis désespéré, Caroline. Je reviens de la Vendée.

— Où tu as vu ta mère?

— Où j'ai trouvé celle qui, plus délicate que toi, Caroline, dort dans la chaumière battue des vents; passe ses journées sans pain sous un arbre ou au bord d'un torrent, et traverse, à la tête des paysans, les bataillons ennemis qui lui barrent le passage de son trône.

— Tu m'as instruite à l'aimer, Édouard.

— Admire-la avec moi, Caroline; mais plains-la aussi. Nous lui avons vainement démontré, — il est vrai que c'est une affligeante vérité à dire, — que si l'enthousiasme doublait les hommes, il ne doublait pas la portée du fusil; vainement nous lui avons dit, moi et ceux qui, mieux que moi, ont compté les forces dont la sainte insurrection dispose, que l'heure n'était pas sonnée de marcher sur la capitale, enseigne blanche déployée, aux cris de *Vive le roi!* Elle n'écoute que ses espérances, que les vœux de quelques dévouements surhumains où elle s'appuie comme sur des lions, et elle dédaigne la prudence, la suppliant à genoux de ne pas faire passer la France et Elle par les armes, dans quelque basse-cour de village.

— Mon Édouard, veux-tu me suivre? la voix monte, on pourrait entendre des étages supérieurs.

Se prenant sous le bras avec la grâce infinie de deux amants ou plutôt avec la familiarité divine de deux jeunes mariés, l'enthousiaste Édouard et la mélancolique Caroline entrèrent dans le salon contigu aux deux serres, espèce de vestibule pavé servant de passage de la maison au jardin.

— Parle maintenant, Édouard!

Assis l'un près de l'autre, éclairés par la lueur des deux lanternes suspendues au plafond, ils purent distinguer les changements survenus à leurs traits depuis leur séparation, marquée pour elle et pour lui par tant d'incidents graves. Une exaltation voilée de beaucoup de tristesse animait la figure d'Édouard; ses yeux étaient sombres sans avoir perdu leur douceur. Le dédain d'un âge avancé plissait le contour de sa bouche, dont l'expression n'était adoucie que par l'extrême blancheur de ses

dents. Sous l'acide des chagrins s'était ternie la feuille d'or de la jeunesse.

Caroline n'osa lui dire combien il était changé.

De son côté, Caroline n'avait plus, — et ceci s'expliquait à beaucoup d'égards, — la même suavité d'ensemble. La vie était moins impatiente chez elle. L'indécision de sa voix, de son regard et de sa démarche, s'était perdue dans un délicat embonpoint.

— Continue, Édouard, je t'écoute.

— Je me suis rangé, Caroline, à l'opinion de ceux qui n'ont pas répudié toute précaution en se mettant en hostilité avec un gouvernement qui, s'il n'a pas la justice pour lui, a pour lui du moins l'auxiliaire aveugle de l'armée, et l'inertie de la population. Cette opinion a déplu à des conseillers plus téméraires. On a jugé notre concours suspect, du moment où il se montrait accompagné des restrictions de la prudence; nous avons été remerciés.

Une poignante amertume imprégnait les paroles d'Édouard, qui oubliait l'ingratitude dont on le payait, le repos de sa famille troublé, ses terres dévastées, son château détruit, sa vie proscrite, sa tête mise à prix, pour ne se plaindre que du refus qu'il éprouvait de ne pouvoir se sacrifier à sa cause d'une manière utile.

— Ainsi, Édouard, tu es repoussé de tous côtés; tu n'as plus aucune opinion qui t'abrite. Il y a donc un vent de malheur qui nous frappe également : car je ne sais pas non plus à quel titre je reste sous ce toit. Cette dernière nuit y a entendu de sinistres paroles. J'en suis encore glacée.

— Que dis-tu?

— Monsieur Clavier sait tout, Édouard : il m'a vue à genoux, suppliante, humiliée, en pleurs, et il n'est point sorti de son implacable silence.

Oui! alors j'ai bien fait de venir. Dieu m'a conduit. Portons mon malheur et le tien sous un autre ciel. Partons! — déshonorée si tu restes; tué si je suis surpris en France; fuyons vite! Un ami m'a confié un passeport qui pendant dix jours encore me permet de gagner l'Allemagne avec toi. Ma voiture est à l'entrée du bois; viens! nous sommes sur la route d'Allemagne dans trois heures, et dans quatre jours en Allemagne. M'écoutes-tu? tu ne m'écoutes pas! pourquoi cette indécision? Viens, Caroline! Voilà pourquoi je suis ici; voilà pourquoi depuis huit jours je

marche dans l'obscurité autour des murs de ce jardin pour t'emmener, Caroline : et je t'emmène. Qui te retiendrait ici?

— Mais monsieur Clavier est malade.

— Écris à Maurice, au médecin de monsieur Clavier que tu es partie, qu'ils viennent. Dieu fera le reste.

— Mais celui qui m'a aimée comme son enfant...

— Et le nôtre? Caroline!

Par notre enfant, par lui, puisque ce n'est pas moi qui ai le droit de te déterminer, consens à me suivre! — Viens!

Ce reproche et cette prière brisèrent l'irrésolution de Caroline.

— Tu le veux! Édouard, attends!

Caroline s'échappe; elle monte sans bruit l'escalier, entre dans sa chambre attenante à celle de M. Clavier; elle ouvre un coffre, y jette pêle-mêle quelques poignées de linge, puis pensive, indécise, elle appuie son front en sueur, ses genoux tremblants contre la cloison, pour voir à travers si M. Clavier est endormi.

Le vieillard était dans l'attitude où elle l'avait laissé; seulement la veilleuse, qui chauffait la tisane du malade lorsque Caroline était descendue, éclairait maintenant les longs plis blancs de la couverture et quelques parties de l'appartement.

Caroline ne respire pas, pour mieux entendre si le malade soupire ou se plaint. Aucun bruit ne sort de l'alcôve.

Elle demeura longtemps dans cette position; elle finit par s'imaginer que M. Clavier s'était évanoui. Cette pensée lui perça le cœur; brûlant d'impatience de la vérifier, elle courut à la chambre du malade. La porte en était fermée. Il lui aurait fallu cogner.

La porte avait donc été fermée. Mais par qui? par M. Clavier? il se serait donc levé? par Caroline peut-être, en attirant trop fort la porte vers elle? les souvenirs de celle-ci ne lui fournissaient aucune induction précise.

— Qu'il sera amer son désespoir quand il s'éveillera, se dit Caroline après avoir repris son attitude contre la cloison, et qu'il ne me retrouvera plus là pour rallumer son feu ni sa lampe! Il aura froid dans l'obscurité; et il m'appellera peut-être tout bas, et sa douleur de ne pas m'entendre lui répondre remplira de cris son appartement. Je ne me sens plus, mon Dieu, la force de partir; car enfin c'est moi, moi qui l'ai mis dans l'état où il est là. Je l'ai frappé de ma colère. Maintenant je l'abandonne; je l'ai insulté et ensuite je le laisse. Oh! combien il

se reprochera à ma honte les sacrifices qu'il a faits pour moi! S'il ne m'eût pas aimée, m'aurait-il élevée avec ce soin paternel? Pourquoi n'est-il pas mon père? je ne le quitterais pas.

Aucun mouvement ne permettait de supposer que le malade entendît les gémissements de Caroline, dont les paroles étaient quelquefois assez hautes pour traverser l'épaisseur de la cloison.

Appelée du bas de l'escalier par Édouard, Caroline tomba vite à genoux et pria pour celui qu'en partant elle confiait à la protection de Dieu, dans le moment le plus terrible pour elle. Ses mains frémissantes étaient jointes, sa tête en prière pendait sur ses mains. De plus en plus impatient, Édouard, ne sachant plus à quoi attribuer la cause qui retenait si longtemps Caroline, monta, la prit doucement par le bras et l'entraîna avec lui jusqu'à la porte du jardin.

— Tu n'emportes donc aucun effet de voyage avec toi? s'informa machinalement Édouard.

Caroline s'aperçut alors qu'elle avait oublié de prendre le petit coffre où elle avait serré quelques robes.

Elle remonte précipitamment.

Elle soulève le coffre pour l'emporter; elle le trouve trop lourd. Sa main y plonge; il est plein d'or. Qui a mis cet or? elle se frappe le front!

— Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! monsieur Clavier s'est levé, il est entré ici pendant que je suis descendue! il m'a donc entendue; il s'est levé!

Elle regarde avec terreur s'il n'est pas derrière elle.

— Caroline!

— Est-ce lui qui m'appelle? est-ce Édouard?

— Caroline! Caroline!

La pauvre fille court à la chambre de M. Clavier, dont la porte n'est plus fermée.

On l'appelle de nouveau.

C'est la voix d'Édouard.

Mais elle est dans la chambre de M. Clavier.

Courir vers l'alcôve, tirer les rideaux, découvrir la lampe, prendre la main de M. Clavier, l'interroger, ce n'est qu'un mouvement, qu'un pas, qu'un cri.

Ce cri fait monter Édouard.

— Viens donc, viens donc, Caroline!

— Je reste, répond Caroline en rejetant le drap sur le visage de monsieur Clavier.

Le régicide était mort.

XXIV

Sous le prétexte fort plausible d'aller prendre des bains de Baréges à Paris, cette ordonnance de santé étant à peu près inexécutable dans les petites localités, Léonide avait quitté Chantilly depuis environ quinze jours. Le motif de son absence dans la saison où l'on entrait était trop naturel pour qu'il fût commenté au profit de la malice cantonale.

Maurice aurait retrouvé le repos dans cette trêve domestique, si le retour du repos avait été facile après les violences qui l'avaient écarté au delà de toute portée. Le repos, c'est la santé des idées; il n'est pas toujours temps de le faire renaître quand les excès l'ont ruiné. Maurice n'osait jeter la sonde au fond de toutes les plaies dont il gémissait. La disparition des papiers du colonel Debray, l'emploi si téméraire que Reynier avait fait des fonds déposés chez lui par Édouard, étaient deux cuisantes pensées qui le rongeaient au vif. Pour les prostituer à un amant, sa femme lui avait volé des papiers sacrés, et, quand il les avait réclamés de la trahison, l'adultère s'était levé avec audace et avait répondu : éclaircissements foudroyants dont il était encore ébranlé.

Ses affaires avaient pris une tournure sinon mauvaise, du moins extrêmement sérieuse, lancé qu'il était dans le champ illimité des spéculations. Il en était arrivé à ce point d'obscurité commun à tous ceux qui, comme lui, renoncent en affaires au chemin tracé de la routine pour opérer sur les éléments des probabilités. La terre a disparu pour ces navigateurs hardis; ils n'ont en perspective que le naufrage ou la conquête : les terres connues leur sont interdites. L'activité incessante de leurs spéculations dévore l'ordre qui avertit les sages du moment où il convient de s'arrêter. Maurice avait graduellement remplacé les belles qualités de prévoyance dont il était doué par l'esprit d'ambition, et, ce qu'il y avait de triste, par un esprit qui n'était pas le sien. Rarement avait-il encore des instants d'illusion à donner à l'espérance de reprendre un jour le passé au rivage paisible où il l'avait attaché. Mais le bonheur de ses premières années lui aurait-il suffi? l'imagination se ride comme

le front; et c'est le premier crime des vanités de détruire d'abord les joies qu'elles ne suppléent point. Le notaire de Chantilly commençait à comprendre un peu mieux l'avantage d'avoir un centre d'opérations plus vaste qu'une étude de village. Malgré la simplicité de son cœur, il convenait avec lui-même, et d'après les leçons de Reynier, qu'une fois le parti pris d'entrer dans les affaires, inconséquent est celui qui les traite avec timidité. En guerre, il faut tuer; en affaires, s'enrichir : les demi-moyens prouvent l'impuissance unie à l'ambition. Maurice, en esprit, rigoureusement logique, acceptait la triste morale de sa position; dans les caractères bien soutenus, c'est une vérité, que le faux ne s'y introduit qu'à certaines conditions d'ordre.

Il était enfoui sous les calculs de sa vaste opération du chemin de fer, affaire devant laquelle disparaissaient toutes celles de ses clients, lorsqu'un clerc lui apporta une lettre timbrée de Compiègne.

— Je vous ai prié cent fois, lui reprocha-t-il, de ne pas me troubler à chaque instant pour des riens qui détournent mes idées et absorbent mon temps. Ne venez dans mon cabinet que lorsque je vous sonnerai, entendez-vous?

— C'est un ordre que nous avons assez strictement suivi depuis que vous l'avez enjoint, monsieur, quoique vos clients se soient plaints de cette consigne qui les oblige souvent à faire dix lieues sans parvenir à vous consulter.

L'observation du clerc surprit Maurice.

— Que dites-vous?

— Qu'un curé, dont j'ai oublié le nom, par exemple; que le maréchal-ferrant du château, que les petites ouvrières de Gouvieux, que Pierrefonds et beaucoup d'autres sont fort mécontents d'être venus chez vous ce matin, par un temps abominable, et d'être repartis sans avoir eu audience.

— Mais... mais pourquoi les avoir renvoyés?

— Vos ordres sont là, monsieur.

—Mais vous ne leur avez donc pas expliqué à ces gens que si je ne les recevais pas, — faut-il donc tout dire? — c'était tantôt à cause d'un héritage à régler sur les lieux, tantôt à cause d'un conseil de famille à assister de ma présence? ce qui est vrai; vous le voyez vous-même.

— Nous avons si souvent usé de ces prétextes, que vos clients n'y croient plus.

— Pourtant il n'y a rien d'inventé là-dedans ; vous devriez les en convaincre. Ces accusations de négligence finiraient par me nuire si elles s'accréditaient dans l'arrondissement. A l'avenir, ne renvoyez personne sans m'avoir prévenu.

— Voilà, pensa le clerc en se retirant, deux ordres bien contradictoires. Le patron est diablement distrait.

La lettre de Compiègne était sous les yeux de Maurice, qui, à l'écriture, avait reconnu la main de Jules Lefort, vieil ami négligé depuis le commencement de l'hiver.

— Jules est encore une victime de mes préoccupations ; je ne sais pas pour qui l'on existe lorsqu'on est dans les affaires.

Maurice décacheta lentement la lettre de Compiègne, l'étala en soupirant sur son bureau ; mais, au lieu de lire, il s'abandonna malgré lui à d'autres pensées. Tout à coup, saisissant sa plume, il traça une colonne de chiffres, puis une autre colonne, et enfin il respira.

— Le sang m'a tourné en eau, je m'étais figuré une différence de quarante mille francs ! Ce n'était qu'une erreur de mon imagination.

Voyons la lettre de Jules.

« Mon vieil ami,

» Que je loue ta prudence pour n'avoir pas engagé ta femme, la bonne Léonide, à aller au bal de Senlis, le carnaval dernier ! »

Qu'a-t-il donc, pensa Maurice encore distrait en commençant la lecture de la lettre, pour revenir sur de pareilles futilités ? Il a du temps à perdre apparemment, ce cher Jules. Il pense au carnaval ! Enfin !

Maurice continua de lire :

« Que n'ai-je suivi ton exemple ! je n'aurais pas à déplorer le malheur le plus grand de ma vie ; malheur auquel tu t'intéresseras, j'en suis sûr, toi, le seul ami dont les consolations ne sont ni banales ni perdues. Tu me les dois toutes pour me dédommager de ton absence, car tu me serais ici d'un appui bien nécessaire, au milieu d'une foule de gens dont l'intérêt est tout en paroles, disposé à vous entendre dès qu'il y a quelque scandale pour les payer de leur attention.

» J'arrive au triste sujet de ma lettre. A ce bal de Senlis où Léonide a si sagement fait de ne pas se montrer, ma femme, ma chérie Hortense, a été insultée par une autre femme, mais insultée, Maurice, d'une manière odieuse ; et, le croirais-tu jamais ? à propos de notre enfant, de notre fille, née,—ceci n'a été un mystère

que pour ceux qui l'ont voulu, — née avant mon mariage avec Hortense.

» Tu sais, sans que j'aie besoin de te le rappeler, toi l'ange discret de la famille, que, pour éviter une publicité toujours expliquée méchamment en province, j'ai négligé de mentionner dans mon contrat de mariage la naissance de cette enfant, à l'opposé de ce qui se pratique d'ordinaire. Mieux que personne, tu sais aussi que ce défaut de formalités n'a pas été un prétexte de ma part pour frustrer notre chère petite fille, dont j'ai assuré la fortune par une donation que tu tiens en ta possession.

» Infâme, instruite par le souffle empoisonné de je ne sais qui, par la lâcheté de quelqu'un des nôtres, la femme du bal a osé accuser Hortense en pleine assemblée, devant deux mille personnes, deux mille étrangers, d'avoir caché la naissance honteuse d'une bâtarde. Si le mot n'a pas été dit, un geste, je ne sais quoi, l'a révélé. Alors une scène dont je frémirai toute ma vie, Maurice, a éclaté publiquement. Je te fais grâce de la colère à laquelle je me suis livré. J'ai déchiré avec les ongles le visage de l'homme qui accompagnait le démon attaché aux pas d'Hortense; j'ai marché sur la poitrine nue de cette femme dont personne n'a pu m'apprendre le nom. Reposons-nous : j'étouffe.

» Depuis, et à force de renseignements, j'ai appris que le chevalier était un misérable réfractaire vendéen caché aux environs de Chantilly..... »

Maurice se leva comme s'il eût été mordu au talon par une vipère. Il frappa son poing à se le briser sur le bois du bureau et cria plusieurs fois : Exécrable Léonide! exécrable Léonide! Oh ! exécrable! exécrable!

Oui, c'est elle! elle seule qui a outragé Hortense! Lumière infernale! Édouard l'accompagnait! Et je n'assassinerai pas cet homme, moi? misérable destinée! je tenais là, j'avais, j'avais là l'arme sûre, infaillible pour le tuer, lui, sa race, son parti; et cette arme m'est volée, brisée. Léonide lui a livré les papiers de Debray. Je comprends à merveille et j'excuse et je bénis maintenant ceux qui tuent, ceux qui empoisonnent, ceux qui jettent leurs femmes dans les rivières et leur mettent ensuite une pierre sur le ventre : ceux-là sont des hommes! Ce que je ne comprends pas c'est que l'État n'accorde pas une récompense à ceux-là.

« Un réfractaire vendéen caché aux environs de Chantilly, »

relut Maurice en reprenant la lettre et tremblant jusqu'à la pointe des cheveux.

« ..... Le procureur du roi est aux enquêtes dans ton arrondissement.

» Sois assez dévoué à ton ancien ami, perdu d'honneur si un rayon pur de justice ne touche pas sur cette affaire, pour l'aider à traîner l'insulteur, à défaut de sa compagne, aux pieds des tribunaux. Ce n'est que là que je dévoilerai la cause si simple, si facile et si naturelle de ma conduite; déclaration que je ne puis livrer à la publicité des journaux, ni porter au domicile de chacun. Aide-moi : voilà tout ce que j'ai à te dire, à toi qui peux deviner combien une pareille lettre me coûte à écrire, mais qui ne sais pas ce qu'elle coûte à terminer; son dernier mot est accablant. Hortense est devenue folle; sa raison n'a pas été assez forte pour écraser la calomnie comme j'ai écrasé la calomniatrice. Il y a plus; sa folie est de croire que sa fille est une véritable bâtarde, éternelle honte qu'elle aurait glissée à mon insu dans notre ménage. Je pleure, Maurice, à tout ce que j'écris; j'ignore même si ce que je t'écris a quelque suite, et la clarté nécessaire pour te faire sentir la nature du service que j'attends de toi. Ma femme folle, mon commerce suspendu, ma famille l'objet de la pitié ou de la raillerie publique, mon nom courant les tribunaux, tout cela sur la révélation d'un mensonge, sur un mot sorti d'une seule bouche! Sur quoi repose le bonheur, Maurice. Veille au tien, retiens-le comme un souffle près de s'échapper; lie-toi à ta femme, lie-la à son ménage; n'aie aucun secret dans ta vie, on le révélerait. Le secret le plus innocent qu'on cache, vois-tu, est plus dangereux en résultats, souvent, que la faute la plus grave ostensiblement commise. Réponds-moi. Si tu étais seul, libre, je te dirais : Viens! tu viendrais; mais tu ne l'es pas. Sers-moi, venge-moi — je serai vengé!

» JULES LEFORT. »

Maurice prit du papier et écrivit :

« Mon cher Jules,

» La femme qui a insulté la tienne, c'est la mienne, Léonide; l'homme qui était avec elle au bal, c'est M. de Calvaincourt, amant de ma femme. Envoie cette note au procureur du roi.

» Tu es vengé. » MAURICE. »

La porte du cabinet fut poussée avec un grand éclat de rire : c'était Victor.

Il s'assit, se serrant les côtes pour ne pas étouffer de l'explosion du rire; il penchait la tête, éternuait, laissait tomber son chapeau qu'il ne ramassait pas; il était ivre de gaieté.

Maurice le regardait d'un air hébété, roulant entre les doigts sa réponse à Jules Lefort; attendant la fin de cet orage de bouffonnerie qui arrivait si mal à propos.

— Tu ne m'interroges pas, Maurice?

— Non!

— Diable! comme tu es sérieux! Quel non! Alors laisse-moi rire pour toi, pour moi, pour tout l'univers.

— Ris tout ton soûl.

— Puisque tu me le permets. — Et de nouveau Victor rit, se gaudit, éternua et si fort, qu'il faillit briser un dos de fauteuil en se renversant pour mieux rire.

Pour la première fois, Maurice éprouva du dégoût à être dans la société de Victor. En présence du frère, il froissait le nom de la sœur avant de l'envoyer aux assises. Il eut une espèce de répugnance à subir cette familiarité que, certes, il n'encourageait pas en ce moment.

Il était toujours debout devant Victor.

— Sais-tu de quoi je ris? de notre affaire, Maurice.

— Je la croyais plus sérieuse.

— Qui dit le contraire? écoute, et tu riras comme moi.

— Arrivé à Paris, — écoute-moi donc, — je suis allé au ministère, où notre protecteur m'a reçu dans son cabinet avec beaucoup de précaution. Là, il m'a dit : — L'affaire n'est plus en bon chemin. Dans dix jours, les travaux pourraient commencer, sans doute; mais je dois vous avertir qu'un concurrent se présente, un concurrent puissant, riche, appuyé du ministre, favorisé de la cour même.

— Que pourrait-il contre nous, ai-je répliqué aussitôt, toutes les maisons qui sont sur la ligne par où le chemin de fer passera nous appartiennent?

— Il pourrait, m'a répondu notre protecteur, obtenir l'exploitation du chemin de fer malgré vos maisons, qu'il achèterait.

— Mais nous en exigerions des prix fous.

— Pour cause d'utilité publique, on n'aurait aucun égard à vos prétentions outrées; on estimerait les immeubles, on vous les payerait, et l'on vous laisserait crier.

— Mais ne nous avez-vous pas promis, assuré, garanti que nous serions les seuls adjudicataires? — J'étais un peu en colère.

— Oui, tout autant que la cour ne s'en mêlerait pas. Luttez avec elle. — J'étais mort. Et, en vérité, je ne riais pas alors comme tout à l'heure.

— Rien n'est perdu, a repris l'impassible protecteur.

Juge si j'écoutais.

— Centuplez, m'a-t-il dit, la valeur de vos maisons, afin de décourager celui qui serait tenté de vous souffler l'exploitation; qu'il soit épouvanté de l'argent qu'il aurait à verser pour devenir en sous-œuvre l'adjudicataire préféré.

— Comment centupler la valeur des maisons?

— Les deux tiers des loyers sont vacants, n'est-ce pas? Vous avez congédié beaucoup de locataires; eh bien, sans perdre de temps, en sortant d'ici, établissez toutes sortes d'industries dans ces appartements vides. Si votre concurrent veut déplacer ces industries, il faudra qu'il les indemnise; ayez des baux supposés pour dix ans. Quelle fortune ne reculerait devant de pareils sacrifices d'indemnité? Votre concurrent reculera; et l'affaire vous reste. Mais de l'esprit, de la ruse, de la vitesse! courez!

J'ai couru.

Le lendemain, tous les appartements vides de nos maisons de La Chapelle s'étaient remplis de fabricants; et, sur les portes, aux croisées, à toutes les lucarnes, pendaient des enseignes, grandes, petites, noires, blanches, dorées. Ici: *Fabrique de noir animal*; ici: *Atelier de fonderie*; là: *Manufacture de papiers peints; Manufacture de tapis; Dépôt de porcelaine; Raffinerie de sucre; Raffinerie de soufre; Ateliers d'ébénisterie, de bijouterie, de serrurerie.*

L'arrondissement croyait voir un prodige. Dieu sait les fabricants que j'ai logés là! malheur à qui emploiera jamais leur industrie!

Trois jours après j'ai revu notre protecteur.—Venez, m'a-t-il dit, venez! la ruse est divine. Voyez, lisez! C'était le désistement de notre concurrent tracé tout au long; il avouait avec naïveté que, dans ses calculs d'acquisition, il n'avait pas prévu qu'une mauvaise rue de faubourg contînt tant de manufacturiers, de fabricants, de riches industriels; il se retirait devant les énormes débours qu'il lui faudrait faire pour les désintéresser.

J'ai sauté au cou de notre protecteur, le meilleur homme du monde; un homme de génie, Maurice!

Dans dix jours, je rendrai mes fabricants et mes manufacturiers à la société; ils sont nés pour en être l'ornement. Je souhaite de ne jamais les rencontrer au fond d'un bois.

Maurice ne trouva pas le moindre mot pour rire à l'histoire de son beau-frère; il s'en voulut au fond du cœur de s'être livré à l'étourderie de plus en plus flagrante d'un homme qui ne considérait que comme une émotion à traverser les plus saisissantes crises de la vie; espèce de héros en affaires, faisant jouer à l'imagination le rôle de la probité. Aussi eut-il besoin de tout son sang-froid pour se montrer reconnaissant de l'expédient de Victor, qui avait réellement sauvé l'opération du chemin de fer. Mais qu'est-ce qu'une vie, pensait Maurice, qui a besoin chaque jour, chaque instant, d'être sauvée? Est-ce exister que de flotter sans cesse entre le naufrage et le salut? N'existerait-on pas tout aussi content sans l'être au prix de la conquête? Oui! mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de profiter de cette expérience de la vie. Je l'ai vendue, ma vie, à cet homme qu'il ne m'est plus permis de quitter, sous peine de rompre les fils embrouillés de ma fortune, roulés autour de son poing. Il me mène et je le suis. Et moi qui n'ai pas compris, en l'associant à mon sort, qu'il n'avait rien à perdre; qu'il n'avait ni famille dont la réputation lui fût chère, ni établissement, ni avenir! moi qui vois maintenant que je n'ai épousé la sœur qu'à la condition de vivre sous le régime d'une communauté fatale avec le frère! Je me suis engagé hautement à être le protecteur de celle-là, et tacitement à être l'esclave de celui-ci.

Ceci sonnait comme le tocsin à coups aigus et précipités dans sa tête, tandis qu'il cachetait sa réponse à Jules Lefort. Parfois il s'arrêtait pour serrer sous la table son poing jusqu'au sang, tout en ayant l'air d'écouter les paroles de son beau-frère avec beaucoup d'attention; parfois il fixait sa vue sur le visage de Victor, se plaisant à remarquer combien ce visage avait de ressemblance avec celui de sa femme : même ardeur de teint, même finesse de traits, même regard noir et assuré. Il était étonné que cette similitude s'étendît à deux âmes aussi ténébreuses l'une que l'autre.

Fatigué de l'inspection par trop énigmatique de Maurice, et étant d'ailleurs de ceux qui n'aiment pas les observations prolongées quand ils en fournissent le sujet, Victor se leva, se promena dans le cabinet, toujours dans l'attente que son beau-frère daignerait le remercier enfin de ce qu'il avait fait pour lui.

Maurice sonna.

— Affranchissez sur-le-champ cette lettre pour Compiègne, commanda-t-il à un clerc. Que tenez-vous là?

— C'est une lettre dont on attend la réponse.

Le clerc sortit.

— Je connais cette écriture.

Victor Reynier s'approcha.

Maurice retourna aussitôt la lettre pour que son beau-frère n'en vît pas la suscription.

Celui-ci s'éloigna.

— De la défiance! murmura-t-il.

— Quelle curiosité! pensa Maurice.

D'Édouard! une lettre d'Édouard! Maurice se mit dans un coin pour que Victor ne fût pas témoin de son trouble.

Livide, les traits bouleversés, Maurice, après avoir lu la lettre d'Édouard, courut vers son beau-frère, auquel il demanda d'un ton effrayant s'il espérait véritablement que dans dix jours la concession du chemin de fer leur serait acquise. Son attitude semblait ajouter : Sinon, c'en est fait de ma vie.

— Je n'en doute pas, Maurice.

— Oh! ne joue pas, je t'en supplie, avec ma confiance que je t'ai livrée tout entière. Plus de mensonges, plus d'illusions! plus rien! la vérité! J'en suis arrivé à ce point, Victor, songes-y, de n'avoir plus d'espérance qu'en cette affaire, où j'ai jeté mon bien et celui de tant d'autres que j'entraîne avec moi dans l'abîme si nous ne réussissons pas. Réussirons-nous, oui ou non?

— Oui! mille fois oui!

Maurice faisait pitié.

— Excellent Victor, je ne te blâme point de m'avoir inspiré l'orgueil des richesses, tu as cru que j'étais comme tout le monde, et ma faute est de ne t'avoir pas détrompé à propos; mais à l'avenir, et si nous sortons vivants de ce gouffre, ne m'associe plus à des entreprises où tu règnes, toi, parce que tu es né pour elles, mais étouffantes, mais mortelles pour moi.

— Calme toi, Maurice; cette lettre t'a exaspéré; si je savais ce qu'elle contient, j'aurais peut-être quelque sage avis à te donner et que l'emportement ne t'inspire pas dans ce moment; si...

Se frappant le front, Maurice s'écrie :

— Si j'étais encore à temps de retirer ma lettre pour Compiègne!

Il court à la poste.

Le paquet des lettres de Chantilly pour Compiègne était déjà parti.

Il rentre chez lui, mort.

Victor était descendu au jardin.

— Que répondre à Édouard? ai-je bien lu? Oui, j'ai bien lu.

« Je suis caché dans la forêt; pour sortir de la France, gagner la frontière, vivre à l'étranger pendant quelques années, j'ai besoin de cinquante mille francs. Prélève cette somme sur le dépôt de cent mille écus qui est chez toi, et remets-la au porteur chargé de t'attendre au carrefour des *Lions*. C'est un homme sûr; tu le menacerais de la mort qu'il ne révélerait pas à toi-même l'endroit de la forêt où je suis. »

Voilà donc la vie!

Je viens de dénoncer un homme à l'échafaud, cet homme était mon ami. Cet ami m'a volé mon honneur, et moi, je lui vole son argent.

Quel est donc le coupable?

Que Dieu le dise!

Dieu!

Maurice regarda le ciel avec ironie.

En retombant, ses yeux aperçurent, à travers les arbres, un homme, l'envoyé d'Édouard, qui se promenait lentement, les bras en croix, au carrefour des *Lions*.

Une poignée de cheveux dut blanchir sur la tête de Maurice.

— Cet homme est le remords, s'écria-t-il. Il y a un Dieu!

Cet homme se promena ainsi jusqu'au coucher du soleil, puis il disparut.

XXV

Sur l'un des côtés de la pelouse de Chantilly s'encadre dans le gazon, au sommet d'une butte, une pièce d'eau d'assez belle étendue, au bord de laquelle, quand la chaleur du jour est tombée, les habitants se rendent par petits groupes, pour respirer paresseusement, assis sur des bancs de pierre, la fraîcheur et le calme. On réserve la lecture du journal pour cette heure de délicieuse distraction, la principale à la vérité, dans un bourg qui n'a, l'été, — ce qu'il considère comme un malheur, et nous comme un avantage, — aucune salle de spectacle ouverte à ses loisirs. La *pièce d'eau*, — c'est le nom du rendez-vous habituel, — se garnit de quart d'heure en quart d'heure de la population bourgeoise et rentière de l'endroit; c'est presque toute la popula-

tion. On la voit poindre par bouquets de familles sur le lac de verdure de la pelouse. Comme ce rendez-vous patriarcal a lieu à l'heure de la journée où les affaires sont terminées, — si toutefois il y a des affaires à Chantilly, — et comme, en outre, la pièce d'eau est le seul endroit où l'on se rencontre durant la belle saison, les habitants y apportent le luxe de leurs toilettes, qui n'auraient sans cela aucune occasion de se produire. La *pièce d'eau*, toutes proportions gardées, représente les Tuileries pour Chantilly. Nous préférons même, au bassin classique de Le Nôtre, la pièce d'eau de Chantilly, quand de beaux enfants nourris de bon lait, de jolies petites filles vêtues à la manière anglaise, d'élégants chiens de chasse, tachetés sur le dos, qui n'ont jamais chassé, mais qui sont un prétexte pour que leurs maîtres aient un sifflet d'argent à la boutonnière, un fouet, des guêtres de cuir et un chapeau de jonc, viennent, chiens tachetés, enfants joufflus, petites filles, se rouler sur le gazon, au pied des grands parents, plongés dans la lecture du *Constitutionnel*. Une rosée odorante de fleurs, d'acacias ou de tilleuls, pour être plus exact, tournoie et saupoudre la feuille des intérêts politiques et littéraires. Ceux qui ne lisent pas se dilatent en conversations dont la localité n'est pas le moindre thème; ce ne sont pas, — l'usage le veut, — les présents qui sont sacrifiés à ce besoin mutuel de se communiquer ce qu'on a recueilli dans les vingt-quatre heures, ou, à défaut, ce que l'on a imaginé quand la révolution du soleil autour de Chantilly n'a rien amené de nouveau. Là où le journalisme n'éponge pas les petits faits, les grands mensonges, les événements de la rue, la chronique de la maison, les indiscrétions de l'alcôve, chacun est une ligne vivante du journal que l'arrondissement n'a pas encore. A ce journal il ne manque ni la politique ni la littérature, quoique celle-ci y soit un peu faiblement représentée; il n'y manque que le timbre, le gouvernement n'ayant pas encore imaginé d'en imprimer un en noir sur la langue des femmes de province.

Ainsi, exacts au rendez-vous de la *pièce d'eau*, à chaque retour du printemps, les habitants de Chantilly ne peuvent se permettre une absence sans qu'elle soit aussitôt remarquée. A la vérité, les absences ne sont pas communes autour du bassin; la maladie ou la mort sont à peu près les seules causes des vides qui se font dans les rangs de ces familles, heureuses de se grouper autour d'une coutume qui les fait presque du même sang.

Un des derniers jours du mois de mai, qui fut en 1832 d'une

température ravissante, la bordure de la pièce d'eau était semée d'indolents oisifs, enivrés de sentir renaître la belle saison.

Là on disait que les arbres étaient en pleine floraison, que nous aurions, si la douceur de l'atmosphère se maintenait, des raisins mûrs au mois de juin ; ce qu'on prophétise toutes les années au mois de mars, et ce qui ne se vérifie jamais qu'au mois de septembre.

Sur les glacis, on pesait les résistances que rencontrerait l'occupation d'Ancône de la part de l'Autriche et du gouvernement papal.

Debout, au pied d'un des arbres qui forment la garniture de la pièce d'eau, trois profonds politiques se creusaient l'esprit pour deviner où était passée la duchesse de Berri depuis la capture du *Charles-Albert* et l'échauffourée de Marseille.

Ceux qui ne se permettent jamais de risquer une opinion avant le mot d'ordre de leur journal avaient l'avantage, ce jour-là, sur les autres, d'apprendre, par la feuille qu'ils parcouraient, que la duchesse de Berri avait paru en Vendée, munie du titre de régente, arraché à l'apathie d'Holy-Rood, et que sa présence et celle du maréchal Bourmont avaient fortifié le cœur de la chouannerie.

De moins lancés dans leurs propos blâmaient les tracasseries dont la police accablait les réfugiés polonais, très-aimés des habitants de Chantilly, où ils ont tenu garnison sous l'empire. Le csapski a laissé d'ineffaçables souvenirs ; peut-être les demoiselles d'alors, dames aujourd'hui, ont des motifs plus réels de regrets que le csapski.

Quelques anciens militaires, qui ont eu les pieds gelés à la retraite de Moscou, et non pas la langue, s'applaudissaient de lire dans le *Courrier français*, qu'à la suite des troubles survenus au sujet du bill de réforme à Liverpool, à Manchester et à Birmingham, la statue de lord Wellington avait été couverte de boue dans Hyde-Park.

Les indifférents à la politique étrangère parlaient avec tristesse de la mort de Cuvier et de Casimir Périer, deux grandes victimes du choléra.

Une fois nommé, le terrible fléau avait la plus large part dans les conversations errantes. On se répétait qu'il mourait encore à Paris cinquante personnes par jour, bien que le bulletin des décès ne fît plus sourciller personne, depuis qu'il paraissait démontré que le bourg de Chantilly était inaccessible à la mala-

die asiatique répandue sur presque tous les points des alentours. A en croire les enthousiastes indigènes, Chantilly, selon les uns, était à l'abri du choléra parce qu'il est entouré d'eau; à en croire les autres, parce que son terrain est sablonneux. Le bienfait répulsif était également attribué à l'humidité et à la sécheresse.

Plus loin, on s'entretenait chaudement déjà, sur les instructions d'un journal bien informé, des luttes politiques des habitants de la Vendée avec les dernières troupes envoyées pour les soumettre et pour leur enlever leur chef, dont le nom, le rang, et le sexe n'étaient plus un mystère pour le château. L'État déployait maintenant, s'étant ravisé un peu tard, des forces militaires dont l'importance et l'exaspération compromettaient, dans l'intention de l'assurer mieux, le repos de la France qui s'effrayait de cette guerre sans victoire. Cependant aucun parti n'eût osé nier que les communications de ville à ville, dans la Vendée, ne fussent interrompues à cause des soulèvements de bourgs entiers; que par suite de ces interruptions, les campagnes et les villes ne souffrissent également dans leurs relations, et que la France entière ne fût attentive au résultat des moyens coercitifs employés enfin pour étouffer cette irritation, dont rien jusqu'ici n'avait radicalement éteint le brûlant principe, prêt à s'étendre, à mêler sa flamme à la première flamme d'autres insurrections cachées.

Mais, graves ou légères, domestiques ou sociales, ces causeries suspendent leur cours, dès qu'une belle carpe bondit à fleur d'eau et fait jaillir en arc-en-ciel son écume sur le gazon, diversion innocente et toujours nouvelle pour les habitués du bassin.

Jeunes et vieux s'entretenaient ensuite d'un air attristé de la mort de M. Clavier, que Maurice avait su rendre leur ami, en effaçant, par de fréquentes réunions, d'anciens préjugés contre le digne vieillard. On ne se souvenait plus maintenant que de la simplicité de ses habitudes austères, mais tempérées par des actions de générosité, répandues sans distinction d'opinion et surtout sans bruit. A son convoi, les pauvres des villages les plus éloignés étaient accourus en foule. Maurice s'était porté l'interprète de leurs regrets dans un discours où les larmes avaient tenu lieu d'éloquence. On avait peu de particularités à rattacher aux dernières heures de M. Clavier; on attribuait sa mort, plus prompte qu'on ne l'aurait cru, aux fatigues, au

déceptions de sa carrière politique. La réclusion à laquelle il s'était condamné quelque temps avant sa fin était mise, faute d'éclaircissement plus précis, sur le compte de sa misanthropie, dont les accès lui étaient revenus, prétendait-on, avec les premières atteintes de sa maladie. Ainsi s'expliquaient jusqu'ici sans scandale la désolation du jardin et la retraite impénétrable de mademoiselle de Meilhan, qu'on louait tout haut de son dévouement pour avoir vécu renfermée avec son protecteur.

Naturellement les propos passaient de ce dernier sujet à l'intérieur de Maurice qu'on ne voyait plus se promener avec sa femme dans les allées de la forêt, malgré le retour du printemps. On ne pardonnait pas à Léonide d'être allée à Paris au moment où on le quitte d'ordinaire pour jouir des matinées de la campagne. On acceptait de mauvaise grâce le prétexte de sa santé; elle qui n'était jamais plus fraîche que le lendemain d'un bal.

— Peut-être s'ennuie-t-elle ici, avançaient d'autres dames, car la conversation leur était échue depuis que les hommes avaient repris la lecture des journaux.

— C'est très-possible, répondait-on. Si son mari est aussi riche qu'on le suppose, elle fait bien de résider le moins possible à Chantilly. On n'y reste que pour économiser.

— Vous ne vous plairiez donc plus ici, une fois que vous seriez mariée? interrompit un jeune homme en s'adressant à la demoiselle qui avait émis cette opinion sur Léonide.

En rougissant, la jeune personne avoua que les goûts dépendaient des caractères. Elle eût mieux aimé n'avoir rien dit.

La conversation ne tomba pas dans le bassin.

— C'est que le caractère de madame Maurice, reprit la maman de la préopinante, diffère en effet de celui de beaucoup de femmes. Il est aisé de s'apercevoir qu'elle est passionnée, ardente de caractère. Après tout, si nous sommes fort aimables, mesdames, à Chantilly, nous n'avons ni Opéra, ni concerts, ni grandes réunions, ni plaisirs bien bruyants enfin. Nos cavaliers sont sans doute fort distingués, mais peu jouent un rôle dans le monde, dans le beau monde; ils ne sont pas toujours habillés au dernier goût, et leur esprit serait trouvé trop naturel dans les salons de Paris. Nous nous contentons ici de leur amabilité; à Paris, on leur demanderait de la fortune, des titres.

Toutes les demoiselles avaient déjà fait galerie autour de la maman qui relevait ainsi la maladresse de sa fille.

— Cependant, poursuivit-elle en se laissant aspirer les paroles par les petits serpents dont elle était cernée, cependant je ne prétends pas que tout ce que je dis soit inspiré par le souvenir de madame Maurice; je parle en général, mais comme elle est femme tout comme une autre, l'à-propos n'est pas extravagant. Il y a des raisons pour croire à ces faiblesses pour les distractions de Paris, comme il y en a pour douter; il y a des raisons pour tout. Vous comprenez parfaitement que son mari n'a pas le temps de la conduire dans le monde où il ne va pas d'abord, où il s'ennuierait ensuite.

— Et qui l'y conduit? s'informa une petite voix curieuse.

— Ah! vous m'en demandez là plus que je n'en sais, et plus qu'il ne nous est permis d'en savoir, répondit encore la maman avec un son de voix réservé et un air de visage qui ne l'était pas du tout. Vous m'en demandez plus que je n'en sais, mesdemoiselles.

— Je ne vois que son frère, M. Victor Reynier, reprit une troisième interlocutrice, qui puisse l'accompagner dans le monde; et ce doit être lui.

— C'est si peu lui qui l'accompagne, objectèrent quatre voix, que, depuis le départ de sa sœur, il n'a pas manqué de se promener chaque soir sur la pelouse en sortant de la maison de mademoiselle de Meilhan.

La bienheureuse maman feignit d'être fort embarrassée de la difficulté.

D'un ton profondément convaincu, elle conclut ainsi :

— Alors c'est cela ou ce n'est pas cela.

— Cependant, le frère de madame Maurice ne reste jamais à Paris que pour ses affaires, et il en revient aussitôt qu'elles sont terminées. Si, comme vous l'assurez, tout le monde a aperçu M. Victor sortant seul de la maison de feu M. Clavier, ou, pour mieux dire, de la maison de mademoiselle de Meilhan, pauvre jeune personne maintenant fort à plaindre, sans perspective de mariage, quoique en possession de la grande, de l'immense fortune dont elle a hérité...

Après une pause affectée, et un trouble de commande tout à coup survenu dans ses idées, l'orateur se demanda : — Mais où en étions-nous? — Nous en étions, je crois, sur madame Maurice, n'est-ce pas?

— Non, madame, répondirent toutes à la fois les assistantes, qui avaient été rarement plus recueillies; non, madame, vous

parliez de M. Victor et de mademoiselle Caroline, qui, ayant hérité de tous les biens de M. Clavier, ne serait point embarrassée de choisir un parti de son goût.

— Ai-je dit cela ?

— Bien sûr, madame. D'ailleurs nous pensons toutes comme vous.

— Est-il bien vrai, continua l'excellente maman, qu'elle ait hérité ?

— Cela est positif, madame.

— Elle doit avoir hérité d'un million et demi ou d'un demi-million, ajouta une autre sans sourciller. Voilà une belle dot !

Une vingtaine de soupirs s'exhalèrent sous les tilleuls.

— N'exagérons rien, mesdemoiselles, s'il vous plaît. Qui de vous sait au juste si M. Clavier n'avait aucun parent ?

S'il en avait, trancha brusquement une jeune personne en bonnet rose qui ne voulait pas renoncer au million et demi, ou au demi-million, ils seraient déjà à Chantilly, depuis quinze jours qu'est mort M. Clavier. Si les morts vont vite, les héritiers vont plus vite encore.

— On ne revient pas d'Amérique en quinze jours, mademoiselle. Il y a encore des neveux en Amérique, si l'on n'y trouve plus d'oncles.

— Mais, madame, quand cela serait ! Il s'agirait de savoir s'ils sont plus proches parents de M. Clavier que mademoiselle de Meilhan.

— Mademoiselle Caroline n'est pas du tout parente de M. Clavier, fut-il aussitôt répliqué au bonnet rose par un bonnet bleu.

— Ah ! par exemple, reprit le bonnet rose qui avait été interrompu. — Charmante figure de seize ans, s'appuyant sur son bras posé sur le gazon. — Elle aurait supporté pendant si longtemps la mauvaise humeur de cet homme, triste, malade accablé de vieillesse, pour rien, pour n'être pas son héritière !

— Si elle l'aimait comme son propre père, mademoiselle, cette charge lui aura été légère.

— Légère ! légère ! Je vous la laisse, à vous.

— Et je la supporterais avec contentement, mademoiselle, si elle me tombait en partage.

— On voit bien que vous êtes riche. La supposition ne vous engage à rien.

— Et vous, mademoiselle, qui désirez peut-être le devenir, vous choisissez vos moyens.

Décidément la discussion entre le bonnet rose et le bonnet bleu tournait à l'orage : deux visages avaient rougi; deux poitrines se gonflaient; au moindre mot, l'eau aurait coulé.

— Eh bien, fit un survenant en posant sa canne de jonc à pomme d'or au milieu du cercle agité, comme le Neptune de Virgile lorsqu'il impose silence aux flots : eh bien, que se passe-t-il donc? je vois des yeux rouges qui demain seront irrités et plus irrités en outre du serein dont j'ai dit cent fois de se garantir, dans le mois où nous sommes : le mois des fraîcheurs!

— Bonjour! monsieur Durand; bonjour! comment vous portez-vous?

— On n'adresse jamais ces sortes de questions à un médecin. Bien! — très-bien! — mes enfants! — mieux que vous, — qui, malgré mes conseils dont on semble faire cas, venez tous les jours vous asseoir ici, aspirer par tous les pores des maux d'yeux, des crampes, des sciatiques, des rhumatismes, des fluxions...

— Oh! mon Dieu, monsieur Durand, vous nous épouvantez. Le mois de mai est si beau!

— Il n'y a pas de beau mois de mai. Ces rossignols, ces brins d'herbe, ces tilleuls, cette eau courante, sont choses fort poétiques; mais abusez des rossignols, et je vous appliquerai au cou des sangsues.

Et, en riant et en se laissant glisser le long de sa canne de jonc comme un ours qui a fini de jouer et qui devient bon, le docteur Durand s'assit sur l'herbe fraîche au bord du bassin fécond en sciatiques, entre toutes ses gracieuses clientes et immédiatement au dessous de la causeuse maman qui avait tenu le dé de la conversation jusqu'à son arrivée.

— Docteur! dit-elle.

— Madame.

— Dictez-nous sur-le-champ une ordonnance pour nous guérir d'un mal dont nous souffrons toutes, jeunes et vieilles, en ce moment.

— Quel est ce mal? le silence?

— Docteur, à peu près. Vous êtes un excellent physionomiste. Nous mourons de curiosité.

— Je n'ai qu'un seul remède; mais la Faculté me l'interdit : c'est l'indiscrétion, mesdames.

— Docteur, soyez gentil.

— Vous avez déjà peur du mémoire. Voyons?

— Mademoiselle de Meilhan est-elle héritière de M. Clavier?

En est-elle l'héritière universelle? A-t-elle le projet de se marier? Epousera-t-elle quelqu'un de Chantilly? Est-il vrai qu'on lui ait légué un million et demi ou un demi-million? M. Victor va-t-il chez elle? A quel titre y est-il reçu? Savez-vous si elle l'aime?

Le docteur avait fermé les yeux, s'était bouché les oreilles, effrayé de la multiplicité de questions dont on le criblait, sans qu'il pût se permettre un mouvement, soit à droite, soit à gauche. Son premier mot fut, après un silence méditatif :

Le malade est gravement malade et je l'abandonne.

Il se leva pour partir.

On le retint d'abord par sa canne, comme un oiseau pris à la glu ; puis par son chapeau, gardé en otage et passé derrière le cercle ; ensuite par les pans de son habit marron ; enfin par beaucoup de caresses qu'on lui fit.

— Mais laissez-moi : vous me prêtez, mes enfants, plus d'importance cent fois que je n'en ai. Je ne sais rien.

— Asseyez-vous toujours. Dites le rien que vous savez.

— Tout Chantilly a dû apprendre que lorsque je fus appelé pour donner mes soins à M. Clavier, il était déjà mort, froid comme marbre.

— Et de quoi supposez-vous qu'il soit mort? d'apoplexie?

— Non ; sa face n'offrait aucun signe d'une violente irruption de sang au cerveau. Je présume que le cœur était malade chez lui ; j'y soupçonnais depuis longtemps une lésion. A la suite d'un chagrin, le mal se sera déclaré ; l'épanchement s'en sera suivi, la mort également.

— Et à quelle cause morale attribuez-vous le chagrin qui l'a tué?

— Le pouls des malades, chère dame, — car c'était la chère dame qui questionnait, commentait, argumentait sans cesse, — ne me révèle jamais les accidents moraux dont il me confie les résultats physiologiques. Je viens de vous dire, du reste, qu'il était mort quand je fus appelé.

— Et qui était auprès de son lit? personne, je gage.

— Pardon! il y avait mademoiselle de Meilhan qui tenait sa main, la baisait et priait.

— C'est fort louable, docteur. Et la petite hérite-t-elle, au moins, cette chère enfant?

— N'étant ni son confesseur ni son notaire, je l'ignore.

— Il doit avoir laissé une belle fortune : cela ira sans doute à

quelque libertin de neveu. Il y avait de quoi ménager un si beau mariage à mademoiselle de Meilhan, et favoriser si avantageusement quelque excellent garçon de Chantilly? On comprend que monsieur Victor Reynier soit si assidu auprès de l'orpheline : la royauté vaut l'hommage.

— Voyons votre langue, ma voisine; comme vous en débitez sans vous épuiser, sans vous couper, sans vous contredire! Mais M. Reynier ne va dans la maison de mademoiselle de Meilhan que pour dresser l'inventaire des meubles, effets et bijoux laissés par M. Clavier. Comme elle doit quitter bientôt, dans huit jours peut-être, cette maison, M. Reynier hâte ce travail dont son beau-frère, M. Maurice, l'a prié de se charger. M. Maurice n'en a pas le loisir, toujours absorbé par le travail de son étude.

— Ceci est sensé, docteur; mais ceci ne détruit rien, absolument rien. L'homme de l'inventaire peut être l'homme du contrat.

— Ah! vous compromettriez un saint avec vos insinuations perfides. Ne me faites plus parler, tenez!

— Si, si, docteur s'écrièrent les demoiselles. Nous vous aimerons bien; parlez! Là, tout bas, à chacune un mot. Quel est celui qui épousera mademoiselle de Meilhan?

— Je le proclamerai tout haut, puisque vous m'y forcez. Le mari destiné à mademoiselle Caroline de Meilhan. — Apprenez-le, mesdemoiselles, — c'est...

Le docteur aspira une prise de tabac.

— C'est — qui?

— C'est moi!

— Oh! le méchant! C'est mal, docteur, de vous amuser ainsi à nos dépens!

— Nous nous vengerons sur vos ordonnances.

— Eh! que ne vous adressez-vous plutôt à M. Victor lui-même qui sort, — tenez, regardez, — de la porte du jardin de mademoiselle de Meilhan?

— C'est lui, en effet, se dirent les dames et les demoiselles en se levant à demi pour vérifier l'indication du docteur.

Victor fut bientôt l'objet de tous les regards. On remarqua, — car pas un de ses mouvements n'était perdu, — qu'il avait remis dans sa poche la clef dont il s'était servi pour ouvrir et refermer la porte du jardin.

L'interprétation de cette familiarité fut si générale et si spontanée, qu'on ne prit pas la peine de se la communiquer.

S'étant aperçu de l'impression que la sortie un peu libre de Victor produisait sur les groupes, le docteur se jeta au-devant des inductions et déclara qu'il trouvait fort naturel que M. Victor eût à sa disposition une des clefs de la maison de mademoiselle de Meilhan, afin de pouvoir, à toute heure du jour, et sans déranger personne, y entrer pour dresser l'inventaire du mobilier, travail minutieux, traînant, et tout de confiance.

Il ne convainquit personne, et il n'arrêta pas l'attention inquisitoriale de ces dames sur Victor; elles remarquèrent qu'il était sans chapeau, et qu'il hésitait à prendre une résolution, au milieu d'un trouble et d'une anxiété dont la distance n'empêchait pas de distinguer les signes.

Les personnes occupées à lire ou à converser indifféremment auprès du bassin mêlèrent leur surprise à celle des autres, et toutes furent témoins de la bizarre manœuvre de Victor.

Après avoir balancé s'il irait vers le grand chemin ou s'il se porterait du côté du château, il se dirigea, en courant comme un fou, vers la pièce d'eau où il arriva effaré, hagard, n'ayant pas l'air de voir ceux au milieu desquels il tomba.

— Docteur, s'écria-t-il en prenant sous le bras monsieur Durand, docteur, mademoiselle de Meilhan est dans des convulsions affreuses; elle se tord dans des vomissements qui ne l'ont pas quittée depuis deux heures; son estomac se soulève; je n'ai jamais rien vu qui ressemblât à l'état où elle est; on dirait un accouchement.

— Un accouchement! murmurèrent les mamans en levant les yeux sur le docteur, et les jeunes demoiselles en se regardant entre elles, les unes et les autres acceptant comme un fait ce qui n'était peut-être qu'une perfide comparaison.

— Mesdames, s'écria le docteur en lançant un regard d'imperceptible dédain à Victor et prêt à le suivre, mesdames, mon devoir est de vous le déclarer, au mépris de l'effroi que je vais répandre au milieu de vous : le choléra est à Chantilly!

C'était le 6 juin 1832.

XXVI

La France roula au bord de l'abîme.

Depuis longtemps organisée, l'insurrection républicaine rallia, à l'occasion du convoi du général Lamarque, ses forces disséminées; se parqua en silence, dans la soirée du 5 juin, dans les

rues ténébreuses du cloître Saint-Merry, et là, malgré une effrayante inégalité de forces, elle offrit le combat à la royauté, qui l'accepta. Paris fut en feu. Plus meurtrier qu'en juillet 1830, le canon tonna dans la longueur des rues; frappées à leur base, des maisons chancelèrent sous les boulets; les ruisseaux portèrent du sang à la Seine.

Laborieuse journée pour tous les partis, qui tous y laissèrent quelque gage de défaite! Les républicains émoussèrent une énergie qu'ils ne montrèrent plus depuis, soit que l'occasion d'en déployer une aussi désespérée ne s'offrît plus, soit qu'on ne profite pas deux fois de l'occasion; le pouvoir compromit dans cette fatale journée la pureté primitive d'une révolution qui n'avait pas encore été souillée; et les partisans de la royauté déchue y perdirent la plus précieuse de leurs espérances; il ne leur était plus permis d'attendre, d'une victoire républicaine sur la royauté de juillet, le retour au trône de la branche aînée.

Prenons à cette histoire de nos troubles civils la part dont ne peut se passer notre récit.

Dès que le tocsin, lancé par volées des tours Notre-Dame, eut trouvé des échos dans les clochers des environs, l'alarme sauta de distance en distance pour se propager dans tous les sens; la campagne s'arma. Par toutes les barrières la population des banlieues regorgea dans la capitale. — Pareille énergie eût en 1814 sauvé Paris. — Les chemins étaient couverts de paysans armés; la garde nationale recueillait le fruit précoce de son institution. En quelques heures, plusieurs départements furent sur pied et attendirent pour savoir à qui la France appartiendrait.

La catastrophe qui mit ainsi face à face dans la rue deux principes qui n'en formaient qu'un, deux ans auparavant, avait consterné les campagnes aussitôt qu'elle y avait été connue.

Loin de Paris, au moins autant que dans ses murs, on craignait, — la menace en avait été si souvent prononcée, — le retour d'un autre bouleversement social semblable à celui de 1793, et qui de nouveau remettrait en question les principes de la propriété. Vraies ou fausses, ces opinions avaient inspiré d'inexprimables craintes à ceux qui possédaient ainsi qu'à ceux qui, avec raison, n'admettent pas de cobénéficiaires au gain d'une fortune acquise sans le concours d'autrui. Cependant

ffroi qui régnait n'était pas celui de 93. Comme on ne croyait s à la barbarie des républicains, mais beaucoup à l'ambition sez mal dissimulée de quelques-uns, on avait moins peur au ıd d'être pendu que d'être pillé. Démentant à peine ces prétntions répandues partout, les journaux extrêmes annonçaient, on ne sait dans quel but étrange de séduction politique, — .e révolution sociale complète à la première crise dont leurs ctrines sortiraient triomphantes. Les fortes têtes du parti aient même déjà dressé la Genèse sociale d'après laquelle les ıs riches de la nation régénérée ne posséderaient pas plus de ıquante arpents.

Hors Paris, les fonds publics ne baissent pas à la nouvelle ıne guerre ou à la menace d'une insurrection civile; mais, à moindre oscillation de l'État, on cloue la porte du grenier; creuse un trou dans les champs, et l'argent disparaît de la rculation.

Aux hurlements du tocsin, les villageois coururent, les uns, nous l'avons dit, — au secours de la capitale soulevée, les tres, au dépôt de leurs économies pour le mieux cacher.

Effet ordinaire des calamités politiques : en un instant l'ami eut plus de foi en l'ami dont l'opinion lui sembla suspecte; ferma les portes; l'égoïsme se consulta en famille. On rasmbla les écus et les enfants; les hommes prirent les premiers ıs leur protection, les mères se réservèrent la défense des tres. Puis, la fourche de fer à la main, on attendit derrière la ie l'arrivée des brigands. Les brigands! menace vague qui paraît à chaque révolution; terrible parce qu'elle est vague.

On apporta d'autant plus de précipitation à suspendre surchamp, tant à Paris qu'ailleurs, toutes relations d'affaires, à tirer ses fonds, à s'isoler, que jamais insurrection n'avait déıté avec des chances de réussite égales à celles sur lesquelles mptait la révolte de Saint-Merry, formidable en nombre, en oyens d'attaque, en affiliations, en position, et redoutable surıt par son enthousiasme. Issu en droite ligne de celui de illet, cet enthousiasme s'était ravivé et retrempé dans des serents d'union prononcés sur les restes du général Lamarque.

Maurice arrivait à Paris, où il avait assisté aux premiers engements entre les républicains et la ligne; il avait vu les ldats râlant dans les ruisseaux, d'autres égorgés sur le dos des rnes; il avait franchi des barricades formées d'un rang de publicains morts et de pavés.

Ses oreilles sifflaient encore du bruit des boulets; les balles avaient percé son chapeau, jeté en ce moment à ses pieds, déformé par la sueur. Le drapeau blanc, le drapeau noir, le drapeau tricolore avaient tour à tour flotté à ses yeux au sommet des maisons de la rue Saint-Martin, le long desquelles il avait plu du sang sur ses joues.

Associé aux pensées de mécontentement dont les actes dynastiques de la révolution de juillet avaient été le point de départ, Maurice approuvait l'esprit d'une insurrection qui allait peut-être assurer la dernière conquête de cette révolution.

Sur le champ de meurtre qu'il avait traversé, il avait été témoin, — sa figure l'attestait suffisamment, — de la mort de ses meilleurs amis, de ses frères en opinion; il avait dû se mêler à leurs rangs crevassés par la mitraille, et verser l'obole de plomb à son parti; il s'était ensuite retiré, se disant que sa vie était à d'autres dans la condition où le sort l'avait placé. Après s'être montré brave, il s'était montré honnête.

Si ses amis se relèvent vainqueurs, ce qu'il est aussi difficile de nier que d'affirmer, dans la matinée du 6 juin qui s'écoule, eh bien, il n'aura pas déserté sa cause; si la royauté, au contraire, se rajeunit dans ce bain de sang, elle n'aura pas à traîner Maurice dans un cachot : il n'aura pas abandonné son poste au milieu de la société.

Depuis son retour à Chantilly, Maurice est enfoncé dans un coin sombre de son cabinet, fuyant le jour, le bruit, se fuyant lui-même; il étend ses doigts crispés sur son front en sueur; il écoute; il parle vite, seul, tout bas; il va à la porte, à son secrétaire, à la croisée; il court ensuite se blottir, s'affaisser, se faire petit dans son coin, les cheveux hérissés, le front jaune, l'œil ouvert.

— Plus d'entrepôt! fut le cri déchirant qui sortit de sa poitrine pour la soulager.

— Plus d'entrepôt à Saint-Denis! Comme on nous a joués! L'entrepôt sera construit à trois lieues de là; il sera construit de l'autre côté de Paris, de l'autre côté de la Seine, de l'autre côté de l'enfer! plus d'entrepôt à Saint-Denis! Et Victor qui me répondait de la promesse de l'employé au ministère, voleur en sous-ordre d'un voleur, qui aura traité des deux mains! mon concurrent lui aura jeté dix mille francs de plus, mille francs peut-être : le plateau l'aura emporté de son côté. Six cent mille francs engloutis dans cette mare de corruption!

L'entrepôt sera à Grenelle! ignoble dérision! moi qui me ruine en achat de maisons à La Chapelle! Que vais-je faire de ces maisons, nids à rats, de ces masures infectes, payées dix fois leur prix?

Et aux échéances du 15, comment faire honneur aux valeurs contractées pour payer ces maisons?

A chaque bout de mes pensées, l'abîme de la banqueroute; et banqueroute frauduleuse, avec jugement, affiches, exposition; banqueroute avec la marque. On ne marque plus : c'est vrai! Je ne serai pas marqué!

L'entrepôt ne sera pas à Saint-Denis! l'entrepôt sera à Grenelle!

Et si Maurice détourne les yeux du plafond pour les porter autour de lui, son désespoir revêt alors un caractère d'égarement taciturne à inspirer des craintes pour sa raison. Il sourit et pleure à la fois en regardant ces cartons qui ne sont plus placés avec la symétrie des premiers temps. Reflet de son âme, les reliques saintes des familles n'étaient pas autrefois salies de poussière et poussées au hasard sur les étagères.

Le front pétri par ses mains tremblantes, tandis que Maurice cherche dans sa tête, illuminée des sinistres clartés d'une révolution, et traversée des pressentiments d'une imminente banqueroute, une planche de salut, un angle de rocher où s'accrocher dans le naufrage, dût-il s'y suspendre par sa poitrine en lambeaux, Victor entre et lui serre expressivement la main.

— Ta cause est gagnée, Maurice!

— Quelle cause? répond Maurice avec un regard privé d'intelligence, et tel qu'un fou sur qui l'eau glacée d'une douche vient d'être versée.

— Tes amis sont des géants; ils résistent aux baïonnettes, à la mitraille, au canon qui les broie dans les maisons ou ils se sont fait jour avec leurs ongles. La rue Saint-Martin, la rue Maubuée, la rue de la Verrerie, toutes les rues environnantes, s'en vont au choc des boulets. Quand les étages s'écroulent, de braves jeunes gens paraissent sur le bord des croisées, saluant la foule qui les maudit; ils sourient et meurent en criant : *Vive la république!* S'ils tiennent encore jusqu'à demain matin, la royauté ne couchera pas demain soir aux Tuileries.

En échange de ces nouvelles qu'il apportait de Paris, non avec le ton d'un triomphateur, mais avec le parti pris d'un homme prêt à s'accommoder de la république si elle est proclamée,

Victor attendait de Maurice quelque explosion patriotique qui fît diversion au chagrin dont il le voyait accablé.

— Plût au ciel, s'écria Maurice, que la révolte ne cessât pas, que l'émeute pulvérisât Paris jusqu'à la dernière maison des faubourgs! Royauté ou république, je péris si les affaires reprennent tranquillement leur cours accoutumé. République ou royauté, il me faudra rembourser plus de quatre cent mille francs le 15 de ce mois; et nous sommes au 6, et nos maisons, depuis la translation de l'entrepôt ne valent pas cinquante mille francs. République ou royauté, mes billets seront protestés; on me poursuivra, on me jugera, on me condamnera, on m'emprisonnera. Il n'y a pas de gouvernement qui remette aux débiteurs leurs dettes : les révolutions ne déplacent pas les principes de l'honneur.

Oh! que j'étais heureux, Victor, quand j'ai vu dépaver Paris, briser ses carreaux, incendier une mairie! quand j'ai ouï, avec une joie qui m'a élargi l'âme, le canon, l'affreux canon tuant Paris! Ce désordre entraînera le mien. C'est bien le moins que la dette d'un homme disparaisse, quand une capitale s'engloutit; mais il faut qu'elle s'engloutisse!

Es-tu bien sûr, Victor, qu'on se battait encore quand tu es parti? Es-tu bien sûr que les maisons ouvertes, ivres, béantes comme des cavernes, buvaient encore des soldats par leurs portes et vomissaient des morts par les fenêtres? Ainsi je les ai vues.

Tiens, je n'ai pas pu mourir. Une balle m'a frappé *ici*, une autre là, une autre là, près du front. Point d'hypocrisie : mon dévouement, ce n'était pas du patriotisme, c'était du suicide. Je n'en voulais à personne! Je n'en voulais qu'à moi! Feu sur le banqueroutier!

— Oui, le coup est grave, Maurice, mais...

— Grave! il est mortel.

— Les affaires sont une bataille; personne n'est sûr du triomphe.

— Tu oses comparer de dégoûtantes témérités à une bataille! Est-ce que les affaires rapportent jamais quelque gloire, qu'on réussisse ou que l'on succombe? La spéculation la plus honnête, c'est d'acheter à trois francs pour vendre à quatre francs; et cela est un vol. Qualifie notre opération maintenant.

Mais je l'avais prévu. Nous avons eu recours à la corruption; elle nous paye avec sa monnaie. Je n'ai jamais fondé, — c'es

e justice que ma conscience me rend, — aucun crédit sur ces fics que tu décores du nom de grandes affaires. Que n'aplles-tu aussi grandes affaires la fabrication de la fausse monie et de faux billets de banque?

— Tu confonds, Maurice, le gain avec le vol.

— Connais-tu celui qui s'est arrêté à la ligne qui les sépare?

— Il y a des hommes probes en affaires.

— Ceux-là ne sont pas millionnaires.

— Peut-être. Es-tu entré dans leur coffre-fort?

— Et toi dans leur conscience?

— Ah! Maurice, la colère t'égare.

— Non, elle ne m'égare pas, Victor, et je jouis du malheur e toute ma raison. Toute fumée d'illusion s'évanouit; ton cheiin de fer est une extravagance. Notre grande fortune va se éduire, — sais-tu à quoi? — pour toi en une fuite à l'étranger, our moi en une prison perpétuelle.

— Si cependant, Maurice, la république est constituée?...

— Ne crois-tu pas que ce sera une république de voleurs, toi ussi?

— Mais nous ne sommes pas des voleurs, après tout, Maurice?

— Quoi donc? et l'argent d'Édouard dont j'ai disposé?

— L'argent d'Édouard! l'argent d'Édouard! c'est un placement nalheureux : il n'est pas perdu pour cela. Qui est-ce donc l'ailleurs que cet Édouard?

— C'est...

Maurice réfléchit que cet homme ne valait pas même l'outrage l'une révélation. Il se soucie, pensa-t-il, autant de la réputaion de sa sœur qu'il est affligé de la position où il m'a mis. Le voilà, comptant sur la république pour aplanir un chemin doux à la banqueroute! Et les hommes de cette espèce qualifient les républicains de brigands!

— Cet Édouard, répliqua enfin Maurice, est un homme quelconque, qui a eu assez bonne opinion de ma probité pour déposer entre mes mains les trois cent mille francs dilapidés par toi en achats de pierres pourries. Je pense que ce renseignement te suffit, et que tu devrais être le dernier à me demander : Qu'est-ce que ce monsieur Édouard?

— Est-il à Paris, ce redoutable créancier? redemanda Victor qui se torturait vainement pour se poser en honnête homme.

— Oui!

— C'est un rentier?

— Oui!

— Un jeune homme?

— Oui! oui! Mais, Victor, pourquoi ces questions insignifiantes?

Victor eût tout aussi bien demandé si Édouard portait habituellement un habit marron.

— Songe que nous sommes perdus, Victor. Avoir dépensé un million à l'achat des maisons de La Chapelle! J'admets qu'elles nous mettent à couvert de cent mille francs, si ce n'est pas exagérer ce qu'elles valent; nous n'en perdrons pas moins neuf cent mille francs. Les perdre s'ils nous appartenaient, ce ne serait qu'un malheur ordinaire; mais ces neuf cent mille francs se composent de trois cent mille francs d'Édouard que je veux rendre les premiers... Entends-tu?

— Si tu rends toutefois quelque chose, se dit intérieurement Victor.

— Oui, les premiers; plus de trois cent mille francs prélevés sur l'argent des rentes que j'ai touchées pour monsieur Clavier depuis sa mort; et de trois cent mille francs enlevés de là.

Maurice avait pris son beau-frère par le coude et l'avait placé en face des cartons, où étaient contenus les titres de propriétés, les dépôts, les valeurs de toute nature de ses clients. Après une pause silencieuse, il répéta cette effrayante et courte syllabe: Là! Le ressort d'un pistolet fait ce bruit, lorsqu'il tombe sur la capsule et qu'une cervelle humaine saute au plafond...

Là, Victor, tu m'as poussé à fouiller avec toi, et nous avons puisé à notre aise, tant que nous avons voulu. D'où t'est venue l'idée de cette exécrable ressource? Je n'y aurais jamais songé, moi, qui ai constamment sous les yeux ces cartons! Prévoyais-tu qu'il y avait de l'or là-dedans? Mais tu le flaires donc? — Car ta hardiesse à les ouvrir, à les vider, semblait indiquer une sûreté de mouvements infaillible. Tu allais! tu allais! tu plongeais! — Qu'y mettrons-nous, maintenant? Parle!

Les questions de Maurice n'étaient pas assez régulières pour forcer Victor à des réponses qui l'eussent embarrassé. D'ailleurs, les fonds prélevés sur les dépôt des clients, et dont ils avaient disposé autant l'un que l'autre, avaient été abîmés dans l'opération du chemin de fer. Jamais événement ne fut plus simple dans sa calamité. C'était un coup de foudre. Il n'y avait ni explication ni consolation possible. Aussi Victor ne répondit pas à Maurice.

Il pouvait être midi. Des groupes animés formés au bout de la

pelouse, des rumeurs, qui sortaient de ces groupes, attirèrent l'attention de Maurice. Une chaise de poste relayait, venant de Paris. Présumablement les voyageurs répandaient la nouvelle de ce qui s'y passait.

Maurice descend en hâte, et demande au conducteur dans quel état il a laissé la capitale.

— Dans le plus grand trouble.

— Les révoltés faiblissent-ils ?

— Nullement, monsieur.

— Le nombre en augmente-t-il ?

— D'heure en heure, à vue d'œil, à mesure qu'on tue.

— Et les Parisiens ?

— Ils regardent par leurs croisées.

— Est-ce que les autres quartiers de la ville se soulèvent?

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— Les boutiques sont-elles fermées ?

— Aucune.

— Quelle indifférence ! murmura Maurice : le calme de ces gens-là est odieux. Ils passeront d'un gouvernement à un autre comme de leur arrière-boutique à leur comptoir. Demain on fera encore des affaires !

Les habitants de Chantilly étaient en proie à de vives craintes en écoutant ce dialogue entre le conducteur et Maurice.

— On vient donc à leur aide? continua-t-il.

— De tous côtés, monsieur.

— Mais qui? puisque les habitants ne les secondent pas?

— Leurs amis, leurs partisans; on parle aussi de trente mille républicains qui arriveront de Dijon demain matin.

— Bonheur ! pensa Maurice, qu'ils tiennent jusque-là, extermination ensuite, bouleversement. — Mais la troupe? la troupe ?

— Elle les assiége aussi de toutes parts.

— On se massacre donc?

— C'est le mot.

— On ne présume pas à qui restera la victoire?

Le conducteur était remonté et lançait ses chevaux sur le bas de la route.

Sa dernière réponse était dans la voiture qu'il semblait prendre à cœur d'éloigner le plus possible de Paris. Les deux femmes, les deux enfants et le jeune homme, qui s'y trouvaient, montraient sur leurs visages l'altération d'une fuite précipitée. — Et certes, ils n'appartenaient pas au parti républicain.

Le cœur gros d'une affreuse joie qui le rendait odieux à lui-même, Maurice rentra et reparut dans le cabinet où son beau-frère était resté à l'attendre.

— Tout va à merveille, Victor; Paris est un chaos; on s'y égorge, les républicains et la troupe; les riches fuient; la chaise de poste qui a relayé emporte une famille entière. On émigre déjà.

— Allons, il y aura quelques bonnes petites affaires à traiter, dit Victor en se frottant les mains; les biens d'émigrés seront pour rien.

— Tu songes aux affaires, toi! Oh! non, il n'y aura plus d'affaires, c'est mon espoir! Des ruines! c'est tout ce que je demande, que tout soit anéanti. — Tout! plus de commerce, plus de tribunaux! Que l'échafaud de bois où l'on expose les banqueroutiers soit brûlé avec le siége de la justice! — C'est mal! — Mais je n'ai de soulagement qu'avec ces pensées de destruction. Et que le 15 n'arrive jamais!

— Tu as raison, si la fin du monde arrive avant l'échéance du 15, il y aura prescription de droit.

— Monsieur! monsieur, dit un clerc qui entra dans l'étude, monsieur, vous n'entendez donc pas?

— Expliquez-vous! parlez!

— La cour est pleine de gens pressés de vous voir.

— Victor, — je ne sais, — vois toi-même! — regarde par la croisée quelles sont ces gens!

Victor ouvre la croisée et regarde.

— Ce sont tout simplement tes clients.

— Mes clients!

— Oui! je les ai reconnus; pourquoi en si grand nombre, Maurice?

— Je n'en sais rien. — Irai-je voir? Va toi-même! non, reste! attends. Je descends. A quoi bon? — Mon habitude n'est pas de les recevoir dans la cour. — Ils trouveraient du louche...

Effaré, Maurice sonna; il sonna fort.

Le clerc reparut.

— Pourquoi n'avez-vous pas prié les personnes qui sont là-bas de monter?

— Vous ne me l'avez pas commandé.

— Allez donc! et qu'elles montent.

— Victor, suis-je pâle? — je dois l'être. Je sens fléchir mes jambes, j'ai des éblouissements. Ne me quitte pas. Sois là, reste là; toujours là.

La porte s'ouvre, plus de quatre-vingts personnes, paysans, fermiers, bûcherons, charbonniers, vignerons, pénètrent à la fois dans le cabinet, non sans désordre, dans leur avidité brutale à parler les premiers à Maurice.

— Monsieur Maurice, répondez-moi.

— Monsieur Maurice, moi je viens de loin, je passerai avant les autres.

— Monsieur Maurice, deux mots seulement, et je pars.

— Monsieur le notaire!

— C'est à moi à être écouté. Je suis ici depuis une heure!

— Et moi depuis deux heures.

— T'en as menti.

— Menti toi-même.

— Si nous n'étions ici, je te travaillerais les échalas.

— Mes amis, du silence! la paix! chacun aura son tour.

— Nous parlerons bien, peut-être, nous autres, femmes.

— Vous autres! rentrez vos langues dans le fourreau.

— Tiens! tiens! il ferait beau vous voir nous en empêcher!

— Mes braves gens, du calme! je vous entendrai tous! — tous! — D'abord, qui vous amène chez moi en si grand nombre?

Ces premières paroles furent si faiblement dites par Maurice, qu'elles ne produisirent pas plus d'effet qu'une goutte d'eau sur un brasier.

— Oui! qui vous amène? répéta Maurice, dont l'abattement avertissait son beau-frère de se mettre en mesure de parler pour lui.

— Voici, parvint enfin à dire le père Renard, qui avait déposé chez Maurice les titres de possession de trois maisons et qui avait négligé jusqu'ici de toucher sa rente viagère de six mille francs; voici : — On assure que la duchesse de Berry, à la tête de cent mille Prussiens, est descendue dans Paris par le faubourg Saint-Antoine.

— Ah! ouitche? des Prussiens; ce sont tout uniment, — et il y avait pas mal de temps que ça bouillait, — les républicains qui font des horreurs aux quatre coins de Paris.

Le dernier qui avait parlé était Robinson le tuilier. On a peut-être oublié que Robinson, voulant devenir acquéreur de l'un des lots de la Garenne entre Morfontaine et Saint-Leu, avait confié à Maurice, pour effectuer cet achat, quatre-vingt mille francs. La propriété ne s'était élevée qu'à soixante-trois mille : c'était donc dix-sept mille francs qui revenaient à Robinson.

Pendant quatre mois il avait balancé à les retirer. Mais au bruit de l'émeute, il était accouru comme les autres.

— Je répète, si l'on ne m'a pas entendu, que ce sont les républicains.

— Ah ! pour ça, c'est vrai, affirma avec un ton d'autorité que n'augmentait pas peu son titre, l'homme d'affaires de monsieur Grandménil; de Sarcelles d'où je viens, on entend le canon comme si on l'avait dans l'oreille.

— Alors ce sont des républicains, puisque monsieur l'assure, et qu'il a entendu le canon.

Ces deux témoignages ne permettaient plus aucun doute sur les causes de l'insurrection parisienne.

Et qu'est-ce que ça veut, ces républicains? demandèrent plusieurs voix qu'il était difficile de distinguer au milieu de la confusion générale.

— Parbleu! reprit Robinson, ils veulent rasseoir Charles X sur le trône.

— Un cri d'horreur couvrit tous les cris. A la réprobation qui circula en longs murmures, dès que cette intention si vraie eut été prêtée aux républicains, on eût imaginé que Charles X avait pendant son règne empêché le blé de germer et les pommes de terre de fleurir.

Debout sur un tabouret, Victor avait beau s'adresser à ceux qui lui semblaient les moins extravagants dans leurs divagations politiques, il ne parvenait pas encore à s'en faire écouter.

— Messieurs, je...

— Il n'y a plus de sûreté nulle part.

— Ils incendieront nos meules de foin.

— Ils couperont nos arbres au pied.

— Mes braves gens, je...

— Les scélérats !

— Plus de récolte, plus de moissons, plus rien.

— Mes amis, je...

— Il ne s'agit pas de ça! s'écria un rustre en argumentant des coudes et des genoux pour se rapprocher le plus possible de l'endroit où était Maurice, auquel il tenait particulièrement à parler. Il ne s'agit pas de ça.

Ce rustre était Pierrefonds le vacher, qui, il y avait près d'un an, avait effectué entre les mains de Maurice, sans vouloir accepter aucune espèce de garantie, un placement de cent vingt mille francs provenant d'un héritage.

— Il s'agit, Russes, Prussiens, carlistes ou républicains, qu'il n'y a plus moyen de rester dans ce pays : avant ce soir peut-être nous serons attaqués par les brigands. Le meilleur notaire alors ce sera un fusil, et le meilleur coffre-fort un trou de dix pieds au milieu de la forêt. C'est donc parce que nous ne voulons pas que les autres, sachant qu'il y a de la graine ici, viennent vous tuer, monsieur Maurice, que nous vous prions, vous remerciant bien de vos soins pour les avoir gardés, de nous rendre nos petits dépôts ; vous en serez plus tranquille, nous aussi ; ça vous va-t-il ?

L'affreux pressentiment de Maurice se vérifiait. Son cœur, qui battait auparavant avec violence, s'arrêta net.

— Oui, monsieur Maurice, poursuivit Pierrefonds, faut pas que nous soyons cause des malheurs dont vous ne seriez pas quitte si les républicains se répandaient dans la campagne, comme on dit qu'ils viendront quand la besogne sera finie là-bas, à Paris.

— Dame ! — c'était une autre voix, — Pierrefonds dit vrai ; ils vous arracheraient la peau tout vivant, pour un liard, au moins ! Lâchez-nous nos magots ; puis laissez venir ! Ah ! ils seront bien attrapés ! bonjour, ils sont partis !

Pousser son beau-frère sur un fauteuil, car il sentait qu'il n'avait plus la force de se tenir debout, et se placer devant lui, de manière à le cacher presque en entier de son corps, ne fut qu'un mouvement pour Victor, qui, souriant avec un superbe dédain, répondit aux paysans.

— Ah ça ! qui s'est donc moqué de vous de cette façon-là, mes amis ? Quoi ! vous vous êtes laissé prendre comme des étourneaux à d'aussi fausses et extravagantes nouvelles, vous ordinairement si sensés ? mais encore une fois, qui donc s'est moqué de vous ?

— Moi, ça m'est revenu comme je menâis me chevaux à l'abreuvoir.

— Vous voyez donc combien c'est faux !

— Je ne dis pas que cela soit vrai comme l'Évangile, reprit un autre ; mais le porte-balle qui me l'a appris quittait Paris, m'a-t-il affirmé, à cause de l'émeute.

— Ruse de marchands de bas ; ce sont des perturbateurs.

— Pour nous quatre, c'est différent : nous le tenons de monsieur le maire.

— L'important ! le fat ! Votre maire est un ambitieux. Et qui

lui a fait part, à votre maire, qu'on se battait à Paris? Est-ce le coq du clocher?

Toutes les fois qu'on ridiculise un maire, on est bien sûr d'être agréable à ses administrés. Les clients de Maurice se déridèrent.

— Cependant, mes braves gens, il faut convenir, reprit Victor en orateur qui cède un peu pour obtenir infiniment, que Paris n'est pas aussi tranquille que de coutume. Mais, depuis la révolution de juillet, quand a-t-il cessé d'être exposé à de pareilles agitations? Parce que quelques poignées de turbulents se sont retranchés derrière quatre mauvais pavés que la police a consenti à leur laisser empiler, croyez-vous qu'une autre révolution, semblable à celle de 1830, soit possible? Vous avez raison d'être prudents. En guerre ou en paix, la prudence est une vertu. Mais, permettez-moi de vous le dire, c'est manquer de patriotisme que de seconder par la peur à laquelle on se livre les projets des méchants.

Il en est des hommes les plus grossiers, et des volontés les plus tenaces, comme de certains gros rochers; si on creuse adroitement autour de leur base, un enfant les fera pivoter.

Fascinés par la parole de Victor, les rustiques clients battaient peu à peu en retraite; ils étaient sur le point de se demander compte de leur présence dans l'étude de Maurice. Leur entretien était devenu plus calme, leur attitude plus respectueuse; ils s'essuyaient le front. Victor triomphait.

Pour que sa victoire fût complète, il ajouta :

— Mon beau-frère vous remercie par ma voix d'avoir songé à lui à l'heure d'une crise, où, comme vous l'exprimiez si bien il n'y a qu'un instant, vos dépôts seraient susceptibles de le compromettre. Si l'effet de vous voir réunis ici dans une même pensée d'effroi ne l'avait profondément agité, il vous dirait que votre délicatesse est trop inquiète, et qu'il tient, par cela même qu'il y a du danger à veiller sur vos fonds dont il a la précieuse garde, à ne point s'en séparer, si toutefois vous n'avez pas d'autre motif plus grave pour lui retirer votre confiance.

Des murmures suivirent les dernières paroles de Victor. Il y eut unanimité pour repousser la supposition oratoire, personne dans l'assemblée n'élevant de doute sur la probité de Maurice.

— Non! pardienne, que nous n'avons pas d'autre peur!

— Sans cela, est-ce que nous demanderions quoi que ce soit?

— J'aurais laissé mes fonds pendant mille ans ici.

Et plus loin : — Est-ce que nous réclamerions notre argent sans cette maudite peur qu'on nous a clouée au ventre? — Dame! il faut bien croire un peu à ce qu'on vous dit.

— Sans doute, affirma Victor. Et voilà pourquoi il vous convient d'user de la même autorité morale sur vos voisins de village et de ferme. En rentrant chez vous, publiez que vous avez été dupes d'un mensonge, et empêchez par là les esprits faibles d'empoisonner leur existence, de déranger leurs habitudes sur le premier mot d'un charlatan qui traversera vos villages.

Les clients avaient décidément honte au fond du cœur de s'être livrés à une démarche si désespérée, depuis qu'ils avaient accepté les bonnes raisons de Victor. Pierrefonds lui-même, qui, comme un des plus forts clients, avait d'abord porté la parole pour expliquer sa présence et celle des siens dans le cabinet de Maurice, n'eut aucun scrupule à revenir sur son projet de retrait d'argent. Il prit un visage de désintéressement qui semblait dire : — Nous en serons quittes pour un voyage à Chantilly; voilà tout.

Remis de son trouble, Maurice se levait pour adresser quelques phrases d'adieu à l'assemblée, et, afin de n'être pas resté complétement étranger à la discussion, lorsque la voix claire d'un crieur public, qui passait sous les croisées de l'étude, entraîna un silence général. On écoute :

« Voici les événements sinistres qui ont ensanglanté, la nuit dernière, les rues de la capitale, après la cérémonie du convoi du général Lamarque. »

Reprenant son air léger, Victor tente de détruire sur-le-champ l'impression qu'ont produite sur les clients la voix et les paroles du crieur public.

— Mes amis, voilà tout juste, et ceci doit vous servir d'exemple, le moyen qu'on emploie chez vous pour vous alarmer.

— Il a dit *événements* cependant.

— Événements ! tout est événements pour Paris : le lever du soleil et le cours de la rivière.

— Mais il a ajouté *sinistres*, monsieur Victor.

— Vendrait-il un seul de ces papiers s'il n'ajoutait *sinistres?*

— Chut ! il crie encore.

Victor veut parler.

— Silence! s'il vous plaît, monsieur Victor.

Les oreilles sont attentives.

Et le crieur :

« On y lira les premiers engagements qui ont eu lieu entre les troupes et les insurgés de Saint-Merry; les pertes d'hommes des deux partis; les régiments qui ont tiré, et les généraux qui les commandent. Voilà du nouveau ! de l'intéressant ! »

Maurice était retombé dans son fauteuil, foudroyé par l'effet de ce bulletin sur ses clients; il ne pouvait s'empêcher d'un autre côté d'accueillir, comme la plus heureuse diversion à son anxiété, ces funestes événements qui lui confirmaient le naufrage où il désirait si ardemment voir périr la France. Bien! bien ! murmurait son cœur noyé d'amertumes; nous retombons dans le chaos. Je vous remercie, mon Dieu! de m'ensevelir dans ce désordre. Oh! vienne vite la crise!

Méprisant les propos de Victor, les paysans étaient descendus dans la rue pour acheter les pamphlets du crieur. Victor et Maurice étaient restés face à face, seul à seul, celui-là au bout de ses échappatoires désormais sans valeur sur les clients qui allaient remonter, et remonter plus avides que jamais de partir après s'être munis de leurs dépôts; celui-ci prêt à avouer, pour en finir avec un supplice cent fois plus douloureux que l'aveu de sa faute, qu'il était dans l'impossibilité de restituer les dépôts.

— Oui, Victor, il n'y a aucun moyen de sortir de là, si ce n'est la mort. Veux-tu mourir? deux minutes nous restent. A défaut d'argent, qu'ils trouvent du moins nos cadavres. J'ai deux pistolets chargés, là.

— Ah! bah! mourir ! fuir plutôt, — si fuir était facile; — mais ils sont dans le jardin, dans la cour, dans la rue. Tiens, regarde-les : ils lisent !

— Mais si nous ne pouvons fuir, que devenir, Victor? Encore un instant, et ils seront ici, — là. — Les as-tu vus? Leurs yeux étaient défiants ! J'en ai remarqué qui riaient avec ironie quand tu essayais de les dissuader de redemander leurs fonds; d'autres m'ont paru désespérés de notre position, qu'ils m'ont semblé comprendre, à ton assurance même, à ma pâleur, à je ne sais quoi. Mais le temps court; ils remontent déjà; ils remontent; n'est-ce pas? Écoute, Victor, un conseil ! une résolution! un parti ! — dis-le, — qui nous tire de là. L'incendie ! — brûlons l'étude. — J'accepte tout.

— Maurice, nous avons disposé de la moitié des fonds de ces gens-là.

— Hélas !

— Rendre la moitié qui reste, ce ne serait contenter quelques-uns que pour faire crier plus fort ceux que nous renverrions les mains vides.

— Achève! j'entends leurs pas.

— Es-tu déterminé à tout?

— A tout, Victor.

— Eh bien! laisse-moi prendre tous les contrats, tous les titres qui sont dans ces cartons.

— Prends, oui! tu as une idée : laquelle? — Et puis, — mais vite! — Mais parle, finis?

— Je vais à Paris.

— O mon Dieu! Tu déraisonnes! Que feras-tu à Paris?

— Tais-toi! La rente tombera aujourd'hui à un taux épouvantablement bas.

— Puisqu'elle ne se relèvera jamais! Et c'est bien mon espoir.

— J'achète toutes les rentes qui se présentent en échange de ces titres qui valent de l'or: j'achète des ballots de ruines! entends-tu?

— Malheureux! tu extravagues toujours.

— Si la monarchie de juillet est vaincue, tu ne me reverras plus : j'aurai acheté pour cent mille francs de papier sale. Alors tue-toi! fais comme tu l'entendras. Si la république est écrasée! eh bien je t'apporte de l'or! et de l'or ce soir même.

— As-tu ta tête, Victor?

— Regarde si je l'ai! — Et d'un bond Victor ouvre dix cartons qu'il vide en un clin d'œil, qu'il referme aussitôt et qu'il repousse sur leurs rayons. Des papiers s'enfoncent dans ses poches qu'il bourre, dans son chapeau; il regarde ensuite son beau-frère stupéfait de voir que Victor sait si ponctuellement le contenu de ces cartons.

Ce n'était pas le moment de se permettre des observations sur cette rare sagacité. D'ailleurs, les paysans ouvraient la porte de l'étude.

Et la voix du crieur se perdait en répétant : « Voici les événements sinistres qui ont ensanglanté Paris la nuit dernière.

— Il n'y a plus à tortiller, s'écria Pierrefonds : notre argent, nos papiers, et bon voyage. Vous voyez vous-même comme ça chauffe, monsieur Maurice. Le crieur a ajouté que les brigands s'étaient déjà rendus maîtres de Saint-Denis.

— Soit, mes amis, leur répliqua Victor avec le sang-froid qui ne l'avait pas quitté, soit! Nos intentions ne sont pas de vous contrarier dans vos volontés, puisqu'elles sont si bien arrêtées. Nous allons vous restituer vos dépôts à tous.

— Ah!

Déjà les paysans se mettaient en mesure de recevoir leurs titres et leur argent.

Les uns sortaient de vieux reçus de leur poche.

D'autres délivraient de la ficelle qui les entortillait leurs portefeuilles de cuir gras.

D'autres comptaient sur leurs bâtons de houx les crans que le couteau y avait taillés en guise de chiffres. Sur ces bâtons méthodiques, les mois d'intérêt étaient creusés avec une rigoureuse précision.

Aussi méditatifs, d'autres comptaient et recomptaient sur leurs doigs en remuant les lèvres, tandis que de plus versés dans l'arithmétique exécutaient leurs opérations sur le mur de l'étude avec la pointe d'un eustache.

Rompant ce silence animé, Victor leur dit:

— Mais avant de nous quitter, ne ferez-vous rien pour Maurice, mes amis? ne lui laisserez-vous aucune preuve de bon souvenir, en reconnaissance de l'exactitude qu'il a apportée sans relâche dans vos affaires, qui ont toujours prospéré entre ses mains?

— Tout ce qu'il lui plaira. Qu'il parle!

— Nous n'avons rien à refuser à monsieur Maurice.

— Ce bon monsieur Maurice!

Celui-ci craignait, par ce préambule, quelque nouvelle extravagance de son beau-frère.

— Il faut du temps pour tout. L'insurrection de Paris, puisque nous n'avons plus malheureusement à la nier, nous a étourdis aussi bien que vous, vous le comprenez. Vous désirez liquider sur-le-champ : ceci est à merveille, mais ceci ne saurait se faire à la parole. Il y a à retirer des pièces qui sont au tribunal, à régler des intérêts, à dresser des bordereaux : vous ne voudriez pas plus nous créer des difficultés que nous ne sommes disposés, pour notre part, à compromettre vos intérêts. Apportons donc les uns et les autres un peu d'indulgence. Ce n'est pas trop de la journée entière pour vous expédier; accordez-nous cette journée. Il est indispensable que vous patientiez jusqu'à ce soir; peut-être bien avant dans la nuit.

Une rumeur générale de désapprobation couvrit les dernières paroles de Victor, les plus sensées, du reste, qu'il eût prononcées.

— Jusqu'à ce soir!

— Ah bien! voilà qui nous arrange.

— Et nos femmes qui attendent?

— Et nos enfants qui nous croient déjà tués?

— Et nos maris? disaient les femmes à leur tour.

— C'est bien mon mari qui me chagrine, répliquait une autre, comme si l'on n'avait pas un âne à mener à l'abreuvoir et des vaches à conduire au pré.

—Et mes foins qui sont dehors?

— Puisque je vous vois si bien disposés, mes amis, à faire ce que je vous demande, permettez-moi d'ajouter que vous rassureriez votre protecteur monsieur Maurice en ne vous risquant pas la nuit, à travers des bois et des plaines, avec votre argent ou des valeurs précieuses, au moment où vous pourriez être assaillis par les brigands. Ce sacrifice serait bien consolant pour mon beau-frère. Attendez donc jusqu'à demain; passez le reste de cette journée et la nuit à Chantilly. D'ici à demain matin les événements de Paris auront pris un caractère décisif.

En orateur digne des beaux temps de la Grèce, plus Victor remarquait le peu d'impression qu'il produisait sur ses auditeurs, plus il avait l'air de les remercier de leur condescendance pour ses paroles. Il reprit :

— Mes bons amis, par un concours de circonstances dont je me plairais en d'autres temps à signaler l'heureuse opportunité, c'est aujourd'hui Sainte-Claudine...

— Il est décidément fou à lier, pensa Maurice.

— Sainte Claudine, peut-être l'ignorez-vous, est la patronne de madame Maurice. Elle a l'habitude de célébrer sa fête, entourée de ses meilleurs amis : les meilleurs amis d'un notaire sont ses clients. Le dîner est prêt depuis hier; il faut qu'il se mange ce dîner, n'est-ce pas? Qui le mangera si ce n'est vous?

C'est à vous d'ailleurs qu'il était destiné. Les lettres d'invitation allaient partir, quand le trouble des affaires politiques en a suspendu l'envoi. Mais, puisque vous voilà, nous vous retenons; vous ne nous quitterez pas. L'occasion est trop belle.

Ah! réjouissons-nous d'avoir encore quelque faiblesse, quel-

ques préjugés, diraient d'autres, pour les vieux usages de famille. Ne rougissons pas de nous asseoir, réunis dans une même pensée de franchise, autour du flacon et du pain de l'hospitalité.

— Comme il parle bien! murmuraient tous les paysans.

— Vous nous restez? — je savais bien.

— Dam!

— Qu'en dites-vous, les autres?

— C'est embarrassant!

— Je vous préviens toutefois, c'est un dîner simple; la frugalité de nos pères: quelques melons hasardeux, quelques volailles chaudes et froides, quelques bons gigots de fermier, force entrées bourgeoises; un peu de champagne, un peu de bordeaux, beaucoup de petits vins de Mâcon. Que voulez-vous? on traite les amis sans façon. Le cœur, voilà le meilleur mets.

Comme il n'est pas juste cependant que le plaisir de vous posséder à ce banquet de famille ait un côté onéreux pour vous; comme nous serions au désespoir, M. Maurice et moi, de vous contraindre à des dépenses, en restant à Chantilly jusqu'à demain, vous vous logerez à nos frais dans les meilleures auberges du pays: la dépense nous regarde, tout est à notre charge. La journée est superbe; allez faire un tour dans les bois jusqu'à huit heures. A huit heures la table vous attendra, et l'amitié aussi.

Il était aisé de remarquer que la crainte que Victor avait exprimée aux paysans de les voir traverser la forêt avec de l'argent, au moment critique de l'insurrection parisienne, et que le désir de jouir d'un bon dîner, avaient vaincu les hésitations les plus tenaces.

— Comme il fait durer le supplice! murmurait Maurice; il ne veut pas mourir.

Il était tout prêt à tirer Victor par les pans de son habit pour lui dire:

— Mais, monstre, on s'égorge à Paris, et tu veux te réjouir! Tu les invites au nom de ma femme, et Léonide n'est pas à Chantilly! Il aurait volontiers ajouté: — Crois-tu donc ces gens-là assez scélérats ou assez simples pour accepter ton dîner quand leurs compatriotes meurent sous la mitraille?

Ces gens s'étaient montrés assez scélérats ou assez simples pour accepter le dîner qu'offrait Victor. Maurice remercia, par un sourire de contentement, la politesse de ses clients.

Cependant, poursuivit Victor, si parmi vous il en est qui, à toutes forces et malgré nos avis prudents, tiennent absolument à liquider et à partir, qu'ils s'approchent, ils seront satisfaits sur-le-champ.

Joignant le fait à l'intention, Victor prit quelques cartons qu'il posa devant Maurice.

— Ce n'est pas cela, s'écrièrent les clients. Venus ensemble, nous resterons ensemble : le retard sera pour tous.

— Soit, dit rapidement Victor; et comme il vous plaira. Partez, restez, réglez, liberté entière; mais toujours le dîner à huit heures. D'ici là, repos à l'auberge, promenade au château : c'est entendu.

— Oui : c'est entendu.

Et toute la clientèle rustique, ballottée par les raisonnements captieux de Victor, friande d'un festin en perspective, heureuse de se goberger sans bourse délier, sortit pour se répandre par tout le bourg, d'heure en heure plus inquiet des bruits que le vent apportait de Paris.

— Que vas-tu faire maintenant, Victor? Victor!

— Ce que je t'ai dit : acheter des rentes pour rien; les revendre, en centupler le prix si le gouvernement résiste; périr s'il périt.

— Mais que vais-je devenir avec ces gens sur les bras, qui me demanderont ma femme?

— Léonide! Ne t'en occupe pas. Ne songe à rien, ne pense à rien : seulement à ce dîner! Que rien n'y manque, ni les mets, ni les vins, ni les liqueurs; entends-tu? D'ici à huit heures, il y aura du changement pour nous!

— Tu es un démon, Victor!

— Soit! Mais je cours à Paris. En deux heures et demie j'y serai : il sera trois heures à mon arrivée. Si à huit heures, ce soir, je ne suis pas de retour, sois sûr que je serai mort en route ou qu'il n'y a plus d'espoir de nous tirer jamais du précipice au fond duquel je ne nie pas que nous ayons roulé. — Adieu, Maurice!

— Adieu, Victor! c'est peut-être notre dernière entrevue dans ce monde; si tu croyais à une vie...

— Je crois aux révolutions qui font baisser la rente de six francs, et aux restaurations qui la remettent au pair.

Victor était déjà à cheval, il était déjà loin, il n'était déjà plus à Chantilly.

Seul dans son cabinet, comme le condamné à mort dans sa prison, Maurice n'eût pas été plus triste si l'échafaud eût été dressé devant sa porte.

Il fut perdu longtemps dans l'idée de son prochain anéantissement; il n'en sortit en sursaut qu'aux cris d'un autre bulletin de Paris; car d'heure en heure, échelonnés sur la route par le gouvernement et par les partisans de l'insurrection, des vendeurs de nouvelles criaient et répandaient dans la campagne les événements qui se succédaient dans la capitale.

Maurice s'approcha de la croisée, et la voix du crieur lui jeta ces mots :

« Voilà du nouveau, de l'intéressant! Le parti républicain s'est rendu maître des rues de la Verrerie, du cloître Saint-Merry et des ruelles aboutissantes. Il s'est emparé d'une pièce de canon dont il espère pouvoir faire usage. Le télégraphe de Montmartre a été brûlé. Hésitation des troupes. »

—Bien! très-bien! s'écria Maurice en frappant du pied. De la résistance! toujours des combats! tuez-vous! tuez-vous! Que le cheval de Victor s'étouffe dans les cendres en cherchant Paris disparu!

Tout à coup un second crieur reprit d'une voix différente :

« Victoire des troupes sur les révoltés poursuivis et exterminés dans les maisons du quartier des Arcis. Leurs plans déjoués. Mort de leurs principaux chefs. Carlistes trouvés dans leurs rangs. Conspiration ourdie par les Vendéens et les républicains, prouvée par des papiers trouvés sur les cadavres des rebelles. »

— Qui croire? L'un proclame la victoire, l'autre l'extermination des révoltés! Confusion du monde!

Maurice descendit pour acheter aux deux crieurs leurs bulletins contradictoires.

Et, en ouvrant la porte du jardin, il vit passer, comme un éclair, un homme à cheval, qui s'arrêta devant la grille de M. Clavier. Maurice reconnut cet homme dont la sueur inondait le visage enflammé : c'était celui qui avait passé une journée entière à l'attendre au carrefour des Lions.

Maurice courut se cacher dans un coin, comme un voleur; et dans ce coin il lut les deux bulletins.

Quand il les eut lus, il fut saisi d'un rire frénétique et sombre; sa joie était cruelle; elle eût épouvanté derrière une grille.

Il exhala ces paroles au milieu d'un affreux ricanement :

— Mort, à la fin! mort avec son drapeau blanc! mort précipité du haut du clocher de Saint-Merry! mort frappé d'une balle au front! La sainte hospitalité est vengée!

Si Victor se fût trouvé là, il eût ajouté :

— Et puisque monsieur Édouard de Calvaincourt, cet intéressant jeune homme, est mort, c'est trois cent mille francs de moins à rembourser.

Maurice était encore livré à son horrible joie, quand le prêtre qui lui avait confié dans le temps la caisse de secours des pauvres entra dans le cabinet.

Il n'eut pas besoin d'expliquer longuement le motif de sa visite; son visage effrayé parlait pour lui. Comme les autres clients, la terreur de l'émeute l'avait poussé à Chantilly. En bon pasteur, il venait reprendre la caisse de secours, et décharger de la périlleuse responsabilité d'un aussi précieux dépôt celui qui, dans des moments plus calmes, avait accepté de le mettre sous sa protection.

Le prêtre ajouta cependant :

— Vous prévoyez sans doute aussi bien que moi, monsieur, que le parti républicain, s'il était vainqueur, — et tout prouve qu'il le sera, — ne se ferait aucun scrupule de donner aux pieuses épargnes de mes fidèles une direction qu'il ne m'est pas permis de supposer, mais qu'en tous cas il m'est imposé de craindre. Souffrez, monsieur, que leur violence n'ait que moi pour victime. Le temps presse, le danger s'accroît. Restituez-moi ce faible dépôt, trop peu resté entre vos mains pour la sûreté des malheureux, mais assez cependant pour que ma reconnaissance vous soit toujours acquise.

Maurice ne jugea pas à propos de dissuader le prêtre des craintes peu honnêtes qu'il avait conçues du parti républicain : ce n'était pas surtout le moment de défendre la moralité de sa propre opinion, quand il avait presque la conviction que le contenu de la caisse de secours des pauvres avait été volé par son beau-frère, il n'y avait pas un quart d'heure, s'il n'avait été enlevé plus tôt.

La cassette était bien au même endroit, il l'apercevait de la place où il était; mais la clef y était restée aussi : et combien ne redoutait-il pas, en la prenant pour la restituer au prêtre, de la sentir d'une légèreté significative!

Encore une honte à subir! pensa-t-il.

— Et que ferez-vous de cet argent? demanda Maurice, lui qui

jamais ne s'était cru en droit d'adresser une semblable question à qui que ce fût.

— Je cacherai soigneusement cette cassette sous ma robe jusqu'au village de ma paroisse. Arrivé là, si j'y arrive, j'appellerai tous les pauvres, je l'ouvrirai en leur présence, et je dresserai le partage de ce qu'elle contient. Après, Dieu fera le reste : ils défendront leur bien.

La simplicité de cette âme ingénue, si effrayée pour sa réputation, si empressée de rendre une somme dont personne ne savait le chiffre et la source, fut une dure leçon de probité pour Maurice.

— Mais, reprit celui-ci, par un abus, par un tort que Dieu seul et ses vertueux représentants, — et non le monde, — savent pardonner, si j'avais, monsieur, disposé de cette somme; si je ne l'avais pas; si, par une licence dont je n'absous pas ceux de ma profession qui en usent, j'avais placé vos fonds, que diriez-vous? parlez!

Maurice s'efforçait d'être calme dans la supposition qu'il soumettait au prêtre, et il était pressant comme un coupable qui cherche à savoir son sort.

— J'avoue que mon embarras serait grand. Je vous plaindrais d'abord de vous être trouvé dans une conjoncture telle, que l'emploi de l'argent d'autrui vous eût été nécessaire. Il y a des fautes de position dont il ne faut pas rendre les hommes absolument responsables. Ensuite, je dirais à mes paroissiens que les dernières réparations de l'église ayant beaucoup plus *coûté* que nous ne l'avions prévu, j'ai été forcé de toucher à la caisse de secours pour combler les frais : on me croirait. Quelques-uns murmureraient un peu; on laisserait passer l'ondée. Vous pensez bien que je ne dormirais pas tranquille sous le poids d'un tel mensonge. Un plat de moins à mon dîner, quelques livres de moins à ma bibliothèque, et j'aurais bientôt, par ces privations, si tolérables et si légères, remplacé, dans ma caisse, le déficit que votre malheur y aurait laissé. Peut-être imaginerais-je mieux en pareille circonstance. Bénissons toutefois le ciel, monsieur, qu'elle ne se soit point présentée. Les plus beaux dévouements ne valent pas la joie de s'en passer.

Craignant d'en avoir trop dit sur un sujet que son interlocuteur avait soulevé probablement sans intention, le prêtre n'insista pas davantage; il se leva. Prêt à partir, il attendit que son dépositaire lui remît ce qu'il était venu chercher.

Maurice s'approcha du prêtre et lui prit les mains avec une expression toute brûlante d'un aveu que sa position, les circonstances, sa douleur, l'entraînaient à répandre. Il était depuis si longtemps privé de consolation, depuis si longtemps il n'avait satisfait à l'impérieuse faiblesse de la confidence, ce besoin que Dieu a mis au fond de l'âme humaine pour lui rappeler son incertitude, quand elle va seule, qu'à cette main qui s'ouvrit à sa main, qu'à ce regard si peu importun et pourtant si pénétrant, qu'à cette bonté sans obsession, il sentit sa parole, toute chargée de révélations pénibles, monter à ses lèvres comme malgré lui.

Tant de chaudes effusions chez un homme qu'il se figurait ossifié par des préoccupations matérielles, tant d'oppression morale amassée au fond d'un cœur qu'il avait cru jusqu'ici tout entier livré aux joies d'une fortune sans mélange, surprirent la candeur du prêtre, qui résistait encore à la pensée, pourtant bien évidente, que Maurice avait de graves aveux à lui faire à l'occasion de la cassette.

— Vous n'êtes pas malheureux dans votre ménage? osa-t-il à peine dire à Maurice. Je n'ai pas l'honneur de fréquenter votre maison; mais ceux qui la connaissent se plaisent à en louer l'ordre, la sagesse et l'économie.....

Un soupir apprit au prêtre qu'il ne s'était pas compromis par trop de hardiesse en faisant ce premier pas dans la vie de Maurice, si toutefois il n'avait pas deviné juste en se la présentant, comme tout le monde, du reste, sous de trop avantageuses couleurs.

—Vous n'avez pas d'enfants dont l'avenir vous soit un souci. Je vous demande pardon de m'initier personnellement à vos affaires ; mais nous n'avons d'autre mérite parmi les hommes, nous prêtres, vous le savez, que celui de nous exposer à la colère de leur mépris, pour les rendre au repos qu'ils ont perdu, quand il est encore temps.

— Quand il est encore temps! murmura Maurice.

— Et il est presque toujours temps, monsieur, à votre âge, avec votre caractère si naturellement porté au bien.

Il y eut un sentiment de vénération dans le cœur de Maurice pour cet homme qui, en droit à chaque minute de lui demander compte de son dépôt, oubliait de l'en entretenir, malgré l'imminence des événements à l'occasion desquels il venait le

retirer, pour lui prodiguer des conseils affectueux, exprimés avec la plus attentive délicatesse.

Des larmes humectèrent son regard.

— Que n'ai-je la force de parler, de tout lui dire, non-seulement pour obtenir son pardon, pensait-il, mais pour qu'il m'apprenne comment j'apaiserai le cri de vengeance dont la société s'apprête à me poursuivre! Pourquoi me croit-il bon, juste, innocent? pourquoi ne devine-t-il pas ma faute à ma pâleur? Je n'oserai jamais, le premier.....

— Parlez, dit le prêtre en s'asseyant à côté de Maurice, qui resta debout; parlez! mon fils!...

Le prêtre avait enfin compris.

Des larmes ruisselèrent sur les joues décolorées de Maurice. Il ne résistait plus à l'ascendant qu'exerçait sur lui l'homme pieux, illuminé au front de la sublimité de son ministère.

Recourant à un moyen plus expressif que la parole, et moins pénible à sa position, à un moyen qui allait apprendre toute l'histoire de sa vie au bon prêtre fermant déjà les yeux pour l'écouter, Maurice s'élance à l'étagère où repose la caisse de secours et la prend dans ses deux mains.

Surprise qui bouleverse ses prévisions et ses craintes, la caisse est pesante. Il court, la met aux pieds du prêtre, il l'ouvre.

Le prêtre s'écrie : — Vide! n'est-ce pas?

— Pleine! monsieur, répondit Maurice.

Victor n'y avait pas touché; il ne l'avait pas aperçue.

— Vous voyez, monsieur, ajoute alors Maurice, cherchant à s'armer de sang-foid, repentant déjà d'avoir entamé une confidence inopportune, puisqu'il était loin de la devoir à une personne nullement en droit de se plaindre de sa probité, vous voyez, monsieur, que rien ne manque à votre dépôt : comptez!

Le prêtre referma la caisse; et, sans oser pénétrer le mystère d'une comédie dont sa naïveté n'aurait jamais découvert le mot, mais un peu honteux d'avoir trop tôt soupçonné une conversion dans l'humilité passagère d'un homme du monde, il prit la caisse de secours, salua Maurice et sortit.

— La vertu rafraîchit le sang, s'écria Maurice : elle fait vivre, je l'éprouve. Cette restitution me donne une vigueur nouvelle, inconnue.

— Parbleu! tu es bien habile, lui aurait dit Victor s'il s'était trouvé là au moment de la réflexion.

Payer ses dettes, c'est être vertueux. Donc la vertu c'est l'argent.

Est-ce que je dis autre chose depuis que j'existe?

XXVII

Quand le docteur s'était présenté chez mademoiselle de Meilhan, il avait été reçu avec beaucoup de surprise; Caroline n'avait éprouvé qu'une légère indisposition; dès lors il avait été aisé à M. Durand de se convaincre que Victor, dans son zèle indécent, n'avait eu d'autre but que de s'afficher comme le complice d'un acte dont l'outrageante publicité le lierait à l'héritière de M. Clavier.

Jaloux de la réputation d'une jeune personne désormais maîtresse d'une maison dont il avait été l'ami, le docteur laissa écouler le temps rigoureusement nécessaire à une visite, puis il sortit et alla exprès à la pièce d'eau, vers les dames qui n'avaient pas manqué de l'y attendre, pour les confirmer dans l'idée que mademoiselle de Meilhan avait réellement ressenti les premières atteintes du choléra.

Un peu affecté, en racontant cette nouvelle, le docteur fit succéder l'effroi à la médisance dans l'esprit de celles qui l'écoutèrent.

Sur sa simple observation que l'air de la nuit, les émanations de la forêt et l'humidité de la pelouse étaient susceptibles de développer le germe du mal dont Caroline avait été frappée, elles rentrèrent la tête basse au logis.

Victor avait prévu, point par point, les conséquences de son mensonge.

Qu'il fût vrai ou non que Caroline eût éprouvé les douleurs de l'enfantement, il la perdait si bien dans l'opinion par le scandale de la pièce d'eau, qu'il restait seul pour la relever en l'épousant; ainsi il avait été fort indifférent sur la réception faite au docteur.

S'il n'avait pas essayé de vérifier le degré de vraisemblance que comportait le fond de la confidence de Maurice sur l'état de mademoiselle de Meilhan, c'est qu'il avait toujours beaucoup plus tenu à ce que cet état fût réel qu'à ce qu'il ne le fût pas.

Il s'agissait d'en profiter et non d'en peser les probabilités. D'ailleurs, Maurice n'aurait pas menti sur choses si graves.

Il allait jouir des fruits de sa combinaison ; du moins l'espérait-il ainsi dans son assurance à croire infaillibles des projets dont aucun projet d'homme jusqu'à lui n'avait égalé la hardiesse, quand le changement d'entrepôt et l'insurrection du 6 juin cassèrent en quelques minutes les premiers échelons de sa fortune, et le jetèrent brutalement par terre. Il y avait de quoi être écrasé : Victor fut étourdi. Quelque impassible néanmoins qu'il fût de caractère, il se courba pendant les heures lugubres qui furent marquées, pour lui et pour son beau-frère, des funestes accidents dont nous avons été témoins.

Si l'on n'a pas oublié que mademoiselle de Meilhan n'avait pas consenti à se détacher du lit où M. Clavier avait rendu le dernier soupir, et si l'on se souvient de la lettre restée sans réponse qu'Édouard avait écrite à Maurice pour avoir cinquante mille francs, on apportera peut-être quelque patience à écouter la suite de la passion si horriblement traversée de Caroline.

Édouard s'était rendu à Paris sans accidents. Là, spectateur de la fermentation publique contre la royauté de juillet mal affermie; ne la voyant pas trop courageusement soutenue, même par ceux qui en avaient le plus profité, il se persuada que les républicains en auraient bon marché. Sa conviction, on l'a dit plus haut, étant d'ailleurs que Henri V ne rentrerait aux Tuileries qu'après la sanglante épreuve d'une république, par raison et par désespoir, il s'était enrôlé dans les rangs des révoltés. La débauche des idées autorisait alors ces unions *adultères* de partis. Édouard, au surplus, n'avait pas à hésiter entre une vie mal cachée, intolérable, par les soins de prudence qu'elle exigeait, et une mort peut-être utile, à coup sûr glorieuse, car elle finirait par une balle.

Forcé en outre de renoncer à son départ pour l'Allemagne, à cause de la prescription de son passeport d'emprunt, et par la détermination de Caroline, dont il n'avait pas osé violer la pieuse résistance au pied d'un lit de mort, Édouard aurait été blâmable de rester étranger au mouvement insurrectionnel. Nous avons vu comment Maurice n'avait pas été non plus le moindre obstacle à la fuite d'Édouard.

Qui compterait les épreuves auxquelles il se soumit avant d'être accepté par les partisans d'une opinion ennemie infailliblement mortelle à la sienne dès qu'elle aurait triomphé? Qui

l'a suivi à travers les clubs souterrains où des figures sombres, rangées contre des murs humides, jugent et condamnent la royauté en jury sévère, impitoyable, sans appel? Qui a souffert avec lui les insultes faites à ses plus chères prédilections, afin d'obtenir au prix de tant de courageuses bassesses une place là où il y avait à combattre le visage masqué?

Ceci sera son secret.

Bientôt l'heure sonne, la nuit s'abat sur Paris, sur Paris agité, en sueur, comme un malade qui pressent la crise.

A des distances lointaines, mais dont les échos mesurent le sinistre intervalle, des coups de feu pétillent, se répondent. Au pied des rues désertes, des ombres courent, arment des pistolets, bourrent des carabines, et en fuyant se communiquent à l'oreille des paroles de ralliement.

Ici des groupes se pelotonnent; plus loin, ils s'abaissent et démolissent le sol; leur haleine laborieuse rase les ruisseaux dont le cours est détourné. Déjà des eaux noires s'échappent en nappes bourbeuses au bas des maisons; des pierres alourdissent des tonneaux; sur ces tonneaux des planches tombent et s'appuient : ce sont des ponts, des portes, des remparts. Derrière ces remparts grossiers, mais massifs, des fourmilières silencieuses campent et veillent; elles fondent des balles à la lueur d'un fanal; sous ce fanal flotte un drapeau noir.

Édouard est là. Il a mis les mains dans les pierres, dans la boue, dans le plomb.

Vienne le jour, il les lavera dans le sang!

Ce jour se lève : c'est le 6 juin; c'est le jour qui dure encore, qui a vu les populations éparses, effarées de la campagne, assiégeant le cabinet de Maurice; jour néfaste, qui, des pavés mitraillés de Paris jusqu'à la porte du jardin de mademoiselle de Meilhan, a lancé un messager épuisé de fatigue.

Quand ce messager de mort eut rempli sa mission, Caroline descendit au jardin et entra dans la serre, dont les panneaux soulevés, pour permettre au vent doux de juin de s'y introduire, laissaient apercevoir dans le fond un double rang d'orangers tout vivaces de leurs feuilles vertes et des rameaux embaumés de leurs fleurs. Chaque arbre, chaque arbuste, aspirait, dans cette matinée égayée par le chant des oiseaux, sa part de soleil, son souffle d'air, son infusion de vie, sa nuance de couleur et de grâce. Ils semblaient tous s'être préparés pour recevoir la visite du printemps : les uns montaient, les bras déployés, vers

le soleil, beaux bananiers enveloppés étroitement dans leur fourreau de soie, comme des princes persans dans leur tunique; les autres, se courbant, ondoyant, se relevant, semblaient de moelleuses bayadères tout à coup changées en tulipiers; Vichnou les avait touchées.

Toutes ces plantes, toutes ces fleurs respiraient dans l'atmosphère qui les entourait et qui leur faisait une patrie commune au milieu de laquelle chacune étalait sa beauté particulière. C'étaient des inflexions de tiges pleines de souplesse, des boutons vaporeux et voilés comme la pudeur, des bouquets liés d'eux-mêmes et cherchant une main pour les prendre; c'étaient des corolles renversées en sonnettes, agitant leurs anthères comme de petits marteaux d'or; d'autres corolles, inclinées sur leurs hampes, vives, sveltes, ailées, figuraient des colibris prêts à s'envoler; et d'autres encore, pourprées ou pâles, mélancoliques ou coquettes, ayant presque une âme et une voix.

Un souvenir de chaque climat éclatait autour de Caroline par des formes aussi incisives que la langue du pays, que son accent.

Bienfait des contrées sans ombre, le latanier élargissait son éventail aux mille lames, tandis que, plus loin, les arbustes du Gange effilaient et abaissaient en forme de rames leurs feuilles dentelées et arrondies pour voguer sur le fleuve sacré. Qu'un beau scarabée rose tombe dans la feuille du zamia, et l'équipage végétal sera complet.

L'imagination est heureuse de trouver des ressemblances entre des objets où Dieu n'a mis peut-être que l'intarissable variété de ses créations. Chaque bel arbre aux formes souples et tendres rappelle à notre faiblesse aimante, par des analogies mystérieuses dont les anges seuls ont la clé, une chose chérie, une chose absente, évanouie. Qui sait si le sang et la séve n'eurent pas autrefois une même source?

Caroline eut des tendresses, des regards, des soupirs, pour ces fleurs qui la regardaient lire la nuit, et qui l'appelaient de leurs parfums quand elle les oubliait pour lire.

Elle va de l'une à l'autre pour les respirer doucement; elle va, de ces petites étoiles, découpées à l'image de celles du ciel, qui sont peut-être aussi des mondes de parfums, à ces amas de pierreries égouttées sur des branches; à ces myriades de topazes, de perles végétales que la Vierge fit pour son diadème, laissant les autres perles aux reines de la terre.

Entre les plus hauts arbustes et les lianes rampantes, d'autres

fleurs épanouissent leurs corolles peintes par les anges dans les loisirs de la création; leurs doigts les ont veloutées, plissées à mille plis, évasées en calice pour recevoir la rosée, et puis les divins espiègles ont soufflé dedans pour les arrondir; leur haleine y est restée.

Caroline salua toutes les fleurs en passant, gracieuses amies qui lui rendirent son salut matinal. Elle en porta quelques-unes à ses lèvres, les retenant longtemps comme pour un adieu éternel.

On eût pu la voir ensuite aller de place en place s'asseoir un instant sous chaque ombrage, et essayer de toutes les suaves exhalaisons de la serre afin de dilater sa poitrine, où se posait sa main. Sa tête, rêveuse et triste, balancée sur ses charmantes épaules, penchait ainsi qu'une fleur à qui l'eau a manqué tout un jour d'été. Enfin elle se reposa sous un bel oranger de Naples, regardant fixement devant elle, suivant le fil d'une pensée qui partait du fond de ses yeux et allait jusqu'au ciel. Sur ce chemin idéal, son âme montait et descendait; mais, à chaque voyage, elle abrégeait le retour. Le ciel l'attirait davantage.

Après avoir inutilement cherché une attitude de repos, ses bras, sans force, fléchirent et pendirent le long de sa robe blanche, nouée par une ceinture noire, signe de deuil qu'elle n'avait pas cru devoir refuser à la mémoire de M. Clavier. Ainsi brisée, elle parut plus immobile que les plantes à travers lesquelles elle se dessinait.

Caroline demeura une heure entière dans ce repos; sa figure d'albâtre s'anima ensuite doucement; elle sourit comme étonnée de l'heureuse idée qui lui naissait spontanément. Était-ce un espoir? était-ce une voix qu'elle avait entendue? Caroline se leva et se dirigea vers les panneaux vitrés de la serre, qu'elle abaissa l'un après l'autre, sans en oublier un seul.

Caroline se trouva enfermée avec les fleurs.

Ayant repris sa place sous l'oranger, elle s'aperçut sans frémir qu'elle avait sur sa tête un groupe de mancenilliers, arbustes funestes que M. Clavier avait été plusieurs fois tenté d'arracher.

Bientôt une chaleur pénétrante, pareille à celle d'un bain de vapeur, remplit la serre déjà échauffée par le soleil de la matinée. Le tan, dont le parquet était couvert à une profondeur de deux pieds, fermenta et fuma. Aux carreaux s'attachèrent des vapeurs blanches; et bientôt s'opéra une dilatation puissante dans le tissu, dans les feuilles et les fleurs des arbustes exposés

à l'action d'une température élevée. Des camélias s'épanouissaient; des pétales d'orangers tournoyaient et voltigeaient dans l'espace; des feuilles se distendaient et claquaient. Le symptôme le plus évident de l'absorption de l'air atmosphérique par les pores des plantes se révélait par la surabondance d'odeurs répandues dans la serre, qui s'alourdissait de parfums.

A la faiblesse morale qu'avait éprouvée Caroline avant la fermeture des panneaux, se joignit chez elle, dès que cette imprudente résolution fut accomplie, un anéantissement physique qu'elle ne tenta pas de secouer.

Caroline s'assoupit peu à peu; ses paupières descendirent sur ses joues envahies par la pâleur du sommeil; on eût dit qu'elle remuait les lèvres, et un peu les doigts, à mesure que ses yeux ne s'ouvraient plus qu'avec peine.

D'instant en instant cependant la serre se parait de mille fleurs écloses à cette chaleur fécondante; plus lustrées, plus vertes, plus humides, les feuilles se déroulaient. Caroline n'eut bientôt plus assez de force pour appuyer sa tête contre l'oranger; elle glissa, manqua d'appui; son épaule seule l'empêcha d'être renversée sur la chaise. Et son assoupissement augmentait; sommeil doux et vénéneux qu'il était déjà peut-être trop tard pour rompre. Ses yeux, sa bouche, ses bras n'avaient plus aucun mouvement; mais, comme si un oiseau invisible l'eût effleurée de son aile, une ombre, un gaz courait sur son visage qui n'était pas encore mort, mais qui n'était plus vivant. Adieu! pâle et belle comtesse de Meilhan, descendante de princes, au noble sang, de noble race; tuée dans tes parents, *domestique* ensuite, et puis aimée. — L'amour, ce qu'il y a de plus joyeux dans la richesse, ce qu'il y a de plus consolant dans la pauvreté! — Et cet amour, ton amour, Caroline, souillé, découvert, maudit, déchiré par une infâme et un régicide! Adieu!... pauvre enfant, qui as vécu un jour. Ainsi s'éteignent donc les races, mon Dieu, qui les voulez d'abord puissantes, dominatrices, maîtresses du monde, qui les laissez se dire infinies, éternelles comme vous; qui passez ensuite sur leurs châteaux et les pulvérisez; sur leurs noms, et la mémoire la plus invincible ne les sait plus jamais; et enfin qui, après l'avoir porté triomphant de race en race, reléguez ce germe dans l'âme aimante, débile, passionnée d'un enfant, et d'un enfant que l'haleine des fleurs va tuer.

Pas un cri, un effort, un regret, pas un retour à la vie! Sa

obe trace de longs plis de ses genoux à ses pieds; ses bras plonent droit vers la terre, et ses beaux doigts effilés n'ont plus de ang. Son âme est au milieu de ces parfums qui l'ont aspirée. aroline est morte, asphyxiée par les fleurs; mort douce, douce omme sa vie; la jeune, la blonde enfant, avait retenu, pour le ourner contre elle, le précepte de M. Clavier : — Nous ne pouons pas vivre avec les fleurs, mon enfant; il faut que nous les uions ou qu'elles nous tuent.

Et les fleurs l'ont tuée.

XXVIII

En partant de Chantilly, Victor avait laissé des ordres précis et détaillés aux domestiques, comptant peu, avec raison, sur la iberté d'esprit de son beau-frère pour veiller aux préparatifs du dîner auquel il avait invité les paysans.

Aussi ce fut à l'insu de Maurice que deux tables de quarante couverts furent dressées dans une allée du jardin, et qu'elles se parèrent, sans craindre l'incertitude du temps, d'une sérénité rare depuis le matin, de tout ce que l'élégance du linge et de l'argenterie a de choisi.

Les habitants ne savaient que penser de ces apprêts, trèsdifficiles à cacher dans un bourg qui n'a qu'une rue, et de plus en plus inconvenants à mesure que les événements de Paris se rembrunissaient.

Comme un pâtissier en bonnet de coton ne sort pas sans commentaires d'une maison enclavée dans une localité au-dessous de deux mille âmes, trois pâtissiers allant et venant, pour le compte de la maison Maurice, avaient ouvert les écluses aux interprétations. Les propos débordaient.

— Tue-t-on le bœuf gras, ou le veau, chez lui?

— Voisine, on peut tout supposer : j'ai vu deux pâtissiers.

— Vous vous trompez : il y en avait trois bien comptés; tout ce que Chantilly possède en pâtissiers.

— Je ne dirai pas non. C'est comme des melons : il en est entré un chargement. Pourtant, j'en ai marchandé un hier; pas moins de trois francs. Ils sont au feu.

— Et mon mari qui sort du café, où il a entendu qu'on com-

mandait quatre-vingts demi-tasses de café avec ou sans crème!

— Êtes-vous bien sûre de ça, voisine? C'est que quatre-vingts demi-tasses de café, cela entraîne autant de petits verres.

— Si j'en suis sûre! Vous n'avez qu'à rester à votre croisée; vous vous convaincrez par vous-même si je mens ou si je dis vrai.

— Il y a, il faut le croire, quelque baptême sous roche.

— Mais baptême de qui, de quoi, voisine? il n'y a point de nouveau-né dans la maison.

— C'est donc un mariage?

— Pas davantage. Il n'y a qu'un ménage, et la noce est faite depuis longtemps.

— Bien sûr ce n'est pas un enterrement.

— C'est à jeter notre langue aux chiens, voisine.

— Que voulez-vous! on ne sait plus rien dans ce pauvre monde.

— Hélas! vous parlez comme l'Évangile, voisine; il n'y a plus rien à brouter pour la langue d'un chrétien. Il faut que le monde soit bien méchant pour tant se cacher.

Dieu eût pardonné à la médisance si, envoyé par lui à Chantilly, son ange eût découvert seulement huit maisons dont les croisées eussent été fermées en ce moment; seulement trois, seulement une.

Il n'en était point où ne parût un visage curieux; et, parmi ces visages, il n'en était point dont le rayon visuel fût dirigé ailleurs que sur la maison de Maurice.

Maurice était étranger à ce qui se passait chez lui. Il jetait à qui les voulait les clefs des armoires et du caveau, trop heureux de se laisser voler, au prix du repos dont sa pauvre tête avait besoin. Souvent il se surprenait, écoutait les cliquetis de l'argenterie et le grincement des assiettes, ne s'expliquant qu'après longues réflexions la cause de ces préparatifs gastronomiques.

Reprenant le fil de ses idées, il murmurait en marchant :

— Déjà une heure que Victor est parti! reviendra-t-il? Oh! non! je ne le crois pas. Et quand il reviendrait! ne m'apporterait-il pas quelque exécrable faux-fuyant pour éterniser mon désespoir? Mais cette fois il s'abuse; mes juges sont ici; de l'or pour eux ou le suicide pour moi. Et qu'il ne me trompe pas d'une heure, car j'ai des armes sûres et qui n'attendent pas!

Le chef de cuisine entra.

— Monsieur!

— Quoi? que me veut-on?

— Divisera-t-on le repas en trois services ou en deux?

— Que dites-vous, et qui êtes-vous?

— Je suis le chef, monsieur, et je vous demande s'il y aura deux ou trois services à votre dîner?

— Mille! s'il le faut.

— Et combien d'entrées?

— Tant qu'il vous plaira.

— Comme j'ai deux belles carpes, je crois que nous pourrons nous passer de turbot?

— Passez-vous de turbot.

— Mettra-t-on huit ou douze poulets à la broche?

— Mettez-les tous!

— De quel vin boira-t-on?

— De tous! Laissez-moi!

Profitant de la munificence de Victor, les clients avaient envahi les principaux hôtels de Chantilly. Amateurs des beaux points de vue, plusieurs d'entre eux, installés dans l'agréable hôtel de Bourbon-Condé, s'étaient placés sur le balcon de fer qui s'avance, poudreux et rouillé, sur la grande route, et domine les premières avenues de la forêt. De son cabinet, Maurice les apercevait, adoucissant les ennuis de l'attente par des petits verres de liqueur et des cigares. Ils semblaient occuper le bourg par suite d'une invasion, et le tenir en gage jusqu'à l'acquittement de sa rançon.

Les premières heures leur furent douces.

Ils s'emparèrent des billards qu'ils trouvèrent vacants, des tables de jeu, et enfin de tous les instruments de distraction que fournit le pays le plus fainéant de la chrétienté.

Les enfants et les femmes allèrent se promener à âne dans la forêt et dans des chars-à-bancs de louage, Victor n'ayant interdit aucune sorte de plaisir.

Maurice dévorait son cœur sans relâche en comptant les minutes qui le séparaient de la nuit. Ces paysans marchant autour de son habitation lui produisaient l'effet d'un peuple impatient d'assister à son exécution remise au coucher du soleil. Ils avaient acheté le droit de le voir mourir pour son crime. S'il s'éloignait du spectacle désolant qu'offrait cette multitude des clients dont pas un n'était perdu pour son regard, de quelque côté qu'il le dirigeât sur l'étendue plane de la pelouse, il n'évitait pas la fantasque solennité du repas. Il ne pardonnait pas à la fastueuse

raillerie des flambeaux, des porcelaines, des flacons, des cristaux dont se chargeaient deux tables démesurées ; dérision pour son cœur attristé.

Il rentrait pour la vingtième fois au fond de sa retraite, maudissant l'implacable immobilité du temps, exécrant un soleil toujours à la même place, quand un homme, vêtu de deuil des pieds à la tête, entra à pas lents dans l'ombre de son cabinet, s'avança vers lui, et l'appela d'un ton faible :

— Maurice, ne me reconnais-tu pas?

— Jules Lefort! mon ami! Cette pâleur, ces habits!... Jules, tu pleures! mais tu pleures! Oui! — toi aussi!... — Qui t'a-t-on tué?

— Ma femme! Hortense est morte; morte folle dans mes bras! me demandant pardon, pardon! sans pouvoir être dissuadée qu'elle n'avait commis aucune faute. A genoux près de son lit, mes lèvres suppliantes sur son front, tenant son corps desséché et convulsif sur ma poitrine, je lui ai vainement protesté, par mes pleurs, par mes paroles, qu'elle était innocente et que ses remords m'outrageaient, me faisaient mourir; elle a, jusqu'à son dernier souffle, maigri, langui, souffert en murmurant : Pardon! Elle a expiré sous l'horrible poids d'une accusation que son imagination répétait à ses oreilles; et son cadavre, Maurice, est resté agenouillé, les mains jointes, pour l'éternité.

— Malheureux Jules! Et Dieu t'a laissé seul sur la terre, comme moi. La calomnie t'a fait veuf, et moi, la honte; ma femme a assassiné la tienne; deux amis étaient frères dès l'enfance, et l'un est presque le bourreau de l'autre! Maudis-moi! maudis-moi!

— Je n'en ai pas la force, Maurice. Vois ce front que quelques nuits ont blanchi; ce corps que le mal a brisé; à peine aurait-il la puissance de se baisser pour ramasser une épée, des deux que la vengeance jetterait à mes pieds.

— A quoi bon une épée maintenant, Jules? L'homme dont l'existence protégeait les haines criminelles de ma femme a été frappé mortellement ce matin d'une balle. Je croirais à une justice : elle aurait pu être plus complète cependant. As-tu reçu ma lettre? Qu'en as-tu fait, Jules?

— Je l'ai brûlée.

— Et ta vengeance?

— Je l'abandonne, comme j'abandonne la France. Une

tombe et un enfant m'ont été laissés. La tombe restera en Europe; l'enfant ira en Amérique : je l'y emmène avec moi. Un vaisseau m'attend au Havre, où je vais m'embarquer.

— Jules, je t'y suis! le veux-tu? Fais-moi une place dans le coin de ton vaisseau; que dans trois jours je puisse monter sur le pont et voir la France comme un flocon d'écume à l'horizon! Sais-tu que je souffre aussi? sais-tu qu'au moment où je te parle, je franchis en idée les marches de l'échafaud où l'on boucle au cou les banqueroutiers? Soutiens-moi, Jules; on me regarde, on me déchire! Oh! emmène-moi! sauve-moi! Que je ne voie plus le hideux fantôme de l'opinion passant et repassant entre ma femme et moi! Plus de Victor non plus! la mer, la grande mer! ses tempêtes, moins terribles que celles des hommes!

— Comme je te retrouve, Maurice! Pauvre ami! Viens donc, viens à moi! Entrés ensemble dans le monde, nous en sortirons le même jour, laissant deux cadavres derrière nous : une femme assassinée, une femme!... Nous étions bons pourtant; qu'avons-nous fait pour mériter cela? Enfouissons le passé : oui! mettons des mers entre notre destinée d'un an et notre existence nouvelle. Partons : ne regardons pas même Paris, dont l'affreux voisinage communique tant de passions, tant de sordides projets, Paris qui brûle à cette heure, et que nous verrons éclater peut-être en passant.

—Oh! Je te remercie, Jules, de m'accepter pour ton compagnon d'exil. Nous ne nous séparerons donc plus! Ta fille aura deux pères pour l'élever, pour lui faire aimer sa mère, en lui disant, toi, sa bonté, sa tendresse, moi, ses malheurs. Nous nous attacherons à cet enfant qui nous rappellera tout ce que nos mariages ont eu de serein et d'amer.

Les deux amis se pressaient affectueusement, plus forts contre la mauvaise destinée depuis qu'ils étaient réunis; plus courageux désormais pour tenter une existence nouvelle.

— En quelques minutes je suis prêt; à l'instant même si tu le veux, Jules; car je n'emporte rien. Vienne la justice, elle reconnaîtra que je ne lui ai dérobé que mon corps, lui abandonnant tout : mes propriétés, mes meubles, la table sur laquelle ma sobriété n'a jamais été blessée d'un luxe coupable, le lit où mon mariage n'a été qu'une longue insomnie.

— Monsieur, demanda tout à coup un domestique importun prendra-t-on le café dans le jardin ou dans le salon?

Un regard de Jules trahit son étonnement; il semblait dire : Il y a donc fête ici?

— Où vous voudrez! mais, au nom du ciel, ne me persécutez plus de votre repas!

— Un repas! Maurice?

— Oui, un repas! une superbe fête! les invités attendent. — Jules! une superbe fête, te dis-je, comme le pays n'en a jamais vu depuis les princes de Condé. Quatre-vingts couverts. Pour peu que tu en doutes, viens! regarde! Table mise, champagne au frais, melons à l'ombre. On prendra le café sous la tonnelle. Ou je raille ou je suis fou, penses-tu? Mais, tu le vois, je ne raille pas : — Je suis donc fou!

— Je le croirai, Maurice, si tu ne m'éclaires sur-le-champ.

Ayant fait asseoir Jules près de lui, Maurice déroula, dans un épanchement qui le soulagea autant qu'il surprit son ami, les douze ou treize mois de sa résidence à Chantilly, n'omettant aucune circonstance relative à ses tribulations domestiques et à ses anxiétés de notaire, bénissant au contraire une occasion si rare pour lui d'alléger sa conscience oppressée.

Quand Maurice eut achevé, Jules Lefort lui dit :

— Tu ne peux plus partir, Maurice. Ces gens-là, d'après ce que tu viens de m'apprendre sur ton entrevue avec eux, ce matin, ne sont plus tes convives, mais tes ennemis, tes espions, tes gardes.

Je les connais mieux que toi, mieux que ton beau-frère surtout, fine trempe d'esprit à qui je permets de duper des banquiers et des propriétaires; mais des paysans, jamais! *des fermiers*, impossible!

Ils te gardent, te dis-je! Échelonnés sur la grande route et postés autour de ta maison, ils t'épient; ils font bonne sentinelle derrière les arbres. Sors! tu es arrêté.

— Y songes-tu? tu m'épouvantes! Sais-tu que la nuit approche et qu'il n'y aura plus de délai à espérer passé huit heures? que mon beau-frère n'arrive pas? Pourquoi ne pas fuir, Jules?

— Renonce à ce projet, Maurice; mais puisque tu n'es pas convaincu de l'espionnage où tu es resserré, place-toi à cette croisée, et commande à ton domestique d'atteler ta calèche. Examine ensuite ce qui se passera. Maurice dit au cocher d'atteler.

Quand les ordres de Maurice eurent été ponctuellement exécutés, la pelouse, déserte un instant auparavant, fut foulée

ar à peu près tous les clients de Maurice. Ils s'élançaient, omme des hirondelles, des nombreuses avenues de la forêt, t, avec une indifférence affectée, ils se dirigeaient vers la caèche de Maurice. Ils formèrent bientôt un rassemblement à la orte du jardin.

— Tu avais raison, Jules : ces gens m'épiaient; je leur suis uspect : ils m'enveloppent de leur surveillance; ils ont perdu oute confiance en moi. Je suis en prison avant jugement. Hélas! non, je ne partirai pas, Jules; mais toi?

— Je resterai, Maurice; j'assisterai à ce dîner où je prévois que ton beau-frère ne sera pas; je suis connu de quelques-uns de tes clients; peut-être ma présence attirera sur toi quelque considération. C'est un rude passage à franchir; mais il ne sera pas dit que je t'aurai abandonné à l'heure du péril. Te voilà déjà sans vie; de minute en minute, je remarque, tu blanchis comme un cadavre. Ranime-toi! Pour la foule, Maurice, la pâleur, c'est le crime; c'est plus que le crime : c'est la lâcheté.

Enfin la nuit vint; il fallut que Maurice descendît au jardin, et se montrât à ces gens chez lesquels l'irritation de l'attente avait réveillé les susceptibilités chagrines de la matinée. Loin des piéges oratoires de Victor, livrés à leur lourd bon sens, avocat et notaire qu'ils ne consultent jamais en vain, les clients avaient cherché la cause véritable des incidents entre lesquels ils étaient ballottés; s'ils ne l'avaient pas découverte, ils s'en étaient singulièrement approchés, et, à vrai dire, la fête dont ils étaient les héros ne se présentait plus aussi naturelle à leur esprit. Leur inquiétude ne cessa pas quand ils remarquèrent que Léonide n'était pas là pour présider un repas commandé pour honorer sa fête. Son absence les préoccupa fâcheusement pour Maurice, qui dissimulait avec peine son malaise sous les luxueux habits dont il s'était revêtu.

On se met à table.

Jules Lefort s'assied près de Maurice. Sa figure grave se détache comme un beau marbre au milieu de ces types de visages rustiques.

Deux tables de quarante couverts furent envahies par les convives; hommes et femmes se mêlèrent sans égard aux noms placés sur les assiettes. Cette littérature de table fut perdue. Pendant quelques minutes l'engloutissement du potage protégea l'hébétement de Maurice, qui oubliait de déplier sa serviette.

— Maurice, lui dit Jules, mange donc; ne sois pas si distrait.

Maurice se versa à boire au lieu de se servir du potage.

Son geste fut considéré comme un appel par les clients, qui remplirent leurs verres et saluèrent.

Agissant à contre-sens, Maurice prenait deux cuillerées de potage tandis qu'on le saluait.

La soirée était admirable de calme; l'air était sans fraîcheur, et son souffle n'agitait pas même la flamme des bougies.

Maurice ne laisse pas écouler une minute sans se tourner vers la porte pour voir si son beau-frère n'arrive pas; et, lorsqu'il se surprend dans cette distraction trop marquée, il verse aussitôt à boire à profusion, à pleins verres : il répare gauchement une gaucherie.

— Qu'il fait bon ici! dit une voix.

— Vous avez raison, répond une autre voix : une journée d'août.

— Bon pour nous, répond-on plus loin; mais pour ceux qui sont à Paris, la journée n'est pas aussi belle.

L'observation rend les visages soucieux; la bouteille cesse à l'instant de sortir de son centre de repos.

Détournant de la pente périlleuse des propos entamés, Maurice opère une diversion prompte.

— Allons, messieurs, de ce melon! encore une tranche là-bas; ils sont d'un goût exquis cette année. Mais buvez donc; on boit avec le melon.

Qu'on renouvelle le madère!

Ces dames n'ont pas de madère, je crois.

— Pardon, monsieur; nous ne nous oublions pas.

— Le madère est le lait des jeunes villageoises, proclame tout haut un marchand de porcs.

— Et vous avez raison; versez-m'en, ajoute un voisin, quoique je ne sois pas une jeune villageoise.

— J'aurai cet honneur.

— Ah! monsieur Maurice, tant de complaisance...

— Bien! Maurice, ferme! lui dit Jules.

Mais, pendant qu'il verse du madère, Maurice entend la cloche du château de Chantilly qui sonne la demie de huit heures : un tremblement nerveux le saisit; il lui est impossible de remplir le verre qu'on lui tend.

— C'est du vin de ton père, Maurice; on s'en aperçoit à ton agitation.

— Un vertueux père, affirme-t-on de toutes parts sur l'observation de Jules Lefort.

Sans s'arrêter à l'émotion de l'hôte, chaque convive avoue tacitement qu'il est difficile de ne pas avoir eu un vertueux père quand on a reçu de lui en héritage d'aussi bon vin.

— Ah! monsieur Maurice, cette truite est vraiment exquise.

— Tant mieux : revenez-y, monsieur Lambert.

— Il est fâcheux, dit M. Lambert en se bourrant de truite, que madame Maurice ne soit pas ici pour y goûter : c'est un manger de femme.

— Je vous remercie pour elle, mes amis; mais je vois des verres à sec là-bas.

— Est-ce qu'elle ne viendra pas?

— Ne la verrons-nous point?

— Sa place restera-t-elle vide?

Vingt autres font la même question.

Avec un sourire de reconnaissance, mais des plus forcés, Maurice bégaye, en ayant l'air d'être absorbé par le service : — Mais elle ne peut tarder, elle m'avait promis pour huit heures! — Huit et demie, il n'y a rien de perdu encore, et surtout si les communications ne sont pas libres; vous comprenez? Vous servirai-je de ces pieds truffés, maître Leloup?

— Avec plaisir, monsieur Maurice.

— Toi, là-bas, du coin, en veux-tu? M. Maurice t'offre des pieds truffés.

— Avec ça que c'est un bon métier que celui de notaire! remarque, en savourant les jouissances matérielles qu'il en fait évidemment dépendre, un convive séduit par l'abondance des entrées, l'inépuisable succession des entremets, et la riche collection des bouteilles de vins différents.

— Tu voudrais bien entrer en apprentissage dans ce métier-là?

— Est-ce que c'est donc bien difficile? s'informe à tête basse, à voix basse, l'oreille pourpre, l'œil diamanté, le premier interlocuteur au second.

— Ma caboche me dit que non. Un exemple. Tu as de l'argent; tu as peur des loups chez toi; vite, tu le portes ici. On te donne pour ça cent francs par an; est-ce vrai?

— Sans doute.

— Eh bien, moi qui n'ai pas peur, mon vieux Robinson, que des fouines me rognent mon or, je viens à ta suite, et je demande

au notaire, — comme qui dirait M. Maurice, — quinze cents francs, deux mille francs, n'importe, ou plutôt la somme que tu as portée toi-même. Sous garantie, il me la prête, et je lui baille deux cents francs : c'est cent francs qu'il a récoltés dans la journée. Ton argent vient dans ma main : voilà tout.

— Bon ! c'est là le métier ?

— Parle plus bas, Robinson. Oui, c'est là tout.

— C'est facile; mais comment se passer de notaire?

— Nigaud! Faut être riche; l'es-tu?

— Non.

— Ni moi non plus. Posons que nous ayons rien dit. Passe-moi ce rôti.

Robinson fut tout à coup un autre homme; il attacha sa vue perçante sur Maurice; il ne l'avait que regardé jusque-là; il fut entraîné à l'étudier. Le saint-esprit des affaires descendait en lui.

— Mais sais-tu qu'il n'engraisse pas avec cela? S'il gagnait autant que tu le dis...

Robinson avait parlé un peu trop haut; il fut entendu du convive de face.

— Faut croire, ajouta le convive silencieux jusqu'alors, qu'avec cet argent, — dont m'est avis que vous avez nettement désigné le nid, — M. Maurice fait des marchés qui ne sont pas toujours heureux. Tout le monde n'est pas aussi honnête que nous.

— Ceci est clair; et j'en conclus, reprit un hôte exilé au bas bout de la table, que le patron doit éprouver de fameux coups de vent quand, le lendemain d'une perte, on vient chez lui reprendre ses fonds.

Le dialogue était vaste : il y avait place pour chacun.

Un autre intervint judicieusement pour dire :

— Reprendre ses fonds! Pardienne! tout juste comme aujourd'hui; pas besoin d'aller si loin. Nous sommes tombés au mau-moment; nos fonds voyagent.

Comme liés par une traînée de poudre, les intervalles se comblaient. Les deux moitiés de la table mordaient à la conversation; on buvait; on comprenait mieux; l'instant lumineux rayonnait sur le front des clients. On buvait encore, on parlait davantage.

De moins subtils d'ouïe, mais d'aussi curieux, et qui ne prétendaient perdre ni un morceau, ni un verre de vin, ni une parole, se bourraient, se penchaient, la joue pleine, rebondie

et luisante, contre la nappe, et demandaient horizontalement :

— De quoi?

Et on les éclairait.

— Ah! c'est comme ça? Mais alors nous sommes de la Saint-Jean avec nos fonds?

— On ne dit pas ça, messieurs.

— Si fait, on dit ça!

— Ce sont de simples conjectures.

— Il est bien blême pour des conjectures.

— Voilà que je tremble, moi!

— Je ne tremble pas, mais j'aimerais autant être parti ce matin, affaire faite.

— C'est aussi mon opinion; mais cela n'aurait pas arrangé tout le monde.

On sait la pénétration que donne la peur. Chaque parole entrait par sa pointe acérée dans l'oreille de Maurice; parfois un éblouissement le frappait, et alors ces visages enluminés de vin et d'allusions bourdonnaient comme une fronde autour de sa tête; et parfois, lorsqu'il prolongeait sa vue, les deux tables semblaient se soulever avec les convives, les flambeaux et les plats, et vouloir rouler sur lui. S'il ramenait son regard effrayé, il tombait sur la figure glacée de Jules Lefort, blafard comme une ombre. Le reflet vert et dentelé des feuilles diaprait la scène. Étoilé, le ciel semblait de la fête; Maurice croyait n'être déjà plus vivant; il se perdait dans un rêve infernal d'où il n'était tiré que par le bruit d'un bouchon frappant les feuilles; que par le grincement du cristal joyeusement heurté; que par le murmure de quelques nouveaux propos qu'il redoutait et qu'il n'évitait pas d'entendre.

Il posa un pistolet sur ses genoux, et le recouvrit de sa serviette.

— Du vin! toujours du vin! crie-t-il aux domestiques, qui ne se lassent point d'abreuver à la ronde.

— Du vin de Médoc, mesdames. Du sauterne, mes amis. Qu'on boive donc!

— Tu les étouffes maintenant, Maurice, tu les noies, tous les verres débordent.

— Crois-tu, Jules?

— Ils finiront par supposer que tu cherches à leur faire perdre la raison.

— Je bois, à votre santé, messieurs!

Sa main émue répand le contenu du verre sur la nappe.

— Comme il est renversé, et comme il tremble! observe-t-on.

— Oui, à votre santé, monsieur Maurice!

— Il est presque aussi jaune que M. Lefort.

— Vous ne savez pas, vous autres, ce qui est arrivé à M. Jules Lefort de Compiègne?

Celui qui parle ainsi croit ne pas être entendu, comptant sur le mugissement qui domine. Il est une erreur d'acoustique commune aux convives animés : parce qu'ils n'entendent plus, ils supposent les autres sourds.

Au prononcé de son nom, Lefort porte son regard sur le groupe où il va être question de lui.

— Sa femme est morte.

Maurice fait semblant de parler à un domestique, et il s'appuie sur son épaule.

— Ah! et morte de quoi?

— De folie. Elle était allée au bal de Senlis, où on l'insulta. En rentrant chez-elle, elle avait perdu la raison.

— Et qui avait osé l'insulter?

— Une femme.

— On dit que c'était une... Mais chut!

— Une quoi?

— Eh bien! une vaut-rien-du-tout! un rebut de femme, qui avait paru au bal avec un soldat ivre.

— Voyez-vous ça! C'est une histoire, dame!

— Et, pour cette raison, le mari est triste comme nous le voyons là.

— Le mari de qui? de cette femme?

— Eh! non, le mari de la femme devenue folle, M. Lefort de Compiègne.

— Et il n'a pas mangé le foie de celui qui accompagnait cette femme?

— C'est ce que nous ne savons pas.

— Ce que vous dites là est très-bien pour expliquer la tristesse de M. Lefort, mais cela ne peut point si profondément affliger M. Maurice. Sa femme n'a pas été insultée.

— Il prend part aux peines de son ami, probablement.

— Oh! mon Dieu, oui! sa femme est trop...

— Trop quoi? je n'ai pas entendu.

— Je n'ai encore rien dit.

— Qu'est-elle? car je ne l'ai jamais vue.

— Ni moi.
— Ni nous.
— Allons, vous verrez que personne ne la connaît.
— Ma foi!
— Si elle ne s'est jamais plus montrée que ce soir...
— Est-ce qu'elle ne viendra pas ce soir?
— Entends-tu leurs propos, Jules? dit Maurice en quittant l'épaule du domestique pour montrer à son ami sa figure crispée de honte et de douleur.
— Essuie tes yeux, Maurice; affronte tout.
Et le dialogue interrompu reprend et se poursuit.
— Tu crois encore à l'arrivée de sa femme? j'en ai fait mon deuil.
— A-t-il une femme, sérieusement?
— Jules, ces gens m'insultent. Ce dîner sera donc éternel!
— Qu'est-ce que cela te fait, qu'il ait ou non une femme?
— Gage que oui!
— Gage que non!
— Ces infâmes engagent des paris sur la réalité de mon mariage: et Victor qui ne vient pas! La nuit marche! plus rien! plus de nouvelles de Paris. Dans cinq minutes, je me brûle la cervelle si cette porte ne s'ouvre pas.
S'adressant à ses convives:
— Messieurs, votre avis sur ce limoux?
On ne lui répond rien.
— Le pari est tenu, ça va!
— Jules, je vais chasser ces hommes s'ils ne se taisent pas; mon sang bouillonne, je le sens dans mes yeux. Tiens-moi les mains, je ne me connais plus, je suis fou! — Messieurs, et ce limoux?
— Parfait, monsieur Maurice.
Le mot chasser, vaguement saisi, frappe quelques oreilles; on se le communique. Des ricanements se posent en face de Maurice; les uns croient avoir entendu, les autres nient, et ces murmures s'ensuivent:
— Nous sommes les maîtres où il y a notre argent; c'est à nous de chasser ici; on ne nous chasse pas!
Jules Lefort se lève.
— Mes amis, monsieur Maurice vous prie de pardonner à l'absence si malheureusement prolongée de sa femme...
Tous avec ironie:

— Ah ! oui, sa femme...

— Que des affaires retiennent à Paris dans un moment où il n'est pas facile d'en sortir à son gré. Il n'ose plus concevoir l'espérance de la voir arriver aujourd'hui; soyez assez indulgents, messieurs, pour excuser le vide qu'elle laisse au milieu de nous.

— Voilà qui est dit : madame Maurice ne viendra pas.

— J'ai donc gagné mon pari.

— Que ne disait-il tout de suite que son mariage n'était que sur l'enseigne?

— Oui ! messieurs les notaires ont des maîtresses qu'ils pomponnent à nos dépens : ensuite ces belles dames sont trop fières pour s'asseoir à table avec des paysans.

Hors de lui, Maurice cherche à élever son pistolet à la hauteur de son cœur; Jules comprime ce mouvement de toute l'énergie de son bras.

— Ils ont des hôtels; ils ont des campagnes.

— Ils ont des calèches.

— Comme je l'ai bien dénichée sa calèche. C'est qu'il allait partir, oui. Les chevaux étaient attelés. Fouette, cocher! adieu notre argent. — Mais à d'autres!

— Convenons pourtant que les dîners que donnent les notaires ne sont pas mauvais.

— Qu'ils vendent, dites donc, s'il vous plaît, puisque nous les payons.

— Ma foi! nous aurions tort de faire petite bouche.

— C'est nous qui l'invitons et non pas lui qui nous invite.

— Buvons pour notre argent!

— Et pour l'intérêt de notre argent.

— De ce vin, à moi!

— De celui-ci, à toi!

— Qui veut de mon bordeaux?

Ces gorgées d'injures, ces railleries avinées, ces sarcasmes qui commencent par un cri et finissent par une bouffée équivoque, ne retentissent pas comme un son intelligent. Ils se répandent comme les taches de vin sur la nappe; ils se glissent comme les os de volailles sous la table; ils se croisent en l'air comme la mousse du champagne et les bouchons. Celui qui exhale le plus de grossièretés croit être le plus réservé. Il y a confusion dans l'orgie, qui brouille les verres et les cerveaux. La pensée de l'un prend l'organe de l'autre qui n'a plus la conscience de

son être. Il coule des paroles; il ne s'en dit pas. Ce ne sont plus des intelligences, mais des robinets. Même désordre à peu près partout. La grosse voix s'est métamorphosée dans l'ivresse; la petite s'est renforcée et surprend même la poitrine dont elle sort. Derrière ce nuage ardent qui s'embraserait s'il ne se dissipait à chaque instant, des dents pétillent de blancheur, des oreilles fument comme des soupiraux par où s'échappent tous les gaz des vins qu'on a bus. Ces tonneaux vivants fermentent et craquent. Inutilement tenterait-on de remonter à la source des menaces et des épigrammes brutales qui sortent de ces futailles mal cerclées. La source est inconnue. Seulement il y a débordement.

— Laisse-moi, Jules, ma vie m'appartient, j'en disposerai.

— Je ne le veux pas.

— Tu m'aimes donc mieux déshonoré que mort?

— Et toi, tu veux me couvrir de ton sang, Maurice!

Ces deux hommes effrayés font sous la nappe des mouvements imperceptibles. Dessus l'ivresse; dessous le suicide.

De nouveau on entendit glapir ce refrain qui a revêtu un air, tant il a couru, répété de bouche en bouche, depuis le milieu du dîner.

— Madame Maurice ne viendra pas!

— Vous vous trompez : elle viendra!

Léonide, accompagnée de Victor, s'assied à côté de Maurice, au milieu de l'ébahissement universel.

Maurice n'ose se tourner ni vers sa femme ni surtout vers Victor; il va lire dans leurs yeux sa sentence de mort.

Léonide se hâte de dire à Maurice : — Quittez ce visage qui m'a découvert votre épouvante : soyez insolent si cela vous plaît avec ces manants. Vous êtes plus riche que vous ne l'avez jamais été.

En se jetant à son cou, elle ajoute : Après une baisse sans exemple, les fonds ont monté de six francs.

Les hôtes de Maurice n'ont pas entendu les paroles de Léonide, mais déjà revenus avec confusion de leurs doutes sur l'existence de la femme de Maurice, ils sont cordialement touchés de l'embrassade conjugale.

— Messieurs, dit Victor aux invités, ce qui a été promis se réalisera. Vos papiers ont été examinés; ils sont en règle : on va vous payer au flambeau. J'ajoute que vous pouvez maintenant rentrer chez vous sans danger. La république a été écrasée sous

les pavés qu'elle avait arrachés; la France a triomphé de la rébellion. — Vive le roi!

— Vive le roi! répète-t-on en chœur.

Et ces mots circulent :

— Nous nous étions trompés : ils sont gens de parole.

— Eh bien! tant mieux pour eux : j'étais fâché de leur retirer ma confiance.

— Moi, je la leur laisse.

— Ma foi, je la leur laisse aussi avec mon argent; et puisque tout est fini, prenons nos bâtons, buvons à la santé de la belle maîtresse revenue, et en route!

— Oui! en route!

— En route! en route!

— A la santé de madame Maurice! s'écria Victor.

— Oui! à la santé de madame Maurice!

Fière comme une reine revenue dans son palais, Léonide trônait avec majesté à côté de Maurice, qui, ému de mille manières, avait tout juste assez de force pour ne pas s'évanouir.

Qu'on songe à sa position entre Jules Lefort et Léonide!

Quand il entendit Victor proposer le toast à Léonide, il se figura tout de suite l'embarras de Jules, et, pour la première fois depuis que son sort avait si vite, si miraculeusement changé, il se tourna vers lui.

Jules Lefort n'est plus là.

Maurice reste immobile, le regard arrêté sur la place vide de Jules, qui, sans être remarqué, était sorti à la faveur de la bruyante entrée de Léonide et de son frère.

Sa surprise fut si étourdissante, qu'il fut persuadé de n'avoir jamais vu Jules; que c'était par une illusion de son cerveau agité qu'il avait cru l'apercevoir, assis, triste et silencieux à ses côtés. Il avait eu une apparition.

Maurice se lève cependant et tend son verre pour boire à la santé de sa femme.

C'est le coup d'adieu.

Les paysans quittent la table pour partir.

— Eh bien, passe-t-on à la caisse? s'informe superbement Victor en s'emparant d'un flambeau.

— Pourquoi donc à la caisse? répondent les clients de Maurice d'un ton étonné qui semble dire : « Est-ce qu'il a été jamais question de retirer nos fonds? Pourquoi donc passer à la caisse?

— Non? je croyais, reprit Victor.

— Puisqu'il n'y a plus rien à Paris, nous ne courons plus au-n danger. Laissons nos écus ici, et allons rassurer nos femmes; est grand temps.

Les paysans rallièrent leurs chapeaux et leurs bâtons, et cou-rent toucher la main à Maurice. Ils partirent. On entendit entôt leurs chants dans la forêt. Ils quittaient Chantilly beau-oup plus joyeux qu'ils n'y étaient venus.

Une fois seuls avec Maurice, Victor et Léonide eurent sur lui supériorité du bonheur qu'ils lui avaient tous deux apporté. Il it étourdi du contentement de se savoir riche, de la joie d'avoir raversé en quelques heures sans mourir une banqueroute et ne révolution, et d'apprendre ces deux foudroyantes victoires ans un lieu encore retentissant des outrages dont il avait été illonné de la tête aux pieds, dans un espace ému encore des vins lébouchés, des lumières ardentes et de ces haleines qui avaient répandu des feux et des flammes; la sueur inondait ses membres. Pourtant il tremblait.

— Tout est donc fini à Paris?

— Fini, beau-frère. La mitraille a balayé les républicains; mais la crise a été affreuse. A une heure, à la Bourse, on croyait que le gouvernement ne tiendrait pas. — Déroute générale. Le crédit public mort : on vendait, on vendait. J'achetais des deux mains, tant que je pouvais. Le canon tonnait, et le sang coulait : j'achetais. La Morgue était trop petite pour les cadavres : on assurait que les Tuileries étaient assiégées : j'achetais sans relâche. A trois heures, je n'achetais plus. La monarchie avait triomphé; je vendais sur le perron de Tortoni. Mon audace a été prophétique; la ruine de tous a été mon salut. J'ai cru à l'étoile de la France; moi et le gouvernement nous avons été sauvés.

— Ceci n'est donc point un rêve; mais alors, dit Maurice, à qui la réflexion venait, où sont tous nos amis, ceux qui, ce matin, m'ont vu dans leurs rangs, animé de leur espoir, armé pour leur cause?... Morts, sans doute! morts! Quel douloureux bonheur que le mien!

— Je te conseille de faire le difficile; s'ils vivaient, où serais-tu? D'ailleurs, il est encore possible que tes amis n'aient pas été tués. Par exemple, il en est un dont le compte est en règle à cette heure : j'ai lu son nom parmi la liste des morts. Attends... tu me l'as cité avant mon départ pour Paris, quand je t'ai quitté. Attends... Édouard de Calvaincourt. C'est cela. On

a trouvé sur lui un plan de campagne pour armer la Vendée : rien que ça.

Léonide et Maurice n'osaient se regarder.

— Madame, s'écria, la voix pleine de larmes, après une pause pénible, le triste Maurice, madame ! Hortense Lefort est morte aussi. Nos crimes domestiques à tous deux se sont éteints dans le sang.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? semble exprimer le visage ébahi de Victor.

— Nous ne resterons point dans ce pays, reprend Maurice ; nous le quitterons avant un mois.

— Cela n'est pas possible, beau-frère, d'autant mieux que tu laisses ton étude dans une merveilleuse situation. Il y aura avantage à vendre. Mais nous causerons de cela demain plus longuement ; il est tard, nous sommes un peu fatigués. Si nous prenions quelque repos ?

Victor saisit un flambeau et s'achemine vers la porte. — Que je vous éclaire, si vous le permettez.

Léonide et Maurice se prirent sous le bras et suivirent Victor. Rien de funèbre comme cette réconciliation conjugale commandée par le monde.

Maurice tint parole. Un mois après il vendit son étude à un prix inespéré.

Il est encore notaire à...

FIN.



Paris. — Typographie Morris et Comp., rue Amelot, 64.





